Henry Brock
1901


OCT
16
1987

L'Instantané

SUPPLEMENT ILLUSTRE DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. No 12 | Le no : 10 centimes | 16 Février 1901



143. — M. J.-M. DE HEREDIA
de l'Académie française

Cliché de Pirou, boul. Saint-Germain. Gravure de Reymond.



144. — M. DAMOTTE

Cl. de Boisdon.



145. — M. ATHOS SAN MALATO

Gr. de Reymond.



Cl. de M. Bouët.

146. — LE DUEL DAMOTTE-SAN MALATO

Gr. de Ruckert.



147. — VERDI SUR SON LIT DE MORT

Cl. de MM. Guigoni et Bossi. Gr. de Bourdon et Keilhauer.



148. — UNE RECONNAISSANCE L'HIVER AU MANGIABO

Cl. de M. Georges Caye.

Gr. de Reymond.



149. — SALLE A MANGER AU CHAMP DE VILLARS

Cl. de M. Georges Caye. Gr. de Reymond.



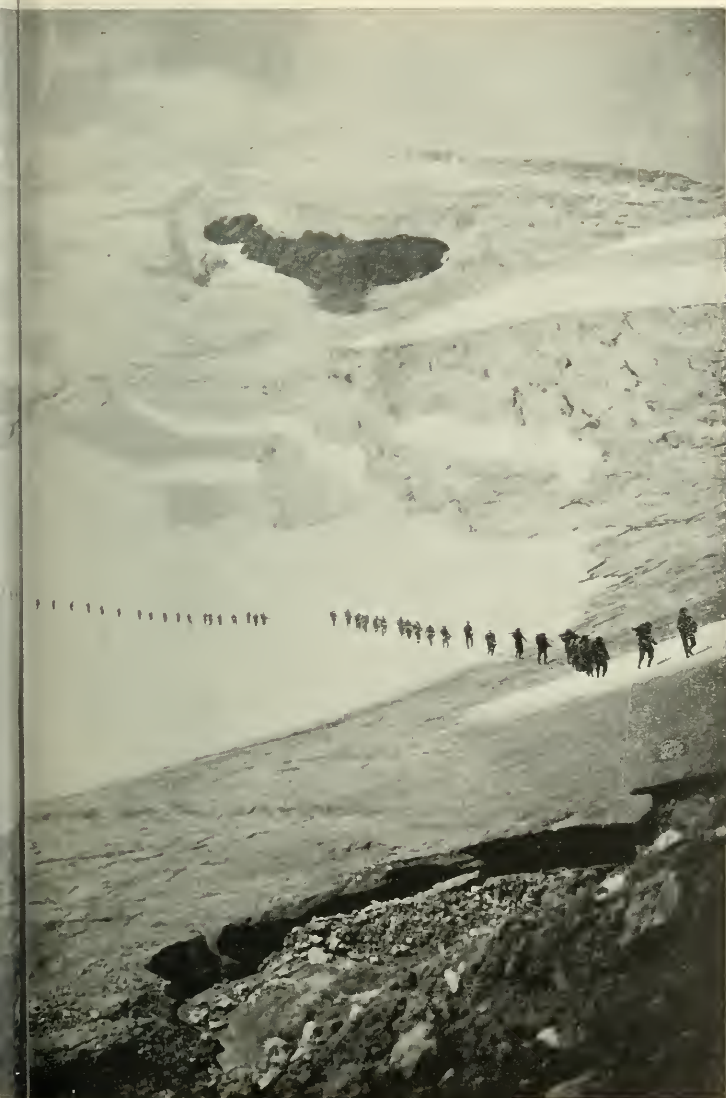
150. — DÉFILÉ D'UNE COMPAGNIE DE CHASSEURS ALPINS AU COL DES ROUSSES

Cl. de M. Georges Caye. Gr. de Reymond.



151. — LE 12[e] BATAILLON DE CHASS

Cl. de M. Georges Caye.



ALPINS SUR LE GLACIER DE PELVOZ

Gr. de Reymond.



152. — INCENDIE D'UN TEMPLE BOXER A YANG-CHING



153. — LE CINÉMATOGRAPHE DANS UNE RUE DE PÉKIN



154. — Mme ANNA JUDIC

Cl. de Benque. Gr. de Bourdon et Keilhauër.

NOS GRAVURES

143. — **M. Jose-Maria de Heredia**, membre de l'Académie française, où il succéda à Leconte de Lisle, vient d'être nommé administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, rue de Sully, à Paris, où il remplace le vicomte Henri de Bornier, son confrère, récemment décédé.

M. de Heredia, s'il lui fallait justifier d'un titre pour ses nouvelles fonctions, pourrait rappeler qu'il est élève de l'Ecole des Chartes. Mais il est surtout le prestigieux poète des *Trophées* et l'homme de lettres à qui sa conscience, la sûreté de ses relations et sa courtoisie ont mérité la plus haute autorité. Pour soutenir la gloire littéraire de sa maison, comme s'il n'y suffisait pas à lui seul, M. de Heredia a fait entrer dans sa famille M. Henri de Régnier, M. Pierre Louys et M. Maurice Maindron.

144, 145, 146. — **Le duel Damotte-San Malato.** — A la suite d'un échange de lettres relatives à un différend professionnel, MM. Damotte, professeur d'escrime, et Athos de San Malato, fils du tireur italien, avaient constitué pour témoins MM. Ayat et Dubois et MM. le chevalier Scalisi et le marquis Carlo-Pansa. Ces messieurs, n'ayant pu se mettre d'accord sur la question de savoir à qui revenait la qualité d'offensé, s'en étaient référés à un arbitre, M. de la Frémoire, président du Contre-de-Quarte, secrétaire général de la Société d'encouragement de l'escrime. Ce dernier a donné à M. Damotte la qualité d'offensé et les témoins ont réglé les conditions du combat conformément aux usages français.

La rencontre a eu lieu le 28 janvier au vélodrome du Parc des Princes. En dépit du vilain temps, plus de deux cents invités se pressaient dans le quartier des coureurs du vélodrome.

Sur le terrain, un nouvel arbitrage est nécessité à propos de la forme de la coquille d'une des épées; il faut ensuite rectifier la longueur des épées, les épées d'un des adversaires ayant quatre-vingt-sept centimètres au lieu de quatre-vingt-huit.

Dès le début du combat, l'engagement a été très vif. M. Damotte rompait très lentement mais d'une façon continue; au bout de cinquante-cinq secondes le combat fut arrêté, l'épée de M. Damotte s'étant émoussée : sur une attaque au bras tentée par M. Damotte, M. de San Malato, prenant le contre de quarte et ripostant par une flanconnade, atteignit son adversaire et lui fit une blessure légère mais qui amena une paralysie momentanée du bras.

Après un pansement sommaire, M. Damotte est rentré dans sa cabine; M. de San Malato y pénétrait quelques instants après et les deux adversaires se sont réconciliés dans une accolade.

147. — **La mort de Verdi.** — La mort de Verdi a été, pour l'Italie, un deuil national auquel le roi, le gouvernement et le Parlement se sont associés. Suivant la volonté de Verdi, les funérailles, qui ont eu lieu à Milan le 30 janvier, ont été privées et fort simples.

148 à 151. — **Les chasseurs alpins.** — M. Georges Caye publie dans *la Revue hebdomadaire* un intéressant article sur la défense des Alpes. Nous en extrayons le passage suivant sur la vie des chasseurs alpins dans la haute montagne :

« En montagne, on marche à pas lents et longs; les montées ne sont donc jamais rapides et, pour les chasseurs alpins, marcher vite signifie marcher longtemps sans s'arrêter. Dans les fortes pentes, on procède par lacets bien calculés. L'allure de marche se règle sur le pas des hommes à la montée, sur celui des animaux à la descente.

Sur les chemins carrossables, les troupes marchent par deux; mais dans les sentiers, ce qui est le plus fréquent, la colonne se déploie en file indienne : les hommes sont distants les uns des autres de 1 m. 50, les mulets de 6 à 7 mètres. Une compagnie de 200 hommes forme donc une ligne de 300 mètres environ. Dans le cas où plusieurs compagnies se suivent, et pour éviter les à-coups, on laisse entre elles un intervalle d'une centaine de mètres.

Dans les descentes, il convient d'éviter les sauts; on ne permet aux hommes de courir que dans les éboulis ou pâturages très inclinés, en se laissant entraîner sur les talons de tout le poids du corps.

Lorsque l'on fait une halte un peu longue, les hommes trempés de sueur, et souvent de pluie, quittent leur chemise, la font sécher au soleil et, souvent même, remplacent la vareuse par le jersey. C'est qu'en effet il faut craindre les refroidissements et

éviter les bronchites et les fluxions de poitrine. Souvent un détachement précède la colonne et, lorsque celle-ci arrive à la halte, les hommes trouvent du thé chaud et du rhum pour les réconforter; car, il faut le reconnaître, ces marches souvent fort longues sont excessivement pénibles et fatigantes, d'autant plus que quelquefois il leur faut coucher dans des granges où ils sont mal à l'aise et prennent peu de repos.

D'une façon générale, les marches ont lieu, en effet, de préférence de grand matin, à cause de la chaleur, pendant l'été, et des avalanches que peut déterminer le soleil.

La traversée des glaciers est particulièrement dangereuse; aussi, afin d'éviter les accidents, les hommes sont-ils attachés par des cordes, par groupes de six, chacun étant à une distance de 4 mètres environ de celui qui le précède et de celui qui le suit.

Cette corde doit être toujours tendue, afin d'empêcher les frottements et d'éviter qu'elle ne se prenne dans les jambes des hommes. Pour le passage des crevasses où il est nécessaire de sauter, on doit rendre de la corde à l'homme d'avant, puis s'arcbouter pour pouvoir offrir une plus grande résistance en cas d'accident; de plus, celui qui a déjà franchi la crevasse doit aider le camarade qui le suit en tirant à soi la corde. Un soldat vient-il à tomber, il doit crier : « Halte! » afin que tous les hommes de la même corde, se cramponnant avec les pieds et le bâton ferré, soient à même de retenir leur camarade.

Pendant les marches, des accidents sont fréquemment simulés afin d'habituer les hommes à la conduite qu'ils doivent tenir en pareil cas. Aussi est-on parvenu à franchir des glaciers importants et très dangereux sans avoir à déplorer le moindre accident.

La neige recouvrant les Alpes pendant plus de neuf mois de l'année jusqu'à l'altitude de 2,500 mètres, et y existant d'une façon permanente sur les hauts sommets, il est indispensable d'habituer les hommes à marcher dans la neige et d'attirer leur attention sur les dangers et les gouffres qui se dissimulent traîtreusement sous leurs pas; les ponts de glace sont particulièrement dangereux et pourraient entraîner de véritables catastrophes. Pour ces sortes de marches, il est indispensable de partir de grand matin, la neige devenant plus molle sous l'action des rayons du soleil. Dans tous les cas, on choisit de préférence la neige dure et vieille, que la couleur plus ou moins sale de sa surface permet aisément de reconnaître.

Quand la neige est nouvelle, elle n'offre qu'une consistance très faible, et les reconnaissances deviennent très dangereuses; il arrive parfois que les hommes sentent le sol blanc sur lequel ils s'engagent se dérober sous leurs pieds. Aussi, dans ces expéditions, sont-ils reliés, par une corde très solide que chacun s'enroule autour du corps, par petits groupes de quatre ou six, comme pour

les marches sur les glaciers, et d'ailleurs toutes celles où les déclivités du terrain sont particulièrement dangereuses.

Les marches dans la neige molle sont très fatigantes, les hommes enfonçant parfois jusqu'à la ceinture; aussi munit-on le plus souvent les chasseurs alpins dans ces expéditions de *raquettes*, sortes de larges semelles, fixées à la chaussure au moyen de ficelles de chanvre ou de courroies, qui sont formées d'un treillis de corde entouré d'un cadre en bois. Augmentant la surface de contact, elles limitent beaucoup l'enfoncement dans la neige. Mais leurs dimensions nécessairement assez grandes (50 centimètres de longueur sur 40 centimètres de largeur) les rendent assez gênantes pour la marche. Aussi, pour le passage d'une troupe un peu importante, les hommes marchant en tête en sont-ils seuls munis, le tassement de la neige qu'ils produisent facilitant suffisamment la marche de ceux qui les suivent.

Les marches en montagne sont rendues parfois encore plus difficiles et extrêmement dangereuses par les brouillards. Dans certains cas, on est obligé d'arrêter les troupes, mais souvent le froid est tellement vif qu'il faut faire marcher les hommes sur place afin d'éviter qu'ils ne s'engourdissent. »

152, 153. — En Chine : Incendie d'un temple boxer à Yang-Ching. — Le cinématographe dans une rue de Pékin.

154. — **Judic**, car pourquoi dire Mme Anna Judic? Et qui ne connaît Judic? Les jeunes gens pourtant ne l'avaient vue ni entendue; ils ne la connaissaient que par les enthousiastes récits de leurs aînés. Car voici quelques années que Judic s'était retirée du théâtre. Elle vient d'y reparaître, sur la scène des Variétés, mais pour quelques soirées seulement, avant la tournée qu'elle entreprend en Europe. Elle y a repris ce rôle de *Niniche* qu'elle créa en 1878 avec un si vif succès; elle retrouvait comme partenaire, dans le vaudeville d'Hennequin et Millaud, M. Baron qui, lui aussi, il y a vingt-trois ans, fut de la création de la pièce.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie. — 1949.

UNE REINE

ROMAN CONTEMPORAIN

I

LA CHAÎNE

La duchesse de Löwen s'avançait au bord des pelouses. Elle marchait délicatement ; elle semblait debout sur le bord même de ces nuages magnifiques dont le couchant ne cessait de se désemplir. Il y avait la lumière la plus fine, la plus noble, criblée à travers une neige de vapeurs, merveilleuse à profiler les bouleaux, les tilleuls et la grâce longue des peupliers sur une eau plaintive.

Löwen s'arrêtait avec le vent. Elle repartait quand le flot tiède de l'air emportait sa chevelure. Toute la beauté du Nord éclatait sur elle : les yeux d'eau de mer, la chevelure en flammes d'argent, le teint d'aube, de frimas et de lilas rose.

Elle rejoignit la reine, assise sous les hêtres rouges, dans un flot de soie nacre et de cygne :

— Vous êtes bien belle et bien terrible, Löwen, dit Hélène-Marie.

Löwen rit, d'un rire aussi argentin que sa personne.

— Vous êtes plus belle, Majesté.

La reine brillait d'une grâce nombreuse, pâleur

presque espagnole, grands yeux d'ombre violette, chevelure de nuit ardente. Le rythme de son geste était plein de séduction nuancée ; le trouble des races antiques animait ses lèvres vives et, dans sa démarche, elle répandait cet enchantement qui rend la volupté parfaite.

On apercevait, au haut des pelouses, le palais du Printemps, ses colonnades, ses lions de marbre, de bronze et de granit, les vastes ombres de ses portails, ses flèches, ses tours superposées au hasard des siècles.

La jeune reine le contemplait, craintive. Elle y passait les mois où l'âme reverdit avec les prairies ; elle le redoutait, comme un séjour de méditation noire, auprès de son compagnon de chaîne, au visage mort, à l'âme morte, le pauvre Egbert IV, roi du Weissberg, pour qui son cœur était plein de fraternité et de pitié conjugale.

Löwen, impatiente, déchirait du gazon. La reine et la cour lui accordaient une de ces indulgences qui se rencontrent, pour certains êtres, dans toutes les classes. Cent choses lui étaient permises, qui eussent paru, sinon blâmables, du moins inquiétantes chez d'autres. Elle était, enfin, favorite. Et l'on croyait sa vertu parfaite. Ceux-là surtout qu'elle avait jetés au désespoir y rendaient un éloquent hommage.

Hélène-Marie reprit avec indulgence :

— Vous êtes nerveuse, Gitel... à qui le tour de souffrir ?

— A personne ! Il n'y a plus un homme à la cour qui vaut seulement qu'on le tourmente... Mon âme est fatiguée comme si elle avait gravi des montagnes.

— La peine des autres vous retombe sur le cœur.

Löwen jeta vers les feuilles un regard d'ennui et de moquerie :

— Ce serait bien injuste pour avoir donné l'illusion de la vie à des phoques.

— De la vie de souffrance, Löwen.

— Il n'y en a pas d'autre, Majesté!

Tout le visage de la reine se contracta comme une fleur sensitive, et, vivement :

— Vous n'en croyez rien, Gitel?

Löwen se mit à rire :

— Pas pour moi!... Mais pour ces Allemands tristes, comment les éveiller sinon par de la tristesse?

Hélène-Marie se pencha sur les herbes. Un désespoir mortel, une convulsion d'horreur entr'ouvrit sa bouche. Elle dit — parlant pour elle-même, mais avec l'instinct irrésistible de la confession :

— Petite Löwen, que je voudrais souffrir! Que je voudrais être une créature humaine, et craindre des événements, des actes, des sentiments ou des êtres! Que je voudrais attendre quelque chose qui peut venir ou ne pas venir — qui me donne l'alternative du désespoir et de l'espérance! Löwen, j'ai *vécu* jusqu'à vingt ans, par la cécité divine de la jeunesse ; — je n'ai pas aperçu l'effroyable limite de mon exil. Que c'était bon de vivre... quand les tilleuls de Niemar fleurissaient tous ensemble leur hymne de parfum et d'amour! Je me croyais faible, environnée de périls, de douleurs, de menaces. Je goûtais la peur secrète de vivre avec une telle volupté, Löwen! Mais quand j'ai vu que je n'étais pas une créature réelle, qu'il n'y aurait jamais de peines imprévues et jamais de crainte et jamais d'espérance, ah! je me suis tout entière tournée vers la mort!

Elle parlait, lasse, pleine de l'enchantement perdu de sa jeunesse, et d'une telle ardeur mystérieuse que Löwen demeurait fascinée. Tous les charmes de l'inutile royauté étaient sur elle, toutes les grâces languissantes de la magnifique impuissance. Löwen partagea,

une seconde, cette amertume. Car elle aussi se sentait enveloppée de chaînes. Mais elle les secouait par mille aventures légères ; et la souffrance des autres la consolait de sa vertu. Elle avait le don de la gaieté, le goût de la taquinerie et tous les bénéfices d'une humeur versatile.

Elle s'agenouilla et baisa, en silence, pieusement et passionnément, les mains de la reine.

Hélène-Marie regretta d'avoir parlé. C'était inutile. Elle savait ne pouvoir rencontrer la pitié, et ne le désirait pas. Toute peine, qui n'est point sur un être ou un événement, est solitaire. Mais Löwen étant parfaitement discrète, loyale, fidèle, et d'un sens admirable, il n'en était pas plus que d'avoir parlé aux hêtres rouges.

Le silence. Une atmosphère sinistre enveloppait les belles créatures. Elles écoutaient la cloche des funérailles qui, à telles heures, sans motif, retentit dans les âmes. Et l'espace, autour d'elles, avec une langueur étincelante, une beauté de silence et de fertilité, s'étendait sur les contours, la palpitation et la couleur des choses. La chevelure fraîche des pâturages se confondait aux cimes pâles; les forêts immobiles, telles de verts troupeaux sans nombre, gravissaient le firmament, descendaient les molles collines, ou s'arrêtaient, incertaines, aux âpres solitudes ruineuses des moraines.

De fins nuages frangés s'attardaient dans les replis du Mont-Bleu et des Cornes-d'Ivoire, ou voguaient, comme des méduses de l'éther, des coquilles doublées de soie blanche et des laines diaphanes. Il y avait tant de fleurs qu'elles encensaient l'étendue ainsi qu'une basilique.

Deux silhouettes surgirent, sur le haut de la route montante, aux confins des parterres. Elles avançaient lentement ; elles se tournèrent quelques minutes vers

Rothstadt, la ville des deux fleuves, visible dans le pli des collines, comme une cité de mirage.

Löwen, lasse de se taire, murmura :

— Nimburg avec son neveu...

La reine, tournant sa tête languissante, et les paupières entre-closes, regarda. On distinguait mal : à peine si l'on pouvait reconnaître le vieux chancelier Nimburg. Pour Löwen et même pour la reine, un vague intérêt s'attachait au jeune homme, — nouveau venu et point encore présenté à la cour.

La disposition du paysage permettait aux femmes de voir sans être vues :

— Et voilà un petit, dit la duchesse, qui ne sera pas long à être mesuré.

— Pourquoi ?

— Eh bien ! s'il a *leur* façon... la façon des Français ?

— Mais la façon des Français est charmante, Löwen, quand ils ont un peu de modestie.

Löwen tira une petite longue-vue d'argent, et l'ajusta :

— Leur modestie ! Ça leur vient-il jamais avant quarante ans ?

— Ni aux autres, Löwen. J'ai connu l'orgueil et la vanité aux bouts de l'Europe... et pas moins misérable pour être froide, taciturne ou pédante, que pour avoir quelques grâces !

— Mais eux et les Anglais sont seuls à n'admettre aucun étranger. Jamais on ne pénètre leur âme — jamais on ne les connaît si l'on n'est pas né sur leur sol même — pas à un seul pouce dehors ! Jamais ils ne s'ouvrent au reste de l'humanité. La comédie de leur tolérance est plus agaçante pour être plus aimable. Le mépris des Anglais est du moins si parfaitement bête qu'on peut leur pardonner...

Elle abaissa et remit sa longue-vue :

— On a bien fait de les abattre... il faut les abattre

encore, encore, jusqu'à ce qu'ils n'osent plus même se regarder les uns les autres...

— Ingrate Löwen, ils t'aimeraient... ils te rendraient l'admiration pour la haine... Et l'on n'abattra pas leur orgueil. On pouvait bien faire ruisseler le sang sous les portes des temples et les murs d'Athènes, les Grecs gardaient leur divinité.

Löwen leva ses bras vers les hêtres :

— Les petits hommes bavards!

— Löwen, Löwen! Essaie de te figurer l'Europe où ils ne seraient plus : des Anglais, des Allemands, des Russes et des Latins — de belles races, mais plus cette chose si humaine, cette clarté, cette élégance si vivante qui se répand sur le monde... Ils ont été atroces, fous d'orgueil et de victoires, abominables pour les vaincus, insatiables. Ce n'est que l'histoire des hommes! Mais la défaite, Löwen, laisse mieux paraître leurs qualités et leur charme. Avant un demi-siècle, tous les peuples frémiront à l'idée qu'on eût pu les perdre — les Allemands plus que tous les autres. Il est si doux qu'ils nous donnent ce que nous n'avons point!

Hélène-Marie, souriant de son discours, l'interrompit, et changea sa voix qui s'était animée :

— Et ce jeune homme n'est pas Français...

— Sa mère est Française. Il doit lui ressembler! Ne l'a-t-elle pas obtinément gardé en France?

— Ce n'est pas un mal. Nous sommes secrètement alliés de la France. Longtemps le Weissberg n'a espéré qu'en elle.

— Non, ce n'est pas un mal, mais c'est la bonne preuve qu'il est Français.

Hélène-Marie demeura pensive. Elle vit les deux hommes disparaître au détour du parc. Elle dit, familière et pleine de tendre tolérance :

— Vous allez le faire désespérer, déesse argentine?

— Ce ne serait pas déjà si désagréable!

La reine voulut sourire, mais l'amertume lui retombait au cœur. Et, dans une association obscure, elle mêlait à sa méditation ce nouveau venu, disparu derrière les futaies. Car il figurait justement la vie hasardeuse. Tout devait lui paraître, dans ce début, incertitude, aventure et péril. Il ne pouvait pas plus prévoir la bonne que la mauvaise chance. Un regard du roi, une impatience de la princesse douairière, cent riens allaient remplir sa vie et d'espérance et d'inquiétude. Encore qu'il fût de vieille souche, il pouvait rester à croupir dans un grade infime, un consulat, une chancellerie. Tous les vents de la faveur l'emporteraient comme une petite semence. Mais il vivrait! Il croirait à l'illusion du bonheur et au malheur. Il y aurait entre son esprit et les événements ces ravissantes ténèbres qui suffisent à enchanter la courte existence des hommes.

La reine se leva sur la pelouse. Elle vit le soleil qui grandissait en descendant parmi les arbres. Sa rêverie devint plus confuse. L'ennui la saisit comme une nuit immense. Toute son âme vide se tourna vers la mort.

II

DANS L'ORAGE

Maurice de Nimburg cherchait, dans le regard de son souverain, les signes d'une grande âme. Il ne trouvait qu'une noblesse indigente. Egbert IV avait des yeux de verre fumé, une longue figure de porcelaine sur un col trop fin, des épaules aiguës, chétives et retombantes. Son teint était faible, ses cheveux aussi pâles que ces vieilles chevelures dont la blancheur est jaunissante, ses lèvres petites, violâtres, craquelées. On sentait dans ce prince une langueur de mort : sa main était froide en été.

Il souriait de l'œil gauche, en signe de paralysie future, se raidissait d'une façon pénible, et, hors des formules, ne trouvait pas aisément ses termes. Et regardant le vide, glacé, sa parole coulait goutte à goutte, avec ennui, dédain, mélancolie.

Quand il eut questionné, obscurément, le jeune homme :

— Nous sommes heureux, dit-il, de vous voir entrer dans la carrière suivie par votre oncle. C'est notre espérance sincère que vous suivrez ses traces, que vous aurez ses succès.

Un geste aimable, — et Maurice de Nimburg, s'inclinant très bas, prit congé. Il avait rêvé quelque chevalerie confuse, quelque ombre de grandeur légendaire. Non qu'il fût crédule. Il avait quitté la vieille morale vermoulue ; il savait que sa génération et les suivantes se buteraient à la morale nouvelle, vague, flottante, douloureuse. Il n'avait l'illusion ni de son rang, ni du rang des autres. Mais il savait qu'il faut attendre, que les hiérarchies meurent de mort naturelle et non par une abdication hasardeuse. Il ne lui semblait pas plus inutile de remplir son rôle de comte que celui de charpentier ou de peintre.

Respectueux de la royauté, par héritage! s'il eût trouvé un prince de grande allure, de vive clarté, de sang généreux, le dévouement aurait prévalu.

Il craignit de servir avec tiédeur.

Cependant son oncle, Louis de Nimburg, le conduisait à travers des corridors. Quand ils furent dans la galerie des Lions, le vieillard se mit à dire :

— Et voilà une excellente entrée. Le roi a été charmant. Pourquoi as-tu l'air triste?

— Tout recommencement est un deuil : on enterre du passé!

L'autre regarda Maurice avec une bouche malicieuse. Il avait de jolis cheveux cendrés par l'âge, de

grands yeux qu'il aimait entre-fermer, par coquetterie : ce geste avait accru, jadis, son pouvoir de séduction.

— Tu es déçu, fit-il. Tu en reviendras. La royauté n'est pas une affaire privée : c'est un besoin des peuples. C'est à ce besoin qu'il faut être fidèle.

Il ajouta à mi-voix :

— Ce roi est fatigué et indulgent. C'est la bonne espèce : les rois héroïques sont une sale affaire !

Ils marchaient sous le grand péristyle des Ases. Une vaste contrée d'arbres, où cent petites eaux claires se hâtent vers le fleuve, s'assombrissait sous un ciel fauve. L'orage s'enflait ; on voyait tourner les nues. La plus vaste palpitait jusqu'au fond de l'occident, houille de vapeur brodée de lumière phosphoreuse. Les autres, se mêlant en désordre, accumulaient de la foudre. Et le soleil avait disparu. L'horizon n'était que forêts tremblantes : elles montaient au nord jusque dans les nuages noirs ; elles ne s'ouvraient un peu que sur la ville de Rothstadt, blanche, fraîche et charmante comme une vierge saxonne, avec mille tourelles, la cathédrale pensive et le palais carré.

Les ramiers s'abattaient sur le parc ; les grands corbeaux, qui voyagent du palais du Printemps au palais de ville, se posaient avec des cris de guerre. Tous les passereaux avaient disparu; les cigognes de la Tour du Phare se tenaient aux abords de leurs nids comme des sentinelles pâles. L'herbe, les grandes passe-roses, les lys divins, les jonquilles, avaient des gestes vifs et des troubles soudains. Il passait des vents fous sur les hêtres et les chênes, qui les rendaient pareils aux flots de la Baltique, — puis des silences anxieux comme si les forêts se taisaient dans l'épouvante.

L'air et le nuage imitaient véritablement une armée d'âmes fluides, soumises à des ordres subtils et des émotions profondes.

— Tu fais ton entrée au milieu des tonnerres, dit gaiement Louis.

— J'aimerai ce pays où les bois luttent encore comme des forces vierges pour conquérir la terre.

— Tu tiens ton bonheur. Tu peux durer ici. Cette cour est aimable, pleine d'agréments qui se dévoilent à l'usage. Le roi est froid, muet, mais il sait reconnaître les services avec libéralité — pourvu qu'on les lui signale. Il peut sembler difficile de lui plaire, mais il n'est pas indispensable d'être dans ses bonnes grâces pour qu'il vous soit fidèle. L'agrément de la princesse douairière a plus de conséquence. Tu sais qu'elle est également apparentée à la reine et au roi. Sa faveur mène à tout. Les ministres n'ont pas moins d'inclination à l'écouter que le souverain : elle sait agir sur l'Opposition même. Si tu éveilles sa bienveillance, et si tu la justifies, — car elle distingue entre ses amis de mérite et ses amis de sympathie, — nul ne peut prévoir ta fortune. Les débuts ne sont pas toujours faciles; Son Altesse n'a guère de mouvements spontanés : il faut la conquérir, par de la patience et de l'effort. Même si l'on a le malheur de lui inspirer de l'éloignement, tout n'est pas perdu : elle est juste, elle ne rejette jamais les talents. — Tu comprends qu'il vaut tout de même mieux lui plaire... Or, tu as un talent délicieux : tu lis comme un ange; et la princesse n'a pas de lecteur en titre. Ah! si j'avais lu comme cela! Je serais le second personnage du royaume!

Il soupira. Sa voix était charmante. Il se sentit écouté et prolongea son bavardage :

— Tu n'es pas un nigaud? Tu sauras ruser. Tous les *vrais* sages — qui sont tous parvenus — ont triché. Triche! Le bien n'existe qu'en menue monnaie. Pas d'héroïsme surtout : l'héroïsme est une dureté et une offense à son prochain. Ma philosophie dernière, c'est que la plus grande vertu est un aimable compromis

entre notre fonction sociale et nos bons instincts ; mais jamais la fonction n'en doit souffrir! Joseph II, avec une nature admirable, n'a pu être la providence de ses peuples, pour ne l'avoir pas compris. Il connut l'amère tristesse de se voir exécré et d'avoir à réprimer des révoltes qui s'élevaient contre son libéralisme, parmi ceux-là mêmes qu'il avait prétendu favoriser. Le peuple n'est convenablement défendu que par des gens sortis de son sein : ils y sont le plus compétents. Le rôle des patriciens ou des riches est de répondre, par de petites concessions, mais continuelles, à de grandes requêtes : ainsi l'équilibre s'établit sans les fureurs qui déciment l'humanité.

Posant sa main maigre et rapide sur l'épaule du jeune homme, il rit un peu sèchement :

— Ceci n'est pas inutile. Tu sembles loyal. On peut l'être, — par délassement, par jeu, ou par génie. Par paresse aussi, quelquefois — pour les petites choses. Mais jamais pour s'effacer : c'est favoriser les pires...

Il ajouta d'un ton rêveur :

— Sois indulgent pour toi ; aime ton prochain, mais non comme toi-même. C'est la loi sûre, saine et sainte!

Maurice répondit avec douceur :

— C'est la sagesse d'un sage! Mais je suis un passionné. Le dévouement ne me serait pas un sacrifice. Souffrir, — pour quelqu'un ou quelque chose, — c'est ma plus forte image de volupté! Le renoncement même, pourvu qu'il ait une cause ardente, m'apparaît moins douloureux que magnifique.

— Pour l'amour de Dieu, s'écria le vieillard, tu n'es pas une sotte créature démagogique, Maurice?

— Rassurez-vous, mon oncle. Je ne crois, comme vous, qu'aux petites concessions répétées à l'infini. Mais je suis plein d'une ardente pitié. Je voudrais savoir me conduire, et les plus beaux philosophes du siècle n'ont pu refaire un à peu près de morale!... Toutefois

la recherche de la morale pourrait me passionner...

— Pas au début d'une carrière! Mieux vaudrait pêcher dans la mer Morte.

— Je ne pêcherai pas dans la mer Morte. Mais j'ai le cœur vide... Je crains de ne pouvoir trouver de bonheur si, à défaut d'une croyance absente, je ne puis me consacrer à des êtres!

— Hé! ne peux-tu te consacrer à toi-même!

Au firmament, le premier éclair jaillit sur la nue ténébreuse, avec l'artillerie des foudres. Le vent s'arrêta; la pluie, une grande rumeur fraîche, commença de rouler sur les feuilles. Au loin, Rothstadt, dans la pleine tourmente, — car l'orage avançait par étapes, — se perdait sous un voile de poudre d'argent.

Le bruit d'une cavalcade retentit sur la route. Deux amazones surgirent au détour des hêtres :

— Sa Majesté! murmura l'oncle.

Maurice, intéressé, dressa la tête. La chevauchée atteignait le grand perron, sous la marquise, à quelques pas des deux hommes qui s'inclinèrent profondément.

Les deux femmes, fouettées d'air et de pluie, apparurent étincelantes : la duchesse de Löwen, d'élégance nacrée et de lumière ; la reine, dans une amazone de drap perle, ses yeux de mélancolie ardente, sa pâleur magique, ses cheveux lourds d'humidité et comme prêts à se défaire.

Elle passa, avec une inclination légère, et disparut sous le portail des Rois Mages.

Le jeune homme, touché d'avoir vu la tristesse sur le visage de sa reine, murmura :

— Il serait doux de se dévouer pour elle.

— Mais inutile. Sa Majesté n'intervient dans les affaires ni de la cour, ni du royaume. C'est une âme d'élégie, de lecture et de rêve. Elle s'efface devant la princesse douairière, et demeure le plus souvent silencieuse. Nous l'aimons ; nous ne la connaissons pas.

Elle n'a guère de protégés, et d'amies que la princesse et cette duchesse de Löwen que vous venez de voir. Et pour tout dire, elle se suffit à elle-même : le dévouement serait de la poudre aux moineaux.

— Sa tristesse?

— C'est de nature. Je ne l'ai jamais connue autrement. Les gens tristes sont peut-être les plus heureux. La gaieté est une convulsion.

La forêt et le lac se perdaient dans la même brume argentine que Rothstadt : la pluie féconde se précipitait en fureur; les ruisseaux s'enflaient, et gonflaient les étangs sonores. Sur toute l'étendue planait la force vierge des orages.

Et il s'élevait dans le cœur du jeune homme une force ardente et douce qui enchantait son exil.

III

LA PRINCESSE ROUGE

La princesse douairière Thérèse-Henriette enveloppa Maurice de Nimburg d'un grand regard, un peu professionnel, de femme d'Etat. Elle éclatait de vie, le visage long, mais bien en chair, d'une couleur tendre de biscuit, avec des patines olive ; des yeux gris de plomb, dont les pupilles se dilataient et se refermaient dans un scintillement de pierreries ; le front large, craquelé de rides imperceptibles à distance ; la bouche très relevée aux coins ; un torrent de cheveux d'écume jetés avec artifice en ondes qui se coupent de toutes parts : quelques mèches encore rousses y faisaient une lueur de soleil couchant. Le corps grand, fin, aux beaux bras de Saxe, se perdait dans une robe en faille nacarat, ornée de dentelle et de guipure pourpres, — et pas un ruban, pas une agrafe qui ne fussent rouges.

Comme bijoux, la princesse ne portait que le rubis-feu, l'escarboucle, le corail, semés ainsi que des insectes sur une grande fleur fabuleuse.

Thérèse-Henriette passait pour avoir une sorte de génie. Les siens, et presque toute la cour, la croyaient capable de vastes projets. En réalité, elle avait un cerveau actif, mais en désordre, une adresse réelle à guider des hommes médiocres, le cœur excellent, l'humeur brouillonne, des manières séduisantes, simples, et, lorsqu'elle y visait, la plus parfaite allure de reine. De forts événements l'eussent étourdie, ou jetée aux hasards; mais, depuis la tragédie de 1860, le Weissberg sommeillait.

Elle plut au jeune homme par le naturel du sourire et la familiarité. Il la pressentit humaine, magnanime, capable d'actions et de désirs justes, et la désira supérieure.

Elle posa d'abord quelques interrogations rapides et brèves, car elle aussi avait potassé le Bonaparte, puis, rompant les préliminaires :

— Je revois vos traits dans cette jeune face, dit-elle au comte Louis; c'est d'un bon présage; — avec, et c'est encore mieux, de l'ardeur!

— Votre Altesse m'effraie, fit en riant le comte. J'en ai vu tant mourir, de ces destinées ardentes... Nous le glacerons!

— Oh! pas tout de suite... Ces beaux yeux ont besoin de soleil!

Thérèse-Henriette se tourna vers Maurice de Nimburg :

— Fuyez son école! Il croit à la sagesse égoïste, et il n'est de sagesse qu'en autrui! Il n'y a pas de prochain, tellement notre prochain, c'est nous-mêmes. J'ai perdu ma vie pour l'avoir compris trop tard! Placez votre âme *en dehors*, sur le grand champ des hommes; ne la faites pas étouffer dans la cabane de l'égoïsme!

Elle parlait, d'une vive mélancolie, d'un accent de plainte, étrange dans son éclat de soies et de bijoux rouges. Elle anima Maurice. Il eut l'élan de jeunesse, l'appétit de servir, en Thérèse-Henriette, ce que ses pères avaient servi.

Il dit à voix basse :

— Votre Altesse me rend délicieuse la vision de l'avenir !

Louis de Nimburg avait son franc-parler. Quoiqu'il ne fût pas mécontent, pour Maurice, de l'entrevue, il se récria :

— Je veux bien que le prochain soit nous-mêmes, mais alors nous sommes le prochain ! Et la sagesse est de penser au prochain le plus proche ! Nous avons un renseignement clair sur notre personne et tout à fait obscur sur autrui. Le menuisier fera une table et non pas une cheminée : notre profession première, c'est la profession de notre moi, et c'est une dérisoire folie que de faire la profession de notre voisin. Laissez le voisin se tourner pour son compte : s'il ne s'y entend pas, il est mauvais artisan et doit, dans l'intérêt de l'ensemble, être abandonné à sa maladresse... Votre Altesse prêche la pire démagogie — qui non seulement ferait de tous les honnêtes gens la proie des faibles d'esprit et des faibles de volonté, mais qui ne laisserait subsister aucun pouvoir — (et moins encore la royauté) — durant vingt-quatre heures.

Cet argument désarçonnait chaque fois la princesse. Esprit fait pour nuancer ses actes et ménager son influence, elle ignorait l'art de raisonner. Toutes ses idées générales demeuraient des sentiments. Elle regarda Nimburg, avec un sourire fâché qui lui levait les sourcils aux tempes, et s'écria :

— L'autorité et l'amour d'autrui sont des choses aussi peu comparables que la volonté et la chute des corps. Si ma volonté est assez absurde pour me pousser

à franchir le parapet d'un gouffre, la pesanteur m'y fera choir — et si l'amour d'autrui me porte à méconnaître l'autorité, je n'aurai plus même de force pour secourir autrui !

— Mais, reprit Nimburg, si je vis en autrui au lieu de vivre en moi-même, je n'ai plus d'existence personnelle, je ne puis acquérir d'autorité, je demeure confondu dans la masse, capable encore de remplir une fonction imposée, mais incapable d'en imposer une aux autres. Et voilà le principe d'autorité éteint dans l'œuf ! L'égoïsme seul le ressuscitera !... Il n'y a pas d'exemple d'autorité sans une énergique vie individuelle, sans la passion virile du soi-même, sans un salutaire mépris de la vie des autres !

— J'aimerais mieux, fit la princesse avec une horreur sincère, me jeter dans une île que de vivre sur ces horribles principes !

— Ce royaume y perdrait trop, fit le comte en s'inclinant. Il faut préférer que Votre Altesse vive en contradiction avec elle-même !

La princesse ouvrit un éventail d'ébène, sculpté par un habile forestier des Sept-Montagnes, et, l'agitant devant son visage, elle dit à Maurice d'une voix douce, avec un demi-rire, mais attentive, mais les yeux sérieux, — et donnant l'illusion parfaite de la pénétration :

— Je suis sûre que vous avez réfléchi sur ces choses. Dites-nous aussi votre pensée.

Maurice rougit. Il appréhenda de rompre le charme. Mais il ne put surmonter le besoin d'être véridique :

— Ma pensée est confuse, dit-il, et tout avis sur l'autorité me semble une prophétie. Mais enfin, l'amour du prochain diminue l'autorité. Il n'est pas difficile de voir que les hommes sont moins inégaux depuis qu'il y a plus de douceur et de considération mutuelles. On peut croire que l'autorité diminuera toujours da-

vantage. Mais j'imagine que les gouvernants et les gens en place n'ont pas plus à s'en préoccuper que de régir, par testament, les actes de leur descendance dans plusieurs siècles. Une autorité est l'effet des intelligences, des instincts, des goûts, des coutumes d'une masse d'hommes. Elle ne peut subsister longtemps si elle a cessé d'être cet effet.

Thérèse-Henriette interrompit vivement :

— Mais alors vous êtes de l'avis du comte?

— Non, madame. Car je nie que l'autorité puisse utilement combattre la bienveillance : elle se perdrait.

— C'est l'abdication?

— L'abdication est une chose violente, elle ne saurait créer que le désordre.

La princesse garda un instant le silence. Elle était consternée.

— Eh bien! fit-elle enfin, — avec une douceur fausse, — peut-on servir une royauté avec ces idées de chute finale?

Sa voix attendrit Maurice; il s'écria, avec une généreuse véhémence :

— Ne peut-on vivre avec l'idée de mourir? Ne peut-on goûter des plaisirs avec la pensée qu'ils ne seront plus, demain, qu'un souvenir? Sur cette terre de mes ancêtres, la royauté est pleine de sève : elle est dans l'imagination de ses habitants pour plusieurs générations. Elle est le plus puissant, et presque le seul moyen, d'être tout à fait hommes pour ceux qui, nés serviteurs de la cour, ne peuvent prendre qu'un contact d'étrangers avec la multitude. Et ma soif de dévouement, madame, est peut-être aussi forte que celle d'aucun de mes aïeux aux temps où Gustave-Henri tenait tête aux armées de l'Empire! Je porte en moi, comme la vie, l'ardeur de me donner, pour peu que ce soit noblement!

— Bien ça! Bien ça! cria Thérèse-Henriette avec

une ardeur naïve, une joie presque maternelle... Voilà le beau sang de jeunesse qui défait votre mauvaise philosophie !

Cette vivacité fut décisive pour les débuts de Maurice. Elle le *délia*, elle lui arracha un cri de nature qui toucha profondément la vieille princesse :

— Ah ! madame, il me semble bien que c'est à vous que j'aurais une joie véritable à consacrer tout mon effort !

— Et vraiment, fit-elle, avec un rire humide, les gens de France ne l'ont pas perdu !

— Il ne sera que trop enthousiaste, fit Nimburg avec un sourire hypocrite...

Il était ravi de la tournure des choses. Il croyait à la chance, et il espéra que Maurice possédait cette vertu mystérieuse. Presque effrontément, il usa de la bonne disposition de Thérèse-Henriette :

— Votre Altesse ne veut-elle pas mettre à l'épreuve le dévouement de ce mauvais garçon, en lui faisant faire sa lecture ?

— Mais sûrement. Je vous ai dit que je deviens chaque jour plus incapable de lire par mes pauvres yeux : c'est la migraine assurée. Et la voix du pauvre Derville me jette dans la neurasthénie.

Elle prit un livre, sur une console. Maurice posa un regard d'attendrissement et presque de nostalgie sur cette couverture jaune. C'était un Gyp. Et tandis qu'il commençait l'ironique et légère lecture, il se sentait accomplir un acte aussi décisif, pour sa destinée moderne, que l'homme du moyen âge allant à sa première bataille.

Il lisait bien — sans jeu d'acteur, d'une voix riche, pleine, nombreuse, qui ne lassait point. La princesse s'était jetée en arrière, d'un geste d'aise et de repos. Et la frêle odyssée d'Antoinette de Champreu parut lui plaire. Elle en laissa passer cinquante pages sans mot dire. Puis :

— Il doit y avoir dans certaines voix un réconfort, ainsi que dans certaines atmosphères. — La vôtre est comme un matin clair sur la montagne. Et je crains bien de faire souvent appel à votre dévouement !

— La lecture à haute voix est une bonne hygiène ! fit Louis de Nimburg.

Et, prenant congé, il emmena son neveu dans les jardins. Il exultait, il s'appuyait tendrement sur le bras du jeune homme :

— La princesse a été divine, et toi, petit, tu as peut-être bien la bonne main. Si tu mets seulement un grain de raison dans l'affaire, il n'y a pas de limites à ton avenir.

L'ivresse légère du succès étourdissait Maurice. Son âme était tout aimantée vers cette vieille princesse. La vie apparaissait agile, tumultueuse et claire, soulevée sur des nues. Ainsi que dans les jours où la santé physique approche d'être excessive, il voyait une facilité étonnante aux choses ; il oubliait l'anxiété, l'angoisse du désir, la crainte éternellement tapie dans les encoignures de l'âme. Et pris d'un enthousiasme aventureux, gentiment absurde, pour l'aimable sourire, pour la vivacité, pour la spontanéité de Thérèse-Henriette, il portait vers elle l'instinct *servant* — (et même un peu servile) — transmis par les ancêtres. Il ne lui déplaisait point d'entrer par la petite porte obscure de la faveur. C'est la porte d'amour du sort. Il faut bien se raidir contre soi-même, et avoir vieilli, pour ne la point préférer : le cœur la trouve plus sûre et plus hospitalière avec un charme de conte de fées et de légende tendre.

Maurice ressentait aussi l'heureuse volupté d'avoir plu par une séduction personnelle, par un charme physique, de voix et de geste, plutôt que par un mérite d'intelligence. Son enthousiasme en avait plus de grâce

et de sincérité sentimentale. Et il dit, dans son agitation gaie :

— La princesse m'a réchauffé le cœur !

— Ne manque pas de le lui laisser voir. Un peu d'exagération plaira. C'est le défaut de cette bonne diplomate de ne pas bien savoir distinguer le dévouement discret. Mais prends garde : elle est changeante. Elle se glace sans raison, se ferme, se tait — pour se punir de ses expansions. Elle t'en voudra de lui avoir trop plu — et te fera payer ses torts et ses déconvenues. Mais il n'y a qu'à attendre : ses retours sont charmants et proportionnés à ce qu'elle a causé de peines. — Elle rend trois sourires pour une moue, dix faveurs pour une disgrâce !... Enfin, tes cartes sont bonnes. Mais le génie de la fortune, comme celui de la science, c'est d'y penser toujours ! — Pense toujours... à toi !

Ils étaient arrivés à l'extrême droite du palais. Le lac des Cigognes y semble plus proche. Il battait mollement contre les vieux rocs millénaires. Les mouettes, petites comme des papillons blancs, se levaient dans une lueur vaporeuse, ou se posaient sur les vagues de saphir et les lisérés d'écume.

Maurice écoutait mal. Sa jeunesse battait de l'aile. Son âme était vague, pleine, émue à l'excès, agitée d'un plaisir aussi confus que les fumées de Rothstadt, sans une pensée stable ni une image nette, tourbillonnante comme des oiseaux dans la brume.

— Allons ! fit Louis de Nimburg, — rentre chez toi, — et rentre en toi-même ! Tu as besoin d'être seul.

Sa main se posait sur le bras du jeune homme, avec une pression légère; et Maurice sentit que cette âme froide, attentive, ironique, dont tous les jours avaient été un calcul et tous les actes une tactique, lui était aussi tendrement, aussi généreusement dévouée qu'une âme de père.

IV

L'ENCHANTEMENT

Le dîner de cour avait été mélancolique. Le roi souffrait. Ses reins étaient lourds et pénibles. Il se tenait raide, le regard inquiet, humble devant le mal et son mystère. Sa tristesse se répercutait sur la longue table et sur les glaciales statues blanches, debout tout autour des murailles comme les habitants d'une planète sans soleil.

Maurice, assis entre deux voisines âgées, taciturnes, et même un peu sourdes, avait tout loisir pour observer. Cette cour lui apparaissait admirable par ses femmes. Elle offre une profusion d'aristrocratie blonde, de visages resplendissants, de chevelures fleuries, d'yeux trempés aux lacs et aux ciels clairs. Löwen y étincelait ainsi que l'étoile Wega parmi les astres du pôle — plus mobile, plus onduleuse, plus frémissante et comme *doublée* par la vitalité de ses grâces, par le renouveau de son teint et de sa bouche aux mille sourires. Mais la reine semblait une beauté étrangère — plus que même les Françaises, les Espagnoles et les Italiennes semées dans ce jardin de femmes. — Elle était aussi la plus rêveuse, encore qu'elle fît effort pour sortir de soi-même, et qu'elle fût unique à donner, avec le sourire et la parole, la lumière de son regard. Avant le dîner, elle avait dit quelques mots à Maurice, les plus simples, comme elle en pouvait dire au débutant confondu dans la foule. Et ce fut le profond souvenir qui fixa le comte, qui épanouit la fleur mystique de la royauté. Il souhaita les sacrifices sans nombre, la volupté de répandre son sang pour la souveraine. Il garda pour toujours le murmure de cette voix, le mou-

vement de ce divin visage, le geste où éclatait une majesté si douce.

A l'issue du dîner, Louis de Nimburg présenta Maurice au duc et à la duchesse de Löwen. La nature avait taillé le duc en colosse. Il était vaste, — haut, large et profond, — la voix, le teint d'un Gambrinus, intempérant comme un dieu, grand assassin de cerfs, de sangliers et de coqs de bruyère. Mais toute sa force, toute sa joie native étaient tenues en échec par la seule faute d'un gros orteil. La goutte y tenait ses assises; la glace, le déchirement, le feu y figuraient l'enfer de Dante. Attentif et sensible comme un baromètre, cet orteil punissait tous les excès de Löwen; il inspirait au malheureux colosse une épouvante affreuse; il rompait les bons sommeils pesants qui suivent les fatigues de la chasse ou de la table. Et le géant héroïque remplissait la nuit de hurlements, de soupirs et de prières en petit nègre.

Le duc parlait rudement, sans délicatesse, avec bonhomie. La race et l'éducation rendaient supportables sa voix trop grosse, son rire qui semblait jaillir d'une futaille. Il était cordial, simple au sens mondain, intelligent dans les choses de la nature, bon observateur de bêtes, d'arbres, de mares et de rochers.

Il convia Maurice aux grandes chasses du Weissberg :

— C'est ici le jardin de Noé, dit-il. Depuis Rothstadt, jusqu'aux moraines de la Côte d'Ivoire, il y a vingt climats — toutes les plantes et presque toutes les bêtes du temps des rois primitifs. On trouve en nombre les deux ours des montagnes, le bouquetin, le sanglier, le lynx, le loup, le renard, le grand cerf, le chevreuil, le daim et l'élan. Le petit gibier, plume et poil, pul-

lule; il ne faut pas essayer de le dénombrer. La vie est un délice. — On retrouve à chaque tour de la plaine et du mont des retraites où ont chassé les Scythes, les Cimbres, les Teutons et les Scandinaves. On a le sentiment d'être en embuscade sous la même broussaille, de tirer sur la descendance directe des animaux qu'ils chassaient de la flèche, du harpon ou de la fronde. La ruse des bêtes est seulement accrue. Elles connaissent mieux l'homme, elles échappent mieux à la carabine qu'elles n'échappaient à l'arbalète. Nos loups sont prodigieux, les ressources de nos coqs de bruyère et de nos canards infinies. Je ne doute pas que si l'homme était moins nombreux, l'astuce des bêtes serait toujours égale à sa puissance de massacre et suffirait à maintenir l'équilibre, — mais l'homme est trop nombreux.

Il poussa un soupir violent qui fit vaciller sa moustache et reprit :

— Nous sommes ici plusieurs cents de chasseurs habiles. Et le moindre pourrait entretenir un village de ses viandes. Eh bien! le gibier ne diminue pas. Chaque vide est comblé par la génération. C'est qu'il n'y a pas de braconnage — c'est que nous luttons en nombre équitable. Et certainement, nous n'abattons pas plus de bêtes avec nos armes de portée et de vitesse que les anciens avec leurs traits jetés à quelques toises!

Il se tut. Un voile couvrit ses immenses yeux de feu et de glace. Involontairement, il regardait le bout de ses pieds. Ils étaient vastes et, par surcroît, vêtus de chaussures trop larges. Il murmura :

— Pourquoi faut-il que nous ayons, enfermés en nous-mêmes, des ennemis irréconciliables!

Et il se repentait amèrement d'avoir abusé du champagne, pour lequel il avait le culte brûlant des barbares.

Il redoutait la nuit, le coup de gong du supplice, le

goût affreux des heures noires. Déjà il s'entendait crier et pousser les blasphèmes; déjà il roulait sa tête furieuse dans les oreillers.

Il convia encore Maurice aux grandes chasses, et se retira, maussade, dans l'espérance fallacieuse d'enrayer l'attaque.

Le jeune homme se trouva seul devant la duchesse. Eclatante, parmi les autres femmes, comme un feu électrique parmi des torches, sa beauté était plus terrible encore lorsqu'on l'approchait. C'était Freya, sœur d'Aphrodite, la blonde déesse du nord, la chair fluide, la volupté de l'éclair, de l'océan et de la nue. — Elle portait une robe de moire neigeuse, brochée d'abeilles d'argent et de feuilles d'or pâle, avec revers de satin vert-baltique, guipures d'Irlande et perles blanches, et la traîne lourde, voluptueuse, qui scintillait, et rebondissait comme une eau de torrent par une nuit de lune. Deux tours de grosses perles nacraient la blancheur insolente de sa gorge. Il sentit la force de cette femme comme on sent la tiédeur et l'arome d'avril. Et il se demandait quel homme soumis au pouvoir de l'amour pourrait lui résister.

Elle l'enveloppa de son rire et de ses questions. Elle subissait, comme la reine et la princesse douairière, la grâce des arts. Avec des lueurs, elle était snob, elle avait le goût trouble, impersonnel, nomade. Elle s'inquiéta de la vie de Verlaine, Goncourt, Loti, Daudet et Coppée :

— Je m'intéresse à eux, par cela même qu'ils se donnent dans leurs œuvres. Ils attisent la curiosité, alors qu'il est tout à fait indifférent de savoir ce que font M. Zola ou M. Leconte de Lisle... Est-ce que ce M. Verlaine est vraiment un tel monstre?

— Je ne l'ai guère aperçu qu'une fois, madame, dans la fumée et la poussière, ivre et parlant comme un enfant malicieux. Sa laideur était en effet amère,

un peu fatale, mais ses pauvres yeux bridés ne m'ont paru ni sans beauté ni sans charme. Le comte de Montesquiou le tient, malgré le coup de couteau en Belgique, pour une âme inoffensive, que le bonheur, venu en son temps, aurait rendue tout à fait aimable.

Il parlait pour parler, pris, dans ce merveilleux sillage de femme, d'une émotion religieuse. Mais c'était une ivresse lucide.

— M. Loti, fit-elle, doit être un merveilleux causeur?... C'est le frère du divin Lamartine, la même éloquence limpide et sans bornes...

— Vous trouvez? Je n'aperçois pas deux natures plus dissemblables. Aussi bien Loti est, parmi les autres hommes, un sphinx de silence.

— C'est qu'il se donne tout à son rêve?

— Ou qu'il parle difficilement! Je crois bien que le silence est, le plus souvent, une maladie. Sa dignité est faite de lenteur de pensée. — Et les Anglais sont sages d'avoir adopté le mépris — comme signe qu'ils ne savent ni comprendre ni répondre assez vite... ou assez bien! Mais, pour Loti, il y a dans son silence les longues nuits maritimes, les déserts d'astres, l'étincelante nostalgie des archipels.

— Mais vous renversez mes images! dit la duchesse avec un mouvement qui donnait à ses joues une élégance de gaieté moqueuse. Et vous allez me dire aussi que M. Daudet est dur, que ses cheveux ne sont pas blonds ni ses yeux bleus, ni ses mains petites et féminines... et qu'il parle mal!

— Il parle comme un dieu à la vue basse, madame; il a de longs cheveux noirs, de beaux yeux bruns aveuglés, de grandes mains nerveuses, une voix rauque exquise, et un reste d'accent du Languedoc qui est âpre.

— Et M. Coppée est un Bonaparte du Montparnasse?

— Il est vrai que le menton de M. Coppée avance un peu, mais sans rien de la vilaine galoche de Bonaparte. Le reste du visage est plutôt d'un marin de Cornouailles; des yeux de ramier, rendus plus pâles par un teint corrodé, une hardiesse qui parut longtemps gamine, — un ensemble de finesse, de franchise, de charme et de bonté!

Il vit que la duchesse le regardait avec ironie. Il n'en fut pas troublé. Il n'était ému que du culte de la grâce :

— Il fallait bien vous répondre, fit-il en souriant.

— Oh! je suis bien provinciale tout de même! Ma curiosité était réelle. J'ai senti que vous me disiez des choses vues.

Elle s'éloigna. Maurice suivait encore du regard sa chevelure étoilée, lorsque survint Nimburg.

— Cette duchesse, dit le chancelier, peut être une amie excellente. Mais prends garde qu'elle ne te dévore. Très honnête homme et très honnête femme, elle a la parole sûre, l'action loyale — mais le jeu d'amour impitoyable! Elle n'aime pas son colosse, mais elle ne le tromperait pas pour l'Empire... Alors, n'est-ce pas, petit, ne te laisse pas aller. Tu connaîtrais un vilain supplice et tu me ferais regretter de t'avoir appelé à la cour.

Il passa légèrement sa main sur le bras du jeune homme, et, souriant en quelque sorte du bout de sa moustache cendrée :

— C'est à peine arrivé qu'il faut prévoir! Une bonne attitude vaut dix bons actes, d'autant plus que les actes, en général, n'ont le temps que d'être des attitudes. Il y a trop d'hommes ici, pour qu'ils puissent franchement agir. Et tandis que les poètes réclament encore niaisement le rêve, déjà toutes les classes dominantes ne peuvent plus sortir du rêve... Que la duchesse ne veuille pas même donner un second regard

d'attention au petit débutant, — c'est possible, — mais le petit débutant doit, avec la modestie convenable, faire comme si la duchesse allait être une pièce importante de son échiquier et se préparer au grand jeu. Le calcul trompe neuf fois sur dix, mais je n'ai guère vu arriver que ceux qui font le calcul...

A ces mots, Maurice tourna la tête. Il vit la duchesse qui s'entretenait avec la reine. Les deux têtes, détachées sur la tenture d'argent, avaient une douceur extraordinaire. Le sourire mélancolique d'Hélène-Marie se mêlait au sourire éclairant de Löwen, comme la fleur pensive des étangs à la vivacité d'une rose des Alpes.

Cette vue bannit en Maurice toute vision de fortune, tout calcul ambitieux :

— Lecteur de la princesse, disait Nimburg, tu liras aussi à la reine et à Mme de Löwen... C'est une trinité littéraire! Ne laisse pas déchirer ton cœur comme un petit mouchoir. Il faut le garder pour une de ces fées qui pullulent à la cour, qui ont de beaux yeux, de beaux noms et de la dorure. Pour les jours d'attente, il y a des chambrières fraîches comme des églantines. Elles sont aimantes, soumises, et ne font point de scandale.

La soirée finissait. Maurice, par les jardins, écoutait encore les propos de l'oncle. Le ciel s'ouvrait comme une fleur, les nuages écartés ainsi que des pétales autour des astres. Les plantes odoriférantes distillaient une volupté féminine. On entrevoyait l'agitation douce des arbres et les forêts confuses sur le Weissberg. Quelques lampes éparses jetaient une cuivrure sur la Galerie des Lions qui, dans une ombre étoilée, profilait ses fauves immenses, accroupis entre les colonnades, — tel un épisode des forêts homériques.

L'âme de Maurice était pleine d'images. La reine et Löwen y faisaient une foule. Et il pensait :

— Voici l'île où je vais vivre! Il faudrait penser

à m'y construire un peu de bonheur, comme un Robinson sa cabane. Pourquoi n'ai-je jamais pu rêver au port tranquille, sûr, durable? Pourquoi aussi ne puis-je me donner d'ambition?

Une exaltation, un souffle mystique le traversèrent, à la seule idée de n'être pas né pour soi-même, mais pour d'autres êtres. Il revit la chevauchée des amazones sous la nuée noire. Il pensait que si la vie intérieure de la reine ressemblait à son visage, rien ne serait plus simple que d'immoler pour elle, et sans aucune espérance, tout rêve, toute gloire, tout bonheur.

V

LA LECTURE

Trois fois par semaine, Maurice de Nimburg lisait dans la bibliothèque de la princesse Thérèse. Ce nid de cristal était perché sur l'abîme. Des mélèzes noirs cachaient les pelouses. On n'apercevait que des lacs, des torrents, des forêts et des moraines. La grande nature semblait encore le domaine des bêtes et des êtres velus qui apprenaient, obscurément, à durcir une pointe d'épieu à la flamme, à tailler une branche en massue, à cuire quelque chair fauve.

Mais un peuple précieux d'ivoire, d'or, de pierre, de porcelaine et de bois dur se pressait sur les étagères, — toutes les formes d'insectes, d'oiseaux où se complut la patience menue de l'Egypte et du Japon.

La princesse enveloppée de ses flots de pourpre, de rubis, de roses-feu, d'iris écarlate, semblait, dans cette atmosphère, moins vieille et plus ancienne. Avec ses yeux gris de plomb empruntés à quelque pastel d'autre siècle, ses beaux bras négligemment endormis sur la

table et sa bouche à retroussis, lentement souriante, Maurice la comparait à l'un de ces peupliers centenaires qui n'ont point perdu leur longue élégance, ni l'argenture de leurs jolies feuilles, ni la fierté des branches debout contre le ciel.

Thérèse-Henriette était bonne écouteuse. Mais son goût n'était pas sûr. Elle avalait pêle-mêle les littératures, comme les gros mangeurs des mets contradictoires. La rareté est qu'elle s'intéressait autant à des choses difficiles ou précieuses qu'à des œuvres de vulgarisation. Tout émue de beauté véritable, elle ne discernait pas la limite entre cette beauté et des ficelles de feuilletoniste.

Elle aimait à la fois et haïssait la littérature française. Elle croyait qu'on ne pouvait se dispenser de la lire et qu'elle corrompait les âmes. Elle l'estimait admirable, vivante, nombreuse, et futile, cynique, avilissante. Les écrivains anglais, allemands, et même russes, lui semblaient, en comparaison, de grands enfants, pleins de force mais naïve, pleins de moralité mais fausse, ou rustique et populaire.

Maurice s'attachait à cette personne excellente. A mesure, son affection devenait moins enthousiaste. La princesse était trop heureuse et sûre d'elle, — trop à la surface des choses, — d'une habileté aimable, sans envergure.

Elle n'avait que l'emploi d'amitiés douces et de fidélités gentilles. Le simulacre du sacrifice et du dévouement devait lui être aussi agréable que la réalité — et davantage.

Ce vieux pays du Weissberg se gouvernait en quelque sorte « par croissance ». L'habitant suivait la tradition, la coutume et la loi, avec sérénité. Malgré l'âpreté des caractères, les crimes étaient rares, la patience infinie ; des évolutions brusques auraient surpris ces rudes gens jusqu'à la contrariété ! Mais ils n'aimaient

pas non plus attendre, alors qu'une réforme était mûre. L'art de la princesse était de suivre les lentes métamorphoses de ce peuple, et, après les résistances qui rendent une concession plus chérissable, de proclamer la bonne parole.

Thérèse-Henriette faisait ce jeu d'instinct, bien secondée par des conseillers et des ministres qu'elle savait choisir, pareille à ce prince ferme et simple qui conduisit la Prusse à Sadowa.

Un jour que Maurice entrait à la bibliothèque, il eut un éblouissement. La reine était venue, et Löwen. Leurs robes pâles ruisselaient de lumière. L'abîme, les moraines, les lacs, en devenaient plus sauvages, faisaient mieux voir que ces figures charmantes étaient l'incarnation suprême, l'œuvre dernière de la vie terrestre.

J.-H. ROSNY.

(A suivre.)

L'ENSEIGNEMENT PUBLIC[1]

L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

Le gouvernement de la République se glorifie volontiers d'avoir fait plus pour l'enseignement public que tous les gouvernements monarchiques auxquels il succède. Il a tort de se glorifier; car il n'y a aucune trace de gloire dans son œuvre; mais il y a une incontestable vérité dans sa prétention. L'enseignement public a été le principal objet de sa sollicitude et de ses largesses. Il a multiplié les créations nouvelles, augmenté le personnel, amélioré sa condition, transformé les services, réformé les méthodes et poussé le progrès, d'une façon si particulière que le progrès, en pareil cas, peut être taxé de révolution. Pour réaliser ces réformes, la République a augmenté de plus de cent cinquante millions le budget de l'Instruction publique. Ses partisans mesurent à cette progression des dépenses scolaires le progrès des lumières, et se font grand honneur de cette diffusion. L'orgueil exubérant, et mal entendu, qu'ils en tirent ne va sans un fort contingent de récriminations et même d'injures à l'adresse des gouvernements passés. C'est une thèse aujourd'hui banale, et docile-

(1) Cette importante étude sur l'enseignement public forme un chapitre d'un ouvrage intitulé : *Théorie de l'Ordre*, que M. Jules Delafosse fera prochainement paraître à la librairie Plon-Nourrit.

ment acceptée par tous les républicains militants, que l'instruction du peuple était le moindre souci du régime monarchique, parce que l'ignorance des petits était le meilleur support de la tyrannie des grands : d'où cette conclusion ardemment propagée par l'école maçonnique que la monarchie n'est fondée que sur l'abêtissement du peuple.

L'Eglise, fraternellement associée à la monarchie dans cette œuvre d'abêtissement systématique, partage les anathèmes de la libre-pensée. La plupart de ceux qui les lancent ignorent l'histoire, et s'en trouvent bien. Leur thèse accusatrice est ainsi plus commode : elle n'a pas à compter avec les embarras de l'objection. S'il s'en rencontre, d'aventure, pour qui l'histoire ne fut pas un livre fermé, ils n'en sont pas pour cela des témoins plus fidèles. Ils oublient ou méconnaissent les textes écrits pour n'entendre que l'esprit de parti. On perdra toujours sa peine à les vouloir convaincre que pendant douze siècles, au moins, c'est l'Eglise toute seule qui fut dépositaire et gardienne de la science; qu'après l'avoir sauvée de l'invasion des barbares, elle l'a entretenue dans ses cloîtres, propagée dans ses écoles, et que c'est à sa veilleuse que le progrès alluma son flambeau. La postérité de Jules Ferry peut méconnaître, par infirmité ou par système, cette filiation de la lumière à travers les âges : il n'en est pas moins vrai que si ces pontifes de la science portent au front une auréole, c'est à l'Eglise qu'ils en doivent le premier rayon. Mais si leur critique historique perd pied à ces profondeurs, ils sont plus à l'aise pour juger l'œuvre des gouvernements contemporains. Comment se fait-il qu'ils aient l'esprit assez fermé pour méconnaître ce qu'ont fait seulement M. Guizot sous la monarchie de Juillet, et M. Duruy sous le second empire? Par quel phénomène d'obstruction intellectuelle en viennent-ils à porter jusqu'à la tribune les incongruités de M. Homais, et à

raisonner sur les monarchies comme un politicien de barrière devant un saladier?

Chaque monarchie a fait son œuvre, et, en faisant son œuvre, elle a fait son devoir. Elle l'a fait dans la mesure de ses moyens et des besoins mêmes du temps. La diffusion de l'instruction publique ne pouvait être une improvisation; il suffit à l'honneur des régimes passés de l'avoir activée, poursuivie sans relâche, avec dévouement et sincérité, et d'avoir laissé derrière eux plus d'écoles qu'ils n'en avaient reçu. On célèbre aujourd'hui la gloire de la République, parce qu'elle a dépensé plusieurs milliards en quelques années, pour l'enseignement. Il est certain qu'aucun régime n'entassa jamais autant de moellons. Mais ce prodigieux amoncellement de bâtisses n'a qu'un rapport indirect avec l'instruction elle-même : il faudrait savoir s'il y a sensiblement plus d'enfants à l'école aujourd'hui qu'avant l'apparition de cette fureur scolaire. Les statistiques n'attribuent qu'un avantage assez médiocre à la République. Le seul résultat certain, c'est que l'enfant étudie dans des palais, au lieu d'étudier dans des chaumières. Il en est mieux assurément. Mais il n'était pas indispensable de dépenser 50,000 francs, là où avec 20,000 on pouvait avoir une école saine, aérée et commode. Ce gaspillage insensé ne peut être compté comme une gloire, encore moins comme un titre à la gratitude des contribuables.

La République a simplement accommodé l'enseignement public à ses goûts et à ses desseins. Elle l'a fait gratuit, obligatoire et laïque. Les hommes de parti l'en glorifient; les esprits impartiaux et réfléchis en jugent autrement. L'obligation est une chimère, parce qu'elle n'est pas et ne peut être appliquée; la gratuité est une duperie, parce que tout le monde paye aujourd'hui ce que payaient autrefois les intéressés, et que le pauvre même paye pour le riche; la laïcité ne sera

jamais qu'un fléau, parce qu'elle prépare des générations redoutables à l'ordre public. Un gouvernement qui a conscience de sa fonction ne doit pas uniquement regarder à la diffusion de l'enseignement, mais aussi et surtout à sa qualité. C'est par là qu'il mérite, et si nos républicains avaient l'esprit assez libre pour comparer l'œuvre accomplie par les uns et par les autres, ils s'apercevraient que le régime qui a le plus fait pour l'abêtissement du peuple n'est pas celui qu'on pense.

« J'ayme mieulx forger mon âme que la meubler, » disait l'aimable et judicieux Montaigne. Si les maîtres de l'instruction publique en France étaient de l'avis de Montaigne, notre système scolaire croulerait tout entier, et l'on verrait s'édifier sur ses ruines un mode nouveau d'enseignement qui façonnerait le caractère, ouvrirait le cœur des jeunes générations aux obligations ultérieures de la vie sociale, au lieu de meubler leur cerveau de notions indigestes ou nuisibles dont elles ne trouvent que rarement l'emploi. Mais c'est pitié de voir combien ils ont peu le sentiment de l'équilibre et de la mesure. Ils négligent ou méconnaissent l'enseignement moral qui est proprement l'éducation de l'enfant, et, quant à l'instruction proprement dite, ils élargissent si démesurément le programme de l'enseignement primaire qu'il fait des monstres de ceux qui le retiennent, et laisse absolument vides ceux sur lesquels il a glissé.

Savez-vous ce qu'on enseigne aujourd'hui dans nos écoles primaires ? Ah ! l'on ne se contente plus des notions élémentaires qui constituaient le programme de l'école d'autrefois. On y a joint un fort contingent de connaissances empruntées au programme de l'enseignement secondaire, telles que la botanique, la minéralogie, la cosmographie, la physique, l'histoire naturelle, la chimie agricole, la morale civique et la constitution !

Encore est-il possible que j'en oublie. Ainsi, ce n'est plus assez de distribuer, comme autrefois, à l'enfant qui est destiné à vivre dans son village, pour y être ouvrier ou laboureur, les notions élémentaires qui plus tard l'aideront à vivre et parfois à se distraire. On prétend qu'il sache les époques par où la terre a passé, la nature du caillou qu'il rencontre sur son chemin, la contexture des plantes et les noms épouvantables dont les savants les ont affligées, le genre, l'espèce, la famille des animaux à vertèbres ou invertébrés, et les lois qui régissent le monde physique. Il faut, s'il doit être charpentier, couvreur ou maçon, qu'il se barbouille de chimie, et qu'il y ajoute encore un cours de morale indépendante et de droit constitutionnel. Dans les régions officielles, cela s'appelle le Progrès!

« Pourquoi non? s'écrient les prosélytes de la culture intensive. La science ne coûte pas à porter, et plus on sait, mieux cela vaut. » Je serais de leur avis, si c'était vraiment de la science. Mais ce n'est qu'un cliquetis de mots qui traversent simplement le cerveau de l'enfant, et ne s'y accrochent pas. Les pédagogues de profession devraient savoir que la faculté d'attention et de compréhension de l'enfant est étroitement limitée, et, lorsqu'on l'oblige à s'étendre sur trop de matières à la fois, il ne peut se fixer sur rien. Il en résulte que les trois quarts de nos écoliers n'étudient que d'une façon hâtive et surperficielle, qu'ils répètent, sans les entendre, des mots qu'ils ont hâte d'oublier, et qu'ils sortent de l'école ayant tout appris, n'ayant rien retenu.

A ce vice de programme s'ajoute une institution que l'on peut tenir pour l'une des plus pernicieuses aberrations de l'esprit républicain. C'est le certificat d'études. On appelle de ce nom une sorte de brevet décerné à l'écolier qui justifie, à sa sortie de l'école, qu'il jouit d'une instruction élémentaire bien assise et suffisamment complète. Lorsqu'on inventa le certificat d'études,

on crut avoir trouvé là un admirable instrument d'émulation, et, à cet égard, on ne s'est pas trompé. C'est une prime offerte aux ambitions enfantines, et beaucoup lui doivent d'avoir mieux étudié qu'ils ne l'auraient fait, s'ils n'en avaient pas senti l'aiguillon. Mais ce léger avantage ne compense pas le mal qu'il fait, à d'autres égards. Le certificat d'études est un terrible agent de déclassement social, et l'une des causes les plus efficaces de la dépopulation de nos campagnes.

Et voici comment. L'écolier qui a conquis son certificat d'études peut n'avoir d'aptitude particulière à rien; mais il a tout de suite des prétentions à tout. Il n'y voit pas seulement la constatation officielle qu'il a bien profité des leçons du maître et fait de bonnes études primaires; il y voit une sorte de créance sur l'Etat. Il incline à croire qu'en le distinguant de ses camarades, on a contracté une obligation envers lui. Il fonde, et souvent ses orgueilleux et crédules parents fondent avec lui sur ce premier succès des espérances chimériques, et, pour les réaliser, il commence par vouloir sortir de son milieu. Il ne sera plus ni ouvrier, ni laboureur; les professions manuelles lui paraissent indignes de lui. Il veut être employé de l'Etat, ou, tout au moins, commis dans une administration quelconque. Et, sur la foi d'un billet qui sera protesté par la vie, il part pour la ville prochaine où il sera deux fois misérable. Car, à la misère matérielle qui est l'accompagnement ordinaire des situations médiocres, s'ajoute la misère morale, plus intime, plus aiguë, plus irritante encore, qui dérive de l'envie trompée et des espoirs déçus.

Il y a dans le musée des illustrations républicaines un homme qui doit sa renommée à son immense amour de la culture humaine : c'est Condorcet. A vrai dire, il y a dans la gloire posthume dont il jouit plus de parti pris que de contrôle; mais les républicains de notre temps se font des saints à leur mesure, et à leur usage.

Condorcet fut un idéologue de haute vertu et de talent médiocre dont on pourrait dire, comme Mme de Motteville des bourgeois de la Fronde, qu'il était « infecté de l'amour du bien public ». Il fut le précurseur de nos réformistes en matière d'enseignement, et, dans le calendrier républicain, il est resté leur patron. Tous les hérauts de l'instruction gratuite, obligatoire et laïque invoquent son témoignage, avec une sorte de vénération filiale, comme les parlementaires invoquaient autrefois Royer-Collard et Benjamin Constant. C'était, en somme, un homme de bonne volonté qui avait plus de titres à l'estime qu'à la gloire, et les honneurs qu'on lui a rendus dépassent sensiblement la mesure de ses mérites. On peut néanmoins lui rendre le témoignage que, tout idéologue qu'il fût, il avait plus de bon sens que les pédagogues débridés qui lui succèdent. Je n'en veux d'autre preuve que le projet de décret qu'il soumit aux délibérations de l'Assemblée législative :

« ARTICLE PREMIER. — Dans les écoles primaires de campagne, on apprendra à lire et à écrire ; on y enseignera les règles de l'arithmétique, les premières connaissances morales, naturelles et économiques nécessaires aux habitants des campagnes.

« ARTICLE 2. — On enseignera les mêmes objets dans les écoles primaires des villes ; mais on insistera moins sur les connaissances relatives à l'agriculture, et davantage sur les connaissances relatives aux arts et au commerce. »

Ainsi Condorcet pensait que l'instruction de chacun doit être proportionnée à son état. Ce n'est peut-être pas très démocratique, en apparence ; en réalité, c'est la sagesse même. Il est dangereux d'enseigner des choses inutiles, parce qu'on fait naître ainsi dans le cerveau de celui qui les reçoit des spéculations, des ambitions et des chimères incompatibles avec une économie bien

entendue de la vie, et que toute disproportion dans l'ordre matériel et moral, toute rupture d'équilibre entre le rêve et la réalité tangible est une cause de malaise universel. Il est un aphorisme qui court les rues et qu'on accueille sans examen : c'est que l'instruction mène à tout. C'est vrai; mais encore faut-il savoir l'entendre. L'instruction mène à la fortune, à la puissance, à la gloire, et c'est cette éblouissante parure qui a fait sa renommée bienfaisante auprès des pauvres gens. Mais elle mène aussi aux déceptions, au déclassement et à la misère. Elle mène surtout à la médiocrité, non point à cette médiocrité précieuse comme l'or que chantait Horace, à mi-chemin de l'opulence et de la pauvreté, mais à cette condition sociale, pitoyable entre toutes, qu'on appelle la misère en habit noir. C'est celle de tous les malheureux que l'instruction a trahis. Elle leur a donné un diplôme et elle leur refuse du pain.

Le grand vice de notre enseignement public est de mener aveuglément et du même pas les jeunes générations qui lui sont confiées à ces destinées hasardeuses, sans distinguer jamais entre ceux qui franchiront l'obstacle et ceux qui rouleront au fossé. Il commence à l'école primaire par l'impropriété et l'exagération des programmes; c'est donc en les réformant qu'il le faut combattre. La première réforme à introduire dans la distribution de l'enseignement primaire devrait consister dans une réduction notable des matières inscrites au programme. Il faudrait le ramener aux notions purement utilitaires qui défrayaient l'école d'autrefois : lecture, écriture, calcul réduit aux quatre règles, histoire de France, géographie et leçons élémentaires d'hygiène. Il y a dans les plus hautes sphères sociales, et jusqu'à l'Académie, des hommes éminents, illustres, qui sont l'honneur et la gloire de notre pays, et ne savent pas un mot de minéralogie, de botanique et de chimie.

Pourquoi barbouiller l'esprit de nos écoliers de ces notions indigestes dont tant d'honnêtes gens se passent bien ?

L'autre réforme, plus impérieuse encore, parce qu'elle est de plus grave conséquence pour l'avenir de la société française, consiste dans l'institution d'une méthode éducatrice qui devrait, non pas se juxtaposer à l'enseignement proprement dit, mais se confondre avec lui. Dans ce domaine, tout est à faire ou à refaire. Car l'éducation n'existe à aucun degré de l'enseignement d'Etat. Non seulement elle est absente, mais elle est proscrite. Les programmes officiels et l'esprit des maîtres qui les exécutent sont ainsi faits que l'instruction et l'éducation sont plus que distinctes ; elles sont ennemies ! C'est cette monstrueuse anomalie qu'il faut d'abord faire cesser. Il convient non seulement au bien de l'enfant, mais à l'intérêt bien entendu de la société et de l'Etat, que l'instruction et l'éducation s'associent, se complètent et concourent fraternellement à la culture intellectuelle et morale tout ensemble de l'enfant, si l'on veut qu'il fasse plus tard un homme conscient de ses devoirs et capable de les remplir.

« Il faut revenir à Dieu, » disait Jules Simon, et ce mot contient la partie essentielle de la réforme scolaire. Il n'existe, en effet, qu'une morale qui ait une vertu vraiment éducatrice. Ce n'est pas la morale indépendante qui est toute conventionnelle, puisqu'elle n'a ni principe, ni sanction ; c'est la morale religieuse qui a son principe et sa fin en Dieu même. Qui s'y oppose ? Ceux-là seuls qui ont le moindre titre à être entendus en un pareil sujet. Je veux dire les politiciens qui exploitent un mal public, et prétendent le perpétuer, parce qu'il leur profite. Le conflit ne serait pas né si l'on n'eût pris conseil que de ceux qui avaient qualité pour répondre, c'est-à-dire des pères de famille et des maîtres de l'enseignement. A la vérité, il n'y a qu'une autorité

compétente et recevable en semblable matière : c'est la famille. Comme les parents sont maîtres de leurs enfants, ils sont maîtres, au même titre, de l'enseignement qu'ils leur destinent. L'Etat n'a sur eux qu'un droit de surveillance. On reconnaît aux riches la liberté d'élever et d'instruire leurs enfants comme ils l'entendent ; on ne saurait le refuser aux pauvres. Seulement, comme ils n'ont pas le moyen d'y pourvoir, c'est à la communauté, c'est-à-dire à l'Etat dont ils font partie, de suppléer à l'insuffisance de leurs ressources. On les consulterait par voie de *referendum* que les neuf dixièmes répondraient qu'ils veulent que leurs enfants soient élevés religieusement. Les maîtres de l'enseignement officiel seraient d'un autre avis qu'ils devraient s'incliner respectueusement devant l'autorité familiale, plus auguste et plus haute que leur doctrine. Mais tel n'est pas le cas. Les membres les plus éminents de l'Université, les maîtres les plus qualifiés de la jeunesse, et les moins suspects de conspiration cléricale, comme M. Lavisse, M. Fouillée, M. Renouvier, et tant d'autres dont le témoignage fait loi en ces matières, s'accordent à reconnaître que le savoir tout sec est insuffisant pour former des hommes. Ils constatent dans la jeunesse étrangère une santé morale qui manque à la nôtre, et ne craignent pas d'en faire honneur à l'éducation religieuse. On peut les en croire. S'ils ont clairement aperçu les causes de la déchéance morale de notre nation, leur témoignage, d'autant plus probant qu'il est plus intéressé, équivaut pour tous à la notification d'un devoir.

Il ne suffirait pas, d'ailleurs, de rétablir l'enseignement de la morale religieuse dans le programme des études primaires pour obtenir la rénovation souhaitée dans l'esprit de la jeunesse française. Il n'appartient pas à l'instituteur de faire des âmes religieuses. Ce qu'il enseigne ne touche que l'esprit, et c'est au cœur qu'il faut aller. La source féconde du sentiment religieux

est au foyer familial. Les premières prières que la mère fait balbutier à l'enfant sont la communion initiale de l'homme avec le ciel, et tous ceux qui ont connu cette incantation maternelle en gardent le pli. Malheureusement, c'est maintenant l'exception. L'indifférence que Lamennais, au comencement du siècle, dénonçait comme un fléau, est devenue l'état d'âme du plus grand nombre. Dans les petits ménages notamment, l'éducation de l'enfant est le moindre souci des parents. Le père s'en désintéresse, parce qu'il vit dehors, absorbé par sa tâche quotidienne; la mère a trop d'occupations dans la maison pour y penser. Elle s'est elle-même depuis longtemps déshabituée, par l'exemple, des pratiques religieuses, et l'idée ne lui vient pas de regarder plus haut que son toit. Ainsi, jusqu'à l'âge de l'école, l'enfant grandit dans une sorte d'animalité primitive, toute pareille à celle du chat ou du chien avec lequel il joue. Ce n'est pas, à coup sûr, l'école sans Dieu qui comblera cette lacune, façonnera son intelligence et formera son cœur. Qui donc se chargera d'en faire un être moral, de lui enseigner la conscience du bien et du mal, d'imprimer dans cette âme encore nue la loi divine de l'obligation? De l'enfance à l'âge adulte, il n'y a qu'une autorité qui soit vraiment adéquate à cette fonction souveraine. Ce n'est pas celle de l'instituteur, c'est celle du prêtre.

Comme il n'est pas de tâche plus salutaire et plus grande que l'éducation de l'enfance, il n'est pas de crime plus grand que d'en retirer la charge au seul homme qui la puisse efficacement remplir. La fonction sociale du prêtre est la plus auguste de toutes, parce qu'elle est la plus haute garantie de l'ordre. Il est le seul qui enseigne aux hommes la soumission, la patience, la résignation, le respect, le sacrifice, la foi, l'espérance et l'amour, c'est-à-dire les vertus humaines qui refrènent l'impulsion bestiale de l'instinct et con-

tiennent ses révoltes. Et c'est lui aussi qui sème et fait germer dans l'âme innocente et docile de l'enfant le principe de ces vertus préservatrices qui feront de lui plus tard un honnête homme et un bon citoyen. Est-il possible qu'il se soit rencontré des hommes d'Etat assez aveugles pour méconnaître le bienfait de cette éducation et proscrire ceux qui la donnent? La postérité ne voudra pas le croire, tellement ce phénomène d'aberration dépasse la vraisemblance. Cette aberration, qui a toutes les proportions d'un crime contre la patrie, n'en a pas moins été commise. Elle est devenue la loi même de la République, et il y a vingt ans déjà qu'elle flétrit la fleur de notre nation.

Dans l'admirable étude qu'il consacrait, au lendemain même de la guerre, à la «Réforme intellectuelle et morale de la France», Renan disait : «Sans la collaboration et la bonne volonté du curé, l'école de village ne prospérera jamais... L'église et l'école sont également nécessaires. Une nation ne peut pas plus se passer de l'une que de l'autre. Quand l'église et l'école se contrarient, tout va mal.» C'est en 1871 que Renan formulait cet avis, c'est-à-dire à une époque de réaction conservatrice où le clergé était redevenu tout-puissant, et c'est de l'Eglise qu'il réclamait une coopération fraternelle avec l'école. S'il écrivait de nos jours, il ne changerait pas d'avis; seulement, c'est de l'école laïcisée qu'il réclamerait ce retour vers l'enseignement proscrit du prêtre. Car il avait dit aussi : «Le paysan sans religion est la plus laide des brutes (1).» Or, l'école ne connaît plus l'église. L'instituteur, promu par la législation nouvelle au rang de tyran de village, ignore ou méprise le curé, et, comme le disait Renan, tout va mal. C'est ce schisme fratricide qu'il faut faire cesser. Que l'on conserve à l'école son autonomie, soit; mais que

(1) *L'Avenir de la Science*, p. 489.

l'instituteur réconcilié conduise lui-même ses élèves à l'église où le prêtre leur enseignera Dieu, la loi religieuse, le principe et les sanctions de l'obligation morale, et la catégorie des devoirs qui en dérivent. Qu'il assiste respectueusement à ces leçons, et qu'une fois rentré à l'école, il s'inspire de ces principes dans son propre enseignement. Que les livres et manuels mis aux mains de l'enfant s'imprègnent à chaque page de cet esprit nouveau et deviennent eux-mêmes des maîtres moraux. Qu'ils fassent surtout la part moins inégale entre les droits et les devoirs. L'un des grands vices de l'instruction publique, telle qu'elle est donnée dans nos écoles, comme dans nos lycées, est de n'enseigner à la jeunesse que ce qu'elle peut, et jamais ce qu'elle doit. Or, il n'y a pas de droits sans devoirs corrélatifs, et c'est la leçon essentielle qu'on ne donne pas. Notre morale d'État enseignée dans toutes les chaires publiques et propagée plus tard par la brigue politique est toute en revendications. C'est un grand défaut d'équilibre, qui met l'ordre social en péril constant. Une éducation mieux entendue renverserait les proportions. S'il est vrai que l'homme ait des droits et des devoirs égaux, il est infiniment plus sujet à négliger les uns qu'à ignorer les autres.

Seulement, pour que cette réforme s'accomplisse dans les méthodes et dans les programmes de l'enseignement primaire, il faut préalablement réformer l'esprit des maîtres. L'entreprise est ardue; car il ne s'agit de rien moins que d'une transfiguration. Le personnel des instituteurs est animé, dans son ensemble, des plus détestables opinions. Flagorné par les pouvoirs publics, gonflé de l'importance qu'on lui a donnée, il a naturellement outré l'esprit du régime dont il est le grand favori. Comme toutes les médiocrités débridées, l'instituteur de la République est allé jusqu'au bout de la libre-pensée. Il est généralement athée en morale, ra-

dical ou même socialiste en politique. Il croit se venger de la longue oppression que l'Eglise fit autrefois peser sur lui par l'ostentation de ses opinions extrêmes. Il faut lire l'admirable livre de M. G. Goyau sur *l'Ecole d'aujourd'hui* pour bien savoir de quels principes s'inspirent ses maîtres et vers quelles fins ils conduisent la jeunesse française.

Il est un principe qui a cours même dans l'Université : c'est que pour faire un bon instructeur de l'enfance et de la jeunesse, il faut avoir la vocation pédagogique. Or, cette vocation est devenue fort rare. Le «fonctionnarisme» en a tari la source. Avant le vote des lois qui ont laïcisé les écoles d'Etat et proscrit la concurrence, la vocation pédagogique était la seule inspiration des Frères de la Doctrine chrétienne et des religieuses qui enseignent les enfants du peuple, ainsi qu'en témoignent les concours entre les élèves des écoles congréganistes et des écoles laïques. La supériorité des premiers s'est partout et toujours affirmée avec un indiscutable éclat, et cette expérience décisive a suffisamment démontré que le diplôme ne remplace pas le dévouement. C'est en cela, en effet, qu'éclate la différence des deux méthodes, et l'inégalité du résultat. Le congréganiste s'est voué à l'enseignement par esprit d'abnégation, c'est une inspiration religieuse qui le mène à la récompense. L'école pour lui n'est pas une carrière; c'est une œuvre pieuse, et il s'y dévoue parce qu'elle est bonne aux hommes et agréable à Dieu. Au contraire, l'instituteur d'Etat ne voit dans l'école que son gagne-pain. Il enseigne pour vivre, et, quelles que soient ses vertus professionnelles, elles n'égalent jamais celles qui naissent du sacrifice de soi-même, de la charité chrétienne et de l'aspiration vers Dieu. De là vient la supériorité commune des écoles congréganistes. Ici les maîtres ne se contentent pas de donner l'enseignement; ils l'entourent de cette sollici-

tude éveillée, de ces soins presque maternels qui le font pénétrer plus avant dans la conscience de l'enfant et le fixent solidement.

Si la réforme que nous souhaitons dans les programmes de l'enseignement et dans l'esprit des maîtres était réalisée, il n'y aurait plus guère de différence à établir entre l'école d'Etat et l'école congréganiste; mais ce ne serait pas une raison pour ne pas rendre à la concurrence tous ses droits et toutes ses libertés. Il est même souhaitable qu'on voie renaître en grand nombre ces écoles de religieuses, dont il reste à peine aujourd'hui quelques rares échantillons, voués, d'ailleurs, à la destruction prochaine. L'institutrice religieuse est, sans contredit, celle qui convient le mieux à l'éducation des filles. Elle est, en sa personne, un aimable modèle des vertus modestes qu'il faut leur inculquer. Il est bon, d'ailleurs, que l'institutrice soit célibataire, comme le prêtre, afin de pouvoir se vouer comme lui tout entière au service des autres. Les institutrices laïques d'autrefois ne se mariaient pas, bien que la loi leur en laissât la liberté. Elles faisaient spontanément ce sacrifice à leur fonction. C'étaient de graves et dignes personnes, de mœurs austères, tout de noir habillées, qui semblaient porter le deuil des joies de la terre. Mais, leur autorité morale s'en trouvait bien. Rien ne leur ressemble moins que l'institutrice du nouveau style, mariée, ou en quête de mari, et cette dissemblance n'est pas à l'avantage de l'école.

En résumé, la réforme intégrale de l'école primaire est le premier degré des réparations nécessaires qu'il faut opérer dans l'organisation administrative et politique de notre pays. Le *criterium* de cette réforme, c'est l'exacte appropriation de l'école à son objet. Comme elle n'a pas pour fin de faire des savants, des avocats, des politiciens, ni même des fonctionnaires, il faut retrancher de son programme toutes les notions

inutiles ou supérieures aux besoins coutumiers de la vie. L'enseignement primaire doit être rigoureusement accommodé à la condition probable des enfants qui le recevront : c'est là sa loi. Ce sont des enfants de paysans ou d'ouvriers qui fréquentent l'école du village ou de quartier, et ces enfants seront sans doute, pour le plus grand bien de leur pays, les continuateurs du métier paternel. Or, que faut-il qu'ils sachent? En dehors de l'apprentissage professionnel, il y a une somme de connaissances élémentaires qui conviennent également à tous, au cultivateur comme au petit marchand, au couvreur comme au maçon, au forgeron comme au charpentier, à l'ouvrier d'usine comme au valet de ferme. Ces connaissances ont été définies plus haut, et il est inutile d'y ajouter rien. Joignez à ce fonds de connaissances utilitaires, intelligemment choisies pour la vie pratique, une éducation solide et fortement imprimée dans la conscience de l'enfant, vous aurez ainsi préparé de saines générations d'hommes où chacun fera ce qui lui incombe, et le fera bien.

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Une crise intense sévit depuis plusieurs années sur l'enseignement secondaire, et le mal s'aggrave tous les jours. Cette crise se révèle, d'une part, par la dépopulation croissante des lycées et collèges d'Etat; d'autre part, par l'abaissement marqué des études. On compte moins d'élèves, et les élèves n'apprennent rien. Il y a de quoi s'inquiéter. C'est pourquoi les pouvoirs publics ont ouvert une grande enquête pour connaître des causes du mal et des remèdes possibles. Devant la commission d'enquête, qui est une délégation de la

Chambre des députés, ont comparu de nombreux témoins, et ces témoins sont tous gens de qualité. Les chefs les plus éminents de l'Université, les professeurs les plus renommés de la Sorbonne et des facultés de province, les proviseurs des principaux lycées, les directeurs des grands établissements libres, et même des chefs de pension, ont été entendus. Quelques-unes de ces dépositions sont de belles pages de critique pédagogique. Mais, outre qu'elles sont contradictoires et laissent dans l'esprit de ceux qui les lisent une impression confuse, elles ont le tort commun d'être exclusivement professionnelles. Ceux-là sont rares qui, comme le Père Didon, ont osé émettre des idées neuves, originales et hardies. La plupart des autres témoins, appartenant ou se rattachant à l'Université, n'ont pas osé sortir de l'enclos universitaire. C'est un légitime et grave souci sans doute que de savoir pourquoi les lycées se dépeuplent et pourquoi leur enseignement périt. Mais, il est une préoccupation plus haute : c'est de savoir à quels besoins sociaux doit répondre l'enseignement secondaire distribué dans les établissements de l'Etat. A cette question primordiale les professeurs sont moins aptes à répondre que l'industriel, le commerçant, l'agriculteur, le colonial, c'est-à-dire les principaux représentants de l'activité nationale, et ce sont précisément les seuls témoins qu'on n'ait pas consultés! M. Gréard, par exemple, est le premier témoin entendu par la commission d'enquête, et il a certainement les meilleurs titres à cet hommage. Mais pourquoi, après avoir entendu un professionnel éminent comme M. Gréard, ne pas entendre un utilitaire de marque, comme le président de la Chambre de commerce, par exemple, ou le président de la Société d'agriculture, ou tel directeur de l'une des grandes industries de France ? La commission d'enquête ne l'a pas voulu, ou peut-être n'y a pas pensé, en sorte que l'enquête qui,

pour être féconde, devait toucher aux intérêts vitaux du pays, est restée purement professionnelle, par l'exclusion de tout témoin marquant dans la hiérarchie du travail.

Cette prétention, inconsciente ou volontaire, trahit à elle seule ce qu'il y a de factice dans l'enseignement universitaire. Elle procède de la même aberration qui fait recruter les membres du conseil supérieur de l'instruction publique exclusivement dans les catégories de l'Université, ou les corps ressortissant à l'Université. Il y a quelques années, j'étonnai beaucoup la Chambre des députés en soutenant devant elle cette thèse que, les lycées et collèges n'ayant pas pour objet de former exclusivement des professeurs, ce n'est pas aux professeurs seuls qu'il appartenait d'établir les programmes de l'enseignement secondaire, mais bien aux principaux représentants des diverses catégories de l'activité sociale, c'est-à-dire à l'industrie, au commerce, à l'agriculture, à la colonisation, ou bien encore aux carrières qui absorbent le plus grand nombre de sujets, le droit, la médecine, la magistrature, l'armée, etc... C'est qu'en effet, il faut vaincre le préjugé de la routine pour accueillir cette idée pourtant toute simple que les vrais témoins à consulter en cette affaire sont ceux-là seuls pour qui l'Université travaille. Un professeur de la Sorbonne sait à merveille comment l'enseignement universitaire fait des lettrés et des savants, parce qu'il est à lui-même son propre exemple. Mais ni lui ni ses confrères ne sauront nous dire de quel viatique il faut nourrir ceux qui se destinent à d'autres fins. Ce sont des intellectuels qu'une culture purement spéculative ne peut mettre en communion avec la vie pratique. Ce sont eux cependant que l'on consulte, à l'exclusion des hommes d'action, lorsqu'il s'agit de formuler les programmes de l'enseignement secondaire. Ils remplissent de leur hiérarchie exclusive et jalouse le conseil supé-

rieur, et ne permettent à aucun étranger d'émettre seulement un avis dans une affaire qui intéresse tout le reste de la nation.

Cet exclusivisme a deux inconvénients dont le monopole universitaire porte la peine, et dont la société française souffre après lui. Le premier, c'est de faire un enseignement tout spéculatif, sans objet et sans mesure, qui ne procède d'aucun principe et ne correspond à aucune fin; le second est d'encombrer les programmes de matières tellement nombreuses et tellement disparates que l'élève ne peut en prendre qu'une connaissance superficielle, éphémère, qui n'attend que le baccalauréat pour s'évaporer à jamais. Pour comprendre les raisons de cet encombrement, il faut savoir que chacun des membres du conseil supérieur est une illustration dans sa spécialité. Chacun d'eux tient donc à ce qu'une part lui soit faite dans le programme des études, et c'est précisément parce qu'on y a mis de tout que l'élève ne sait plus rien à fond. Le savant, enthousiaste, émerveillé devant les progrès incessants de la science, veut absolument qu'on fasse entrer toutes ces merveilles dans l'esprit des collégiens. Mais l'humaniste défend avec la même énergie la part des lettres. Pour ne rien proscrire, on fait un programme encyclopédique. Or, comme il est impossible d'élargir le cerveau de l'enfant à la mesure de ces connaissances confusément amoncelées qu'on prétend y faire entrer, il en résulte qu'il se frotte à tout et ne retient rien.

A ce point de vue, la complexité des notions inscrites dans les programmes de chaque classe, depuis la huitième jusqu'à la philosophie, dépasse toute imagination. Si l'on révélait à un honnête père de famille les choses que l'on apprend ou que l'on est censé faire apprendre à son fils, ses cheveux se hérisseraient d'horreur. En voulez-vous un exemple? Il nous est fourni par l'intéressante déposition de M. Georges Picot devant la

commission d'enquête. Il a pris le programme de la classe de quatrième, et voici ce qu'il y a trouvé. « Notez, dit-il, que l'enfant a treize ans, et c'est dans ce cerveau de treize ans que des grammairiens fanatiques prétendent faire entrer ce catalogue : « Notions élé-« mentaires sur la formation des mots de la langue « française; mots d'origine populaire, d'origine latine, « d'origine savante, d'origine étrangère; persistance de « l'accent tonique; son rôle; mots tirés du latin par les « savants, ou en opposition avec les règles de l'accent « tonique; doublets. » Doublets! savez-vous, au moins, vous qui avez âge d'homme, ce que c'est qu'un doublet? On raconte qu'Albert Duruy s'avisa un jour de poser la question dans une soirée où se rencontraient autour de lui nombre de personnes éminentes dans les lettres ou les sciences, dont plusieurs membres de l'Institut. Qu'est-ce qu'un doublet? Pas un d'eux ne le put dire. Leur considération, d'ailleurs, n'en souffrit pas. Mais s'il est permis d'arriver à l'Académie en ignorant ce que c'est qu'un doublet, pourquoi voulez-vous qu'un écolier de treize ans l'apprenne?

Ce n'est pas la seule curiosité du programme général de l'enseignement secondaire; on en trouve l'équivalent au seuil de chaque classe. M. Georges Picot en signale une autre, et je reproduis volontiers ce passage de sa déposition, parce qu'il est de tout point excellent. « On a, dit-il, supprimé le vers latin. Je ne sais pas si l'on a bien fait, mais le même jour, à la même heure, on fit entrer dans l'enseignement la « métrique ». M. le président vous dira que, de son temps, il faisait beaucoup de vers latins, et qu'il n'étudiait pas la métrique. A cette époque-là, je faisais des vers latins moi-même, et je déclare que je n'avais pas l'idée de la science qui est enseignée aux enfants. Je tiens dans les mains un livre classique dans lequel dix-sept sortes de vers sont scandés, où l'admiration de l'élève est appelée avec

détail sur les mètres les plus rares, où l'hexamètre de Virgile tient quelques lignes à peine, tandis que l'auteur s'étend sur les diverses formes de catalectiques, les dimètres, les trimètres et les octonaires, pour passer aux asynartètes, ou anapestiques, et entrer enfin dans la distinction des logaédiques, qu'ils soient simples ou composés, phérécratiens ou asclépiades... Supprimer le vers latin qui faisait sentir et admirer Virgile et Ovide pour remplacer cette étude par une barbarie de termes ne recouvrant pas une seule notion utile, ne provoquant pas chez l'élève une seule réflexion, c'est une de ces aberrations qu'il n'est pas permis de laisser subsister. »

M. Emile Gebhart, dont la déposition n'est ni moins substantielle, ni moins indépendante que celle de M. Georges Picot, renchérit encore sur l'extravagance de ces programmes. Un élève de cinquième a douze ans. A cet âge-là, on lui enseigne la botanique et voici le détail de ce qu'il lui faut apprendre : « Les monocotylédones, les dicotylédones, renonculacées, crucifères, papavéracées, légumineuses, rosacées, ombellifères composées, rubiacées, primulacées, solanées, personnées, labiées, amentacées, liliacées, iridées, orchidées, graminées ; puis les conifères, les cryptogames à racines et sans racines, fougères, prèles, lycopodes, mousses, algues, champignons, lichens. Et c'est, ajoute M. Gebhart, dans l'esprit d'un enfant de douze ans que vous allez faire entrer ce colossal herbier ! »

Cette nomenclature seule est une horreur, et l'on ne peut se défendre d'une certaine animosité contre le botaniste inhumain qui dresse un pareil catalogue au seuil de la classe de cinquième. Est-ce que de pareils attentats sont possibles ? Non seulement ils sont possibles, mais c'est l'Etat qui les commande ! L'histoire naturelle, la physique, la chimie, la cosmographie, l'algèbre obtiennent une part égale dans la distribution des matières qui constituent le programme général de

l'enseignement des lycées. Elles encombrent également l'esprit du malheureux collégien condamné à l'ingestion mécanique du menu universitaire; elles ne le meublent pas. Par contre, le temps qu'il leur consacre est autant de pris à la culture classique. Son éducation littéraire en souffre. Il sait à peine le latin, et ne sait plus de grec du tout. Les humanités se trouvent ainsi ruinées, sans que l'enseignement scientifique en profite. Lorsque le cycle est acheve, l'esprit du collégien ressemble à la palette d'un peintre. Il y a des taches de tout, mais ni dessin, ni figure. On fait avec ce vague fouillis de connaissances hétéroclites et superficielles des bacheliers. Mais à quoi le bachelier sera-t-il bon? Hélas! le propre du bachelier est d'être candidat à tout, et de n'être apte à rien.

En fait, le bachelier n'est le plus souvent qu'un aspirant aux fonctions publiques. Ces jeunes gens, identiquement nourris de connaissances stériles et creuses, ont tout ce qu'il faut pour rendre à l'Etat ce qu'ils ont tiré de lui. Mais il leur manque aussi tout ce qu'il leur faudrait pour employer leur activité en des entreprises libres et fécondes, et tirer d'eux-mêmes l'aliment de leur fortune. Ils seront magistrats, professeurs et fonctionnaires de tout ordre et de toute catégorie. Mais ils ne seront ni industriels, ni commerçants, ni agriculteurs, ni colons. Ils vivront de l'Etat, et ils ne le feront pas vivre.

D'où vient cela? De l'absurde uniformité de l'enseignement public et de l'absurde complexité des programmes qui le remplissent. Il y a autant de diversité entre les enfants d'une école ou d'un lycée qu'entre les plantes d'un jardin. Le jardinier qui voudrait ramener ces plantes au même type ne réussirait qu'à les rendre stériles ou à les détruire. C'est cette barbarie pourtant qui est la loi même de notre enseignement. Chaque enfant a ses goûts, ses affinités, ses aptitudes,

son génie, et c'est cet ensemble de tendances qui, si elles sont comprises et intelligemment cultivées, constituera plus tard sa vocation. La méthode universitaire ne tient aucun compte de ces différences. Elle n'admet pas qu'un enfant puisse se distinguer d'un autre. Ce n'est pour elle qu'une matière homogène qu'elle coule dans le même moule, et elle tient que la tâche est accomplie lorsqu'ils en sortent à l'état de bacheliers. Comme le propre de l'enseignement qu'ils ont reçu est précisément de ne les avoir préparés à rien, ils se retournent d'instinct vers l'Etat qui les a nourris. En d'autres termes, ils lui demandent une place. Et voilà comment la France, qui fut une nation active et féconde entre toutes, conquérante et civilisatrice, aussi renommée pour son esprit d'initiative que pour l'éclat de son génie, n'est plus qu'un peuple de fonctionnaires.

Ces fonctionnaires, abstraction faite du régime qui les emploie, sont, d'ailleurs, une élite dans la nation. Ils sont la fleur de sa jeunesse; ils comprennent, dans leur ensemble, ses dons les plus précieux, et Dieu sait quel contingent de richesse et de puissance ils lui apporteraient, s'ils devaient ou s'ils osaient les employer pour leur propre compte, plutôt que d'en faire le sacrifice à l'Etat. Mais au lieu de rechercher dans chacun d'eux ses facultés maîtresses, de cultiver spécialement, de déterminer par cette culture même, chez l'enfant qui la possède, une vocation certaine, et de le façonner de toutes pièces à la carrière qu'il doit choisir, on le rebute ou on l'endort par l'uniformité d'un enseignement aussi contraire à ses inclinations qu'à ses intérêts; et, lorsqu'il sort de cette longue torture, il a perdu le plus souvent ses aptitudes natives, sans en avoir conquis d'autres. L'enseignement devrait être une sélection. L'Etat en a fait un laminoir sous lequel passent toutes les intelligences indistinctement et qui corrige les jeunes générations de toute originalité par l'aplatisse-

ment. Ne serait-ce pas un immense service que de briser cette odieuse machine et de restituer à la France rajeunie son ancienne vertu ?

Comment ? c'est la plus grave des questions posées dans l'enquête ordonnée par les pouvoirs publics. On n'y a que timidement ou improprement répondu. Cette insuffisance s'explique de reste. En effet, les autorités appelées en consultation se mouvaient toutes ou presque toutes dans le cadre universitaire. Or, le cadre est étroit : pour s'y mouvoir à l'aise, il faut l'élargir, ou le briser. L'abolition du monopole universitaire est le vœu des réformateurs hardis qui s'inspirent des méthodes anglo-saxonnes et prétendent substituer à la routine obligatoire la libre initiative. C'est une idée qui se défend aisément, et l'on ne peut guère douter qu'elle soit la solution de l'avenir. Mais, à supposer que l'Etat doive conserver des lycées, et rester maître des méthodes et des programmes, il y a toujours conflit sur la nature et les modes de son enseignement. Les uns, restés fidèles aux études classiques, soutiennent qu'il n'y a de culture réelle que dans les humanités. Les autres démontrent que les études classiques sont d'une lamentable inutilité, et, par une plaisante ironie, c'est l'Université qui a suscité les plus brillants champions de cette thèse. Raoul Frary qui ouvrait, il y a quelques années, le conflit avec son pamphlet retentissant : *La Question du latin*, avait été l'un des grands lauréats de la culture classique. C'est un front chargé de couronnes qu'il avait porté à l'Ecole normale. Il en était sorti professeur d'humanités, et son pamphlet contre le latin était encore une fleur de l'éducation classique. Plus près de nous, M. Jules Lemaître, qui suivit, avec une fortune plus éclatante encore, la même carrière que Raoul Frary, raconte avec une ingratitude charmante qu'il a complètement perdu son temps dans la fréquentation des grecs et des latins. Car, à l'entendre, il ne sait plus un

mot de grec, et il ne lui sert à rien de savoir encore un peu de latin. Il conclut, comme Frary, au remplacement des humanités par l'étude des langues vivantes, des sciences pratiques, de l'histoire et de la géographie.

On ne peut dire que ces thèses soient purement des paradoxes, bien qu'il y ait plus que de la fantaisie, de la part de lettrés de cette catégorie, à prétendre que la culture classique leur a été tout à fait inutile. Ils n'auraient pas plaidé en si beau français contre le latin, si le latin n'avait aiguisé leur dialectique. Ces esprits brillants et solides sont la preuve vivante de ce que valent les humanités. Et il en sera de même partout et toujours, chaque fois que les humanités s'adresseront à des âmes d'élite. Seulement, il faut qu'il y ait une sorte d'harmonie préétablie entre la qualité du sol et la semence qu'on y jette. Elle germe ou périt, suivant que la terre est nourricière ou stérile. Il y a donc imprudence à vouloir résoudre *a priori* un problème essentiellement complexe, et dont la solution varie avec les sujets auxquels il s'applique. En principe, on peut dire que les humanités possèdent une vertu éducative qui n'est égalée par aucun autre mode d'enseignement. En ce sens, les témoignages abondent, et ce n'est pas l'autorité qui manque aux témoins. Nous invoquerons entre tous celui de M. Guizot, cité par Mgr Duplanloup dans son traité de *la Haute Education*, parce qu'il nous semble résumer sous une forme aussi saisissante que complète les bienfaits de la culture classique :

« Les lettres, dit M. Guizot, ont, pour le commun des hommes bien élevés, une vertu sociale qui les rend dignes de la plus haute estime : l'étude forte, lente, profonde des langues, des lettres, et spécialement des langues et des lettres anciennes, est le système d'instruction le plus civilisant. C'est, en effet, par l'étude des lettres que notre nature se développe dans ce qu'elle a d'essentiellement humain et de social. C'est par la connais-

sance de ce sentiment du beau dans les œuvres de l'esprit, qu'une profonde sympathie intellectuelle s'établit entre les hommes, passe de là dans les relations de la vie et impose à toute la civilisation ce caractère d'unité et d'urbanité morale qui se maintient à travers la variété des situations, des opinions, des intérêts, et tend incessamment à rapprocher les esprits au milieu de toutes les castes qui divisent les existences. Beaucoup d'autres études, quoique bonnes et belles, peuvent devenir un principe d'isolement pour l'individu et de dissension dans la société; les lettres ont une vertu éminemment conciliante et civilisante. »

Napoléon, dont le génie embrassait et pénétrait tout, avait admirablement apprécié cette vertu éducative des lettres, lorsqu'il écrivait à M. de Narbonne : « Avant tout, mettons la jeunesse au régime des fortes et saines lectures. Corneille, Bossuet, voilà les maîtres qu'il lui faut. Cela est grand, sublime, et, en même temps, régulier, paisible et subordonné. Il n'y a pas de littérature séparée de la vie entière des peuples. Leurs livres, ce sont leurs testaments : judicieux, élevés, magnanimes, quand le peuple est grand; vicieux, frivoles et insensés, quand il se corrompt et s'abaisse. Ayons donc des lettres françaises dignes du Concordat et de la paix de Presbourg, de Marengo et de Tilsitt; et pour cela ayons de fortes études, et une jeunesse nourrie dans l'admiration du grand et du beau... J'aime les sciences mathématiques et physiques; chacune d'elles est une application partielle de l'esprit humain. Les lettres, c'est l'esprit humain lui-même. L'étude des lettres, c'est l'éducation générale qui prépare à tout, l'éducation de l'âme. »

La plupart des témoignages recueillis par la commission d'enquête corroborent en des formes variées, mais avec un fonds d'argumentation sensiblement identique, les appréciations de Guizot et de Napoléon. Il convient

de citer entre toutes la déposition très substantielle de M. Perrot, le directeur actuel de l'Ecole normale supérieure, qui résume admirablement la thèse des humanistes. Malheureusement pour leur autorité, ces témoignages émanent de professionnels, c'est-à-dire d'universitaires qu'on peut soupçonner d'avoir une optique réduite ou déformée par le métier. Mais il en est cependant dans le nombre qui ne sont pas suspects : tel, par exemple, celui de M. Paul Leroy-Beaulieu. Economiste et financier, voué par profession aux études utilitaires, il semble que M. Leroy-Beaulieu doit être un protagoniste de l'enseignement moderne, et un adversaire convaincu de la culture classique. Il n'en est rien, et c'est chez lui que nous rencontrons un des plus fervents défenseurs des lettres antiques. « Je n'ai jamais éprouvé, dit-il, qu'avoir fait de fortes études classiques fût une gêne pour comprendre les questions de finances, les questions économiques, les questions coloniales, pour aimer la colonisation et pour en faire... J'ai ressenti, au contraire, que de fortes études latines, comme on en faisait au temps de mon adolescence, donnaient à l'esprit une étendue, une vigueur à la fois et une souplesse qui lui permettent de maîtriser les connaissances dont je viens de parler, qui le rendent apte à bien juger et à réussir dans les problèmes ou dans les applications économiques. » Et plus loin : « Les littératures anciennes expriment des idées, des sentiments plus généraux, plus simples, sous une forme plus accessible et plus pure. Au contraire, les littératures modernes exposent des sentiments beaucoup plus complexes, et l'esprit de l'enfant ou de l'adolescent est bien plus intéressé et développé par les ouvrages de l'antiquité. »

Tous ces maîtres ont raison. La vertu éducative des lettres est incomparable. C'est par elles que les jeunes âmes communient avec le beau, et c'est de cette esthé-

tique que sont sorties les œuvres les plus glorieuses de notre nation. Proscrire la culture classique, comme le veulent certains novateurs, ce serait infliger une sorte de rétrécissement et d'obscurcissement au génie national qui tire de son propre fonds la mesure, la précision et la clarté, mais qui doit à l'éducation grecque et latine sa forme et son éclat. Cette impiété ne nous a pas été épargnée. Là, comme ailleurs, la tradition paraît avoir attiré l'aversion d'un régime qui a fait de l'innovation positiviste sa règle et sa loi. La plupart des ministres qui se sont succédé, tous les six mois, à l'Instruction publique ont voulu remanier le programme de l'enseignement secondaire, dans le dessein, louable d'ailleurs, de lui donner des fins plus pratiques, et n'y ont pas réussi. On a réduit, par exemple, la part des études classiques en supprimant successivement les vers latins, le discours latin et la plupart des compositions latines. Le résultat le plus clair de ces réformes est un abaissement marqué du niveau des études. Les inspecteurs généraux et les inspecteurs d'Académie sont unanimes à le constater. Il n'y a plus en rhétorique un élève qui sache seulement scander un vers de Virgile, et, pour ce qui est du grec, on se tient pour satisfait lorsqu'ils savent le lire.

Le mal est médiocre peut-être, pour le plus grand nombre. Car ces sortes d'études ne conviennent, en réalité, qu'à un petite élite. Mais c'est l'élite aussi qui est la fleur, la force et la gloire des nations, et c'est l'élite qu'il faut sauver. En réduisant la part de cette culture esthétique et morale qu'on appelait autrefois du beau nom d'humanités, on a ouvert une grave lacune dans l'éducation artistique de la jeunesse française, et peut-être s'aperçoit-on déjà que les lettres en ont souffert. Sans doute, le talent est individuel, à plus forte raison, le génie. On n'est jamais grand par imitation. Quiconque se mêle d'écrire ne commence à compter

dans l'estime des connaisseurs que lorsqu'il possède ce don génial qui est la marque caractéristique des écrivains de race : la personnalité du style. Ceux-là seuls sont vraiment des maîtres, et méritent la gloire, qui n'ont pas besoin de signer leurs œuvres, tant il est facile de reconnaître leur main.

Mais encore faut-il qu'ils soient initiés aux lois de l'esthétique pour produire leurs œuvres. Les dons naturels, sans l'éducation, sont destinés à rester stériles. L'enseignement classique ne faisait par lui-même ni des écrivains, ni des poètes; mais il apprenait ou révélait à ceux qui devaient l'être les éléments essentiels de leur art, c'est-à-dire, le tact, le goût, l'ordonnance, le sens de la mesure et de la proportion, le dessin harmonieux et pur de la phrase, les secrets mystérieux du nombre, bref, tout ce qui constitue la technique de l'art dans la recherche et la réalisation de la beauté. Aux autres, elle enseignait à goûter ces choses; elle ouvrait leur âme à ces diverses manifestations du beau et les récompensait de leur culte par les délicates et pures jouissances qui l'accompagnaient. « Les lettres, écrivait J.-J. Weiss quelques mois avant de mourir, répertoire unique des carrières les plus diverses, entretien innocent des heures, délices et noblesse de la vie. » Noblesse sociale aussi, et la meilleure qui fût au monde; car elle avait pour titre l'aristocratie de l'esprit.

Ces choses-là sont mortes, comme meurt peu à peu tout ce qui pouvait représenter devant la démocratie contemporaine une supériorité et une tradition d'antan. Ceux-là mêmes qui s'en plaignent se consoleraient pourtant, s'ils voyaient qu'on les a remplacées par un système moins aristocratique sans doute, mais plus utile dans son objet. C'est ce qu'annonçaient et voulaient les réformateurs de l'enseignement secondaire; mais il ne semble pas que le résultat réponde à leurs promesses.

En compensation du déchet énorme qu'ils infligeaient aux études classiques, ils ont cru devoir augmenter dans des proportions démesurées le contingent de la philosophie, des langues vivantes et des sciences mathématiques, physiques et naturelles; mais il en est malheureusement de ces études terriblement complexes comme des études primaires : elles sont trop étendues pour n'être pas superficielles. Nos élèves apprennent tout et ne retiennent rien, en sorte qu'on peut dire que leur ignorance, tout comme leurs programmes, est encyclopédique.

Jules DELAFOSSE.

(La fin à la prochaine livraison.)

AMES DE VAINCUS

(Suite)

II

Stéphane Ballart méritait des félicitations. Il s'était montré à la hauteur des circonstances. Un vaste char à bancs, semblable à ceux dont on se servait jadis dans les chasses impériales, traîné par deux chevaux vigoureux et conduit par un cocher habillé en postillon, alla le lendemain vers onze heures prendre à leurs domiciles les uns et les autres. Ces dames ne se firent pas trop attendre : on partit assez exactement, et il était midi à peine passé lorsque le char à bancs déposa sous les grands arbres de la forêt la troupe joyeuse.

Le temps était splendide ; le soleil s'était mis de la fête. L'épaisseur du feuillage et la brise de mer adoucissaient ce que ses ardeurs auraient offert de trop vif. Stéphane avait amené son valet de chambre, lequel mettait le couvert, — une nappe sur le gazon, — disposait les victuailles sur un buffet improvisé — un vieux tronc d'arbre — et plongeait les bouteilles dans l'eau rafraîchissante d'un petit ruisseau voisin.

Le coup d'œil était ravissant : la symphonie des étoffes claires, l'animation des visages, la gaieté des

propos, tout donnait à croire qu'il n'y avait là que des gens heureux. Et cependant, pour qui eût pénétré dans l'âme de chacun, que de soucis, de contrariétés, et même de tristesses on aurait découverts, et auxquels ces moments de plaisir ne faisaient échapper qu'en apparence. Seul, le mondain se soustrait à la misère commune, car le mondain ne sent plus, ne pense plus, ne souffre plus dès qu'il est dans son élément. Stéphane Ballart goûtait une joie sans mélange.

Par contre, André de Nozal avait en tête quelque grave préoccupation ; avant qu'on se mît à table, il prit à part Mme Toury, et lui demanda sur un ton confidentiel si Mlle Leverdier savait la nouvelle du mariage de Sénac ?

— Nous la savons tous, répondit Mme Toury, qui eût bien voulu que cette certitude l'empêchât de revenir sur ce sujet devant l'intéressée.

— Est-ce qu'il n'a pas été question de mariage entre elle et lui ?...

— Je crois en effet qu'en dehors d'eux on en a beaucoup parlé.

— En dehors d'eux, certainement. Etes-vous sûre qu'eux-mêmes ?...

— Sur ce point, je ne puis rien vous dire.

— Ça me suffit... Mlle Leverdier méritait mieux...

L'aparté fut interrompu par les cris de Stéphane Ballart annonçant le déjeuner. D'ailleurs, l'air du matin, la promenade avaient aiguisé les appétits ; on attaqua vivement les viandes froides, les jambons, les pâtés...

Nozal s'était placé à côté de Mlle Leverdier et redoublait de soins et d'attentions pour elle. Assez sombre au début de la partie, la jeune fille prenait part peu à peu à l'animation générale ; les prévenances de son voisin ne paraissaient point lui déplaire. Quant à lui, il semblait ravi maintenant, et, de sa main qu'il

savait jolie, il tortillait souvent sa petite moustache blonde, ou faisait bouffer sur le côté ses cheveux fins et rares.

On était assis par terre : à un moment, la robe de Suzanne se releva un peu : deux petits pieds enfermés dans des bas de soie noire et dans de mignons souliers vernis très découverts apparurent aux yeux charmés de Nozal.

— Oh! les jolis pieds! murmura-t-il.

Elle entendit : prestement elle prit le bas de sa robe à deux mains et la rabattit sur ses pieds, ne se doutant pas que, dans le mouvement, elle avait montré de sa jambe un peu plus haut que le cou-de-pied.

— C'est bien cela, la justice, dit-il; je suis puni pour avoir obéi à la voix du devoir.

— Quel devoir?

— Ignorez-vous donc le proverbe persan? « Raillez celle qui montre ses pieds ; plaignez celle qui les cache : admirez celle qui les laisse voir. » Je devais admirer.

— Il est persan, ce proverbe?

— Je ne sais pas : pour moi, tous les proverbes sont persans; comme citations, ça produit ainsi plus d'effet.

— *Major è longinquo reverentia.*

— Vous savez le latin?

— J'en connais, du moins, quelques locutions... persanes...

— Non, non et non! s'écria Stéphane, en se tournant vers eux. Vous, mademoiselle, et vous, Nozal, je vous rappelle à l'ordre. Les conversations particulières sont interdites.

— Parfaitement, dit Brunel : chacun doit profiter de l'esprit de tous, et tous de l'esprit de chacun. C'est un pique-nique, ne l'oublions pas.

— Et quand on n'a pas d'esprit? demanda Mme Valmont.

— Il vous reste la grâce, répondit aimablement Stéphane.

— Eh bien, mon ami, fit Valmont grossissant sa voix, vous ne manquez pas de toupet avec votre air de bon jeune homme ! On ne peut pas dire plus délicatement à ma femme qu'elle n'est qu'une bête…

— Oh ! s'écria Stéphane, interloqué. Je vous jure… Madame, n'en croyez rien…

— Une jolie bête, j'en conviens, mais une bête, enfin. Et vous pensez que je puis tolérer que là, devant moi, on fasse à Mme Valmont un compliment de ce genre ?…

Il avait l'air diantrement sérieux, et l'on commençait à se demander s'il plaisantait ou si vraiment il cherchait querelle à Stéphane. Quant au pauvre mondain, de plus en plus déconfit de voir interprété comme une injure ce que, dans la simplicité de son âme, il n'avait lancé que comme un compliment, il roulait de gros yeux, ouvrait une grande bouche, et continuait à balbutier de vagues excuses.

Mme Toury jugea bon d'intervenir.

— Qu'est-ce qui vous prend, Valmont ? Voulez-vous bien cesser de faire le méchant ? Les querelles particulières sont interdites.

Chacun aussitôt d'appuyer de la voix et du geste l'intervention.

— C'est bon, c'est bon, fit le peintre ; je cède devant la force. Vous voulez que je me taise, je me tairai. Vous voulez que je pardonne, je pardonnerai. Donnez-moi la main, Ballart, et ne recommencez pas !

Piteux, mais content, Ballart tendit sa main osseuse à Valmont, qui la serra avec violence. Sauf peut-être le peintre, l'incident n'avait amusé personne.

— Voulez-vous que je « détourne », comme dit Suzanne à Figaro ? murmura Brunel à l'oreille de Mme Toury. Une diversion s'impose.

— Détournez si c'est possible, et promptement, répondit-elle.

— Rien n'est plus facile. Je n'ai qu'à le lancer sur un sujet qui le rend éloquent et bavard.

Il se tourna vers Valmont.

— Avant-hier, j'ai rencontré Cecil Murray, qui m'a dit des choses fort intéressantes pour vous. Il est devenu un fanatique de Wagner, et il a l'intention de se faire un musée avec les portraits de tous les héros et de toutes les héroïnes de son compositeur chéri : Siegfried, Parsifal, Mime, Hans Sachs, Elisabeth, Elsa, Yseult, et les nombreuses Brunehildes de son répertoire. Voilà une belle série de commandes en perspective! Je lui ai parlé de vous, et il m'a dit qu'en effet il avait songé et songeait encore à vous confier ce travail.

— Je puis dire sans vanité que nul n'est mieux préparé que moi à cette besogne. J'ai suivi toutes les représentations de Wagner en France, et je compte aller prochainement à Bayreuth.

— Ce n'est pas la peine : la scène est peu éclairée, la salle est plongée dans l'obscurité. Vous ne verrez rien.

— J'y rencontrerai peut-être Cecil Murray.

— A ce compte-là, allez à Bayreuth. Vous avez raison.

— Ce que vous dites de Cecil Murray devenu wagnérien m'étonne beaucoup, fit Nozal. J'ai causé avec lui il n'y a pas plus d'un an, et pour lui Wagner n'était qu'un sauvage bruyant.

— En Amérique, les vivants vont vite, reprit Brunel. Murray m'a expliqué comment la métamorphose s'était accomplie en lui, et ce n'est pas la partie la moins curieuse de l'aventure. Il ne comprenait rien à la musique de Wagner, en effet. Un de ses compatriotes lui a expliqué que tout Wagner était dans les leit-motiv,

et qu'en se fourrant dans la tête ces leit-motiv, le reste suivrait facilement. Où le leit-mitiv a passé passera bien l'opéra. Le problème consistait donc à avoir constamment ces leit-motiv dans l'oreille. Pour un Américain, le moyen pratique n'était pas long à trouver. Cecil Murray a fait fabriquer une boîte à musique contenant tous les leit-motiv des opéras de Wagner, et, à force de tourner la manivelle, il comprend maintenant *Tristan and Yseult*, *Pârsifâl*, *le Vâlkirrhi*, comme il dit avec son organe enchanteur. Il y aura du plaisir à travailler pour un homme aussi entêté d'art que celui-là, n'est-ce pas, Valmont?

L'idée de la boîte à musique associée à la pensée de Wagner parut si réjouissante qu'un éclat de rire suivit les paroles de Brunel, et la petite méchanceté glissée en queue de phrase à l'adresse du peintre passa inaperçue au milieu du brouhaha. Stéphane avait tirebouchonné sa serviette, et, la faisant tourner à l'imitation d'un joueur d'orgue de Barbarie, lançait quelques notes qui pouvaient à la rigueur passer pour un leit-motiv.

— Seulement, reprit Brunel, car il y a un seulement, Cecil Murray ne se presse pas de commander sa galerie de portraits wagnériens, car il croit à la guerre prochaine...

— C'est bien là ma veine, s'écria Valmont désappointé.

— Quelle guerre? demanda Mme Valmont à Stéphane.

Celui-ci, depuis l'algarade subie, osait à peine répondre à sa belle voisine; il murmura à voix basse :

— Je ne sais pas de quoi veut parler votre mari.

— Heureusement, fit le peintre, la guerre ne sera pas de longue durée. Les Américains sont gens pratiques, et ils ne s'embarqueront dans une aventure de ce genre qu'avec la certitude du succès.

— Les Espagnols sont braves, dit Mlle Leverdier;

ils pourraient bien donner une leçon à ces gens pratiques : je le désire vivement pour ma part.

— Moi aussi, dit Nozal, mais je n'ai guère d'illusions. Les Espagnols n'ont pas d'argent. Un peuple sans argent, à notre époque, ça n'existe plus.

— Vous êtes bien prompt à tuer l'Espagne, s'écria Suzanne, s'animant. Il me semble que le courage, la bravoure, l'héroïsme — car il est permis de parler d'héroïsme quand il s'agit des descendants du Cid — pèsent encore d'un certain poids dans les batailles, et peuvent compenser l'absence de quelques sacs d'écus.

— D'écus, peut-être, mais non de dollars, vous diront ces messieurs, fit Brunel. Ah! mademoiselle, vous raisonnez avec la belle ardeur de la jeunesse, mais permettez-moi de vous dire que vous êtes fort en retard. Les sentiments généreux sont passés de mode. Jadis on se passionnait pour la Grèce, pour la Pologne...

— Ça leur a bien réussi, dit Nozal.

— Vous entendez? Les générations actuelles ont d'autres soucis.

— Tant pis pour les générations actuelles, répondit-elle sèchement.

Mlle de Sassenage intervint :

— Moi, je me moque des Espagnols comme des Américains : les seuls qui m'intéressent, ce sont les pauvres Cubains.

— Je suis comme vous, ajouta Mme Valmont. Des gens qui sont dans une île, et qu'on vient perpétuellement déranger.

— Ils ne savent pas la mettre en valeur, leur île! Ils n'ont ni ports, ni chemins de fer, ni rien, reprit Nozal.

— Ni art! déclara Valmont solennellement.

— Sur ce point, dit Mlle Leverdier, je ne crois pas qu'on puisse sérieusement proclamer la supériorité des

Etats-Unis. Citez-moi les artistes célèbres que ce peuple a produits depuis plus de cent ans qu'il a conquis son autonomie ?

— Les artistes ne sont nullement nécessaires à un peuple qui a de l'argent pour acheter les œuvres d'art des artistes étrangers, dit Brunel de son ton calme, dans lequel perçait à peine une ironie que, seule, Mme Toury discerna. Quelle race que la race anglo-saxonne ! Parlez-moi de ces gens-là. Ils se sont enrichis, puis ils ont su tout monnayer. A quoi bon des hommes de génie ? Ça n'a qu'une valeur morale pour une nation. Eux, ils achètent les chefs-d'œuvre de ces hommes de génie. Voilà qui a vraiment de la valeur ; au moins on en sait le taux.

— Ce n'est déjà pas si bête, dit Stéphane, qui, depuis un moment, cherchait l'occasion propice de placer un mot qui ne soulevât pas de tempête.

Mlle Leverdier écoutait, frémissante. On voyait que toutes ces théories choquaient en elle des sentiments profonds. Peut-être souffrait-elle davantage d'entendre cet éloge continu de l'argent parce qu'elle ne savait que trop sa puissance ; mais elle la subissait sans vouloir la reconnaître, et son indignation, qu'elle s'efforçait de contenir, était sincère. A la fin, elle éclata :

— Est-ce qu'on achète des soldats et des généraux ? Je crois que vous vous hâtez trop de prédire la défaite des Espagnols. Quand les combattants seront en présence...

— Ils ne seront pas en présence, mademoiselle, reprit Brunel. La guerre, actuellement, se fait scientifiquement. Les Américains auront des vaisseaux blindés, des canons à longue portée ; ils détruiront la vieille flotte, les vieilles fortifications des Espagnols. A quoi servira leur bravoure ? A périr en plus grand nombre, sans changer la destinée.

— La guerre, alors, n'est plus la guerre. Le triomphe du plus vaillant, ou tout au moins une lutte dans laquelle, à défaut de la victoire, on garde l'honneur ?...

Valmont, Nozal ne purent s'empêcher de sourire de cet excès d'illusion. Ballart s'enhardit :

— Ah ! la guerre ! Voilà une chose qui n'est plus de notre temps.

— Qui ne devrait plus être de notre temps, déclara Nozal d'un ton sentencieux. Moi, je demande, je désire encore une guerre, celle qui nous rendra nos provinces perdues. Après, je suis partisan de la paix perpétuelle.

— Il faudrait savoir si elle vous les rendra, vos provinces perdues, cette dernière guerre que vous demandez, répliqua Stéphane. Et puis, qu'est-ce que vous appelez des provinces perdues ? On en a perdu depuis le commencement du siècle que vous ne réclamez pas. Moi, quand je suis né, il n'y avait plus ni Alsace ni Lorraine. Pourquoi voulez-vous que je me passionne pour elles ? Et puis, nous avons à la place le Tonkin, la Tunisie, Madagascar, que sais-je ? On a de quoi se consoler...

— Vous, riposta Mlle Leverdier, mais eux, ceux que nous avons perdus, vous n'y pensez guère. Il y a cependant là une question de patriotisme...

— Peuh ! un vieux mot...

— Le mot est moins vieux que l'idée, dit Brunel. C'est cette idée qui a fait la France. Je reconnais toutefois avec vous que la France faite ainsi ne ressemblait guère à celle que nous voyons. D'abord elle était moins riche...

— Et puis la France dont vous parlez, Brunel, cette France-là a fait son temps, déclara Valmont. Nous sommes en pleine décadence.

— Pouvez-vous prononcer de telles paroles avec tant de tranquillité et d'indifférence ! s'écria Suzanne.

— Bah! on se fait à tout, riposta Valmont. Et puis, vous savez, quand bien même on ne s'y ferait pas, le moyen de changer ce qui est, où le voyez-vous? Moi, je me console en pensant que d'autres nations y ont déjà passé avant nous. La gloire n'est pas indispensable au bonheur des gens, et je partage l'opinion de Courbet qui ne voyait dans la Colonne qu'un gigantesque mirliton inesthétique.

— Oui, vous avez l'art pour vous consoler, fit Brunel. Nous autres, nous avons aussi nos plaisirs! Il est certain que dans les temps héroïques on ne faisait pas des déjeuners aussi bons que celui-ci. Son seul défaut est d'être fini. Les grandes joies n'ont pas de durée. Pauvres de nous!...

Il s'était levé en disant ces derniers mots; les autres convives l'imitèrent. Il se pencha à l'oreille de Mme Toury :

— Ai-je bien «détourné»? demanda-t-il à voix basse.

— Vous êtes un ange, — et un monstre. J'ai bien vu que vous vous amusiez à leur faire déballer leurs petites vilenies. Ils ne s'en sont pas aperçus.

— Mlle Leverdier non plus.

— Elle était tout à la discussion. Elle est bien excusable, car elle ne connaît pas encore le talent que vous avez de cacher vos pensées sous un air tantôt sérieux, tantôt plaisant.

— Je l'ai regardée avec plaisir. Elle est vraiment belle. Ce n'est pas le moins bon ouvrage de son père.

— Elle n'est pas seulement belle. Elle a bien des qualités, je vous assure.

— Tant pis pour elle. Qu'en fera-t-elle au milieu des gens d'aujourd'hui?

La conversation fut interrompue. Celle dont on parlait s'approchait de Mme Toury. Discrètement, Brunel s'éloigna de quelques pas.

— Vous n'avez rien dit, marraine? fit Suzanne d'un ton de reproche. J'attendais à tout moment votre intervention. Vous m'auriez soutenue...

— Vous n'en aviez pas besoin. Quant à moi, j'avais assez à faire d'écouter. Puis, vous n'étiez pas seule de votre avis.

— M. de Nozal m'a paru fort tiède.

— Je ne parle pas de lui, mais de Brunel.

— Il abondait dans le sens de ces messieurs, fit-elle étonnée.

— Vous vous y êtes laissé prendre. Brunel plaisantait.

— Il a tort ; il est des sujets dans lesquels la plaisanterie est déplacée.

— Vous êtes sévère... C'est de votre âge, d'ailleurs. Avec les années on prend de l'indulgence.

— Je suis pourtant une vieille fille déjà!

— Taisez-vous, vous êtes charmante.

Elle l'attira vers elle et l'embrassa.

— Heureux privilège! Que ne ferait-on pour le posséder! murmura, non loin d'elles, une voix qu'elles reconnurent bien vite pour appartenir à André de Nozal.

Ce vœu légèrement familier et hardi ne déplut point.

— Vous étiez là, dit Suzanne. Venez un peu qu'on vous querelle.

— Me quereller? En quoi ai-je mérité vos reproches?

— J'aime les patriotes!

— Je le suis! Vous n'avez pas entendu tout à l'heure?... L'Alsace-Lorraine? Je veux l'Alsace-Lorraine... Vous verrez que je suis patriote!... J'ai tant le désir de vous plaire!

Tout en parlant, il avait fait quelques pas dans la direction d'une allée ombreuse et solitaire, et il

espérait amener ainsi Mlle Leverdier à l'accompagner. De cette façon il se trouverait seul avec elle et mettrait à exécution un projet éclos récemment dans sa tête. Il eut la satisfaction de voir réussir sa manœuvre. Complice consciente ou non, Mme Toury revint vers le gros du groupe où pérorait Valmont. Sûr de n'être point entendu, sauf de Mlle Leverdier, Nozal poussa un soupir et dit :

— Etes-vous bien persuadée que j'aie le désir de vous plaire, mademoiselle ?

— Puisque vous l'affirmez, je vous crois.

— Merci. Mais ce n'est point là un désir banal, et, si j'osais vous exprimer tout ce que je sens, vous le verriez bien mieux.

— Osez donc. Etes-vous si timide, et suis-je si imposante ?

— C'est qu'il est des choses que le bruit effarouche. J'ai peur…

— De quoi ?

— Ne vous en doutez-vous pas un peu ?

— Votre langage est mystérieux.

— Naturellement… Qu'est-ce qui cherche le mystère ?… Qu'est-ce qui a besoin du mystère ?…

Il parut hésiter un instant, puis murmura d'une voix douce, qui semblait une caresse :

— L'amour.

— Vous êtes amoureux ?

— Je le suis passionnément… Mon rêve serait de vous épouser… Je vous en prie, accordez-moi quelque espérance…

Suzanne l'écoutait, émue et surprise. La déclaration était si imprévue qu'elle se trouvait fort embarrassée. Elle n'aimait point Nozal, qui ne lui avait jamais fait la cour, et elle se demandait comment était née cette passion dont il lui parlait en termes si vifs et si nets, et dont elle n'avait soupçonné ni la nais-

sance ni les progrès. Néanmoins elle entendait l'aveu sans déplaisir, avec joie même. Dans le fond de son cœur elle y trouvait comme une revanche des procédés de Sénac ; il y avait là pour son amour-propre une très légitime satisfaction, d'autant qu'André de Nozal étant fort riche, elle ne pouvait attribuer à sa demande aucune arrière-pensée qui, en somme, ne fût flatteuse pour elle.

Toutefois, avant de pousser les choses plus loin, avant même de savoir si elle les pousserait plus loin, elle se crut tenue à ne lui laisser aucun doute sur sa situation de fortune.

— Vous savez que je n'ai rien qu'une petite rente viagère...

Il l'interrompit avec vivacité.

— Je le sais, mais je suis riche pour deux, d'autant que mes œuvres me rapportent déjà de fort beaux bénéfices et m'en rapporteront davantage encore dans l'avenir. Ma notoriété s'accroît de jour en jour...

— Je suis très touchée de ce que vous venez de me dire. Je ne m'y attendais nullement, je vous l'avoue. Je ne puis donc pour le présent vous répondre...

— Je ne vous demande aucune réponse pour le présent, mademoiselle. Prenez quelque temps pour réfléchir. Vous dire que j'attendrai votre décision aussi longtemps qu'il vous plaira, ce serait montrer peu d'empressement ; cependant, je m'y résous, certain que vous n'y verrez que ma complète, mon absolue soumission à vos volontés.

Elle trouva la phrase un peu bien d'un homme de lettres plus que d'un amoureux, mais la nuance était au fond de mince importance. Ennuyée de la vie qu'elle menait, effrayée de l'avenir, — un avenir de vieille fille pauvre, — elle voyait enfin un parti convenable s'offrir à elle. Pour l'instant, la raison, et non le cœur, lui conseillait de ne pas l'écarter. Simplement,

gentiment, elle répéta à André qu'une pareille affaire méritait de la réflexion. Il n'insista pas, et, en habile homme, il continua de causer avec elle, mais de choses quelconques, se bornant à mettre dans son accent ces inflexions molles destinées à déceler sous les mots indifférents des sentiments qui ne le seraient pas...

Robert Brunel, qui était venu à cette partie de campagne comme à un spectacle où il comptait trouver sujet d'observer et de s'amuser, ne perdait pas de vue Nozal, d'autant que son attention avait déjà été éveillée par le soin qu'avait pris celui-ci de se placer sans cesse à côté de Mlle Leverdier, quand, au contraire, la veille, il ne quittait guère Mlle de Sassenage. Quand il le vit s'enfoncer dans les sentiers ombreux avec la belle Suzanne, il éprouva un vif désir de s'enquérir auprès de la jolie Rolande du motif qui transformait en volage son fervent admirateur.

— Décidément, ce n'est pas votre jour, dit-il à la beauté diaphane, en lui montrant le couple qui s'éloignait.

Elle se mit à rire :

— Non. C'est fini entre nous. Nous sommes revenus à la sympathie.

— Comme vous n'en paraissez pas très attristée, je crois qu'il n'y a nulle cruauté de ma part à vous demander des éclaircissements sur cet événement tragique?

— Aucune. Depuis que nous nous sommes retrouvés ici, il ne s'est pas passé un jour où il ne me répétât qu'il m'adorait; qu'il n'avait qu'une envie, c'était de m'épouser. Au commencement, ça ne me plaisait guère, mais je ne savais pas si le plaisir ne viendrait pas à la longue, et j'ai patienté. De jour en jour, ça m'a ennuyée davantage; alors j'ai compris que je ne l'aimerais jamais. Il est joli garçon, si l'on veut, mais il est trop petit. Je n'aimerai, si j'aime quelqu'un, qu'un bel

homme, fort, robuste, ayant de la volonté, capable de me dominer, enfin...

— Bref, Nozal n'est pas votre idéal?

— Non, et je le lui ai dit hier... vous savez bien, quand il était à se remuer sur sa chaise... vous étiez à quelques pas de nous avec les Valmont?

— Oui, oui, je me souviens.

— J'ai été très loyale avec lui. Je lui ai avoué que j'avais bien réfléchi, et que, malgré toute ma bonne volonté, je ne me sentais pas capable de répondre au sentiment qu'il m'exprimait. Comme mari, non, je me sentais incapable de l'aimer, mais comme ami, je l'aimais bien.

— Aïe! Il a été vexé?

— Oh! oui. J'ai bien vu à son air que ma franchise lui était très désagréable. Il m'a déclaré alors qu'il ne s'attendait pas à ce refus de ma part, et que d'autres peut-être sauraient mieux apprécier l'offre d'un cœur qui n'était pas à dédaigner.

— Voyez. Il se venge!

— Il est vengé! dit une voix derrière eux.

C'était celle de la belle Mme Valmont, qui leur souriait agréablement.

— Qui est vengé? demanda Brunel.

— Je ne sais pas. Mais vous le savez, vous, puisque vous parliez de cette personne-là. Moi, j'ai simplement continué la conversation. Suis-je indiscrète?

— Vous êtes la discrétion même, chère amie, répondit Mlle de Sassenage.

— C'est une qualité à laquelle je tiens : dans le monde, elle est indispensable.

— Vous la possédez au suprême degré, dit Brunel ; mais vous en possédez d'autres aussi : la bonté, la patience... Vous avez un mari extraordinaire.

Elle eut un petit rire perlé très discret, comme si on l'eût chatouillée :

— Comment le savez-vous?

— Ordinairement il vous accable de ses sarcasmes, et cela sans se préoccuper des personnes qui se trouvent là et l'entendent. Tout à l'heure, ce pauvre Stéphane Ballart risque une gracieuseté maladroite, — on fait ce qu'on peut, — et aussitôt Valmont prend votre défense avec une énergie inattendue, qui nous a tous surpris.

— Ah! c'est de cela que vous voulez parler? C'est bien simple.

— Il change sa méthode à votre égard?

— Non. Il veut être seul à me dire des choses désagréables. Il considère cela comme son droit.

— Et vous ne vous révoltez pas! Voilà ce qui m'étonne! s'écria Rolande de Sassenage. Moi, je rêve d'être dominée par mon mari, certes, mais j'exigerai des égards, de grands égards en public.

— Pour moi, c'est le contraire. Je ne voudrais pas qu'Henri changeât. On m'a toujours dit que les maris grincheux sont ceux qui ne trompent pas leurs femmes. Le jour où Henri deviendrait aimable, c'est qu'il m'aurait trompée.

— Et vous en souffririez? demanda Brunel.

— Dame oui. On ne se marie pas pour... pour rien.

— Et moi qui n'avais pas compris tout à l'heure! C'est à ce titre... particulier que Valmont est extraordinaire? Mes compliments, madame.

— Oh! vous me faites dire des choses... Vous êtes insupportable, Brunel... Et devant une jeune fille, encore. Vous n'avez point de morale.

— Rassurez-vous, chère amie, dit Rolande; on ne nous élève plus comme des pensionnaires, et nous ne sommes plus tenues à rougir quand on parle devant nous de ce que nous comprenons très bien. La méthode américaine a du bon. D'ailleurs c'était vraiment

trop bête de maintenir les jeunes filles dans une ignorance telle que la plupart allaient au mariage les yeux fermés...

— Encore une victoire des Anglo-Saxons! dit Brunel. Evidemment elle a marqué un grand progrès sur nos mœurs anciennes, mais ne commence-t-on pas à trouver la réforme un peu timide? Si peu que ce soit, ne reste-t-il pas encore pour les jeunes filles matière à surprise?

Cependant Stéphane Ballart s'agitait de nouveau. Il avait pris trop au sérieux son rôle de maître des cérémonies pour laisser ses justiciables s'éparpiller deci, de-là, loin de lui. Il proposa d'installer dans un carrefour voisin, formé par la réunion de quatre chemins, un jeu de crocket. On se récria. Un crocket! Est-ce que les arbres de la forêt d'Eu portaient en guise de fleurs ou de fruits des cerceaux de fer, des boules et des maillets? Mais Stéphane avait réponse à tout. De dessous une banquette du char à bancs, il tira une grande caisse contenant les objets nécessaires à ce jeu d'importation anglaise, et, aidé de son valet de chambre, il se mit à placer les cerceaux aux distances voulues. Sa besogne accomplie, il se prépara à tirer au sort les deux troupes adverses.

— Le sort ne fera que des maladresses, dit Brunel. Il ne faut pas séparer ceux que... le choix a unis. D'un côté Mlle Leverdier et Nozal; joignez-leur, si vous voulez, Mlle de Sassenage et Valmont. Mme Toury Mme Valmont, vous et moi nous formerons l'autre camp.

— J'accepte avec joie cette distribution, s'écria Nozal tendant un maillet à Mlle Leverdier.

Celle-ci avait compris l'allusion de Brunel. Elevant la voix avec intention, elle répondit à Nozal :

— Merci; je suis certaine ainsi d'avoir un partenaire complaisant et indulgent.

Quant à Valmont, il ne perdit pas une si bonne occasion.

— Quelle chance de n'être pas avec ma femme! Elle joue à ce jeu-là... comme à tous les jeux... en dépit du bon sens!

Brunel murmura à l'oreille de Mme Valmont :

— Décidément, je commence à trouver qu'il vous aime trop. Moi, à votre place, je lui permettrais une maîtresse... une toute petite maîtresse, pendant un tout petit moment.

— Taisez-vous. Puisque vous abusez ainsi de mes confidences, je ne vous dirai plus rien, répliqua la belle Hortense.

Le jeu commença avec ses péripéties habituelles, accompagnées des plaisanteries des joueurs Les uns n'y apportaient qu'une grande indifférence; d'autres, comme Ballart, montraient de l'application à jouer correctement. Nozal s'efforçait de briller ; quant à Brunel, il semblait se faire un plaisir de rechercher la boule de Mlle Leverdier pour l'éloigner de celle de Nozal, qui aussitôt se portait à son secours. Mais il arriva qu'à son tour Mlle Leverdier eut barres sur Brunel : d'un coup vif et sec, elle envoya rouler fort loin la boule de celui-ci.

— Vous avez tapé sur ma boule comme si c'était sur moi, dit-il en riant.

— A la guerre on n'est pas tenu de ménager ses ennemis, répondit-elle d'un ton moitié enjoué, moitié sérieux.

— Je nous croyais adversaires, je ne nous savais pas ennemis, reprit-il.

Elle fit comme si elle n'avait pas entendu, et se détourna sans mot dire. Brunel s'éloigna dans la direction de sa boule, et, à partir de ce moment, se montra très froid vis-à-vis d'elle.

III

L'amour d'André de Nozal pour Mlle Suzanne Leverdier pouvait ressembler au «coup de foudre»; il n'en avait que l'apparence. Au fond, c'était un sentiment très raisonné engendré par le dépit dans un accès de vanité blessée. Littérateur connu, riche, joli garçon, habitué aux succès, Nozal avait été très surpris de son échec auprès de Mlle de Sassenage, mais il n'était pas de ces cœurs fortement épris qui trouvent une dernière jouissance à savourer leur défaite et à endormir lentement leur douleur. Ignorant du vrai charme de l'amour, il mettait son bonheur à être aimé plus qu'à aimer et il croyait bonnement qu'il y allait de sa gloire à ne pousser que des soupirs entendus et à ne faire montre que de sentiments amplement payés de retour. Aussi s'était-il prestement débarrassé d'une passion encombrante, puisqu'elle était inutile, et humiliante, puisque celle qui en était l'objet y avait si mal répondu ; mais cela ne suffisait point encore à sa vanité, et il tenait à prouver à la dédaigneuse Rolande qu'il pouvait facilement trouver de quoi se consoler. Précisément, il avait cette chance qu'une beauté authentique était là, près de lui, propre à lui accorder la revanche dont il avait le désir autant que le besoin. Dans sa pensée, Mlle Leverdier profiterait du dédain de Mlle de Sassenage.

Cette fois, il ne doutait pas du succès. Sans doute, la fille du sculpteur était d'une intelligence élevée, et son caractère ne péchait ni par la faiblesse ni par l'humilité ; en outre, son éclatante beauté lui donnait assurément le droit d'être difficile. Mais, d'abord, — et il se souriait à lui-même en se disant cela, — même

difficile, elle aurait de la peine à trouver mieux que lui ; ce point mis à part, elle devait désirer sortir de la situation où elle était; l'âge arrivait : la jeune fille qui a dépassé vingt-cinq ans devient, de jour en jour, plus malaisée à marier ; puis, la nouvelle du mariage de Sénac, qui lui avait ouvertement fait la cour pendant plusieurs mois, la prédisposait admirablement à écouter une demande sérieuse ; car, jugeant les autres d'après lui-même, il supposait à Suzanne un vif désir de revanche. Enfin, avec cette assurance et cette confiance en leur supériorité que donne la fortune aux petits esprits, il jugeait que cette fille pauvre serait trop flattée et trop heureuse de devenir sa femme. Tout concourait donc dans sa pensée pour donner à son projet les plus grandes chances de réussite.

Toutefois, sans se rendre compte du pourquoi, il ne se sentait pas aussi hardi de près que de loin, et, sans aller jusqu'à s'avouer que Mlle Leverdier l'intimidait, il la trouvait imposante, il subissait inconsciemment l'effet de sa fierté un peu douloureuse. Désireux de ne pas recommencer l'école dont son amour-propre gardait le cuisant souvenir, il songea à prendre un avocat qui plaiderait sa cause. Il fut bien inspiré en choisissant pour ce délicat office Mme Toury.

La « marraine » désirait sincèrement marier Suzanne. Elle avait vu sans déplaisir l'empressement de Nozal auprès de la jeune fille; cependant elle n'avait pas osé en conclure à des projets bien sérieux de sa part. Elle savait trop combien les hommes sont enclins à rechercher la société des jolies femmes pour le plaisir du moment, et quelle erreur c'est souvent d'attacher de l'importance à des attentions auxquelles ils en attachent généralement fort peu. Après Rolande, Suzanne; Nozal allait de l'une à l'autre, sans se fixer : demain ce serait peut-être Mme Valmont; après-demain, qui sait?

la première venue. Néanmoins, bien qu'avertie par l'aventure de Sénac, elle n'osait mettre en garde Suzanne contre cette nouvelle tentative, se disant qu'après tout il n'était pas impossible qu'un homme sincère se rencontrât parmi tous les admirateurs de sa jeune amie et qu'il ne fallait pas repousser cette chance, si douteuse qu'elle fût.

Sa surprise fut grande, mais toute joyeuse, lorsqu'elle reçut de Nozal la confidence des projets qu'il avait en tête. Assurément Nozal n'était pas tout à fait, même à ses yeux indulgents, l'homme qu'elle eût voulu pour Suzanne; mais, habile à voir en toutes choses le bon côté, elle lui trouva un ensemble de qualités suffisant pour le juger capable de faire un mari très convenable, et elle souhaita aussitôt, dans l'ardeur de son affection pour sa « filleule », que celle-ci partageât sur ce point sa manière de voir.

— Ce que vous me dites, mon cher ami, me cause un grand contentement, je ne vous le cache pas, répondit-elle aux confidences de Nozal. Je vous suis tout acquise, car je vous crois trop honnête homme pour vous lancer sans réflexion dans une aventure aussi grave.

— Je ne démentirai pas la bonne opinion que vous avez de moi, chère madame. Depuis longtemps je désire me marier. Un célibataire mène forcément une triste vie. Cela va bien tant qu'il est jeune, mais, lorsqu'il est arrivé à un certain âge, c'est pitié, vraiment, de le voir esclave d'une vieille maîtresse ou d'une vieille servante; car il n'y a pas de milieu, il faut qu'il tombe dans les bras de l'une ou de l'autre.

— Vous parlez comme un sage qui voit l'avenir.

— Comme un honnête homme. Je tiens beaucoup à la respectabilité de ma vie. Mon Dieu, je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis; je vous avouerai donc que j'ai quelque ambition. Cela m'est permis,

n'est-ce pas? Or, je sais quels obstacles rencontrent ceux qui s'attardent dans les unions irrégulières.

— Je devine où tendent vos désirs.

— Il n'y a pas de mal à souhaiter que les récompenses honorifiques embellissent une existence consacrée au travail. Si je donne à mon pays quelque relief, si peu que ce soit, par des œuvres qu'accueille la faveur du public, pourquoi n'en retirerais-je pas les bénéfices autres que le produit matériel, utile sans doute, mais peu reluisant pour un cœur épris de gloire?

— La fièvre rouge, alors? Un petit ruban à la boutonnière?

— Oui, madame, et vous pouvez ajouter la fièvre verte. Comme l'a dit un académicien illustre : « Si l'on peut se consoler de n'être pas de l'Académie, en voyant ceux qui n'en furent pas, on peut être heureux d'en être, en voyant quelques-uns de ceux qui en sont. »

— Vous avez raison; les buts que vous vous proposez d'atteindre sont bons en eux-mêmes, mais ils sont encore rendus meilleurs et ennoblis en quelque sorte par les moyens que vous emploierez pour les atteindre. Vous auriez dans ma chère Suzanne Leverdier une aide fort intelligente.

— Ah! je n'en doute pas! J'y ai bien pensé.

— Sans compter ce que vous ne dites pas, qu'il y aurait plaisir à faire le chemin qui y mène dans une aussi charmante compagnie.

— Vous devinez tout et vous traduisez ma pensée mieux que moi-même. Ce mariage, c'est le bonheur pour moi.

— J'espère bien que ce sera aussi le bonheur pour elle; seulement je m'aperçois que nous allons un peu vite en besogne : il faudra consulter la principale intéressée. Ne préjugeons-nous pas sa décision avant de la connaître?

Nozal se redressa comme si on l'eût piqué à un endroit sensible.

— Supposez-vous que Mlle Leverdier verrait d'un mauvais œil ma recherche?

— Moi, je ne suppose rien, je ne sais rien. Je ne lui ai pas parlé de vous sous le nouvel aspect où vous vous montrez à moi, comme bien vous pensez; elle, de son côté, ne m'a rien dit.

— C'est assez naturel; je n'ai pu lui glisser que quelques mots pendant la promenade dans la forêt d'Eu. Elle n'a pas paru mal disposée, et j'ai quelque droit de croire que je ne lui déplais pas.

— Je le saurai bientôt, car puisque votre désir est de presser les choses...

— Oh! oui, je n'aime pas les situations mal définies.

— J'aurai avec elle une conversation sérieuse. Etes-vous content?

— Enchanté. — Je crois que je vaux bien Roger de Sénac.

— Vous restez modeste en croyant cela. Je ne sais, d'ailleurs, si elle aurait épousé Sénac; je la connais, elle ne se mariera qu'avec un homme qu'elle aimera ou pourra aimer. Elle n'a pas regretté Sénac. Elle a peut-être regretté le mariage... Il y a là une nuance facile à saisir.

— J'ai bien compris. Son amour-propre a été blessé et voilà tout. Le cas n'a rien qui étonne un psychologue comme moi

— A ce propos, psychologue, un mot, un dernier mot : je n'ai pas à m'occuper de votre vie privée, cependant on sait de vos histoires. En cas de mariage, rupture complète avec... avec le passé, qui est encore un présent, n'est-ce pas? Répondez-moi franchement.

— Madame, j'ai eu soin de me choisir une maîtresse

intéressée, afin d'avoir toujours un prétexte de rupture honorable.

— Vous êtes un homme de précaution.

— On veut bien le dire. Au moment voulu, toutes choses se passeront le plus correctement du monde. Je n'ai pas cru nécessaire de prendre les devants et de reconquérir ma liberté avant d'être certain de lui trouver un meilleur emploi : cela s'appelle faire l'économie d'une révolution d'intérieur.

— On n'est pas plus pratique.

— Me blâmez-vous ?

Elle répondit sans grande conviction :

— Non. Ces sortes de compromissions sont permises aux hommes par l'indulgente morale du monde. Je ne veux être ni plus morale ni moins indulgente que le monde. Il me suffit de penser que la rupture en cas de mariage serait complète.

— Complète, je vous le jure, et pour une bonne raison.

Il se mit à fredonner :

« Aime-t-on Rosaline, ayant vu Juliette ? »

— Mes compliments à Roméo...

Il était radieux en quittant Mme Toury. Il se voyait déjà décoré, membre de l'Académie, et mari d'une jolie femme...

Il déchanta un peu lorsque Mme Toury lui rapporta la réponse de Mlle Leverdier.

La jeune fille, très touchée de la demande de Nozal et tout en déclarant éprouver pour lui une vive sympathie, voulait avant toute chose en parler à son père ; ceci fait, et l'approbation paternelle obtenue, elle désirait avoir quelques mois pour réfléchir. Le parti à prendre était grave. Ce délai était autant dans son intérêt à elle que dans celui de Nozal : il fallait se mieux connaître, avant de se lier pour la vie.

Il ne pouvait se refuser à une épreuve aussi raisonnable. Il l'accepta donc avec toute la bonne grâce dont il était susceptible. Mme Toury lui facilita la chose.

— Il dépendra de vous que les mois se réduisent à des semaines. L'affaire ne me semble point en mauvaise voie...

Dans les jours qui suivirent, il eut plusieurs fois l'occasion de voir Mlle Leverdier et celle-ci se montra très simplement et très franchement aimable. Il était évident qu'elle n'éprouvait point à son endroit un sentiment très vif d'amour, mais elle semblait mettre une grande bonne volonté à lui faciliter les moyens de pénétrer dans son cœur. Elle n'était pas encore arrivée à cet état où la crainte d'être condamnée pour le reste de ses jours à la triste situation de vieille fille fait accepter facilement la première issue qui s'offre pour en sortir, au risque de s'engager dans une impasse. André d'ailleurs ne lui déplaisait point; malheureusement, très pratique dans ses goûts comme dans ses ambitions, il parlait surtout à Suzanne des moyens qu'il emploierait pour satisfaire les uns et les autres, et, à l'entendre, on aurait pu croire que le bonheur pour la future Mme de Nozal consisterait surtout à avoir un mari heureux dans ses désirs et satisfait dans sa vanité. Nature artiste et doublée d'un grand cœur, Mlle Leverdier trouvait cet idéal un peu bas, et parfois s'efforçait d'entraîner son interlocuteur vers de plus hautes préoccupations intellectuelles et morales ; il la suivait quelques instants, mais redescendait avec plaisir dans des régions plus tempérées.

Souvent elle causait de lui avec Mme Toury ; elle ne cachait pas à sa marraine l'impression qu'elle ressentait.

— C'est un bon garçon qui a de l'esprit et du cœur, je crois, mais qui n'est prodigue ni de l'un ni de

l'autre. Il me fait l'effet d'un capitaliste qui a sagement réduit ses besoins à ses revenus.

— Ça n'est déjà pas si mauvais, répondait Mme Toury, qui, bien que partageant au fond les idées de Suzanne, croyait bon, en l'espèce, de parler le langage de la raison. Le bonheur se rencontre rarement en gros, et il vaut mieux le posséder en détail.

— Oui, je sais bien, c'est la sagesse ; pourtant j'aimerais mieux plus d'imprévu, quelque chose de moins parfaitement ordonné.

— Deviendriez-vous romanesque ?

— Peut-être. Est-ce qu'une vie sans un petit coin de roman n'est pas bien terne, bien vide ?

— Les romans sont souvent douloureux : n'en souhaitez pas.

— Souffrir, c'est vivre. Il y a des moments où il me semble qu'une grande souffrance vaudrait mieux que cette existence « grisaille » que je mène, et qu'un mariage de raison me condamnerait à mener éternellement.

— Ah ! ne provoquez pas la souffrance ! C'est défier la destinée.

— La destinée est aussi indifférente à nos défis qu'à nos prières...

PAUL GAULOT.

(A suivre.)

LA DÉFENSE DES ALPES

LES CHASSEURS ALPINS

C'est sous Louis XIV que l'on trouve les premières troupes de montagne. Catinat et Berwick avaient compris l'importance que pouvait prendre, dans certains cas, la guerre de montagne et l'intérêt qu'il pouvait y avoir à défendre les cols élevés. Le maréchal de Berwick, chargé d'empêcher les troupes austro-sardes du duc de Savoie d'envahir la France, recruta dans la région des Alpes une nombreuse troupe d'hommes auxquels on donna le nom de fusiliers de montagne et qui rendirent de grands services. Cette troupe construisit d'importants retranchements dont on voit encore les traces sur toute l'arête du Payrol et que l'on désigne encore dans le pays sous le nom de retranchements de Berwick.

A peu près à la même époque, le duc de Noailles, dont les troupes opéraient en Catalogne, organisa des groupes de montagnards recrutés dans le Roussillon, le Béarn et le pays basque, qu'il opposa aux miquelets espagnols qui attaquaient les convois traversant les Pyrénées. Ces fusiliers de montagne, troupes essentiellement temporaires et congédiées dès que les hostilités cessaient, furent reconstitués chaque fois que nous

ûmes en guerre avec l'Espagne, tant sous Louis XIV que sous Louis XV.

S'il faut en croire le général de Bourat, ces troupes se distinguèrent toujours par leur valeur.

En 1793, Kellermann obtint la création d'un corps dit de chasseurs des Alpes. Les hommes qui le composaient montrèrent de telles qualités que Bonaparte en forma le noyau de la garde consulaire.

Sous l'empire, quelques corps furent encore constitués dans les Pyrénées. Mais ce furent les derniers et l'on peut dire qu'il n'exista plus de troupes de montagne en France jusqu'en 1880.

Dès 1872, les Italiens avaient créé, presque à notre insu, des troupes dites alpines qui, par leur présence permanente au voisinage de la frontière, constituaient, pour l'avenir, une menace sérieuse et un grave danger pour la France. Leur existence fut signalée officiellement par M. Cézanne, député des Hautes-Alpes, au cours de la discussion de la loi du 23 juillet 1873 sur l'organisation de l'armée.

« Dans ces derniers temps, disait-il, la préoccupation de la guerre de montagne a donné lieu en Italie à une organisation précise, préparée sans bruit, mais avec persévérance, et parfaitement appropriée à son objet. Un certain nombre de compagnies, dites compagnies alpines, ont été formées avec des hommes de choix, des cadres et des officiers d'élite; elles sont préparées à la guerre de montagne; chaque compagnie a son district particulier qu'elle parcourt incessamment depuis le fond des vallées jusqu'aux cimes fréquentées par les chasseurs de chamois et les bergers.

« Tout récemment, les habitants de la frontière ont pu voir les compagnies alpines campées sur les crêtes qui commandent les passages du mont Cenis et du mont Genève, et les échos de nos montagnes ont été réveillés par la petite guerre à laquelle se livraient,

dans la région des neiges éternelles, ces agiles tirailleurs piémontais. »

L'Assemblée nationale ne put croire que l'Italie, qui nous devait tant, ayant été créée et unifiée grâce à la France, nous exprimât de la sorte la reconnaissance à laquelle nous avions droit, justifiant si tôt la prophétie de M. Thiers qui, dès 1870, avait dit en parlant de notre voisine : « Sa fidélité aura tout juste la durée de sa faiblesse. »

Aussi, lorsque M. Cézanne proposa de nous prémunir contre le danger et de créer à notre tour des troupes alpines en affectant à la défense de notre frontière un certain nombre de bataillons de chasseurs à pied dont les hommes seraient recrutés principalement dans nos pays de montagne, sa proposition fut-elle rejetée.

Cependant le danger n'était que trop réel ; nos voisins non seulement continuaient leur organisation, mais encore l'amélioraient, augmentant de plus en plus leurs effectifs et réunissant les compagnies en bataillons. Néanmoins il fallut encore quelques années pour que l'on se rendît compte de l'importance de cette organisation. Les Italiens eux-mêmes ne s'étaient cependant pas fait faute de critiquer à différentes reprises notre insouciance.

C'est le colonel Zédé, aujourd'hui commandant du 14e corps d'armée, qui, en 1878, alors qu'il avait sous ses ordres un groupe formé d'un bataillon de chasseurs à pied et de trois bataillons d'infanterie de ligne détachés dans la vallée de l'Isère, se rendit compte de la situation et reconnut que dans cette région la défense ne serait efficace que si nous pouvions, le cas échéant, prendre l'offensive, ce qui nécessitait une connaissance complète de la montagne, de ses sentiers et des lignes de faîte de la frontière. D'accord avec le général Bourbaki, commandant alors le 14e corps, il

procéda donc, en 1879 et en 1880, à des reconnaissances et des manœuvres vers la frontière, parcourant monts et vallées. Les résultats de ces expéditions démontrèrent leur utilité.

Sur ces entrefaites, l'adhésion de l'Italie à la Triple-Alliance ne permettant plus le moindre doute sur les sentiments que professait cette puissance à notre égard, on commença à se préoccuper sérieusement de la défense de notre frontière du sud-est. Tandis que le colonel Zédé continuait ses exercices en montagne, augmentant petit à petit la force des troupes qui y prenaient part, étendant leurs moyens d'action et adjoignant au 12ᵉ bataillon de chasseurs une batterie d'artillerie de montagne, le général Billot, commandant du 15ᵉ corps, se rendait compte à son tour de l'infériorité de nos moyens de défense par rapport à ceux dont disposaient nos voisins et des difficultés que présentaient pour des troupes non entraînées les manœuvres en montagne.

Aussi, en 1882, devenu ministre de la guerre, ce dernier prescrivit-il un séjour de trois mois dans les Alpes à quelques bataillons de chasseurs à pied et fit-il exécuter à divers régiments d'infanterie de ligne des marches de dix jours en montagne. C'était le premier pas tenté en vue de la défense de notre frontière; nous avions mis dix ans à en reconnaître la nécessité.

Les années suivantes, ces exercices furent renouvelés, et à chacun des bataillons de chasseurs postés à proximité de la frontière fut adjointe une batterie d'artillerie de montagne. Un groupe alpin se trouvait donc constitué, mais son existence n'était pas encore légalement reconnue.

Sous le ministère du général Ferron, le colonel Zédé fut chargé d'élaborer un plan d'organisation des troupes alpines et, en 1887, un projet de loi fut déposé en ce sens par le gouvernement. Voici en quels termes

le général Ferron le présenta à la Chambre des députés :

« Messieurs, pour assurer dans les conditions les meilleures la défense d'une frontière montagneuse, il importe de disposer de troupes spéciales (infanterie et artillerie) rompues à la marche en montagne et possédant une connaissance complète de la région dans laquelle elles sont appelées à combattre. Il faut encore que, dans le temps de paix, ces troupes soient stationnées à proximité des hautes vallées, afin d'occuper en temps opportun certaines positions magistrales dont la possession donne un avantage si grand dans la guerre de montagne.

« Dans cet ordre d'idées, en 1873, lors de la discussion des lois militaires à l'Assemblée nationale, le regretté M. Cézanne a proposé la création de bataillons de chasseurs de montagne. Cette excellente idée n'a pas été comprise alors.

« Eu égard aux conditions politiques où nous nous trouvions, ce besoin de troupes spéciales ne se faisait pas sentir, et les ministres qui se sont succédé au département de la guerre n'ont affecté à la surveillance et à la défense de nos frontières montagneuses qu'un petit nombre d'unités d'infanterie et d'artillerie.

« Aujourd'hui, ces précautions sont jugées insuffisantes et, pour la sécurité de notre pays, il est indispensable de donner un développement plus grand à l'organisation de nos troupes de montagne, en portant ces troupes au chiffre de douze bataillons d'infanterie et douze batteries d'artillerie. »

Ces douze bataillons d'infanterie devaient être prélevés sur les bataillons de chasseurs à pied dont le nombre se trouverait ramené de trente à dix-huit.

Ce projet fut rejeté par le conseil supérieur de guerre. Mais quelques mois plus tard, le 24 décembre

1888, une loi modifiant l'organisation des chasseurs à pied, et reproduisant la majeure partie des dispositions proposées par le général Ferron, portait que douze bataillons de chasseurs à pied, dits bataillons de montagne, seraient portés à six compagnies par bataillon, et fixait leur organisation, l'habillement et l'équipement des troupes.

D'autre part, deux régiments d'artillerie de montagne comprenant chacun six batteries étaient créés. Nous allions donc pouvoir enfin opposer douze groupes alpins aux douze groupes similaires dont disposait l'Italie.

Il nous avait fallu seize ans pour obtenir ce résultat si important pour la défense nationale.

Quelques mois plus tard, en 1890, le général Berge, commandant le 14ᵉ corps d'armée, fit approuver la création d'un treizième groupe indispensable pour assurer la défense de la vallée de Maurienne. Ce groupe se distingue des autres en ce qu'il est constitué par un bataillon d'infanterie de ligne du 15ᵉ corps et non par un bataillon de chasseurs à pied.

Il convient d'ajouter que les troupes alpines italiennes comprennent vingt-deux groupes dont douze sont répartis sur la frontière française, quatre sur la frontière suisse et six sur la frontière autrichienne; soit ensemble, sur le pied de guerre, environ 50,000 hommes, alors que l'effectif de nos troupes spéciales de montagne ne serait que de 30,000 hommes; mais étant donné que l'Italie ne pourrait disposer sur notre frontière, au moment de l'ouverture des hostilités, que de 10,000 hommes, alors que nous en aurions 20,000, on voit que nous aurions un avantage réel pendant les premiers temps. C'est là l'essentiel, les troupes dont il s'agit étant simplement des troupes de couverture dont le principal objet est de protéger la mobilisation, la concentration et le déploiement des armées.

•

Ceci posé, voyons comment sont recrutées ces troupes spéciales et comment on les instruit.

La grande densité des populations montagneuses en Italie permet de prendre dans ces régions les hommes nécessaires pour alimenter les groupes alpins. C'est là un grand avantage, car de tels soldats sont dès leur arrivée au corps habitués aux exercices qui vont leur être demandés et connaissent déjà la région qu'il va leur falloir défendre. Lorsque les groupes alpins furent organisés en France, on proposa de recruter leur contingent d'une façon analogue; mais malheureusement nos pays de montagne sont fort peu peuplés; de plus, certaines régions sont très pauvres et les habitants ne sont pas suffisamment forts pour résister aux fatigues que doivent supporter nos chasseurs de montagne. Il fallut donc recruter ces troupes dans toutes les régions de la France, choisissant des hommes petits et trapus, ayant de bons muscles et des jarrets solides. On constata rapidement que ce mode de recrutement donnait d'excellents résultats. Au bout de deux ans, tous les soldats acquièrent une très grande habileté d'alpinistes ; il serait impossible de distinguer les hommes des différentes régions, et M. le docteur Lèques, dans son *Etude sur l'hygiène des bataillons alpins*, s'exprime ainsi à ce sujet :

« Nous avons même remarqué jusqu'à présent que nos plus piètres recrues auraient précisément été fournies par le département des Hautes-Alpes. »

Cela s'explique aisément, étant donné que les habitants de cette région, ainsi que nous le disions plus haut, sont très misérables, le sol étant peu productif; on trouve d'ailleurs une preuve de ce fait dans le dépeuplement continu de cette contrée.

Depuis 1898, tous les hommes robustes exerçant une profession qui les oblige à vivre constamment dans la montagne, tels que les guides, les porteurs, les chas-

seurs de chamois, etc., ainsi que tous ceux qui pratiquent l'alpinisme et sont désignés, pour leur endurance, leur vigueur et leur connaissance de la contrée, par le président d'une section du Club alpin, sont incorporés dans les bataillons de chasseurs de montagne. De même les membres d'une section du Club alpin, remplissant les conditions d'aptitude physique nécessaires, peuvent être, sur leur demande, incorporés dans ces corps de troupes. Dans ces conditions, nos groupes alpins sont devenus des troupes d'élite, et chaque année on peut les voir escalader sac au dos les pentes les plus escarpées, explorer tous les replis de notre frontière, s'élancer hardiment vers les plus hauts sommets et promener fièrement leurs bérets au milieu des neiges éternelles.

*
* *

Le service spécial demandé à ces troupes a nécessité, tant au point de vue de leur hygiène qu'à celui de la commodité de la marche, une tenue spéciale en rapport avec le climat de la région : vareuse-dolman à col rabattu, et pantalon en drap bleu foncé, ce dernier emprisonné dans des bandes molletières en drap de même couleur enroulées autour de la jambe; jersey de tricot de laine, ceinture de flanelle bleue analogue à celle des zouaves. La coiffure est le chaud et commode béret basque. Les chaussures ont des semelles épaisses et larges débordant le pourtour de l'empeigne. Enfin la capote est remplacée par un collet à capuchon.

L'équipement, analogue à celui des autres troupes d'infanterie, est complété par un bâton ferré (alpenstock), et des raquettes pour marcher plus sûrement sur la neige. Et outre, le paquetage comporte une couverture avec la tente-abri. Les officiers ont la même tenue que dans les autres bataillons de chasseurs à pied; toutefois, ils n'ont pas d'alpenstock comme leurs

hommes, mais un piolet qui leur sert à pratiquer, lors des ascensions, de petites encoches, sortes de marches dans lesquelles toute la troupe pose le pied à tour de rôle.

Il nous reste à examiner comment sont entraînés les hommes et quelle est leur vie dans la montagne.

On peut diviser l'année militaire d'un bataillon alpin en deux périodes bien distinctes : la période d'instruction et de préparation dans la garnison d'hiver et la période de marches et de manœuvres dans les Alpes.

La première de ces deux périodes s'étend du mois de novembre, époque où les recrues sont incorporées, jusqu'au mois de mai où les premières fractions du bataillon partent pour la montagne.

L'instruction est poussée très rapidement dans les compagnies. Le cadre des officiers, comprenant au minimum un capitaine et trois lieutenants par compagnie, permet une répartition du travail très propice au dressage complet de l'homme dans les différentes branches du service, et bien faite pour établir entre le chef et le subordonné la confiance et l'amitié si nécessaires dans la vie de montagne. L'officier qu'aucun service secondaire ne vient distraire de son rôle d'instructeur est en contact permanent avec ses hommes, dont il peut s'attacher avec suite à former le cœur et l'esprit tout en s'efforçant d'assouplir leurs membres.

D'ailleurs, on ne cherche pas à cacher au jeune soldat les fatigues qu'il aura à endurer; au contraire, dès son arrivée, ses officiers lui disent qu'il appartient à un corps d'élite et qu'en conséquence on attend de lui tout ce qu'il peut donner. De leur côté, les anciens, fiers de leurs exploits, mettent au courant leur nouveau camarade, lui parlant des manœuvres, racontant les journées fatigantes, les ascensions pénibles et parfois périlleuses, les longues étapes parcourues en montagne sous le soleil brûlant, sous la pluie, dans la neige glacée. Par-

fois, pendant les premiers jours, le jeune soldat paraît découragé, ou laisse deviner une défaillance, mais cela ne dure jamais longtemps; le courage, comme la peur, est contagieux. D'ailleurs on lui fait comprendre que la vie de caserne qu'il mène n'est rien auprès de celle qui l'attend en montagne, les fatigues qu'il endure insignifiantes en comparaison de celles qu'il lui faudra supporter plus tard. On fait appel à son énergie et à son amour-propre; sa volonté est aiguisée et, chassant sa lourdeur native, il arrive rapidement à se ressaisir et à surmonter son découragement passager, fier à son tour de passer par les épreuves qu'ont traversées ses collègues. Et puis la montagne est là; il la voit sans cesse, et chaque jour s'ancre davantage en lui le désir de gravir ces sommets qui semblent percer la nue et de contempler de ses yeux les merveilleux sites dont il entend sans cesse vanter la splendeur.

Dès que les jeunes soldats savent à peu près marcher au pas par quatre, on les emmène hors de la caserne pour commencer l'instruction du service en campagne. On les met de suite aux prises avec des terrains difficiles où le métier d'éclaireur exige de la prudence, de l'agilité et de l'intelligence. Peu à peu ils s'habituent à ces exercices en plein air et prennent plaisir à ces sorties journalières qui font paraître moins longues les premières semaines d'incorporation. Ce régime nouveau, auquel ils se trouvent soumis, et qui leur procure l'exercice pour le corps, l'air libre et pur pour les poumons, et l'espace pour les yeux, exerce rapidement ses bienfaits. Les hommes deviennent forts et, malgré leurs fatigues, la gaieté ne les quitte pas un instant.

Dès le mois de mars, on peut dire que le bataillon est prêt à partir; l'instruction individuelle est terminée, les exercices d'ensemble sont commencés; le jeune soldat a effectué ses tirs à la cible, il a déjà porté dans les marches son sac de montagne au complet, il sait dresser la

tente et faire la popote et le café sur le terrain; en un mot, il est débrouillé au point de vue physique.

Au moral, le résultat n'est pas moindre; son esprit est fait à la discipline par l'habitude qu'on lui a donnée de toujours faire preuve de bonne volonté et d'obéir, non par crainte des punitions, mais par sentiment du devoir et par dévouement à ses chefs.

Alors commence l'entraînement direct pour le service dans les Alpes. On fait les préparatifs pour le long séjour en montagne. Le bagage n'est pas compliqué, mais il doit faire toute la campagne; tous le comprennent et s'efforcent de mettre tous leurs effets en bon état et de prendre toutes les précautions d'hygiène nécessaires, écoutant les conseils des officiers, suivant l'exemple des anciens dont l'expérience s'est faite pendant les précédentes campagnes, choisissant de bonnes chaussures, ce qui est peut-être le plus important, et n'emportant en dehors des effets prescrits que le strict indispensable.

Telle est l'existence des chasseurs alpins pendant l'hiver. Constamment tenus en haleine, ils arrivent progressivement à cette forme parfaite qui leur permet de partir gaiement et sans crainte pour la montagne.

Dès le mois de mai et aussitôt que commence la fonte des neiges, deux ou trois compagnies précèdent le gros du bataillon dans la montagne et vont cantonner dans les localités comprises dans le secteur de frontière affecté à la garde du bataillon et, de là, rayonnent dans toutes les directions, ce qui leur permet de se familiariser assez vite avec les modifications que les circonstances inhérentes à la montagne imposent aux différentes parties du service. Les officiers, pendant ce temps, explorent la région, font des reconnaissances fréquentes, recherchant jusqu'aux moindres passages. Ces observations leur permettent de rectifier les cartes et de les tenir au courant.

Ces détachements d'avant-garde sont très profitables aux compagnies alpines, petites unités tactiques pouvant et devant se suffire à elles-mêmes.

Tous les hommes qui se trouvent investis, par leurs fonctions spéciales, d'un poste de confiance : courriers, muletiers, éclaireurs, télégraphistes; tous ceux qui ont un emploi quelque peu important, apprennent dès lors leur métier, travaillant avec intelligence et réflexion; car, dans cette vie de montagne, tout doit êre prévu; il ne faut jamais se laisser surprendre par les événements ou les circonstances. Chacun se pénètre du rôle qui lui est confié : les officiers s'ingénient à trouver le meilleur moyen de tirer de leurs hommes tout ce qu'ils peuvent donner, et ceux-ci, voyant leurs chefs partager leur rude existence, leurs fatigues et leurs peines, s'efforcent de leur donner satisfaction; et l'on arrive à ce résultat, merveilleux et fréquent, de compagnies marchant plusieurs mois dans la montagne sans que la moindre punition ait été infligée.

Il est vrai que, si le régime auquel sont soumis les chasseurs est rude, si les exercices qu'on leur fait faire sont pénibles, en revanche la vie qu'ils mènent ne se trouve plus enserrée dans les limites d'un tableau de service comme dans les autres corps de troupe; c'est une véritable vie de famille qui, dans les compagnies, s'établit dès les premiers jours du séjour en montagne.

Avant l'étape, chaque officier, chaque gradé reconnaît ses hommes, inspecte leurs armes, s'informe de leur santé, visite les effets; pendant la marche, ils causent ou chantent avec eux, cherchant à leur faire oublier la fatigue qui est parfois très forte. A l'arrivée aux gîtes, ils veillent à leur installation et, à la fin de la journée, après le repas du soir, tout le monde se rassemble pour la lecture des ordres; là, devant le cercle au complet, le capitaine fait ses communications, donne ses conseils. On comprend aisément que ce con-

tact permanent prend naturellement un caractère amical et paternel, et si quelqu'un a fait une faute, il n'est pas besoin de salle de police pour le punir; la réprimande du chef devant les camarades produit un effet plus certain; c'est du reste à peu près la seule punition en usage.

Mais, avec le mois de juin, la neige a disparu, et le gros du bataillon s'achemine alors à travers la montagne, suivant un itinéraire fixé de telle sorte qu'il parcoure tout le secteur qui lui est confié, faisant même parfois des incursions dans les secteurs voisins.

En général, les troupes séjournent peu de temps dans chaque localité, huit à dix jours au plus, et seulement dans les villages les plus intéressants et offrant le plus de ressources. On marche ordinairement deux ou trois jours de suite, pour faire séjour ensuite pendant deux à cinq jours, selon les localités.

Arrivé au corps de son secteur, le bataillon, ralliant ses compagnies d'avant-garde, sa batterie d'artillerie et son détachement du génie, se constitue en «groupe alpin».

Durant plusieurs semaines, ce ne sont que marches et manœuvres; le groupe se déplace, ouvre les sentiers nécessaires pour faciliter l'accès des cols élevés, adoucit les rampes trop rapides, reconnaît des passages, répare les routes détériorées pendant l'hiver, établit des postes de télégraphie optique, fait des tirs et enfin tient à jour le guide de son secteur, n'ayant qu'un but : se familiariser avec le terrain où il devra combattre un jour et le préparer le mieux possible aux exigences de la guerre.

Les troupes alpines doivent en effet posséder à fond la frontière, connaître tous les chemins, les endroits propres à l'offensive, et ceux pour lesquels au contraire la défensive est préférable. De plus, les hommes doi-

vent s'accoutumer aux ascensions avec des charges de plus en plus lourdes.

En montagne, on marche à pas lents et longs; les montées ne sont donc jamais rapides, et, pour les chasseurs alpins, marcher vite signifie marcher longtemps sans s'arrêter. Dans les fortes pentes, on procède par lacets bien calculés. L'allure de marche se règle sur le pas des hommes à la montée, sur celui des animaux à la descente.

Sur les chemins carrossables, les troupes marchent par deux; mais dans les sentiers, ce qui est le plus fréquent, la colonne se déploie en file indienne; les hommes sont distants les uns des autres de $1^m,50$, les mulets de 6 à 7 mètres. Une compagnie de 200 hommes forme donc une ligne de 300 mètres environ. Dans le cas où plusieurs compagnies se suivent, et pour éviter les à-coups, on laisse entre elles un intervalle d'une centaine de mètres.

De grandes précautions sont nécessaires, la moindre négligence pouvant entraîner les plus graves conséquences. En tête de chaque unité on place un homme connaissant la montagne, ses ressources et ses dangers, et ses camarades marchent exactement sur ses pas.

Pendant la marche, lorsqu'un homme vient à s'arrêter, il ne doit pas chercher à regagner le rang qu'il occupait, mais se mettre à la queue de la colonne; il ne reprend sa place qu'à la première halte.

Dans les descentes, il convient d'éviter les sauts; on ne permet aux hommes de courir que dans les éboulis ou pâturages très inclinés, en se laissant entraîner sur les talons de tout le poids du corps.

Lorsque l'on fait une halte un peu longue, les hommes trempés de sueur, et souvent de pluie, quittent leur chemise, la font sécher au soleil et, souvent même, remplacent la vareuse par le jersey. C'est qu'en effet il faut craindre les refroidissements et éviter les bron-

chites et les fluxions de poitrine. Souvent un détachement précède la colonne et, lorsque celle-ci arrive à la halte, les hommes trouvent du thé chaud et du rhum pour les réconforter; car, il faut le reconnaître, ces marches souvent fort longues sont excessivement pénibles et fatigantes, d'autant plus que quelquefois il faut coucher dans des granges où ils sont mal à l'aise et prennent peu de repos.

D'une façon générale, les marches ont lieu, en effet, de préférence de grand matin, à cause de la chaleur, pendant l'été, et des avalanches que peut déterminer le soleil.

La traversée des glaciers est particulièrement dangereuse; aussi, afin d'éviter les accidents, les hommes sont-ils attachés par des cordes, par groupes de six, chacun étant à une distance de 4 mètres environ de celui qui le précède et de celui qui le suit.

Cette corde doit être toujours tendue afin d'empêcher les frottements et d'éviter qu'elle ne se prenne dans les jambes des hommes. Pour le passage des crevasses où il est nécessaire de sauter, on doit rendre de la corde à l'homme d'avant, puis s'arc-bouter pour pouvoir offrir une plus grande résistance en cas d'accident; de plus, celui qui a déjà franchi la crevasse doit aider le camarade qui le suit en tirant à soi la corde. Un soldat vient-il à tomber, il doit crier : « Halte ! » afin que tous les hommes de la même corde, se cramponnant avec les pieds et le bâton ferré, soient à même de le retenir.

Pendant les marches, des accidents sont fréquemment simulés afin d'habituer les hommes à la conduite qu'ils doivent tenir en pareil cas. Aussi est-on parvenu à franchir des glaciers importants et très dangereux sans avoir à déplorer le moindre accident.

En cas de guerre, les groupes alpins pourraient être obligés d'attaquer de nuit ou tout au moins de changer

de position pendant la nuit. Aussi effectue-t-on chaque année un certain nombre de marches de nuit. Dans ce cas, les hommes se rapprochent les uns des autres pour éviter de se perdre; chaque section doit être pourvue de lanternes sourdes pour permettre de reconnaître les traces des sentiers, les bifurcations, les carrefours, etc.

Pour les marches de nuit, les marches sur les glaciers et, d'une manière générale, toutes les fois que l'on n'a pas une connaissance parfaite du pays, il est indispensable d'avoir des guides expérimentés, afin d'éviter les pertes de temps considérables et les graves accidents que pourrait occasionner une fausse direction.

La neige recouvrant les Alpes pendant plus de neuf mois de l'année jusqu'à l'altitude de 2,500 mètres, et y existant d'une façon permanente sur les hauts sommets, il est indispensable d'habituer les hommes à marcher dans la neige et d'attirer leur attention sur les dangers et les gouffres qui se dissimulent traîtreusement sous leurs pas; les ponts de glace sont particulièrement dangereux et pourraient entraîner de véritables catastrophes. Pour ces sortes de marches, il est indispensable de partir de grand matin, la neige devenant plus molle sous l'action des rayons du soleil. Dans tous les cas, on choisit de préférence la neige dure et vieille, que la couleur plus ou moins sale de sa surface permet aisément de reconnaître.

Quand la neige est nouvelle, elle n'offre qu'une consistance très faible, et les reconnaissances deviennent très dangereuses; il arrive parfois que les hommes sentent le sol blanc sur lequel ils s'engagent se dérober sous leurs pieds. Aussi, dans ces expéditions, sont-ils reliés, par une corde très solide que chacun s'enroule autour du corps, par petits groupes de quatre ou six, comme pour les marches sur les glaciers, et d'ailleurs toutes celles où les déclivités du terrain sont particulièrement dangereuses.

Les marches dans la neige molle sont très fatigantes, les hommes enfonçant parfois jusquà la ceinture; aussi munit-on le plus souvent les chasseurs alpins, dans ces expéditions, de *raquettes*, sortes de larges semelles, fixées à la chaussure au moyen de ficelles de chanvre ou de courroies, qui sont formées d'un treillis de corde entouré d'un cadre en bois. Augmentant la surface de contact, elles limitent beaucoup l'enfoncement dans la neige. Mais leurs dimensions nécessairement assez grandes (50 centimètres de longueur sur 40 centimètres de largeur) les rendent assez gênantes pour la marche. Aussi, pour le passage d'une troupe un peu importante, les hommes marchant en tête en sont-ils seuls munis, le tassement de la neige qu'ils produisent facilitant suffisamment la marche de ceux qui les suivent.

Ce travail est d'ailleurs très pénible et les hommes qui l'effectuent doivent être remplacés assez fréquemment. Lorsque la marche a lieu sur une route un peu large, il est préférable de pousser en avant de la colonne des bestiaux qui, comprimant la neige sous leur poids, durcissent le sol. Ce procédé, qui offre de grands avantages, n'est d'ailleurs pas nouveau, et Macdonald, en novembre 1800, lors du passage du Splugen, avait employé un troupeau de bœufs pour tracer dans la neige un chemin à la colonne qu'il dirigeait.

Les marches en montagne sont rendues parfois encore plus difficiles et extrêmement dangereuses par les brouillards. Dans certains cas, on est obligé d'arrêter les troupes; mais souvent le froid est tellement vif qu'il faut faire marcher les hommes sur place afin d'éviter qu'ils ne s'engourdissent.

Dans les exercices sur la neige et la traversée des glaciers, il est indispensable de munir les hommes de lunettes ou de gaze de couleur, afin d'éviter les ophtalmies que pourrait occasionner l'extrême blancheur du

sol dont l'action dangereuse sur les yeux est encore augmentée par les rayons du soleil.

Pour transporter en montagne les munitions, les vivres, les bagages, les outils, on se sert, chaque fois que cela est possible, de mulets et de voitures. Chaque bataillon comporte en temps de paix quarante mulets à bât et soixante-treize en temps de gerre



Les exercices que nous venons d'indiquer se prolongent jusqu'au moment des grandes manœuvres, pour lesquelles les groupes alpins sont embrigadés et endivisionnés, les généraux venant faire manœuvrer leurs unités à proximité de la frontière. C'est l'époque la plus dure du séjour dans les Alpes, car les troupes sont alors soumises d'une façon continue à toutes les fatigues, à toutes les privations que comporte la guerre dans un pays dépourvu de ressources. Ces exercices sont particulièrement pénibles pour les réservistes qui n'ont plus l'entraînement de leurs camarades de l'armée active.

Nous n'insisterons pas sur ces manœuvres qui ne sont, en somme, que la répétition des marches, des tirs et des exercices que nous avons déjà indiqués plus haut.

Il nous reste à parler d'une mission particulièrement pénible qui incombe chaque année à un certain nombre de détachements de chasseurs alpins, qui vont occuper des postes d'hiver dans les hautes régions des Alpes pour garder les points les plus importants et surveiller la frontière. Certains de ces postes hivernent à des altitudes dépassant 2,700 mètres et pendant quatre mois vivent complètement isolés au milieu des neiges. Ces détachements, dont le commandement est toujours confié à un officier de choix, comprennent un petit groupe de chasseurs choisis de façon à ce que les principales professions s'y trouvent représentées, afin de

parer à toutes les éventualités possibles. Ces petites troupes occupent des baraquements aménagés spécialement en vue de la rigueur du climat et des assauts que les éléments leur feront subir. Les toits très résistants sont en outre très inclinés afin d'empêcher un trop grand amoncellement de la neige, qui, par son poids, pourrait entraîner l'effondrement des constructions. Les fenêtres sont munies de doubles croisées comme les habitations des pays froids, afin que la température intérieure puisse plus facilement être maintenue. La pièce réservée à l'officier chef de poste est meublée d'une façon très sommaire et peu confortable; en dehors des meubles strictement indispensables, on n'y trouve guère qu'une boîte de pharmacie, quelques appareils pour des observations météorologiques, et un téléphone et un télégraphe reliant le poste à la caserne la plus proche et aux postes voisins. Les hommes, dont le nombre varie de vingt à trente, suivant les cas, sont logés dans des pièces que l'on s'efforce de chauffer le mieux possible, ce qui n'est pas toujours facile, le tirage des cheminées étant souvent rendu difficile par la neige et le vent, et la température extérieure pouvant descendre jusqu'à 30 ou 35° au-dessous de zéro. De plus, les baraquements se trouvent assez fréquemment bloqués par une couche de neige de quatre à six mètres d'épaisseur. Enfin les tourmentes atteignent parfois une telle puissance qu'elles démolissent une partie des baraquements.

Des locaux sont réservés spécialement pour l'emmagasinement des provisions d'hiver, lesquelles sont très importantes' étant donné que les communications sont complètement interrompues pendant plusieurs mois. Aussi le détachement possède-t-il dans une écurie quelques moutons et des porcs pour varier un peu l'ordinaire, et une ou deux chèvres qui fournissent chaque jour quelques litres de lait.

Nous n'insisterons pas sur la vie de ces petits groupes, et les souffrances qu'il leur faut endurer parfois; une plume plus autorisée que la nôtre (1) a dépeint aux lecteurs de *la Revue hebdomadaire*, mieux que nous ne saurions le faire, l'existence de ces vaillants soldats. N'ayant pour distraction que les travaux ordinaires du métier, faisant de fréquentes reconnaissances à travers la neige, ils n'ont pour occuper leurs loisirs que les causeries au coin du feu, la lecture de quelques vieux romans et quelques petits ouvrages de patience : constructions en bois, confection de chaînes de montre ou de bourses tressées avec des crins de mulet. Parfois un chasseur un peu musicien a emporté son instrument dans la montagne et, écorchant tant bien que mal, en général plutôt mal que bien, quelque refrain joyeux, il égaye les veillées, rappelant à chacun les airs du pays natal. De plus, certains de ces postes possèdent un orgue de Barbarie dû à le libéralité du regretté président Félix-Faure à la suite d'une visite qu'il fit aux Alpins en 1897, et souvent une sauterie improvisée entre les robustes montagnards leur apporte un peu de gaieté.

On comprend aisément la responsabilité qui incombe aux chefs de ces petits postes d'hiver. Il leur faut montrer une grande énergie, une prudence sans cesse en éveil, beaucoup d'initiative et un dévouement absolu à leurs hommes. A ce point de vue, leur rôle est parfois très délicat, car il leur faut veiller avec le plus grand soin à ce que le découragement ne vienne pas envahir le poste. Les hommes doivent donc être sans cesse occupés; sans quoi l'inaction amènerait rapidement l'ennui. Il faut aussi imaginer des distractions, de véritables petites fêtes de famille, pour rompre un peu la monotonie de leur existence. D'autre part, aidé

(1) Paul et Victor MARGUERITTE, *le Poste des Neiges*. Voir *la Revue*, août-septembre 1898.

par un soldat étudiant en médecine et remplissant les fonctions de médecin du détachement, le chef doit veiller attentivement sur l'hygiène et la santé des chasseurs que guettent les rhumatismes et les fluxions de poitrine.

Ce séjour dans la montagne est particulièrement pénible pour l'officier qui, malgré tout, doit toujours rester le supérieur de ses compagnons d'isolement. Il n'a pas un seul camarade avec lequel il puisse parler de ses affaires, de ses affections, de ses projets d'avenir, ni échanger ses impressions, ses idées, ses pensées; et, dans les moments difficiles, personne pour le conseiller. Il est absolument abandonné à lui-même et, au milieu du silence et de la solitude qui l'entourent, en face des sommets majestueux qui l'environnent, il n'a pour le guider que sa conscience du devoir et de la responsabilité qui lui incombe.

On conçoit que cette existence dans la montagne, ces marches et ces exercices à travers les rochers, la neige et les glaciers, ces ascensions pénibles, sont souvent périlleux, et, en dépit des précautions prises, la défense des Alpes a déjà fait des victimes : plusieurs de ces vaillants soldats, entraînés par une avalanche ou un faux pas, ont trouvé la mort dans le fond d'un précipice. Aussi rencontre-t-on parfois dans la montagne une petite croix rappelant ces tristes catastrophes.

Pendant les manœuvres de 1896, non loin du col de la Vanoise, à un endroit où peu de temps auparavant un officier et un adjudant avaient été précipités par une avalanche dans un ravin profond, j'eus l'occasion d'assister à une cérémonie particulièrement touchante.

En face de la petite croix élevée à la mémoire de ces deux victimes du devoir, les troupes se déployèrent en colonne de compagnies, les hommes présentèrent les armes et les clairons sonnèrent aux champs; puis, le

colonel, en termes émus, adressa un touchant souvenir aux deux disparus, et au milieu du recueillement général la fanfare du bataillon entonna la marche des chasseurs, *la Sidi-Brahim.* Rien ne saurait rendre l'impression que m'a laissée cette cérémonie à 2,865 mètres d'altitude, au milieu de la neige et des rochers, dans cette immense solitude où les échos répétaient les paroles émues du colonel et les sons cuivrés de la fanfare. Tous les assistants étaient pénétrés d'une profonde émotion et je pus voir sur le visage de nombreux soldats des larmes couler au souvenir des chefs qu'ils avaient perdus.

Le colonel donna un dernier salut à la petite croix et, d'une voix émue qu'il s'efforça de grossir pour cacher l'émotion qui l'étreignait, il rassembla ses hommes et la petite troupe se remit en marche. Mais pendant longtemps elle fut silencieuse; pas un chant, pas un cri; chacun songeait et avait de la tristesse au cœur. Les deux morts planaient sur la montagne.

Qu'on me pardonne ce souvenir, mais cette humble et simple petite croix fixée dans le rocher, la cérémonie émouvante à laquelle elle a donné lieu, les larmes répandues par ces rudes montagnards, tout cela dépeint bien l'esprit du corps des alpins, le dévouement et l'affection qui unissent tous les hommes, officiers et soldats.

On peut dire que nos chasseurs des Alpes sont des troupes d'élite, admirablement dressées et capables d'une endurance, d'une énergie à toute épreuve.

Aussi, bien que les trois actes qui résument à eux seuls toute la guerre : marcher, vivre et combattre, deviennent particulièrement difficiles en pays de montagne, on peut être certain qu'apprenant à marcher et à vivre à la dure école de leurs manœuvres, les troupes alpines seront de fortes troupes, car bien combattre est dans le sang français.

Georges CAYE.

VERS L'ENFANCE

LA MAISON

Quand je reviens pensif vers la blanche demeure
Où le destin voudra peut-être que je meure
Aussi candidement qu'autrefois j'y naquis ;
Quand, le cœur pénétré d'un sentiment exquis
Et d'un inexprimable amour l'âme charmée,
Je reviens chancelant vers la maison aimée,
Vers le modeste seuil entre les seuils élu
Où mes premiers regards dans la nature ont lu,
Attendri, de pieux souvenirs je me grise,
Je me retrouve enfant malgré ma barbe grise,
Et dans les moindres coins mon rêve se blottit,
Et tout en moi se fait innocent et petit.
O toit béni paré de somptueuses treilles,
Où vibraient tant d'essaims dans les grappes vermeilles
Que toujours quelque vol gracieux te hantait,
Même à l'heure nocturne où le monde se tait,
Je revois à travers la brume des années,
Dans l'évocation de choses surannées,
Tes murs éblouissants, ton calme hospitalier
Et ton air indulgent à mes jeux d'écolier.
Je retrouve surtout, vision qui se grave
Ineffaçablement, l'aïeul austère et grave,

Mais dont la gravité se fondait en douceur
Lorsque, le soir venu, d'un ton lent et berceur,
Il contait quelque fable héroïque ou si tendre
Que l'écho s'en faisait en moi longtemps entendre,
Et que, plus tard, mon front posé sur le chevet,
Le récit merveilleux en songe s'achevait.
Oh ! quels sommeils de joie et quels réveils de fête !
Comme de vrais rayons la lumière était faite !
Comme tout me semblait caressant, léger, clair,
Et l'azur plus limpide, et plus suave l'air !
Comme tremblaient les voix fraîches et cristallines
Que la brise apportait des lointaines collines !
Que la molle rivière en murmurant coulait !
Que savoureux étaient le pain bis et le lait !
Et que le moindre deuil, humble toit qui fus nôtre,
Dans l'âme de chacun en suscitait un autre !
Quand je reviens pensif vers la blanche maison
Où les pampres brodaient un rustique blason,
Vers la maison natale et des prés d'or voisine ;
Quand je pénètre ému dans la grande cuisine,
Puis dans l'étroite chambre où je dormis enfant,
Je ne sais quoi de pur, de bon, de réchauffant
Ranime par degrés ma mémoire engourdie
Et chantonne très bas quelque humble mélodie,
Un refrain de jadis dont le secret divin
Enivre et rajeunit comme un antique vin !
Hélas ! mort est l'aïeul, closes sont les persiennes,
Et le temps a tué les chimères anciennes,
Et seul parfois, les yeux furtivement rougis,
Je songe au vénérable et modeste logis.

LA ROMANCE

La romance enfantine aux cadences anciennes
Sur vos lèvres de grâce un peu musiciennes,
A chanté doucement comme si quelque glas
Sonnait la fin de tout dans un monde très las.
Plus tremblant que l'oiseau sur sa frêle couvée,
Le regard immobile et l'âme captivée,
J'ai longtemps écouté le refrain d'autrefois
Où revivaient les prés, les collines, les bois,
Les treilles sur les murs, les roses sur les portes,
Tout le cadre adoré des espérances mortes.
Mon cœur pesant, mon cœur fait de glace et de nuit
Vogua sur la chanson murmurante qui fuit,
Comme sur les flots clairs une lourde banquise;
Et j'ai goûté soudain l'illusion exquise,
Sentant par votre voix mon rêve caressé,
De revivre un instant l'harmonieux passé.

L'ATRE

A Félix Jeantet.

Et voici l'âtre éteint qui jadis éclairait
La maison d'un feu vif et d'un bonheur discret;
Voici le foyer mort qui vers les moindres fentes
Allongeait autrefois ses lueurs réchauffantes;
Voici l'âtre désert qu'en des passés anciens
Hantaient les chevaliers et les magiciens;

L'âtre où le preux sublime et la légère fée,
L'un revêtu d'airain, l'autre d'or étoffée,
Vivaient sous l'auréole étrange que leur font
L'héroïque légende et le conte profond.
Oh! l'Armure invincible! oh! la douce Peau-d'Ane
Qu'un père monstrueux au morne exil condamne!
Oh! les géants surpris par l'adresse des nains,
Les pages séducteurs, les monarques bénins!
Chacun d'eux à son tour errait, grave ou folâtre,
Dans les pétillements symboliques de l'âtre,
Et dans un tourbillon d'étincelles passait
L'Oiseau couleur d'azur ou le Petit-Poucet;
Et, blotti dans mon coin, j'aimais tout ce que guette
Le talisman subtil, la prudente baguette,
Et j'aimais d'autant mieux le beau récit trompeur
Qu'il était plus sinistre et qu'il faisait plus peur.
Oh! dans l'ombre, où toujours quelque traître chuchote,
Sur sa maigre monture attendre don Quichotte!
Oh! la mine farouche et les yeux arrogants,
Dans leur sombre caverne entrevoir les Brigands!
Oh! le Génie affreux de la forêt sauvage,
La fontaine enchantée au limpide breuvage,
Les bois mystérieux peuplés de loups-garous!
Oh! le chant des rouets, la plainte des verrous,
Et, suscitant l'émoi d'une pitié subite,
Les donjons délabrés qu'un cher fantôme habite!...
J'aimais, j'aimais surtout l'humble aïeul évoquant,
Venue on ne sait d'où, partie on ne sait quand,
Dans les brumeux contours d'un nuage ébauchée,
La fantasmagorique et fière chevauchée
Qu'attend une captive aux tours des vieux manoirs;
Et, durant les hivers monotones et noirs,
Les contes, emplissant mon esprit de merveilles,

Illuminaient les jours en abrégeant les veilles.
L'âtre était le soleil propice du foyer,
Et pour moi, plus que l'autre il savait flamboyer.
Ah! que ces souvenirs, aux heures d'amertume,
M'ont attendri souvent de leur grâce posthume!
Comme, avec le regret de ce temps disparu,
En mon rêve, un désir vaguement triste a crû!
Pourtant, désabusé des chimères sereines,
De princes amoureux et de tragiques reines,
Je sais que jamais plus, inclinés sur mon front,
Ces mensonges divins ne me consoleront!

L'ÉCOLE

Comme les souvenirs s'éveillent un par un!
Comme le moindre souffle ou le moindre parfum,
Un chant, une clarté qui filtre sous la porte,
Ressuscitent en nous quelque illusion morte!
École où s'ouvre l'âme enfantine, pourquoi
Ma pensée aujourd'hui vole-t-elle vers toi,
Dont les saintes leçons n'étaient jamais moroses,
Comme vers un jardin peuplé d'anciennes roses?
Pourquoi dans un rayon vermeil m'apparais-tu,
École dont le cœur en mon cœur a battu,
Que j'aime d'un amour grave, et qui la première
Dans mes yeux étonnés mis un peu de lumière?
Savait-il donc, le maître incliné tendrement
Sur ma jeune ignorance au frêle bégaiement,
Qu'en moi souffrait déjà le sensible poète
Qu'émeut une douleur et qu'une ombre inquiète?
Qu'après avoir naguère épelé sous ses yeux
Le livre enluminé de symboles joyeux,

Me résignant sans haine à l'angoisse future,
Je tenterais plus tard d'épeler la Nature,
Et, parmi tant d'espoirs sans cesse agonisants,
D'exalter l'héroïsme âpre des paysans
Et la mort des soleils étincelants ou blêmes?
Comme l'école, hélas! la vie a ses problèmes,
Ardus toujours, parfois tristement orageux;
Mais on n'y trouve plus le rire ni les jeux,
Ni l'attrayant labeur, ni la naïve extase.
Aux heures où la vie est trop lourde et m'écrase,
Où m'étreint le regret du bonheur disparu,
A toi je songe, école, où mon esprit a crû,
Où j'ai senti grandir en mon âme fragile
Le zèle ardent de ceux qui prêchaient l'Évangile,
Et les nobles pitiés d'où naissent les pardons.
Oui, de toi, chère geôle, à jamais nous gardons
La mémoire attendrie et l'image fidèle;
Et, comme au vieux logis retourne l'hirondelle,
Le cœur pieusement s'en revient adouci
Jusqu'à ces heures d'or exemptes de souci.
Ah! qu'entre tes murs blancs, prison claire et fleurie,
Candidement on aime et purement on prie!
Rappelle-toi! hanté d'aventureux instincts,
Sur la carte, rêvant de rivages lointains,
Navigateur précoce, avec d'obscurs Homères,
Je fis plus d'un voyage au pays des chimères;
Sur tes bancs vermoulus et rustiques, déjà
Mon regard dans le rêve infini se plongea;
Et cependant personne ici-bas n'imagine
A mes vers tant aimés si touchante origine!

LES ANCÊTRES

A Maurice Barrès.

Nous allions quelquefois, mère, t'en souvient-il,
Toi dont le cœur stoïque et dont l'esprit subtil
Se sont évanouis déjà dans l'Invisible,
Vers la calme retraite et vers l'enclos paisible
Où dorment d'un sommeil pur, sinon glorieux,
Dans le sol par leurs bras fécondé, les aïeux.
Là, pèlerins en qui l'espérance surnage,
Accomplissant l'amer et doux pèlerinage,
Nous faisions à ces morts, qu'affligent nos douleurs,
La muette et divine offrande d'humbles fleurs ;
Et les graves cyprès qu'un souffle vague agite
Parlaient aux endormis dans l'insondable gîte ;
Et par l'enclos planté de buis, de pins et d'ifs,
Portant nos vains regrets et nos remords tardifs,
Devant les croix de bois ou les tombeaux de pierre,
Nous laissions se mouiller notre obscure paupière.
Mère, t'en souvient-il ? tous les deux à genoux,
Par d'augustes pitiés attendris, et sur nous
Sentant errer avec des parfums d'asphodèles
La bénédiction de tous les morts fidèles,
Nous recueillions souvent de ceux qui se sont tus
Le don de la sagesse et l'appui des vertus ;
Car les morts lèguent tous un suprême héritage
Qu'aux vivants leur pensée éternelle partage,
Et qui suit loin du champ natal les émigrants ;
Car, liés au passé, nous restons forts et grands,
Si, penchés vers la glèbe antique et nourricière,
Nous respirons leur âme en foulant leur poussière.

Léonce DEPONT.

A TRAVERS L'HISTOIRE

REVUE MENSUELLE DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

FOUCHÉ (1)

Jusqu'ici Fouché était surtout connu comme ministre de la police sous l'Empire. Il a acquis comme tel une réputation légendaire qui hanta Balzac. L'illustre écrivain vit en lui le type accompli de ces policiers sinistres et grandioses, dont la mystérieuse silhouette se profile en tant de pages de ses romans.

Le rôle de Fouché n'a pas été moins important, ni moins intéressant à l'époque révolutionnaire. Un jeune historien qui, pour ses débuts, se signale par un coup de maître, M. Louis Madelin, a mis cette partie de la vie de Joseph Fouché dans la plus vive lumière.

Le 11 novembre 1781, le séminaire de l'Oratoire de Jésus s'enrichissait d'une nouvelle recrue : un jeune homme de vingt-deux ans, pâle, maigre, d'aspect frêle, marchant les yeux baissés. C'était Joseph Fouché, appartenant à une vieille famille nantaise : capitaines au long cours, commerçants doublés de corsaires, ardents à la chasse aux Anglais entre Saint-Nazaire et les An-

(1) Louis MADELIN, *Fouché (1759-1820)*. Paris, libr. Plon, 1901. 2 vol. in-8.

tilles, et qui s'enrichissaient à transporter les épices, le sucre, la cannelle, dans les lourds vaisseaux imprégnés de goudron noir. On a donc commis une erreur, que M. Madelin corrige avec bien d'autres, en faisant de Fouché un parvenu issu de rien. Comme la plupart de ses collègues de la Convention, le futur révolutionnaire appartenait à la bourgeoisie.

Les historiens ont commis une autre erreur en faisant de Fouché un prêtre apostat et défroqué. Quand il fut admis, le 7 décembre 1781, dans la maison de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, Fouché était, il est vrai, tonsuré : il avait reçu les ordres mineurs. Il revêtit l'habit de l'Oratoire; mais tant qu'il n'était pas entré dans les ordres majeurs, il lui était loisible de quitter d'un jour à l'autre la soutane et de prendre femme sans encourir les sentences de l'Eglise. Or, les ordres majeurs, Fouché ne les reçut jamais. En revanche, le jeune oratorien était un modèle de piété tendre et attentive. Le *Petit Carême* de Massillon devint son livre de chevet, et il s'en pénétrait si bien que, quarante ans après, il citait encore à ses correspondants les maximes de son «ex-confrère Massillon». Il allait souvent à confesse et venait fréquemment s'agenouiller devant le banc de la communion. Ce jour, quand il s'inclinait sur la nappe de la table sainte, son visage émacié était d'une blancheur transparente, diaphane comme une vision.

En sortant du séminaire, le jeune homme entra dans la carrière du professorat : classe de cinquième, classe de quatrième, cent vingt livres de traitement, maigre chère et la contrainte de la présence forcée au collège. Il passa ainsi successivement au collège de Niort, à celui de Saumur, à celui de Vendôme. La portion congrue ne le nourrissait guère. Le 3 juin 1785, nous le voyons aspirer aux vacances pour aller «se remplumer» dans sa famille, au Pellerin. «Sitôt que je serai

débarrassé de mes classes, écrit-il, j'aviserai au moyen de porter mon corps, ou plutôt ma frêle lanterne au Pellerin. Vous ne m'avez jamais vu si maigre. Mes os traverseront sous peu toute ma garde-robe. J'ai besoin de deux mois pour me remplumer. Dites, je vous prie, à ma tante que je me repose sur son zèle du soin d'habiller mes flûtes.»

Vendôme le garda deux ans. En 1787, il est appelé à Juilly pour la suppléance des études. La Révolution le trouve principal du collège de Nantes. Les grondements de l'ère nouvelle eurent aussitôt un écho en lui. Il vit, du premier coup d'œil, le champ immense où son ambition pourrait se déployer, cette ambition qu'il avait tant de peine à contenir. La soutane est jetée aux orties. En septembre 1792, il est élu représentant de la Loire-Inférieure à la Convention nationale. Quelques jours après, il épouse, en l'église Saint-Nicolas de Nantes, Bonne-Jeanne Coiquaud, fille du président de l'administration du district. La carrière oratorienne et professorale du confrère Joseph Fouché de Rouzerolles est close. Il va apparaître sous le nom démocratique et conventionnel, qui deviendra si redoutable, de Fouché de Nantes. Cet avenir, de sang et de violences, qui l'eût deviné, en entendant parler le professeur effacé et discret dans le collège électoral de la Loire-Inférieure? Il développait le programme le plus modéré, le plus conservateur, déclarant qu'à l'Assemblée il irait siéger à droite. Et, de fait, ce fut sur les bancs de la droite qu'il siégea les premiers temps.

Un trait est saillant dans le cours de cette existence. M. Madelin le signale avec beaucoup de précision. C'est la persistance des tendances ecclésiastiques : pureté et gravité des mœurs, telles que, sur ce point, amis et ennemis sont d'accord; un certain puritanisme qui en fait non seulement un bon époux et un bon père, mais un censeur parfois sévère des mœurs d'autrui. Il

garde la sobriété et la tempérance et jusqu'à cette mise sévère et sombre qui, à l'époque même où il sera parvenu aux dignités les plus éclatantes, le fera prendre dans les salons de l'empereur pour quelque pédant de séminaire ou de collège égaré dans une cour.

A la Convention, avec son flair si fin et si sûr, Fouché ne tarde pas à démêler que l'avenir est, non aux modérés parmi lesquels il a pris l'engagement de siéger, mais aux violents. La Gironde n'a pas l'énergie ni l'audace nécessaires à la lutte contre la Montagne. Aussitôt son parti est pris : Fouché sera montagnard.

Une belle occasion allait s'offrir à lui pour marquer cette évolution : le vote sur la condamnation du roi. La veille encore il avait hautement déclaré qu'il voterait contre la mort. Il paraît à la tribune et dit ce simple mot : «La mort!» Entre son passé et son avenir le flot de sang vient de couler.

L'histoire révolutionnaire de Fouché, si bien étudiée par M. Madelin, est d'un grand intérêt. Fouché est le type du jacobin. Parmi les jacobins il fut le plus intelligent, le plus actif, le plus remarquable. Du commencement à la fin de sa carrière, il fut le jacobin accompli. Il a le premier formulé leur programme, en termes précis, énergiques, et a essayé de le mettre à exécution. Et à ce programme les descendants qui, aujourd'hui, se réclament bruyamment des grands ancêtres, n'ont rien changé. Ils n'y ont même ajouté aucun trait.

A peine entré dans le comité de l'Instruction publique de la Convention, Fouché réclama en matière d'enseignement le monopole de l'Etat. «La raison d'être de la Révolution, dit-il, c'est de fonder l'empire de la raison. L'instruction seule peut nous amener à ce but. Nous nous occupons de former des écoles primaires dans toutes les parties de la République. L'organisation prompte de ces écoles doit assurer la per-

pétuité des principes de la Révolution. Mais surtout il faut détruire les écoles du préjugé et de la superstition. Il faut les étouffer. Rien n'est plus désirable, plus essentiel à la vie d'une nation, que l'unité des principes. » Le pieux oratorien conclut : « Seule l'instruction publique organisée sur la base du monopole, inspirée de l'esprit révolutionnaire et nettement philosophe, peut contrebalancer l'odieuse influence de la religion. » Le deuxième article est l'anticléricalisme, naturellement. Le troisième, formulé avec une singulière énergie et une clairvoyance prophétique, est la destruction de la richesse. Il ne faut pas, dit Fouché, que l'orgueilleux bourgeois capitaliste se substitue à l'aristocratie nobiliaire. Pour y parvenir il faut réaliser la *Révolution intégrale*. Fouché espère encore que les riches auront assez de bon sens et de générosité pour se dépouiller eux-mêmes au profit des pauvres. S'ils ne le font pas, dit Fouché, la République a le droit de s'emparer de leurs biens. Il suffit à un républicain, ajoute-t-il, d'avoir quarante écus de rente. Est-ce par un développement de ces principes que Fouché laissera à ses enfants une fortune de quinze millions ?

Le dernier point du programme est la guerre aux modérés, immédiatement qualifiés du nom de suspects. « Ce ne sont pas, dit-il, des républicains. C'est contre les modérés, déclare-t-il, que la Révolution est encore à faire. Ces suspects doivent être séparés du commerce social. C'est à travers le corps des suspects de timidité qu'il faut passer la baïonnette. » Ce n'est d'ailleurs pas à lui que l'on reprochera d'être coupable de timidité. Le voici à l'œuvre comme représentant de la Convention dans les provinces du centre, le Nivernais et le Bourbonnais.

Le premier soin de Fouché, arrivant à Nevers, fut, naturellement, de « terrasser le fanatisme ». Il fait abattre les signes extérieurs du culte, croix, statues,

calvaires. Il draine les sacristies. Au cours de Bercy, on fait un amas de chasubles, chapes et autres ornements sacrés, jusqu'à des voiles de religieuses, pendant qu'une bande joyeuse, qui a pour chef d'orchestre notre ex-oratorien lui-même, danse une ronde folle autour des oripeaux de la superstition. Il interdit le port de la soutane. Le prêtre n'est plus autorisé à la porter qu'à l'intérieur de son église. Les enterrements seront laïcs. Il faut lire les articles du décret publié par le représentant de la Convention :

I. — Dans chaque municipalité, tous les citoyens morts, de quelque secte qu'ils soient, seront conduits... au lieu désigné pour la sépulture commune, couverts d'un voile funèbre sur lequel sera peint le sommeil, accompagnés d'un officier public, entourés de leurs amis revêtus de deuil et d'un détachement de leurs frères d'armes.

II. — Le lieu commun, où leurs cendres reposeront, sera isolé de toute habitation, planté d'arbres, sous l'ombre desquels s'élèvera une statue représentant le sommeil. Tous les autres signes seront détruits.

III. — On lira sur la porte de ce champ, consacré par un respect religieux aux mânes des morts, cette inscription : *La mort est un sommeil éternel.*

« Les prêtres et leurs idoles, écrit Fouché à la Convention, sont rentrés dans leurs temples ; l'œil du républicain n'en est plus offensé. »

Considérant en outre que le célibat des prêtres était une chose inconvenante, Fouché décida, non seulement qu'ils auraient à l'avenir l'autorisation de se marier, mais qu'ils y seront obligés dans le délai d'un mois. Il s'agissait pour tous les curés de prendre femme, bon gré, mal gré, et rondement. « Il est temps, disait le proconsul, que cette caste orgueilleuse, ramenée à la pureté des principes de la primitive Eglise, rentre dans la classe des citoyens, renonce à une vie outrageante

pour la nature, favorable à la dégradation des mœurs.» Si bien que, peu de temps après, Fouché pouvait écrire à son compère Chaumette : «Les choses sont au point que le pays où il y avait le plus de superstition n'offre plus au voyageur un seul signe qui rappelle une religion dominante. Le fanatisme est foudroyé!»

Après les curés les soldats. «A l'entendre, dit M. Madelin, tout allait mal du côté de l'état-major. La lenteur des généraux l'exaspérait. Il écrit à la Convention qu'il a recueilli des bruits fâcheux sur les généraux, sur le ministre de la marine, qui, s'il n'est pas un homme faible, est un traître. Il dénonce tout ce monde militaire au Comité de Salut public.»

Puis il passe aux fonctionnaires. Il en veut l'épuration. Déjà il a pris quelques arrêtés «qui ont produit les plus heureux effets». Il tient à Moulins une séance de la Société populaire, spécialement pour entendre les dénonciations contre ceux d'entre les fonctionnaires qui pourraient paraître coupables de modérantisme et, au besoin, pour recevoir leur justification. Il destitue, remplace les membres des municipalités et plusieurs des hauts fonctionnaires du département.

Puis c'est le tour des industriels et entrepreneurs. Sont déclarés supects tous ceux qui négligent de faire travailler, et traître à la patrie «l'entrepreneur qui ne pourvoit pas à la subsistance de ses ouvriers». «Les administrateurs seront requis de faire construire, aux frais des entrepreneurs, les usines qui seront jugées nécessaires pour mettre les ateliers dans la plus grande activité.» Suspect aussi est celui qui n'aura pas emblavé la quantité de terre qu'il emblave ordinairement. Sa terre sera ensemencée à ses dépens par les indigents qui feront la moisson à leur profit. Et les usines sont enlevées aux patrons suspects, les terres aux agriculteurs qui déplaisent.

Et Fouché tonne, avec la plus grande véhémence, contre «les riches égoïstes». «Tout individu, dit-il, a droit d'être nourri aux dépens de la société.» Il interdit formellement aux boulangers d'extraire la fleur de la farine pour faire le pain des riches; et de faire du pain de son pour les pauvres. Tous mangeront le même pain : «Le pain de l'égalité.» — Les richesses entre les mains des particuliers, dit-il, ne sont qu'un dépôt dont la nation a le droit de disposer. Et le représentant de la Convention décrète que tous les citoyens possédant de l'or ou de l'argent monnayé, ainsi que de l'argenterie ou des bijoux, seront tenus de les aller porter au comité de surveillance de leur district.

Pour exécuter toutes ces mesures, Fouché établit les «comités philanthropiques». Le nom était parfait. Ces comités étaient revêtus du droit de surveiller le civisme des fonctionnaires et de consulter les administrés sur le plus ou moins de confiance qu'ils méritaient, de faire des visites domiciliaires, de séquestrer les biens, de faire des fouilles dans les châteaux pour retrouver ce que les riches et les nobles auraient pu cacher, de reviser les fortunes, de faire restituer à la République les fortunes issues de monopoles ou de spéculations, d'établir enfin la taxe des « riches égoïstes», un impôt vigoureusement progressif, et de le recouvrer. Comme certains citoyens auraient pu se trouver assez entachés de modérantisme pour ne pas se plier immédiatement aux injonctions de ces comités, Fouché mit à la disposition de ces derniers l'armée révolutionnaire.

L'or, les trésors, tout était drainé sur Paris. Caisses publiques, coffres-forts des riches, cassettes des châteaux, trésors des églises étaient rapidement emballés. Au pied de la tribune de la Convention, tandis que les députés applaudissaient, étaient ouvertes les caisses remplies d'or, d'argent, d'argenterie, de calices, de

crosses, de vieux bijoux de famille, de vaisselle plate. C'était un étincellement. A l'un de ces envois, Fouché signale particulièrement les crosses d'or et une couronne ducale, en or également. Soudain, un membre de l'Assemblée, apercevant la couronne ducale, la foula aux pieds et la brisa. Il y eut un frémissement dans l'Assemblée. Le geste était beau. « Imprévoyant proconsul, ajoute M. Madelin, ne sachant même pas prélever sur ces envois désintéressés cette couronne ducale, dont, quinze ans après, l'empereur devait ceindre la tête de son ministre de la police, le comte Fouché fait duc d'Otrante. »

De Nevers, le représentant de la Convention fut envoyé à Lyon.

La ville venait d'être prise, le 9 octobre 1793, par le général révolutionnaire Dubois-Crancé. Collot-d'Herbois proposa le fameux décret : « Lyon a fait la guerre à la République, Lyon n'est plus. »

Le 30 octobre, les citoyens Collot-d'Herbois et Fouché furent chargés de se rendre à Ville-Affranchie (Lyon) comme représentants de la Convention. « Ce Collot-d'Herbois, ancien acteur, buvait et mangeait, dit M. Madelin, et s'amusait grossièrement. Toujours ivre, bientôt alcoolique, il aimait, en amateur de coulisses bien stylées, le repas fin après la grande scène jouée, et l'ivresse des vins capiteux se mêlant à celle des applaudissements du parterre. » Auprès de lui Fouché faisait contraste. « Tandis que son collègue Collot allait des estrades où il pérorait aux filles débraillées, lui, Fouché, passait avec sérénité et douceur de la guillotine à un petit berceau. »

Arrivé à Lyon, le premier acte de Fouché fut de parcourir la ville suivi d'une cohorte armée de haches et de piques, abattant, comme à Nevers et à Moulins, croix et statues, pillant les sacristies. Les gars criaient : « A bas les aristos ! Vive la République ! Vive la guil-

lotine!» Ils portaient des vases sacrés, calices et ciboires enlevés aux sacristies. Ils poussaient un âne revêtu d'une chape d'or et coiffé d'une mitre. A la queue de l'âne étaient attachés un crucifix, la Bible et l'Evangile. On s'arrêta sur la place où un brasier fut allumé. Le crucifix et l'Evangile y furent brûlés tandis que l'on faisait boire l'âne dans le calice et que l'on s'efforçait de lui faire manger des hosties; mais la bête ne les trouvait pas de son goût. Pour marquer solennellement le caractère officiel de la cérémonie, les trois représentants de la Convention, Collot, Laporte et Fouché la consacraient de leur présence.

Ce furent les premiers actes, mais Fouché manda aussitôt à la Convention que l'on ne se contenterait pas de ces satisfactions platoniques. «Nous le jurons, s'écrie-t-il, en un beau mouvement d'éloquence, le peuple sera vengé. Notre courage sévère répondra à sa juste impatience. Le sol, qui fut rougi du sang des patriotes, sera bouleversé. Tout ce que le vice et le crime avaient élevé sera anéanti, et sur les débris de cette ville superbe et rebelle, qui fut assez corrompue pour demander un maître, le voyageur verra avec satisfaction quelques monuments simples élevés à la mémoire des amis de la Liberté et des chaumières éparses que les amis de l'Egalité s'empresseront de venir habiter pour y vivre heureux des bienfaits de la nature.»

Pour hâter cet heureux jour, si conforme aux plus doux préceptes de la philosophie de Rousseau, Fouché, assisté de son digne acolyte, commence la démolition. Le son des pioches retentissait contre les pierres; mais le proconsul s'aperçut bientôt que les pioches n'allaient pas assez vite. «Les démolitions sont trop lentes, écrit-il à la Convention; il faut des moyens plus rapides à l'impatience républicaine. L'explosion de la mine et l'activité dévorante de la flamme peuvent

seules exprimer la toute-puissance du peuple. Sa volonté ne peut être arrêtée comme celle des tyrans. Elle doit avoir l'effet du tonnerre.» En vertu de ces principes d'une justesse évidente, on fit sauter les maisons que l'incendie n'avait pas dévorées.

Puis Fouché décrète, comme à Nevers et à Moulins, la confiscation des richesses. «C'est, dit-il, l'anéantissement de la ploutocratie.» Et pour empêcher qu'après cette opération salutaire elle ne se reforme, il établit un bon système de taxes et d'impôts progressifs qui y remédieront. «Il ne faudrait pas, observe-t-il, — et ici il voyait vraiment juste, — qu'à l'ancienne aristocratie détruite s'en substituât une autre, celle de la richesse, qu'à la noblesse succédât la bourgeoisie.» Tous les citoyens infirmes seront logés, nourris, entretenus aux dépens de leurs concitoyens, ainsi que les vieillards, les orphelins, les indigents. Il sera fourni à tous les citoyens valides du travail et les outils et instruments qui leur sont nécessaires.

Les souliers de cuir sont proscrits comme aristocratiques. Tout le monde portera des sabots de bois. Fouché interdit aussi le port du drap bleu

Les mitraillades furent le couronnement de l'œuvre.

Ce qui paraîtra odieux, ce n'est pas tant que ces hommes aient assassiné et volé : c'est l'hypocrisie des formes. Collot et Fouché établirent donc un tribunal permanent, trié sur le volet, présidé par une de leurs créatures, un nommé Parein. Les membres de ce tribunal avaient la charge d'envoyer leurs concitoyens à la mort — légalement. L'arrêté qui les instituait traçait clairement leur conduite : «Au nom de l'humanité, ceux qui allaient comparaître devant eux étaient hors la loi.» L'arrêté ajoutait qu'il s'agissait de «nettoyer» les prisons. Ce fut un nettoyage énergique.

On commença par guillotiner. Mais toutes ces têtes, qu'il fallait couper une à une, prenaient bien du temps.

La liberté et l'humanité exigeaient une manière de faire plus rapide. Le spectacle s'élargit et devint réellement digne de la Révolution.

Nous sommes au 14 frimaire. Dans la plaine des Brotteaux, entre deux fossés parallèles, où ils pourront immédiatement être enterrés, soixante-quatre jeunes gens sont garrottés et alignés deux par deux. En face d'eux les canons de l'armée révolutionnaire. Les jeunes gens vont mourir et chantent le *Chant du départ*, ample et sublime. Ils le chantent comme Vergniaud au moment où la guillotine le lui trancha dans la gorge. Au signal donné de l'estrade, où président, solennels et graves, nos trois représentants de la Convention, le feu est mis aux pièces. Comme une bourrasque fauche le blé, la mitraille abattit la troupe humaine. Quelques-uns, blessés à mort, râlant, chantaient encore d'une voix expirante le *Chant du départ*. Les soldats les achevèrent à coups de crosse et de baïonnette.

Ce ne fut là qu'une répétition, comme disait Collot; mais, avec son habitude du théâtre, il jugea qu'elle avait été excellente et décida, avec Fouché, de donner de véritables représentations. Et, dans la plaine des Brotteaux, ce furent des fournées de deux et trois cents victimes roulant pêle-mêle dans les fossés sanglants.

Les représentants envoient à la Convention leurs bulletins de triomphe : ils célèbrent la «sainte», la «courageuse proscription». — «Une salutaire terreur, note Fouché, est ici à l'ordre du jour.» — «La guillotine, la fusillade, ne vont pas mal, écrit, le 24 frimaire, Pilot, sans-culotte lyonnais, à son ami Gravier. Soixante, quatre-vingts, deux cents à la fois sont fusillés et tous les jours. On a le plus grand soin d'en mettre tous les jours en état d'arrestation pour ne pas laisser les prisons vide.»

En considération de la manière si distinguée dont Fouché s'était acquitté de ses missions, il fut élu, le 8 prairial an II, président des jacobins. Il était en effet le meilleur et le plus grand d'entre eux. Les jacobins lui rendirent justice en le portant à la place d'honneur.

Fouché flaira la fin de l'ère révolutionnaire et tourna aussitôt ses yeux vers l'étoile levante du premier Consul. Au 18 brumaire il était déjà ministre de la police. Il favorisa de tout son pouvoir le triomphe du futur empereur, fit fermer les barrières, arrêter le départ des courriers, placarder une proclamation, suspendre les municipalités républicaines. Bonaparte maintint Fouché au ministère de la police et l'on sait quels services l'habile homme rendit à Napoléon. Celui-ci le couvrit d'or et de dignités, le fit sénateur et duc d'Otrante. Il lui donna des sommes immenses. Fouché acquit le domaine et le château de Ferrières. C'est aujourd'hui la propriété du baron de Rothschild. L'ancien jacobin prit pour armes : « D'azur à la colonne d'or, accolée d'un serpent de même et accompagnée de cinq mouchetures d'hermine d'argent posées 2, 2 et 1, et au chef de gueules semées d'étoiles d'argent. Couronne et manteau de duc. »

Après Waterloo, Fouché agit une fois de plus avec la plus grande habileté. La Chambre des représentants nomma le 23 juin 1815 un gouvernement provisoire à la tête duquel elle plaça le duc d'Otrante. Dans ce moment l'ancien petit professeur de l'Oratoire se trouva au sommet de la France. Mais il avait toujours sa mine cauteleuse, humble et tranquille. Il était au comble de ses vœux. S'il eût pu choisir, ses préférences eussent été sans doute pour les d'Orléans; vis-à-vis des Bourbons, ses déclarations et ses mitraillades

révolutionnaires étaient tout de même faites pour le gêner un peu. Mais dès qu'il sentit que le vent soufflait vers les Bourbons, prestement il y tourna ses voiles. Et Louis XVIII lui rendit le ministère de la police. Ministre de la police du frère de Louis XVI : ce fut le brillant couronnement de la carrière accomplie par le plus intelligent des jacobins.

Cette histoire, M. Louis Madelin l'a contée avec un beau talent d'écrivain et une étonnante abondance de sources. La partie consacrée à l'époque impériale n'est pas moins neuve dans son livre que celle qui se rapporte à la Révolution. Le cadre restreint de cette étude ne nous a pas permis d'y insister.

Frantz FUNCK-BRENTANO.

LES LIVRES ET LES MOEURS

M. GABRIEL D'ANNUNZIO : LE FEU (1)

I

Jadis, lorsque dans la voluptueuse Athènes les courtisanes étaient amenées de Lesbos ou de Corinthe, leurs futurs amants demandaient en s'informant d'elles : « Parlent-elles bien ? » avant de dire : « Sont-elles belles ? » Ces dilettantes étaient amoureux de beau langage autant et plus que de belles formes. Ils n'estimaient déjà plus la nature qu'à travers les ornements de l'art. Et comme ils se plaisaient aux subtilités de la métaphysique, ils les allaient regarder voltiger sur des lèvres roses qui étaient peintes. Dociles à satisfaire ces caprices, les femmes cultivaient leur esprit à l'égal de leur corps. Elles fréquentaient les philosophes pour leur dérober les contours de leurs pensées, et les poètes pour s'emparer de leurs grâces ailées. Ainsi Platon met dans la bouche de Diotime de Mantinée ses plus belles maximes touchant l'amour. Périclès écoute les conseils d'Aspasie qui donne à l'idiome d'Ionie de délicieuses

(1) *Le Feu*, par Gabriel D'ANNUNZIO, traduction de M. Hérelle. (Calmann Lévy, édit.)

cadences. Laïs est le spirituel agrément de Corinthe, et Praxitèle s'étonne que Phryné ne se contente point de parler de son art au moyen de ses seules lignes arrondies, et choisisse avec un goût parfait la meilleure de ses statues pour l'offrir à Thèbes. Des courtisanes on allait donc apprendre la vérité. Cependant j'imagine que leurs paroles n'étaient point nouvelles. Mais, passant par leurs bouches, elles le paraissaient. Leur beauté distribuait une originalité inattendue aux plus anciennes théories. Et comment ne pas oublier les poètes et les philosophes qu'elles vulgarisaient, en les regardant parler ?

Comment donc ne pas trouver un air de nouveauté aux romans de M. Gabriel d'Annunzio ? Sans doute il a beaucoup lu et beaucoup retenu. Et l'on démêle évidemment, à travers ses livres, les voyages et les découvertes qu'il fit dans diverses littératures. Mais de ce qu'il revient comme un galion chargé de richesses, fruit de rapines heureuses, convient-il de lui discuter un génie inventif qui n'est pas nécessaire ? Qui songerait à accuser Diotime de plagier Socrate ? Par le fait même qu'elle est belle, elle cesse d'imiter. Un pur artiste peut représenter les plus banals sujets : s'il leur communique la faculté de nous émouvoir et de tendre nos désirs vers la beauté, son originalité est rare et précieuse. C'est le cas précisément de M. d'Annunzio, qui ne cesse point d'être un pur artiste pour notre plaisir. Nous consentons volontiers à ce qu'il prête une forme somptueuse aux pensées des autres. Et peut-être même oublierons-nous ses larcins, puisque nous en tirerons profit. Mais, plus vieux que les Athéniens, nous sommes aussi plus avisés. Nous savons que des lèvres roses suffisent à ranimer des paroles glacées, et nous faisons mieux la part de la sagesse et de la beauté. Que le triomphateur italien cesse donc de croire nous éblouir par l'éclat de son nihilisme joyeux : nous ne

prendrons point au sérieux le théoricien. Il peut épuiser les noms de fleurs ou de fruits pour donner de la diversité aux séries de ses romans. Nous ne reconnaîtrons nullement cette diversité : les romans *de la rose*, *du lys*, *de la grenade* ne sont que les exercices élégants d'une même force voluptueuse. Leurs lecteurs et leurs lectrices ne se trompent pas lorsqu'ils y cherchent uniquement du plaisir : n'est-ce point ce qu'on a coutume de demander aux courtisanes ? A quoi bon chicaner sur la qualité de ce plaisir ?

M. d'Annunzio est le poète de la sensualité. Il en est plutôt le rhéteur. Et j'allais dire le rhétoricien, en songeant à la perversité vaine qu'il étale complaisamment et dont il a cette fierté convenable au collège. Dans *Episcopo*, il dit de ses protagonistes : « Ce qu'ils faisaient était coupable, et ils le faisaient naturellement. » Il ne manque jamais de nous avertir de la culpabilité d'une nature qu'il nous invite à suivre. Il ne s'aperçoit pas que, par le tempérament échauffé qu'il accorde généreusement à ses héros, il atténue ou diminue leurs péchés. Car il tient à leurs péchés afin d'être pervers. Le mot connu de la Napolitaine qui savourait un sorbet de ses lèvres gourmandes : « Comme il serait meilleur, si c'était une faute ! » le hante visiblement. Il attribue à l'amour une force invincible, mais s'il supprime la volonté qui le repousse, il rétablit la volonté qui le complique et en peut faire un vice. Il le dédaigne, s'il ne lui peut donner un goût d'inceste ou de cruauté. Car il voit la nature à travers son âme qui est toute grimée par les artifices de l'art. Son imagination est beaucoup plus ardente et voluptueuse que sa sensibilité qui est plutôt mesquine et essoufflée. Et c'est pourquoi il m'apparaît comme le rhéteur, et non comme le poète de la sensualité. Cela se devine à le lire. Il paraît que cela se comprend mieux encore à le connaître. Lorsqu'il vint à Paris en janvier 1898 pour

assister au succès de *Ville morte*, qui fut réservé et poli, M. Jules Huret nous en fit un portrait clairvoyant : « M. Gabriel d'Annunzio, écrivait-il, a trente-deux ans. De taille moyenne, élancé, plutôt frêle, avec ses cheveux courts et roux qui se font rares sur sa tête fine d'oiseau et qu'il ramène horizontalement sur les tempes, avec son dos déjà un peu voûté, il a l'air d'un de ces êtres aristocratiques qui ont commencé tôt la vie. Sa moustache rousse est coupée ras sur le bord de la lèvre, les pointes sont retroussées brusquement sur les commissures, une petite barbe en pointe achève le menton. Le nez est régulier et fort ; la cloison qui sépare les narines s'allonge, au-dessous, en un lobe de chair proéminent. Ses yeux, d'un bleu pâle de violette passée, sont à moitié recouverts par une large paupière. Sous ces yeux, de petites rides, séparées par de délicates boursouflures, inscrivent une fatigue précoce. La bouche fine s'ouvre largement pour le sourire sur des dents soignées. *Et l'on cherche vainement sur cette figure la trace de cette sensualité débordante, quasi sauvage, que son héros privilégié manifeste en toutes ses œuvres.* L'ensemble apparent de cette physionomie est plutôt volontaire et froid. C'est un cérébral, à coup sûr très maître de lui, plus sujet à s'enthousiasmer sur un beau vers que capable de s'émouvoir réellement sur une douleur étrangère. N'a-t-il d'ailleurs pas écrit : « Il faut conserver à tout prix sa liberté complète, jusque dans l'ivresse ? »

Oui, la personne éclaire l'œuvre elle-même. Mais celle-ci, lue avec soin, donne déjà l'impression bien nette d'un virtuose bien plus que d'un sensitif. On dit que les cloches sonnent l'office, et n'y vont pas. Les romans de M. d'Annunzio font un carillon bien joyeux. Son imagination est merveilleusement abondante et riche en visions plastiques et voluptueuses. Ses nerfs même sont excitables. Mais sa sensibilité ne l'est guère.

On n'entend pas dans ses ouvrages les battements tumultueux de son cœur. Il se plaît aux artifices et aux mots. Il se prête au luxe des formes et des couleurs. Mais il ne se donne pas.

N'est-ce pas l'art mystérieux des courtisanes de simuler les transports heureux de l'amour? Cependant leurs caresses ne sont point l'amour.

II

Qu'on ne cherche donc point dans *le Feu* une haute pensée directrice! M. d'Annunzio a seul l'illusion qu'il a créé une théorie d'art et de vie fondée sur l'exaspération de la personnalité par la joie, car cette théorie date du premier homme qui mangea la pomme pour devenir très puissant. Ce grand artiste ne sait que nous enchanter par sa sensuelle imagination, et lorsqu'il a voulu raffiner cette imagination dans *les Vierges aux rochers*, il n'a réussi qu'à la subtiliser sans lui donner un caractère spirituel. Il est et demeurera l'*enfant de volupté :* enfant par l'importance qu'il attache à la matière, et aussi par la vantardise quelquefois laborieuse de son libertinage, voluptueux par son art habile à saisir le côté plastique des choses, à leur arracher leur contour en y joignant un éclat plus riche, à traduire enfin toutes ses pensées par des images.

Dans une de ses premières odes (1), il chante la joie de *regarder avec des yeux enflammés le visage divin du monde comme l'amant regarde l'aimée.* Mais si la beauté de la nature le transporte, il rougirait d'éprouver une extase naturelle; il faut qu'il ajoute à ses sensations primitives. Il arrive ainsi à les corrompre en

(1) *Canto Novo.*

les embellissant, et pour flatter les grâces de la terre, il ne trouve pas de louange plus caressante que de les comparer à quelque œuvre d'art. Il découvre aux lumières du jour une ressemblance avec les éclatantes couleurs d'un Véronèse ou d'un Tintoret. L'heure où tombe le soir à Venise, l'heure où les choses resplendissent d'un or merveilleux, — il l'appelle l'heure du Titien. La littérature et l'art l'ont empoisonné. Il ne sent plus qu'à travers leur beauté immobile. Il transpose constamment la vie réelle en vie fictive. Il ne distingue pas le monde qui souffre et jouit en vérité de celui qui peuple ses rêves. Comme son héroïne, Violante, qui mourut pour avoir respiré des parfums trop forts, il a perdu la fraîcheur des cœurs neufs qui découvrent la vie, pour avoir trop précocement et trop avidement cultivé la flore ingénieuse de l'art. « Tous les lieux que vous regardez deviennent vos inventions, » dit la Foscarina au héros du *Feu*. Mais en substituant à leur beauté réelle celle de son imagination, le poète Stelio Effrena, où M. d'Annunzio a mis sa ressemblance, croit-il abolir ces charmes naturels qu'il a dédaignés ?

M. d'Annunzio est donc doué d'une sensibilité artificielle et médiocre. Mais il est assez adroit pour choisir des décors qui permettent à son imagination merveilleuse de suppléer à ses défauts. Venise est le décor du *Feu*, et Venise, avec toute sa beauté mourante, son passé, sa tristesse, n'est-elle pas l'excitatrice désignée des nerfs fatigués, et des cœurs à qui l'amour ne suffit point s'il n'est apprêté ? « Connaissez-vous au monde, dit Stelio, un autre lieu qui, autant que Venise, possède à certaines heures les vertus de stimuler l'énergie de la vie humaine par l'exaltation de tous les désirs jusqu'à la fièvre ?... Moi, lorsque je vogue sur ces eaux mortes, je sens ma vie se multiplier avec une énergie vertigineuse. » Il goûte frénétiquement ce que la lu-

mière du soir apporte de douceur et de mélancolie à ces marbres et à ces eaux qu'elle anime de reflets changeants. Déjà les souffles du vent annoncent l'automne, et l'éclat plus doré et plus rapide des teintes répandues sur les choses avertit de la fin des joies ardentes de l'été. Stelio, avisé de cette mort prochaine, la rend aussitôt visible dans un tableau magnifique qui évoque comme un être de chair la descente de l'automne sur Venise : « Ne vous semble-t-il pas, dit-il, que nous suivons le convoi de l'Eté, de la Saison morte? Elle gît dans la barque funèbre, vêtue d'or comme une dogaresse, comme une Loredana, une Morosina ou une Soranza du siècle vermeil; et son cortège la conduit vers l'île de Murano, où quelque maître du feu l'enfermera dans un coffre de verre opalin, afin que, submergée au fond de la lagune, elle puisse du moins à travers ses paupières diaphanes contempler les souples jeux des algues, avec l'illusion d'avoir toujours autour de son corps la vie de sa chevelure voluptueuse, en attendant que le Soleil la rappelle. »

Cette citation résume la manière de M. d'Annunzio. Il procède ainsi, par des comparaisons larges et superbes qui donnent de l'ampleur à sa rhétorique. Cette rhétorique, il faut le reconnaître, n'est jamais lasse; à la moindre émotion verbale, elle s'enfle et s'enflamme, et se répand comme un incendie, ou plutôt comme un feu d'artifice, à travers l'espace : les soleils tournoient, les fusées montent dans le ciel, rapides et légères, et retombent en pluie d'or. Elles dépassent en éclat les astres, et elles partent avec fracas. Il est des hommes qui préfèrent le silence amical des étoiles.

Le romancier italien n'oublie pas qu'il est un théoricien. N'apporte-t-il pas sur la terre la joie de vivre, en proclamant que la volupté est et doit être la maîtresse du monde? Les hommes doivent s'y adonner résolument. Ce moyen d'existence n'est pas à la portée de

tous. Mais le monde de M. d'Annunzio a des limites aristocratiques. Nous le voyons ainsi dans *le Feu* proclamer la beauté du plaisir. Venise lui enseigne «que le plaisir est le moyen le plus certain de connaissance que nous ait départi la Nature, et que l'homme qui a beaucoup souffert est moins sage que l'homme qui a beaucoup joui.» Cet enseignement de Venise vouée à la mort et attendrissante dans sa grâce malade est spécial à M. d'Annunzio. Et il croit tirer le même enseignement de la fable du *Feu*. Or, il se trouve que dans ce livre, c'est la Foscarina, c'est la femme qui est le symbole de la ville et qui est, comme elle, menacée de décadence, par qui nous sommes émus et douloureusement attristés, tandis que le poète Stelio Effrena nous apparaît comme un égoïste monstrueux, et, — ce qui est pire, — comme un insupportable bavard. Il jongle avec les images, les rythmes, les paraboles, c'est entendu; il a toujours à placer quelque belle anecdote ou quelque rappel d'art plastique, c'est convenu; mais il ignore totalement la valeur d'une sensation demeurée secrète, le charme que donne le mystère à nos sentiments, et il ignore encore la simplicité, l'humanité, la douleur, en un mot, la vie humaine. Voilà un résultat que n'a pas cherché M. d'Annunzio. Ce Stelio, qui borne l'univers à son plaisir, et ne voit dans la suite de nos émotions sentimentales ou intellectuelles qu'une matière à expressions choisies, est pour son auteur, — c'est visible, — un personnage rare et supérieur. Je consens qu'il éblouisse quelques instants, mais il fatiguera bien vite par son élocution maniérée, car il est doué d'une facilité déplorable et sa parole coule comme un robinet, mettons d'eau bouillante.

«Sentez-vous l'automne, Perdita? dit Stelio à son amie. — Oui, en moi! — Vous ne l'avez pas vu hier lorsqu'il est descendu sur la ville?...» Et tandis qu'il célèbre en phrases pompeuses et toutes pleines de fan-

fares les noces de l'Automne et de Venise, elle qui sait la vie, parce qu'elle a souffert et pleuré, elle connaît qu'elle marche avec certitude vers la plus cruelle des douleurs par une voie fleurie. Car ils s'aiment, car il est jeune, car elle est lasse d'avoir trop vécu quand elle parvient à ce dernier amour auprès de quoi ses amours passées sont comme les astres des nuits auprès de la lumière du jour. Il a été, il est encore son admiration et son culte. Elle comprend bien que se donner à lui, c'est briser pour une brève joie une amitié dont la dévotion pouvait être douce et durable; mais parce qu'elle aime pourra-t-elle se refuser, et ne lui appartient-elle pas déjà?

Là est le sujet du *Feu*, et ce n'est pas un sujet original. Mais il a sa beauté qui est faite de la passion de la jeunesse perdue. Et toutes les théories du romancier sur la joie de vivre n'empêchent point que l'intérêt de son œuvre se soit condensé sur cette pauvre femme effrayée. La Foscarina, — la tragédienne qui a connu les mille triomphes de la scène et les hommages des hommes assemblés, la femme qui a été adulée, flattée, adorée, — ne peut plus être heureuse. Elle-même va saccager son dernier amour. Elle est obsédée par cette vision que son poète a si bien décrite, la venue légère de l'automne. Le premier matin après qu'elle s'est donnée, elle a regardé son amant s'éloigner de sa maison, elle a lu distinctement le bonheur sur son visage, mais elle a deviné que ce bonheur était celui de se retrouver libre, de respirer l'air frais, de se sentir jeune encore dans le vent et dans l'aurore. A ses côtés elle ne peut dormir, tant elle a peur qu'il ne l'observe pendant son sommeil avec des yeux trop lucides. Comment espérerait-elle retenir et fixer cette âme débordante de désirs, et accoutumée à prendre ces désirs pour sa seule règle? «Il y avait toujours en lui une ardeur démesurée de vivre, comme si chaque se-

conde lui eût paru la dernière et qu'il eût été sur le point de s'arracher à la joie et à la douleur de l'existence, ainsi qu'on s'arrache aux caresses et aux larmes d'un adieu d'amour. Et c'était à cette avidité insatiable qu'elle voulait suffire à elle seule ! » Elle n'a pas cette illusion, et dans son besoin de matérialiser ses angoisses, de leur donner un corps et une existence réelle, elle a le pressentiment que Stelio aimera un jour son amie Donatella Arvale qui est semblable par la beauté et par la jeunesse au printemps de la vie. Elle sait d'avance qu'elle sera vaincue par ce frais amour qui peut-être n'est pas encore éclos. Avec un douloureux acharnement à détruire elle-même son bonheur, elle s'efforce de hâter cette éclosion. Pris de pitié malgré son féroce égoïsme, il a beau lui dire : « Veux-tu que nous partions ? Veux-tu que nous laissions derrière nous la mélancolie ? Veux-tu que nous allions dans des pays qui n'ont pas d'automne ? » elle sait que l'automne est en elle et que partout elle l'emportera dans son cœur fané qui n'a plus la force de la confiance. Et c'est elle qui va précipiter la crise. Dans l'île de Murano, où elle erre avec son amant, elle lui demande tout à coup : « Pensez-vous souvent à Donatella Arvale, Stelio ? » Elle n'a pu retenir cette question imprudente. Toujours elle voit entre eux la jeune fille dont elle prépare la victoire. « Elle doit être à vous, » assure-t-elle à Stelio.

Cette analyse du pressentiment est une des beautés de ce livre encombré malheureusement de trop d'emphase. L'amour se détermine quelquefois par des causes si légères. Tant d'hommes ou de femmes furent aiguillés vers une passion qui devait remplir leur vie par une parole indiscrète, par un mot lancé au hasard, par des circonstances qui semblaient insignifiantes. L'amante de Stelio n'a aucune raison de croire qu'elle sera abandonnée un jour pour Donatella; celle-ci est absente, reléguée dans une solitude auprès d'un père

dément : quelle inquiétude peut-elle inspirer? Mais elle est la jeunesse, et son souvenir suffit à agiter celle qui n'a plus ce trésor précieux. Et la Foscarina emploiera ses dernières heures d'amour à installer elle-même dans le cœur de son amant l'image de sa rivale.

Ainsi *le Feu* nous émeut par ce spectacle d'une passion qui se déchire elle-même, et par cette observation exacte des tourments intérieurs de l'amour qui n'a même pas besoin pour souffrir de se heurter à des réalités et trouve en lui la source de ses douleurs. Et M. d'Annunzio a cru écrire un livre à la louange de la joie, et a cru nous intéresser au développement par le plaisir de la personnalité agaçante de Stelio Effrena!

Henry BORDEAUX.

CHRONIQUE

Un grand mariage. — L'Institut et le Parlement. — La maladie de M. Waldeck-Rousseau. — Le mauvais œil. — Intrigues de salons. — Mémoires intimes. — En famille. — M. Edwards et M. Waldeck-Rousseau. — Monk ou Bonaparte. — Le roi Milan.

Un mariage, le mariage du président de la Chambre des députés, et quel président! M. Paul Deschanel, membre de l'Académie française; un mariage où les témoins du fiancé sont le chef de l'Etat et le doyen de l'Académie, M. Emile Loubet et M. Legouvé; où figurent dans le cortège d'honneur un fils du président Carnot, les fils de Gounod et de M. Sardou et un neveu de Gambetta; un tel mariage ne peut pas être considéré comme un événement strictement privé. La mairie du sixième arrondissement et l'église Saint-Germain-des-Prés, où se célèbre l'union de Mlle Brice et de M. Deschanel, s'en trouvent relevées d'un lustre officiel et toute la rive gauche s'enorgueillit de ces grandes journées mondaines, politiques et littéraires, et des foules illustres, disposées par les soins du Protocole, qui se presseront sur la place Saint-Sulpice et sur le boulevard Saint-Germain. A l'heure où j'écris, une fâcheuse maladie laisse craindre que M. Waldeck-Rousseau ne puisse pas assister à ces solennités, comme elle l'a empêché de se rendre aux deux dernières réceptions du président de la République. M. Paul Deschanel y reçut d'empressées félicitations auxquelles M. le président du conseil dut être fort affligé de ne pouvoir

joindre les siennes. Ce mariage, des deux côtés académique et parlementaire, puisque Mlle Brice est la fille d'un député et la petite-fille de Camille Doucet, intéresse aussi le monde de la finance, et ce n'est pas exagérer que de dire que tout Paris s'y trouvera. Seul M. Waldeck-Rousseau resterait chez lui. L'ennuyeux contretemps! D'aucuns, superstitieux ou malveillants, prétendent que les futurs époux n'auraient qu'à se louer de cette absence et que M. le président du conseil porte malheur. L'air de dédain et d'ennui qu'en tous lieux il fait voir ne serait que le signe et la rançon de cette sorte de « mauvais œil » dont il est doué. S'il en est ainsi, que Dieu garde les nouveaux mariés de M. Waldeck-Rousseau et de son entourage! La petite cour du ministère de l'intérieur est jalouse du Palais-Bourbon autant que de l'Elysée; M. Paul Deschanel le sait du reste aussi bien que M. Emile Loubet qui lui fait l'honneur d'être son témoin. Et l'on voit qu'ainsi, même dans ces circonstances nuptiales, la politique, l'ambition et l'envie ne font pas trêve.

On pourrait croire que le grand nombre des journaux et leur indiscrétion professionnelle ne laisseraient aucune raison d'être et aucun intérêt à des mémoires de notre temps. Mais qu'une plume féminine note tous les soirs le détail des intrigues de salons, les rivalités, les compétitions qui se croisent et s'embusquent chez les couturiers en renom et dans les réceptions officielles; qu'elle indique seulement le degré et les raisons de parenté, d'amitié ou de haine privées, qui existent entre diverses personnalités en vue, et l'on verra combien l'histoire, ou seulement l'anecdote politique, sont menteuses; on verra quelles rancunes personnelles, quelles inimitiés persistantes, quels motifs d'envie animent cette oligarchie qui ne met en façade, semble-t-il, que des hommes d'opinion différente et qui, de fait, mène la France au gré de ses intérêts de vanité et de ses ven-

geances domestiques. Il en fut jadis de même à Florence, mais avec plus de relief et d'énergie; on y met maintenant plus de ruse et plus de manœuvre; le public n'est pas dans la confidence et les partisans eux-mêmes ignorent les desseins du chef.

Journaliste qui fit ses premières armes sous la direction de M. Cornély, M. Edwards, Français d'adoption, se trouve être le beau-frère du président du conseil, ayant épousé la sœur de mère de Mme Waldeck-Rousseau. Mêlé depuis longtemps à la politique, et par ses relations de famille, il se croit en mesure de révéler le plan de son illustre parent. M. Waldeck-Rousseau, d'abord, voudrait entrer à l'Académie française; voilà qui n'est pas pour bouleverser le pays; on lui peut passer cette ambition qui rendrait quelque sécurité à M. Claretie, administrateur de la Comédie française, mis ainsi en situation de rendre service, comme membre de l'Académie, au chef du gouvernement. Mais M. Waldeck-Rousseau poursuivrait un autre dessein. Il se voit Protecteur de la France; le rôle d'un Monk le tente. Que s'il ne gardait pas pour lui seul le pouvoir, c'est sous ses auspices du moins qu'une restauration impérialiste se préparerait. Quoi qu'il en soit du reste des confidences de M. Edwards, ce bruit d'une restauration impérialiste, sous une forme ou sous une autre, avec le prince Victor Napoléon ou le prince Louis, a pris assez de consistance en ces temps derniers pour que le chroniqueur ait le droit de le mentionner. On sait du moins que ce n'est ni la fermeté des principes ni la sincérité des opinions politiques qui le pourrait rendre invraisemblable de la part de M. le président du conseil.

*
* *

Milan Obrenovitch vient de mourir à Vienne. L'ancien roi de Serbie n'avait pas quarante-sept ans. La

Serbie sans doute ne le pleurera pas et sa mort était bien le seul service qu'il pût lui rendre. Grâce à lui, le pays souffrait de perpétuels embarras financiers et d'une menace continuelle de guerre civile. Il faut espérer que les divisions de la famille royale ont maintenant pris fin; et d'ailleurs, devenue enfin veuve, la reine Nathalie ne peut plus poursuivre à Belgrade des intentions politiques qu'elle soutenait surtout contre son mari. Né en 1854, Milan fut proclamé prince de Serbie en 1868. Il épousa en 1875 la fille d'un colonel russe dont il eut un fils. En 1882, la principauté de Serbie prit rang de royaume. Sept ans après, le roi Milan, que la complaisance du métropolite Théodore avait dégagé des liens du mariage, se libérait aussi du fardeau du pouvoir et venait faire la fête à Paris sous le nom de comte de Takovo. Il y connut enfin d'autres cercles que les cercles politiques, y devint à son tour l'homme des grands bars, le familier des croupiers et des bookmakers, jusqu'à ce que le manque de pécune lui rappelât qu'il avait une patrie et un royaume. Son fils, le roi Alexandre, lui fit une place sur le trône; Milan s'y assit bien à l'aise, et son fils ni la Serbie n'auraient trouvé le moyen de se débarrasser de lui si l'amour ne s'en était mêlé. L'aventure est d'hier : le mariage du roi Alexandre avec une ancienne dame de compagnie de sa mère, Mme veuve Maschin, l'exil de Milan, les malédictions de la reine Nathalie. Avec Milan disparaît le principal agent de l'influence autrichienne en Serbie, du moins son agent politique et visible; car les embarras financiers où se trouve engagé le pays le maintiennent encore sous la dépendance de Vienne.

CLAYEURES.

12 février.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 1949

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 13 | Le n° : 10 centimes | 23 Février 1901



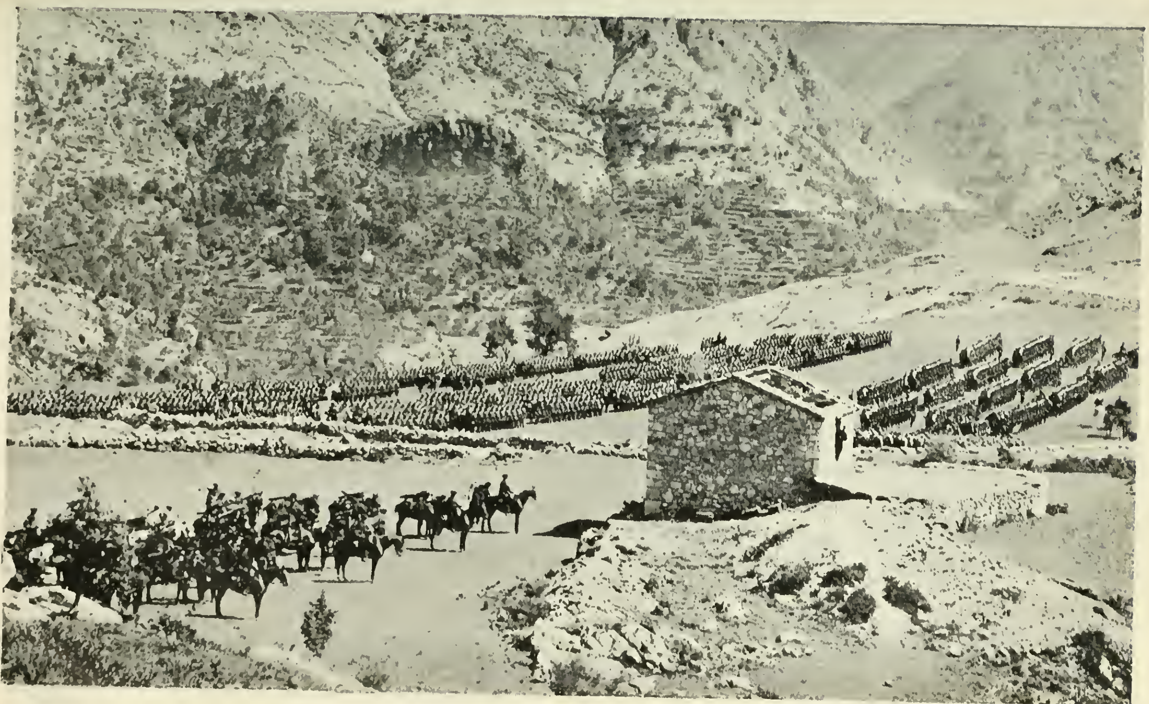
155. — S. M. MILAN OBRENOVITCH
Roi de Serbie

Cliché de Lowy. Gravure de Reymond.



156. — TRAVERSÉE D'UN GLACIER PAR LE 12ᵉ BATAILLON DE CHASSEURS ALPINS

Cl. de M. Georges Cave. Gr. de Mulot, Kriéger et Cⁱᵉ.



Cl. de M. Georges Caye.

157. — UNE REVUE DE CHASSEURS ALPINS

Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



158. — UNE ASCENSION

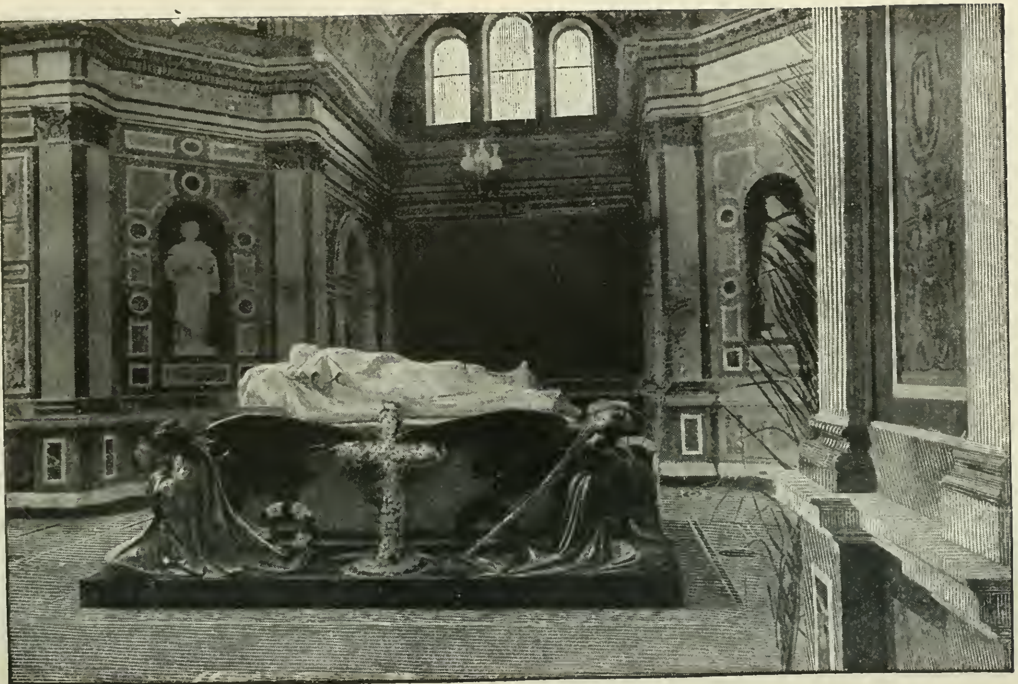
Cl. de M. Georges Caye. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.

159. — LECTURE DE LA PROCLAMATION A DUBLIN

Cl. de Chancellor.

160. — LECTURE DE LA PROCLAMATION A YORK

Cl. de Debenham.



161. — LE MAUSOLÉE DE FROGMORE
où reposent la reine Victoria et le prince Albert



162. — LES FUNÉRAILLES DE LA REINE VICTORIA
(Le cercueil placé sur un affût de canon)



163. — LE ROI ÉDOUA

Cl. de Art Reproduction Company.

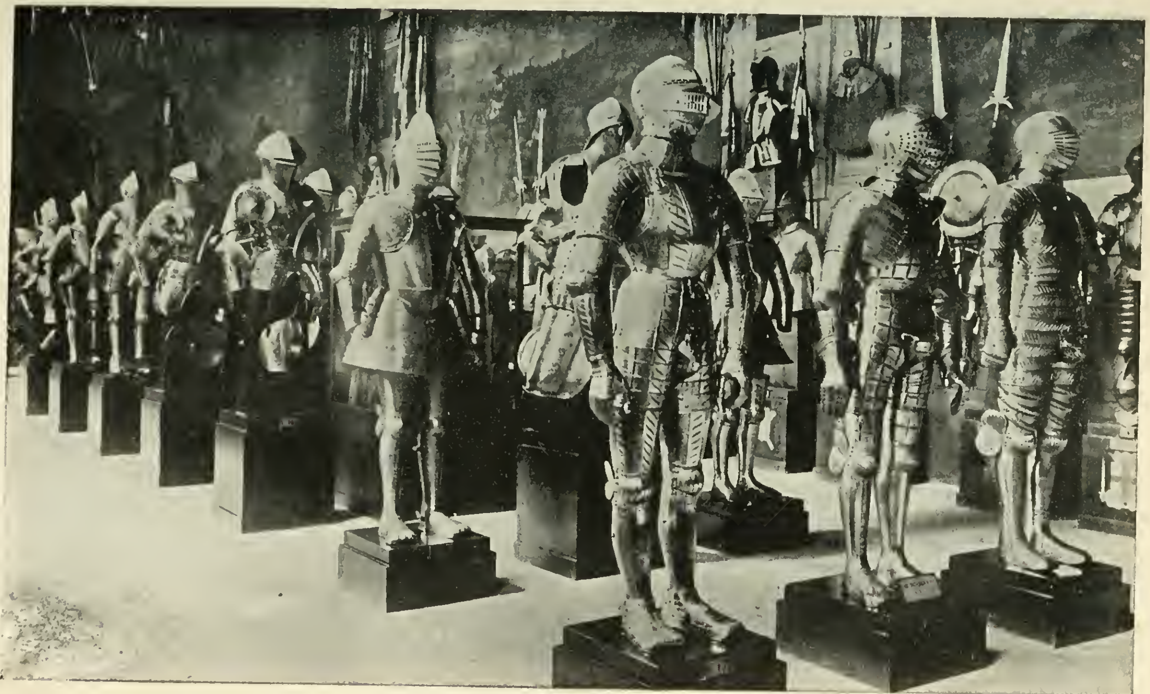


IVANT LE CERCUEIL

Gr. de Reymond.



164. — LA NOUVELLE SALLE DE RUBENS



165. — ARMURES POUR COMBATTRE EN CHAMP CLOS ET ARMURES DE TOURNOI

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

Gr. de Reymond.



166. — OFFICIERS ANGLAIS OBSERVANT DES BOERS

NOS GRAVURES

155. — **Milan Obrenovitch**. roi « douairier » de Serbie, père du roi régnant Alexandre Ier, vient de mourir à Vienne. Il était né en 1854.

La maison Obrenovitch, dont il fut le quatrième prince avant d'être le premier roi de Serbie, a pour auteur Miloch, né en 1780 et qui prit, du premier mari de sa mère, ce nom d'Obren. Miloch fut d'abord un simple gardeur et marchand de porcs. Prince de Serbie en 1817, il devint Altesse en 1834, abdiqua en 1839, redevint prince en 1858 et mourut en 1860. Son fils Michel lui succéda et fut tué en 1868, près de Belgrade, par des partisans des Karageorgevitch.

Milan succéda alors à son oncle comme prince de Serbie. Proclamé majeur en 1872, il devint prince souverain en 1878 et roi en 1882.

Il avait épousé, en 1875, la princesse Nathalie Kechko, fille d'un officier russe et de la princesse Stourdza. Il fit prononcer le divorce en 1888, abdiqua en 1889, se désista en 1891 de tous les droits de son rang et de sa nationalité pour s'appeler le comte de Takovo et vivre à Paris et à Vienne, se réconcilia officiellement avec la reine Nathalie en 1893, rentra en Serbie en 1897 comme roi Milan et commandant en chef de l'armée serbe, fut privé de ses dignités par son fils, le roi Alexandre, en raison de l'opposition qu'il prétendait faire au mariage du jeune roi avec une ancienne dame de compagnie de la reine Nathalie, Mme veuve Maschin, maintenant la reine Draga, et fut enfin exilé de Serbie.

156, 157, 158. — **Les chasseurs alpins** (*suite*). — **Traversée d'un glacier par le 12e bataillon de chasseurs alpins. — Une revue de chasseurs alpins. — Une ascension.** — Voir le précédent fascicule de *l'Instantané*.

159 à 163. — **Les funérailles de la reine Victoria** ont été célébrées le 2 février. Le cercueil, placé sur un affût de canon,

a quitté Osborne entouré d'un imposant cortège naval. Les funérailles à Londres ont été suivies par le roi Edouard VII, l'empereur allemand et son fils aîné, le roi de Grèce, le roi de Portugal, et des représentants de toutes les familles impériales et royales et de toutes les puissances. Le service funèbre a été célébré à Windsor et le corps déposé dans **le mausolee de Frogmore.**

La ceremonie de la proclamation du roi Edouard VII. qui a eu lieu à Londres et dans les principales villes du royaume avait naturellement précédé ces funèbres solennités.

164. — **La salle Rubens, au Louvre.** — L'architecte du Louvre, M. Redon, a aménagé l'an dernier une nouvelle salle pour recevoir les Rubens du Luxembourg jusqu'alors mal exposés dans la Grande Galerie, maintenant magnifiquement installés et présentés avec le goût le plus somptueux et le plus juste.

165. — **Musée d'artillerie. — Armures de joute, tournoi, champ clos.**

Voici la description d'une de ces armures, celle qui porte le nº 178 et qui figure au milieu du premier rang :

Armure milanaise pour combattre en champ clos, d'une organisation et d'un style remarquables. Grandes spalières articulées égales, à collets peu développés. L'armure est complètement fermée. La saignée des bras est couverte de lames articulées. Le siège mobile recouvre le garde-reins et les cuissards à lames sur toute leur longueur par derrière; par devant, ces cuissards ne sont articulés que jusqu'à mi-cuisse. L'armet est percé d'un grand nombre de petits trous ronds pour la vue. Ses grandes dimensions laissent toute liberté aux mouvements de la tête.

Sa voisine, le nº 179 (la première du même rang), est une armure italienne à peu près organisée de la même façon. Le décor consiste en larges bandes gravées en rinceaux, alternant avec des bandes à petits crevés. L'armure porte sa date, 1515. En outre, on voit en plusieurs endroits la devise *Semper suave*, les lettres *M* et *N* et des plumes d'autruche. La devise de Laurent Ier de Médicis, mort en 1492, était *Semper;* celle de son fils le pape Léon X : *Suave*. Il avait adopté la lettre *N* dans un anneau entouré de trois plumes rappelant par leur couleur les trois vertus théologales. L'armure a donc été faite pour un Médicis descen-

dant de Laurent Ier, soit avec intention de faire honneur au pape, soit sur commande du pape lui-même. Or, en 1515, il n'existe que deux Médicis en âge de porter cette armure : Julien, troisième fils de Laurent Ier, qui épousa, en 1515, une tante de François Ier; il avait alors trente-sept ans; Laurent II, fils de Pierre, fils aîné de Laurent Ier, est chef de la république en 1513 et est dirigé par son oncle Léon X qui, en 1516, l'investit du duché d'Urbin; il avait en 1515 vingt-trois ans. L'armure a été incontestablement faite pour l'un ou l'autre de ces deux Médicis.

Le n° 181 (première du second rang) est une armure à tonne pour combattre à pied, probablement milanaise et de la première moitié du seizième siècle. Le plastron et la dossière sont assemblés par une charnière du côté gauche et par un goujon du côté droit. La jupe se relie à la pansière par des loqueteaux, et les six lames par des crochets sur les côtés. Les lames sont découpées en accolades et décorées de bandes verticales du plus beau style italien. Même décor sur le plastron et les spalières; la saignée du bras est complètement couverte par des lames articulées. L'armet est rivé sur le colletin en deux pièces qui se fixent chacune au plastron et à la dossière par une vis après que l'armet a été coiffé. Dans cet armet complètement immobile, les mouvements de la tête et de la vue étaient permis par les grandes dimensions du casque et par les nombreuses ouvertures du mézail à soufflet. On remarque plusieurs devises par derrière sur les lames de la braconnière, telles que : *Soli Deo honor et gloria*, et : *Spes mea Deus;* et sur l'armet : *Amour ne peut où rigueur veult*, devise qui semble ait indiquer que l'armure a été faite pour un seigneur français. Les gantelets manquent. Les jambes de cette armure ne lui appartiennent pas et sont du milieu du seizième siècle.

166. — **Au Transvaal. — Officiers anglais observant des Boers.**

LA REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIERA PROCHAINEMENT

LE SIÈGE DE STRASBOURG

PAR

Paul et Victor MARGUERITTE

PRIX DES ABONNEMENTS

1° à L'INSTANTANE

	SIX MOIS	UN AN
France................	3 50	6 »
Union postale........	4 50	8 »

Prix du numéro : 10 centimes.

2° à LA REVUE HEBDOMADAIRE

	TROIS MOIS	SIX MOIS	UN AN
Paris..................	5 25	9 50	18 »
Départements..........	5 75	10 50	20 »
Union postale.........	7 »	13 »	25 »

Prix du numéro : 50 centimes.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. PARIS TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 1562.

UNE REINE

ROMAN CONTEMPORAIN

(Suite)

— Ce n'est pas une illusion, pensait Maurice, mais la réalité même, qui fait concentrer tous les aspects de l'océan, des nuages et des êtres, toutes les évolutions du temps dans la beauté des femmes. Elles rappellent toutes choses, car elles réalisent toutes choses; leur grâce enferme cent mille siècles de tâtonnement, — toutes les métamorphoses du minéral, des plantes, des bêtes, — le cours des fleuves, la lueur des astres, la flexion des arbres, l'attitude des lys, des panthères, des gazelles, et les vicissitudes innombrables de la mélancolique humanité.

La reine se mit dans la pénombre, sur un grand fauteuil gothique. Son teint y prenait une douceur de nymphéa à fleur d'eau, ses cils jetaient une ombre plus mystérieuse.

Löwen se tournait au jour, nimbée, auréolée. Ses cheveux, à chaque mouvement, montraient une teinte nouvelle.

La princesse tendit un livre jaune à Maurice :

— Du Bourget... Une fleur de perdition, je crois.

Maurice regarda la fleur de perdition. C'était *Un Crime d'amour*. Il répondit :

— Je vois plutôt dans M. Bourget un moraliste.

— Je m'en méfierai doublement! s'écria Thérèse-Henriette. Ces nouveaux écrivains sont plus immoraux d'autant qu'ils semblent prêcher la vertu... Ils raffinent sur le vice en le dénigrant et lui tracent des chaussées nouvelles.

— Hé! fit Löwen, je crois que les livres innocents ont de tout temps poussé aux pires fautes. Qui comptera les jeunes âmes entraînées à leur perte par Paul et Virginie, Ondine et les chastes personnes qui peuplent les romans de Walter Scott?

La princesse se mit à rire et repartit :

— Peut-être la littérature tout entière n'est-elle qu'une vaste école de perdition.

— C'est la vérité même, reprit Löwen. Et vraiment je ne lui dois que de mauvaises pensées.

— C'est que vous êtes une torche du diable!

— Comme toute la pauvre humanité, Altesse! L'amour, malheureusement, est de l'art, et notre âme est faite des sept péchés capitaux.

La princesse se tourna vers Maurice :

— Voulez-vous nous lire un chapitre de ce méchant livre?

Le comte leva la tête. Il était au commencement du monde. Il n'avait pas vécu — il voyait venir sa véritable vie. Tous ses sens étaient pénétrés de la divine présence. Mais il ne ressentit aucun embarras en prenant le livre. Il lut simplement, doucement. Et les trois femmes l'écoutèrent toute une heure.

La princesse interrompit :

— Joli, votre auteur moral! Le seul personnage sympatique, ce pauvre ingénieur, sera à peine plaint

par l'auteur qui donnera toute sa pitié à cette cruelle et sentimentale jeune femme! J'en suis pour ce que j'ai dit : d'autant plus immoral qu'on raffine sur les fausses pitiés.

— Non, fit Löwen, je ne puis consentir à plaindre l'ingénieur. Pourquoi est-il si étriqué, si minable, si vieillot? De quel droit s'impose-t-il à cette créature brillante? La disgrâce est abominable quand elle prétend asservir la grâce! Et le vrai crime d'amour, c'est bien celui de ce pauvre homme!

La reine gardait le silence. Maurice, avec angoisse, se demandait encore si elle avait l'âme de son visage. Löwen reprit brusquement :

— Vous êtes un lecteur idéal... Et vous serez la victime de votre perfection si vous lisez les vers comme la prose...

— C'est vrai que vous ne m'avez pas lu de vers encore, fit la princesse... Voyons, un... un...

— Coppée? Verlaine? demanda Löwen.

— Va pour Verlaine, reprit Thérèse-Henriette.

Elle se leva, elle prit au hasard. Elle ramena cet effroyable volume de sanglots où le bohémien élève son âme obscure, cahotante et pathétique vers Jésus-Christ. Et les grandes clameurs, les cris d'enfant et de femme, les prosternations frénétiques, les soupirs dévorants furent mieux compris par les écouteuses pour avoir passé par une voix pénétrante et grave.

C'est la reine qui parla.

— La pauvre âme! Quelle force de souffrance!...

— Peut-être ne souffrit-il guère qu'en écriture! s'écria la duchesse.

— Oh! ces cris viennent d'une tristesse véritable... Je plains de tout mon cœur celui qui les a exhalés...

— N'est-ce pas, demanda Thérèse-Henriette, un ivrogne et presque un criminel?

— Oui, repartit Maurice; c'est un ivrogne, et il a

connu la prison. Le contraste d'un esprit affiné et d'une grossière débauche eut sans doute quelque part à ce désespoir !

— Non! interrompit la reine... C'est le mal des âmes : il n'a pas plus de raison immédiate que les maladies héréditaires. Les malheureux qui en sont atteints ne peuvent guérir leur souffrance — ils ne peuvent que la ménager. Et c'est pour cela aussi que je les plains, plus encore que des blessés incurables.

Elle parlait, grave, lointaine, ses yeux magiques fixés sur l'été naissant. Une majesté douce ajoutait à la mélancolie de son sourire. La brise, venue des forêts et des jardins mourants, passait légèrement sur sa chevelure comme sur des herbes nocturnes. Sa bouche délicate exprimait une amertume insondable. Elle reprit, comme si elle s'adressait aux choses :

— La tristesse est comme la mort — ceux qu'elle frappe ne sont désignés par aucun signe manifeste.

Le cœur de Maurice cria. La voix plaintive, le feu violet du regard le remplirent d'une exaltation douloureuse.

— Cela est bien dur ! fit-il. J'aimerais croire qu'il y a bien des motifs extérieurs à la tristesse — que les événements ont une influence véritable pour la faire croître et la chasser !...

Hélène-Marie baissa son regard vers la terre :

— Il y a des événements qui sont notre vie même. Ils ne peuvent changer — à moins de renonciations dont la malice humaine fait des tortures...

— La malice humaine, dit la duchesse en riant, voilà qui m'est égal !

Elle faisait à la reine un sourire gai et plein de tendresse.

— Comment pouvez-vous parler ainsi, Löwen ! Il n'est aucun être qui ne soit dix fois plus soumis à l'humanité qu'à ses goûts les plus tyranniques !

— Cependant, interrompit Thérèse-Henriette, un avare...

— Un avare, reprit la reine, passe sa misérable vie à se cacher, à se défendre de jouir de son vice, par épouvante des hommes! Et ce vice même, il le tire d'une *valeur* qui dépend de la seule convention et du seul consentement humains!

Sa tête était penchée; ses bras exprimaient l'abandon, le découragement, la fatalité.

Maurice sentit une affreuse détresse et un esclavage incomparable. Il conçut cette destinée royale plus misérablement enchaînée qu'un captif au fond des prisons, aussi lamentable, pour être toujours sous l'œil d'autres êtres, en proie à la règle, l'étiquette, la solennité, qu'un homme des pays ombreux pour vivre dans le soleil ardent, sous l'accablement d'un éternel azur.

Que de fois elle avait dû se dire qu'on n'échappe pas à son sort, et que pour être née sur le trône, c'en est fait à jamais de croître selon son caractère, ses vœux et son tempérament!

Ces pensées jetèrent le jeune comte dans la pitié qu'un chrétien pourrait avoir pour son dieu crucifié, et dans une aspiration dévorante de sacrifice.

Cependant la reine s'était levée. Elle dit avec douceur :

— Je vous remercie, monsieur, de cette lecture toute charmante. Elle m'a fait encore mieux comprendre ce pauvre homme!

Maurice partit lentement par la salle des Comtes et la galerie des Lions. Le monde semblait une ombre pareille à l'ombre bleuâtre des grands hêtres sur le soleil d'après-midi. Toute chose avait changé d'aspect et de signification. Il n'y avait plus une colonne de ce grand palais qui fût semblable à elle-même. Et Nimburg

avançait dans une stupeur d'extase, sans oser descendre au fond de son trouble.

Il vint à l'angle de la galerie, où les forêts s'ouvrent sur la vallée de Rothstadt. Traversant le parc, jusqu'à la poterne gardée par deux dragons de Zimmer, il se trouva dans le chemin rouge.

Sur des calvaires plantés d'herbes noires, tournent les croix des moulins à vent. De jeunes chevaux courent par les pâturages et, souvent, les chevreuils et les cerfs du domaine royal descendent jusqu'aux abreuvoirs, parmi les bœufs blancs, les coqs et les ânesses : les métayers savent respecter ces bêtes élégantes. Mais la population n'est point bénévole. Les hommes ont de rudes visages, des yeux hagards, qu'ils n'aiment pas de laisser apercevoir; des bouches sauvages et taciturnes, qui s'ouvrent mieux pour la mauvaise parole que pour la douceur. Les femmes marchent âprement, à longs pas; leur taille ignore ces flexions qui appellent la volupté au passage d'une méridionale, mais leurs yeux indécis et leur teint ont une séduction lente et délicate.

Sur la route rouge, un nuage de moucherons, sorti des prairies et des mares, suivait le jeune homme. Quelque enfant rustre, aux pieds nus, surgissant comme un petit fauve, offrait des renoncules, tandis que des fillettes, aux cheveux de lichen pâle, mendiaient auprès d'un jardinet planté de ramilles et surmonté d'une croix.

Le fleuve se montra entre un bois de hêtres et un bois de charmes, au bout d'une longue prairie, si pleine de fleurs blanches et jaunes, que l'herbe avait disparu. Deux scieurs débitaient des troncs de hêtres. Ils semblaient vêtus de fibres d'herbe et d'écorces. Leurs faces se paraient de barbes jaunes; leur mouvement était si simple et primitif qu'on les eût cru là depuis l'empepereur Charlemagne. Maurice s'assit à la berge du fleuve. Le bruit des scies dans le bois se mêlait à la ru-

meur d'un barrage. Sur de lents bateaux où séchait du linge, des hommes dormassaient près du gouvernail. Des petits enfants couraient sur le pont avec des chiens velus comme des ours polaires.

Le soleil commençait de toucher la flèche d'une chapelle et la lumière, coupée par les arbres, ne dardait sur la prairie que de fines pointes. Le fleuve, jusqu'à l'horizon, semblait un miroir de cuivre rouge.

Et le comte trouva le paysage étrangement beau, pathétique, désirable. Il s'y sentit un acteur de bonne volonté, plein de foi, plein de soumission ardente. Il était prêt pour la souffrance comme pour la joie, pour le sacrifice comme pour la volupté. Il était enfin dans cette aventure extraordinaire qui n'advient pas à un homme sur cent myriades : être né pour l'amour et trouver une image de femme qui n'aura point de rivale.

Il se dit :

— Il suffirait de vivre tout entier pour elle!

Il n'avait aucune vision claire, aucune espérance. Ce but lui paraissait aussi complet que celui du philosophe ou du savant. Toute lutte serait vaine. Et il ne désirait pas lutter, mais obéir à la loi obscure qui veut que l'œuvre d'art de la passion soit, en certaines âmes, parfaite. Ceux-là ne manquent pas qui doivent accomplir d'autres destinées. Et devant le pays du nuage, le fleuve en feu montant jusqu'au grand soleil de forge, il se disait encore :

— Oui, il suffirait de vivre — ou de mourir — pour elle!

VI

LE THÉ

C'est au thé de la duchesse Löwen, dans un hall couleur du temps, couleur de ciel d'été. La tenture est

brochée de bêtes héraldiques; les meubles sont ceux où vivait Hedwige de Löwen, la guerrière blonde qui chassa de la ville libre de Rothstadt les dragons rouges de l'empereur et les hallebardiers de Saxe. Le corps de ces meubles est de chêne dur, jadis chauffé dans des huiles aromatiques qui le rendirent incorruptible. Et, chaque décade, une immersion de trois jours dans des parfums suaves maintient leur force. Ils seraient incommodes, sans leurs coussins d'eider et de soie de Chine.

A l'entrée de Maurice, des jeunes femmes aux cheveux de cuivre, d'argent, de cendre blanche ou de tabac clair, faisaient, parmi les bois sculptés, un groupe ensemble gothique et moderne. On reconnaissait des princesses et des saintes, des Madeleine et des Marie, pareilles à ce qu'elles sont dans mille tableaux des églises et des palais du Nord. Mais ces personnes de légende étaient à la mode de 188...

Parmi les hommes, en costume clair d'été, on eût pu reconnaître soit Clovis et Charlemagne, soit Roll le Magnanime ou Frédéric Barberousse. Et Maurice semblait auprès d'eux quelque Gallo-Sicambre, le fils d'un Franc ripuaire ou d'un chef arverne ou morin.

Ces personnages s'arrêtèrent de parler à la vue du jeune homme. Ils le regardaient très attentivement, presque d'une manière gênante. Il leur était un objet de curiosité véritable, et cette curiosité était tout à fait bienveillante chez les femmes.

Cependant l'un des visiteurs, le baron de Salzhorn, homme sec et couvert d'un poil rouge, reprenait le récit d'une visite à Bismarck :

— On le *voit* souffrir. Cette figure militaire ne cache pas l'impatience et comme la fureur de la névralgie. Ses yeux injectés et jaunis paraissent aiguisés sur cette souffrance, affilés, pointus. L'homme est dur. Je ne l'ai pas senti méchant.

— *Ils* ne sont pas méchants, dit Maurice. Du moins ceux qui arrivent vraiment à conduire des Européens. Le Bonaparte était indifférent à la mort, mais il ne s'y plaisait pas. Il ordonnait une exécution quand il y voyait un travail utile.

— Je ne l'ai pas senti méchant, reprit Salzhorn, suivant son idée — et je ne sais pas non plus si je l'ai senti tout à fait intelligent. J'étais sous un charme qui ne venait pas de lui. Ses mots étaient comme l'épée d'un homme qui a couché ses adversaires... En tout cas, ce n'est pas un homme de notre temps. C'est notre contemporain par ses combinaisons, non par son âme. Il a mené les dernières convulsions du passé. La science, l'Allemagne, la stratégie modernes ont marché à son côté. Il s'en est servi : il ne les a pas bien connues.

Les reines et les saintes servirent du thé. Le baron vida sa tasse d'un trait sec, sans égard à la température du breuvage. Et il repartit :

— Au reste, son œuvre est bonne. Sans doute, il n'a rien fait pour l'Allemagne — il n'y avait rien à faire. Ce pays devait croître de lui-même, et rien ne pouvait l'empêcher. Mais il a sauvé la France.

— Sauvé la France! cria ingénument une petite sainte au cou renflé.

— On ne peut pas imaginer, *et on n'imaginera jamais plus* dans quel état se trouvait ce pays en 1870. Il serait mort de lui-même. Il serait mort d'une espèce de cancer de l'âme. Et l'on aurait vu la véritable défaite, l'évanouissement total du génie français. C'était une perte affreuse pour l'humanité : car si la France est parfois la plus agaçante, la plus énervante des civilisations, nous ne pouvons nous passer d'elle qu'à condition de nous bestialiser. Elle n'est pas le flambeau, comme a dit cette ingénuité d'Hugo, elle est le *foyer* — l'endroit où les rayons se concentrent. Pen-

dant mille ans elle peut, elle *doit* garder ce rôle, et c'est la chirurgie de Bismarck qui le lui a rendu possible. Le chancelier a ressuscité, galvanisé, refait son génie. Je n'ai eu qu'une peur en 71, c'est qu'on reculât à couper l'Alsace et la Lorraine : alors une rechute était probable.

— Mais, interrompit le comte Arend, qui était un brave homme, la France est toujours le pays de la corruption. Sa population sera bientôt la moitié de celle de l'Allemagne. Elle est envahie d'étrangers. Son commerce et son industrie déclinent. Et, de plus, elle est dissoute par les Juifs.

Salzhorn jeta délicatement un petit pudding dans son arrière-bouche et reparla :

— La France n'est pas créée pour être un exemple de vertu protestante. Elle est la douceur du monde, sa finesse, son arome. Sans elle, il n'y a plus de *luxe vivant*. Il suffit qu'elle garde sa personnalité et elle la gardera. La crise est finie. Les étrangers immigrants seront absorbés comme une nourriture. Ils ne changeront pas l'économie de l'âme française. En 70, la France se mourait d'indifférence. Elle allait littéralement *crever*. Gloire à l'œuvre du Bismarck sauvage! Il crut faire l'Allemagne; il refit l'âme du monde... Et les Français, en retour, feront la gloire de Bismarck. Car tout l'éloge des autres peuples n'est rien à côté de la fureur gauloise. Je ne sais si Bismarck le sent. A sa place j'exulterais. A force de l'accuser de ruses, de falsifications, de machinations farouches, ils le font sublime... Que serait un Richelieu généreux, un Cromwell loyal, un Bonaparte humanitaire? C'est par la légende cruelle que dominent les grands hommes : leur histoire, c'est les vrais crimes célèbres. Le loup est un pauvre sire quand il ne dévore pas les petits Chaperons-Rouges!

Le baron avait dit. Il rentra dans lui-même en com-

pagnie de thé, de porto blanc, de marsala et de petits puddings aux confitures.

Les dames blondes n'avaient guère écouté cette harangue. Elles mangeaient avec complaisance, comme des enfants. Leur charme en était plus naturel, leur fraîcheur plus tendrement humaine.

La duchesse présenta Maurice au conseiller d'Etat Bodenbach et au chambellan Œser. Le premier était un homme frêle, avec un visage plus grand à droite qu'à gauche, différence rendue plus sensible par les oreilles, la droite large et redressée en embouchure, la gauche presque pointue et collée contre le crâne. Ce conseiller était célèbre pour une collection de runes et de bois sculptés.

Œser lui, ne collectionnait que des chiens. Il peuplait de leurs clans une cour de plusieurs hectares. Il excellait à cultiver leurs aptitudes et prétendait connaître tous les replis de leurs âmes primitives.

— Monsieur de Bodenbach, fit la duchesse, a pénétré toute l'histoire de la pierre et du bois travaillés par les hommes anciens, et monsieur d'Œser est en train de rendre le chien si intelligent qu'il lui fera voir que l'univers est une chose misérable.

Le conseiller ne prit aucun détour pour aborder le sujet de ses délectations. Et il répéta le petit exorde qu'il avait coutume de faire :

— Le bois est la matière véritable du sculpteur. C'est pour ne l'avoir pas compris que nous n'avons pu surpasser les anciens. Nos aïeux, avec un sens très sûr, avaient commencé. Ils ont persévéré plusieurs siècles, mais la pierre, la froide pierre, nous a trop vite reconquis, et tant d'efforts sont devenus stériles. La sculpture moderne en est mourante. Elle ne ressuscitera que par le bois. La pierre, monsieur, a fait tout ce qu'elle a pu. Elle a rempli son devoir et sa destinée. Elle n'inspirera plus que par accident... Le bois est

vivant. C'est de la chair. Il est fait pour ces nuances subtiles que la glaise la plus souple ne pourra jamais rendre; car la glaise est un corps inerte, elle ne parlera pas au sculpteur!

Plus il allait, plus son geste mécanique et les plis lents de son visage lui donnaient l'air d'avoir été tiré de sa matière favorite — Galatée mâle de quelque sculpteur de cannes dans la forêt Noire. Il invita Maurice aux honneurs de sa collection :

— Ce pays est un Tanagra du bois, fit-il. Au seizième siècle, il eut une efflorescence de génie qui passa inaperçue de l'Europe. D'humbles sabotiers égalèrent Benvenuto Cellini, avec plus d'originalité, une vie plus véridique. Ce cas n'est pas solitaire. L'injustice, l'oubli qui frappent des individus, frappent des groupes et des siècles... Je vous montrerai des pièces uniques.

Son compagnon écoutait avec recueillement. Mais il n'entendait pas. Et lorsqu'il put à son tour émettre des paroles :

— J'ai su, fit-il, que Löwen vous a convié à nos chasses. Elles sont merveilleuses. Et j'espère que vous voudrez bien me demander mes chiens.

— C'est un piège! fit la duchesse en riant. Ils vous dégoûteront de tous les autres et vous deviendrez le vassal en vénerie de monsieur d'Œser.

— Je ne puis souhaiter mieux, dit Maurice en souriant. Je n'ai pas le feu sacré de l'élevage.

— Ah! s'écria Œser, qui donc plaint ceux de ses semblables qui n'ont pas élevé une poule? Que dire des hommes qui n'ont pas élevé de chiens? Ils ignorent la plus pure jouissance qui nous fut départie par la nature. Quand je vois ces bonnes bêtes... que j'observe leur finesse, leur héroïsme, leur admirable générosité, j'ai envie d'ôter mon chapeau comme Newton et de saluer le Créateur. Oui, monsieur, les chiens me font croire en Dieu!

Il parlait d'abondance, rouge et plein d'un sang excellent. Son âme de bon barbare apparaissait sur ses yeux bleus comme un feu de torche sur un lac.

— Je veux refaire ce chien-lion, dit-il, qui jadis protégea l'homme nu contre les grands fauves. J'ai déjà pu obtenir une race mixte de Saint-Bernard et de Terre-Neuve qui arrive à peser trois cent trente livres. C'est les deux tiers d'un lion de l'Atlas.

Cependant les saintes, les reines se retiraient. Bientôt il ne demeura qu'Œser et le conseiller aux runes. En les voyant prendre congé, Maurice fit mine de les suivre. Mais la duchesse le retint :

— Je ne vous ai pas eu une minute, monsieur de Nimburg...

Il demeura. Elle vint près de lui dans la rumeur soyeuse de ses jupes. Il remarqua que sa beauté était parfaite, en ce qu'elle ne faisait que croître à mesure qu'on la connaissait. Elle pouvait à son gré choisir l'ombre ou la lumière, la foule ou la solitude, son éclat demeurait semblable. Sa peau était étincelante, mais douce aussi, — ses yeux pas moins magiques quand le jour en amincissait les paupières que lorsqu'ils devenaient sombres et dilatés. L'art de vie l'avait faite pour la volupté et l'éblouissement.

Des parfums mélangés s'échappaient de son vêtement. Et c'était comme un jardin où croîtraient ensemble la rose, la violette, la verveine et l'héliotrope. Elle pencha vers Maurice sa chevelure odoriférante; le jeune homme ne put entièrement résister à sa séduction : il aurait fallu être insensible aux lois profondes de la beauté. Mais elle évoquait une autre image, plus troublante.

Il savait qu'elle voulait lui plaire — comme à tant d'autres — et ne songeait point à se défendre. Elle le

taquinait, chez la princesse douairière, pendant les lectures, avec la licence des enfants gâtés.

Elle dit :

— Vous vous ennuyez. Je vous vois souvent passer dans l'allée des Chênes. Vous marchez dans un songe. Et tous vos mouvements ont quelque chose de pâle et d'*exilé*.

— Je ne m'ennuie point, répondit-il. L'ennui n'a jamais été mon mal. Je puis souffrir, mais le temps ne m'est pas long. Les choses ne me laissent pas indifférent ; je me passionne. La vie, je crois, m'étonnera toujours plus que je ne peux dire, et l'heure de l'indifférence serait l'heure de ma mort.

— Eh bien, fit-elle, — et sa longue robe s'avança d'un pli vers Maurice, — de quoi vous passionnez-vous dans l'allée des Chênes ?

Il eut un frisson de poitrine, qui ne passa pas sur son visage. Son secret bouillonna comme un volcan au fond de la mer. Il sentit qu'il en était encore le maître, que cette belle jeune femme ne le devinerait point.

— Je me passionne pour la plus grande aventure du monde ou pour son ombre. Cette ombre me suffit. Elle enchante mes jours de toute la souffrance et de toute la volupté intérieures. Et je n'ai le sens du temps que pour regretter que les jours n'aient pas la longueur des saisons.

Son ardeur avait passé dans sa voix. La jeune femme sentit la présence d'une âme. Elle pensa que ces paroles seraient tout à fait charmantes s'il les avait dites pour elle.

— Qu'appelez-vous, fit-elle, la plus grande aventure du monde ?

— Ne me le faites pas dire. Son nom m'est pénible à prononcer pour avoir nommé trop de choses piteuses.

Elle s'étonna de le voir si grave. Mais il portait bien cette gravité. Elle convenait à son visage pâle, à ses

yeux sincères, à sa bouche, qu'il avait belle et passionnée. Et madame de Löwen désira lui inspirer de l'amour. Elle imagina volontiers qu'elle était l'ombre qui l'accompagnait dans l'allée des Chênes. Son visage s'alanguit à cette pensée, car elle n'était pas indifférente dans cette comédie de l'amour qu'elle se donnait à elle-même. Elle s'y brûlait un peu. Elle y avait ses petites chutes, ses voluptés, une sorte d'amour.

Elle dit vivement, de cette humeur libre dont elle avait pris l'habitude :

— Vous me plaisez et vous m'inquiétez. Vous êtes plein de franchise et plein de réserve. Vous devez savoir tout cacher et cependant ne pas mentir. Votre visage est le plus ouvert et le plus fermé que j'aie connu, et une entière confidence de vous aurait un prix extraordinaire.

— Croyez-vous? fit-il, un peu troublé et surpris de la brusque clairvoyance de cette belle jeune femme.

Et se reprenant :

— Il est pourtant vrai que c'est là ma nature, sans que j'aie, toutefois, cette force de discrétion!

— C'est que vous l'ignorez...

Et d'un coup droit :

— A qui laisseriez-vous seulement *deviner* quelle est l'ombre qui vous accompagne par les allées?

Il eut par tout le corps un grand froid. Le sang quitta son visage. Le cœur se tut, puis battit en panique. Mais il ne détourna pas le regard; il le tenait contre celui de la duchesse comme un soldat son arme. Et, très vite, son instinct le rassura. Il vit la vérité simple, le manège coquet de madame de Löwen.

Elle souriait, mais à peine, plus douce que malicieuse, sûre de voir une fois de plus sa force invincible.

Maurice repartit d'une voix naturelle :

— Mais qui laisserait deviner une telle chose?

— Oh! pas vous!

Elle rit, elle le regarda avec cette expression d'appel tendre qu'elle savait aussi bien donner à son visage que la gaieté. Il était sûr que ce ne pouvait être qu'un jeu. Mais sa chair cria vers la Freya argentine. Et il redevint pâle, mais non plus de crainte. Elle ne distingua pas la différence entre cette pâleur et l'autre; elle se tint pour satisfaite, aimant le goût, avant l'aveu, des grands préliminaires. Elle reprit, avec un soupir :

— Vous reviendrez me voir, n'est-ce pas? Je sens que nous serons amis. Et je suis une amie très sûre!

Elle le regarda partir, avec le regard d'un enfant qui se félicite de n'avoir pas encore cassé un jouet. Elle se demandait s'il serait plus intéressant que les autres et son demi-rire était plein d'une tristesse obscure.

Il descendit cette allée des Chênes dont Löwen avait parlé; il y promena sa peine et son délice. L'ombre de ce long jour déclinant était rendue capiteuse par tous les désirs des fleurs écloses. Maurice voyait un balcon de marbre vert, où son âme se posait comme un oiseau migrateur sur les haubans d'un navire. Un seul instant, une silhouette y parut. Mais, telles ces pierres qui restent lumineuses après un rais de soleil, Maurice gardait en lui cette silhouette vivante pour tout le soir et pour toute la nuit.

VII

LA REINE

La reine s'ennuyait sur son balcon des Nuées. Le frêle automne commençait de pénétrer sourdement l'année. Les forêts, abondantes et fortes, montaient en robes violettes sur le Weissberg, vertes seulement, à

leur bordure, de la dentelle du parc et de la soie transparente des pacages. Elles vivaient infiniment, par l'indécision de la brise et l'envol des vapeurs blanches. Le lac changeait de nuances sous les nues voyageuses, et les monts chauves, pleins de pièges, noirs, puis pâles, creusés, se perdaient, confus, dans les ouates, les nacres et les pierres sombres du bleu. Quelque nuée molle se posait sur leur flanc comme le nid pâle d'un oiseau-roc ou le berceau d'un enfant des fabuleux colosses.

Et la reine trouvait ce spectacle ancien, vénérable et désespéré. Elle songeait aux aïeules charmantes qui avaient rêvé sur le vieux balcon. Elles avaient sans doute été plus heureuses, sans l'insupportable poids de son ennui. Plus libres aussi, plus près des êtres, telles les Médicis des trônes de France, les Mary la Sanglante ou les dures Elisabeth, et même Mary Stuart, pleine de vie aventureuse, avant que le faucon noir ne se fût abattu sur elle.

Un vol d'oiseaux passa sur le ciel, se dessina sur les feuilles blanches et grises des nuages comme sur les marges d'un livre. La reine ne songea plus qu'à sa propre destinée. Elle lui était abominable. Elle s'y voyait mourir sans avoir connu aucun des hasards qui sont la légende de chaque vie. La terre et ses grâces, les êtres et leur mystère ne pouvaient être désirés par elle. Aucun paysage ne pouvait se présenter à elle sans une *préparation*, une surveillance, une police. Aucun être ne pouvait l'entretenir sans une entrave, et venir à elle simplement comme de la vie vers la vie.

Et elle sentait dans cette idée une petite asphyxie de chacune de ses fibres, l'angoisse d'une fleur qui a trop chaud dans une serre et qui n'y pourra pousser que des pétales faibles, languissants, chlorotiques.

Elle prit un des livres qui se trouvaient sur la petite table auprès d'elle et lut :

« Marguerite aima secrètement, etc., etc... »

— Ah! comme elle était libre! comme elle était libre!

Et une voix dit au fond d'Hélène-Marie :

— Allez-vous mourir sans avoir *voulu* être une fois vous-même et agir pour vous-même?

Le poids s'abattit. Il était si intimement mêlé à la révolte qu'il ne semblait pas que la révolte pût jamais s'en dégager. Hélène-Marie se vit une âme de reine moderne, une sorte d'âme constitutionnelle qui ne pouvait que faire des gestes vides, contresigner des actes vains, s'agiter sur elle-même dans une éternelle ronde sans commencement et sans terme!

Le bruit de feuilles d'une robe interrompit son ennui. Elle vit la duchesse de Löwen qui s'avançait et presque en même temps Maurice de Nimburg qui partait à cheval par la route de granit. Il se fit en elle-même une association de ces deux personnes. Elle pensa combien ce jeune homme semblait mélancolique, et ne put s'empêcher d'en accuser Löwen. Elle dit, en la manière franche dont elle parlait souvent à cette unique confidente :

— Vous n'auriez pas dû faire souffrir ce jeune homme!

La duchesse parut songeuse, puis elle répondit :

— Il a bec et ongles, madame...

— Croyez-vous? Je l'imagine plutôt fait pour s'abandonner à de grandes douleurs... Sa bouche est tendre et violente, Löwen.

— Et moi, je pense, madame, qu'il mérite de souffrir un peu. Il a rapporté de là-bas cette vanité insupportable qui *leur* fait croire qu'ils dominent la souffrance en l'analysant.

— Löwen, ce n'est pas la première âme que vous auriez désespérée!

— Votre Majesté sait bien que nulle n'était incurable!...

La reine leva silencieusement la tête vers les montagnes. Le temps figurait l'angoisse et l'attente — le drame des vapeurs se relevant et s'abaissant comme les mélancolies sur une âme. Le nord du lac montrait une eau d'étain, livide, énigmatique et lourde. Une ligne fine de vif-argent monta les pentes du pic des Ases, le plateau d'Epf, et les effaça. Puis, tout reparut dans une émotion ténébreuse. Le lac redevint uni, le ciel une fonte bleuâtre, et les corbeaux sinistres croassaient tous ensemble un chant d'attaque ou de victoire. Une pâle rivière de nues liséra les chaînes du couchant, palpitante comme une chair très blanche, et de noirs nuages magnifiques prirent lentement leur vol sur le palais des Wapsberg.

La reine s'abandonna quelque temps à la tristesse de ce spectacle, puis elle se retourna vers la duchesse :

— Y a-t-il une grande douceur à faire souffrir, Löwen ?

La duchesse dirigea vers la reine son brillant visage de malice :

— Votre Majesté croit que je prends plaisir à la souffrance ?

— Mais assurément ! Je vous ai toujours vue joyeuse quand les pauvres amoureux tournaient vers vous des visages chagrins !

— Je n'étais pas joyeuse de leur peine.

— Eh si, fit la reine avec impatience, vous étiez joyeuse sans réserve. Je sais très bien que vous deviez désirer cette tristesse, puisqu'elle est le seul signe de votre empire... Mais si vous ne l'aviez désirée que comme un signe, vous en auriez aussi éprouvé de la mélancolie ! Et je vous ai vue aussi tranquille et alerte que le chien qui tient l'aile de la perdrix... Donc vous aimez à voir souffrir.

— Je ne sais pas, fit la duchesse, rêveuse... Il me semble qu'il y a un sentiment de vengeance... contre

eux et contre la vie... Contre eux parce qu'enfin il m'est défendu de m'attacher et qu'ils aimeront d'autres personnes, contre la vie parce qu'elle est vraiment si pleine de défenses absurdes, auxquelles j'obéis mais dont j'aime prendre une revanche!...

Elle rit avec un peu d'amertume, et, d'une franchise presque brutale :

— C'est ma vertu dont je me venge sournoisement, comme l'esclave de son maître.

— Alors, fit la reine avec intérêt, vous n'êtes pas si heureuse que je le croyais, brillante Gitel?

— Je serais même plutôt malheureuse! Mes petites taquineries à la vie et aux êtres me consolent. Je ne peux donner de joie; du moins je constate que je *suis*, en faisant un peu de tragédie... et les autres, au fond, n'en sont pas plus à plaindre!... Tous les sentiments vifs sont chagrins : mieux que végéter vaut d'avoir connu des sentiments vifs! Ceux que je fais souffrir, je les jalouse... Ils croient à une réalité : et moi, je suis sûre d'avance de ne me donner que la comédie!

— Hélas! Löwen... vous sentez donc aussi la cruauté de n'être qu'un emblème?...

Löwen regarda sa reine; elle vit une ombre mortelle dans les beaux yeux faits pour la tendresse, l'aventure et peut-être la volupté. Elle dit :

— Il ne faut pas y penser!...

— Il vaut encore mieux d'y penser que de subir l'affreuse angoisse... l'émotion obscure et sans forme...

Elles se turent. La nuée noire se divisait sous la violence de forces inconnues. Elle laissa paraître des nues plus pâles, de perle, de coquille, de bourre de soie.

— Ne fais cependant pas de peine au comte de Nimburg, chère Gitel; je sens qu'il souffrirait trop, et il nous lit si agréablement les histoires qui viennent du pays des histoires...

— Je ne crois pas, fit doucement la duchesse, que je puisse le faire souffrir. Je ne sens pas mon influence!

VIII

LA FÊTE DE NUIT

C'était fête de nuit au palais du Printemps.

Le parc étincelait dans ses profondeurs. On avait rempli les arbres d'ampoules lumineuses qui tremblaient à la brise, semblaient se poursuivre parmi des paquets d'ombre où se réfugiaient les petits oiseaux. Des orbes électriques s'assemblaient sur les pelouses et le bord des pièces d'eau. Les musiques jouaient invisibles, dispersées dans des massifs, jointes puis éparpillées par des souffles capricieux. Elles étaient merveilleusement d'accord malgré les distances — de longue date exercées à ces jeux. Les êtres passaient dans ces lumières et ces ombres avec un luxe charmant de vie : têtes claires, étincelants uniformes, grandes robes cadencées. Et la lune mourante sur une broderie de nuages semblait un globe électrique moins bleu et plus lointain que les autres.

Maurice rêvassait au bord d'un étang où la lumière allait jusqu'au fond troubler les carpes géantes. Elles remontaient, orbiculaires, elles glissaient avec lenteur, tandis qu'un cygne mâle, inquiet, veillait au bord de sa cabane.

Une mélancolie charmante emplissait le jeune homme. Il goûtait le plaisir de vivre en ce joli moment, parmi ces êtres de son passage, et la tristesse de sentir le petit trépas du soir. Son cœur battait surtout de son amour redoutable, comme le voyageur au bord d'une contrée neuve, merveilleuse mais terrible, traversée de grands fleuves.

Il vit deux ombres violettes surgir d'une allée, et qui

venaient d'une même personne, marchant près de deux globes électriques. Il reconnut madame de Löwen. Elle était toute blanche, vêtue d'argent, de soie, de perles, de guipures et de malines. Des pierres ardentes entraient et sortaient avec elle de l'ombre et de la lumière. Elle marchait hardie et jeune comme une Américaine flirteuse. Il sentit de quelle précieuse matière elle était faite, saine, délicate, avec les gestes voluptueux, la hanche hardie, une ligne de ventre qui promettait la volupté, fleur perdue auprès de ce froid Löwen qui sûrement aurait été aussi heureux avec une jeune piétiste à la taille plate et aux yeux de nickel.

Elle vint, plus hardie encore ce semble que de coutume. Elle n'avait pu résister au champagne, passion des gens du nord.

Elle s'arrêta près de Maurice, soit qu'elle l'eût cherché, soit que le hasard eût tout fait. Elle-même ne le savait guère.

— Le bruit me lasse, fit-elle; je me suis sauvée...

Elle se mit à rire tout bas, d'une façon roucoulante, mystérieuse.

— J'ai toujours aimé courir à l'aventure. Quand j'étais jeune fille, je m'égarais dans les forêts jusqu'au soir. Mon père se fâchait, mais au fond il ne détestait pas ce caractère...

Elle leva la tête vers un globe bleu, lointain. Ses yeux étaient langoureux; sa gorge légèrement battante, comme d'une tourterelle; son jeune corps évoquait tous les rêves de féerie, aux temps des rois amoureux.

— Donnez-moi votre bras, fit-elle.

Il sentit glisser une main dans son bras, comme une mésange agile et nerveuse. Elle riait de nouveau, blonde prêtresse d'Astarté, tête et buste rejetés en arrière.

— Dans l'ombre, fit-elle. Je veux me compromettre...

Une nuance altière dans le ton, la certitude d'une

réputation si bien faite, si fixée par cent amants malheureux, que rien ne peut plus la faire soupçonner. «La vraie femme pour César,» disait-elle de soi-même.

Ils marchèrent vers l'ombre violette. Des passereaux mauves s'élevaient à leur passage, et l'on sentait toute la petite fièvre de cette ténèbre pleine d'oisillons fugitifs. L'odeur de l'héliotrope s'épandait avec celle des feuilles et des roses remontantes; la jupe de la duchesse mêlait sa fleur artificielle et ses parfums d'Orient à cette odeur. Il respirait la femme; il la sentait électrisée de fantaisie, comme une chasseresse lancée sur les collines. Elle brillait, s'éteignait, selon le croisé des sentes; elle bruissait dans les pénombres comme un buisson.

Et à phrases hachées, qui se rythmaient au mouvement de ses petits pieds :

— Vous m'inquiétez. Vous êtes tout à fait impénétrable et vous seriez meilleur diplomate que soldat... D'abord, je vous ai cru très simple, une âme tendre, un peu rendue ironique par ces gens de là-bas... mais enfin tendre, simple de sentiments, sinon d'intelligence... simple, profonde, fidèle...

— Je suis simple, madame.

— Non! Vous avez une mélancolie trop drôle... quelque chose d'effrayé, comme un conspirateur, qui est tout à fait excitant... Que complotez-vous, dites?

Il avait frémi; toute cette peur qu'il avait de lui-même gronda comme un torrent dans le gouffre. Et il eut très peur aussi de cette jeune femme rieuse qui pouvait deviner son secret.

Cette idée l'effrayait comme un décret d'exil ou de forteresse. Il voulut dérouter la duchesse.

— Vous n'avez jamais entendu parler de la nostalgie?

— Comment, pauvre petit comte!... Vous pleurez les gens de là-bas?

— Les gens et les choses... Le joli bruit du soir, le crépuscule sur les trottoirs... vous ne vous figurez pas comme c'est exquis quand le ciel mourant se mêle aux lumières...

— Si, fit-elle... Tout est joli chez *eux*... ils sont le seul peuple qui sache séduire tous les peuples... Et vous souffrez de cela, petit comte?

— N'en souffririez-vous pas?

— Si, j'en souffrirais... et plus que vous! Car ce n'est rien d'être homme là-bas, mais femme!

Elle se jeta contre lui comme une délicieuse fille de péché. Tressaillant, il ne put s'empêcher de serrer le bras ganté de neige. Elle sentit le désir, elle en fut joyeuse.

— Regrettez-vous aussi... maintenant?

— Hélas! je regretterai plus fort tantôt...

— Si je vous aimais, regretteriez-vous?

— Vous ne m'aimerez pas!

— Vous n'en êtes pas si sûr!

— Ah! bien sûr, fit-il d'un ton mélancolique... si sûr que cela suffira toujours pour m'empêcher de vous aimer.

— Mais ce devrait être le contraire, fit-elle naïvement...

— Non, pas si l'on est *sûr!*... Si on croit seulement que ce sera difficile, mais possible, ou même si on croit que ce sera impossible par suite d'événements mais que cela *aurait* pu être possible... Avec vous l'on n'a pas de doute!

— A ce point!... Alors vous n'avez jamais songé à m'aimer?

— Et comment pourrait-on n'y pas songer? Votre présence *commande* l'amour. Mais on sent vite le cran d'arrêt, et vous devenez une pure œuvre d'art : on se plaît à rêver de passion en vous regardant, mais on se retire bien vite de l'hameçon. Vous faites aimer... les autres.

— Est-ce vrai ?

Puis, avec son rire trouble, et se poussant encore à lui, sa petite main cramponnée :

— Non, ce n'est vrai que pour vous !... Les autres sont venus et ont connu la pointe aiguë...

— Féroce !... Pourquoi vouloir tuer ? car c'est du meurtre.

— Oh ! personne n'en est mort.

— Je suis sûr que vous le regrettez ?

Elle frappa du pied, et, avec un peu de colère :

— Mais c'est tout à fait méchant ce que vous dites là !

— Eh bien ! est-ce tout à fait faux ? Oseriez-vous dire que cela vous serait si désagréable ? N'est-ce pas le fond du jeu de la coquetterie ?

— Non, pas chez moi ! La coquetterie, c'est le théâtre de l'amour... puisqu'une duchesse de Löwen ne peut ni ne doit en connaître la réalité... Et j'ai eu ma petite part au moins de regret et même de souffrance...

— De souffrance, vrai ? fit-il avec une ironie grave.

— Et sûrement, dit-elle... Je crois parfois que j'avais la nature des grandes amoureuses. La raison, le sens héréditaire de la vertu des femmes de notre maison, l'orgueil, et enfin l'habitude, ont eu raison de ce fonds de nature... J'ai joué des autres et parfois de moi-même. Je ne me repens pas, parce qu'après tout le jeu était légitime... Ceux qui voulaient plus, voulaient trop : ce n'était pas leur droit. Je les compare aux rois qui ont convoité une province et ne l'ont point eue — leur douleur est vive, mais qui les plaindra ?

Elle s'arrêta ; elle leva haut sa tête argentée, dans un orgueil barbare.

— Qui donc peut concevoir qu'il possédera la duchesse de Löwen ?

— Ceux dont elle aura trompé la naïveté, que son attitude aura rendus crédules, et ses actes insensés.

— Allez! petit comte, et elle rit encore d'une autre manière, leur naïveté n'était pas bien pure, ni leur crédulité méritoire... Et après tout, ils ont eu de belles espérances.

— Et de belles funérailles!

— Eh bien, au fond, ils ne furent pas malheureux. L'amour est toujours une souffrance; l'important est ce qu'il laisse en dépôt : la poésie de la beauté et de la douleur. Et ceux qui m'ont aimée ont eu tous les tremblements et toutes les extases des amants... Qu'importe le cinquième acte — qui ne clôt rien ou jette le ridicule sur l'aventure? Et je me pardonne surtout de ce que je n'ai pas plus qu'eux été heureuse! Car j'ai aimé et je me suis refusé d'aller au terme du voyage. Voilà ce qu'il faut se dire, petit comte — Löwen a été punie par elle-même du mal qu'elle faisait aux autres!

Elle ajouta plus bas :

— Et s'il lui est doux de connaître cette souffrance, que les autres aussi s'en fassent une douceur!

— Vous pouviez en faire une douceur parce que de vous seule dépendait l'épilogue. Victorieuse quoi qu'il arrive, vos cartes étaient biseautées. Mais ceux qui ont vécu dans l'incertitude ont bien pu prendre la petite mort dans la maladie! Je me souviens d'une personne qui avait été enterrée vivante. Elle gardait une figure de cadavre. Une jeune âme mal prise par l'amour en peut garder un deuil amer...

— Eux! s'écria-t-elle avec un rire... Non, non, petit comte, ce sont des âmes saines. Ils ne se sont pas abandonnés eux-mêmes.

Ils avaient atteint les confins du parc, près de la forêt royale. Et la ténèbre reprenait, plus saisissante, après la lumière. Löwen riait tout bas, d'un rire panique. Et, ne sentant pas frémir son compagnon :

— Eh bien! dit-elle d'un ton scandalisé et ironique, ne m'aimez-vous pas dans cette ombre?

Le cœur battit, malgré tout, au jeune homme.

— Vous êtes tellement la femme, fit-il. Et la nature a si tendrement travaillé à votre forme... Comment pourrais-je ne pas faire le rêve d'embrasser cette bouche moqueuse?

Il prit la main de la jeune femme; il l'éleva, en la tenant comme une bestiole captive, jusqu'à ses lèvres. Elle rit et s'écria :

— Je veux vous voir à genoux.

Il se mit à genoux; elle se penchait avec un soupir.

— Vous seriez gentil, petit comte, si on pouvait vous aimer!... et si vous-même...

Puis, pétulante, avec un air d'enfant, cédant au caprice, au téméraire de sa nature, et assurée qu'il n'en serait ni plus ni moins :

— Ah! comme vous avez envie de m'embrasser!...

Elle se pencha sur lui; elle lui donna d'un geste charmant, naïf, et tout à fait tendre, cette bouche de fraise et de nacre. Il y mordit comme à l'éternel amour, d'une lèvre sensuelle.

Elle le releva; elle marcha en silence. Elle était un peu confuse, pas trop, car le baiser n'est rien dans ces pays de fleuretage. Ils marchèrent silencieux jusqu'au retour de la lumière.

— Et vous n'êtes pas heureux! fit-elle avec une moue; cela ne vous a donc pas donné de joie?...

Il répondit brusquement :

— De joie, non. Une espèce d'orgueil voluptueux... et le souvenir éternel de cette minute... sans lendemain.

— Sans lendemain, oui?

— Avec lendemain?

Elle demeura pensive. Elle s'arrêta pour le considérer à la lueur venue par une sente.

— Je ne puis lire si vous désirez le lendemain.

— Je vous ai dit que je vous ai considérée comme inaccessible. Cela demeure!

Elle fit une petite moue découragée.

— Je ne vaudrais donc pas la peine d'être aimée chastement si je donnais ma tendresse?

— Trop d'inquiétude *préétablie!*... Je me sentirais abandonné tout le temps.

Elle frétillait d'impatience :

— Il y a autre chose! Sinon, vous ne seriez tout de même pas si plein de discours vides!

Il pâlit; et de nouveau son cœur s'emplit d'épouvante. Mais elle ne vit rien, attirée par le feu d'artifice qui débutait.

— Non! reprit-il, il y a le regret d'une magnifique chose aperçue — et sans espérance! Vous donnez la vision d'un amour de prodige. Et c'est triste comme lorsque, adolescent, on s'éveille seul après un beau rêve tendre... Votre présence est un songe... et je suis déjà seul!

— Vous êtes un livre! fit-elle. Et un livre ennuyeux...

— Ah! répondit-il... bien ennuyeux en effet!

Sur la grande pelouse, le feu d'artifice déployait ses jardins de flamme. L'âme légère de Löwen riait aux fusées légères. Elle les mêlait à sa petite déception. Et, se persuadant que Maurice était plus rusé que les autres, elle admirait son sang-froid et pensait qu'il serait amusant de le mettre en faute.

Ils étaient revenus parmi les groupes; les belles filles aristocratiques du Weissberg, noblesse et bourgeoisie, se pressaient sur les pelouses. Löwen reprit :

— Dites-moi, petit comte, pourquoi nos femmes ressemblent bien plus aux statues de Diane, de Vénus ou d'Hébé que les femmes d'Italie ou de Provence?

— La race d'Hélène et d'Achille venait du Nord, fit-il... Ce fut une infusion de barbares vite civilisés. Mais je pense bien que Pâris, Ulysse et Nestor furent calqués sur des modèles pélasges.

— Alors c'est ce petit homme brun qui représente Pâris? fit-elle en montrant l'ambassadeur d'Italie...

— Non, mais ce capitaine lombard qu'il mène à sa suite... Avec un peu moins de plumes, il serait irrésistible... et c'est la seule chose — les plumes — que les hommes du Midi ont en trop, dans les sociétés au goût sobre, auprès des femmes du monde. Et, néanmoins, huit fois sur dix, c'est pour eux que se font les prodigieuses extravagances — huit fois sur dix, qu'Hélène s'embarque sur le navire... aux flancs creux.

— Vraiment, vous le croyez?

— Je le crois.

Il le croyait aussi pour les femmes. Si délicieuses que fussent ces filles du Nord, si vives souvent, il leur manquait la langueur ardente, la volupté contagieuse départie aux races de vieille civilisation. L'amour n'avait point passé sur leurs aïeules comme une chose absorbante, comme le poème de la vie. On sentait encore, dans leur beauté claire, la lutte barbare. Le loisir n'était que d'hier — l'art humain, l'art vivant, ne venait que de naître. Leurs ancêtres mâles avaient été plus intempérants que luxurieux, plus actifs que délicats. Aussi leur jolie taille jeune n'avait guère d'autre flexion que celle des jeunes hommes — leur démarche ne jetait pas le mystérieux sel du désir — et leur fraîche familiarité était à peine troublante. Quelque chose d'animal et de divin manquait à leurs beaux yeux, à leurs bouches roses.

Et cela se voyait bien aux deux ou trois méridionales, seulement presque jolies, confondues dans la multitude. Une ardeur se levait d'elles, un frisson pé-

nétrant, une souple violence. L'histoire des nations amoureuses se levait à leurs pas.

Mais à la cime de la cour, la reine, pétrie du mélange des peuples, avait toutes les séductions, toutes les mélancolies, toutes les attitudes charmantes, avec la fierté, la noblesse septentrionale, mises en elle comme une distinction suprême, comme un voile léger couvrant les grâces et leur donnant une force plus subtile.

Et Maurice, revenu avec la duchesse, retombait sous le joug de cette reine, comme les jeunes hommes d'Orient, nourris de légendes étincelantes, s'éprenaient de fantômes enchantés, au détour des tamaris, des lauriers ou des sycomores.

IX

LE CONSEIL

Le chancelier Nimburg se préoccupait de la mélancolie de son neveu. Il était plein d'appréhension. Il craignait que les débuts du jeune homme ne fussent assottés par un grand amour. Son affection, son égoïsme et sa vanité prenaient des parts égales à cette inquiétude. Car il avait le sens de la famille, le désir de finir tranquillement sa carrière et la coquetterie de ses projets. Sa nuit n'avait pas été agréable, pleine d'insomnie et de rêves. Il prenait aisément rancune contre les gens qui l'empêchaient de goûter le repos et de se lever allègre le matin.

Il se confia à la douceur d'un bain chaud — qu'il comptait comme un demi-sommeil, prit un mélange de café et de chocolat et s'enferma dans des flanelles douces. Un peu de bien-être lui revint; son miroir ne lui renvoya plus ce visage de plâtre qui l'avait offensé. Et il fit venir son neveu.

— Mon cher garçon, fit-il, je n'ai guère dormi, ni toi, si j'en juge par ton regard. Mais ce n'est rien pour toi, — une anecdote. Pour moi, c'est un événement historique. Je voudrais bien ne pas récidiver par ta faute!

Maurice s'attrista de voir la fatigue sur cette peau fine comme une peau de chasselas, dans ces grands yeux légèrement planes.

— Que faut-il faire?

Louis rit avec l'ironie et la parfaite assurance d'un liseur d'âmes.

— Qu'aurait-il fallu ne pas faire? Ne t'avais-je pas prédit que le jeune moucheron se jetterait sur cette chandelle où tant de moucherons ont rôti leurs pattes?

— Vous l'aviez prédit!...

Le jeune homme contemplait cette ironie et se demandait si toute l'expérience humaine n'était pas faite de la même farine.

— Et cependant, reprit-il, que fallait-il ne pas faire?

— Il ne fallait pas se jeter sur la chandelle!

— En vérité, je vous assure...

— Il ne faut rien m'assurer. Je connais les visages. Et le tien est pénible à voir. Il conte la chose la plus dangereuse pour ce moment du début où il faudrait être toujours prêt à l'action. J'espérais que tu n'arrivais pas de chez les autres sans savoir ce qu'est une coquette déterminée. Et je suis humilié de ta sottise.

J.-H. ROSNY.

(A suivre.)

L'ENSEIGNEMENT PUBLIC

(*Suite et fin*)

Le mal intense et toujours croissant dont souffre l'enseignement secondaire, et dont la société porte la peine, dérive de son uniformité, et l'uniformité de notre enseignement d'Etat n'est lui-même qu'un dérivé du sophisme égalitaire. De même que nous avons voulu que tous les citoyens, quelle que fût leur inégalité intellectuelle ou sociale, fussent égaux en puissance et en droits devant l'Etat, qu'ils fussent uniformément astreints au service militaire, quelle que fût la gêne des familles et des individus, nous appliquons ce préjugé barbare de l'égalité déguisée en principe à l'éducation de la jeunesse. Nous avons décidé que l'enseignement serait le même pour tous; que tous les jeunes gens seraient soumis aux mêmes disciplines, nourris des mêmes programmes, préparés à la même fin, qui est le baccalauréat. Il n'est pas un pays au monde qui ait jamais offert l'exemple d'une pareille insanité. L'observation la plus élémentaire nous montre que ces jeunes gens ont reçu de la nature des aptitudes inégales et diverses, et le plus vulgaire bon sens ajoute que, pour faire de ces écoliers des hommes utiles à eux-mêmes et utiles à la société, il faut développer leur éducation dans le sens de leurs aptitudes individuelles, ou de leurs goûts préférés. A quoi bon bourrer de lettres grecques ou la-

tines le cerveau réfractaire d'un commerçant futur ? Et que sert-il d'apprendre l'algèbre et la géométrie à un avocat? Sans doute, il est licite à un épicier d'aimer les lettres, et même de cultiver les muses. Il y a, Dieu merci, des hommes supérieurs dans toutes les conditions, qui savent faire deux parts de leur vie : l'une qui est consacrée à la profession, l'autre, à l'esprit. Il ne serait pas moins absurde d'interdire l'étude des sciences à l'avocat. Mais encore faut-il que ce soit son goût et son choix. L'absurde est de vouloir inculquer à ces jeunes gens des connaissances qui leur répugnent dans le présent, et ne leur seront d'aucune utilité dans l'avenir.

Chacun de nous, en rappelant ses souvenirs de collège, peut tirer un témoignage de sa propre histoire. Que nous reste-t-il des choses que nous apprenions à contre-cœur ? Absolument rien. Je ne fais, en ce qui me concerne, aucune difficulté d'avouer que l'enseignement scientifique m'était passablement à charge. Je ne pouvais le comprendre. Les sciences étaient pour moi une matière indigeste et tout à fait inassimilable. J'étais un bon élève de lettres; je faisais même des vers latins avec délices; mais je n'ai jamais pu résoudre un problème de géométrie, et l'algèbre fut toujours lettre close pour mon esprit. Cela n'empêche pas que pendant tout le cours de mes études on ne m'ait barbouillé de géométrie et de mathématiques. Le temps que j'ai consacré à retenir de ces notions ingrates tout juste ce qu'il en fallait pour passer mon baccalauréat fut un temps complètement perdu. Il eût été fécond, si j'avais eu la liberté de l'employer à des études conformes à mes aptitudes et à mes goûts. Qu'un savant lise ces lignes, et il me prendra peut-être en pitié. Mais peut-être aussi sentira-t-il s'agiter en lui le même mouvement d'humeur, en se souvenant qu'on l'obligeait à faire des vers latins, quand il aimait l'algèbre. Au fond, le grief est le même, bien que diffé-

rent dans les termes. Nous reprochons aussi justement les uns que les autres, à l'Université, de nous avoir servi la même nourriture, sans tenir compte de la différence de nos estomacs.

Il convient assurément que l'honnête homme ait une teinture scientifique appropriée à son état social. Il y a des choses qu'il est permis d'ignorer, et d'autres qu'il faut savoir. Qu'on apprenne à connaître les raisons des phénomènes physiques et les lois générales qui président à l'harmonie des mondes, c'est un élément de la culture classique qu'on ne saurait négliger sans encourir le reproche de barbarie. C'est une nécessité morale de même nature qui nous oblige à connaître, au moins dans leurs éléments constitutifs, les grandes découvertes qui ont rempli ce siècle de merveilles et transfiguré la vie sociale. Mais c'est avant tout une question de mesure. Il serait scandaleux d'ignorer les miracles réalisés de notre temps par l'électricité, la vapeur et la chimie; mais il est excessif et même absurde de vouloir enseigner à des gens qui ne seront ni mécaniciens, ni chimistes, la technique des sciences qui les ont accomplis. A plus forte raison doit-il être permis de considérer comme un bagage inutile les connaissances scientifiques, qui non seulement n'ont pas d'objet pratique, en dehors des professionnels qui les enseignent ou les exploitent, mais ne peuvent même servir d'aliment à la conversation. Et voilà précisément ce que les programmes universitaires ne veulent pas consentir. Ils sont pleins d'extravagances et d'antinomies dont on cherche les raisons, sans les trouver jamais. Par quel préjugé saugrenu, par exemple, l'étude de l'algèbre et de la géométrie, de la botanique et de la minéralogie est-elle obligatoire, tandis que l'étude de la musique et du dessin est purement facultative?

L'honnête homme ne perd rien en considération sociale, ni en utilité personnelle, s'il ignore comment on

pose une équation, et comment on mesure un parallélipipède. Mais il manque sûrement quelque chose à sa culture esthétique, à l'honneur de son esprit, s'il est incapable de connaître la pureté des lignes de la Vénus de Milo, ou de sentir la beauté d'une sonate de Beethoven. Par la fenêtre de la pièce où j'écris, j'aperçois une corbeille de fleurs éclatantes et variées. Leur splendeur harmonieuse enchante mon regard, et le vent m'apporte leur parfum par bouffées. Ces fleurs, je les connais par leurs noms familiers; je n'ai jamais su, et je n'apprendrai jamais les noms rébarbatifs que la science a dû leur donner pour les classer. Il me suffit qu'une rose s'appelle une rose pour avoir la jouissance intégrale de sa beauté. J'ignore la botanique, mais je n'en médis pas. Je tiens Linné pour un grand homme. Je sais la part considérable qu'il a, dans son domaine, apportée à la connaissance de la nature, et je rends libéralement hommage à sa gloire; mais, de même qu'Alceste estimait « qu'on peut être honnête homme et faire mal les vers », je prétends qu'on peut être également honnête homme et ne rien savoir de la classification d'un chou.

Cependant, si vous examinez le programme de l'enseignement secondaire, vous constaterez que la botanique y tient une très grande place, ainsi que les mathématiques, la géométrie, la minéralogie, la chimie; et l'inutile labeur qu'imposent à l'enfant ces connaissances indigestes est d'autant plus absorbant qu'elles sont matières d'examen au baccalauréat. En revanche, on n'enseigne ni la musique, ni la peinture, ni la sculpture, ni rien qui se réfère à l'esthétique des arts. Cependant nous sommes plutôt destinés dans la vie à entendre des opéras ou des concerts, à voir des tableaux ou des statues, à visiter des monuments qu'à résoudre des équations, ou à classifier les cailloux que nous pouvons rencontrer en chemin. On n'enseigne ni l'archéologie,

ni la paléontologie, qui sont des sciences captivantes comme une résurrection. Qui donnera raison de ces anomalies? Elles s'expliquent par une sorte de népotisme intellectuel, qui est le vice commun des spécialistes. Il n'y a pas un seul artiste dans le conseil supérieur de l'Université; mais il s'y rencontre en grand nombre des savants variés, et chacun d'eux a voulu qu'on fît, dans les programmes universitaires, la part à sa science préférée. L'abus s'explique ainsi, mais il ne se justifie pas. Et cet abus, c'est toute l'Université.

A mesure que la science élargit son domaine, l'enseignement secondaire élargit son programme. Ses maîtres ont l'orgueilleuse ambition d'y tout faire entrer. Ils ne tiennent aucun compte de la capacité cérébrale des malheureux enfants voués par eux à cette monstrueuse ingestion. Les savants ont voulu que le jeune homme, en sortant du collège, eût des clartés de tout; les utilitaires ont exigé qu'on donnât à l'enseignement d'Etat des fins plus pratiques, et les ministres se sont déménés à l'excès pour contenter tout le monde. Ils ont pour cela surchargé les programmes, en allégeant les matières. Comme il est impossible de tout savoir à fond, ils ont décidé qu'il suffirait d'avoir une notion superficielle et fragmentaire des choses, et ils ont fait ainsi de l'enseignement classique quelque chose d'analogue à la pacotille qui se débite dans les boutiques à treize sous. Ce n'est ni soudé, ni peint, et cela s'écaille au premier essai. Ainsi des études classiques. Elles constituent une sorte de vernis léger, sous lequel il n'y a rien. On a supprimé, par exemple, l'histoire ancienne, l'histoire du moyen âge, l'histoire des peuples étrangers et les commencements de l'histoire moderne. Les connaissances historiques et géographiques requises pour le baccalauréat se réduisent à l'histoire de France depuis Henri IV à l'avènement de M. Loubet, et à la carte de France toute seule. On a supprimé le vers latin, le dis-

cours latin, la dissertation latine, et, pour ce qui est du grec, il suffit, pour être reçu bachelier, de pouvoir en lire trois lignes, sans en traduire un seul mot. Cela n'empêche pas que, de la huitième à la philosophie, le grec et le latin, l'histoire et la géographie n'occupent une place considérable dans le programme de chaque classe, concurremment avec les sciences mathématiques, physiques et naturelles. Seulement la couche est si légère qu'elle a disparu avant d'avoir séché.

Et c'est en cela précisément qu'éclate l'immense et funeste erreur de ceux qui président à l'élaboration des programmes universitaires. Ils mesurent la culture intellectuelle de la jeunesse à la quantité des matières ingérées. C'est un grossier sophisme. La multiplicité des connaissances scientifiques ou utilitaires n'ajoute rien à la valeur morale d'un homme. Tel pourrait connaître toutes les sciences et tous les métiers, sans monter d'un degré dans la hiérarchie de l'esprit. Il n'y a de culture morale que celle qui ennoblit l'âme humaine en l'enrichissant. Elle s'exerce en hauteur beaucoup plus qu'en étendue. Ce n'est pas par un vain symbole que la légende antique plaçait à la cime des monts sacrés le séjour des Muses. Il fallait, pour être admis auprès d'elles, s'élever au-dessus des basses habitations des hommes. Les Muses sont mortes, sans que les cimes symboliques qu'elles habitaient se soient abaissées. C'est vers elles que volent toujours les esprits ailés, ceux qui s'élèvent de l'accident aux idées générales, de l'observation vulgaire aux vérités éternelles, de la recherche intéressée ou contingente de l'utile à la sereine contemplation du beau. De là vient l'indéniable supériorité morale que la culture classique confère à ses élus, sur les disciples de l'enseignement scientifique ou de l'enseignement moderne.

Aussi longtemps que l'Université conservera ses cadres, ses méthodes, ses programmes et son uniformité,

les maux divers dont souffre l'enseignement public en France, et par lui, la société française, resteront sans remède. Il n'existe qu'un moyen de lui rendre la santé, l'éclat et la fécondité : c'est de la hiérarchiser. La plaie invétérée qui corrompt notre moelle et appauvrit notre sang, c'est le nivellement égalitaire. Tout concourt chez nous à faire de l'Etat un rouleau formidable qui passe, avec une brutale inconscience, sur tout ce qui croît en hauteur ou seulement en relief, pour le réduire à l'aplatissement démocratique. Cette œuvre assassine, l'école primaire la commence, le collège la développe, la brigue électorale l'achève. C'est ce courant de dépravation intellectuelle et morale qu'il faudrait remonter. Lorsque l'école n'enseignera plus que les hommes sont égaux par droit de naissance, et que le maître, au contraire, aura le droit d'enseigner qu'ils sont inégaux par nature, qu'ils doivent rester inégaux par droit de sélection, et que la primauté doit appartenir au plus méritant; lorsque le collège cessera d'être le moule unique où sont coulés les esprits, les consciences et les cœurs des jeunes générations pour en sortir uniformément semblables, sans originalité comme sans physionomie, et seulement propres aux fonctions machinales de la vie de bureau; lorsque le suffrage universel éclairé et purifié cessera de prendre les charlatans pour des apôtres, de préférer aux candidats hautains qui lui enseignent le devoir les aigrefins qui exploitent servilement ses vices, alors on pourra vraiment croire que la France se régénère, et que les temps sont venus pour elle de reprendre le cours de ses glorieuses et fécondes destinées.

Une pareille transfiguration, j'en conviens, tiendrait du miracle, et le temps des miracles est passé. Mais si le succès est douteux, l'effort est, du moins, possible, et c'est un devoir de le tenter. Que faut-il faire? Dans l'ordre universitaire, il faut décentraliser l'enseigne-

ment, et le diversifier dans ses programmes, dans ses méthodes et dans ses fins. En ce moment, tous les lycées et tous les collèges relevant de l'Etat font uniformément la même besogne. Ils distribuent le même enseignement aux mêmes heures, appliquent les mêmes disciplines, dirigent du même pas leur peuple d'élèves vers le terme commun qui est le baccalauréat. C'est une sorte d'automatisme qui fonctionne avec la régularité et l'inconscience d'un mouvement d'horlogerie. Mais cette uniformité est un étouffoir; elle opprime la vie individuelle jusqu'à l'anéantissement. Elle entrave tout essor, paralyse toute initiative, interdit toute originalité dans l'esprit aussi bien que dans le caractère. Elle refuse aux vocations qui se cherchent le moyen de se reconnaître et la liberté de se produire, et compriment les forces qui les déterminent. Bref, on broie des hommes pour faire des bacheliers.

C'est le contraire qu'il faudrait faire. Les lycées et collèges devraient se distinguer les uns des autres par la diversité de leur enseignement. Et, tout d'abord, ils sont beaucoup trop nombreux. Il y a des lycées qui n'ont qu'une existence apparente et factice : leur population scolaire se compose aux trois quarts de boursiers. C'est un grave et redoutable abus à réprimer. Quant aux collèges, leur condition est à la fois réduite et misérable. Il y en a qui comptent moins d'élèves que de professeurs, et les petites villes affligées d'un collège communal se ruinent à l'envi pour l'entretien de cette vaine parure. Toute sous-préfecture tient à honneur d'avoir son collège, comme elle tient à garder son sous-préfet, bien qu'ils soient aussi inutiles l'un que l'autre. C'est une sorte de titre aristocratique qui la distingue des chefs-lieux de canton. Les chefs-lieux de canton un peu importants ne sont pas eux-mêmes exempts de cette vanité. Ils se donnent un collège, comme certains parvenus ajoutent à leur nom familial

une particule ou un titre nobiliaire. Ce luxe leur coûte fort cher, et le gaspillage des deniers communaux est encore le moindre inconvénient de cette vaniteuse manie. En même temps qu'ils sont une cause de gêne et même de ruine pour les finances municipales, les collèges sont pour les campagnes voisines une cause de déclassement. Ils racolent un certain nombre d'écoliers pourvus du certificat d'études, en berçant leurs malheureux parents d'espérances fallacieuses, et les poussent aveuglément vers le baccalauréat. Si le collège ne les avait pris, ils eussent fait d'utiles travailleurs; le collège en fait des déclassés. Il y aurait donc avantage tout ensemble pour les communes et pour l'Etat à supprimer ces collèges plus nuisibles qu'utiles, ou à les transformer, soit en établissements d'enseignement primaire supérieur, soit en écoles professionnelles.

L'enseignement secondaire devrait être divisé en trois ordres distincts, ayant leurs programmes spéciaux et leurs fins propres : l'enseignement professionnel, l'enseignement moderne, et l'enseignement classique ou humanités. L'enseignement professionnel se composerait des matières qui défrayent aujourd'hui l'enseignement primaire supérieur; avec addition des langues modernes et des notions spéciales afférentes à certaines carrières déterminées. L'enseignement moderne conserverait son programme actuel : mais on y ajouterait tout le contingent des études scientifiques, depuis les mathématiques élémentaires jusqu'aux mathématiques spéciales. L'enseignement classique serait la restauration intégrale des anciennes humanités. On reviendrait avec lui à l'histoire universelle et à la philosophie de l'histoire, au commerce approfondi des lettres antiques et aux exercices qui le fécondent, c'est-à-dire aux vers latins et aux compositions latines. Il serait à lui-même son honneur et sa fin, c'est-à-dire une culture purement esthétique et morale. Il ne préparerait ses

adeptes à aucune carrière déterminée, mais il créerait une élite. Il ferait quelques hommes supérieurs, et les hommes supérieurs non seulement trouvent toujours leur voie, mais ils sont eux-mêmes des conducteurs de peuples, et ce sont surtout les démocraties qui ont besoin de tuteurs.

Il faudrait en même temps supprimer le baccalauréat. M. Lavisse, M. Gebhart et la plupart des universitaires le condamnent au titre professionnel. Ils voient en lui la cause principale du déclin des études secondaires. Il a substitué, en effet, l'artifice à la réalité. L'assimilation hâtive et superficielle des matières à la fois disparates et complexes que contient un manuel suffit généralement à sa conquête : elle ne suffit pas à l'éducation intellectuelle, esthétique et morale d'un adolescent. Il néglige ainsi l'étude approfondie par un entraînement de circonstance qui ne laisse rien après lui. Dès que l'écueil est franchi, l'entraînement cesse brusquement et fait place à l'oubli béat. Le lien factice qui tenait assemblée cette pacotille fiévreusement amassée pour l'usage d'un jour se rompt, et tout se disperse sans laisser même un souvenir. De là vient la merveilleuse ignorance de nos bacheliers. C'est l'œuvre du baccalauréat, et ce n'est là que son moindre méfait. Funeste aux études, il est plus redoutable encore à l'ordre social. Car il est le plus terrible des instruments de déclassement. Il détourne chaque année des milliers et des milliers de jeunes gens de leurs voies naturelles pour les mener dans une impasse. Car le diplôme qu'il leur confère ne correspond à aucune utilité. C'est une traite tirée au hasard, et qui risque le plus souvent de rester impayée. Le dernier mot de ce long contre-sens qui absorbe les sept ou huit années de l'adolescence est de constituer et d'ameuter contre la société et contre l'Etat une armée de clients faméliques qui prétendent à tout et ne sont prêts à rien. On comprend donc que

les universitaires et les politiques s'accordent à réclamer son abolition.

Comment le remplacer? disent les rares partisans restés fidèles à son maintien. Il est, malgré ses défauts, sinon le couronnement des études, du moins la seule preuve qu'on les a faites. C'est un poinçon nécessaire. Lui disparu, les études seront nécessairement négligées, parce qu'elles resteront sans sanction. — A quoi les adversaires du baccalauréat répondent victorieusement qu'il peut être remplacé avec avantage par des sanctions autrement efficaces que cette loterie : d'abord, par des examens de passage d'une classe à l'autre; ensuite, par l'institution d'examens techniques à l'entrée de chaque carrière. L'examen professionnel existe déjà pour toutes les carrières qui se recrutent par voie de concours. Il ne suffit pas d'être bachelier pour entrer à l'Ecole polytechnique, à l'Ecole des mines, à l'Ecole centrale, à l'Ecole navale, à Saint-Cyr, aux Affaires étrangères, au Conseil d'Etat, etc.; il faut en forcer l'entrée à l'aide de preuves que le baccalauréat à lui seul ne saurait fournir. Rien n'empêche de généraliser cette obligation et de réclamer par voie d'examen, sinon de concours, pour la médecine, pour le droit et pour toutes les carrières analogues, la garantie d'études bien faites. Le premier avantage de cette réforme serait de solliciter d'une façon plus active et plus pressante les vocations juvéniles et de donner des fins déterminées aux études qu'on fait aujourd'hui sans ardeur et sans foi, parce qu'on les fait le plus souvent sans but. Le second avantage, et ce n'est pas le moindre, serait de diminuer en proportion notable le nombre des déclassés.

On peut attendre des examens de passage, s'ils sont consciencieux et sévères, des résultats plus précieux encore. C'est par eux que pourrait commencer cette hiérarchisation des esprits qui devrait être le grand

souci des démocraties. Actuellement une classe de collège est une collectivité tout à fait disparate. Les uns sont paresseux ou stupides; les autres intelligents et laborieux. Mais ces enfants, ces adolescents que la nature à faits tellement inégaux n'en sont pas moins soumis aux mêmes disciplines. Seulement les uns en profitent, et les autres n'en retirent aucun fruit. Ceux qui sont vifs, travailleurs, ambitieux, prennent tout de suite la tête de la classe, devancent le professeur en ses leçons, et, comme des chevaux de sang, cherchent à dévorer l'espace ouvert à leur généreux entraînement. Mais la queue passive et lourde les retient. Elle oblige le professeur à s'attarder avec elle, sans qu'elle en profite, et condamne l'élite à espacer sur huit ou neuf années ce qu'elle pourrait aisément fournir en quatre. — « Le mauvais élève, dit M. Gebhart qui soutient cette thèse, est la perte des classes. Il distrait les bons; il brouille le travail en commun; il a sur ses camarades de nature légère une influence déplorable. La paresse est contagieuse, et plus encore l'indiscipline. » Par quelle aberration les cours de notre enseignement secondaire ont-ils été réglés à la seule mesure des élèves médiocres ou mauvais? Et quel est ce miracle de l'absurdité qui sacrifie la sélection à la vulgarité?

Il y a des routines qui sont entrées si profondément dans nos mœurs que l'esprit le plus indépendant ne songe même plus à les discuter. Nous avons accepté, par exemple, que l'enseignement secondaire fût divisé en neuf classes annuelles qui vont de la troisième à la philosophie. Si l'on veut bien réfléchir à ce que ce système représente de temps perdu, on s'apercevra tout de suite que c'est une monstruosité. Il n'est pas d'élève intelligent qui ne puisse s'assimiler en une année les matières diverses qu'on lui dispense en deux. Qu'il aborde l'enseignement classique à treize ans, après une solide préparation primaire, il ne lui faudra pas plus

de quatre années pour parcourir victorieusement le cycle secondaire. A dix-sept ans, il aurait achevé sa philosophie. Alors s'ouvriraient pour lui, s'il en est besoin, des cours supérieurs, littéraires, scientifiques, professionnels, pour se préparer aux fins qu'il aurait choisies, et sur ce fonds solide et durable que procurent les humanités se superposeraient les études techniques qui doivent déterminer sa carrière, en spécialisant son activité. On réaliserait ainsi ce résultat idéal, qui devrait être la fin de toute culture intellectuelle, de faire des hommes qui aient l'esprit plus haut et plus large que leur métier.

Bon pour les élèves intelligents! dira-t-on. Mais que ferez-vous des autres? — Les autres? Comme ils ne sont pas aptes à recevoir ce genre de culture, et qu'en traînant de classe en classe leur paresse indocile et leur stérilité ils perdent simplement leur temps, quand ils ne le font pas perdre à leurs camarades, on les éliminera. C'est à cette élimination des «cancres» que doit précisément servir l'examen de passage. «Cet examen, dit M. Gebhart qui en est partisan décidé et réfléchi, devrait être très sérieux à l'issue de la cinquième, très rigoureux à l'issue de la quatrième. Il ne serait, bien entendu, imposé qu'aux élèves douteux. A partir de la troisième, l'épreuve ne serait plus appliquée qu'aux élèves cantonnés dans les derniers rangs... Cette mesure d'hygiène scolaire, pour cause d'utilité publique, soulèverait des clameurs furieuses de la part des parents à qui on rendrait leur rejeton. On ferait la sourde oreille. L'Université perdrait peut-être un dixième de son effectif d'écoliers. Tant mieux! Les bons élèves y gagneraient, et les professeurs accompliraient plus allégrement leur tâche.» C'est, en somme, rendre le plus grand des services à la société, à la famille, à l'enfant lui-même que d'interdire l'enseignement classique à celui qui n'est pas fait pour le recevoir. En le

dirigeant vers d'autres voies, en le met peut-être sur le chemin de la fortune. Car les aptitudes sont infiniment diverses, et souvent contradictoires. Tel qui sera grossièrement réfractaire à l'esthétique des lettres fera merveille dans l'enseignement moderne ou dans l'enseignement professionnel. C'est cette diversité des aptitudes et des goûts qu'il faut précisément savoir comprendre, et l'enseignement d'Etat ne sera vraiment adéquat à sa fonction sociale que lorsqu'il aura organisé ses méthodes et ses programmes de telle façon que chacun non seulement y trouve, mais encore y reçoive la part qui lui convient.

Cette réforme est l'antithèse de la pratique courante. Actuellement, en effet, le lycée et le père de famille concourent avec un aveuglement égal à encombrer l'enseignement classique de ces sujets inutilisables qu'en style administratif on appelle des non-valeurs. Le lycée tient à recevoir le plus grand nombre possible d'élèves. La population scolaire est son titre de gloire et sa raison d'être. Aussi n'a-t-il garde de renvoyer personne. D'autre part, le père de famille, ambitieux d'honneur, comme on l'est dans les démocraties, tient à mettre son fils au latin, parce que le latin constitue l'enseignement le plus noble, et qu'il s'égale ainsi aux plus riches et aux plus grands. Mais ni le père, ni le lycée ne considèrent, dans leurs vues égoïstes, l'intérêt bien entendu de l'enfant, et ce devrait être pourtant leur principal souci. Tel fils de paysan ou d'ouvrier parcourra sa classe en triomphateur et touchera dans l'essor de son génie éployé par l'étude les sommets de la puissance, de la fortune et de la gloire. Ces exemples, Dieu merci, ne sont pas rares. Ils sont l'honneur des démocraties. Ils en seraient la fortune et la vie, si elles savaient se régler sur eux. Mais tel autre foncièrement rétif à la culture classique sera simplement déclassé par elle, qui, soumis à d'autres disci-

plines et dirigé vers d'autres voies, eût pu faire une fructueuse carrière dans l'agriculture, dans l'industrie, dans le commerce. Or, cette sélection ne peut être le fait ni du père, ni de l'enfant, parce qu'ils n'en ont pas le discernement. Elle doit être le devoir des maîtres qui ne peuvent ni vouloir ni permettre que leur enseignement soit une cause de misère pour ceux qui le reçoivent, et une semence d'anarchie pour l'Etat qui le distribue.

Pour que la réforme fût complète, il faudrait encore que l'Etat s'obligeât à réduire dans une proportion considérable le nombre des bourses d'enseignement secondaire et d'enseignement supérieur. Cette institution, qui est philanthropique en son principe, est devenue par l'abus un redoutable fléau dans ses effets. Il semble bien que la société n'a pas d'obligation plus impérieuse et plus chère que de répandre à flots cette manne excitatrice des jeunes ambitions, puisque l'enseignement promet à tous la conquête du monde. Oui, favoriser l'éclosion et l'essor des talents obscurs, ouvrir aux enfants des petits, des humbles, des pauvres, les routes infinies de l'avenir, et leur donner des ailes, c'est, à coup sûr, le plus noble des soucis et le plus démocratique des devoirs. La création des bourses d'enseignement qui répond à cette obligation sociale est donc une institution bienfaisante et sacrée, mais à une condition : c'est que l'action de la bourse soit une sélection, comme l'enseignement lui-même, et non pas une marchandise électorale. Autant il est légitime d'aller cueillir sur les bancs de l'école primaire l'enfant obscur et pauvre qui révèle des facultés d'élite, et de le transporter dans ces lycées où il recevra l'enseignement qui doit parfaire l'œuvre de la nature, et faire éclore l'homme de génie ou de haut mérite qui était en germe dans l'obscur écolier, autant il est abusif d'accorder le même traitement à l'enfant qui n'a d'autre

titre à cette faveur que d'être le fils d'un électeur influent ou d'un fonctionnaire. En d'autres termes, les bourses d'enseignement ne devraient servir qu'à recruter incessamment une aristocratie sociale par la sélection. Car il n'y a d'ordre, d'honneur et de salut pour les démocraties que dans l'hégémonie de l'élite, et l'on ne dira jamais assez fort à la République que le plus impérieux de ses devoirs est de faire de l'inégalité par l'exaltation du mérite. Malheureusement, c'est une voix qu'elle ne veut pas entendre. Comme tous les régimes qui manquent à leur destinée, elle n'a de goût que pour les gens de sa famille. Aussi les bourses sont-elles devenues entre ses mains une sorte de sportule politique qu'elle distribue, sans critique, à ses favoris, et principalement à ses fonctionnaires. Elle a littéralement peuplé certains lycées de boursiers qui non seulement ne tenaient ni d'eux-mêmes ni de leurs familles aucun titre à l'enseignement gratuit, mais qui préparent à l'Etat, leur nourricier, les plus redoutables ennuis. Car les bourses imméritées ne font que des déclassés.

La multiplication des bourses à tous les degrés de l'enseignement est un des sophismes qui sévissent avec le plus d'intensité dans les milieux républicains; car non seulement il répond à la conception misérable que les politiciens de la secte se sont faite de la démocratie, mais il est encore un merveilleux instrument d'exploitation électorale. Chaque année, lorsqu'on discute le budget de l'instruction publique, le ministre perd la tête à se défendre contre les sommations qu'on lui adresse. Car il n'y a point de crans d'arrêt sur cette pente de la philanthropie scolaire, et la surenchère démocratique ne connaît pas de bornes. Ce n'est pas assez que l'internat de ses lycées se compose pour moitié de boursiers; les plus échauffés réclament «l'instruction intégrale» des enfants du peuple par l'action illimitée

des bourses. Le pis est que certains hommes politiques, qui joignent à une expérience consommée des affaires une certaine pondération des idées, perdent la tête lorsqu'il s'agit de l'instruction du peuple, et s'allient, dans une sorte de frénésie, aux charlatans les plus effrontés de la démagogie. Qu'on me permette, à ce propos, de rapporter un souvenir de ma vie de député.

Un jour qu'il était en tournée électorale, M. Rouvier ouvrit machinalement le *Journal officiel*, et ce qu'il y vit le remplit d'enthousiasme. C'était le tableau de répartition des bourses de licence octroyées par la munificence républicaine aux enfants du peuple, avec la désignation des bénéficiaires. O merveille! « Telle bourse était attribuée à un fils de cultivateur, telle autre à un fils de gendarme; celle-ci à un fils de douanier, celle-là à un fils d'instituteur; d'autres enfin à des fils d'ouvriers. » C'est M. Rouvier lui-même qui rapporte cette nomenclature attendrissante, et la découverte qu'il en fit le remplit d'une telle joie qu'il ne voulut plus d'autre argument que celui-là pour s'attacher les électeurs de la circonscription. Il était le candidat du gouvernement qui distribue des bourses aux fils de l'ouvrier.

M. Rouvier, qu'on ne savait pas si jeune, ne s'est pas contenté de répandre son exaltation sur l'imagination irradiante de ces gens du Midi qui boivent la rhétorique comme leur terre desséchée boit la pluie. Il lui en restait assez pour la faire déborder encore de la tribune de la Chambre des députés sur la majorité panachée des modérés et des socialistes qui béent ensemble aux féeries démocratiques, et il eut le même succès au Palais-Bourbon que dans les réunions électorales du Var. — « Oui, messieurs, disait M. Rouvier avec cet accent puissant et pathétique qui fait de lui le premier peut-être des orateurs du Parlement, répandre cette manne, la véritable manne moderne de la science

sur les couches les plus humbles de la population, c'est là, peut-être, une des œuvres les plus merveilleuses que la République ait faites. »

Il répondait par ce dithyrambe au rapporteur, M. Bouge, un camarade de Marseille comme lui, qui avait de l'équilibre dans l'esprit, quoique méridional, et de la sincérité dans le caractère, quoique républicain. C'est même parce qu'il a témoigné de ces qualités suspectes à la démocratie qu'il n'a pas été réélu. M. Bouge avait exposé dans un honnête discours qu'il était urgent de réduire le nombre des bourses, parce qu'il y avait encombrement de licenciés et même d'agrégés, et que ces mandarins sans emploi ne faisaient que des misérables et des déclassés. C'étaient là des raisons; mais il n'est pas d'exemple que les raisons prévalent contre la rhétorique auprès d'une assemblée, créature et vassale de cette dupe collective qu'on appelle le suffrage universel. Quoi! refuser des bourses aux fils d'ouvriers, n'était-ce pas proclamer le privilège de la richesse, glorifier l'ignorance et ramener la société française à la barbarie? M. Jules Guesde venait de le dire avec son âpreté de sectaire, et les socialistes l'avaient violemment applaudi. Lorsque M. Rouvier vint à son tour célébrer le droit du peuple aux bourses, l'enthousiasme déborda jusque sur les bancs de la droite. Le rapporteur, la commission du budget, le gouvernement furent roulés comme des baigneurs innocents par une lame de fond, et c'est par une majorité de quatre cents voix contre soixante que la motion de M. Jules Guesde et de M. Rouvier triompha.

J'étais des soixante, et le sujet vaut la peine qu'on dise pourquoi. Sans croire que la science soit une manne comme le dit M. Rouvier, ou qu'elle confère à celui qui la possède un titre au bonheur, je considère l'instruction publique comme une des obligations les plus impérieuses de la société et de l'Etat. Aucun parti

ne répugne à ce devoir; aucun régime n'y a manqué. Seulement il y a des gens qui pensent que tout bien a sa mesure, et que l'instruction du peuple, pour rester bienfaisante, doit être proportionnée à son emploi. On comprendrait très bien cette loi, si on l'appliquait aux arts. Tout le monde approuve qu'on suscite une vocation d'artiste en accordant à un jeune adepte plein de promesses une bourse d'étude ou de voyage. Mais tout le monde aussi crierait à l'abus, si l'on distribuait ces bourses par milliers, parce que non seulement l'encombrement de la carrière avilirait l'art, mais encore ferait de ces boursiers sans débouchés des misérables. L'abus est moins apparent, lorsqu'il s'agit de la multiplication inconsidérée des bourses de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur; mais le mal est identique, et plus redoutable en ses effets. C'est pour M. Rouvier une attendrissante merveille que la sollicitude de la République qui tire des rangs du peuple le fils de l'ouvrier et verse en ses mains la sportule d'Etat qui lui permettra de conquérir la licence et même l'agrégation. Le trait est touchant à son origine; mais il faut aussi considérer la fin. Je voudrais que M. Rouvier s'arrêtât un moment à suivre ses jeunes clients sur la route où il les pousse, et qu'il consentît à nous dire ce que sont devenus le fils du cultivateur et le fils de l'ouvrier, le fils du gendarme et le fils du douanier, après que la République leur eut donné cette sanction suprême de ses bienfaits, le diplôme. M. Rouvier ne s'en informait pas; mais M. Bouge nous l'avait dit. Les plus favorisés végètent pendant quinze ou vingt ans dans les emplois subalternes de l'Université : les autres meurent littéralement de faim. Dans l'ordre seul des sciences, on en comptait plus de cinq cents : les lettres doivent, j'imagine, avoir un nombre plus considérable encore de ces privilégiés des bourses d'Etat, voués par le bienfait que célèbre

M. Rouvier à la pire torture qui se puisse éprouver : celle de n'avoir ni champ pour ses ambitions, ni emploi pour ses facultés, ni nourriture pour son cœur.

C'est un abominable sophisme de prétendre que l'octroi des bourses ne crée pas de titres, et que l'Etat est quitte envers les boursiers lorsqu'on les a diplômés. Je souhaiterais à M. Rouvier un auditoire de licenciés sans place pour qu'il apprît ce que valent au juste des déclarations comme celle-ci, qui fut couverte d'applaudissements au Palais-Bourbon : « Ce qu'il faut leur dire, au contraire, c'est que, loin d'avoir une créance sur l'Etat, ils ont contracté envers la nation des devoirs plus étroits, et qu'il importe, si la carrière qu'ils avaient envisagée ne leur est pas ouverte, de porter dans d'autres branches de la vie nationale une activité et une compétence qui ont été élargies par les sacrifices de la nation. » Ce sont là proprement de mauvaises plaisanteries. Les bourses de licence et d'agrégation ne préparent leurs bénéficiaires qu'à la carrière de l'enseignement, et le crime précisément des pouvoirs publics est de les acheminer vers une carrière qu'ils savent obstruée et que les malheureux ne verront plus s'ouvrir. C'est se moquer cruellement que de leur dire : « Maintenant que vous êtes pourvus de votre diplôme, tirez-vous d'affaire comme vous pourrez. La carrière du professorat vous est fermée? Eh bien, essayez de l'épicerie! »

Epiciers, ils le seraient avec joie, si l'on voulait d'eux. Mais le malheur d'un licencié, c'est qu'il n'existe pas une profession sociale où l'on puisse l'utiliser. Il ne peut être ni industriel, ni commerçant, ni commis, ni comptable, ni maçon, ni paveur, parce qu'on ne lui a rien appris de ce qu'il faut pour cela. Il est pourvu d'une éducation toute spéculative qui, par cela même qu'elle plane au-dessus des réalités vulgaires, ne correspond à aucune utilité. Par leur culture intellectuelle,

ils appartiennent à l'élite sociale; dans la supputation des valeurs, ils sont au-dessous d'un élève des Arts et Métiers.

On les a tirés de leur sillon natal, sans s'inquiéter de l'avenir qui les attend, après leur transplantation. Ce sont des déracinés, comme dit Barrès. Et les malheureux sentent d'autant plus vivement l'angoisse de leur misère que le contraste est plus violent entre le rêve et le réveil. Ils pouvaient être heureux dans la médiocrité de leur condition première. Car rien n'est plus relatif que le bonheur. Le laboureur, l'artisan, le gendarme ou le douanier qu'ils eussent été, si on les eût laissés dans leur alvéole primitive, pouvaient mettre dans leur vie la même somme de jouissances qu'un financier millionnaire, pour peu que ces jouissances fussent adéquates à leurs goûts et à leur état. Ils ne s'en contenteront plus désormais, parce que l'instruction qu'ils ont reçue leur a insufflé une âme nouvelle qui les fait doublement souffrir, et des privations qu'ils supportent, et des désirs qu'ils ne réaliseront jamais.

Seuls les socialistes sont dans leur rôle, en demandant qu'on multiplie les bourses de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur. Ils ont un intérêt direct à troubler l'ordre naturel des choses, à déranger l'équilibre des forces, en un mot, à faire des déclassés. Car tout individu pourvu d'une instruction supérieure à sa fortune s'en prend naturellement à la société de ses déboires. C'est elle qu'il rend responsable de ses rêves déçus, de ses ambitions trahies, de ses espoirs trompés, de son impuissance irritée, et la logique révolutionnaire qui s'est emparée de lui le conduit invinciblement à vouloir briser les cadres sociaux dans lesquels il n'a pu entrer. Le déclassé est un malheureux digne entre tous de sollicitude et de pitié. Mais il est en même temps l'ennemi le plus redoutable des sociétés, et si la République avait plus de

prévoyance que de charlatanisme, elle eût mis tous ses soins à réduire tous ces éléments de désordre, au lieu de les multiplier.

Est-ce à dire qu'il faille condamner l'enfant du peuple au prolétariat à perpétuité? Eh! bon Dieu, qui donc y songe? Qui voudrait refuser au fils du laboureur ou de l'ouvrier les moyens de s'élever dans l'échelle sociale, de développer ses forces et de conquérir le monde? Seulement, ce n'est pas là une question de bonne volonté : c'est une question de méthode. Il y a, Dieu merci! d'autres moyens que les bourses d'enseignement classique pour féconder la jeunesse et favoriser les généreuses ambitions des enfants du peuple. Puisque la licence et même l'agrégation ne le conduisent qu'à la misère en habit noir, la plus poignante de toutes, donnez-leur des bourses aux écoles professionnelles du commerce ou de l'industrie. C'est de là seulement que partent les voies qui mènent à la fortune. Les Américains, les Anglais, les Allemands ne font pas autre chose : c'est pourquoi le monde est à eux. Faites de même! Ouvrez à la jeunesse française, aux riches comme aux pauvres, la variété infinie des carrières industrielles et commerciales. Cette impulsion donnée aux facultés natives de notre race sera pour la nation tout entière un inestimable bienfait. Nous aurons ainsi diminué l'afflux cérébral qui nous affole et rendu aux jeunes générations les vertus d'initiative et d'essor que leurs aînés semblent avoir perdues.

Ainsi donc, spécialisation des études, d'après les aptitudes mêmes de l'enfant, et hiérarchie des études elles-mêmes par la sélection, telle est, dans ses grandes lignes, la réforme à réaliser dans notre système d'enseignement. Appliquée avec intelligence et rigueur, elle donnerait, d'une part des générations qui, instruites et formées en vue de fins déterminées, sauraient faire un emploi pratique de leurs connaissances, et, d'autre part,

une élite d'esprits supérieurs que leur supériorité même désignerait au rôle de tuteurs et de guides dans une démocratie qui s'est montrée jusqu'ici trop encline au nivellement. L'aristocratie nobiliaire n'est plus qu'une pompe mondaine, depuis que le titre ne confère plus à celui qui le porte ni droit, ni privilège. Elle n'est pas tout à fait sans prestige dans le milieu social où elle se montre : mais elle est sans utilité. L'aristocratie du mérite est, au contraire, la seule puissance morale qui puisse nous servir de sauvegarde contre les instincts déprimants et niveleurs de la démagogie. Elle n'est, à vrai dire, ni constituée, ni même en voie de formation. C'est que la grande infirmité des démocraties est de ne regarder jamais qu'en bas, et dans ce pays de suffrage universel, où le citoyen n'a pas l'éducation de son droit civique, on trouve plus de gens disposés à le plier aux basses spéculations qu'à lui apprendre à relever la tête. C'est à cette brigue avilissante que la République doit l'abjection de ses mœurs et la stérilité de son œuvre. Et c'est aussi de cela que la France se meurt. Jamais n'apparut plus impérieux et plus clair le devoir de la relever de cet abaissement, si l'on veut qu'elle vive pour d'autres destinées. Il faut pour cela l'habituer au respect de l'inégalité. La nature est, en somme, notre maîtresse souveraine, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, et l'on ne fait rien qui vaille en voulant se soustraire à ses lois. Comme elle a fait des monts qui dominent les vallées et les plaines, elle a fait des hommes qui dépassent l'ordinaire niveau des sociétés humaines par la supériorité de leur esprit, de leur caractère et de leur cœur. Ce sont des sommets humains. Ils ne sont pas seulement l'honneur des nations; ils en sont aussi la vertu. Ils constituent la seule aristocratie qui mérite un culte. C'est ce culte vivifiant et nouveau qu'il faut répandre. Trop de charlatans politiques sont intéressés à dépraver la conscience na-

tionale, parce que son abaissement est la condition de leur faveur auprès d'elle. Il convient à l'hygiène de la démocratie et au salut de l'Etat que la chaire du maître, à l'école comme au collège, soit le correctif de cette brigue avilissante. Athènes n'eût jamais connu l'affront démagogique, si l'on eût appris à sa jeunesse qu'il faut honorer Aristide et mépriser Cléon. Nous subissons la même destinée, parce que ceux qui chez nous ont charge de peuple conspirent avec les corrupteurs de la démocratie, au lieu d'élever son esprit, d'ennoblir ses soucis et de purifier ses goûts. Cette perversion de la conscience française, commencée par l'école, continuée par le collège, achevée par la politique, est la grande infirmité de notre nation. Elle gâte et perd les dons spéciaux que la nature avait répandus sur nous. Qu'on imagine un fou saccageant ses propres richesses, et l'on aura l'image fidèle de notre conduite. Il ne faudrait pas moins qu'une transfiguration complète de l'éducation nationale pour remédier à cette démence, et c'est à l'Etat, pouvoir enseignant, qu'il appartient de l'inaugurer dans son domaine.

Commencez donc par transformer vos programmes, vos méthodes, vos disciplines, et l'esprit de ceux qui les appliquent. Puis, lorsque vous aurez fait cela, ouvrez les portes, abaissez les barrières, faites le champ libre à la concurrence. Considérez d'un œil propice les essais divers de l'initiative individuelle ou collective; laissez, en un mot, tout son essor à la liberté. Il s'est révélé, en ces derniers temps, dans les assemblées politiques et jusque dans les conseils du gouvernement, un singulier esprit de secte qui rêve de proscrire la liberté d'enseignement au profit de l'Etat, et de transformer en monopole une sorte de confession laïque qui aurait pour objet de façonner des cerveaux orthodoxes, c'est-à-dire exclusivement conformes au type jacobin. Lorsque Gustave Flaubert créait son immortel Homais,

dont la pullulante lignée nous régente aujourd'hui, il n'osait pas lui prêter de telles ambitions. Homais n'était qu'un libre-penseur important et stupide qui se contentait de sa supériorité propre, et ne prétendait pas l'imposer aux autres. Jamais cette idée saugrenue ne lui serait venue que son cerveau servît de type obligatoire du cerveau de l'avenir, et que ceux-là seraient mis hors la loi qui se refuseraient, pour eux et pour leurs enfants, à penser comme lui.

L'intoxication progressive du sophisme révolutionnaire nous a conduits à cette énormité. Les hommes politiques qui se piquent d'être les héritiers et les représentants de la Révolution française rêvent, cent ans après la Déclaration des droits de l'homme, à révoquer, à leur façon, l'édit de Nantes; et cette conjuration du fanatisme rouge contre la liberté de conscience se place, avec un cynisme inouï, sous l'invocation du progrès! Ces gens-là sont des inquisiteurs à rebours. Ils entendent la libre-pensée comme les inquisiteurs du Saint-Office entendaient la religion, et leur rêve est de la servir par les mêmes moyens. Il y a seulement cette différence entre eux et leurs modèles que quatre siècles nouveaux ont jeté sur eux toute lumière, et que cette lumière ne les a pas éclairés.

Mais ce ne sont là, Dieu merci, que des accès sans lendemain. Les accidents passent, et la loi demeure. Or, la loi, c'est la liberté. Elle est la dispensatrice de la vie, la nourrice de toute énergie, la conservatrice de toute vertu active et féconde. On peut même se demander, à ce point de vue, si le monopole universitaire est un bienfait. L'Université est une de ces institutions que le génie centralisateur de Napoléon avait imaginées pour absorber toutes les forces vives du pays et les diriger à son gré. Son histoire est assurément glorieuse, et ses services incontestés. On ne peut néanmoins s'empêcher de remarquer qu'il y a deux pays

au monde qui sont l'un et l'autre à l'avant-garde de la civilisation et du progrès, deux pays où la jeunesse est mieux instruite, mieux élevée, mieux armée pour les luttes de la vie que la jeunesse française. Ce sont les Etats-Unis et l'Angleterre. Eh bien, ni aux Etats-Unis, ni en Angleterre, il n'y a d'université d'Etat. Il n'y a même aucune institution d'Etat qui corresponde à notre ministère de l'instruction publique. L'Allemagne a un ministère qui veille à ce que l'enseignement distribué dans ses écoles soit religieux, moral et pratique; mais elle possède aussi des universités libres, autonomes, maîtresses de leurs disciplines, investies de la collation des grades, et nous savons quel merveilleux essor a pris l'activité allemande. M. Demolins, qui étudie ces questions avec autant de sagacité que de hardiesse, nous a dit dans des livres retentissants les causes de la supériorité des races anglo-saxonnes, et la cause essentielle, à ses yeux, est la qualité de leur enseignement. Il en est tellement convaincu qu'il a fondé, chez nous, un établissement sur le modèle des écoles d'Angleterre; et s'il a voulu courir les risques de cette coûteuse expérience, c'est qu'il avait la certitude d'en retirer le même fruit. Dût-il échouer dans son entreprise que la tentative n'en serait pas moins digne d'éloges. C'est un essai de même sorte que poursuivait le Père Didon dans son collège d'Arcueil, et, précisément parce qu'il était un maître indépendant et novateur, il mérita qu'on applaudît à son effort. Le grand mal de notre nation est d'être trop emmaillotée et de se trop complaire dans ses langes. Quiconque travaille à son émancipation, en rompant les traditions surannées et paralysantes, sous la seule réserve du respect que l'on doit à la morale, peut et doit être tenu pour un bon serviteur de la patrie. Il contribue, dans la mesure de ses forces, à libérer un peuple.

JULES DELAFOSSE.

AMES DE VAINCUS

(Suite)

Ce n'étaient pas là assurément des dispositions très favorables pour la réussite du projet que caressait Nozal et que patronnait Mme Toury. Celle-ci, plus raisonnable que la jeune fille, — on l'est plus facilement pour autrui que pour soi-même, — mettait tout en œuvre pour l'amener doucement à modifier ses opinions et à envisager sans trop de déplaisir la réalisation d'une union qui, à défaut du bonheur, lui assurerait la sécurité de l'existence. En attendant, elle veillait au grain, et parvenait à maintenir Nozal dans ses illusions. Un homme lui faisait peur : Brunel. Elle tremblait que sa manie caustique, se dépensant à tort et à travers, ne portât quelque clarté trop vive sur une situation mal définie ; elle redoutait l'effet de ses sarcasmes sur l'un et l'autre de ces fiancés sans l'être. Aussi, quand l'occasion s'offrit à elle de s'expliquer sur ce point avec le terrible homme, la saisit-elle avec empressement.

— Je m'amuse beaucoup plus que je ne pensais, lui dit-il un jour qu'ils se trouvaient tous les deux seuls dans la villa Mignon. D'abord j'ai trouvé ici la meilleure des amies, et j'assiste avec elle à un spectacle original : la vanité de notre grand écrivain André de Nozal se livrant à la recherche d'une victime, et

tâtant ici et là le terrain pour se rendre compte qu'il ne pousse pas des soupirs inutiles : le bonhomme n'aime pas les mauvais placements.

— La meilleure de vos amies, mon ami, va vous prier de mettre un terme à ces images hardies, à l'aide desquelles vous daubez sur Nozal.

— Je suis prêt à lui obéir. Elle me permettra toutefois de lui demander le motif qui la porte à témoigner tant d'intérêt à ce personnage.

— Je vais vous le dire, et, comme il s'agit de choses sérieuses, je vous prie de m'écouter sérieusement.

Le ton avec lequel Mme Toury prononça ces paroles indiquait assez l'importance qu'elle y attachait. Brunel s'inclina en signe d'acquiescement.

— Vous savez, mon cher ami, quelle affection j'ai pour Mlle Leverdier, reprit Mme Toury. Son père, qui est un grand artiste, est une façon de bohème, vivant au jour le jour, et ne pensant guère à l'avenir, pas plus au sien, d'ailleurs, qu'à celui de sa fille. Il en résulte que, sauf une petite rente viagère, la pauvre enfant n'a rien, et sa vie est fort triste, d'autant que l'intérieur paternel n'est pas toujours pour elle un refuge correct et paisible. Le père Leverdier ne se doute pas des devoirs qu'il a envers sa fille, pas plus qu'il ne se doute de certaines nécessités de l'existence. Bien des fois, le terme arrive, et l'argent manque ; les fournisseurs ne sont pas payés, et Suzanne, sans en rien dire, prend sur sa bourse assez mal garnie de quoi apaiser les réclamations les plus vives. Je m'étonne que vous, mon ami, qui savez ce que c'est que la pauvreté, vous ne soyez pas plus indulgent pour les bien minimes travers d'une fille réellement malheureuse et réellement pleine de courage et d'énergie.

— J'ignorais ces détails, répondit Brunel; j'avoue que, si je les avais connus, j'aurais cessé plus tôt la

petite guerre que nous nous faisions, Mlle Leverdier et moi. Mais croyez-vous que je lui aie causé quelque peine? J'en serais désolé...

— Ça n'a pas été jusque-là, j'espère; j'ai bien observé que depuis quelque temps vous êtes très froid à son égard, mais votre froideur a quelque chose d'agressif. A l'avenir, montrez-vous plus indifférent; vous me ferez plaisir.

— C'est entendu.

— Vous êtes tous deux des maltraités du sort, tous deux artistes; car elle sculpte et peint avec goût, et le nom qu'elle porte l'a seul jusqu'ici empêchée de se livrer publiquement à un travail quelconque. C'est là encore une vraie malchance que la célébrité de son père lui nuise au lieu de la servir.

— Dans ces conditions, je lui pardonne volontiers les petites flèches qu'elle m'a lancées.

— En ripostant à vos coups, bon apôtre.

— Elle m'a traité d'ennemi. Je ne suis jamais allé si loin.

— Elle non plus; le mot a dépassé sa pensée. Elle est incapable de haine, je m'en porte garante. Seulement, réfléchissez qu'une femme a des nerfs, et puis... et puis on peut avoir des peines secrètes, qui rendent plus difficile la mansuétude, l'égalité d'humeur. Justement, lorsque vous êtes arrivé ici, vous étiez porteur d'une nouvelle qui lui causait une assez grosse déconvenue.

— Moi?

— N'avez-vous pas deviné pourquoi je vous priais de ne pas parler devant elle du mariage de Sénac?

— Bah! elle aimait cet imbécile!... Vous la calomniez.

— Non, elle ne l'aimait pas, mais enfin, tout cet hiver, il avait fait l'empressé auprès d'elle, et, l'été venu, voilà qu'il épouse son amie Laure Vallot, la-

quelle a trois cent mille francs de dot. Jugez-vous que la comparaison entre la destinée de son amie, riche, et sa destinée à elle, pauvre, soit de nature à lui donner les idées les plus riantes ?

— Evidemment non; mais un grand cœur se met promptement au-dessus de ces petits déplaisirs, — et si elle avait, comme vous le dites, un grand cœur...

— Que vous raisonnez donc en homme! Oui, il est facile, — et encore, non, ce n'est facile à personne, — enfin, il est possible à un homme d'opposer un front stoïque à certaines désillusions, parce qu'il a des consolations à sa portée, le travail, une existence plus active, plus en dehors, sans parler des distractions de tout genre et de tout ordre que les meilleurs s'accordent sans scrupule; mais une femme, une jeune fille, où voulez-vous qu'elles trouvent l'équivalent de ces consolations ? ? Il y a quelque chose de plus triste que le malheur lui-même, c'est l'impuissance de combattre ce malheur.

— Que n'avez-vous parlé plus tôt ? Avec une femme comme vous, on est tout de suite convaincu, car on ne peut que répondre *amen* à tout ce qu'elle dit.

— Eh bien, pour mettre à contribution vos excellentes dispositions, je vais vous demander un petit service. Faites-moi l'amitié de vous abstenir de critiquer André de Nozal devant nos amis.

Brunel eut un haut-le-corps.

— Comment, c'est sérieux ?

— Ce que je vous demande, mon ami, est toujours sérieux.

— Vous interprétez mal ma question. Je voulais dire : est-ce que vraiment Nozal serait un prétendant pour Mlle Leverdier ?

— Un prétendant, oui... Je n'ai pas besoin de vous recommander le secret. Si je le trahis, moi, c'est dans un intérêt que je juge considérable.

— Je garderai le secret, je vous le promets; mais ce que je ne puis garder, c'est mon étonnement. Décidément, Mlle Leverdier n'a pas de chance : après Sénac, Nozal. Le rebut de Mlle de Sassenage!

— On peut avoir été refusé par une jeune fille, sans être pour cela taré à jamais. Vous êtes trop sévère. Nozal n'est point mal physiquement, et, comme mari, il offre cet avantage d'être jeune et d'être riche.

— Deux qualités, je le reconnais, auxquelles son bonheur a peut-être plus de part que son mérite.

— Eh! n'est-ce pas quelquefois un mérite que d'être heureux? Et puis, Nozal n'est point un sot; il est lancé dans le monde littéraire, et il y mène très habilement sa barque. Il a eu de grands succès, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde.

— Je le sais, mais je ne les envie pas, car, seuls, les hommes de génie peuvent supporter de tels triomphes. Il est trop facile de les faire expier aux autres.

— Oui, on le critique beaucoup, c'est certain; mais les succès n'en existent pas moins, et, à défaut de la célébrité, ils en donnent parfois l'illusion. Cela peut le mener loin, et je ne mettrais pas ma main au feu qu'un jour l'Académie...

— Académicien! Nozal!... Au fait, c'est la faute de l'Académie qui, par certains choix, a autorisé toutes les ambitions. Le hasard joue un grand rôle dans ces élections à plusieurs tours, sans compter les tours de passe-passe ; on peut être frappé d'académie comme on l'est de cécité ou d'apoplexie.

— Vous êtes toujours l'impitoyable railleur qui ne respecte rien. Si l'on ne vous connaissait, on douterait que vous ayez du cœur!

— Doutez, c'est toujours le plus sage.

Il s'était levé; il tendit la main à Mme Toury.

— Au revoir! dit-il.

— Vous partez si vite? Qu'est-ce qui vous presse?

Il avait fait quelques pas pour s'en aller ; brusquement il revint près d'elle.

— Nozal ne songe pas à la députation ? demanda-t-il.

— Non. Pourquoi ?

— Il a tort. Il pourrait être législateur, ministre. Il serait complet : député, académicien, tout, sauf quelqu'un.

— Seriez-vous jaloux ?

Il se redressa et répliqua vivement :

— Je n'aime pas Mlle Leverdier.

— Ce n'est pas cette jalousie-là que j'avais en vue; je voulais dire jaloux des succès de Nozal ?

— Affreusement. On n'a pas tant d'occasions dans la vie d'être jaloux pour en laisser perdre une aussi belle.

L'ironie amère qui éclatait malgré lui dans les paroles de Brunel causait une profonde surprise à Mme Toury. Pourquoi cette hostilité aiguë contre Nozal ? Elle avait peine à se l'expliquer, du moins par des motifs raisonnables. Elle craignit d'envenimer les choses, et, quand Brunel prit congé d'elle, elle ne le retint pas, et se contenta de lui renouveler la recommandation d'être discret.

— Soyez sans crainte, dit-il.

Puis, il ajouta à mi-voix :

— Il y a des choses qu'on n'aime pas à divulguer.

Comme il traversait le petit enclos devant la villa, « la concession perpétuelle, » il croisa Mlle Leverdier qui rentrait. Il la salua avec une nuance de sympathie respectueuse, hésita un instant comme s'il allait l'aborder, puis s'éloigna d'un pas rapide.

— M. Brunel est venu, dit Suzanne à sa marraine; il a épuisé sa verve contre moi ou contre M. de Nozal ?

La double supposition permit à Mme Toury de répondre sans mentir trop ouvertement.

— Non, fit-elle.

— C'est fort étonnant. Pour cette fois, d'ailleurs, je le lui aurais pardonné, car, dans le même temps, M. de Nozal et moi avons parlé de lui sans ménagement. C'est même le seul sujet sur lequel nous nous entendons parfaitement.

— Je le regrette, ma chère Suzanne, car Brunel n'a pas pour vous les sentiments antipathiques que vous lui supposez.

— Que m'importe? Il ne sera jamais mon ami, et je ne serai jamais son amie.

— Qui sait?...

L'impossibilité où elle se sentait d'amener Suzanne à sa manière de voir arrêta Mme Toury; la crainte de faire de la peine à sa marraine en insistant sur ce sujet arrêta Mlle Leverdier. Et, d'un commun accord, toutes deux parlèrent d'autre chose.

Le soir, le Casino donnait une de ces représentations extraordinaires dont sont friands tous les Parisiens hors de Paris. Un comique, qu'ils ont toute l'année la facilité d'entendre dans un bon théâtre, jouant des pièces nouvelles, entouré d'une troupe excellente, venait, encadré par la troupe fort médiocre de l'endroit, donner une représentation d'un vaudeville archiconnu. Naturellement la salle était comble, et on pouvait être assuré que les Valmont, Mlle de Sassenage, Stéphane Ballart et Nozal ne manqueraient pas une pareille soirée. Nozal entraîna Mme Toury et Mlle Leverdier; quant à Robert Brunel, qui avait trop vu de pièces pour aimer beaucoup le théâtre, il se fût abstenu de paraître au Casino, s'il n'avait été poussé par le désir de retrouver Mme Toury.

Lorsqu'il l'avait quittée dans le jour, il était mécontent, agacé, sans trop se rendre compte du motif; il avait réfléchi, et la pensée lui était venue que ses sarcasmes contre Nozal dépassaient la mesure, et ris-

quaient de le faire mal juger. Non, il n'était ni envieux ni jaloux. Pourquoi s'en être donné l'apparence aux yeux d'une femme dont il était fier et heureux d'avoir conquis l'estime et l'amitié? Il avait cédé à un mouvement d'humeur assez ridicule, car que lui importait que Nozal fût ou non de l'Académie? Il n'éprouvait ni pour celle-ci un intérêt assez vif, ni vis-à-vis de celui-là des sentiments assez bas pour s'inquiéter que l'une ouvrît à l'autre son vieux sein. Et quand il le verrait épouser Mlle Leverdier, en quoi ce mariage pourrait-il le troubler? Certes, d'après ce que lui avait révélé Mme Toury du caractère de la jeune fille, il était à craindre que celle-ci n'eût pas un mari digne d'elle; mais elle n'était ni sa parente, ni son amie : l'affaire, qu'elle tournât bien ou mal, ne le regardait donc pas. Toutefois, sa pensée revenait plus volontiers sur ce dernier point; il est à croire que si André de Nozal ne l'intéressait guère, l'Académie l'intéressait infiniment moins que Mlle Leverdier.

Pendant la représentation, il se glissa près de Mme Toury. Le comique, s'imaginant jouer devant des provinciaux, doublait ses grimaces, grossissait ses effets et provoquait ainsi une tempête de rires.

Brunel profita du bruit pour dire à la jeune femme :

— J'ai dû vous paraître stupide aujourd'hui. Mettez le tout sur une mauvaise disposition, sur mon sale caractère aigri par les ennuis; pardonnez et oubliez.

Elle aimait trop Brunel pour n'être pas joyeuse de ces paroles; elle s'apprêtait à le lui dire, lorsqu'elle s'aperçut que Valmont, son voisin de chaise, pouvait l'entendre. Elle se contenta de sourire à Brunel, en lui disant :

— Prenez un siège, Cinna.

— Pourquoi l'appelez-vous Cinna? demanda Valmont.

— A cause de la clémence d'Auguste.

— Je comprends de moins en moins.

— Vous n'avez pas l'esprit classique...

A la sortie, chacun se groupa suivant son affinité, et l'on se promena un moment le long de la plage. La nuit était belle quoique sans lune. On n'y voyait guère. Le hasard amena Brunel près du groupe formé par Mlle Leverdier et Nozal; il entendit ce bout de dialogue :

— N'abrégerez-vous pas mon temps d'épreuve? demandait Nozal.

— Pouvez-vous appeler un temps d'épreuve le temps employé à nous mieux connaître? répondait la jeune fille. Pour moi le mariage est chose grave, très grave... Je ne puis prendre si promptement une décision. Je le regrette, puisque cela vous contrarie... Je suis prête, d'ailleurs, à vous rendre votre liberté.

— Voici un vilain mot, mademoiselle. André de Nozal est constant...

Le couple s'éloigna. Brunel n'en entendit pas davantage.

Tout ce que lui avait dit dans la journée Mme Toury lui revint à l'esprit.

— Pauvre fille! pensa-t-il. Si elle avait la fortune de Mlle de Sassenage, je crois que sa décision serait plus promptement prise, — dans le sens contraire aux désirs du brillant soupirant.

Pendant les quelques jours qu'il resta au Tréport, il se montra plein de déférence pour Mlle Leverdier. Il ne la recherchait pas, mais, quand le hasard le mettait en sa présence, il lui parlait le plus simplement, le plus naturellement du monde ; il s'abstenait de toute ironie et ne relevait pas les pointes que parfois elle lui lançait.

Elle s'aperçut du changement, mais elle en attribua l'entier mérite à sa marraine et n'en sut aucun gré à Brunel.

Quelques jours après être rentré à Paris, celui-ci

écrivait à Mme Toury : « Je crois que, si j'ai quitté le Tréport, où je passais des journées très agréables dans la compagnie fort variée de gens d'esprit, de gens de cœur et d'autres moins bien partagés pour la satisfaction du prochain, c'est que j'ai voulu me prouver à moi-même que j'étais capable de volonté, et qu'ayant dit que je resterais là-bas deux semaines, il allait de mon honneur de partir aussitôt les deux semaines écoulées. Je regrette aujourd'hui ma détermination. Je n'ai plus retrouvé le Paris du mois d'août que j'aimais tant, un Paris où l'on est délivré de toute obligation mondaine (ce qui revient à dire pour moi qui m'en libère volontiers, délivré de tout remords pour leur non-accomplissement), et où l'on peut mener la vie de l'étranger combinée avec l'agrément du chez-soi. Bref, ma liberté commence à me peser : symptôme alarmant. Est-ce que je vieillirais ?

« Le Tréport, avec sa garniture, me manque : j'avais de si charmantes observations à y faire ! Je sens qu'il y a en moi un profond badaud qui sommeille. Ça m'amusait vraiment de voir les petites intrigues des uns et des autres, ça m'amusait surtout de me sentir à l'abri de pareilles aventures. C'est le cas ou jamais de répéter le *Suave mari magno*. Ne demandez pas à Valmont l'explication de ce latin-là.

« Que devient ma belle ennemie ? Je l'appelle ainsi sans méchanceté, croyez-le bien, mais non pas sans orgueil. Elle m'a témoigné une estime spéciale en ne m'accablant pas d'une sympathie banale ; de mon côté, j'ai emporté d'elle un souvenir complexe, vision d'une rose admirable dont j'ai surtout senti les épines. Néanmoins, et bien que cela lui soit fort indifférent, et, à coup sûr, soit sans effet sur sa destinée, je fais des vœux pour son bonheur. Oui, je la voudrais heureuse ; cela m'enlèverait quelques légers remords et effacerait les torts que vous m'avez si généreusement reconnus envers

elle. Toutefois, je n'ose exprimer de pareils sentiments qu'avec crainte, car, au fond, j'ai souvent trouvé impertinent de souhaiter le bonheur de quelqu'un : sait-on seulement en quoi il consiste, et même si ça existe? Adieu. Je ne vous souhaite rien, car je vous aime bien. »

Mme Toury lui disait, dans sa réponse : « Je n'ai demandé à personne l'explication de votre *Suave mari magno*, par la bonne raison que tous les dictionnaires expliquent aujourd'hui ces citations-proverbes, et que je me sers d'un dictionnaire depuis quelque temps déjà. Je puis donc vous dire, sans le secours de personne, que votre latin n'est pas tout à fait de mise dans le cas que vous visez. Depuis votre départ, — est-ce cause? est-ce coïncidence? — la mer n'est pas agitée, et la tempête ne souffle point. D'où je ne serais pas éloignée de croire que vos vœux de bonheur formés pour une personne, qui les mérite de vous comme de tous les braves gens, pourraient bien être sur le point de se réaliser. Mais pourquoi vous servir de ces mots de « belle ennemie »? Pardonnez à ma vieille amitié d'être un peu grondeuse et au besoin fort indiscrète. Ce que je désire de vous, c'est de vous voir un jour l'ami de ma filleul; or l'amitié est un sentiment calme auquel on n'arrive pas si l'on s'embarque dans une autre voie. C'est ailleurs que d'ordinaire mène l'inimitié, qu'elle se transforme ou non. Et je redouterais très fort pour vous ce voyage. Je ne vous souhaite rien, quoique je vous aime bien. »

En recevant cette lettre, Brunel éprouva un très vif mouvement de surprise. Comment? Mme Toury s'imaginait qu'il serait capable de tomber un jour ou l'autre amoureux de Mlle Leverdier? L'idée lui parut plaisante, mais en même temps désagréable, car il y voyait une manière d'atteinte à sa dignité. Il répliqua aussitôt, ne voulant pas laisser s'ancrer une pareille idée dans l'esprit de son amie : « Vous êtes incontes-

tablement plus perspicace que moi, et probablement trop perspicace, car vous croyez voir des choses qui ne sont pas et ne seront jamais. Vous ne croyez donc pas à ma sincérité quand je vous dis que tout est fini pour moi, que le temps est bien passé des aventures permises à la jeunesse et terriblement ridicules ou douloureuses à l'âge où je suis arrivé. Le dieu malin a pris ses précautions vis-à-vis de moi; je crois que, dans le but de m'assurer une vieillesse tranquille, il m'a fait manger tout mon bien en herbe, et passer par des épreuves qui ont eu du moins le grand mérite de m'éviter à l'avenir l'envie et même la possibilité d'y retomber jamais. Je puis être un philosophe, un sage, un résigné, tout ce que vous voudrez ; je ne puis pas être autre chose. Et voilà pourquoi votre ami parle de « belle ennemie » sans arrière-pensée, sans arrière-désir, si vous permettez le mot. Mon existence est désormais entourée de garde-fous; à défaut d'autre, j'ai la sécurité d'un prisonnier retenu dans sa geôle...

« Bonne chance, marraine. Quand chanterons-nous : « Hyménée! Hyménée! » Je vous promets de ne pas chanter faux... Etes-vous rassurée? Etes-vous contente? »

Mme Toury lut et relut cette lettre; elle n'en comprenait pas bien les dessous. Que voulait dire Brunel avec ses garde-fous, sa geôle, et sa sécurité de prisonnier? Etaient-ce des métaphores de romancier ; étaient-ce des allusions à un passé qu'elle ignorait et sur lequel elle s'était toujours gardée d'interroger son ami, respectant d'instinct en lui un secret ou une douleur, peut-être l'un et l'autre? Cette fois encore, elle jugea sage de ne pas insister, de ne pas chercher à approfondir quoi que ce fût, d'autant qu'elle sentait le péril qu'il y a à traiter de pareils sujets dans des lettres, dont les expressions écrites, n'ayant rien de vivant, sont souvent fécondes en malentendus.

IX

Paris renferme des célébrités de tous genres; celle de la comtesse de Figuérol n'était pas une des moins originales; elle consistait à avoir un salon faisant suite à une salle à manger, dans laquelle elle conviait successivement des gens sortant du commun par une réputation artistique, littéraire ou simplement mondaine. Patiente et pleine de tact, elle s'en était tenue d'abord à un petit cercle de notoriétés authentiques, au point qu'être invité dans le joli hôtel de la rue François-Ier était devenu en quelque sorte un titre d'honneur. Peu à peu, elle avait étendu le nombre des élus, laissant toujours une certaine quantité d'appelés à la porte. Elle se créait ainsi des réserves pour l'avenir.

La composition de ces dîners était la grande affaire de son existence. S'informant avec soin des amitiés et des inimitiés de chacun, elle s'entendait à former des séries, où aucun de ses invités ne risquât d'apercevoir ou de montrer un visage antipathique. Elle s'arrangeait également pour entourer deux ou trois artistes en vedette de comparses plus humbles, destinés à figurer le chœur qui écoute, approuve, fait le succès et ne parle que lorsqu'il faut donner la réplique. Elle maintenait dans ces réunions une discipline sévère, encourageant d'un mot les timides, retenant d'un regard les emballés, et réprimant soigneusement les écarts qui eussent pu compromettre la bonne réputation de sa maison. De même, elle surveillait avec une attention toujours en éveil la bonne qualité de la cuisine offerte à ses invités. Elle avait porté jusqu'au plus haut l'art de donner à manger et à causer.

On la raillait un peu de sa manie; elle le savait et

en riait, car elle n'était point sotte. Veuve sans enfants, n'étant plus jeune et n'ayant jamais été jolie, elle s'était fait ainsi une existence agréable, conforme à ses goûts. Elle employait sa fortune à se donner de plaisir. Comme elle était philosophe, elle se gardait de toute illusion sur le mérite qu'elle y avait, et, tenant pour quittes ses invités qui lui apportaient leurs talents de parleurs ou d'auditeurs, elle n'exigeait même pas, pour bien nourris qu'ils fussent, qu'ils y joignissent la reconnaissance de l'estomac. De quelques-uns, elle lui avait été donnée par surcroît. Elle en était fière et tenait ceux-là en singulière estime.

A mesure que l'âge arrivait, — la comtesse de Figuérol n'avait pas loin de soixante-dix ans, — elle concentrait davantage son plaisir dans ces dîners hebdomadaires; aussi quittait-elle la campagne de bonne heure, l'affreuse campagne où elle était réduite à la société de son curé et de quelques voisins arriérés ou stupides. Elle rentrait à Paris vers le milieu du mois d'octobre, certaine d'y retrouver la plupart de ses convives. Ils lui manquaient, et elle se flattait de leur manquer. Son premier dîner avait lieu le jeudi qui suivait la Toussaint.

Cette année 1897, elle avait réuni à ce dîner de rentrée Mme Toury et Mlle Leverdier (elle avait renoncé à inviter le père Leverdier, qui trouvait toujours un prétexte pour ne pas venir, préférant fumer sa pipe à la brasserie), Robert Brunel, ami de Mme Toury, M. et Mme Valmont, Mlle de Sassenage, André de Nozal qui était venu la voir dès son arrivée et lui avait fait part de ses projets matrimoniaux, Stéphane Ballart qui servait d'appoint pour la symétrie de la table.

A ces personnages, tous fort liés entre eux, elle avait joint Marius Baudou, un républicain de la vieille roche qui avait sur le tard trouvé la récompense de son antique républicanisme dans les quatre ou cinq minis-

tères que le hasard de diverses combinaisons de concentration lui avait fait tomber entre les mains, et dans une présidence du conseil qui avait eu l'éclat du verre et en avait partagé la fragilité. C'était un homme à principes, ses principes allant du centre gauche au socialisme et même un peu plus loin, en cas de besoin. Ses cheveux lui tombaient sur les épaules, sa barbe sur la poitrine; son habit avait toujours l'air d'un vieux vêtement. Doué de l'éloquence creuse qui plaît aux masses, il parlait avec emphase, la cervelle pleine de rengaines usées; bonhomme au fond, surtout depuis qu'il avait tâté des honneurs, intraitable toutefois dès qu'on attaquait ou semblait attaquer le régime qui avait eu le grand mérite de le mettre en lumière. Aimant le luxe, la bonne chère, la société des jolies femmes auxquelles il débitait des compliments surannés; choyé par la maîtresse du logis qui, souvent, usait de son influence politique pour obtenir de menus avantages en faveur de ses protégés, il se considérait comme un des plus beaux ornements du salon de la comtesse.

Mlle de la Senonche et un jeune Belge complétaient la série.

Beauté mûre d'une quarantaine d'années, Mlle de la Senonche avait consacré sa vie à la musique, n'ayant pas voulu des soucis d'un ménage qui l'eussent assurément détournée de son occupation favorite. Fervente adepte des théories nouvelles, elle avait composé des morceaux savants joués dans les concerts dominicaux. Victime à ses débuts de la mode qui condamnait alors cette importation du genre allemand, elle profitait de la mode qui s'était mise à acclamer ce qu'elle conspuait naguère. Mlle de la Senonche avait fait un opéra où, suivant la poétique reçue, une Brunehilde, après avoir traversé bien des épreuves, était sauvée par un Siegfried; cette besogne accomplie, elle attendait pa-

tiemment la soixantaine, âge auquel débutent sur la scène les compositeurs contemporains. Les initiés, admis à l'honneur d'entendre des fragments de son opéra, justifiaient la faveur dont ils avaient été trouvés dignes par le concert d'éloges dont ils payaient ces auditions privilégiées, et répandaient par le monde la bonne nouvelle qu'un chef-d'œuvre était né.

Les cheveux coupés court et frisés, un monocle à l'œil, elle portait toujours un habillement dont la forme se rapprochait le plus possible du costume masculin; elle avait même eu, un instant, la pensée d'arborer franchement ce mode de vêture, mais elle en avait été détournée par la vue de quelques-uns des spécimens que ce genre possède dans Paris.

Le jeune Belge était un littérateur flamand, qui se disait de Bruges-la-morte depuis que cette ville avait acquis une certaine notoriété pittoresque; il s'appelait Vaeschristy. Profondément inconnu, il n'avait encore écrit que quelques contes flamands, mais il bénéficiait de sa situation d'étranger en France et jouissait déjà dans quelques salons d'une façon de réputation. La comtesse de Figuérol s'intéressait à lui comme à un futur génie et le recommandait aux amis qu'elle possédait dans le journalisme. Une chose pourtant la gênait : le nom bizarre, pour des Français, de ce littérateur; elle lui avait même cherché un pseudonyme. Brunel, consulté par elle à ce sujet, lui avait donné un bon conseil :

— Laissez-lui son étiquette, c'est le meilleur de son affaire; mais si vous tenez absolument à déguiser votre protégé, appelez-le Anatole Flandre.

La comtesse hésitait encore.

Tels étaient les onze convives admis ce soir-là à l'honneur de manger et de causer en compagnie de Mme de Figuérol. Elle avait mis en face d'elle sa plus ancienne amie, Mme Toury, et puis à sa droite, Marius

Baudou, à sa gauche Vaeschristy; Brunel se trouvait entre Mme Toury et Mlle de Sassenage; de l'autre côté de la table, presque en face de lui, Mlle Leverdier était placée à côté de Nozal.

Celui-ci avait particulièrement apprécié cette attention de la maîtresse de la maison. Il était si heureux d'être ainsi rapproché de celle qu'il aimait! C'est qu'il était bien changé, le joli Nozal. Semblable à ces guerriers longtemps heureux que la défaite étonne, il s'était senti transformé par la déconvenue qu'il avait subie et par celle qu'il redoutait, sans pourtant y croire.

Toutefois, l'obstacle, qui décourage certains, avait produit sur lui l'effet d'un stimulant. Accueilli tout de suite, il eût probablement estimé peu sa conquête; ajourné, il lui trouva d'autant plus de prix qu'elle devenait plus difficile. Le désir violent engendra en lui un violent amour. La vanité enfin s'en mêlant, — tant de gens connaissaient ses projets, — tout concourut à l'enflammer de plus en plus; de telle sorte que lorsque Mlle Leverdier demanda encore un délai avant de donner sa réponse définitive, il souffrit de ce retard nouveau apporté à la réalisation de ses espérances, mais accorda ce qu'on lui demandait.

Certes, par instants, lorsqu'il rentrait en lui-même, il s'irritait de ces lenteurs; il trouvait étrange cette hésitation, et son amour-propre blessé lui suggérait des résolutions... que la vue de Suzanne détruisait aisément. L'éclatante beauté de la jeune fille désarmait son courroux; il s'avouait que la possession d'un tel trésor valait quelques mois de patience. Par mille raisonnements subtils il se persuadait qu'un jour viendrait où il serait l'heureux époux de cette créature admirable; il oubliait l'ennui présent pour être tout à la joie prochaine. Il se voyait alors faisant avec elle son entrée dans les salons, dans les théâtres, partout enfin, et il lui semblait par avance entendre les mur-

mures flatteurs qui l'accueilleraient, et il savourait les compliments de tous ceux qui envieraient son bonheur! Son bonheur! Ne serait-il pas assez grand, assez complet pour être acheté même au prix d'une longue attente? Et il attendait.

Quant à Suzanne, elle se rendait un compte assez exact des sentiments de son prétendant. Avec sa finesse féminine, elle avait discerné la plupart des mobiles qui poussaient André de Nozal à l'aimer, et elle ne trouvait pas que ce fût là précisément la manière dont elle souhaitait d'être aimée. Tant de clairvoyance, d'ailleurs, ne démontrait-il pas qu'elle-même n'aimait pas d'amour celui qu'elle jugeait si bien? Or elle était peu de son temps, car elle rêvait encore de faire un mariage d'amour, et, malgré les années qui passaient, elle avait peine à se résigner à accepter une union imposée par la raison.

Et pourtant elle sentait qu'elle marchait à ce dénouement. Chaque nouveau délai, tout en paraissant éloigner l'échéance qu'elle redoutait, l'y conduisait sûrement, parce que plus elle attendait, plus il lui devenait difficile de dire non, le fait de souffrir la cour d'un homme qui s'est déclaré équivalant presque à un tacite acquiescement. Elle entrevoyait ce point final de l'aventure où elle s'était imprudemment engagée, et parfois elle en frémissait; parfois, — tant il est de contradiction dans l'être humain, — elle en prenait son parti, s'efforçant de ne voir que les bons côtés de ce mariage qui la délivrerait des soucis matériels, et lui donnerait cette situation dans le monde, sans laquelle le rôle de la femme est si difficile.

Malheureusement pour elle, Suzanne Leverdier n'était plus une innocente. Elle avait vécu dans un milieu trop libre pour ignorer les mystères de l'union charnelle, et elle éprouvait un sentiment pénible à la pensée qu'elle devrait payer avec son corps les avan-

tages qu'elle retirerait de son mariage; non qu'André de Nozal lui inspirât une répulsion physique, — s'il en eût été ainsi, son parti eût été bien vite pris, — mais autant elle jugeait facile le sacrifice de toutes ses pudeurs intimes à l'être aimé, autant elle y voyait, dans le cas contraire, une douloureuse déchéance. Que ne pouvait-elle l'aimer! que ne se faisait-il aimer! Elle s'efforçait de découvrir en lui mille qualités; elle cherchait à le voir sous le jour le plus favorable; l'amour ne venait point encore. Et elle attendait...

Cependant les convives s'étaient assis autour de la table. Mme de Figuérol jeta sur eux un regard satisfait. Les hommes, sauf peut-être Stéphane Ballart, et encore avait-il réduit sa laideur au minimum grâce à son extrême maigreur, les hommes n'usaient point trop de la permission qu'ils se sont octroyée d'être laids; quant aux femmes, elles pouvaient passer à juste titre pour une remarquable sélection. Mlle de la Senonche, à l'aspect étrange, original, nullement déplaisant, il s'en fallait; Mme Toury, blonde au visage expressif, aux yeux parlants; Mme Valmont, brune d'une beauté de chair sinon d'âme; Mlle de Sassenage, langoureuse et jolie comme une figure de Keepsake, eussent soulevé toutes les admirations et conquis tous les suffrages, si Mlle Leverdier ne s'était trouvée parmi elles.

De son buste aux formes pleines, moulé dans un corsage de soie noire, émergeaient des épaules de statue, un cou gracieux et flexible, et une tête couronnée de cheveux dont l'or semblait emprunté à l'éblouissante palette d'un Titien. Par un contraste piquant, ses yeux noirs donnaient à son visage une expression singulière de vivacité et d'intelligence. C'était une beauté accomplie.

— Hé, hé! se dit Mme de Figuérol, en jetant un regard satisfait sur ses invités, il n'y a pas beaucoup

de maîtresses de maison qui pourraient s'offrir pareille réunion.

Pour elle, sa mise était fort simple. Elle avait fait son profit d'un mot terrible, entendu quelque vingt ans auparavant. Une de ses amies, coquette prétentieuse avoisinant la soixantaine, demandait conseil sur la façon dont elle devait s'habiller. Un vieillard, spirituel et méchant, — cet âge est sans pitié, — n'avait pu s'empêcher de murmurer :

— A cet âge-là, on ne s'habille plus, on se couvre.

Sous le mot cruel, le conseil était bon. Mme de Figuérol l'avait depuis toujours suivi, sans doute parce qu'il ne lui avait pas été adressé. Il ne lui déplaisait pas de se comparer à Napoléon en redingote grise au milieu de son état-major brillant et empanaché.

Le dîner, ce soir-là, était donné spécialement en l'honneur de Marius Baudou, et accessoirement d'André de Nozal, qui devait y trouver l'occasion de briller devant sa presque fiancée. Mme de Figuérol aimait beaucoup le jeune romancier, toujours si poli avec elle, si prévenant, si complaisant ; flattée des confidences qu'elle avait reçues, elle avait promis de s'entremettre de tout son pouvoir pour aider à la conclusion du mariage qu'il désirait tant.

Dès le début, la conversation, ainsi qu'il était d'usage dans la maison, s'attaqua aux plus hauts problèmes sociaux. On en parlait avec une grande liberté, et généralement les beaux esprits débridés faisaient étalage d'une absence de préjugés qui allait jusqu'au cynisme. Cette immoralité ainsi affichée n'effrayait d'ailleurs personne, car on savait que c'était là jeux de langues seulement; le jeu devenait tout à fait charmant lorsque quelque naïf, peu au fait des habitudes, croyait devoir prendre la défense du bon sens et de la raison. Cette façon de parler légèrement des choses graves contribue pour les trois quarts à établir la réputation d'es-

prit que s'attribuent les Parisiens, l'autre quart étant le plus souvent formé par leur bêtise, dont ils ne se doutent pas.

Ce soir-là, le mariage fut mis sur la sellette à l'occasion de son frère cadet, le divorce. C'était une des marottes chères à Marius Baudou de signaler les divorces prononcés entre époux de la haute société parisienne.

— Au fond, disait-il, nous savions bien ce que nous faisions en votant cette loi de justice qui permet aux mauvais ménages de se désunir; nous introduisions ainsi les mœurs de la liberté dans un monde réfractaire aux idées républicaines, et nous étendions ainsi le domaine de nos conquêtes. Cela n'empêche pas que nous ne considérions cette loi que comme une mesure transitoire et nous entrevoyons le moment où le divorce deviendra une arme inutile et sans emploi.

— Comment, vous reviendrez au mariage indissoluble? s'écria la comtesse de Figuérol.

— Non, madame; nous irons à l'union libre! Et la volonté qui suffira pour joindre deux êtes humains suffira également pour les désassocier. Dans cette admirable chose qu'est l'union de l'homme et de la femme, nul étranger, représentant superflu d'une loi arriérée, ne viendra s'immiscer, et nous n'assisterons plus au spectacle immoral du prêtre accordant les circonstances atténuantes à l'acte d'où sort la vie et par lequel se perpétuent les générations. L'amour seul est noble; ce qui l'entoure le diminue.

— Vous parlez avec une éloquence qui rappelle les jours d'enthousiasme et de foi de la pensée républicaine, s'écria Nozal. Vous me permettrez cependant de résister à cette séduction et de prendre ici la défense du mariage.

— Voilà du nouveau! C'est une défection! M. de Nozal a tous les courages! dirent Mme Valmont,

Valmont, Mlle de la Senonche, tandis que le jeune Belge, Vaeschristy, se penchait vers la comtesse en s'exclamant :

— Qu'ils ont d'esprit ! C'est très intéressant. Il n'y a qu'en France qu'on sait entendre ces choses-là !

Malgré son parisianisme affecté, le bon Flamand n'avait pas encore perdu l'habitude d'employer, comme ses compatriotes, le mot *savoir* pour exprimer l'idée de *pouvoir*.

Brunel, par contre, murmurait entre ses dents :

— Je me doutais bien que ce malin-là n'avait que des opinions de circonstance.

Ses deux voisines, Mme Toury et Mlle de Sassenage, l'entendirent et d'un sourire approuvèrent.

Quant à Suzanne Leverdier, elle restait impassible, indifférente à ce tournoi de paroles, qu'elle jugeait quelque peu enfantin. Mme de Figuérol, par contre, était ravie. Elle éprouvait la joie d'un amateur d'escrime devant la perspective d'un bel assaut, sans danger pour les tireurs. Pour un peu, elle eût employé la formule usitée : « Allez, messieurs. »

— Monsieur de Nozal, vous avez la parole, fit-elle.

Alors Nozal, adressant un regard langoureux à sa voisine, la belle Suzanne, et par là lui dédiant en quelque sorte ce qu'il allait dire, comme le chevalier qui va combattre pour sa dame, se mit à parler d'une voix douce, insinuante, cherchant à mettre des caresses dans les inflexions, tel un jeune premier de la Comédie ou du Gymnase murmurant et modulant la grande tirade de l'aveu.

— J'ai ressenti une véritable souffrance en entendant vos paroles, monsieur le président. Elles sont d'une superbe mais franche impiété.

— Oh ! cher maître ! riposta Baudou satisfait de recevoir un titre qui, tout souvenir qu'il fût, chatouillait agréablement la fibre vaniteuse de cet égalitaire.

— Une véritable souffrance, répéta le « cher maître ». Non que vos propos, étant donné tout votre passé de démocrate, me parussent en contradiction avec les principes qui ont été ceux de votre vie entière, mais parce que je n'ai pu m'empêcher d'y voir une offense à cette institution divine ou humaine, — je ne veux pas m'engager sur ce point dans une discussion qui m'entraînerait trop loin, — cette institution qui précisément a pour but de servir de sauvegarde à l'amour et d'asile au bonheur. Si l'amour est ce que vous dites, ce qu'il y a de plus beau, de meilleur, et j'ajouterai de plus utile pour ne lui retirer aucune de ses qualités, en quoi le mariage peut-il lui porter atteinte? Ne voyez-vous pas que cette mise en commun de deux existences distinctes, mise en commun consacrée par la société elle-même d'après la volonté des époux, est l'acte le plus élevé qu'il soit donné à l'homme et à la femme d'accomplir ici-bas? Pour moi, je trouve sublime une telle union, et...

Depuis un instant, Valmont avait levé le nez de dessus son assiette et écoutait Nozal avec un étonnement visible. A la fin, il ne se contint plus.

— Parbleu! Voici un langage nouveau; vous trouvez maintenant le mariage sublime, vous qui n'admettiez même pas le collage!

L'interruption souleva çà et là quelques sourires plus ou moins discrets.

— Fi! le vilain mot! s'écria Mme de Figuérol.

— Il paye pour la chose, dit Mme Toury, toujours indulgente.

— Merci, Valmont, reprit Nozal avec douceur. Vous me rappelez mes erreurs; mais, si je ne puis les nier, je puis les renier, n'est-ce pas? Vous me fournissez ainsi l'occasion de faire ma confession publique; c'est le meilleur moyen de prouver ma contrition. Oui, j'ai été un adversaire du mariage. Qui de nous n'a sa folie

à un moment de son existence? J'ai trouvé mon chemin de Damas, et ma conversion, pour être récente, — elle remonte à quelques mois, — n'en est pas moins forte et sérieuse. Je ne comprenais pas qu'un homme fût tout à une femme; c'est que je ne soupçonnais pas encore sans doute qu'une femme pût être tout pour un homme!

Il lança cette dernière phrase avec un léger tremblement dans la voix ; on eût dit qu'il avait peine à contenir son émotion. Un murmure flatteur accueillit cette déclaration déguisée si bien amenée, et Mme Valmont adressa un sourire d'intelligence à Suzanne Leverdier, qui sourit aussi, mais avec un petit air embarrassé qui n'échappa ni à Mme Toury ni à Brunel.

— Parlez-moi d'une conversion comme celle-là! dit la comtesse, de plus en plus ravie de la tournure que prenait la conversation. Je ne puis, pour ma part, qu'en être enchantée, et j'y applaudis de tout cœur... de tout cœur, répéta-t-elle.

L'allusion était transparente. Elle augmenta la gêne de Suzanne, la satisfaction de Nozal, qui s'inclina en signe de remerciement, puis se tourna vers sa voisine, attendant une parole, un geste, un regard, qui ne vint pas. Enivré de son succès, il attribua cette attitude trop réservée à la seule timidité. Il se sentait si aimable, il se croyait si digne d'être aimé!

Mais déjà Marius Baudou s'était mis en devoir de répliquer :

— Si l'amour est ce que vous avez dit avec tant d'éloquence, mon cher maître, et je suis d'accord avec vous pour lui reconnaître toutes les qualités dont vous l'avez paré, que peuvent ajouter à ses vertus ces vagues cérémonies, dont les peuples enfants se sont plu à l'entourer, et que nous gardons par un reste de faiblesse pour des préjugés que leur antiquité seule rend respectables? Le temple de la nature ne vaut-il pas

mieux que toutes vos églises? Et nos salles de mairies elles-mêmes, avec leur décoration austère et plus conforme à la dignité citoyenne, ne sont-elles pas des églises laïques, inutiles superfluités?

— Je ne sais ce que nous réserve l'avenir, riposta André de Nozal. Ce que je sais, c'est qu'à l'heure présente l'homme a établi pour le mariage des formalités, des cérémonies, dont l'absence le fait ressembler à un accouplement. Que l'amour qui rougit de son objet se cache et dérobe aux regards ses joies, libre à lui! L'amour qui porte haut l'objet de son culte ne demande qu'à le proclamer devant Dieu et devant les hommes...

La discussion continua quelque temps encore entre les deux hommes, qui ne cherchaient d'ailleurs qu'à briller et point à se convaincre. Ils partaient tous les deux de points de vue différents et raisonnaient chacun d'après des principes opposés ; leur joute oratoire aurait pu durer indéfiniment, d'autant que, persuadés de leur propre mérite, ils prenaient plaisir à s'écouter parler, et s'apercevaient à peine qu'ils ressassaient les mêmes théories soutenues des mêmes arguments.

La maîtresse de maison, qui savait combien c'était chose difficile et imprudente d'arrêter ces flots d'éloquence au sortir de la source, les laissait se répandre et se fatiguer ; cependant le moment venait où les auditeurs commençaient à être encore plus fatigués que les flots; c'était, d'ailleurs, lorsque le dîner touchait à sa fin et que les appétits satisfaits trouvaient dans les produits d'une cuisine toujours très soignée de moindres distractions. Elle intervint, mettant toute sa bonne volonté à laisser croire à chacun des discoureurs que son opinion triomphait.

— Si l'on passait aux voix maintenant, j'avoue que je serais fort embarrassée. Elle est bien immorale, mon cher président, votre théorie de l'union libre, mais

elle est bien séduisante; quant à vous, mon cher Nozal, vous avez eu des accents qui m'ont été jusqu'au cœur. J'aime mieux me priver du plaisir de proclamer un vainqueur, pour m'épargner l'injustice de déclarer un vaincu...

— On reconnaît bien là votre grâce habituelle, dit Baudou. La seule triomphatrice, c'est vous, madame. Le juge vaut mieux que les plaideurs.

— N'est-ce pas toujours la femme qui est la vraie triomphatrice? s'écria Nozal se poussant de plus en plus au lyrisme. Qu'heureux sont les poètes qui la peuvent chanter!...

— Est-ce qu'il va recommencer ses dithyrambes, ce barde de carton? demanda Brunel à Mme Toury. J'admire votre patience; pour moi, lui et son contradicteur me donnent une furieuse démangeaison de leur fermer le bec.

— Modérez-vous, mon ami, répondit la jeune veuve. N'oubliez pas que vous êtes nourri.

— C'est juste. Ici, on paye l'addition en même temps que l'on consomme.

Bien qu'ils parlassent bas, leur colloque ne passa pas inaperçu.

— Qu'avez-vous à dire ainsi? demanda Mme de Figuérol. Si vous n'êtes pas de l'avis de ces messieurs, vous pouvez parler : toutes les opinions sont libres chez moi. Il vous est même permis de dire du mal des femmes.

— Je m'en garderai bien! répondit Brunel.

Puis, lançant un regard à Mme Toury, il laissa tomber pesamment ce mot :

— Nourri...

Il prit un temps et continua ainsi :

— ... dans les meilleurs principes, je ne trouve rien de plus agréable et de plus doux que l'intimité d'une femme, — pourvu que ce ne soit pas toujours la même.

— Il se dérobe! cria Nozal d'un petit ton de coq orgueilleux. Développez votre pensée, Brunel.

— Il n'a peut-être rien préparé! dit Rolande de Sassenage, faisant, avec un air naïf, une malicieuse allusion aux bruits qui couraient sur les habitudes des discoureurs de la maison.

— Vous l'avez dit, mademoiselle, répondit Brunel; je tâcherai néanmoins d'exposer mes idées.

Il n'aimait point, d'ordinaire, à se mettre ainsi en évidence. Il se faisait l'effet du comédien qui vient, dans le monde, gagner « un cachet ». Mais, ce soir-là, excité par Mlle de Sassenage, provoqué par André de Nozal, poussé aussi par le désir de contredire les insupportables bavards qui s'étaient lancé la balle durant tout le dîner, il entra résolument dans la lice.

— Pour moi, ce n'est pas par toutes ces fleurs jetées à profusion sur la femme que je crois lui rendre l'hommage qui lui est dû. Certes, la femme a son mérite, mais il ne faut pas l'enfler outre mesure. Vous paraissez croire, avec vos apologies enflammées du mariage et de l'union libre, que l'homme n'a sur la terre qu'un but à atteindre : trouver la femme de ses rêves, — ou de ses désirs, — et que cette rencontre opérée, avec la petite formalité naturelle qui s'ensuit et qui est...

— Soyez convenable, monsieur Brunel, dit la comtesse avec vivacité. Il y a ici des oreilles à ménager.

— Lesquelles? demanda Mlle de Sassenage. Les miennes n'entendent que ce qui est convenable.

— Si vous ne m'aviez pas interrompu, madame, reprit Robert Brunel, la fin de ma phrase vous eût délivrée de toute crainte. J'allais dire : « ... et qui est la même dans l'union libre que dans le mariage. » Je reprends à présent mon raisonnement. Quand donc l'homme a trouvé la femme de ses rêves, il semble, d'après ces messieurs, que sa destinée est accomplie. Et ce qu'ils disent de l'homme doit s'appliquer égale-

ment à la femme, je pense. Eh bien, qu'arrive-t-il lorsque cette fortunée rencontre n'a pas lieu? Et cela arrive quelquefois, dit-on. Quelle ressource reste alors aux malheureux dépareillés? Je n'en vois qu'une : le célibat. Je prétends donc

Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

— Ses nécessités parfois, dit Mlle de la Senonche. Et plus peut-être encore pour les femmes que pour les hommes. Ceux-ci peuvent conserver une liberté relative dans le mariage. Les femmes, non.

— Me voici fort gêné pour répondre, fit Nozal, ayant affaire à deux adversaires invoquant des arguments différents. Je répondrai néanmoins, en ayant soin tout d'abord de mettre en dehors du débat quelques situations exceptionnelles, comme celles dont parle Mlle de la Senonche, et qui, en effet, ne sauraient tomber sous les mêmes critiques que tant d'autres. D'ailleurs, je suis de son avis en séparant sur ce sujet la cause des femmes de celle des hommes.

— Et pourquoi la séparez-vous? demanda Robert Brunel.

— Pour une raison fort simple, et qu'il suffira d'énoncer, j'espère, pour en démontrer la puissance. C'est que, dans la société, telle qu'elle est organisée, lorsqu'il y a union de l'homme et de la femme, c'est à l'homme qu'incombe la charge de pourvoir aux besoins de la femme, et non à la femme de nourrir son mari. Dans ce cas, l'abstention de la femme est une résolution souvent noble, souvent courageuse, tandis que celle de l'homme — ma foi, passez-moi le mot, — est toujours égoïste.

— Egoïste! J'attendais l'argument, s'écria Brunel, se montant peu à peu dans l'ardeur de la discussion. Oui, égoïste, et c'est bientôt dit, l'homme qui se refuse

à prendre à sa charge une femme! Ne manque-t-il pas à son premier devoir qui est de s'accoupler avec une personne d'un autre sexe que le sien, et de lui procurer le logis, le souper et le reste? Que voilà donc une merveilleuse conception de la vie! Ah! certes, il faut être bien égoïste pour se soustraire à un pareil rôle!... Et si pourtant cet égoïste que vous jugez sans l'entendre et peut-être sans le comprendre avait de bonnes raisons pour se condamner au célibat? Ne peut-il pas se faire que cet homme ait un cœur, et dans le cœur un idéal qu'il brûle de réaliser mais qu'il ne trouve pas à atteindre? Ne peut-il pas se faire que celle dont il voudrait prendre la charge, comme vous dites, ou ne veut pas ou ne peut pas être à lui? Et si cet égoïste n'était qu'un pauvre diable, à qui la vie est dure, et qui préfère se priver d'une joie pour se priver aussi du remords d'associer à sa misère une créature qu'il voudrait entourer sinon de luxe, du moins de bien-être? Et si cet égoïste appartenait à la race de ces esprits puissants et généreux qui sont assez vastes pour ne pas songer qu'à une femme et qui songent à l'humanité tout entière, et qui veulent rester solitaires pour consacrer à un grand travail ou à un grand devoir tout ce qu'ils ont de force et d'énergie? La voilà bien, la troupe des égoïstes auxquels vous jetez le blâme. Et encore ne l'ai-je pas entièrement dénombrée. J'allais oublier les âmes mystiques que la foi religieuse a pour ainsi dire retirées du monde, et qui se vouent à soulager les maux physiques ou moraux du prochain. Egoïstes aussi celles-là, mais d'un égoïsme dont la contagion ne risque guère de s'étendre aujourd'hui!

Marius Baudou eut un gros rire.

— C'est bien heureux. Croyez-vous donc à ces vieilleries? Il n'y a plus qu'une religion à cette heure : c'est celle de la patrie, monsieur. Or, que vous le vouliez ou non, le célibataire, membre inutile et improductif

de la communauté, commet un crime de lèse-patrie.

— Oui, je vous entends, riposta Brunel; l'homme qui ne donne pas d'enfants à son pays est un mauvais patriote. Sa vie n'est pas à lui : c'est un prêt; on la lui a donnée, il faut qu'il la rende. De peur de mourir insolvable, qu'il se hâte d'offrir un petit citoyen à son pays... Ce n'est pourtant pas toujours un bien joli cadeau qu'il lui fait là. Ah! si l'on était sûr de mettre au monde un Corneille ou un Napoléon!... Et encore je ne suis pas certain, monsieur, que vous trouviez fort avantageuse pour la France la naissance d'un Napoléon? Avouez cependant qu'on peut produire pis que cela. Et, dans ce cas, quel remords doit atteindre le citoyen trop zélé qui dote sa patrie d'un imbécile ou d'un criminel!

— Ce sont là heureusement des exceptions, dit Baudou d'un ton renfrogné. La masse est bonne, et il ne faut s'occuper que de la masse.

— C'est comme dans un haras. On passe les mauvais produits par profits et pertes. Je vous avoue que cette façon de considérer un citoyen français comme un étalon d'un degré supérieur m'a toujours profondément choqué, et je me fais de la dignité humaine une plus haute idée. Loin de chercher ce qui rapproche l'homme des animaux, je cherche ce qui l'en distingue, et certainement la liberté qu'il a de se refuser à perpétuer sa race est un privilège que je trouve admirable. La vie n'est pas toujours si agréable à vivre qu'on éprouve une joie énorme à fournir à l'éternelle misère de nouveaux aliments, et, pas un instant encore, je ne me suis reproché de ne pas laisser après moi des petits Brunels pour faire sur cette terre ce que je ne suis ni fier ni heureux de faire.

— Vous plaidez fort bien votre cause, dit Nozal.

— Est-ce ma cause? En tout cas, qui donc la plaiderait si ce n'est moi? Et puis, si j'ai bien entendu ce

que l'on disait tout à l'heure, d'autres que moi ont plaidé leur cause, ce qui m'a étonné, car je croyais qu'ils l'avaient gagnée depuis longtemps.

Cette allusion à l'apologie du mariage faite par Nozal devant et surtout pour celle qu'on disait sa fiancée ne sembla guère du goût de celui qu'elle visait, car son visage prit une expression visible de mécontentement; une riposte plus ou moins aigre était à craindre. Mme de Figuérol jugea prudent de lever la séance; aussi bien le dîner était fini.

— Pauvre victime, dit-elle à Brunel. Venez achever votre malheur en prenant une tasse de café et en fumant un cigare.

— Oublier mon malheur, madame. Ce sont souvent ces petits, tout petits plaisirs qui nous rattachent à la vie.

— S'il en est ainsi, avouez que le malheur qu'ils suffisent à consoler n'est pas bien grand.

— Mon Dieu, madame, un carton de deux centimètres carrés suffit pour dérober à l'œil la vue du mont Blanc; la proportion n'est pas toujours gardée entre le mal et le remède, — ou le palliatif.

Le passage de la salle à manger au salon produisit sur les convives un effet analogue à celui de « rompre les rangs » pour les soldats. Chacun, recouvrant ainsi sa liberté, suivit ses affinités ou ses goûts, et des groupes se formèrent. L'écrivain belge s'attacha à la maîtresse de maison, qu'il accabla de compliments, ne tarissant pas sur la joie qu'il éprouvait à écouter les hommes célèbres qu'elle savait ainsi réunir à sa table, sur l'honneur qu'il recevait d'être admis en semblable compagnie!

— Ah! l'on n'a pas idée de ces choses-là dans les Flandres! s'écriait-il. On aura de la peine, dans Bruges-la-morte, à croire ce que je raconterai!

Valmont était moins lyrique. Entouré de sa femme,

de Rolande de Sassenage et de Stéphane Ballart, il sirotait son café, en lâchant quelques mots dans l'intervalle de chaque gorgée :

— Oui, je sais bien... on est prévenu... N'importe... ils nous ont donné, ce soir, de furieux coups de rasoir... On voyait bien que c'était la rentrée... Ils avaient pris des forces... pendant les vacances... Et ce n'est pas fini... On va recommencer après le cigare... Nous filerons... Hortense, ne me perdez pas de vue... Au premier signe, serviteur.

Hortense Valmont était beaucoup plus indulgente.

— Je ne les ai pas trouvés aussi ennuyeux que vous le dites, Henri. M. de Nozal a dit de bien jolies choses sur le mariage.

— Et M. Baudou sur l'union libre, ajouta Rolande. Je crois pourtant qu'il n'en parlait que par souvenir, car à son âge...

— Comme Nozal ne parlait apparemment que par divination, car il ne sait rien encore des plaisirs du mariage, dit Stéphane.

— Mais cela peut se deviner, reprit Valmont, surtout lorsqu'il s'agit d'une jolie fille comme Suzanne. Il ne s'embêtera pas, le coquin, et j'en sais plus d'un qui prendrait volontiers sa place.

— Henri, vous oubliez devant qui vous parlez, observa timidement Mme Valmont.

— Est-ce que vous deviendriez bégueule, ma chère? Il ne vous manquerait plus que cela, riposta le peintre avec sa brusquerie habituelle.

Rolande se mit à rire :

— Si M. de Nozal vous entendait, il trouverait dans vos paroles un argument de plus en faveur du mariage.

— Je crois que vous me blaguez, mademoiselle Rolande?

— Dieu m'en garde!

— Vous manquez de respect à mes cheveux grisonnants.

— Mes parents ne m'ont pas appris à respecter cette nuance. Mais je vous vénère pour vos qualités... cachées.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Vous êtes trop modeste, modèle des maris fidèles!

Le compliment ne plut qu'à demi à Valmont.

— Peuh! dit-il; je n'ai pas le temps d'être infidèle...

PAUL GAULOT.

(A suivre.)

UN OFFICIER DU GÉNIE

SOUS LOUIS XIV

Jusqu'à Louis XIV et à son ministre Louvois, l'arme du génie, comme on l'appelle aujourd'hui, n'était pas en France une arme spéciale. On attendait le matin de la bataille pour tirer des régiments quelques jeunes officiers de bonne volonté, et pour les improviser ingénieurs. Longtemps, on avait demandé à l'Italie des spécialistes. L'Italie, malgré son déclin, restait la maîtresse du monde, non seulement dans les beaux-arts, mais dans l'art militaire sous toutes ses formes. Même déchue et divisée, elle fournissait encore les armées de l'Europe de tacticiens et de stratégistes : tels, les Farnèse, les Spinola, les Montecuculli. Mais c'était dans l'art des fortifications que, peut-être, elle avait le plus excellé. Le morcellement de la péninsule en une série de principautés ou de républiques, souvent ennemies, toujours rivales, et que menaçait sans cesse l'étranger, avait forcé chaque ville à s'entourer d'une ceinture de remparts, dont parfois les auteurs, comme Michel-Ange à Florence ou Léonard de Vinci à Milan, étaient des maîtres immortels.

La France qui, sous les Valois, allait ainsi de l'autre côté des Alpes emprunter à l'Italie ses ingénieurs, avait tâché peu à peu de se suffire à elle-même. Pendant

le règne de Louis XIII, il y avait eu une tentative pour former une école d'ingénieurs français : d'Argencourt relevait alors, en face de La Rochelle et sur l'ordre de Richelieu, les murailles de Brouage, dont on voit encore le mur d'enceinte, presque intact, formidable sous le lierre et les ronces, avec, çà et là gravées dans la pierre, les armes de l'orgueilleux cardinal (1); — Louis Métézeau, Jean Tiriot, Pompée Targon lançaient en plein Océan, pour le siège de 1628, cette digue de La Rochelle qui fut l'étonnement et l'admiration de l'Europe contemporaine. A ces noms, il faudrait joindre ceux du comte de Pagan, du chevalier de Clerville, et certains autres moins éclatants.

Mais les hommes, qui rendaient à la France ces services, ne formaient pas une institution permanente. Le plus souvent, comme nous l'avons dit, doués d'un génie naturel ou préparés par quelques études techniques, — officiers subalternes dans l'infanterie, et même dans la cavalerie (2), — ils sortaient des rangs au moment d'un siège, faisaient la besogne prescrite; puis, quand la victoire avait été obtenue, grâce, quelquefois, à leur inspiration et à leur labeur, ils rentraient dans les régiments ou quittaient l'armée sans prestige. Rares étaient ceux qui s'étaient « trouvés à cinq ou six sièges (3) » ! Le découragement, à défaut des blessures,

(1) Voy. la description que fait du Brouage actuel M. Charles Lenthéric dans un article sur les *Côtes et Ports français de l'Océan*. *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1900, p. 413 et suiv.

(2) Tel un officier du régiment de La Plante, M. de Chazerat, dont M. H. Chotard, doyen de la Faculté des lettres de Clermont, a publié la curieuse correspondance avec Louvois sous ce titre : *Louis XIV, Louvois, Vauban, et les fortifications du nord de la France*. (Paris, Plon.)

(3) Vauban disait des ingénieurs au temps de ses débuts : « Il n'y avoit autrefois rien de plus rare en France que les personnes de cette profession; et le peu qu'il y en avoit subsistoit si peu de temps, qu'il étoit encore plus rare d'en voir qui se fussent trouvés

avait tôt fait de les détacher d'une profession ingrate. Car, comme le disait mélancoliquement l'un d'eux, si le métier d'ingénieur, « qui demande un grand fonds de capacité, est grand et très noble, » il est aussi « très dangereux, très pénible, peu honoré et encore moins récompensé (1). » La plupart se faisaient casser la tête dans les tranchées des places, et l'oubli les avait vite recouverts. Les autres, moins heureux peut-être, devenaient péniblement capitaines, et n'avaient même pas le droit de porter le hausse-col (2).

Enfin Vauban parut — Vauban « porté dans tous les cœurs françois (3) ». Il allait constituer l'arme et la marquer en quelque sorte de sa physionomie glorieuse. Vauban n'avait pas seulement l'intelligence qui conçoit les réformes, il avait la volonté qui les impose. Avec son franc-parler souvent bourru, préférant, selon son propre aveu, « la vérité, quoique mal polie, à une lâche complaisance, » il avait su, à force de confiance, gagner la sympathie et avoir l'oreille de Louvois — le ministre qui manqua tant de fois d'égards pour Turenne.

Dans une page forte en couleur, Saint-Simon nous a peint, au physique comme au moral, Sébastien Leprestre de Vauban. « C'étoit un homme de médiocre taille, assez trapu, qui avait fort l'air de la guerre, mais

à cinq ou six sièges. Ce petit nombre d'ingénieurs, obligé d'être toujours sur les travaux, étoit si exposé que presque tous se trouvoient ordinairement hors d'état de servir, par leurs blessures, dès le commencement ou le milieu d'un siège, ce qui les empêchoit d'en voir la fin et par conséquent de s'y rendre savants. » *Traité de l'attaque et de la défense des places* (1 vol. in-4°, La Haye, 1737), p. 34.

(1) Lettre de Vauban à Louvois, citée par Georges MICHEL, *Hist. de Vauban*, p. 26.

(2) Note de M. de Boislisle, éd. de Saint-Simon, t. IV, p. 154, et Camille ROUSSET, *Hist. de Louvois*, t. I, p. 243.

(3) *Mém. de Saint-Simon*, t. XIV, p. 337.

en même temps un extérieur rustre et grossier pour ne pas dire brutal et féroce. » Il était rendu plus rébarbatif encore d'aspect par l'emplâtre noir qu'il portait, depuis le siège de Douai, sur la joue droite, et que nous montrent ses portraits. Mais, ajoute aussitôt le terrible duc, il n'y eut « jamais homme plus doux, plus compatissant, plus obligeant;... il étoit peut-être le plus honnête homme et le plus vertueux de son siècle, et, avec la réputation du plus savant homme dans l'art des sièges et de la fortification, le plus simple, le plus vrai et le plus modeste (1). »

Dans l'organisation de son arme, aussi bien que dans sa méthode de guerre, Vauban mit son génie et son cœur. Son cœur, il l'employa d'abord à plaider auprès de Louvois la cause de ses collaborateurs, — ses « aides », comme il disait, — presque tous ses élèves. Il y avait dans son accent tant de ténacité et de désintéressement que Louvois, « le plus grand brutal qu'on puisse voir, » à ce qu'assure Vittorio Siri, — un abbé qui ne l'aimait guère, — finissait par l'écouter. Tout en le rudoyant quelquefois, il recueillait ses avis et ses doléances; il prenait intérêt à ceux que leur maître appelait, d'un mot attristé, « les martyrs de l'infanterie; » il s'inquiétait avec lui d'améliorer leur sort et leur science.

Cette générosité de Vauban, on la retrouve dans sa façon de faire la guerre. Il avait l'horreur des ruines et des boucheries, des victoires remportées à coups de cadavres. Il voulait tromper la mort, non moins que l'ennemi. « J'aimerois mieux, disait-il un jour à Louis XIV, avoir conservé cent soldats à Votre Majesté que d'en avoir ôté mille à l'ennemi. » Tandis que son grand émule hollandais, l'ingénieur Coëhorn, avait pour principe de choisir un point d'attaque unique,

(1) *Mém. de Saint-Simon,* t. XI, p. 27.

puis de foncer droit devant lui, avec toute la puissance de destruction dont il pouvait user contre les hommes et contre les choses, et de s'ouvrir coûte que coûte une brèche, — Vauban multipliait les détours, les circonvallations, les travaux d'approche; il cherchait à obtenir, avec la moindre effusion de sang, le résultat le plus décisif. Aussi bien qu'à Turenne, La Fontaine aurait pu, au lendemain d'un de ses triomphes, lui adresser ces vers dont il honorait le magnanime héros de la campagne d'Alsace :

> Vous saurez coudre avec encor plus d'art
> Peau de lion avec peau de renard.
> La joie en est parvenue à sa cime;
> Car on vous aime autant qu'on vous estime.
> Qui n'aimerait un Mars plein de bonté?

Cette révolution que le génie et la générosité d'un homme introduisaient dans l'art de la guerre, les contemporains ne tardèrent pas, de son vivant même, à en reconnaître l'inspiration et les bienfaits. Saint-Simon et Mme de Maintenon, d'accord pour une fois, s'inclinaient tous deux devant une vertu si haute. On forgeait pour lui le mot de *patriote* (1). Boileau écrivait à son ami Racine : « Vous avez raison d'estimer comme vous faites M. de Vauban. C'est un des hommes de notre siècle, à mon avis, qui a le plus prodigieux mérite, et, pour vous dire en un mot ce que je pense de lui, je crois qu'il y a plus d'un maréchal de France qui, quand il le rencontre, rougit de se voir maréchal de France (2). » Et Racine, qui assistait au siège de Namur en sa qualité d'historiographe du roi, y faisait, de son côté, une ample moisson de traits à

(1) Le mot est de Saint-Simon, t. XIV, p. 324.

(2) Lettre du 26 mai 1687. *Œuvres de Boileau-Despréaux* (éd. de Saint-Surin), t. IV, p. 44.

l'honneur de Vauban pour les adresser à Boileau (1).

Mieux que tout autre, Louvois appréciait Vauban. S'il n'avait pas tout à fait inventé le grand ingénieur, comme il eût aimé à le faire croire, il l'avait du moins toujours protégé, et c'était pour lui un motif de le goûter davantage. Vauban sut tirer profit, non pour lui-même, mais pour son arme, de cette exceptionnelle faveur.

C'était au cours de la guerre de Hollande. Les sièges étaient nombreux, et Louvois en personne voyait à l'œuvre les ingénieurs. Jamais occasion plus propice ne s'était offerte pour lui rappeler leurs misères, leurs besoins, leurs désirs et la grandeur de leur art — cet art, « au-dessus de nos forces, qui embrasse trop de choses pour qu'un homme le puisse posséder dans un souverain degré de perfection (2). » Cette fois donc, le ministre se laissa convaincre par les bonnes raisons de Vauban. Il fit droit à l'ensemble de ses requêtes, non pas à toutes, car il est malaisé de briser d'un seul coup avec de vieux usages, ou plutôt de vieux abus. Il recula encore devant la création de ce fameux « régiment des tranchées », dont le plan lui était soumis, et même de ces compagnies de sapeurs-mineurs, qui auraient escorté chaque régiment d'infanterie (3). Mais, n'importe, ce qu'il fit fut déjà beaucoup. Il ouvrit aux ingénieurs l'accès des grades supérieurs, il réglementa leur emploi. Partant de ce principe que si, « en trois sièges, » on forme un habile ingénieur pour l'attaque, « un bon bâtisseur ne se fait qu'en quinze ou vingt ans d'application (4), Vauban avait proposé de

(1) Cf. sa lettre du 15 juin 1692. *Œuvres de Boileau-Despréaux*, t. IV, p. 149.

(2) Lettre de Vauban à Louvois, citée par Georges Michel, *Hist. de Vauban*, p. 28.

(3) Cf. Camille Rousset, *Hist. de Louvois*, t. I, p. 245.

(4) Lettre de Vauban, *Hist. de Vauban*, p. 27.

les « diviser en deux classes, savoir ordinaires et extraordinaires ». Louvois approuva. Il y eut dorénavant « deux états des ingénieurs : l'un de ceux que l'on emploiera à la construction des places, et dont le nombre se réglera suivant le besoin que l'on en aura; et l'autre de ceux auxquels le roi donnera quatre ou cinq cents livres de pension, outre les appointements de capitaine, moyennant quoi ils seront obligés de venir aux sièges, lorsqu'ils y seront mandés, et ils recevront, lorsqu'ils serviront, leurs appointements sur le pied de campagne (1) ».

Le corps des ingénieurs était né. C'étaient encore, il est vrai, des officiers sans troupes, obligés, pour leurs travaux, de demander à l'infanterie des sapeurs volontaires. Mais les deux compagnies de mineurs, instituées, l'une dès 1673, l'autre au lendemain du traité de Nimègue, en 1679, allaient servir de transition entre les fantassins, ouvriers par accident, et les futurs soldats du génie (2). Et, quant à l'autre moitié des ingénieurs, à ceux qui comptaient toujours dans les régiments d'infanterie, où, par leur science, ils formaient une élite, leur situation devenait plus indépendante et plus respectée. Le résultat se fit promptement sentir. L'armée de Louis XIV ne fut plus à court d'ingénieurs. « Les jeunes gens et la noblesse même, pouvait écrire Vauban à la fin de sa vie, se sont jetés dans cette profession, attirés par les bienfaits et la distinction qu'ils y ont trouvés ; et quoiqu'on en tue et qu'on en estropie beaucoup, le roi n'en manque jamais (3). »

Parmi les ingénieurs, disciples et collaborateurs de Vauban, il en est un dont nous avons pu reconstituer la physionomie grâce à des papiers de famille. Bien que

(1) Pièce publiée par M. Rousset, *Hist. de Louvois,* t. I. p. 245.
(2) Cf. Rousset, *Hist. de Louvois,* t. II, p. 334.
(3) Vauban, *Traité de l'attaque et de la défense des places,* p. 34.

rien de très saillant n'ait marqué sa vie, il nous a paru qu'il y aurait quelque intérêt à la raconter : elle offre un exemple de ce qu'était, sous le règne du grand roi, une carrière militaire; et elle aidera peut-être, en même temps, à dégager l'état d'âme d'un officier français, contemporain de Turenne et de Bossuet.



« Par la grâce de Dieu et de Sa Sainte Mère, le vendredi, jour de saint Roch, entre dix et onze heures du soir, il lui a plu nous donner pour enfant un garçon. » C'est de cette façon que Spire des Roches, commis des bâtiments du roi et bourgeois de Paris, mentionnait sur un livre de raison que sa femme, née Marie Fraillon, était accouché d'un fils à la date du 16 août 1669.

Deux jours plus tard, le petit, porté à Saint-Jacques-la-Boucherie, — paroisse de ses parents, qui habitaient dans la rue des Lombards, — y reçut, avec le baptême, le prénom de Jacques (1). Que fut son enfance? On ne sait trop. Dès qu'il eut l'âge, — à quatorze ans, raconte-t-il plus tard dans une lettre; ou, ce qui semble plus probable, à seize ans, suivant la teneur de ses états de service, — comme il avait le goût des armes, il se fit soldat. Son frère aîné, — il avait deux frères et trois sœurs, — son frère aîné lui avait donné l'exemple : il était « lieutenant de la compagnie de Razilly au régiment de Forez », un de ces régiments encore tout neufs qu'avait fondés M. de Louvois en 1684. Lui, Jacques des Roches, préparé par les enseignements de

(1) Nous avons un « extrait des registres de la paroisse de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, à Paris », daté du 7 avril 1704, signé par « le prêtre garde des registres de ladite paroisse », Robert Dedelay, et portant, avec un certificat d'authenticité de l'official de Paris, le cachet de l'archevêché.

son père, qui était « architecte du Roy », il devint ingénieur militaire.

Il débuta sur la frontière de l'Est, dans cette région tourmentée que Vauban appelait un jour le « pré carré de la France », parce que c'est là qu'elle vide toutes ses querelles. Un « mémoire des services du sieur des Roches, ingénieur ordinaire du roi », daté du 21 janvier 1707, et qui, dressé par ordre du maréchal de Vauban, porte, à côté de son sceau de cire rouge, sa large signature, nous dit brièvement les premières étapes de sa carrière. « Il a commencé à servir Sa Majesté en 1686, en qualité d'inspecteur, sur les fortifications de Strasbourg, » que venait d'annexer à la France la volonté souveraine de Louis XIV. « En 1692, il fut fait ingénieur et a servi dans les places d'Alsace. » Sa résidence habituelle — on le voit par des lettres de Vauban et de Tallard (1) — était alors Neubourg, une des villes qui gardaient le Rhin.

En 1703, il reçut le baptême du feu. Au mois de février, Villars et ses troupes traversaient le Rhin sur le pont de Neubourg. Comme si Turenne vivait encore, le nouveau maréchal voulait, par une campagne d'hiver, arracher à l'ennemi le fort de Kehl. Il manquait d'ingénieurs : au passage, il prit avec lui des Roches. Une brume épaisse couvrait tout le pays, les chemins étaient défoncés, et les Impériaux n'étaient pas loin : pendant les premiers jours, il fallut défiler silencieusement, dans le brouillard, sous la gueule invisible et menaçante de leurs canons. Mais Villars était un chef heureux. Tout à coup le vent tourne, le temps devient sec et froid, rendant praticables à l'artillerie les champs noyés et les marais. « Les soldats, qui marchoient gaiement sans tentes et sans équipage, » nommaient cette belle gelée « le temps de

(1) Des lettres du 3 et du 20 février, et du 17 août 1703, lui sont adressées à Neubourg.

Villars ». On emporta, en courant, quelques villages mal défendus. On arriva sous les murs de Kehl. La place, qu'avait naguère fortifiée Vauban, était solide, la garnison nombreuse, les provisions abondantes. Le maréchal ne se démonta point : il ouvrit le siège, sans attendre. Pour exciter l'ardeur de ses soldats, familier et de bonne humeur, il passait avec eux une partie de la nuit. « Nous buvons un peu de brandevin ensemble, écrivait-il à Chamillard. Je leur fais des contes. Je leur dis qu'il n'y a que les Français qui sachent prendre les villes l'hiver. » Le succès couronna son audace. Au bout de treize jours de tranchée, le 10 mars, l'armée de Villars entrait à Kehl, et, « le jour même, ajoute-t-il dans ses mémoires, il tombait deux pieds de neige (1). »

Quant à des Roches, il avait, dans un assaut, attrapé un « coup de mousquet au travers de la jambe (2) ». Son attitude, sans doute, avait été remarquée, car il obtint une gratification de 2,000 livres. Michel Le Peletier de Souzy, ancien conseiller au Parlement de Paris, qu'on avait improvisé, à la mort de Louvois, directeur des fortifications du royaume, — « ridiculement placées, assure Saint-Simon, dans la main d'un magistrat, » — tint à lui annoncer lui-même cette faveur; et, pour bien en marquer le prix, sa lettre porte ce post-scriptum : « Vous devez observer de n'en rien dire, parce que cela m'attireroit des demandes des ingénieurs qui pourroient être dans le même cas que vous (3). »

La blessure n'était pas grave, et des Roches fut bientôt sur pied. « La même année, continue en effet le mémoire, il a servi aux sièges de Vieux-Brisach et

(1) *Vie du maréchal-duc de Villars écrite par lui-même* (Paris, 1784), t. I, p. 135-143.

(2) Mémoire des services du sieur des Roches.

(3) Lettre de Le Peletier du 23 mai 1703.

de Landau (1), et, à ce dernier, a été blessé d'un coup de mousquet qui lui a cassé la mâchoire. » Vauban apprit ce nouvel accident; il lui écrivit aussitôt, de Paris, ce mot, plein d'une bonhomie un peu lourde, où apparaît, sur le vif, sa sollicitude paternelle pour ses subordonnés : « Je suis bien aise que vous en soyez quitte pour un peu de désordre à la mâchoire. J'espère qu'elle se raccommodera assez pour qu'il vous reste plus d'appétit que vous n'aurez de quoi y satisfaire. Cependant, je vous recommanderai de mon mieux à M. Le Peletier, et il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez mieux traité que du passé. Je suis tout à vous (2). »

Des Roches n'avait perdu ni son temps, ni sa peine. Cette bravoure, ces faits d'armes, ces blessures, — dont la maladresse des chirurgiens du grand siècle le faisait souffrir cruellement (3), — tout cela méritait récompense. Elle arriva, en février 1704, sous la forme d'un brevet de lieutenant réformé au régiment de Piémont (4). Avec son drapeau noir portant une croix blanche, c'était le plus fameux des régiments de France; un des six qu'on appelait les *vieux* parce qu'ils remontaient au règne de Charles IX; celui qui, après la panique de Corbie, en 1636, avait arrêté les Espagnols émerveillés de son héroïsme (5), et que, depuis, on avait revu sur tous les champs de bataille, y compris Rocroy. Des Roches ne rallia pas alors son

(1) Vieux-Brisach fut pris par Tallard au mois de septembre, et Landau au mois de novembre 1703.

(2) Lettre de Vauban, de Paris, 13 décembre 1703.

(3) Lettre de Le Peletier, de Versailles, 9 décembre 1703.

(4) Le brevet est daté de Versailles, 24 février 1704. Le Peletier annonce à des Roches l'envoi de sa « lettre de service » par une lettre du 3 avril.

(5) Les Espagnols l'avaient surnommé *el Bizarro*, le vaillant entre les vaillants. (Duc d'Aumale, *Hist. des princes de Condé*, t. IV, p. 93.)

beau régiment. Sur un ordre pressant, il s'en alla fortifier Neuf-Brisach (1).

« En 1705, poursuivent ses états de service, il s'est trouvé à la défense de Haguenau (2), où il a reçu une contusion à la hanche. En 1706, il a servi au siège de Turin (3). » C'était le siège que le malheureux La Feuillade, le gendre du ministre Chamillard, dans un accès de vanité bouffonne, prétendait mener en quelques jours, « à la Coëhorn, » pour donner une leçon à Vauban. L'affaire avait été « si mal enfournée (4) » que Turin, où s'était jeté, au dernier moment, un des meilleurs généraux de l'armée impériale, le comte de Thaun, ne fut pas pris. La Feuillade perdit dans cette équipée sa réputation, et des Roches n'en rapporta qu'un plan en couleur des fortifications de la ville et de l'emplacement des batteries françaises, que nous avons retrouvé dans ses papiers.

Du camp de Turin, il se rendit au mois de septembre à Briançon. Il y avait été nommé, le 7 avril précédent, « en qualité d'ingénieur en chef (5). » Le poste était d'importance. Il allait sous peu en acquérir plus encore quand, en 1709, le maréchal de Berwick, chargé des frontières du Piémont, en fit la clef de la défense, l'espèce de camp retranché où il ramassait « le gros de ses troupes, et d'où il devoit les faire filer, sur la droite ou sur la gauche, selon les mouvements de l'ennemi (6) ».

1706, d'ailleurs, fut pour des Roches l'année des

(1) Lettre de Le Peletier du 22 avril 1704.

(2) Haguenau fut pris par les Autrichiens en 1705, mais Villars le leur enleva l'année suivante.

(3) Le siège, commencé en mai, fut levé le 7 septembre, après un combat acharné contre les troupes du prince Eugène, qui venaient au secours de la ville.

(4) *Mém. de Saint-Simon,* t. XIV, p. 10.

(5) Lettre de Le Peletier du 7 avril 1706.

(6) *Mém. du maréchal de Berwick* (2e éd., Paris, 1780), t. II, p. 66.

honneurs. Coup sur coup, il reçoit le brevet de chevalier de Saint-Louis (1), l'autorisant « à porter la croix d'or sur l'estomac — attachée d'un petit ruban couleur de feu — sur laquelle il y aura l image de saint Louis, » — et une commission de capitaine réformé à la suite de son régiment de Piémont (2).

Puis, cinq années s'écoulent — cinq années solennelles et douloureuses pour la France. On se bat sur toutes les frontières. C'est l'heure mélancolique où le Roi-Soleil, au déclin de sa vie, se sent abandonné de la Fortune, qui « n'aime pas les vieillards ». — Où est Jacques des Roches ? Dans quelle place est-il enfermé ? A quel siège assiste-t-il ? Prend-il pas part à ces campagnes d'été dans les Alpes que mène, chaque année, le duc de Berwick, l'un des plus habiles manœuvriers que la France ait eus pour la guerre de montagnes ? — Pendant ces cinq années, nulle trace de lui. Soudain, en février 1711, il reparaît. Il est maintenant brigadier des ingénieurs (3). Il sert en

(1) Pièce parchemin, datée de Versailles le 3 février 1706, signée : Louis, et : Par le Roy, Phélypeaux. Elle porte au dos cette note signée : Phélypeaux : « Aujourd'huy, vingt-cinquiesme du mois de janvier 1707, le Roy estant à Versailles, le sieur des Roches, dénommé en ces présentes, a presté, ez mains de Sa Majesté, le serment qu'il estoit tenu de faire en qualité de chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis. »

(2) Pièce parchemin datée de Marly, 21 avril 1706, et signée : Louis, et : Par le Roy, Chamillart. — Le Peletier lui avait annoncé sa nomination par une lettre du 15 avril. — Il lui envoya sa commission, avec une lettre, le 28 avril.

(3) Voici ce que dit Vauban des brigadiers des ingénieurs : « L'on ne fait point de sièges, depuis longtemps, qu'il ne s'y trouve de trente-six ou quarante ingénieurs, qu'on sépare ordinairement en six brigades de six ou sept chacune... Il y a autant de brigadiers que de brigades, qui ont tous leurs sous-brigadiers, qui commandent aux autres en second, et qui, avec le brigadier, distribuent le travail à toute la brigade. » *Traité de l'attaque et de la défense des places*, p. 35.

Catalogne, dans l'armée victorieuse du duc de Vendôme, qui vient, dit-on, d'offrir à Philippe V, tombant de fatigue le soir de Villaviciosa, un lit de drapeaux ennemis. Il est présent au siège de Gironne, et, de la ville à peine conquise, envoie au maréchal de Berwick des plans de citadelles espagnoles (1). Mais le prin temps n'est pas fini, qu'un ordre de Le Peletier le rappelle à Briançon (2).

Le haut Dauphiné déplaisait à des Roches. Sa santé, qu'avaient minée quinze ans de guerres, s'accommodait mal d'un climat toujours rude. Sans compter qu'il s'ennuyait fort; point de travaux à conduire : durant les mois de l'interminable hiver, au fond de cette ville étroite, séparée du monde des vivants par une ceinture de neige, un désœuvrement que rien ne venait interrompre; et, brochant sur le tout, des brouilles entre les officiers de la garnison, aigris par la monotonie fade de cette existence. Depuis une certaine affaire de baraquements, démolis malgré sa défense, le brigadier des ingénieurs était en froid avec les « majors » (3).

Des Roches demanda son changement : il souhaitait revenir en Alsace, à Strasbourg, théâtre de ses premières armes. On refusa Il devait, au jugement de ses chefs, rendre à Briançon de plus grands services, et il lui fut enjoint d'y rester. Le Peletier, qui prisait son caractère et son mérite, fit ce qu'il put, d'ailleurs, afin de dorer la pilule. Il commença par grossir sa solde. « Le roi, lui mande-t-il le 21 avril 1712, voulant vous

(1) Lettre de Berwick pour le remercier, datée de Saint-Germain, 26 février 1711, et adressée à « Mons[r] Desroches, brigadier d'ingénieurs, à Gironne ».

(2) Lettre de Le Peletier du 25 avril, l'invitant à être le 8 mai à Briançon.

(3) Deux lettres de Le Peletier, du 26 juillet et du 16 août 1713, donnent de longs détails sur cette affaire de baraquements et sur les ennuis de des Roches.

donner des marques de la satisfaction que Sa Majesté a de vos services, Elle vous a accordé une augmentation d'appointements, et Elle trouve bon que vous en soyez payé, à commencer des premiers jours de cette année, sur le pied de 2,400 livres par an. » Puis, peu de temps après, dans une nouvelle lettre (1), il enveloppe un refus, formel cette fois, dans ces flatteries et ces promesses : « Je conviens que, par votre capacité et l'ancienneté de vos services, vous pouvez aussi bien qu'aucun autre remplir la résidence de Strasbourg, mais c'est une place que l'on peut considérer comme achevée, et à laquelle par conséquent il y a peu ou point d'ouvrages à faire ; au lieu que Briançon, devenu présentement la tête de la frontière du Piémont, est une place informe qu'il faut pour ainsi dire faire entière, et à laquelle on travaillera sûrement sitôt que la paix sera faite. Vous en avez une parfaite connaissance, et êtes plus au fait d'y servir qu'aucun autre. »

Il fallut que des Roches prît son mal en patience. Pour tuer le temps, il se mit à dresser des cartes, qu'il offrait au maréchal-duc de Berwick (2) et au chevalier d'Asfeld. « Vous les ferez coller sur de la toile, lui recommandait ce dernier, afin que je puisse garder plus longtemps une chose qui me vient de vous (3). »

Il pouvait aussi, pendant ses longues heures de solitude et de loisirs forcés, vivre avec les livres. Dans le cabinet de travail de sa petite maison de Briançon (4),

(1) Lettre datée de Paris, 29 août 1713.

(2) Lettre du maréchal de Berwick, de Saint-Germain, 19 novembre 1712.

(3) Lettre du chevalier d'Asfeld, du camp de Jouvenceau, 29 septembre 1711.

(4) Tous les détails qui suivent sont empruntés à « l'inventaire des meubles et effets, trouvés dans les appartements de feu M. des Roches, ingénieur en chef de Briançon, et lui appartenant. — 12 décembre 1719. » (Cahier de papier de 10 pages.)

derrière son « bureau de noyer » qu'encombraient des cartons, des plans et une « belle écritoire de chagrin munie de sablier et cornet de cuivre », il avait fait poser, le long du mur, des « tablettes de bois blanc, protégées, au devant, par un rideau vert avec un falbala ». C'était sa bibliothèque. A l'abri du rideau vert, côte à côte avec une « équerre de cuivre en son étui et un chapeau castor garni d'un grand bord d'or », se dressaient des piles de volumes. La liste, bien qu'un peu longue, en est instructive. S'il est vrai que les livres soient nos meilleurs amis, il n'est rien qui puisse mieux nous renseigner sur l'âme et sur la pensée d'un homme que ses habituelles lectures. Il y avait là : L'opéra d'*Athis*. — *Le Parfait Ecclésiastique*. — *La Manière de fortifier*, de M. de Vauban. — *La Connaissance des temps*. — *Les XV Livres d'Euclide* d'Henrion Vignole. — Le Nouveau Testament en deux volumes. — Les Saints Évangiles en quatre volumes. — Les *Commentaires de César*. — L'*Exposition de la doctrine de l'Église*. — *Les Voyes du salut*. — La *Requête présentée au Roy par les dames religieuses du Port-Royal*. — Le *Catéchisme historique*. — *Iphigénie*, tragédie. — Les *Mémoires d'artillerie* de Saint-Rémy, en deux volumes. — *Les Fortifications* du chevalier de Clerville. — Les *Mémoires de la défense et attaque d'une place*. — La *Mécanique du feu*. — *L'Art de la guerre*. — La *Méthode de lever des plans*. — L'*Usage du pantomètre*. — La *Géométrie universelle* de La Fontaine. — Œuvres diverses de Rousseau. — Le Code militaire. — Les *Mémoires secrets* de ***. — *L'Inquisition françoise*. — *Polyeucte*, tragédie. — *Mithridate*, tragédie. — *Attila*. — *Le Souper mal apprêté*, comédie. — La *Géométrie pratique* d'Ozanam. — Les *Prophéties* de Nostradamus. — Différents projets de M. de Vauban, etc. Dans ce défilé de titres pêle-mêle, on reconnaît au

passage quelques pièces de théâtre applaudies, quelques écrits d'auteurs en vogue; mais, n'ont-ils pas l'air comme égarés parmi la foule des livres de guerre ou de religion? — Guerre et religion : il semble bien en effet que ce soient là les deux mots qui résument la vie de Jacques des Roches. De loin, il nous apparaît, — ce soldat vieux garçon trop épris de son métier pour laisser une femme l'en distraire, — grave et recueilli, tout absorbé par les études techniques qu'il coupait de méditations religieuses...

Malgré tout, l'exil de Briançon lui pesait. Il en attendait impatiemment la fin; et quand, au début de l'été de 1714, un ordre de route le tira du Dauphiné, il partit avec joie.

Des Roches était renvoyé en Espagne sous les ordres du maréchal de Berwick, qui s'en allait prendre Barcelone, repaire de tous les ennemis de la royauté de Philippe V. La besogne était malaisée. Les défenseurs de la ville, — habitants, réfugiés, garnison, — à qui Staremberg, le vainqueur d'Almenara et de Saragosse, communiquait sa flamme, étaient résolus et farouches. Arrivée dans les premiers jours de juillet, l'armée d'investissement, après de sanglants et glorieux efforts, ne pénétra dans la place que le 13 septembre. Berwick, qui veut, dit-il dans ses mémoires (1), « rendre cette justice à toutes les troupes en général qu'elles s'y comportèrent avec beaucoup de valeur, » avoue « dix mille hommes de tués ou de blessés ». Au nombre de ces derniers se trouvait des Roches. Sa blessure était légère; mais, épuisé par les privations, les fatigues, les veilles, il avait besoin de repos et, dès le 27 septembre, « Jacques Fitz-James, duc de Fitz-James, de Berwick, de Liria et de Xérica, pair et maréchal de France, Grand d'Espagne, généralissime

(1) *Mémoires de Berwick,* t. II, p. 190-191.

des armées des deux couronnes, » lui signait un congé de quinze jours (1).

Il les passa en Languedoc, à Balaruc, non loin de Montpellier. C'était une petite ville d'eaux fort réputée, où l'on expédiait alors tous les rhumatisants et tous les goutteux du royaume. La marquise de Sévigné, sans cesse en quête de remèdes pour l'enflure de ses mains et de ses genoux, parle souvent de ses eaux merveilleuses, « où l'on vient du bout du monde... pour se baigner une heure et demie en trois jours (2). »

Tandis qu'il était encore tout occupé de ses bains, des Roches reçut à l'improviste l'annonce qu'il était choisi pour commander la première des quatre brigades d'ingénieurs, destinées à la conquête de Majorque (3). Il était aux prises avec d'atroces coliques néphrétiques. Il s'excusa (4). Mais les choses traînèrent en longueur; les préparatifs étaient compliqués; Philippe V reculait le moment d'agir. Et, pendant ce temps-là, Le Peletier revenait à la charge. En l'avertissant que ses appointements étaient portés à 2,800 livres par an (5); ensuite, que ses blessures lui valaient une gratification de 400 livres (6), il fit appel à son dévouement et à sa fierté. Ce ne fut pas en vain. Quand, en juin 1715,

(1) Ce congé, accompagné d'un passeport pour des Roches, « ses domestiques et équipages. » est daté du camp de Barcelone.

(2) Lettre du 28 septembre 1689. *Lettres de Mme de Sévigné* (éd. Monmerqué), t. IX, p. 231.

(3) Le Peletier, dans une lettre du 27 décembre 1714, annonce à des Roches que l'embarquement aura lieu le 15 janvier prochain. fait allusion à des lettres de service déjà envoyées, mais que je n'ai pas retrouvées dans les papiers de des Roches.

(4) Ce refus de des Roches est indiqué dans une lettre de Le Peletier du 17 avril 1715.

(5) Lettre de Le Peletier du 8 avril 1715.

(6) Lettre du 24 avril 1715. Des Roches a mis au bas cette note, de sa main . « J'en ai été payé en billets de l'État au mois de février 1717. »

les régiments espagnols et français s'embarquèrent à Barcelone, des Roches, à peine guéri, était à son poste.

L'expédition fut lestement menée (1) et fit grand honneur au chevalier d'Asfeld qui en avait le soin. En quelques semaines, « sans tirer un seul coup de canon, » Majorque et ses voisines — les îles d'Ivica, de Cabrera et de Formentera, — furent réduites sous l'obéissance du roi d'Espagne. Et, ajoute le père Daniel dans son froid Journal du règne de Louis XIV, « la guerre fut entièrement terminée (2). »

La dernière campagne des armées du grand roi fut aussi la dernière de Jacques des Roches. Le 1er septembre, à huit heures du matin, doucement, « comme une bougie qui s'éteint (3), » Louis XIV expirait. Quelques jours avant, sentant approcher la mort, il avait envoyé chercher son arrière-petit-fils, — un enfant tout frêle, mais joli comme sa mère, la duchesse de Bourgogne, — celui qui allait ceindre sa lourde couronne : il l'avait embrassé, puis, dans de graves et solennels adieux, lui avait recommandé d'aimer la guerre moins que lui. A la France, lasse d'ambition et de gloire, il fallait en effet du repos. Quand elle reprit les armes, des Roches n'était plus.

Il mourut à Antibes en 1719. A cette époque, il était encore brigadier des ingénieurs, et sa résidence était toujours Briançon. M. d'Asfeld — successeur de Le Peletier de Souzy, que le Régent, sur l'avis de Saint-Simon, venait de mettre à pied « honnêtement », — l'avait maintenu dans cette place. On y commençait d'ailleurs d'importants travaux, que le directeur des

(1) Commencée en juin, elle était achevée le 2 juillet.

(2) *Hist. de France*, par le P. DANIEL, t. XVI, p. 459.

(3) *Journal historique de tout ce qui s'est passé depuis les premiers jours de la maladie de Louis XIV jusqu'au jour de son service à Saint-Denis* (in-8°, Paris, 1715), p. 67.

fortifications lui avait confiés (1). En outre, des Roches était chargé de faire, dans toutes les villes de cette frontière, des tournées d'inspection. Ce fut ainsi qu'il se trouva à Antibes au mois de novembre 1719. Suivant son habitude, il visitait à cheval les remparts, lorsque, un matin, il fut jeté à terre, si malheureusement qu'il eut un os du crâne brisé. Deux chirurgiens jurés de la ville lui firent l'opération du trépan (2). Fut-elle manquée? Rien ne le dit. Mais, le 14 novembre, Jacques des Roches rendit le dernier soupir.

Le lendemain, après un service religieux que présida M. de Bézin, ingénieur en chef d'Antibes, six sergents du régiment de La Chesnelaye portèrent, en grande pompe, son corps au cimetière. Toute la garnison assista aux funérailles, où figurèrent aussi, pour en accroître l'éclat, la Confrérie des Pénitents et celle du Saint-Sacrement (3).

Telle fut la fin de Jacques des Roches. Deux mois avant son accident, un de ses beaux-frères, Vital Nigon de Berty (4), avocat au Parlement de Paris, était, lui aussi, mort brusquement. Comme s'il avait vu là un présage, un avertissement qu'il allait, à son tour, comparaître bientôt devant Dieu, des Roches écrivit à l'un de ses neveux (5) une lettre, pleine de forts conseils,

(1) Lettre d'Asfeld du 30 mars 1718. Il donne rendez-vous à des Roches « la veille du dimanche des Rameaux, à Grenoble », pour s'entendre avec lui sur les travaux de Briançon.

(2) Des reçus de ces deux chirurgiens, montant l'un à 30 livres et l'autre à 40 livres, datés du 29 novembre 1719, existent dans les papiers de des Roches.

(3) « État de la dépense des funérailles pour feu Mons[r] des Roches, brigadier des ingénieurs, mort à Antibes le 14 novembre 1719. » La somme montait à 247 livres 17 sols.

(4) Il avait épousé Marie-Madeleine des Roches, le 26 octobre 1697. Il était mort le 17 septembre 1719.

(5) Maximilien-Vital Nigon de Berty, né le 1[er] avril 1699. Il était alors avocat aux Conseils du roi. Il devint plus tard receveur des domaines et bois de la généralité de Caen. Il mourut le 10 février 1754.

qui a tout l'air d'un suprême examen de conscience : « Vous aurez vu, mon cher neveu, par la lettre que j'ai écrite à ma sœur, votre chère mère, la douleur que j'ai ressentie de la perte que vous venez de faire de monsieur votre père. Comme il n'a rien oublié pour votre éducation, et que je vous connais avoir le bon esprit et en avoir bien profité, je me persuade que vous pourrez adoucir par votre bonne conduite l'affliction que cause cette mort dans la famille. C'est à présent que vous avez occasion de vous évertuer par une application continuelle à votre métier et à la profession que vous avez embrassée, et que vous devez marquer à votre chère mère, penchée de douleur, le respect, l'obéissance, la soumission et la tendresse que vous lui devez. En prenant ce parti, Dieu vous bénira et tout le monde vous estimera, moi le premier. Vous me trouverez en toutes occasions à votre secours, et ma bourse vous sera ouverte dans tous vos besoins. La perte que vous venez de faire, à laquelle je prends la part que je dois, ne servira qu'à redoubler pour vous mon amitié, sur laquelle vous pouvez compter aux conditions que je vous prescris, et que j'ai toujours exactement suivies et observées depuis l'âge de quatorze ou quinze ans, que je pouvais avoir quand j'ai quitté ma chère mère et que j'ai entré au service. Mes petits talents auraient pu me flatter et me faire croire que j'aurais pu m'en passer; mais j'ai toujours eu le bonheur de m'éloigner de cette pernicieuse prévention, qui cause la perte d'un jeune homme et le rend méprisable et odieux à tout le monde. Mon attention pour elle et le profond respect que je lui ai conservé m'ont maintenu dans mes emplois. Le Seigneur m'a toujours assisté, et mes amis n'ont rien oublié pour me secourir. Je me suis procuré par ma grande douceur plus de protection que je n'en avais besoin ; et enfin, abandonné dans ma plus tendre jeunesse à mes propres forces et à ma conduite, j'ai

poussé ma fortune au point où je suis aujourd'hui, pendant que j'ai vu périr de mes confrères par leur orgueil et insolence. Je vous conjure donc, mon cher neveu, de suivre une conduite sage et régulière, d'aimer tendrement et de respecter infiniment votre chère mère, si vous voulez prospérer, vous rendre agréable à Dieu et supportable au monde. Vous ne manquerez pas d'appuis ni d'amis, si vous suivez la route aisée que je vous marque, laquelle vous fera honneur et vous fera estimer généralement de tout le monde. Vous n'avez que cet endroit pour me plaire. Je vous conjure, pour votre bien et votre propre satisfaction, de recevoir et de suivre mes avis, que je vous donne d'aussi bon cœur que je suis, mon cher neveu, avec une tendresse des plus sincères et des plus parfaites, votre bon ami (1). »

Nous avons tenu, en terminant, à citer cette lettre tout entière. Le ton en est parfois un peu solennel, mais l'inspiration en a une beauté émouvante et profonde. C'est un langage d'honnête homme, et il nous a paru que, en s'y peignant lui-même, des Roches avait peint du même coup toute cette génération chrétienne et patriote du grand siècle, qui était si pénétrée du sérieux de la vie.

(1) Lettre datée de Toulon, 8 octobre 1719.

BERNARD DE LACOMBE.

COMMENT CRÉER

LA GÉNÉRATION NÉCESSAIRE ?

Les tristesses de l'heure présente ne doivent pas nous faire oublier les nécessités de demain. Il faut vivre et reconquérir la place perdue. Pour ce faire, il est temps d'envisager avec précision les conditions de l'évolution nationale; d'entrer dans le détail matériel et moral des réformes à opérer; de suivre enfin une politique réaliste.

L'expansion coloniale, la diminution progressive de nos exportations, l'encombrement des carrières administratives ou libérales, la baisse générale et continue du taux de l'intérêt sont des faits exigeant la création d'une jeunesse nouvelle armée pour comprendre l'étranger, capable de réussir enfin dans les entreprises extérieures. C'est pour la France une question vitale.

Depuis quinze ans, une partie des hommes aux affaires, avec une clairvoyance progressive, ont senti ce besoin impérieux. Des écoles commerciales, des associations, des publications coloniales, se sont multipliées et ont absorbé argent et intelligence; mais « rien n'est fait puisqu'il reste à faire » et c'est un devoir de soumettre à la libre discussion les idées nouvelles capables d'aider à atteindre le but.

Existerait-il un moyen simple, pratique, démocratique et national de créer, sans charges nouvelles, la

génération des hommes nécessaires? Peut-être pourrait-on le trouver dans une addition à la loi du 13 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée.

La loi de 1889 a posé le principe suivant : « Tout Français, apte au service militaire, fait pendant trois ans partie de l'armée active. » D'autre part, l'article 23 crée un certain nombre de dispenses de deux ans de présence sous les drapeaux, notamment pour les titulaires de certains diplômes. Ces dispenses ont pour unique raison l'utilité sociale; atteignent-elles leur but?

Pour éviter deux ans de service militaire, les jeunes gens auxquels la chose est possible se précipitent sans réflexion vers les diplômes libérateurs. Le nombre des candidats au doctorat en droit ou en médecine, au diplôme de l'Ecole des langues orientales ou des chartes, à la licence ès lettres, etc., s'est ainsi brusquement élevé à un chiffre inouï, dont le tableau ci-dessous, dressé par M. Raiberti, rapporteur du budget de la guerre pour 1901, montre la progression :

ADMISSIONS AU DOCTORAT

ANNÉES SCOLAIRES	Docteurs en droit.	Docteurs en médecine.
—	—	—
1888-1889	124	617
1889-1890	117	595
1890-1891	100	591
1891-1892	108	635
1892-1893	155	723
1893-1894	114	922
1894-1895	150	1.004
1895-1896	193	1.087
1896-1897	251	1.099
1897-1898	358	1.211
1898-1899	446	1.252

Il n'est pas douteux que la progression de ces chiffres est sans relation aucune avec les nécessités sociales.

Faut-il se réjouir de cette surproduction intellectuelle ?

Non, car c'est une surproduction, ce qui est en soi mauvais; et, circonstance aggravante, cette surproduction est artificielle, un grand nombre de jeunes gens faisant ces études uniquement pour réduire la durée de leur service militaire.

Les professeurs se déclarent navrés de cette pléthore d'élèves.

Ils savent le mobile des nouveaux étudiants et voient que le niveau des études ne s'élève pas réellement. Qu'on examine la réalité des faits.

L'absorption d'un programme étant une affaire de patience, la plupart des candidats obtiennent le diplôme convoité. L'armée est ainsi frustrée quand même de deux ans de service et intellectuellement la nation n'y a rien gagné; car que peut-elle espérer d'études faites à contre-cœur, dont le seul résultat est d'augmenter encore le nombre des candidats aux carrières administratives déjà si encombrées? Quant aux nouveaux docteurs, trouvent-ils au moins une compensation à la longueur et aux dépenses de leurs études de hasard? Non seulement il n'y gagnent rien, le diplôme même supérieur n'assurant pas une carrière, les places manquant, mais ils y perdent quatre ou cinq années, celles qui forment vraiment et donnent à l'homme ce fonds solide de connaissances acquises par lui-même qui permettent de combattre pour la vie.

Quant à ceux qui n'obtiennent pas le diplôme libérateur, ils reviennent à vingt-six ans faire deux ans de service. Ils restent à la caserne jusqu'à vingt-huit ans. Rendus à la vie civile, il est trop tard pour refaire des études, entreprendre une carrière; ils sont dans l'impossibilité de se faire une situation et portent irrémédiable la tare de leur échec.

Quel peut être alors, en vérité, l'état moral de ces

soldats dont la loi sur le recrutement brise la vie tout entière?

Et cependant, tous les grands conducteurs d'armées s'accordent à reconnaître que dans le soldat il ne doit pas y avoir seulement une machine, mais qu'on doit aussi y trouver un coefficient moral fait de discipline et du sentiment du devoir!

Donc, si l'on juge la loi de 1889 à ses résultats, on arrive à conclure qu'elle ruine en la faussant, sans profit pour l'armée, la réserve intellectuelle du pays, et que par le fonctionnement de ses dispenses elle interdit l'initiative individuelle, précisément à ceux-là mêmes qui pourraient en avoir.

L'article 23 est donc incomplet; c'est pourquoi on a cherché à l'adapter à toute l'étendue des besoins actuels. Or, la réforme ici proposée semble devoir créer du même coup cette jeunesse connaissant l'étranger, capable d'y faire quelque chose, ce dont nous avons un si pressant besoin. Pour cela, il suffit, non de créer une dispense nouvelle, mais simplement d'étendre sous une certaine forme les facultés d'application d'une des dispenses actuelles. Pour qu'une telle réforme ait des chances d'être adoptée, il faut qu'elle soit vraiment sérieuse, qu'elle ne constitue pas une nouvelle échappatoire à la loi militaire, et que, par l'évidence de ses résultats probables pour la nation, elle rallie l'adhésion du Parlement et des chefs militaires les plus pénétrés à si juste titre des conditions de vie de l'armée.

Le principe d'extension de la dispense de l'article 23 serait le suivant : « Tout Français qui aura, avant son service militaire, passé deux ans à l'étranger, à ses frais, satisfaisant à certaines conditions, ne sera retenu qu'un an sous les drapeaux (1). »

(1) Ce projet d'extension de dispense ne fait nullement double emploi avec l'article 50 de la loi du 13 juillet 1889.

L'article 50 ne s'applique qu'aux jeunes gens fixés hors d'Europe

Voyons comment fonctionnerait pratiquement la forme nouvelle de la dispense de l'article 23. Le service militaire se faisant à vingt et un ans accomplis, le jeune homme ou les parents du jeune homme qui voudrait bénéficier de la nouvelle disposition de la loi devraient en faire la déclaration à la mairie du domicile trois mois avant les dix-neuf ans accomplis. A cette demande seraient joints l'état des études antérieures du candidat, notamment en ce qui concerne les langues étrangères, ses titres universitaires, une déclaration générale sur ses tendances futures, indiquant surtout s'il se destine au commerce ou à l'industrie. Ces documents seraient transmis à une commission composée :

1° D'un délégué du ministre de la guerre, président;

2° D'un délégué du ministre de l'instruction publique;

3° De membres délégués par les chambres de commerce, d'industrie, d'agriculture, et des sociétés coloniales reconnues d'utilité publique.

Après l'examen des documents remis, cette commission choisirait pour chaque candidat, parmi les postes consulaires de France en Europe, la ville la mieux appropriée aux études et aux tendances du candidat.

A cet égard, les candidats seraient répartis à leur choix en trois catégories :

1° Ceux devant apprendre l'allemand et l'anglais;

2° Ceux devant apprendre l'espagnol et l'anglais;

3° Ceux devant apprendre le russe seul (1).

avant dix-neuf ans révolus. Il les exempte complètement du service militaire actif à condition de ne pas rentrer en France avant l'âge de trente ans, sauf des séjours accidentels ne pouvant dépasser trois mois.

Cet article ne s'applique donc qu'au nombre très restreint de jeunes Français hors d'Europe; il n'exerce aucune influence sur les tendances des futures générations; or, ce dernier point est l'objectif principal de la réforme proposée.

(1) Les deux premières catégories offrant des commodités de

Pour les jeunes gens des deux premières catégories, la désignation faite par la commission serait valable pour une année dans une ville espagnole ou allemande; à l'expiration de cette année, une deuxième désignation aurait lieu pour une ville anglaise.

Pour la troisième catégorie, le cycle entier des deux années devrait être passé dans l'empire russe; seul le siège de la résidence devrait être quatre fois changé.

Ces désignations faites, le candidat recevrait un ordre de départ et un livret individuel spécial.

Ce livret contiendrait l'état des documents remis à la commission, la désignation de la résidence et l'indication d'un travail ou mémoire à faire, approprié au pays de séjour, à l'âge et aux connaissances spéciales du candidat. Le livret comprendrait en outre un certain nombre de cases pour visa et des feuillets permettant aux agents français de mentionner sous leur responsabilité les circonstances du séjour.

Muni de cet ordre de route, le candidat se rendrait au jour fixé dans la ville de sa résidence et se présenterait aussitôt chez l'agent français. Un premier visa serait apposé sur le livret, et, de huit jours en huit jours, le candidat viendrait personnellement à la chancellerie faire constater par un visa sa présence. Chaque année, du 1er août au 1er novembre, le candidat retrouverait une entière liberté d'action et pourrait ou rentrer en France ou voyager suivant ses convenances.

A l'expiration de la première année, le candidat, de retour en France, devrait passer, au cours du mois d'octobre, un examen devant une commission à laquelle auraient été préalablement remis :

proximité qui seules parfois en détermineraient le choix, on pourrait obvier à cet inconvénient en décidant, par exemple, que l'espagnol devra être appris non en Espagne mais dans l'Amérique du Sud, siège principal de nos intérêts commerciaux nécessitant la connaissance de cette langue, et que la résidence anglaise ou allemande fût prise au delà d'un certain rayon kilométrique à déterminer.

1° Le livret de résidence constatant les circonstances des deux années de séjour, mentionnées par les agents français, responsables de leur exactitude;

2° Le mémoire rédigé par le candidat.

Ce travail constituerait une épreuve éliminatoire; en cas d'insuffisance, le candidat rentrerait sous le régime commun.

La commission d'examen serait composée :

1° D'un délégué du ministre de la guerre, président;

2° D'un délégué du ministre de l'instruction publique;

3° De délégués des chambres de commerce, d'industrie, d'agriculture, et des sociétés coloniales reconnues d'utilité publique;

4° De professeurs d'anglais, d'allemand, de russe et d'espagnol.

Devant cette commission, le candidat devrait subir un examen d'une demi-heure. Un quart d'heure serait consacré aux langues vivantes. Pendant cette durée, pas un mot de français ne devrait être prononcé entre le candidat et l'examinateur; toute préoccupation purement théorique serait bannie et on exigerait simplement une connaissance pratique mais courante des langues désignées. Un quart d'heure serait attribué à des interrogations commerciales, industrielles, agricoles, coloniales, pratiques, relatives aux pays visités par le candidat.

Alors, mais seulement alors, si l'examen avait été satisfaisant et si toutes les conditions de la résidence avaient été remplies, la commission présidée par le délégué du ministre de la guerre prononcerait l'exemption de deux années de service. L'incorporation du contingent annuel ayant lieu du 12 au 15 novembre, c'est presque immédiatement que le jeune homme entrerait au régiment. Il en sortirait un an après, ayant intégralement payé sa dette au service actif, per-

sonnel et obligatoire. Telle est la réforme proposée.

Quelles en seraient les conséquences? A vingt-deux ans, un jeune Français sort du régiment. Il y a passé une année dans des conditions exceptionnellement favorables aux intérêts de l'armée; car, de l'étranger, il a apporté une préparation morale qui manque au conscrit ordinaire. Pendant ces deux ans hors de France, il a sainement souffert, si l'on peut dire. Forcément, il s'est rendu compte de notre déchéance commerciale et industrielle. Il a vu comment et combien travaillent nos rivaux. Il a distingué confusément peut-être les dangers de l'avenir, mais au moins il les a entrevus. Il a senti notre situation menacée, non pas seulement d'une façon générale; mais, en outre, il a compris que l'évolution économique du monde, si nous ne savons y garder une influence, frappera l'intérêt matériel de chaque Français en particulier. Il a compris les conséquences du trop grand nombre de diplômes, de l'encombrement des carrières, du fonctionnarisme envahissant.

De tout cela, son amour-propre national a souffert. Le sentiment, si puissant dans toute âme française, des gloires passées, a été réveillé et fouetté. Une maturité relative lui est venue. Au contact de la vie à l'étranger, son patriotisme s'est raffiné; il a dépouillé toute forme bruyante inutile, mais il s'est concentré, assagi et raisonné.

C'est dans cet état d'esprit, conscient ou inconscient, peu importe, mais existant, et, on en conviendra, bien supérieur à celui de la moyenne des conscrits, qu'il entre au régiment.

Il sait ou il sent que son passage à l'armée est moins une corvée à faire qu'un devoir à remplir, une nécessité dure peut-être, mais le moyen d'assurer la sécurité future du pays et aussi celle de la famille qu'il doit fonder. Sans doute, tous ne raisonneront pas ces sen-

sations, ne se les avoueront pas à eux-mêmes, mais aucun n'échappera complètement à cette influence éducatrice et mûrissante d'un séjour prolongé à l'étranger.

Quelle serait donc la première conséquence d'un tel état d'esprit, si ce n'est de la part du jeune conscrit une confiance plus grande, un effort plus complet, une discipline plus parfaite ?

L'année finie, il partirait, laissant à ses chefs le souvenir de services exceptionnels. Aidé par une intelligence mûrie et travaillée, il aurait acquis l'instruction militaire suffisante pour devenir rapidement, non pas seulement un bon mais un excellent officier de réserve. Donc, loin de perdre à la nouvelle dispense, l'armée y gagnerait. Elle y gagnerait l'élévation du niveau moral d'une part de ses conscrits; et c'est là un point dont toute l'importance se dégage si l'on considère que c'est précisément dans ce groupe que sont généralement choisis les cadres.

Quels sont maintenant les avantages du nouveau dispensé ?

Ils apparaissent considérables. A vingt-deux ans, il est entièrement libre, maître de compléter ses études dans la voie qu'il préfère, et même déjà, si ses goûts l'y portent, de commencer sans délai une entreprise coloniale ou extérieure. Il est jeune, il connaît l'étranger, sait des langues étrangères. Son patriotisme est éclairé. Livré à lui-même pendant deux ans, son initiative s'est développée.

Ne sont-ce pas là les qualités essentielles du type cherché ?

Que la réforme appliquée donne chaque année à quelques milliers de jeunes Français les moyens de se répandre dans le monde, et bientôt nos adversaires étrangers se trouveront en présence de résistances inconnues. On a médit de l'inaptitude des Français aux entreprises extérieures. Le difficile consiste à les faire

entrer dans la voie; mais qu'ils y marchent en faisant appel aux vieilles qualités nationales d'intelligence, de clarté, d'assimilation et d'initiative, et le succès viendra plus vite qu'on ne pense.

Qu'on laisse intact l'article 23, qu'on ne touche pas aux dispenses actuelles qui ont leur raison d'être pour les jeunes gens qui veulent être avocats, médecins, etc., mais qu'on ajoute simplement un paragraphe réglant le fonctionnement de la nouvelle disposition législative. On sera vite fixé sur ses résultats.

Sans doute, comme toute proposition, celle-ci n'est pas à l'abri des critiques. Celle qui l'atteindra la première sera de n'être pas démocratique. On dira qu'elle favorise les jeunes gens riches qui seuls pourront profiter de la dispense. La valeur de cette objection est nulle; car quels sont ceux qui pourront payer les frais de leur séjour à l'étranger, si ce ne sont précisément les mêmes qui, en raison de leur fortune, font actuellement les longues et coûteuses études du doctorat en droit ou en médecine?

Pourquoi d'ailleurs ne ferait-on pas pour les nouvelles études étrangères ce qui existe pour toutes les autres?

Pourquoi ne pas créer des bourses permettant de profiter de la disposition nouvelle de la loi aux jeunes
ou le commerce à l'étranger? On donnerait ainsi à la
tingués dans nos collèges et que tente la vie coloniale
gens, peu favorisés de la fortune, qui ne seraient dis-
démocratie française un puissant moyen de se fortifier. Là encore, le résultat serait immense, et cependant la réforme peu coûteuse.

Il est facile de s'en rendre un compte précis. Un jeune homme de vingt ans peut parfaitement vivre à l'étranger avec 300 francs par mois. A raison de neuf mois par an, c'est une somme de 2,700 francs, mettons 3,000 francs avec les frais de voyage. Si l'on crée cinq cents bourses semblables, c'est une affaire de trois mil-

lions. Quelle somme dérisoire en présence des résultats à obtenir, et combien minime elle paraît à côté des dépenses inouïes faites en France, depuis tant d'années, pour atteindre au même but!

Au surplus, ces bourses pourraient être prises sur le nombre considérable de celles qui sont accordées chaque année pour d'autres études : ceci aurait lieu, tant en vertu d'une décision spéciale que par le jeu naturel de la réforme. Il est en effet à présumer qu'un certain nombre au moins des jeunes gens qui profiteraient de la nouvelle dispense seraient les mêmes qui auraient voulu profiter des anciennes et qui, pour en profiter, auraient sollicité et obtenu des bourses.

Quoi qu'il en soit, nos conquêtes coloniales nous ont coûté des centaines de millions; pour elles le Parlement n'a jamais rien refusé et il hésiterait à parfaire la réforme nouvelle en n'accordant pas trois millions!

Il hésiterait à lui donner un caractère nettement démocratique et à répandre chaque année dans le monde quelques milliers de Français bien armés pour la lutte à l'extérieur!

Non, chez nous la clairvoyance de nos intérêts s'augmente chaque jour. Qu'on discute seulement la nouvelle dispense et, si elle est vraiment digne de rallier les suffrages, elle les ralliera.

Bientôt, s'alliant aux efforts dirigés dans le même sens, elle créera la génération nécessaire. Notre recul sera terminé et les hommes de la nouvelle France, conscients de leurs devoirs, reprendront la seule attitude conforme au génie de la race : la marche en avant.

André CHÉRADAME.

LE MOIS SCIENTIFIQUE

Les transports sur mer et sur terre. Leurs progrès et leur état au commencement du vingtième siècle. — Transatlantiques géants et trains-éclairs. — Nouveaux moyens de sauvetage des naufragés. Le ballon et le cerf-volant porte-amarre. — Les inventeurs de l'automobile et de la locomotive.

De nombreuses études, publiées récemment dans des revues allemandes et anglaises, nous apportent des vues d'ensemble sur les progrès réalisés dans la construction des navires pendant le dernier demi-siècle, et permettent de fixer l'état de ce qu'on pourrait nommer la marine moderne au commencement du vingtième siècle.

Les progrès ont porté sur deux points : les dimensions et la vitesse.

Au point de vue des dimensions, il apparaît que les transatlantiques (1), par exemple, ont à peu près doublé de longueur dans ces trente dernières années; et l'on parle maintenant de navires de 160 à 200 mètres de long, et plus, comme on parlait vers 1870 de navires de 70 à 100 mètres.

Voici, d'ailleurs, une liste des plus grands navires

(1) Voir *l'Instantané* du 19 janvier 1900.

du monde, liste que nous trouvons dans *Die Reform*, de Vienne :

	Compagnies propriétaires.	Tonnage.	Longueur.
	—	—	—
Oceanic	White Star (Angleterre)	17,274	214m,6.
Deutschland	Hambourg-Amérique (Allemagne)	16,200	208m,5.
Kaiser Wilhelm der Grosse	Norddeutscher Lloyd (Allemagne)	14,349	194m,28.
Patritia	Hambourg-Amérique.	13,000	170m,69.
Lucania	Cunard (Angleterre).	12,952	183m,18.
Campania	Cunard (Angleterre).	12,950	183m,18.
Pensylvania	Hambourg-Amérique.	12,891	170m,69.
Graf Waldersee	Hambourg-Amérique.	12,830	170m,69.
Pretoria	Hambourg-Amérique.	12,800	178m,46.
Cymric	White Star	12,647	182m,88.
Grosser Kurfürst	Norddeutscher Lloyd.	12,500	177m,24.
Kaiser Friedrich	Hambourg-Amérique.	12,480	167m,70.
Medic	White Star	11,985	163m,24.
Saint-Louis	Ligne américaine	51,629	163m,24.
Saint-Paul	Ligne américaine	11,394	163m,70.

On remarquera que nul navire français ne figure dans cette liste, les conditions d'aménagement de nos ports étant en effet incompatibles avec ces dimensions excessives.

La même proportion est constatée dans les progrès de la vitesse : le *Deutschland*, qui détient actuellement le record du volume, détient aussi celui de la vitesse. Au commencement de septembre dernier, ce transatlantique a accompli, en 5 jours 7 heures, le trajet de 2,982 milles marins de 1,852 mètres entre New-York et Plymouth, ce qui correspond à une vitesse moyenne de 23,36 nœuds ou 43 kilomètres à l'heure.

Bien entendu, il ne s'agit ici que des vitesses des navires transatlantiques, car il est une catégorie de petits navires qui sont beaucoup plus rapides que ces derniers. Ce sont les torpilleurs.

C'est dans cette classe de navires que les progrès les

plus considérables ont été accomplis. Ainsi, en 1870, le record était détenu par le *Miranda*, de 4 tonneaux, qui possédait une vitesse de 16,2 nœuds. En 1892, les chantiers américains construisirent un torpilleur faisant 27,4 nœuds, vitesse qui fut elle-même bientôt dépassée par celle des torpilleurs et contre-torpilleurs construits en Angleterre, qui atteignit 31 nœuds. En 1897, la *Turbinia*, que les visiteurs de l'Exposition ont pu voir amarrée le long du palais des Armées de terre et de mer, put donner, grâce à son système de propulsion d'un nouveau genre, une vitesse de 32,76 nœuds.

Mais, en 1898, les chantiers américains reconquérirent le record avec les torpilleurs construits pour la Chine et dont la vitesse était de 35,2 nœuds, avec un déplacement de 280 tonnes; vitesse qui n'a été dépassée que l'an dernier par le contre-torpilleur anglais *Viper*, qui a réalisé 36,8 nœuds à ses essais. Ce bateau a 64 mètres de long, son déplacement est de 350 tonnes, et il n'a pas moins de huit hélices montées sur quatre arbres. Près de 37 nœuds, c'est simplement la vitesse de 68 kilomètres à l'heure, celle de nos trains express d'il y a quarante ans.

Ce contre-torpilleur *Viper* apparaît comme le type d'un nouveau genre de bateau, appelé peut-être à révolutionner profondément la science des constructions navales, qui semble bien avoir donné tout le possible avec les systèmes classiques. Il a été construit à Newcastle-sur-Tyne; il est pourvu de quatre turbines à vapeur alimentées par des chaudières aquitubulaires très perfectionnées, et très légères. Il a donné, sur le mille mesuré, la force considérable de 11,000 chevaux à 1,050 tours à la minute. Un bateau analogue, le *Cobra*, construit à Elswick, a donné 35,89 nœuds.

On se figure difficilement ce que peut consommer de charbon, même un petit navire de moins de 400 tonnes,

pour obtenir une pareille vitesse. Pour 31 nœuds, le *Viper* consomme par heure 9,100 kilos de charbon anglais de première qualité.

Les navires de commerce ayant augmenté leur vitesse, il a fallu augmenter aussi celle des croiseurs construits spécialement dans le but de leur donner la chasse en temps de guerre ; et, dans cet ordre, nous pouvons citer les derniers croiseurs protégés français, *Guichen* et *Châteaurenault*, dont les machines ont une puissance de 25,400 chevaux, et sont les plus rapides et aussi les plus grands des navires de guerre. Leur vitesse a pu atteindre 23,5 nœuds. En Angleterre, les quatre croiseurs cuirassés de la classe *Drake*, en construction, devront également donner 23 nœuds.

D'ailleurs la vitesse a augmenté dans des proportions comparables pour les cuirassés. Les premiers navires de ce genre se contentaient d'une vitesse de 9 à 10 nœuds. Puis le *Lepanto* et l'*Italia*, construits par l'Italie vers 1880, marquèrent un pas hardi en avant, avec une vitesse de 18 nœuds; vitesse que, depuis, les autres nations ont également réalisée, et qui est même dépassée en Angleterre par les cuirassés de la classe du *Formidable*, qui mène un train de 19 nœuds, et en Italie, par ceux de la classe *Benedetto*, qui devront donner 21 nœuds. En France, nous en sommes restés à 18 nœuds, qui représentent la vitesse de tous nos cuirassés construits depuis 1893.

Ainsi, l'année dernière, il était possible d'aller de New-York au Havre en cinq jours et quelques heures, sur des bateaux aménagés avec toutes les ressources du confort moderne, véritables hôtels flottants où l'on perdrait la notion réelle du milieu, si l'on n'y était parfois ramené un peu durement par l'inconstance des éléments. Si ce fut là une bonne fortune pour les visiteurs de notre Exposition, c'en fut une vraisemblablement aussi pour les compagnies transatlantiques.

En effet, en cette année d'Exposition, il est arrivé à New-York 838 paquebots, qui ont débarqué 137,852 passagers de première et deuxième classes, et 403,491 passagers d'entrepont. Relativement à l'année 1899, c'était une augmentation de 28 pour 100 pour les voyageurs de cabine et de 33 pour 100 pour les voyageurs d'entrepont. Soit un mouvement de passagers d'un tiers supérieur à celui de l'exercice précédent.

Certaines lignes réputées pour l'excellence de leurs navires, comme la Compagnie Hambourg-Amérique, ont vu le nombre de leurs passagers de cabines augmenter de 63 pour 100. Notre Compagnie transatlantique, qui a pu mettre en service ses nouveaux paquebots, parmi lesquels *la Lorraine*, a gagné près de 44 pour 100 sur le nombre de ses passagers de cabine. Par contre, les lignes anglaises n'ont pas dépassé le gain de 16 pour 100, et la ligne américaine n'a même gagné que 14 pour 100. Il faut d'ailleurs reconnaître que les paquebots anglais, occupés par les transports pour l'Afrique du Sud, avaient réduit le nombre de leurs voyages transatlantiques.

D'une façon générale, le nombre des passagers par navire a été beaucoup plus élevé que de coutume. Ce nombre moyen a été de 164 en 1900 au lieu de 130 en 1899 et 98 en 1898, pour les cabines; et de 481 au lieu de 367 en 1899 et de 270 en 1898, pour l'entrepont.

Au point de vue de l'utilisation des places de cabines, c'est la Compagnie Cunard qui vient en tête avec une moyenne de 393 passagers par voyage. La Compagnie transatlantique en a enregistré 157. Mais, pour l'ensemble des passagers, la *Withe Star* a obtenu la moyenne la plus élevée, soit 886.

En tenant compte du personnel fixe, c'est pour ces maisons flottantes une population d'environ mille habitants, dont il faut assurer et, à l'occasion, sauver l'existence. Certes, tel concours de circonstances im-

prévues peut se produire, où les prévisions les plus attentives ne serviraient à rien, pour prévenir une catastrophe totale; mais il faut avouer que nous sommes encore bien éloignés d'un tel état de choses, puisque nous avons failli assister à la perte totale de l'équipage d'un navire échoué seulement à quelques centaines de mètres du rivage, et que la durée de cette phase dramatique de perdition s'est prolongée plusieurs jours.

En présence de la faillite — accidentelle, nous l'espérons — de l'artillerie de sauvetage, par la portée insuffisante des canons porte-amarre, les aéronautes sont intervenus, et ont proposé deux solutions aux situations analogues à celle de *la Russie.*

C'est d'abord la Société aérostatique des Bouches-du Rhône, qui nous a révélé son existence d'une heureuse façon, et qui semble avoir été bien près de débuter dans le monde par un exploit tout à fait glorieux.

Il paraît qu'il ne s'en est fallu que d'une demi-heure pour qu'on assistât au spectacle nouveau d'un grand aérostat partant de Marseille pour Faraman, dans le but d'établir un va-et-vient entre *la Russie* et la terre. Ce ballon porte-amarre était *le Galilée.*

Le plan peu banal des aéronautes, arrêté de concert avec l'amiral Besson, était simple, et aurait vraisemblablement réussi. Le ballon, gonflé et monté, devait être mis à la remorque d'un bateau-pilote à vapeur, qui se serait rendu à Faraman. Là, on aurait pris le large, puis le ballon, traînant après lui une forte ligne remorquant un espar, aurait quitté le remorqueur en passant au vent de *la Russie,* et aurait gagné la terre.

Par cette manœuvre, rendue nécessaire par la direction du vent qui, bien entendu, dans les cas d'échouement, vient toujours du large à la terre, la ligne aboutissant au remorqueur d'une part, à la terre d'autre part, aurait été tirée vers le navire en péril, d'un côté

par les aéronautes, de l'autre par le remorqueur. Alors *la Russie* aurait pu établir un double va-et-vient avec la terre et avec le large, et le salut était assuré.

Déjà les aéronautes s'étaient munis de signaux pour communiquer avec la terre, le remorqueur et *la Russie*, et d'un appareil photographique pour relever la vraie position du navire naufragé. Mais la nouvelle arriva, que les bateaux de sauvetage venaient de réussir à établir le va-et-vient libérateur.

Il y a toutefois, dans cette tentative, une idée heureuse et un enseignement; et le nouveau procédé devrait être appliqué *à blanc*, à la première occasion, pour être réglé en cas de nécessité.

Le deuxième moyen de secours inédit nous est également proposé par l'aéronautique. Il ne s'agit plus, cette fois, d'un ballon, mais bien d'un cerf-volant porte-amarre.

On se rappelle que les naufragés de *la Russie* avaient essayé de construire un cerf-volant destiné à porter un filin à la côte, mais que ce moyen échoua. Cependant l'idée était bonne, et méritait de ne pas tomber à l'eau, comme sa première application; et elle a été, en effet, aussitôt repêchée par M. Teisserenc de Bort.

Comme le fait remarquer M. Teisserenc de Bort, le rôle du cerf-volant, en pareil cas, est double, puisqu'on peut, en le lançant d'un navire passant au large, le faire arriver au-dessus et au delà du navire en perdition : la corde du cerf-volant — ou mieux le fil ou le petit câble métallique qui remplace les cordes dans les cerfs-volants actuels — étant munie d'un certain nombre de cordes pendant jusqu'à la mer, et auxquelles on peut fixer de petites bouées ou tout autre objet susceptible de venir, en flottant, au contact du navire en détresse. Ces sortes de guide-ropes, une fois saisis par les naufragés, leur permettraient de haler

jusqu'au pont du navire la corde principale, servant d'amorce pour établir un va-et-vient.

Cette opération pourrait, assurément, exiger des manœuvres répétées; mais le navire d'où partirait le cerf-volant arriverait toujours, en se déplaçant perpendiculairement au vent, à faire passer la corde du cerf-volant, à un moment donné, au-dessus du navire échoué. La manœuvre pourrait aussi être effectuée à une assez grande distance de l'écueil, puisqu'il n'y a aucune difficulté à envoyer le cerf-volant à mille ou quinze cents mètres du point d'origine de la corde.

D'autre part, si le navire en détresse disposait d'un ou deux cerfs-volants, — qu'il les ait dans son armement ou qu'il les ait reçus par le procédé précédent, — il lui serait facile de les faire arriver jusqu'à la côte, ainsi qu'un guide-rope pendant de ce cerf-volant. Cette manœuvre, beaucoup plus simple, et absolument sûre, permettrait d'établir rapidement un va-et-vient sans les risques effroyables courus par ceux qui tentent d'approcher assez du navire pour lui jeter une amarre.

Les perfectionnements que les Américains ont fait subir au vieux cerf-volant, devenu maintenant un engin parfaitement stable et capable de porter des fils métalliques de plusieurs kilomètres de longueur, en permettent un tel usage. M. Teisserenc de Bort estime qu'une installation à bord d'un cerf-volant porte-amarre, fils et treuil compris, n'entraînerait pas une dépense de plus de 600 francs.

On a beaucoup parlé, à propos du cerf-volant moderne, de son usage à la guerre. Souhaitons que les seuls services qu'il ait jamais à rendre soient de cet ordre pacifique et humanitaire.

Les canons, les ballons et les cerfs-volants porte-amarre, voilà un matériel capable d'exercer bien des dévouements, et de procurer de la gloire.

*
* *

Nous n'avons pas l'intention de présenter en quelques lignes les progrès réalisés par les divers procédés de traction automobile. Mais nous constaterons seulement ceci, que parallèlement à ce que nous avons relevé pour la navigation, la vitesse des trains de chemins de fer a sensiblement doublé pendant ce dernier demi-siècle. La même progression était d'ailleurs suivie par le volume et le poids des locomotives, qui paraissent avoir, relativement à ces deux éléments, atteint les limites pratiques du possible.

Si nous considérons les Etats-Unis, où ces limites paraissent toujours un peu dépassées, en raison de la hardiesse des ingénieurs, et du milieu qui semble autoriser des installations ayant parfois un caractère un peu expérimental, nous trouvons que la vitesse moyenne la plus considérable est celle de 106 kilomètres et demi, fournie par l'*Atlantic City Flyer*, de la Compagnie *Philadelphia and Reading*. Ce train circule entre Camden et Atlantic City, et franchit sans arrêt, à la vitesse que nous venons d'indiquer, les 89 kilomètres qui séparent ces deux villes. Le poids net du train, composé de six voitures, est de 170 tonnes, non compris la locomotive et le tender. Après cette vitesse maximum, nous trouvons la vitesse de 102 kilomètres à l'heure réalisée entre les deux mêmes villes par les trains du *Pennsylvania*, qui ont un trajet un peu plus long de 93 kilomètres et dont le poids net atteint 287 tonnes pour huit voitures.

En dehors de ces deux trains, on en cite un, entre Philadelphie et Jersey City, dont la vitesse horaire moyenne dépasse 96 kilomètres. Ce train accomplit son trajet de 144 kilomètres à la vitesse de 93 kilomètres, y compris sept arrêts, soit 99 kilomètres et

demi à l'heure, déduction faite des arrêts. Il ne comprend que quatre voitures, et ne pèse que 100 tonnes.

Quelques autres trains réalisent encore des vitesses variant de 85 à 95 kilomètres à l'heure; mais il semble bien que la traction automobile à vapeur, sur les voies ferrées, ne pourra décidément pas dépasser, dans les meilleures conditions, une vitesse voisine de 100 kilomètres à l'heure, à laquelle on n'est parvenu qu'au prix de grands sacrifices.

En effet, en même temps qu'on s'efforce d'augmenter la vitesse des trains, on veut aussi assurer aux voyageurs, à qui l'on demande de payer des prix élevés, un confort qui ne laisse rien à désirer; et ce confort ne peut être obtenu que par une augmentation considérable du poids mort du matériel roulant.

Tandis que les anciennes voitures de première classe à quatre compartiments isolés, sans cabinet de toilette, pesaient 422 kilogrammes par voyageur, les voitures à bogies du dernier type, avec sept compartiments de première classe, deux cabinets de toilette et un couloir, pèsent 767 kilogrammes, soit 80 pour 100 de plus.

L'addition à ces voitures d'un système d'éclairage électrique, et d'appareils fixes pour le chauffage par la vapeur de la locomotive, a encore augmenté leur poids mort par voyageur de 103 kilogrammes.

Pour la deuxième classe, l'intercirculation avec cabinet de toilette a fait passer le poids mort par voyageur de 256 à 393 kilogrammes, ce qui fait une augmentation d'encore 53 pour 100.

Enfin pour la troisième classe, l'addition d'un cabinet de toilette, avec un couloir intérieur pour y accéder, a fait passer le poids mort de 192 kilogrammes à 261 kilogrammes et demi, ce qui fait une augmentation de 36 pour 100.

Pour compenser cet excédent de charge, il a fallu augmenter la puissance des locomotives. Tandis qu'en

1889, lors de l'avant-dernière Exposition, les locomotives d'express ne pesaient que 38 tonnes sur l'Ouest, 40 tonnes sur le Nord, 40 à 44 sur l'Est, l'Etat et le Midi, 45 tonnes sur l'Orléans, — on a pu constater, à l'Exposition de 1900, que les locomotives d'express avaient des poids variant de 51 à 58 tonnes.

Cette augmentation de poids traduit une série de modifications : la pression dans la chaudière a été augmentée, et la disposition des chaudières elles-mêmes a été perfectionnée. D'une façon générale, on emploie maintenant des chaudières d'acier timbrées à très haute pression — à 14 et 15 kilogrammes — et une disposition Compound avec quatre cylindres : deux cylindres à haute pression attaquent l'essieu d'arrière, et deux cylindres à basse pression attaquent l'autre essieu accouplé.

Il a fallu augmenter aussi la capacité des tenders en charbon et en eau.

En présence des résultats obtenus, et des frais énormes nécessités pour un gain de vitesse relativement faible, aussi bien dans la navigation à vapeur que dans la locomotion sur les voies ferrées, on peut, sans trop risquer de se compromettre, prédire que le nouveau siècle, sur ces deux terrains, ne verra plus grand progrès; et que si la rapidité des transports doit encore augmenter, ce progrès sera dû au développement de la traction électrique, dont l'application à la navigation est encore embryonnaire, et dont celle à la traction se débat encore dans des difficultés considérables d'ordre technique et économique.

*
* *

Puisque nous considérons la machine à vapeur comme parvenue à son apogée, c'est peut-être le moment de rendre à César ce qui appartient à César, et

de rétablir la véritable paternité de l'automobilisme.

On connaît peu le nom de Cugnot, qui fut cependant l'inventeur indiscutable de la locomotion automobile, comme on en trouve de nombreuses preuves, notamment dans un mémoire du général de Gribauval et dans un rapport de L.-N. Rolland, Commissaire général, en date du 4 pluviôse an VII.

Joseph Cugnot, né à Void, en Lorraine, en septembre 1725, s'était occupé surtout d'art militaire, et il a laissé d'intéressants ouvrages sur la façon dont on comprenait la fortication au dix-huitième siècle. C'est en 1770, qu'en vue de faciliter les transports d'artillerie, il construisit le premier véhicule automobile à vapeur marchant sur route. Construite sur l'ordre du duc de Choiseul, alors ministre de la guerre, la voiture de Cuguot fut essayée en présence de M. de Choiseul, du général de Gribauval et d'autres nombreux témoins; l'expérience fut satisfaisante, mais, certains défauts de proportion ayant causé des interruptions dans la marche, une nouvelle voiture fut commandée à l'ingénieur.

Malheureusement survint la chute du ministère, et le second fardier à vapeur, terminé en 1771, fut déposé aux établissements d'artillerie dans l'attente d'un essai. Sauvé des mains des démolisseurs, en 1793, par L.-N. Rolland, cette machine excita fort l'intérêt de Bonaparte, qui la signala à l'Institut. Mais, cette fois, encore, la campagne d'Egypte vint empêcher les essais. L'inventeur, que les secours de quelques amis sauvèrent seuls de la misère, obtint de Napoléon, sur la demande de ceux-ci, une pension de mille francs, dont il profita bien peu, car il mourut en 1804.

Il semblait que l'on connût mieux l'inventeur de la locomotive; et l'on répète couramment que Watt conçut la machine à vapeur et que Stephenson construisit la première locomotive. D'après une protestation, très

énergiquement formulée par un ingénieur anglais, M. William Fletcher, il faudrait réformer cette double légende; et Stephenson se serait borné à copier une machine déjà existante, et même à la copier d'une façon très défectueuse.

D'après l'historique établi par notre auteur, un mécanicien du nom de Trevithick, et deux de ses collaborateurs, Blenkinsop et Hedley, possédaient à Penydarran (South Wales) des locomotives en travail courant dix ans avant les premiers essais de Stephenson.

Voici, en effet, ce que Trevithick écrivait en 1804 à un de ses amis : « Hier, nous avons accompli notre voyage avec notre locomotive; nous emportions 10 tonnes de fer, 5 voitures et 70 hommes. Le chemin de fer a une longueur de 9 milles (14,400 mètres). » Ce trajet était effectué à raison de 8 kilomètres à l'heure.

Trevithick fut aussi le premier qui démontra l'adhérence suffisante du rail sur des voies à faible pente, le premier qui construisit la chaudière à retour de flamme, le premier qui fit l'échappement de la vapeur dans la cheminée, le premier qui accoupla ensemble toutes les roues, le premier enfin qui transporta des voyageurs dans des voitures remorquées par la locomotive.

Une ancienne gravure, portant la date de 1808, représente un essai de cette première locomotive, fait à Londres même, devant un nombreux public. Elle rappelle un peu le chemin de fer minuscule pour enfants que l'on voit depuis plusieurs années à la foire de Neuilly. La voie est circulaire, entourée de toutes parts d'une clôture; car l'entrée se payait un schilling, mais donnait droit à une course dans la voiture remorquée, laquelle avait à peu près la forme d'une ancienne calèche. La locomotive pesait 10 tonnes et marchait à la vitesse de 19 kilomètres.

Trevithick serait donc un de ces inventeurs envers

lesquels l'histoire s'est montrée longtemps injuste. Mais M. William Fletcher ne se contente pas de soutenir que Trevithick est le véritable père de la locomotive; il tient encore à prouver que Stephenson a d'autant plus usurpé ce titre, qu'après Trevithick, d'autres types de locomotives ont été créés, avant le sien, parmi lesquels la locomotive de Blenkinsop, qui l'imagina pour convoyer le charbon de sa mine, remplaçant ainsi la traction par chevaux. Ce chemin de fer comprenait un rail central à crémaillère, sur lequel agissait un pignon denté. Ce train, véritable ancêtre des chemins de fer de montagne, fonctionna entre Middleton et le wharf de Leeds, c'est-à-dire sur une distance de 6 kilomètres, dès 1812.

Il y aurait bien aussi à mentionner des tentatives telles que celles de Brunton faites à la mine de Newbottle, et consistant en une machine à jambes mécaniques; puis l'essai de Hedley qui put établir, en 1813, le *Wylam Railway* dont les locomotives sont, d'après divers auteurs, supérieures à celles que Stephenson créa en 1828.

Que peut répondre Stephenson à des documents aussi accablants? Son cas nous paraît décidément mauvais.

Dr J. HÉRICOURT.

CHRONIQUE

M. de Bornier. — Comédie française : *Horace* (débuts de Mme Silvain) ; Odéon : *le Cid;* Comédie française : *Les Fourberies de Scapin* (débuts de M. Croué) ; Palais-Royal : *M'amour*, comédie en trois actes, de MM. Maurice Hennequin et Paul Bilhaud ; théâtre Antoine : *la Petite Paroisse*, d'Alphonse Daudet et M. Léon Hennique ; *les Remplaçantes*, de M. Brieux ; Odéon : *la Dormeuse*, de M. André de Lorde ; théâtre Cluny : *la Famille Pontbiquet;* Gymnase : *le Domaine*, trois actes de M. Lucien Besnard.

L'Académie française ne s'est pas encore donné le plaisir d'entendre ses deux derniers élus, M. Marcelin Berthelot et M. Emile Faguet, et déjà la Mort a redonné un nouvel espoir aux candidats en déclarant la vacance des fauteuils du duc de Broglie et du vicomte de Bornier. La disparition de M. Henri de Bornier a surpris tous ses amis, autant dire tous ceux qui, si peu que ce fût, l'avaient approché; ce petit vieillard alerte était en effet l'homme le plus accueillant et le plus courtois; il ne portait pas dans l'habitude ordinaire de la vie le sourcil haut élevé et la bouche tristement abaissée du poète tragique, mais un air de santé animée et de gaieté bienveillante où l'horreur du drame commencé ne laissait pas de traces. Une gloire familière, une gloire simple et voisine de la bonhomie, entourait, dans cette bibliothèque de l'Arsenal, si calme et si retirée, où l'on a toujours un peu l'air d'être en visite, l'auteur de *la Fille de Roland*. Car il était resté l'auteur de *la Fille de Roland ;* depuis, il fit bien représenter à

l'Odéon *les Noces d'Attila*, à la Comédie française *le Fils de l'Arétin*, à l'Odéon encore, et tout récemment, *France d'abord ;* c'est toujours à ce moment illustre de sa carrière dramatique qui date de 1875, à ces triomphales soirées de *la Fille de Roland*, auxquelles M. Mounet-Sully et Mme Sarah Bernhardt prêtaient le concours de leur jeune talent, qu'il faut remonter pour rendre compte de sa fortune littéraire. Ce drame simple et généreux est le chef-d'œuvre d'Henri de Bornier et son succès n'est pas dû seulement à l'heure où il parut, au clair appel de fierté et de foi dont il perça les tristes brumes du deuil et de la défaite; bien plutôt provient-il d'un accord unique et qui ne s'est point renouvelé entre l'imagination de l'auteur et ses facultés poétiques et dramatiques. Ailleurs il s'est trop souvent abandonné; toujours honnête et brave homme, il s'est trop peu soucié de l'exactitude historique, de la forme et de la vraisemblance; un certain air de dignité et qui n'était pas soutenu, et les douze syllabes de l'alexandrin lui paraissaient être le fond suffisant de la tragédie; le respect et la pitié qu'il professait pour les sentiments et les caractères nobles et grands et la pureté de ses intentions le rassuraient un peu trop sur les faiblesses et les facilités qu'il se permettait. Mais c'est là le juger en le comparant à lui-même. Dans un concours, qu'il se présente avec la seule *Fille de Roland*, et les spectateurs le distingueront parmi ses émules et ses rivaux d'aujourd'hui et lui décerneront le laurier.

*
* *

Il faut pourtant l'avouer, l'âme héroïque de Corneille s'élève bien au-dessus de ce tragique tempéré. En ces temps derniers, M. Paul Mounet, sous les traits du vieil Horace, la fit de nouveau résonner au théâtre; quelle vie naturelle et puissante, quelle majesté familière, quels accents de douleur et de dignité dans ce personnage! M. Paul Mounet ne lui a pas été inférieur, et il a semblé qu'il fût le vieil Horace lui-même. Mme Louise Silvain débutait officiellement à la Co-

médie française dans Camille; elle y a montré de grandes qualités, mais laissait incertain si ce rôle de début avait été pour elle heureusement choisi. L'Odéon a donné quelques représentations du *Cid* sans doute préparées avec une hâte excessive; M. Dorival y fut un Rodrigue trop tendre et trop enfant; toute la fière jeunesse du héros et cette énergie amoureuse qui recherche la mort d'un élan désespéré avaient disparu, remplacées par un certain charme de mélancolie romantique; d'ailleurs la grâce d'une voix, qui est l'une des voix les plus pleines, les plus souples, les mieux nuancées que l'on puisse entendre au théâtre, et à qui il ne faudrait qu'un peu d'étude pour rester toujours une voix et ne point pousser l'effort jusqu'au cri, ne laissait peut-être pas apercevoir tout ce que cette interprétation, présentée du reste avec intelligence, avait d'inexact. A côté de M. Dorival, il faudrait citer Mlle Even qui, dans Chimène, a montré des qualités de composition très remarquables et un grand soin de diction. Mais il faut se hâter vers des spectacles plus modernes, et je ne ferai donc que signaler les excellents débuts de M. Croué à la Comédie française dans *les Fourberies de Scapin*, pour m'arrêter enfin devant les affiches du jour.

Le Palais-Royal a donné *M'amour*, une comédie de MM. Maurice Hennequin et Paul Bilhaud, qui a brillamment réussi. M'amour est le tendre surnom de l'heureux amant de Mme Montureux; jusqu'alors ils ont pu s'aimer sans qu'il eût été nécessaire de présenter M'amour au mari; mais le ménage va passer l'été à Cabourg; la présentation est indispensable pour que le galant commerce continue au bord de la mer élégante. Et là, Montureux s'éprend d'Hubert (c'est le prénom plus commun de M'amour), cependant qu'Hubert découvre à Montureux toutes les vertus, toutes les délicatesses, et s'apparaît enfin comme un affreux gredin d'avoir trompé un si honnête homme et de tromper un si bon ami. Il en fait des reproches à sa complice qui n'en croit pas ses oreilles; il veut la ramener au devoir et qu'elle renonce à lui comme lui à elle. Elle

y consent, mais non sans avoir brouillé ce bon Joseph d'Hubert avec son mari, et après s'être ménagé un autre M'amour, qui cette fois s'appelle Maxime, et qu'elle ne présentera pas à M. Montureux. Cette pièce, qui, par moments, semble une adaptation de *la Parisienne* d'Henry Becque pour le théâtre du Palais-Royal, est jouée par Mme Cheirel, dans le rôle d'Hélène Montureux, avec cette verve juste et franche et de cette façon largement et vivement spirituelle qui font de cette jeune femme une des plus sûres comédiennes de Paris; M. Boisselot est un excellent Montureux. Le théâtre Antoine, après quelques soirées de *la Petite Paroisse*, le roman d'Alphonse Daudet, mis en drame et noirci, vient de représenter une comédie nouvelle de M. Brieux, *les Remplaçantes*. Les remplaçantes sont les nourrices qui viennent à Paris se louer et vendre leur lait pendant qu'elles laissent au pays le mari et l'enfant. Et il est à peu près certain que cette absence et l'argent envoyé de Paris doivent disposer ces maris de nourrices, qui rappellent les maris de sages-femmes, à la fainéantise et à la bamboche, et que les petits abandonnés par leurs mères n'y doivent pas trouver leur compte; il est beaucoup moins sûr que la substitution d'une nourrice à la mère soit toujours commandée par des raisons frivoles et ne soit qu'une conséquence de la légèreté ou de l'égoïsme du ménage parisien; enfin il est encore moins sûr que l'allaitement maternel soit, comme le veut l'auteur, de nécessité physique et morale. Il ne se peut pas que M. Brieux ne connaisse que les deux médecins qu'il met en scène : l'un, brave homme, honnête praticien, mais routinier, et qui d'ailleurs n'a que trop raison quand il parle de la démoralisation qui résulte pour le village du départ des femmes, de l'abandon des enfants et de ce singulier revenu; l'autre, le docteur parisien, qui n'est qu'un bellâtre ignorant. Des hommes instruits, consciencieux, d'esprit pratique et raisonnable, auraient pu lui montrer les récents progrès de la puériculture par une hygiène minutieuse et par l'emploi du lait stérilisé; il aurait appris ce qui a été été fait en ces dernières années pour l'enfant pauvre

comme pour l'enfant riche. Mais M. Brieux ne tient pas à s'informer sérieusement; il en prend tout juste ce qu'il faut pour se donner l'air d'avoir raison. Il s'en remet de la thèse au sujet et du sujet à la thèse; l'une lui sert à masquer ou à atténuer les faiblesses de la pièce, et le sujet l'aide à escamoter la thèse. L'anecdote, d'ailleurs, finit bien : Lazarette Planchot, venue à Paris à son corps défendant, pour faire une « nourriture », lâche son petit bourgeois et retourne au pays où elle sauve son mari des mauvaises sociétés et retrouve d'ailleurs son mioche en bonne santé. Cette comédie assez vulgaire est animée et émouvante. Mme Suzanne Desprès, M. Matrat et M. Antoine peuvent revendiquer dans son succès une large part.

Il faut finir. Je me bornerai à mentionner, aux cinq heures du samedi de l'Odéon, *la Dormeuse*, de M. André de Lorde, tableau fort pénible où une malheureuse, depuis six ans plongée dans un sommeil pathologique, se réveille pour apprendre, par le bavardage d'une domestique, la mort de ses deux enfants et mourir; mais il y a, dans ces scènes affreuses, de la sûreté, de l'exactitude, quelque chose de direct, de sobre et de simple qui touche à l'art; — au théâtre Cluny, une bonne reprise de *la Famille Pontbiquet*, de M. Alexandre Bisson; — au Gymnase, *le Domaine*, de M. Lucien Besnard, qui met en présence, comme il y a plus d'un siècle, le château et le village; mais il n'y faut pas grand courage aujourd'hui et ces imaginations, malgré leur violence et leur mauvais ton, sont aussi banales que fausses. A quinzaine, la nouvelle pièce de M. Henri Lavedan et la reprise de *Patrie*, qui donneront à mon collaborateur R.-M. Ferry, après une absence prolongée, l'occasion de reprendre ses chroniques dramatiques.

CLAYEURES.

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 14 Le n° : 10 centimes 2 Mars 1901



167. — ARMAND SILVESTRE

Littérateur français

Cliché de Reutlinger. Gravure de Rousset.



168. — LE MARIAGE DE M. PAUL DESCHANEL

(La sortie de l'église Saint-Germain-des-Prés)

Cl. de Gribayédoff. Gr. de Bourdon et Keilhauer.



169. — LE GÉNÉRAL PENDEZEC

Chef de l'état-major général de l'armée française

Cl. de Sartony. Gr. de Rousset.



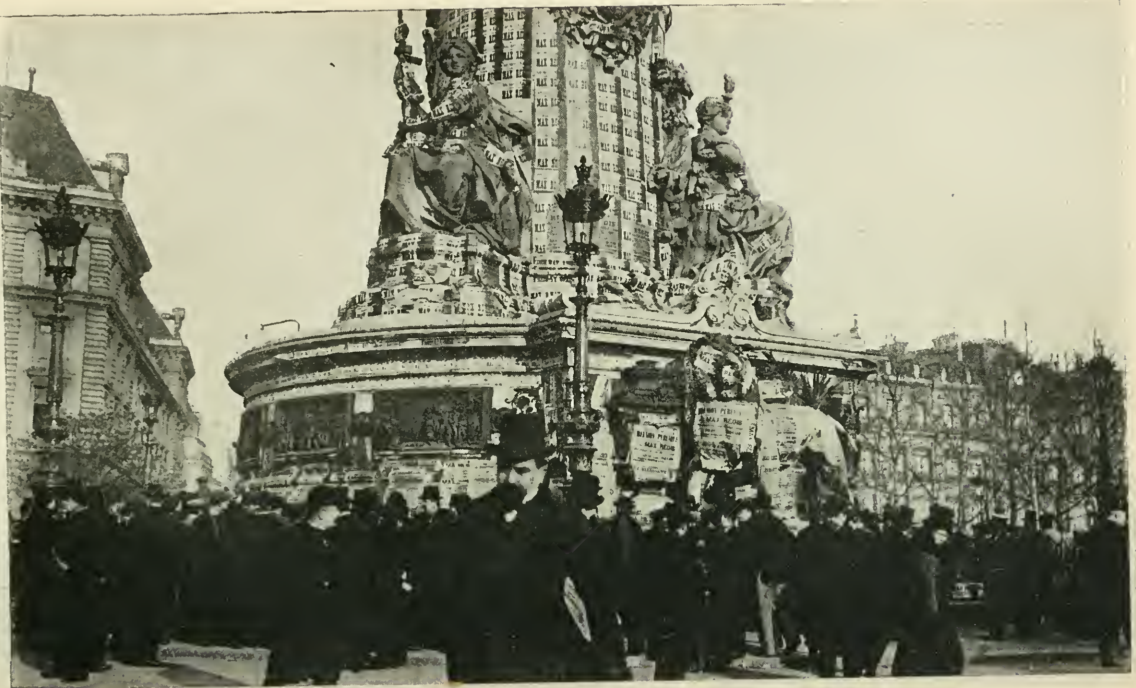
170. — LA GRÈVE DES COUTURIÈRES

(Réunion à la Bourse du travail)

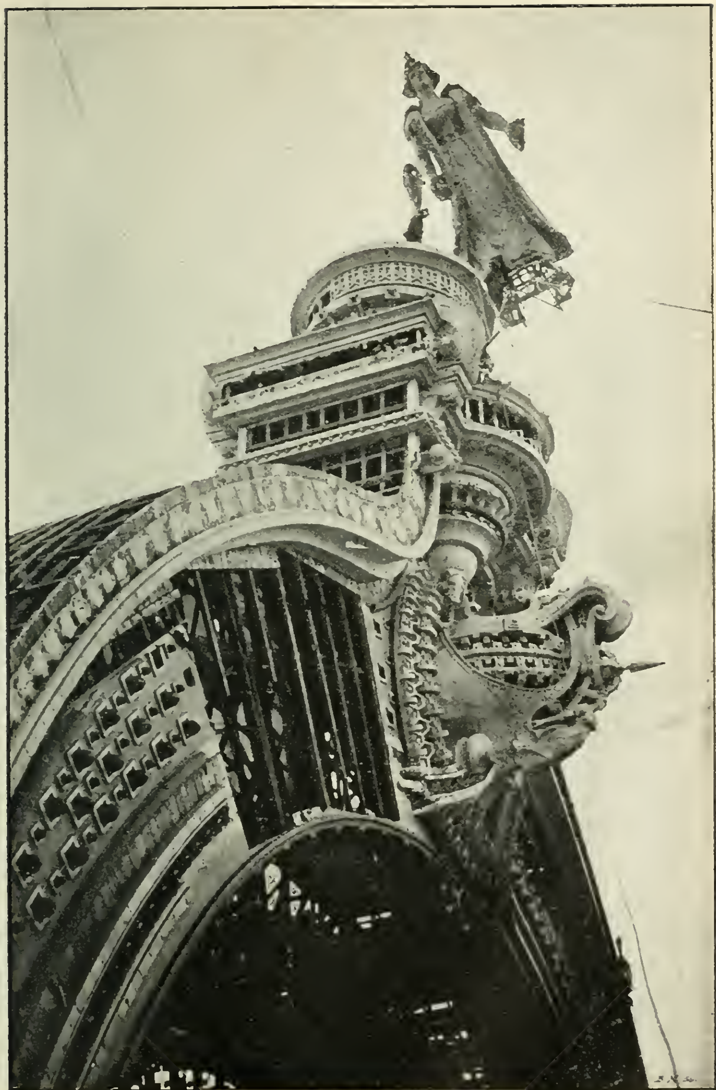


171. — LE MARIAGE DE LA REINE WILHELMINE
(La cérémonie religieuse dans la Groote Kerk de La Haye)

Cl. de Gribavédoff. — Gr. de Ruckert.



172. — LE PIÉDESTAL DE LA STATUE DE LA RÉPUBLIQUE
pendant la dernière période électorale



173. — DESCENTE DE « LA PARISIENNE »
qui surmontait la porte monumentale de l'Exposition de 1900
Cl. de Gribayédoff. Gr. de Bourdon et Keilhauër.



174. — LA PROCESSION ROYALE PO
(L'arrivée

Cl. de Art Reproduction Company.



ERTURE DU PARLEMENT ANGLAIS
a Reine)

Gr. de Ruckert.



175. — ARMURE ÉQUESTRE DE FRANÇOIS Ier

Cl. de Bogaert. Gr. de Ruckert.



176. — ARMURES DES ROIS DE FRANCE HENRI II, FRANÇOIS II, CHARLES IX

Obtenu avec jumelle Mackenstein. Gr. de Ruckert.





177. — LE PATINAGE SUR LE LAC DAUMESNIL
(Bois de Vincennes)

Cl. de M. de Briey. Gr. de Bourdon et Keilhauër.

NOS GRAVURES

---

167. — **Armand Silvestre,** mort à Toulouse le mois dernier, était né à Paris en 1837.

C'était un poète charmant, un conteur abondant et plein de verve. Le conteur fit du tort au poète. Il avait passé par l'Ecole polytechnique (où il fut le camarade du président Carnot) pour entrer dans l'administration. Il fut d'abord inspecteur des finances, puis chef du bureau de la bibliothèque et des archives de ce ministère. On l'avait décoré en 1886 pour services littéraires après vingt-six années de services administratifs, et il avait été promu officier de la Légion d'honneur il y a un an. Il était, depuis 1892, inspecteur des beaux-arts. Telle fut sa carrière de fonctionnaire, qui ne l'empêcha point de prodiguer pendant quarante ans la fécondité de son talent et de sa fantaisie dans une œuvre littéraire dont certaines parties sont d'une réelle beauté.

Le poète des *Rimes neuves et vieilles*, des *Renaissances*, de la *Gloire du souvenir,* de la *Chanson des heures*, des *Ailes d'or,* du *Pays des roses*, de la *Chanson des étoiles*, de l'*Or du couchant*, etc., ne disparaîtra pas tout entier. Il laisse aussi des drames, des comédies, des livrets, des romans : *Griselidis*, *Kosaks*, *Sapho*, *Myrrha*, *Dimitri*, *Henri VIII*, *Jocelyn,* les *Drames sacrés*, et toute une série de critiques d'art à propos des Salons et des expositions, qui le montrent comme un écrivain élégant, pur et châtié.

La partie la plus considérable de son œuvre est formée par la nombreuse collection de ses contes humoristiques, galants et pantagruéliques. Le reste est d'un esprit plus raffiné, mais la joyeuse gauloiserie de ses nouvelles journalières avait plus fait pour étendre sa réputation que ses meilleures et plus durables poésies.

Il souffrait d'ailleurs de devoir surtout sa réputation à ces contes et présenta sa défense dans le sonnet suivant :

Du rythme à la voix d'or uniquement épris,
Des lèvres seulement je lui fus infidèle,
Et la Muse a bien su que, même éloigné d'elle,
A ses seules faveurs j'attachai quelque prix.

J'en sais qui cependant me tiennent en mépris
Pour avoir, du grand ciel descendant d'un coup d'aile,
Des vieux conteurs gaulois poursuivi le modèle :
J'en sais, mais n'en suis pas affligé ni surpris.

A ma feinte gaîté je trouve plus de charmes.
Puisqu'aux indifférents elle a caché mes larmes,
Je porte leur dédain sur un front triomphant.

Car c'est pour ceux-là seuls que j'ai tenté d'écrire,
Qui savaient bien trouver, même au fond de mon rire,
L'idéal éperdu qui pleure et me défend.

168. — **Le mariage de M. Paul Deschanel,** président de la Chambre des députés, membre de l'Académie française, avec Mlle Brice, fille de M. René Brice, député, et petite-fille de Camille Doucet, de l'Académie française, a eu lieu le 16 février en l'église Saint-Germain-des-Prés, dans une intimité relative, quatre mille invitations seulement ayant été lancées. Le président de la République, tous les ministres, — sauf M. Waldeck-Rousseau, — le corps diplomatique, un grand nombre de membres de l'Institut et du Parlement et de notabilités mondaines assistaient à cette cérémonie pour laquelle M. Paul Deschanel avait quitté son habit de travail et revêtu la redingote, à ses yeux plus solennelle parce que moins habituelle puisqu'il est de tradition que l'on préside en frac les débats parlementaires. Cette exception à la règle la confirme.

Notre photographie représente la porte latérale de l'église, sur le boulevard Saint-Germain.

169. — **Le général Pendezec,** chef de l'état-major général de l'armée française, s'est rendu en Russie, officiellement délégué par le président du Conseil et le ministre des affaires étrangères pour féliciter l'empereur Nicolas II de l'heureux rétablissement de sa santé. On peut penser sans témérité que le général Pendezec a mis à profit son séjour à Saint-Pétersbourg pour reprendre avec l'état-major russe les conférences militaires interrompues l'an dernier par certains incidents survenus en France. On ignore la part qu'a prise le ministre de la guerre à la mission du général Pendezec ; le général André a d'ailleurs d'autres soucis. Mais le général Brugère, qui a succédé au général Jamont comme généralissime en même temps que le général Pendezec remplaçait le général Delanne comme chef de l'état-major, a sans doute précisé, en raison de ses hautes fonctions,

le caractère de cette mission et préparé le travail des conférences que son collaborateur a tenues avec les autorités militaires de l'empire allié.

170. — **La greve des couturières.** — La rue de la Paix est en révolution. Les ouvrières en couture, réunies à la Bourse du Travail, se sont mises en grève. La grève, qui sans doute aura pris fin quand paraîtra cette photographie, ne comprend d'ailleurs qu'une partie des ouvrières des grands couturiers et des couturières en renom ; c'est assez cependant pour avoir détourné de Paris de nombreuses commandes et amoindri une industrie jusqu'alors prospère.

171. — **Le mariage de la reine Wilhelmine et du duc Henri de Mecklembourg.** — La cérémonie religieuse dans la Groote Kerk de La Haye. — (Voir le portrait de la reine Wilhelmine et celui du duc Henri dans *l'Instantané* du 17 novembre 1900.)

172. — **La République et les affiches électorales.** — La lutte électorale qui s'est produite dans le quartier de la Folie-Méricourt (XI[e] arrondissement) à la suite de l'émigration en province de M. Pierre Baudin, député de cette circonscription, et qui mettait en présence M. Max Régis, socialiste antiministériel, et M. Jean Allemane, collectiviste internationaliste, avait bariolé d'affiches multicolores tous les murs du quartier. Le monument de la place de la République était tout tapissé d'affiches, et le lion populaire qui monte la garde devant l'énorme statue de la République fut naturellement, plusieurs fois par jour, passé à la colle et habillé, comme un malheureux arlequin, de bandes vertes, rouges, jaunes, violettes, salies d'encre noire. Il en est résulté un député de plus, M. Allemane, nommé au second tour de scrutin par 4,255 voix sur 12,320 électeurs inscrits.

173. — **Le coucher de la Parisienne.** — Lamentable ornement d'une porte inutile, la Parisienne a enfin cessé d'offusquer les regards. Ce mannequin a été descendu le mois dernier. On n'est pas exactement fixé sur son sort, mais peut-être ira-t-elle « orner » la grand'place de quelque bourg d'Auvergne ou du Cantal, à moins qu'on ne la déporte dans un village du Dahomey ou du Congo où elle deviendra tabou.

174. — **La procession royale pour l'ouverture du Parlement anglais.** — L'arrivée du roi et de la reine.

175, 176. — **Musée d'artillerie. — Armure de François Ier. — Armures des rois de France Henri II, François II, Charles IX.** — Armure du roi François Ier. C'est le plus beau type de l'armure de la première moitié de son règne. Grande passegarde du côté gauche; la saignée du bras est parfaitement couverte par les lames articulées. Grandes tassettes d'une seule pièce. Solerets carrés à deux colimaçons. Pour unique motif de décor, des fleurs de lis repoussées gravées et dorées, d'un large dessin. Est venue en France en 1806, de la collection d'Ambras, puis du Musée des souverains.

Armure du roi Henri II. En fer noirci, enrichie de larges bandes ornées d'incrustations d'argent : chiffres de Henri et de Diane, entrelacés, croissants, carquois. Bourguignote à vantail mobile. Sur le timbre, une couronne de laurier, repoussée, ciselée et dorée. Grands cuissards articulés. Grèves non fermées et sans solerets. — Provient du Musée des souverains.

Armure du roi François II. Entièrement gravée et dorée, et dont les dessins rappellent ceux des étoffes du temps. Cuissards de deux lames articulées, s'arrêtant au milieu de la cuisse et très amples. C'est la demi-armure de la deuxième moitié du seizième siècle. Les grèves étaient remplacées par la grande botte, montant au-dessus du genou. — Même provenance.

Armure du roi Charles IX. A bandes repoussées, gravées et dorées, ornées alternativement de fleurs de lis et de rinceaux. Armet à gorgerin d'une seule lame. — Même provenance.

177. — **Le patinage sur le lac Daumesnil.** — Un hiver tardif et rigoureux a enfin permis aux patineurs de se donner le plaisir de rapides glissades sur la surface unie des bassins et des lacs parisiens. Au Bois de Boulogne, au Luxembourg, à Vincennes, à Versailles, on a patiné; courbes savantes et gracieuses, voltes aiguës, vives fuites, chutes imprévues, rien n'a manqué à l'agrément de ces jolies journées froides.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie. — 1995.

UNE REINE

ROMAN CONTEMPORAIN

(Suite)

Maurice se tut. Le chancelier, le considérant avec ironie, se mit à discourir :

— L'amour n'est qu'un hasard. L'appétit qui en fait la base peut s'exercer dans une auberge aussi bien que dans une autre. Un homme sain d'esprit apprend facilement à faire dériver ce qui semble une passion irrésistible. Il ne faut que savoir fuir la solitude et diviser son temps... Il n'y avait aucun danger à voir la duchesse, à condition de ne pas mener une vie propice à la folie...

Maurice leva la tête au dernier mot. Il en sentait mieux la menace que celui qui le prononçait.

— Il y a dans ce palais et à la ville, reprit Louis, des filles charmantes, et qui ne sont point cruelles. L'amour avec un noble ne peut les déshonorer; une petite dot leur assure des maris excellents. Notre pays est en ce sens, pour les gens de notre caste, un endroit délectable... Et ne crois pas, Maurice, que ces filles soient vénales. Elles ont des sentiments très doux, modestes et, si on le désire, constants. Les ruptures sont aimables; ces gentilles personnes ont un fonds de rési-

gnation, une facilité à se consoler qui est encore accrue par leurs croyances religieuses. Elles ne songent à se repentir ni avant, ni pendant, mais elles ont, après, une contrition heureuse. Et la prière leur est une grâce. Elles savent que le Seigneur est avec elles; elles croient que tout leur est remis. Ce sont des âmes trop naïves pour être pures. Tu ne saurais être coupable envers elles, puisque la somme de leurs petites souffrances sera toujours inférieure à leurs plaisirs.

— Eh! mais, repartit Maurice souriant, c'est des professionnelles dans le brouillard que vous me proposez?

— Détrompe-toi! Rien n'est plus qu'elles éloigné de l'art ou de la science des hétaïres. Elles en ignorent tout le mécanisme. Elles ne savent rien de l'alchimie des belles personnes qui transforment en métal chaque désir des hommes.

— Elles attendent cependant quelque récompense — finale — de leurs services?

— Ce n'est point ainsi qu'il faut résoudre leur innocent problème. Ce sont, par nature, — ou par hérédité, comme ils disent, — des serves. Notre caste a pour elles une séduction incroyable. Pourvu que nous apparaissions sous des espèces encore jeunes, et de figure aimable, nos hommages ont quelque chose de divin. Elles y cèdent avec allégresse. Elles se donnent avec orgueil et attendrissement; elles sentent revivre leurs gentilles mères des siècles évanouis. Leur conduite n'est point blâmée. Plutôt suscitent-elles l'envie de leurs rivales et l'éloge des matrones. Tout le temps que dure la liaison, elles sont discrètes, attentives, rêveuses, et plus ardentes que tu ne le croirais. Le plus léger cadeau les remplit de joie, mais sûrement moins que les caresses, les bonnes paroles, et d'être traitées avec respect... Pourtant, alors que l'aventure se termine, elles seraient surprises que le jeune noble ne leur fît pas tenir un don. Mais elles n'attendent rien de miracu-

leux : cent florins font une dot, et mille florins une fortune véritable.

— Eh bien? fit Maurice en riant.

— Eh bien! vous ne comprenez pas encore? s'écria Louis. Vous croyez qu'elles ont *attendu* après cette conclusion, et cela n'est vrai que pour un nombre tout à fait restreint. Vous assimilez ce don au cadeau de rupture des unions vénales, et rien n'est plus faux. En réalité, le noble *doit* être généreux, comme il doit être chevaleresque, comme il doit exercer la profession militaire ou diplomatique, et non point celle de marchand ou d'industriel. Il fera donc largesse à la suite d'une telle liaison, comme à la suite d'une naissance ou d'un mariage, et la plébéienne *doit* accepter et se réjouir. Le contraire serait incompréhensible; ce serait, pour les âmes de ce peuple, contre nature. Si tu observes le pays, ce cadeau de rupture ne t'apparaîtra plus avec aucun caractère vénal. Tu admettras qu'il peut se concilier avec le dévouement et l'amour, comme jadis la générosité royale n'empêchait pas le culte du chevalier pour le roi.

— Et faut-il voir aussi d'honnêtes et loyaux Germains dans ceux qui épousent ces belles filles?

— Sans aucun doute. L'origine de la dot est pure, puisque d'origine noble, et les unions qui suivent sont le plus souvent probes, vaillantes et fidèles des deux parts.

— Cela est admirable pour notre caste!

Et le rêve qui dort au fond des mâles s'éleva dans l'âme de Maurice comme une vapeur de volupté. L'ardent instinct palpitait en lui, le vœu de communier avec toute l'espèce humaine par la grâce des femmes.

Le vieux diplomate, souriant et mélancolique, revit passer la claire théorie de ces jeunes serves qui lui avaient ouvert la porte d'ivoire. Et frappé par la vieillesse, trop sage pour ne pas fuir les fées meur-

trières, il lui plaisait de se mêler à l'aventure de ce jeune homme. Car c'est encore goûter l'amour que d'en recevoir le reflet.

Il reprit, avec douceur et tyrannie :

— Tu connais mal le pays ; tu ne saurais, vraisemblablement, par quel bout prendre l'écheveau. Mon vieux serviteur Wolfgang t'abrégera les détours. Il est discret, il sait obéir, il sait comprendre, et il a l'air bête ; en sorte qu'il a déjà exécuté l'ordre, tandis qu'on se demande encore s'il ne faudrait pas le lui expliquer...

Maurice se tut. Il n'osait pas refuser l'offre de son oncle. Accablé par la rapidité de son mal, il désirait se fuir ; il commençait d'avoir de soi-même une véritable épouvante. Et il s'abandonnait, très las, très triste, plein de méfiance contre la Destinée.

X

DANS LA FORÊT

C'était le matin, dans la forêt immense qui gravit le Weissberg. Elle n'est point vierge, percée de routes, de sentes, — dirigée par la main de l'homme, — très sauvage pourtant — choisissant elle-même, ou presque, ses armées de chênes, de hêtres et de sapins, pleine de bêtes fauves, d'eaux libres, de fourrés farouches.

Maurice y marchait avec le serviteur de son oncle, Wolfgang. Cet homme, trapu et bas sur pattes, avait un visage de terre de pipe, traversé de deux yeux mornes et stupides et d'une bouche où pouvait entrer une livre de viande. Son petit nez en poire tapée, ses pommettes de Finnois, et sa joue droite enflée d'une chique énorme ne corrigeaient guère l'impression causée par le regard. Et il avait encore une voix monotone,

rauque, caverneuse, dont il se servait comme d'un trombone.

— Monsieur le comte, dit-il, au sortir d'une combe, si vous voulez vous rafraîchir, nous ne trouverons plus aucune habitation convenable avant longtemps. Le vieux garde Bussow sera enchanté de vous faire goûter un vin qui est originaire de Bohême... Bussow est depuis trente ans au service de monsieur le comte... Il vit avec sa fille et ses petites-filles.

Wolfgang parlait de cet air niais des gens du peuple qui donnent sans raison mille détails biographiques sur les êtres et les choses. Il ajouta :

— C'est bien incommode toutes ces femmes, car sûrement monsieur le chancelier aurait bien donné des places dans la forêt aux fils de Bussow...

— Alors ces gens sont pauvres?

— Non. La mère et ses quatre petites savent faire une très jolie dentelle avec de la broderie d'argent. Elles trouvent elles-mêmes des modèles et les dames du rang leur font des commandes. Alors, elles ne sont pas pauvres... Elles seraient même tout à fait à l'aise, si elles travaillaient toujours. Mais ces dentelles ne s'emploient pas beaucoup. Et elles ne servent pas les fabricants ni les dames bourgeoises. Il ne convient pas que les femmes des gardes de monsieur le chancelier aient l'air de travailler pour des personnes sans naissance.

— Eh bien! Wolfgang, je goûterai le vin de Bohême.

Ils avaient marché. Une maison de bois se trouva dans le milieu d'une clairière. Elle était vieille de plus d'un siècle, faite de chêne, rude, âpre, spacieuse, et très charmante, avec des vitres claires où s'annonçaient des mains patientes. Son toit fleurissait — mouron rouge, seneçon et glycines. — Cent petits ménages d'oiseaux y abritaient leur destinée.

Ombragés par l'auvent, à la gauche de la porte, un

banc, une table. C'est là que Maurice désira s'asseoir. Wolfgang était entré dans la maison.

Le garde apparut, vêtu à la mode passée, avec des culottes de peau fauve, des bottes à revers de poils, une blouse verte à passements rouges et un bonnet de fourrure d'ours. Il ressemblait au dieu Thor, avec ses sourcils terribles, ses yeux de Sicambre, la force de sa poitrine. Sa voix sortit comme le cri du taureau, mais il s'inclinait tout bas et portait sa toque velue jusqu'au sol :

— Seigneur comte, faisait-il avec un regard sauvage, je vous rends grâce de l'honneur que vous faites à mon humble maison...

Il n'en dit pas davantage; il retomba dans le silence des forestiers :

— Le seigneur comte désire goûter ton vin de Bohême, intervint Wolfgang.

Le garde écoutait encore deux minutes après que l'autre eut parlé. Il répondit enfin :

— Oui bien... Très honoré!...

Et se retira à pas lents.

— Est-ce l'usage, Wolfgang, de trinquer avec le vieil homme?

— Non, monsieur!... D'ailleurs, il ne viendra plus que si vous l'appelez. C'est la fräulein qui va vous servir...

— Et la fräulein?

— Elle peut accepter un verre de vin d'un homme du rang, dit le vieux serviteur avec indulgence.

Il sourit du coin gauche de la bouche :

— Elle en a peu l'occasion. Le vieux Bussow n'est point un aubergiste. Il n'y a que ses amis et les invités de monsieur le chancelier qui ont droit à son vin. Ses amis sont vieux et les hôtes de monsieur le chancelier sont rares.

Comme il parlait, il vint une fille élégante et flexi-

ble, toute lumineuse de sa jeunesse, de son teint blanc, de son costume. Elle portait une robe feu et ses cheveux faisaient une autre flamme, plus pâle, plus multiple et plus souple. Son corsage était vert-turquoise, relevé de cette dentelle d'argent dont elle créait le modèle derrière les vitres diaphanes ; son cou nu s'élevait plein de gloire, de finesse et de mouvement. Elle avait de jolis yeux d'eau courante, mauves et pers, aux fauves et profonds appels.

Maurice demeura surpris de ce charme mystérieusement poussé parmi les grands arbres. La forêt lui en parut plus surprenante et plus belle.

La fräulein salua d'un sourire et d'une flexion naïvement harmonieuse.

Elle dit, jetant une nappe écrue avec des franges teintes sur la vieille table :

— Monsieur le comte désire-t-il du vin seulement ?

— Rien que du vin, fräulein, la fraîche clairière, le joli matin et vos beaux yeux !

Elle rit, avec un nuage de rougeur, secouant la flamme de sa chevelure. Maurice crut voir quelque esclave des temps ingénus, butin de roi, qui servait le vin et la farine sacrée.

Cependant, elle allait et venait, toute bruissante, grande fleur rouge et blanche agitée à la brise. Sur un vieux plateau de bronze, elle apporta le verre en calice et la bouteille élancée. Décachetant la bouteille d'une main agile, elle versa le joli vin rubis. Maurice regarda se former l'étoile rose et dit :

— Fräulein, que l'hôtesse donne plus de prix encore à ce beau vin... Ne veut-elle pas chercher un deuxième verre ?

Elle s'inclina, rêveuse, et courut sur l'escalier de chêne. Maurice pensait :

— Cette fille délicate et gracieuse a toute la magie

qu'il faut pour faire du bonheur. Que son âme ait seulement un reflet de son teint et de ses yeux : pourquoi un honnête homme ne pourrait-il trouver à sa présence l'oubli de toute peine?

Il soupira. La mystérieuse Préférence, l'adoration illogique et impérieuse brûla comme un feu de fournaise. Toutefois il sourit à la fleur rouge et blanche et au verre de cristal taillé.

Versant lui-même :

— Fräulein, buvons à ces bois profonds qui ont produit une fée si brillante et qui se sont mirés dans ces grands yeux!

Avec un geste intelligent et doux, elle leva sa coupe contre celle du jeune homme. Il aima ce geste. La jeune poitrine pointait, les hanches en lyre, les épaules fières comme celles d'une jeune Victoire.

Il dit en posant son verre :

— Je voudrais savoir, fräulein, si vous connaissez votre beauté? Est-ce le hasard ou la raison qui vous fait draper cet étincelant costume?

Elle abaissa un sourire embarrassé qui mourut dans la rougeur de sa joue. Puis elle repartit avec simplicité :

— On m'a dit que j'étais belle. Je suis heureuse de l'être. Et ce n'est pas au hasard que je m'habille.

— Etes-vous heureuse d'être belle parce que vous ferez plus facilement un bon mariage?

— Oui. Mais je le suis encore plus pour le plaisir de l'être.

— Et pas pour être aimée?

— Et pour être aimée, seigneur comte.

— Mais comment être aimée?

Elle montra le rire délicieux qui renfle une gorge voluptueuse et fait resplendir un éclair d'argent dans une bouche rouge :

— Comme cela se pourra.

— Voulez-vous surtout *être* aimée ou voulez-vous aimer vous-même?

— Je ne pourrai pas aimer souvent moi-même... et je voudrais pourtant l'être beaucoup.

— Voudriez-vous faire souffrir?

— Pourvu que ce ne soit pas trop dur pour ceux qui souffriraient! fit-elle avec une malice évasive.

Elle ajouta :

— Je ne pense pas à cela. On ne peut plus désirer si l'on ouvre le jouet.

— Vous marieriez-vous sans aimer?

— Je ne puis le savoir.

— Vous passeriez donc votre vie sans amour?

Elle baissa les yeux, puis regarda vers le fond de la clairière, d'un air craintif et sauvage. Elle répondit à voix basse :

— Qui me le dira?

Il tressaillit. Elle se tenait droite et pudique, les cils demi-baissés jetant une ombre voluptueuse, et triste, et fière et charmante comme l'Ondine alors qu'une âme lui est née.

— Admirable fille, en vérité, pensait Maurice. Les plus beaux gestes lui sont venus comme le plus beau visage par la seule puissance mystérieuse du don!

Il reprit :

— Vous avez bien votre rêve, fräulein?

Elle, d'une voix chantante, qui sonnait comme l'unisson d'une corde d'or et d'une flûte ancienne :

— On ne pourrait pas vivre sans rêves. Ils font passer les heures comme les chansons. Mais il ne faut pas *vouloir* qu'ils arrivent; il vaudrait mieux avoir la tête vide comme une mauvaise noix.

C'était la légende humaine jaillissante de ces lèvres rouges comme les eaux innombrables de la montagne. Il eut cette petite pâmoison du cœur, alors que nous apparaît plus vaine l'Illusion et ses métamorphoses

mélancoliques devant l'ardeur d'une joie immédiate.

Il remplit encore les deux coupes vides et leva le vin étoilé dans la lumière verte de la pénombre :

— A votre bonheur, fräulein ! Que, du moins, un de vos rêves — le plus cher — s'accomplisse.

Elle parut touchée de ces mots ; il eut la sensation de plaire, et que ces yeux limpides ne détestaient pas son image.

Il regarda autour de lui ; il vit qu'on ne pouvait les apercevoir des fenêtres. On entendait confusément la voix de Wolfgang dans la maison, alternée des monosyllabes de Bussow.

Le comte sentit alors passer en lui une petite ombre de crime :

— Comment vous nommez-vous ?

— Hilda.

Il attira doucement la main de la jeune fille, mit ses lèvres sur la petite paume soyeuse. Puis, dans son ardeur à chercher un remède contre sa passion sacrilège pour la reine, d'un geste prompt et guerrier, il s'empara de la tête blonde. Il chercha le chemin des lèvres. Mais elle ne les livra point. Elle le repoussait, très douce mais très forte, toute sa peau envahie d'un sang pudique.

Et il la lâcha, honteux d'avoir été brutal.

Pâle, elle s'appuyait à la table. Sa gorge s'élevait, s'abaissait. La crainte et la douceur partageaient sa chair neuve.

Il se repentit de son offense et dit :

— Pardonnez-moi, fräulein ! Je vous ai fait de la peine.

Elle lui jeta le beau regard mourant des femmes qui pardonnent, et dit seulement :

— Je ne suis que triste, seigneur comte.

Une larme parmi les cils ombreux, et Hilda, tout bas :

— Cela n'aurait pas dû être !

— C'est vrai, petite fleur des bois, cela n'aurait pas dû être. Mais j'ai le cœur en peine ; j'ai cherché le plus doux remède...

Il reprit la main fraîche, la porta encore à sa bouche, mais avec lenteur et respect :

— Ne garderez-vous pas un mauvais souvenir ?

Elle sourit, un peu d'ironie enfantine mêlée à son trouble :

— Je ne puis le savoir, seigneur comte...

— Puis-je revenir ici ?

— Comment vous en empêcher ?

— Mais si vous étiez toute-puissante ?

Elle hésita, elle parut tendre comme les premiers ciels de printemps :

— Si j'étais toute-puissante, je n'aimerais pas que vous ayez le cœur en peine !

— Eh bien ! alors vous le gueririez ?

— Oui.

— Mais s'il n'y avait qu'un moyen de le guérir ?

— Puisque je serais toute-puissante, il y en aurait plusieurs.

— Mais s'il n'y en avait qu'un ?

— Alors, je ne serais pas toute-puissante.

— Et vous ne le gueririez pas ?

— Il ne serait pas bien que je vous réponde !

Elle était si douce, si tendrement suppliante, qu'il sentit en lui une pitié presque amoureuse. Et il ne savait plus que lui dire. L'apparition de Bussow et de Wolfgang, sur le double perron, vint le tirer d'embarras. Il posa quelques questions au garde, et l'homme farouche répondit en s'inclinant :

— Seigneur comte, les réserves seront riches en grosses bêtes cette année !

XI

L'ACCIDENT

La reine aimait conduire un attelage de poneys d'Irlande, par les routes de la montagne. Ce petit équipage, que désignaient de loin deux valets géants, montés sur des chevaux à leur taille, était populaire. Les paysans s'arrêtaient sur leur sillon; ils se reposaient avec plaisir jusqu'à ce que les bêtes fougueuses et la voiture fragile disparussent aux courbes des allées. Parfois Löwen accompagnait, mais, le plus souvent, la reine fuyait solitaire. C'était l'illusion. Encore qu'elle fût sous le regard des êtres, dans un réseau indissoluble de curiosité, connue des petits enfants à peine dressés sur leurs jambes, elle sentait un peu d'inconnu, l'enveloppement taciturne de la nature.

Elle parcourait, un matin de fin août, la route provinciale de Roon. Cette route s'embranche à la chaussée royale et s'élance rapidement à travers des bouleaux, des chênes, des ormes, puis des hêtres et des sapins. Elle passe au-dessus de vallées en précipices et traverse des ponts suspendus sur l'abîme. Les sources y élèvent mille voix humides, et deux torrents, avec un long cri de guerre, se rejoignent sous les hêtraies. Le jardin des Hespérides apparaît dans une échancrure, puis les bois terribles recommencent. Les rocs sortent brusques au bord du chemin, rudes et perpendiculaires, ou creusés par les petites eaux. Et l'on sent qu'ils ont servi vingt dieux depuis l'origine des cultes.

La reine aimait cette route changeante. Son esprit y palpitait avec l'effort varié des choses. Le rêve

partait vite et revenait. Et lorsque les bêtes agiles se ruaient entre les rochers ou que leurs sabots de fer retentissaient sur les ponts sonores, elle avait le sens de la lutte, de l'aventure, et même du péril. Car ces grosses têtes à crinière étaient enclines à la folie. Elles n'aimaient ni le bruit du torrent ni les changements rapides des ombrages. Elles avaient des tressauts, des gestes expressifs de l'oreille; elles paraissaient toujours hésitantes entre l'obéissance et la panique. Et leur courage instable répondait seul de l'abîme.

Ce matin, Hélène-Marie montait vite. Les poneys tiraient du feu aux silex et leurs grands yeux reluisaient d'ardeur. Ils aimaient faire effort en gravissant les côtes. Les deux valets suivaient sur de grands chevaux alezans. Et la reine, abandonnant sa tête au vent et au rêve, conduisait, machinale, sa face charmante tournée vers les paysages, les yeux chargés de cent aspects fugitifs.

Un cri d'effroi fit cabrer l'attelage. La reine se tourna. Elle vit le plus jeune des laquais, au bord du gouffre, contre une frêle barrière de bois. Le cheval, farouche, était presque dressé sur ses pattes d'arrière, écumant de vertige et de folie... Puis, soudain, l'homme et la bête roulèrent au vide.

L'autre laquais, livide et tout tremblant, s'était arrêté, automatique, les yeux fixes, épouvanté, hors d'état de rien faire de raisonnable et de viril.

La reine se sentit à l'âme une vaste impression d'horreur et de pitié — la plus forte de son existence. Elle vivait alors comme une créature ordinaire, mais d'une vie odieuse. Et, toute pâle, elle cria :

— Heinrich, comment cela s'est-il fait ?

L'autre balbutia :

— Je ne sais pas !

— Il faut aller à son secours...

Le laquais ne répondit pas. Il regarda vers le gouffre.

Une terreur abjecte dilatait son regard. Hélène-Marie comprit qu'il n'y avait aucune aide à espérer de cet homme. Elle sauta de voiture, accrocha les rênes à une grosse branche pendante, flatta de la main et de la voix les poneys, puis alla se pencher sur le vide.

Dans ce moment, le laquais retrouva assez de force pour crier. Il le fit d'une voix faussée, mais violente.

La reine contemplait avec tremblement la muraille rocheuse, à peine semée de quelques arbustes. On apercevait, en bas, le cheval et l'homme, immobiles, parmi des taches pourpres. Hélène-Marie se sentit une sœur du misérable être étendu, comme lui une menue créature de misère, et, pleine d'une compassion infinie :

— Pauvre petit Frédéric !

Le galop d'un cheval s'entendit sur la route. Un cavalier surgit. La reine reconnut Maurice de Nimburg. Caché sur une route de traverse, où il attendait, à son habitude, le passage d'Hélène-Marie, il accourait aux cris du laquais. Il s'arrêta, descendit de cheval, et se tint incliné devant la souveraine. D'un regard, il aperçut le drame. Il ne put, au fond de son cœur, se défendre d'en éprouver une sorte de joie.

— Cet homme est tombé, disait la reine, en montrant le fond de la pente... et ce pauvre Heinrich est frappé d'horreur au point de ne pouvoir m'entendre. Il faudrait faire venir des paysans !

Il vit palpiter cette femme, qui pour lui remplissait le monde, de toutes les humbles sensations humaines. Ce fut le choc du miracle, le frisson du mystère qui gouverne la destinée. Et nul apôtre ne dut être plus touché de voir pleurer son Christ. Il dit à mi-voix :

— L'endroit est désert, madame... Je pense qu'il faut aller tout d'abord à l'aide du pauvre diable, savoir s'il reste quelque chose à faire...

Il calcula la pente, il aperçut des traces d'escalade,

et, se souvenant de ses courses alpines, s'assura que la descente était possible.

— D'ailleurs, continuait-il, il sera plus facile de trouver du secours dans la vallée...

Il parlait d'une voix calme et ferme. La reine, par contraste avec le laquais vert de peur, lui trouvait une douceur héroïque. Frémissante d'horreur à l'idée qu'il pourrait se fracasser dans le gouffre, elle dit en le regardant en face :

— Je vous défends, monsieur de Nimburg, de risquer votre vie...

L'étincelante émotion du beau visage l'exalta. Il ne put cacher l'amour qui lui brillait aux yeux. Il s'écria :

— Je ne puis reculer, madame!... De ma vie, je ne pourrais me le pardonner!...

Il passa la frêle barrière, il fit un premier pas vers le gouffre.

— Monsieur de Nimburg! s'écria la reine... je vous supplie de renoncer à votre entreprise.

Il ne répondit pas; il tourna vers Hélène-Marie un visage passionné et résolu. Alors, elle garda le silence, comme devant une fatalité supérieure, et dans la crainte de lui rendre la tâche plus difficile.

Penchée, toute pâle, dans une agitation étrange, elle contempla la descente de ce jeune homme. Elle n'avait aucun souvenir semblable. Elle ne souffrait plus de sa royauté. Elle était une pauvre petite créature éperdue, une destinée capricieuse et terrible. Elle ne savait si cet homme risquait sa vie pour Hélène-Marie ou pour la reine du Weissberg. Ce doute était délicieux et tragique. Elle goûtait l'épouvante obscure de *jouer* la mort, et que si Maurice périssait, elle était elle-même condamnée.

Elle se rassurait à mesure. Maurice ne semblait courir aucun péril, adroit à poser le pied et à suivre le détour. Elle prit presque plaisir à la science de son

mouvement. Puis sa terreur revint. Elle le voyait arrêté, à mi-chemin, observant la roche. Et soudain, il disparut. Hélène-Marie se sentit évanouir. Elle pencha sa tête pâle. Elle poussa une faible exclamation. Mais il reparut; la pente redevint facile; il descendait presque courant. Enfin, il atteignit au but, il toucha l'homme et lui souleva le bras, lui tâta le visage. Ensuite, il fit un grand signe de tristesse; sa voix monta claire de la profondeur :

— Ne demeurez pas là, je vous en supplie, madame! Je ferai tout ce qui sera utile...

Elle comprit que le petit Frédéric était perdu. L'émotion funèbre de naguère, la communion avec la misère des êtres, revint, mais avec la douceur inexprimable, la confuse lueur de quelque réalité, de quelque événement moins emblématique dans la royale mélancolie de ses jours.

Elle cria d'une voix tremblante :

— Est-il mort?

Et, avec une nuance de commandement :

— Dites la vérité!

Maurice leva la tête vers la resplendissante silhouette blanche dressée dans l'air diaphane. Et il cria, plein d'adoration et de tristesse :

— Il n'a pas eu le temps de souffrir!

Elle se couvrit le visage, et, humblement, jeta une prière vers le hasard d'une divinité.

Puis, elle marcha vers sa voiture.

XII

L'ATTENTE

Le Weissberg était dans la pluie. Elle tombait lente et longue, avec un bruit de multitudes lointaines. Le

vent la coupait, rejetait partout de longs rideaux diaphanes, et les arbres mêlaient alors les fouets de leurs ramilles à la plainte charmante de l'eau.

Maurice considérait nerveusement ce profond spectacle de feuilles vertes, de nuages, de cimes confuses. Tout son être semblait en rupture. L'image et la réalité se heurtaient avec une force douloureuse, une impatience qui ne laissait aucun repos. Il ne pouvait fuir une seconde la vision du matin, le cadavre de l'homme, et cette figure de légende penchée sur le roc. Il se répétait :

— Il est prodigieux que j'aie été mêlé à cette scène.

L'audace glissait dans son âme, avec le mépris de la mort. Il se sentait dans une destinée unique à laquelle il n'échapperait point. D'ailleurs, il ne voulait pas échapper. Comme l'homme façonné pour le complot ou pour la conquête d'un empire, quelque force universelle le poussait, incalculable et terrible. Il marchait à l'amour d'une reine, comme Catilina marchait à l'empire de Rome, Comme César s'en emparait. Il lui fallait ou vaincre — ou échouer dans le désespoir et l'imprécation. Et, comme ces dominateurs, il était à l'excès frappé des ruses de l'événement, des pièges malicieux de la coïncidence.

Ce n'est point qu'il se figurât le triomphe : plutôt croyait-il être Catilina que César. Mais la poussée n'en était pas moins invincible, la boussole moins impérieuse à montrer le Nord fatidique.

Et il observait fiévreusement ce pays où les voies obscures l'avaient mené. Le mont des Loups perdait ses forêts humides aux confins des neiges éternelles. Une douceur infatigable s'épandait avec les nuages. Les rivières s'élançaient abondantes et vives; les étangs se gonflaient dans une fécondité étincelante, et le lac, nourri des journées pluvieuses, jetait ses vagues brodées sur les herbages.

Maurice évoquait ce matin de foudre où il avait été reçu par le souverain : ç'avait été le symbole, le confus oracle de son aventure.

Le chancelier Nimburg vint interrompre cette rêverie. Il était gai; il reluisait de victoire malicieuse.

— La princesse rouge t'attendra à trois heures, dit-il, et la reine sera présente. Elle te fera son remerciement.

Il alluma un petit cigare blond, à l'opium, et dit :

— La princesse m'a dit que tu auras l'Aigle et une compagnie... au Château! Tu es un bon petit garçon, Maurice! Ta conduite est admirable!

— Ce n'est vraiment pas ma faute! dit l'autre.

— Un acte de courage est un bon plan, quand il est accompli sous des yeux convenables... De plus, cela prouve que tu es heureux. Il y a toujours une raison à cela...

Maurice sourit avec tristesse en songeant à la raison qui l'avait amené sur la route provinciale.

— La chance est un mérite, reprit le chancelier... Il y a des hommes qui l'ont, comme d'autres ont l'adresse et la pénétration. Cela doit tenir à une conformation physiologique qui rejette le malheur...

Il jeta de la fumée blanchie, tandis que le cigare s'enveloppait d'une spirale bleue, et reprit :

— J'ai longtemps cru que le bonheur était un instinct et une clairvoyance mystérieuse à se ranger du bon côté des événements. J'ai vu depuis que c'était là une hypothèse insoutenable et de conséquence dangereuse pour ceux qui prétendent employer les hommes. Le bonheur est une propriété physique. J'ai à cet égard les plus sûres lumières. Au jeu, par exemple, j'ai *fait* jouer ceux qui avaient de la chance, leur désignant les coups : ils ont gagné. J'ai fait de même pour les malchanceux : ils ont perdu. Donc le bonheur est une

force intrinsèque. On est aimanté de bonheur. On oriente les êtres et les événements, comme le barreau d'acier oriente la boussole.

Les paroles de cet homme ironique et avisé, évidemment sincères, accroissaient le fatalisme du jeune homme :

— Je voudrais voir le bonheur qui fait dévier un boulet de canon bien pointé !

— Ce bonheur existe, affirma Nimburg... Mais il n'existe que pour ceux qui ont, au moment où part le boulet, une *dose massive* de la force mystérieuse. Car je ne prétends pas que le bonheur ait une puissance illimitée. Et si par hasard un second boulet bien pointé arrivait vers le même homme, à quinze ou vingt secondes de distance, je doute que son bonheur pût le préserver, car il en aurait trop dépensé dans la première contingence... Mais le bonheur ne se dépensera de cette manière que si l'homme est immobilisé. En général, quand la force à éviter sera très grande, c'est l'être qui sera repoussé lui-même, *qui sera garé à temps par son bonheur*. — Remarque bien que je ne dis pas qu'il se garera, mais qu'il sera garé. Ainsi, la force projetée pour écarter le boulet ne pouvant réussir dans cette direction, c'est l'homme qu'elle écartera. — De même, si je fais jouer un homme heureux selon *mes* indications, en apparence son bonheur est passif. Supposons que ce soit au baccara : les cartes sont disposées, leur série est fatale. Mais, *primo*, le bonheur de l'homme agit sur moi pour me faire choisir un moment heureux — ou *secundo*, il agit sur d'autres joueurs pour leur faire demander ou refuser des cartes dans des circonstances où, réduits à leur seul instinct, ils auraient agi différemment — et les combinaisons, présentes et futures, sont modifiées...

« Cela ne veut aucunement dire que le bonheur soit invincible. J'ai dit que c'était une force limitée — va-

riable d'individu à individu — et, pour la même personne, de jour en jour, de minute en minute. Même en la supposant maximum, elle cédera devant d'autres puissances — intellectuelles ou physiques. Toutefois, elle s'ajoute toujours, en sorte qu'à intelligence et force égales, elle assure la victoire comme une armée de réserve qui accourt au canon.

— Bref, dit Maurice d'un air de rêve, vous pensez que c'est une faculté distincte, et non une forme déguisée de l'esprit ou de l'instinct? Mais vous la faites agir avec une intelligence très complexe, puisqu'elle régit à la fois des événements physiques et des événements moraux... C'est presque une créature raisonnable!

— C'est que nous ignorons totalement la forme des forces vitales. Les forces vitales peuvent avoir des formes résultantes simples, faciles à éviter par des forces simples. Je n'ai pas à m'en enquérir. Ce n'est pas ma partie. Je t'ai donné le résultat de mon expérience. Et cette expérience compte cinquante-quatre hivers et d'innombrables rencontres de personnes ou d'événements.

— Comme il serait étrange que cela fût vrai! dit Maurice.

— Et pourquoi? répliqua l'autre avec vivacité. C'est la seule manière raisonnable d'expliquer comment nous échappons aux myriades d'événements qui se font et se défont autour de nous. Nous sommes environnés de ces événements comme un passant de voitures dans une rue populeuse de Londres ou de Paris. — Mais le passant voit les voitures; il est aperçu par leurs conducteurs : tandis que nous ignorons la masse des événements. Il n'est pas vraisemblable que ceux-ci nous évitent, donc nous les évitons. Nous évitons ceux que nous apercevons par notre esprit ou notre instinct. Notre chance nous évite les autres.

Le chancelier jeta son cigare et tira sa montre :

— Deux heures vingt. Prépare-toi; je viendrai te prendre un peu avant trois heures.

Il fit un pas, puis revint.

— Médite l'apologue persan : « Qui sait si ce n'est pas un mal ? » Te voici héroïque ! La duchesse va augmenter la douceur de ses yeux et la broderie de ses sourires.

— Est-ce *ma chance* qui aveugle ce bon observateur ? murmura le jeune homme pendant que disparaissait la silhouette du vieillard.

XIII

L'ORDRE MUET

Il se prépara à paraître devant Hélène-Marie avec une sorte de piété. Il était humble comme le chrétien en prière. Il sentait la même crainte de soi, le même élan d'abnégation, la même agitation que jadis aux approches de la Sainte Table. Il ôta son uniforme, se vêtit d'un costume sombre, chercha la plus grande simplicité. Il sentait qu'il lui eût été insupportable d'aller vers elle avec une idée de parure.

A mesure que l'heure passait, il sentait s'abattre plus forte la fatalité. Il offrait mentalement sa vie pour son amour. Il était plein d'une sorte de volupté sévère. Et il se faisait en lui cet accord, où il semble que les mille êtres intérieurs du « moi » marchent tous ensemble, dans une même direction, comme une foule vers une fête, une armée vers l'ennemi.

Il demeura ainsi jusqu'au retour de Nimburg.

— Sa Majesté et Son Altesse Royale t'attendent, fit le chancelier.

Maurice traversa la cour comme un hypnotique. Des

portes s'ouvrirent; un grand laquais marchait devant les deux hommes. Et, dans la salle des Gardes-Blancs, les deux femmes apparurent. La reine était vêtue de noir. Elle était pâle, les yeux environnés de cette ombre bleue qui rend plus inquiétante la beauté. Le drame du matin était encore sur elle — l'effroi, l'horreur. Elle était ensemble plus sévère et plus douce que de coutume — plus près d'être une statue, plus près aussi d'être une femme.

Elle tourna son visage vers Maurice, et dit, avec sa voix troublante de contralto :

— Monsieur, je ne vous ai pas remercié ce matin d'avoir, au péril de votre vie, secouru mon pauvre serviteur. Vous ne devez pas ignorer que j'ai été profondément émue de votre courage et que le temps n'en effacera pas le souvenir...

Elle parlait avec lenteur. Leurs yeux se pénétrèrent. Et soudain, Maurice eut conscience que la reine lisait l'amour dans les siens. Elle devint plus grave, et toute miséricordieuse. Nulle colère, nul dédain et nulle offense ne se marquaient sur le divin visage — mais l'ordre de garder à jamais le silence. Il éprouva une joie violente. — Et il répondit avec ferveur :

— Je n'ai rien fait que Votre Majesté ne doive attendre du dernier de ses sujets, — et ma vie ne vaut pas une seule de vos paroles !

La princesse rouge et le baron Louis marquèrent qu'ils approuvaient cette réponse. Maurice mit plus de chaleur encore à dire :

— Chacun de mes instants, de mes efforts, de mes pensées, appartient à Votre Majesté, et je ne saurais concevoir de plus grand bonheur que de mourir pour Elle.

Le baron estima que le jeune homme exagérait l'hyberbole, tandis que la princesse rouge approuvait encore d'un signe de tête.

La reine tendit sa main nue; le jeune homme y posa sa lèvre avec tremblement. Son cœur gonfla à l'étouffer. Hélène-Marie se retira, et la princesse rouge se prit à dire :

— Monsieur le chancelier vous a annoncé que vous aurez l'Aigle et une compagnie?... Je suis contente de mon lecteur!...

— Et moi, plein de reconnaissance à Votre Altesse... Si mon attachement pour Elle pouvait grandir encore...

— Oui, oui! Vous savez remercier, interrompit la princesse rouge, avec un joli sourire. Je ne désespère pas de votre destinée!

Elle tendit sa main au jeune homme. Il y posa une lèvre respectueuse.

Nimburg lui dit, en le quittant dans la salle des Etoiles :

— Te voilà bien en selle, petit ami... équipé pour le bon départ. Et je n'ai plus qu'une crainte — la même.

— La même! fit Maurice avec tristesse.

Et, regardant s'éloigner le chancelier, il se disait :

— Elle ne veut pas l'amour, et sans doute les cieux tomberaient avant qu'elle le veuille! Mais elle n'a point de colère.

Il sentit l'amertume et la joie étroitement enlacées, comme la vie et la mort. Puis il rit :

— Et nul qui devine! La chance serait-elle vraiment autour de moi comme une citadelle invisible?

Il s'assit devant la table de gemmes, où les Saisons courent en ronde. Le Printemps, s'élançant du sein du vieillard Hiver, jette de la neige avec des églantines. Une rivière d'opales et de brillants sinue dans une prairie d'émeraudes, où s'empressent les nymphes de perle, de nacre, de turquoise et de sardoine. Maurice rêvait devant l'art barbare et magnifique de cette allégorie. Et la force de l'obsession ennuageait sa vue : la

silhouette en deuil, le pâle visage de la reine se tenait entre lui et la réalité.

Une voix vint à lui, argentée, onduleuse et qui chantait presque :

— Un petit comte rêvait !

Il se leva en sursaut. La conquérante Löwen tournait vers lui toutes ses armes : — ses yeux, son visage et sa fière poitrine.

— Celle-ci ne devinera-t-elle pas ? fit-il.

Mais, voyant qu'elle était toute à sa taquinerie, il répondit :

— Pourquoi les petits comtes ne rêveraient-ils pas ?...

— Quand ils vont recevoir l'Aigle !

Elle rit, puis, grave et presque tendre :

— Je suis heureuse que vous ayez été brave et modeste — et qu'on vous ait récompensé !

Elle s'était transformée, tel un ruisseau sur lequel passe un nuage. Son éclatant visage était celui des vierges sacrées des Niebelungen, son regard dardé comme un glaive d'amour.

Mais il la regardait d'une singulière tendresse, où tout désir avait disparu. Elle n'était plus que la compagne d'Hélène-Marie. Elle l'emplissait presque de respect. Il n'eût plus voulu baiser ses lèvres, mais la robe qui avait frôlé celle de la reine, la manche qui avait été effleurée de la main divine.

Elle sentit très bien la distance qui les séparait, et reprit :

— Toujours votre secret, petit comte !

— Quel homme n'en a mille ?

— Mais un grand secret, un secret qui règle votre âme, comme le pendule règle l'horloge.

Il regarda la terre d'un œil sombre. Mais il ne se troubla pas. Son secret était toujours plus fatal : résolu

à le cacher à tous les hommes, il n'avait plus aucune crainte qu'on le découvrît :

— Un grand secret, non. Une grande mélancolie.

— Le bonheur vient à vous comme à un fils chéri !

— En ai-je moins vu ce matin la mort d'un homme ?

Elle poussa un petit soupir ironique :

— Il en meurt soixante par minute...

Puis :

— Vous n'allez donc pas me regretter, petit comte ? Leurs Majestés avancent leur départ pour l'Océan... Vous serez près d'un mois sans me voir... Dites que vous allez être bien triste !

Le coup frappa comme un boulet. Mais il tint sa physionomie immobile; il changea à peine de visage. Il semblait qu'il eût le maniement de ces mille petits nerfs qui commandent l'émotion. Il se condamna à sourire :

— Je serai bien triste, oui !...

— Ah ! fit-elle avec une ombre de mélancolie... vous êtes le pire ingrat, et que je ne puis cependant détester !...

— Vous seriez bien méchante... Je savais trop bien d'avance mon sort :

> Vos soins ne m'en pourraient distraire ;
> Le trépas serait mon recours !

Sinon, qui ne serait heureux de mettre sa vie à vos pieds ?

Elle lui jeta sa main contre la lèvre et partit, bruissante comme une rivière.

Et il regardait, vers la colonnade des Lions, un coin de ciel si pur qu'on sentait l'infini. L'émotion avait reflué comme l'océan sur la digue. Tremblant ainsi que par un grand froid, il ne sentait plus ses jarrets. Ses yeux secs se remplissaient de sang. Son cœur se levait à grands coups, et retombait en syncope.

XIV

LA VALLÉE ARGENTINE

Il descendait avec Hilda, vers la vallée Argentine. Le mont des Loups et la Corne d'Ivoire, tout pâles de soleil au fond de l'Orient, dominaient le grand conseil des cimes.

On apercevait en bas couler l'Argentine, dans le cortège des grands peupliers et des forêts de hêtres. Les routes plantées de noyers, de petites jungles de seigle et de froment, des villages de hourdis, des clochers rachitiques, de longs étangs s'acheminaient en groupes vers le lac des Ombres.

Une brise d'été, gentille et toute rieuse, sous des nues juste assez épaisses pour amortir le soleil, courait par la route et dans les végétaux.

Maurice tentait de faire correspondre son âme avec la volupté extérieure. Mais la puissance obscure s'y opposait — l'être profond, terrible et magnifique, né de cent peuples, aussi distinct de l'amour primitif que nos phares le sont des feux allumés sur les cimes par les Celtes et les Ibères. Désigné par le génie de l'amour, comme les grands artistes par celui de la beauté, du moins goûtait-il la présence de sa claire compagne. Il admirait la sûre harmonie de sa démarche, son buste rythmique sur les hanches en forme d'amphore, et ce divin visage où l'artiste mystérieux avait allié la grâce si délicate du dessin et la perfection des nuances. Il vit qu'il plairait aussi naturellement à cette belle fille qu'un rayon de soleil ou le parfum d'une violette. Il était le voyageur attendu dans cette solitude, celui que la fille du Cygne attendait parmi les roseaux.

Et il se disait :

— Le destin me l'offre sans effort, ingénue, sincère et si belle ! Elle m'est venue d'un tel élan ! Pourquoi n'est-ce pas vers elle que se porte mon cœur ?

L'image hallucinante se posait au fond de sa rétine ; il apercevait les insaisissables séductions, les nuances immatérielles, qui attachaient son être à la reine Hélène-Marie... Et il y avait en lui comme une ténèbre ailée, qui arrêtait son souffle, qui le laissait indécis entre la joie de vivre et l'ardeur de mourir...

Cependant, ils approchaient de l'Argentine. On l'entendait chanter parmi ses roseaux et ses saules. Maurice attira la tête étincelante de Hilda et lui demanda un baiser. La bouche fraîche, le contact des joues rougissantes, le frôlement soyeux de la chevelure, lui rendirent un peu de bonheur. Et sentant la palpitation de cette ravissante poitrine :

— Tu m'aimes un peu, Hilda ?

La fille aux pas légers répondit :

— Ne savez-vous pas que la pauvre Hilda est prise tout entière ?

— Tout entière, vrai ? Elle n'est pas triste ?

— Je suis triste, — mais si heureuse aussi !... Je suis née pour la deuxième fois depuis que vous êtes venu chez mon père !

Il la regarda avec respect. Il n'avait aucune vanité. Sa personne ne semblait point mêlée à l'aventure. Il trouvait beau que cette belle fille aimât, comme on trouve beau un poème. Et il lui passa tendrement le bras autour de la taille pour marcher au long de l'Argentine.

La vive rivière s'avançait à grands cris. Large d'abord, et montrant son lit de pierres, elle devint mille ruisseaux autour de mille îles de vernes, de saules, de ronces, de cardamines, de colchiques, de flambes et d'euphorbes palustres. On n'apercevait plus que les

méandres cristallins se perdant, se retrouvant, se heurtant avec un bruit d'ailes ou de feuillages. Puis, les eaux se retrouvèrent ensemble, diaphanes et pacifiques, dans un grand cirque de roches où des sapins et des hêtres guerroyaient pour la terre rouge.

La sente se fit étroite, dans une forêt vierge d'arbustes, d'herbes et de fleurs. L'épine, le cytise, la sauge, la menthe, l'ortie, le laurier, le gramen se livraient à la lutte ardente où chaque vie est le prix de mille vies, où chaque mouvement d'une fleur, d'une feuille, est une victoire ou une défaite. Et les corolles s'élevaient comme de petits hymnes de guerre, des fanfares de triomphe ou d'éclatants soupirs d'amour. Partout luttait le monde terrible des insectes, précurseurs de l'homme. Ils élevaient leurs ailes brillantes de gaze, de soie, de mousseline ; ils promenaient leurs élytres d'or, d'acier, d'émeraude, de cuivre et d'ébène — leurs armes terribles et leurs outils délicats. Toute la nature minérale et vivante parfaisait, sur leurs corps, la splendeur et la grâce, l'éclat et la demi-teinte, les œuvres de l'orfèvre, de la dentellière, du forgeron, du miniaturiste, la fraîcheur des pétales, l'iris des cristaux, la singularité des écorces, l'éclair de la pierre fine et la douceur lunaire des nacres, des albâtres et des porcelaines.

La rive, plus nue, s'élargit encore, puis un torrent se jeta sur la rivière. Les eaux violentes clamèrent et jetèrent l'écume.

Un village apparut où le vent agitait les moulins ailés sur la colline, où la rivière poussait les moulins à palettes. Les vieux noyers, les chênes, les ormes et les tilleuls s'empressaient à l'entour des demeures. Maurice s'y arrêta pour le dîner.

L'auberge était décrépite, moisie par deux cents hivers, brûlée par deux cents étés. Mais une propreté transparente riait aux petites vitres et aux vieilles pierres du sol. Et l'hôtesse avait quelque talent pour frire l'ombre

chevalier et pour dorer la volaille. Un vin joli, couleur d'escarboucle, pétillait dans les grands verres.

Mais ils n'avaient pas faim. Ils mangeaient avec oppression — en silence — elle craintive et tendre, lui brûlé par son rêve.

Quand ils repartirent, la fête embrasée du soir s'élevait vers les nuages. L'illusion apparut sur toutes les crêtes des collines, sur toutes les écumes des flots et les tremblements des forêts. La douce lumière se décomposa dans l'infini des nuances. Chaque minute changeait l'aspect de l'Univers. Des contrées immenses croulaient à l'Occident; d'autres surgissaient pleines de savanes, de monts, de lacs et de rivières. Des îles violescentes mouraient sur des mers orangées, des cités s'effondraieent dans des gouffres lilas ou des cataractes de rubis, de soufre, de béryl et de bitume.

Et il sentit alors qu'il lui fallait un répit — une Illusion comme celles qui fuyaient devant son regard, ou un lourd sommeil d'opium. — Tout son être éclatait d'une angoisse trop forte; ses nerfs poussaient un cri de détresse. Il attendit que la terre fût grise et les constellations grandies. Puis, s'approchant de sa compagne et la prenant sous le bras, il lui dit :

— N'êtes-vous pas mécontente, Hilda, que je vous aie menée si loin?... Vous ne pourrez pas être de retour avant la moitié de la nuit.

Elle répondit à voix basse :

— Je ne connais que mon bonheur et je ne voudrais pas lui dérober une minute!

Sa voix tremblait. Il comprit qu'elle était véridique et que, même si elle en devait souffrir, pour elle l'aventure resterait la grande heure de la vie. Il vit qu'il pouvait lui demander le sacrifice et qu'elle regretterait surtout plus tard que ce sacrifice ne se fût pas accompli. L'âme de cette vierge allait vers lui tout entière comme il allait vers Hélène-Marie. Et l'acte mé-

chant ne serait pas de la prendre, mais de la respecter.

Alors, il saisit un flacon où se trouvait le parfum de la reine. Et il le tendit à la belle fille en disant :

— C'est un parfum que j'aime. Ne voulez-vous pas vous en servir, afin qu'il s'ajoute à la joie de vous avoir près de moi ?

Elle ne s'étonna point. Elle prit doucement la fiole et l'odeur charmante s'éleva d'elle, dans la tiédeur du soir. Maurice subit son influence avec une vivacité convulsive. La force de l'amour le domina. Il eut l'illusion rapide que cette forme flexible et la lueur de ces yeux dans l'ombre appartenaient à la suprême aimée. Il prit Hilda contre son cœur, il enfouit passionnément son visage dans les grands cheveux embaumés. Peut-être aussi la contagieuse douceur d'une tendresse entière l'enveloppa-t-elle — ses lèvres se prirent violemment aux lèvres amies — et son âme ardente s'oublia dans la jeunesse et dans la joie de donner le bonheur.

Quand il s'en revint dans la nuit, son cœur était plus amer et inconsolable, plein d'affreux dégoût, non contre la douce fille qui se tenait près de lui mais contre soi-même. Et il sentait avec une force étrange que le grand amour n'admet pas plus le partage chez l'homme que chez la femme — et que chaque baiser à une autre qu'Hélène-Marie lui serait une misère et une souffrance.

J.-H. ROSNY.

(A suivre.)

LE SIÈCLE RÉVOLU

ART ET SCIENCE

On les associe couramment, pour subordonner l'un à l'autre : le plus souvent l'art à la science; parfois aussi la science à l'art. Un penseur pénétrant veut voir dans le beau « la dernière et radicale raison de toute mathématique ». C'est bien ce que semble vérifier cette géométrie nouvelle qui, adoptant pour principe la symétrie, ramène les propriétés des figures aux lois d'un dessin harmonieux. Géométrie sublime, a-t-on dit, qui soumet la variété des formes à un canon esthétique. Sur l'esthétique, on prétend aussi fonder une métaphysique. Quelqu'un, l'an dernier, a tenté l'aventure (1). Wagner soumettait ses idées de tous ordres à son sentiment d'artiste. Il attendait de l'art les solutions où échouent le politique et le philosophe. Beauté, signe de vérité. Renan ne tenait-il pas les religions pour vraies à proportion de la majesté de leurs temples? La poésie lui paraissait, en théodicée, « supérieure à la philosophie. » Le problème du divin se résout, écrivait-il, en poèmes. Ne le prenons pas cependant à la lettre. Nul n'a plus haut proclamé l'universelle hégé-

(1) M. Pérès, *l'Art et le Réel*. Essai d'une métaphysique fondée sur l'esthétique.

monie du savoir positif. On sait sa pensée dernière sur la métaphysique, « résultat général de toutes les sciences. » Ce mot est tombé de sa plume : « Le savant seul a le droit d'admirer. » Voilà-t-il donc l'esthétique non seulement déchue de sa souveraineté, mais humble sujette? Beaucoup l'entendent ainsi, et c'est bien à la science proprement dite qu'ils veulent l'asservir. Certaine bibliographie est, à cet égard, instructive. Lisez dans la *Gazette des Beaux-Arts* et la *Revue philosophique* la série d'articles où M. Georges Guéroult analyse « scientifiquement » l'émotion du beau et ses causes; dans la *Revue générale internationale*, ceux où M. Maurice Griveau définit sa *Nouvelle conception de la beauté*, esquisse une *Histoire naturelle des arts*. Comptez en combien d'ouvrages art et physiologie sont associés. Des médecins avouent l'ambition de régenter la critique, la physiologie fournissant aux jugements sur la peinture, la sculpture, la musique... les règles les plus certaines. Action produite sur le cerveau par l'intermédiaire des sens, l'impression d'art ne relève-t-elle pas de la science des fonctions organiques? Grâce à des expériences minutieuses, nous savons que, chez un sujet calme, *l'Etoile* du *Tannhaüser* produit des ondulations vaso-motrices; que le *Pie Jesu* rapetisse les pulsations; que *la Chevauchée* de *la Walkyrie* les renforce d'abord, puis les amollit; que la *Dernière Pensée de Weber* trouble la respiration; que *la Coupe* de Gounod y met une régularité de chronomètre (1)... Qui empêche que des pneumographes et pléthysmographes perfectionnés enregistrent les réactions provoquées par la vue de la *Joconde* ou de l'*Olympia?*... On va plus loin encore que nous ne venons de dire. On décrit ou l'on conjecture le jeu de l'appareil cérébral sous l'in-

(1) Voir Dr Foveau de Courmelles, *l'Esprit scientifique contemporain.*

fluence d'une audition ou d'un spectacle, les contractions et les gonflements des artérioles, les afflux et reflux du sang, le travail des glandules qui lubrifient les tissus, le trajet des *ondes* qui parcourent le réseau nerveux, « avec des remous, des tourbillons, des réflexions multiples, des interférences. » On découvre jusque dans le sous-sol de la vie végétative l'*infrastructure* du sentiment esthétique.

Or, de ce point de vue subjectif, la tentation est naturelle de passer à l'objectif. Du sentiment si précisément analysé dans « l'atelier secret » où il s'élabore, on se fait fort d'aller à sa cause extérieure, à « l'agent provocateur », selon la plaisante expression de M. Griveau, et l'on prétend le juger d'après ses effets, c'est-à-dire d'après les réflexes par lesquels le système médullaire lui a répondu. Ainsi s'annonce « la formule exacte des conditions qui, sur notre planète, font la beauté (1).

La science n'a pas seulement pénétré la théorie de l'art; elle a influencé, et combien intimement, sa pratique. Grand fait qui restera sans doute l'une des caractéristiques de ce temps.

Champfleury invitait les artistes à une sorte de collaboration avec l'industrie. Il souhaitait de voir Courbet brosser de grandes fresques sur les murs des gares. Pour décorer pareil lieu, les « motifs » lui semblaient abonder, « plus intéressants que ceux d'Overbeck et de Cornelius. » Les progrès dus à la vapeur n'offrent-ils pas une riche matière? Et « quoi de plus fantastique que la grosse machine dont le ventre sème le feu, la nuit, dans la campagne, avec ses grands yeux rouges, et conduite par des sortes de gnomes noirs de houille

(1) « Plus l'identification de la cause et de l'effet sera parfaite, plus nous arriverons, grâce à cette voie détournée, à connaître, à pénétrer les phénomènes de l'art, et, par contre-coup, à nous assimiler par une étude intelligente son harmonie. » — Marie JAELL, *la Musique et la Psycho-Physiologie.*

et de coke, aussi étranges que les génies des montagnes »? Courbet n'a représenté ni sur les parois des salles d'attente, ni ailleurs le « mastodonte de fer ». Mais d'autres l'ont trouvé beau à peindre. M. Claude Monet n'a pas été seul à figurer sur la toile le monstre « renâclant, sifflant, suant ».

Hors de l'industrie et de ses œuvres, « fantastiques » ou non, les sujets scientifiques jouissent d'une faveur inconnue jadis.

M. Besnard a décoré de fresques fameuses le vestibule de l'Ecole de pharmacie. Des panneaux de poésie gracieuse racontent une excursion botanique et une cueillette de fleurs. D'autres, de beauté plus sévère, s'intituleraient exactement « le transformisme en images ». L'histoire du monde paléontologique se déroule sur cette surface murale où le coloriste joue de graves accords. De période en période, se développe la série des espèces. Parmi la mêlée inorganique, les formes vivantes s'ébauchent, et, par une échelle de complications et de perfections croissantes, montent jusqu'à l'homme, être encore ambigu, sur les confins de deux règnes. Comparez à cette illustration de Darwin les banales allégories qui eussent été de commande jadis en pareil lieu. Cette œuvre de M. Besnard n'est pas un témoignage isolé. Le docteur Foveau de Courmelles s'est donné le plaisir de faire le relevé des tableaux scientifiques à travers nos salons annuels : « Leurs simples catalogues, écrit-il, pourront fournir des documents à l'histoire de la médecine (1). » Scènes de laboratoire, d'amphithéâtre, d'hôpital... occupent des hectomètres de cimaise : *Une Leçon chimique à la Salpêtrière* (André Brouillet); *Laënnec auscultant un phtisique* (Chartran); *une Manipulation de chimie à la Faculté de médecine* (L. Gsell); *l'Opération de la*

(1) *L'Esprit scientifique contemporain.*

pierre (Gervex); *une Suggestion* (M. Bergh); *le Vaccin du croup à l'hôpital Trousseau* (Brouillet)... Sans doute on n'a pas attendu notre temps pour peindre des « leçons d'anatomie ». Ce qui est symptomatique aujourd'hui, c'est la fréquence d'une telle inspiration.

Mais on peut tenir ce point de vue pour superficiel. Plus significatifs que le choix des sujets sont l'esprit de leur conception et la technique de leur exécution. Qui en dégagerait nettement la caractéristique, ouvrirait du même coup une vue curieuse sur l'art contemporain et même, sur l'art du siècle, une perspective profonde.

I

On date quelquefois de 1850 le mouvement qui orienta nos écrivains et nos artistes du côté de l'observation. Est-il besoin de rappeler jusqu'où remontent ses origines? Souvenons-nous de cette réaction contre l'idéalisme qui se produisit vers 1770, et s'inspira de l'esprit qui est celui même de notre art « expérimental ». L'Encyclopédie répandait le goût et même l'affectation de la science. Quitter le fictif pour le vrai, regarder le monde, où l'on « a sous les yeux tant de faits instructifs », tel est le programme des novateurs d'alors. Si le très vilain nom n'est pas inventé, la formule est donnée de la littérature *documentaire* : « J'ai lu une fois dans ma vie les *Causes célèbres* de Gayot de Pitaval : voilà comment se jouent les passions humaines. » C'est le manifeste écrit par Sébastien Mercier pour l'art dramatique (1). Diderot exige du peintre « ce tact

(1) Voir *Essai sur l'Art dramatique*.

fin» qui s'acquiert à l'observation continue». Il ne tient pour dignes d'éloge que les œuvres «en tout et partout d'accord avec la nature». Au moins veut-il pouvoir dire devant un tableau : «Je n'ai pas vu ce phénomène, mais il est.» Et au nom de l'obligatoire vérité, c'est déjà le réalisme, même, oserons-nous dire, l'impressionnisme qu'il recommande. Ses conseils aux peintres sont à peine dépassés par nos critiques d'avant-garde. Il raille l'Académie comme «une boutique de manière». Les «actions de la vie», voilà ce qu'il faut apprendre et cela ne s'enseigne pas à l'école. «Allez à l'église ou à la guinguette... Soyez *observateurs* dans les rues, dans les jardins, dans les marchés, dans les maisons...»

«Dans les rues,» on dirait qu'il se fait un devoir de suivre à la lettre cet avis, le leste vagabond en rupture d'Académie qu'on rencontre partout, flâneur attentif à tous les spectacles, bals ou processions, parades, carnaval, rentrées des cours de justice, baguenaudant devant les boutiques, humant les fritures en plein vent, écoutant la musique des forains ou l'annonce des vendeurs d'orviétan : Gabriel de Saint-Aubin, le dessinateur au pied levé, qui improvise une si vive et pimpante chronique tout en «badaudant», — a-t-on dit, — ne voilà-t-il pas «l'observateur»? Et cet autre, à qui l'épithète de réaliste semble si peu convenir quand on contemple l'*Embarquement pour Cythère*, mais à qui on la donne si volontiers lorsqu'on a sous les yeux la *Recrue allant joindre*, quelle vérité dans la libre et souple allure de ses troupiers, et que nous voilà loin du type guerrier convenu qui régna si longtemps! Ailleurs, dans de savoureuses notes à la sanguine, Watteau se montre en flagrante curiosité de la place publique. Le peintre des élégances mythologiques ou des manèges savants de la coquetterie esquisse des scènes populaires, croque des silhouettes d'artisans à la beso-

gne, comme son *Rémouleur*, si juste de mouvement, le pied sur la planche motrice de sa machine rudimentaire. Que dire de Chardin, le peintre de vision si exacte, qu'il nuance de reflets mobiles le ventre d'un broc de cuisine ou les contours délicats d'une porcelaine, qu'il rende la crudité saignante d'une viande de boucherie ou la succulence d'un fruit mûr? Aussi, le grand « salonnier » proclame-t-il qu'il atteint au « sublime du technique. » Des statuaires, Houdon entre tous, ont aussi de quoi le contenter. S'il raille les « belles peaux rembourrées de coton », ce n'est pas dans les marbres de ce maître modeleur. Si certaines fausses anatomies l'irritent, il n'en trouve guère de telles chez l'auteur de *l'Ecorché*. S'il aime voir détaillées les retouches cruelles de l'âge, il peut s'en donner le plaisir en contemplant le *Voltaire*. Quelques années plus tard, il eût trouvé à louer dans l'école de la Révolution et du premier Empire.

L'idéal héroïque de David, sculpteur de bas-reliefs plutôt que peintre, ordonnateur des pompes napoléoniennes, créateur du décor classique qui fut la mise en scène de l'Empire, semble tout d'abord placer l'art à grande distance de la vérité. Et pourtant cet idolâtre des marbres grecs ou romains avait observé de près la nature. Il savait, pour l'avoir étudiée opiniâtrément, la structure du corps humain. Nous risquerons-nous à dire que le maître des cérémonies qui l'emporta en lui eut à vaincre un réaliste de tempérament? Il nous paraît qu'il s'est révélé de temps à autre, ce réaliste, en de vigoureux morceaux, ne fût-ce que dans le carton pour le *Serment du jeu de Paume*. Mais c'est bien plutôt à propos d'Ingres qu'il faut parler de réalisme. Ne peut-on pas appeler de ce nom son insistance scrupuleuse sur les accessoires dans ses portraits : le cachemire de Mme de Senonnes, par exemple, ou le gilet de M. Bertin? Plus remarquable encore est l'accent indi-

viduel si prononcé en telles de ses figures qui, par le « style » alors dominant, semblaient condamnées à l'abstraction symbolique ou au *poncif*. Voyez le dessin ressenti de son *Œdipe*, la ligne busquée du profil, le pli violent où s'accuse le muscle du cou, la vigoureuse saillie du jarret. Et notez, dans sa *Source*, l'évasement léger de la tête, l'attache un peu haute de l'oreille, l'enveloppement des genoux et des malléoles... signes personnels, accidents singuliers, qui sauvent l'un de la banalité héroïque, l'autre de la fadeur allégorique (1).

Tandis que le peintre de *l'Odalisque à l'esclave* se préservait ainsi de l'académisme rebattu, en particularisant ses formes, Géricault s'éprenait d'histoire naturelle, fréquentait assidûment les galeries d'anatomie, interrogeait avec ardeur la nature morte ou vivante, et cette passion du fougueux artiste faisait du bruit. Son exemple impressionna un de nos quasi-contemporains, d'autre part, influencé par Rude et David d'Angers, tous deux poursuivant le « rendu » de la vie : celui-ci, à vrai dire, avec des timidités, des repentirs et des compromissions académiques; celui-là, avec une fougue et une audace de génie que les convenances artificielles de l'Ecole continrent mal dans la brève période où il traversa « la misère du poncif ». Barye voulut, comme Géricault, se donner une éducation de naturaliste. Il devint un habitué du Muséum, et l'on sait ce qu'il dut au « garde de la ménagerie », Frédéric Cuvier. Il ne s'agit pas seulement des facilités accordées à l'artiste pour mesurer ou mouler les fauves, quand cela était possible. Barye tira le plus grand profit des recherches du plus jeune des Cuvier sur l'instinct des bêtes. Ambitieux, lui aussi, de pénétrer leur rudimentaire intelligence, attentif comme le savant au langage de leur mimique, ses observations de toutes les heures lui com-

(1) Voir ces observations dans Charles BLANC, *Ingres, passim*.

posèrent le plus riche album de gestes et d'attitudes crayonnées. Ses patientes stations devant les cages du Jardin des Plantes lui méritèrent aussi de démêler le premier, « au milieu des contraintes de la captivité, les libres allures des animaux et leurs habitudes ingénues. » Le premier, il modela des lions du désert, au lieu de quadrupèdes à crinière « bien accommodés, solennels, froidement ornementaux. » Il n'est pas jusqu'à ses inventions fantastiques, jusqu'à ses hippogriffes, qui ne révèlent la naturaliste et en particulier le disciple d'Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire. Dans ses constructions d'animaux fabuleux, Barye se garde, en effet, d'offenser la loi d'unité et la théorie des analogues formulées par l'illustre professeur. Et ainsi, par leur vraisemblance anatomique, les êtres de rêve sortis de ses mains prennent un air de réalité (1).



Donc, le souci d'une vérité qu'on peut qualifier de scientifique est plus ancien chez nos artistes, ou chez ceux qui les conseillent, qu'on ne semble parfois le croire. Mais il est bien vrai que les idées dites de 1850, qui trouvèrent dans le livre de jeunesse de Renan une si franche et si curieuse expression, agirent puissamment sur ceux qui tenaient un pinceau, comme sur ceux qui tenaient une plume. Certaines découvertes retentissantes, d'immenses progrès matériels, dus aux chimistes et aux physiciens, élevaient haut leur prestige. Leurs méthodes apparurent comme seules bonnes, devinrent, selon de mot de Taine, le « modèle régnant ». C'est-à-dire qu'on se fit un devoir « d'observer ».

Proudhon voyait dans le peintre de l'*Enterrement à*

(1) V. Eugène GUILLAUME, *Notices et Discours*, étude sur Barye.

Ornans « une expression du temps ». — Son œuvre, écrivait-il, concorde avec la *Philosophie positive* d'Auguste Comte, la *Métaphysique positive* de Vacherot, le *Droit humain* ou *Justice immanente* de moi. » Plus tard, M. Zola, mettant sa poétique sous le patronage de Claude Bernard, de Taine, de la science expérimentale, enfermera le peintre comme le romancier dans le « déterminisme des phénomènes ». Il louera en Edouard Manet « l'enfant de notre âge », le fils d'un siècle savant, qui cherche dans une attention studieuse à la « réalité » des « principes fermes et définitifs ». On raconte que Taine éprouvait du déplaisir à entendre se réclamer de lui l'auteur de *l'Assommoir* et de *Pot-Bouille*. Claude Bernard se voyait, sans doute aussi, invoquer sans son aveu. Il n'est point niable pourtant que la poétique préconisée par Proudhon, avant de l'être par M. Zola, procède de l'esprit scientifique : religion du « fait », même du « petit fait ».



Cette religion, personne dans l'école française ne la pratiqua avec autant de ferveur que les paysagistes. Faut-il s'en étonner ? Ces coureurs de prés et de bois ne devaient-ils pas, plus que tous autres, sentir le charme de cette intimité avec la nature qui devenait de précepte ? N'appartenait-il pas à ces vagabonds de mériter, avant tous autres, ce nom de « francs-tireurs de la science » que M. Tarde donne aux réalistes ? Toujours en campagne, au figuré comme au propre, sans cesse à la découverte, ils ont dit des choses neuves, — que d'autres ensuite ont répétées. Leur genre, en effet, autrefois estimé inférieur, est devenu prépondérant, et l'état de pensée répandu par la science, ou, plus exactement, par une certaine science, n'a pas peu contribué à fonder cette suprématie.

Une cosmologie — celle même figurée sur les murs de l'Ecole de pharmacie par M. Besnard — s'est, en effet, accréditée, qui a modifié le sentiment de la nature. Un vague panthéisme s'est propagé, ou, si l'on veut, un *monisme* à la Lucrèce, qui a transformé à nos yeux les choses extérieures. Gagnés ou non à cette conception de l'univers, influencés tout au moins par l'ambiance philosophique qui en est l'émanation, la figure du Grand Pan nous est apparue sous un aspect nouveau. Hæckel compare le déplacement de perspective opéré par le darwinisme à la révolution accomplie par Copernic, il y a quatre siècles, quand la terre déchue de sa primauté devint une humble planète. Tandis qu'il se croyait jadis le centre et le but du monde, l'homme s'est persuadé de ne voir en soi qu'un «état» de la nature en évolution. Faut-il s'étonner de l'importance que désormais il donne à la représentation de cette nature, pétrisseuse de son être, et de la place subordonnée qu'il fait en cette représentation à sa propre image? C'est désormais avec un soin religieux qu'il se défend de déformer par ses interprétations le souverain modèle. Comparez, à ce point de vue, le paysage classique ou historique à celui d'à présent. Des horizons gauchement esquissés qui faisaient les *fonds* des primitifs aux compositions à la Poussin, il y a certes de la différence. Quelque chose cependant reste commun aux unes et aux autres. Ici et là, l'homme s'assujettit le monde physique par les conventions qu'il lui impose. Sa vision est au cosmos comme une «catégorie» au sens de Kant, comme une «forme» le tyrannisant. Or, peu à peu, cet empire s'est affaibli, et nous en sommes venus à ce point que le paysage est *subi*, en même temps que *vu*. Après les classiques, traitant la nature en inférieure, l'accommodant à leur gré, les romantiques, la traitant en égale, la prirent pour confidente de leurs rêves ou de leurs passions. Le poète,

le peintre d'aujourd'hui se soumet à elle, se fait passif.

Il « se soumet ». Remarquez que cette soumission, la « soumission à l'objet », est l'attitude même du savant. Noter avec scrupule les phénomènes tels quels, sans arrangement ni choix préconçus, être un appareil enregistreur le plus délicat possible, sur lequel ils viennent s'inscrire d'eux-mêmes, c'est le devoir de l'homme de science. L'auteur de l'*Introduction à la médecine expérimentale* prescrit, au physiologiste qui observe, la passivité absolue; il le veut « écoutant la nature et écrivant sous sa dictée ». Et voici, du même Claude Bernard, un précepte imagé que nous transcrivons de mémoire : « L'observateur doit être une plaque photographique. » C'est cette plaque sensible qu'essaye d'être, devant ses *Meules*, un Claude Monet, ce « réceptif » subtil.

Bien avant lui, Constable étudiait ce qu'il appelait « l'histoire naturelle du ciel », observant les variations de l'atmosphère, la forme et la marche des nuages, la coloration de la lumière à travers leur masse changeante, selon la saison, l'heure du jour. Fixer par l'instantané de la notation l'éphémère combinaison, l'accidentel jeu de phénomènes, qu'un rayon ou un souffle va faire s'évanouir; saisir au vol les apparitions fugitives, arrêter les choses en leur *fluence*, c'est la prétention des impressionnistes. Ils y exercent leur promptitude d'œil et de main. Souvent quelque fébrilité se trahit dans le tourmenté de leur écriture; un frémissement du cerveau et des doigts. A cette pratique haletante, leur « sensitivité » s'irrite jusqu'à l'aigu et, comme l'a confessé l'un d'eux, au « supra-aigu ». D'autant mieux qu'ils s'évertuent à des transcriptions plus minutieuses. On a dénoncé avec raison l'affolement de leur perception. C'est, je crois, le réalisme de Courbet qui a été défini « une vision saine et bornée ». L'impressionnisme est un naturalisme exaspéré.



Quoi qu'il en soit, l'exemple des paysagistes a été contagieux. Ils ont répandu leurs façons de voir et de peindre le monde physique. Un critique non suspect de complaisance excessive pour certaines des nouveautés par eux propagées, M. Georges Lafenestre (1), les félicite de cette influence. Très active sous le second Empire, elle s'est fait sentir jusqu'à ces dernières années. Ne s'exécute-t-il pas des peintures murales au pointillé? Sans adopter tous les artifices de l'impressionnisme, ni prendre au sérieux toutes ses visées, nombre de peintres ont tiré un enseignement de plusieurs de ses réussites. Plus d'attention aux « physionomies » changeantes de la lueur solaire, plus de scrupule à épeler ses éléments, plus de soin à noter le jeu des reflets, plus de délicatesse à rendre l'harmonie des enveloppes : voilà des gains non négligeables. Désormais, les peintres d'histoire, même les portraitistes, surveillent l'exactitude de l'effet lumineux, avec un sentiment affiné dont ils sont redevables aux apôtres du plein air; sans compter que de plus en plus le paysage pénètre, par une invasion matérielle, les autres genres, la nature extérieure s'élargissant sa place dans des compositions d'où elle était jadis à peu près exclue.

N'outrons point. N'exagérons pas à plaisir la part déjà si grande des paysagistes. Ils ne furent pas les uniques promoteurs du mouvement qui engagea notre art à la recherche du vrai. Hors de la portée de leur exemple, l'ambition d'exprimer la vie s'est manifestée par des œuvres dont plusieurs sont déjà des chefs-d'œuvre consacrés. La vie, une vie trépidante et ivre d'elle-même, ne frémit-elle pas dans tels marbres de Carpeaux? Et cette vie n'est-elle pas celle du monde

(1) *La Tradition dans la peinture française.*

enfiévré et délirant qu'il eut sous les yeux ? Ne reconnaît-on pas dans ses danseuses et dans ses porteuses de la sphère terrestre (fontaine de l'Observatoire), — encore des danseuses, remarque M. Gonse (1), « il y a toujours de la saltation chez Carpeaux, » — ne reconnaît-on pas cette femme du second Empire dont l'élégance nerveuse et l'affolement de plaisir sont racontés par le crayon de Marcelin ? M. Auguste Rodin a suivi un penchant natif pour la réalité âpre, quand il a modelé la musculature noueuse de son *Saint Jean prêchant* et la sèche décrépitude de tel corps de femme septuagénaire. Avait-on, depuis Houdon, rendu avec ce détail le ravage de la vieillesse ? Mais qui donc aussi exprima avec pareille fougue la surabondance de la sève dans la jeune chair ? C'est devant les statues de M. Rodin qu'on se prend à redire le vers des *Contemplations* :

Le sang coule aux veines des marbres.

On parle volontiers de Millet à propos de M. Constantin Meunier. Allons-nous donc retrouver chez ce sculpteur une influence de paysagiste ? Nous sommes de ceux qui voient une parenté entre l'auteur de *l'Angelus* et le statuaire des mineurs et des puddleurs, qui est aussi, notons-le, le statuaire des laboureurs, des faucheurs et des faneurs, — peintre, au reste, par surcroît. Tous deux dessinateurs concis, de quelles lignes simplifiées ils cernent leurs synthèses serrées, admirables résumés de formes ; *silhouetteurs* vigoureux, en quel fruste et superbe contour ils profilent sur l'horizon ouvriers de la glèbe et de l'usine ; réalistes, quel air de grandeur ils donnent pourtant à ces effigies d'humbles travailleurs ; quelle sorte de solennité rituelle, quelle dignité d'officiants dans l'accomplisse-

(1) *La Sculpture française.*

ment de leur rude tâche!... On a appelé le réalisme de la *Batteuse de beurre* un « réalisme à faire rêver ». On en pourrait dire autant du *Débardeur*. Mais enfin, c'est du réalisme. De pareilles interprétations de la nature supposent un assidu et religieux commerce avec elle. Si « inspiré » soit-il, cet art est un art d'observation.



Fixons bien la signification du mot, afin de n'en pas restreindre la portée. L'observation peut se donner pour objet la vie présente, et c'est ainsi que nous venons de l'entendre. Mais elle peut aussi viser à la restitution du passé; elle s'appelle alors érudition. L'historien qui se documente dans les bibliothèques et les archives, qui déchiffre sur les vieilles pierres les inscriptions, fait œuvre de science positive, pratique une manière d'observation. En ce sens comme dans l'autre, l'art français de ce siècle est devenu savant. Ingres, dont on a dit que son génie était « surtout historique », se libéra de bonne heure de la pseudo-antiquité de son maître par une connaissance exacte de l'archaïsme grec. Dès 1814, son envoi de Rome, *Jupiter et Thétis*, commençait cette réaction.

Bientôt, avec le romantisme, se répandit, pour la vérité ethnographique et archéologique, sinon un goût très sérieux, du moins l'ostentation de ce goût. Les tableaux de Delaroche, entre autres, en témoignent. La mode fut à la « couleur locale ». On se fit, en art comme en littérature, un devoir de « fixer les temps »; c'est le mot de Chateaubriand dans la préface des *Martyrs*. Il se fait gloire du labeur d'historien que lui a coûté son grand poème en prose. Ses notes sur « les seuls livres des Francs et des Gaules » fourniraient « les matériaux de deux gros volumes ». Victor Hugo, dans son *Ruy Blas*, se pique d'exactitude pour les

« détails de vie privée et publique, d'intérieur, d'ameublement, de blason, d'étiquette »... Il prétend n'avoir écrit la *Légende des siècles* qu'après de longues séances à la Bibliothèque nationale, où les imprimés ne lui ont pas suffi. Alexandre Dumas va se documenter à Rome pour son *Caligula*. Faisons la part du bric-à-brac, du disparate, du trompe-l'œil, chez Dumas surtout. Restent, çà et là, des détails justes autant que pittoresques, des restitutions partielles qui trouvent grâce devant la critique. Du bric-à-brac, il y en eut aussi chez les élèves de Delaroche. Plus d'un, par ses scrupules de costumier et de metteur en scène, tourne à la futilité. Mais que cette déformation de l'esprit scientifique ne nous le fasse point méconnaître (1) : désormais, chez nos peintres, comme chez tels de nos poètes, Leconte de Lisle, par exemple, le savoir précis développera l'intelligence du passé, l'intelligence sympathique qui ressuscite les êtres et les choses, transfigurés par une invention appuyée d'information. Voyez, interprété par Gustave Moreau, l'Orient fabuleux avec ses floraisons touffues de légendes ; voyez les âges épiques de la Grèce. Ary Renan caractérise à merveille l'élaboration qui renouvelait, dans le cerveau de son maître, allégories et mythes. Il s'en emparait comme de moules où jeter ses imaginations propres; il enfermait son sentiment tout moderne dans le contour des galbes antiques. Notons qu'il dut, à la fréquentation de Mantegna et des Vénitiens primitifs, ses splendeurs d'orfèvre-poète, comme on l'a qualifié. C'est à Sienne et à la Florence du quinzième siècle que Puvis de Chavannes demanda des leçons, et, sous l'archaïsme voulu de son style, se devine une pensée de ce temps-ci. Et, en celui que l'on nomme au delà du détroit « le

(1) Voir sur ce mouvement de substantielles et brillantes pages de M. David-Sauvageot, *le Réalisme et le Naturalisme dans la littérature et dans l'art*.

Burne Jones français », voilà défini le préraphaélisme. Des statuaires, MM. Paul Dubois et Antonin Mercié, disciples de Donatello et de Ghiberti, donnent aussi l'exemple de cette aptitude à s'approprier la forme d'art d'un autre siècle pour y verser un sentiment nouveau. Précieuse faculté, fruit d'une culture savante. Donc, cette sorte d'alexandrinisme, dont est marquée la littérature de notre époque, se retrouve dans la peinture et la sculpture : mode particulier de l'influence générale que nous signalons.

II

Il était naturel que la technique en fût touchée autant que la pensée esthétique. Ainsi est-il advenu. Témoin la facture des impressionnistes et néo-impressionnistes. Un critique ami de ces atomistes de la lumière, M. Duranty, écrivait : « Le plus savant physicien ne reprocherait rien à leurs analyses. » Ne nous en portons point garant, mais reconnaissons que ces « détaillistes » à outrance se sont efforcés de mettre à profit les progrès de l'optique. M. Raymond Bouyer a bien dit : « L'analyse spectrale les hante. » Décomposition à outrance du jeu des vibrations, rondes de taches dansantes, fourmillement de points colorés, palpitations éperdues de paillettes « en concurrence vitale (1) », on a pu critiquer le procédé et ses résultats souvent risibles, parfois irritants ; on ne doit point refuser à ceux qui l'inaugurèrent la sincère ambition de perfectionner par la science expérimentale la pratique de la peinture, afin de pénétrer plus avant le mystère de la couleur. Et leur tentative n'a pas été vaine abso-

(1) Le mot est de M. Félix Fénéon.

lument. La part faite des exagérations et des gageures extravagantes, quelque chose est resté de leurs essais. On accorde qu'ils ont nettoyé, éclairci la palette; et plus d'un de ceux qui les raillèrent leur a fait des emprunts : « On nous fusille, disait M. Degas, mais on nous fouille. »



Observons qu'ils n'ont point déclaré innover tout à fait. Ils se sont trouvé des devanciers en des artistes singulièrement nerveux et dont l'exotisme fut fort goûté, chez nous, dans ces trente dernières années. Qu'est-ce, en effet, que ces synthèses si expressives et si promptes des Japonais, qui cernent d'un trait la figure simplifiée et comme l'ombre portée des objets? Qu'est-ce que ces tracés sommaires, tortils de branchages, emmêlements d'herbes et de fleurs, brindilles « qui semblent des croches sur un papier de musique », galbes de quadrupèdes, d'oiseaux, de reptiles, de poissons, mimiques humaines enfin, comprises et copiées avec la même vivacité heureuse, surtout le geste menu et la mignardise drôle de ce petit être pliant et enlaçant qu'est la femme japonaise? Qu'est-ce que ce premier jet, ce « d'après nature » attrapé avec cette aisance, sinon de l'impressionnisme exquis?

Mais c'est avant tout de notre tradition nationale que se réclament les Renoir, les Sisley, les Pissarro. Leurs théoriciens les plus autorisés, par exemple M. Théodore Duret et M. Duranty, présentent leur art comme le produit d'une évolution régulière de l'école française. N'osent-ils pas se rattacher à Ingres lui-même? Suivez, dans la *Nouvelle Peinture*, cette liste de noms associés : Ingres, Courbet, Millet, Corot, Chintreuil, Jongkind, Boudin, Legros, Whistler, Fantin-Latour, Manet... Laissons ce qu'il y a de paradoxal dans

l'ensemble de cette série. La prétention des impressionnistes de revendiquer Corot pour ancêtre n'a rien que de légitime. Corot, qu'on a appelé le dernier des antiques et le premier des modernes, Corot directement issu de l'« académisme », mais de sensibilité si fine, de rétine si tendre, de métier si subtil, notateur si délicat des éphémères incidents de nature, ce romantique « petit-fils de Claude », retenu encore par de si fortes attaches à la tradition, et annonciateur de tant de nouveautés, relie le passé et le présent de la peinture française.

Dans le lignage dont s'enorgueillit pour les impressionnistes M. Duranty, l'absence d'un grand nom nous étonne. Eugène Delacroix délira de cette griserie de la vision qui les caractérise, et il inaugura la technique propre à l'exprimer. Du moins, en fut-il l'initiateur chez nous; car il en reçut la révélation d'un étranger. Ses notes intimes et ses lettres attestent l'impression profonde que lui produisit Constable, « l'homme admirable. » Quelques paysages de ce peintre, exposés à Paris, lui furent un éblouissement. Il chercha le secret de cette fulguration, et il le découvrit dans la juxtaposition de touches non fondues, dans le martelé de la couleur. Plus de teintes plates, mais des glacis et des hachures, décomposition, dégradation des éléments : ne voilà-t-il pas déjà le procédé qu'on appelle aujourd'hui celui de la *division?* Du mélange optique au lieu de mélange pigmentaire; la méthode se formule en toutes lettres, et une application particulière en est prescrite dans son *Journal* (1) : « Teintes de vert et de violet, mis crûment, çà et là, dans le clair sans les mêler... Vert et violet : ces tons, il est indispensable de les passer l'un après l'autre, et non pas les mêler sur la palette. » Mais une loi doit présider à cette juxtaposi-

(1) *Journal d'Eugène Delacroix.* (3 vol., librairie Plon.)

tion de touches qui fera vibrer la couleur. Cette loi, le maître fut quelque temps à la découvrir. On sait à quel hasard il en dut une première intuition. Combien de fois a été racontée l'histoire du cabriolet jaune et de son ombre violette! Cette rencontre lui fut une leçon dont il profita de suite, occupé qu'il était à peindre une draperie jaune, non assez éclatante à son gré. Mais il devait en généraliser la portée. Il affirma, pour le coloriste, la « nécessité d'être savant », et il prêcha d'exemple, étudiant les lois des complémentaires, leurs modifications par la lumière, les réactions des contrastes. Il se fit le disciple de Charles Bourgeois et de Chevreul, et, à leur école, il se composa un merveilleux répertoire chromatique. Il sut prévoir la recomposition sur la rétine des teintes dissociées sur la toile. D'où cette sûreté à faire vibrer les tons, à les exalter, cet art des complications contrastées qui donne à sa couleur « l'étincellement d'un fleuve criblé par une giboulée (1) »

Delacroix est donc bien un ancêtre authentique de l'impressionnisme (2). Il n'est pas jusqu'au *plein-airisme* qui ne puisse se placer sous le vocable de ce précurseur. Un jour, il remarque « l'effet des polissons qui montent dans les statues de la fontaine de la place Saint-Sulpice, et celui du raboteur qu'il voit de sa fenêtre dans la galerie ». Il observe « combien, dans ce dernier, les demi-teintes de la chair sont colorées, en la comparant aux matières inertes », et il note : « La chair n'a sa vraie couleur qu'en plein air. »

Ceux qui aujourd'hui affectent de fuir « le jour menteur de l'atelier » peuvent réclamer un patronage plus ancien encore. Diderot conseille de « modeler sa ma-

(1) Théophile SILVESTRE, *les Artistes français*.

(2) Voir l'intéressante brochure de M. Paul Signac, *D'Eugène Delacroix au néo-impressionnisme*, à laquelle nous avons fait quelques emprunts.

chine » et d'en étudier « les lumières, les raccourcis, les effets dans le vague même de l'air ».

Pleinairisme à part, leurs parentés exotiques — si paradoxal que cela semble — relient nos impressionnistes à ce dix-huitième siècle français où ils se cherchent des précurseurs et des garants. Nous les avons vus, pour l'éclat de la couleur de la fluidité lumineuse, se rattacher, à travers Delacroix, à Turner et à Constable ; — que MM. Pissarro et Monet ont « découverts », d'ailleurs, pour leur propre compte et étudiés avec ferveur. Or, ces peintres d'outre-Manche procèdent en quelque mesure de nos maîtres du siècle dernier. Notons aussi qu'entre certaines japonaiseries et telles œuvres de cette élégante école française, tout rapprochement n'est pas impossible. Des dessins d'Okousaï, je crois, rappelaient à Edmond de Goncourt le « gribouillis » délicieux de Gabriel de Saint-Aubin. Et ce n'est pas une rencontre fortuite qui a mis sous sa plume, décrivant les *foukousas* de son vestibule, à peu près les termes dont son frère et lui définissaient le « gâchis » de Fragonard et les *préparations* de La Tour : tons posés, non assemblés, touches non mariées, indications de contours, semis de jolies taches...



Mais c'est de nos jours que devait triompher un art tout de sensation et renchérir sur soi-même jusqu'à ce point de raffinement subtil où c'est déjà l'évanescence. Le renouveau victorieux de la philosophie condillacienne, qui fut le grand fait d'il y a cinquante ans, le règne d'une psychologie qui est surtout physiologiste, le favorisaient singulièrement. Tout, désormais, pour les analystes des faits de conscience, se ramenant aux sensations et aux images, — c'est-à-dire encore aux sensations, — n'était-il pas naturel que la couleur devînt

le principal? Et ne fallait-il pas s'attendre à ce que, expression par excellence de la sensation, la couleur tuât la ligne, expression de l'idée? Ainsi en sommes-nous à la déliquescence des contours dans un bain de lumière, au paysage de *taches*, quelquefois d'ailleurs très délicatement accordées. Nous parlions de la place infime laissée à l'homme dans ces représentations de la nature : simple figurant, « motif » secondaire, forme subordonnée à d'autres formes, en des tableaux dont les harmonies de la vie universelle font tout le sujet. Une forme, disions-nous? Pas même cela, une tache parmi des taches, sur des toiles où se dissout la rigidité même des architectures. Etrange fin d'un siècle qui commença par la superstition de la ligne. Quel chemin parcouru des reliefs teintés de David, uniquement soucieux de netteté linéaire, à ce dessin « mangé » par la couleur!... Qui eût prévu, au temps où, selon le mot d'Ingres, elle était seulement dame d'atours, et combien humble! qui eût prévu ce renversement de conditions, et à quels excès s'emporterait la parvenue?

Ce n'est pas seulement en peinture que s'est faite une telle révolution. Nietzsche rapproche Delacroix et Wagner, « ennemis nés de la logique et des lignes droites. » Baudelaire trouvait dans la couleur l'harmonie, la mélodie et le contre-point. Volontiers, comme l'auteur des *Curiosités esthétiques*, nos peintres modernistes usent de la terminologie musicale, et l'une de leurs prétentions est d'avoir réalisé un progrès semblable à celui de l'orchestre symphonique, qui est allé « s'enrichissant, se diaprant, se compliquant sans trêve aux dépens des contours précis (1) ». Il y a du vrai. Nous en eûmes, un jour, le sentiment devant deux toiles de M. Besnard; deux symphonies, le mot s'offrait de lui-même. Dans l'une, un portrait d'homme chan-

(1) Raymond Bouyer.

tait le gris, combien délicatement soutenu par des accords murmurés en sourdine, combien finement nuancé, depuis le gris perle du gant jusqu'au gris brun du fond, marié au noir du vêtement, avec du gris verdâtre dans les ombres du visage, du gris rose à la pommette de la joue, et çà et là, des touches de gris bleu. Dans l'autre, un portrait de femme, le rouge faisait duo avec l'orangé. Tandis que le blond fauve des cheveux se perdait dans un fond chaudement doré, le visage recevait en plein le reflet violent du corsage rouge, mélangé des éclaboussures d'un jaune ardent. Morceau de virtuose exécuté non sans dommage pour le modèle, dont la figure fine souffrait de ces rejaillissements trop drus. Nous songions à tels développements harmoniques suivis aux dépens du dessin mélodique. Il nous revenait aux oreilles tels jeux savants et puissants de cuivres, tels accords dominateurs couvrant la voix des violons et des flûtes. Nous savons des peintures moins outrancières qui suggèrent çà et là, par telles dissonances voulues, tels heurts systématiques de tons, le souvenir de ces orchestrations étranges, de ces « accouplements bizarres d'instruments à timbres ennemis », qui étonnaient et charmaient Champfleury à la première audition du *Tannhaüser*.

Les formes, les couleurs et les sons se répondent.

C'est encore le chantre des *Fleurs du mal* qui l'a dit. Dans les sons, il comprenait sans doute la musique des vers. Forcerait-on l'analogie en rapprochant l'évolution qui vient de jeter quelque désordre dans la prosodie, de celle qui a renouvelé la palette ? La poésie dite verlibriste, cette brisure du mètre traditionnel, ou, quand il reparaît intact, ce « jeu courant pianoté autour (1) », ces modulations contrariées, rompues soudain, puis re-

(1) Mallarmé.

nouées, cette « instrumentation » à tout instant variée, contrastée, déconcertante, dont les prestiges éclipsent parfois la pensée même de l'auteur, n'a-t-elle rien de commun avec certaines « sonorités » de palette auxquelles les impressionnistes sacrifient le dessin? Un sociologue dont la pénétrante observation ne néglige aucune manifestation de la pensée voit dans ces nouveautés poétiques, en même temps que dans le *colorisme* et l'*harmonisme*, « la triple fleur terminale de l'art, délicate et passagère. » Disons le triple aboutissement des tendances propagées, — souvent à l'insu même de ceux qui en sont touchés — par la philosophie scientifique que nous essayions à l'instant de caractériser. J'extrais d'un beau livre, riche d'idées sur le mouvement esthétique contemporain (1), quelques lignes d'une brillante précision sur l'état présent de l'art, y compris la littérature : « Dans les temps classiques, l'esprit se dérobe autant que possible au commerce des sens. Il se tient dans son fort d'où il leur commande, et n'y reçoit que « sous bénéfice d'inventaire » tout ce qu'ils lui apportent... La sensation va se fondre au creuset de l'intellect où elle se dégage de tout alliage matériel et devient le sentiment abstrait et l'idée pure. Aujourd'hui, tout au contraire, la sensation traverse à peine l'esprit pour aller aussitôt faire son impression sur le papier, le clavier ou la toile. On dirait même que l'entremise de l'esprit est supprimée et que le doigt obéit directement à l'oreille ou à l'œil. »

Mais que disons-nous « état présent » ? — « Fleur passagère, » écrivait M. Tarde, définissant cette éclosion « terminale ». C'est au passé déjà qu'il en faut parler. Pour revenir à notre objet propre, ajoutons qu'après les gageures des pointillistes, nombre de jeunes gens ont senti le besoin d'un assagissement de la couleur, en

(1) *Le Réalisme et le Naturalisme dans la littérature et dans l'art*, par M. David-Sauvageot.

même temps que d'une restauration du dessin. Sans renoncer à la « conquête de l'atmosphère » ni négliger ce qui peut se retenir des essais pleinairistes, ils se montrent moins curieux de particularités aériennes et recouvrent la santé de la vision. Quelques-uns, et des meilleurs, à la suite de Puvis de Chavannes, se reprennent aux grandes synthèses de lignes, aux beaux rythmes, à la phrase virgilienne, comme s'exprime M. Joséphin Péladan, bref, au paysage de style. Regardez l'*Automne* de M. René Ménard ou son *Troupeau*, vrai morceau de fresque antique. D'autres « jeunes » s'éprennent comme lui de nobles décors. Le mot de néo-classicisme est prononcé. Le vingtième siècle naît sous ces auspices.



Plus d'un nom que, sans doute, on s'attendait à y rencontrer, a été omis au cours de cette étude. Nous ne nous en dissimulons pas les lacunes. Mais notre ambition n'est point allée à esquisser, en ces quelques pages, une histoire de l'art français depuis 1800. Nous avons voulu caractériser par son élément dominant le milieu intellectuel où il s'est développé et indiquer ceux de ses représentants qui portent le plus visible le signe du temps. Ce signe, qui est celui même de l'esprit scientifique, nous l'avons reconnu dans la conception et l'exécution, dans l'idée et le métier. Déjà le dernier quart du précédent siècle l'avait empreint sur quelques-uns de ses artistes. Le nôtre l'a vu s'imprimer plus fort, se graver plus profond, poinçonner en quelque sorte, depuis cinquante ans surtout, ceux de ses produits esthétiques qui lui appartiennent le plus en propre. Notre but nous commandait de nous en tenir à ces œuvres et à leurs auteurs. Nous devions donc négliger les rediseurs de formules traditionnelles, d'élégances apprises, sans ambition de vérité ni curiosité de la vie, isolés pa

leurs conventions d'école des grands courants de la pensée. Inutile de désigner autrement ces calligraphes. Quelques-uns sont illustres; plusieurs siègent à l'Institut.

Dans ces limites, le sujet pouvait encore, nous l'avouons, prêter à d'autres développements.

Nous n'avons dit mot de l'*art appliqué*. Il tient cependant une place considérable dans le mouvement actuel. Art appliqué, une pensée de hiérarchisation s'affirmait jadis dans l'emploi de ce terme. Autant valait dire « arts mineurs ». Mais qui donc soutiendrait aujourd'hui cette conception aristocratique? Plus de castes en art! Plus de noblesse ni de roture! De ce côté-là aussi, le vent égalitaire a soufflé.

> Alors, brigand, je vins; je m'écriai : « Pourquoi
> Ceux-ci toujours devant, ceux-là toujours derrière? »

L'art n'a pas eu son préfacier de *Cromwell* pour bouleverser ses catégories. Son 89 est venu pourtant.

On ne manque pas de bonnes raisons pour justifier cette révolution. On évoque la légende de la coupe moulée sur le sein d'Hélène. Poétique symbole qui figure l'union intime de l'art et de la nature. Est-ce là, pour l'art appliqué, ou, comme on dit encore, industriel, une humble origine (1)? Il trouve dans l'histoire des titres plus certains. Un peintre qu'on ne peut accuser de tendances réalistes ou utilitaires, M. G. Dubufe, rappelle l'égalité primitive ou plutôt l'identité de l'artiste et de l'artisan : l'un et l'autre sortis du peuple et vivant de lui, « distingués à peine de la masse, chantant, sculptant, peignant pour elle, sur un thème commun, comme hiératique; constructeurs inconnus des grandes cathédrales impersonnelles, poètes des grandes

(1) Voir *les Arts de la vie et le règne de la laideur*, par M. Gabriel Mourey.

épopées populaires (1). » Joignez les considérations philosophiques. Dans une définition qui ne distingue nullement entre les formes diverses de l'art, Herbert Spencer appelle la beauté « le résidu brillant d'une nécessité primitive ». Or, cette définition est vérifiée, prétend-on, par l'histoire naturelle qui nous montre la loi des adaptations mère de beauté. On observe que rien dans le monde physique n'est de luxe oiseux; pas même l'arome des fleurs et leurs corolles somptueuses, la senteur attirant, comme un appeau, l'insecte porteur de pollen, la couleur « le guidant comme un pavillon »; pas même l'éclat du plumage des oiseaux : ne sait-on pas, depuis Darwin, quelles fins sert la coquetterie de cette parure (2)? Voilà donc des *industries* de la création dont on peut s'autoriser pour rattacher à la nature même nos arts dits industriels, et vous voyez ce qu'un tel lien leur confère de dignité.

C'est bien de la logique des adaptations que prétendent s'inspirer nombre de nos rénovateurs en meubles, poterie, orfèvrerie... Consulter les lois d'utilité, de proportion, interroger la matière à façonner, en tirer si bien ce qu'elle peut donner que pareil résultat ne peut être obtenu avec aucune autre : tel est leur programme. Notons que la loi d'utilité est celle même de nos besoins, tels qu'à cette heure, notre état social et nos mœurs les ont faits. Un art qui aurait de cette loi l'intelligence complète exprimerait donc quelque chose de nous-mêmes. Aussi bien nous promet-on qu'un peu de l'âme de notre temps va se formuler dans le décor de nos appartements. Et déjà nous pouvons prévoir que l'effort pour inaugurer un « style » qui appartienne bien en propre à ce temps-ci ne sera pas tout à fait vain.

(1) *Art et Métier. — Revue des Deux Mondes,* 15 août 1896.

(2) Voir ces considérations développées par M. Maurice Griveau, *Revue générale internationale,* août 1897.

Les auteurs de ces tentatives se plaignent de ne point y être aidés par les architectes. Si « l'esprit nouveau » du mobilier a quelque peine à se réaliser, c'est que, disent-ils, ceux qui bâtissent nos maisons ne lui donnent pas « où s'appuyer ». L'architecture « a abdiqué ou à peu près ». Elle « qui devrait être l'inspiratrice et la maîtresse de tous les arts (1) », elle les laisse à l'abandon chercher leur voie. Nous n'avons pas encore parlé de l'art de construire. Sa quasi-nullité depuis la Révolution excuserait mal ce silence. L'infécondité d'imagination dont elle témoigne durant cette période est le caractère d'une époque de critique, où l'étude des modèles a tué l'invention. Abus des souvenirs, voilà le reproche sans cesse mérité par ces variations plus ou moins ingénieuses que sont nos monuments publics et privés, sur le thème antique ou le thème gothique ou le thème Renaissance. Le plus souvent, c'est pure redite. L'éclectisme se prend pour de l'originalité. Cet art de plagiat offre, sans doute, un intérêt médiocre et il n'y a rien à en dire, sinon qu'il atteste une indigence particulière, faite des trop encombrants legs du passé. Mais cela même, cet *alexandrinisme* de notre architecture, rentre, d'une certaine manière, dans le grand fait où nous avons reconnu la dominante de l'époque. L'auteur de la *Logique sociale* voit dans la servilité de ces imitations « l'équivalent du naturalisme », et il trouve, comme aux traductions littérales des naturalistes, « un air pseudo-scientifique » aux pastiches moyenâgeux ou pompéiens de nos bâtisseurs, gens d'érudition, non de création.

Voici cependant paraître autre chose. A côté de cette architecture de réminiscence, tout artificielle, sans relation avec les convenances ni même avec les néces-

(1) *Art et Décoration*, mai 1899. *Essais d'intérieurs modernes*, par Paul VITRY.

sités présentes, une nouveauté se révèle. Une matière, qui n'avait trouvé que des emplois subalternes, a fait ce qu'on pourrait appeler son entrée dans l'art. D'industrielle, la construction en fer est devenue esthétique. Le métal serf de l'utilité s'est affranchi, a dégagé sa forme de beauté. Sobre et nue, toute de rigoureuse appropriation au but, de raison précise, de logique, c'est une beauté de théorème. Elle s'était ébauchée en quelques charpentes, ossatures élégantes et fortes. On la vit, il y a dix ans, au Palais des Machines, se réaliser avec éclat. Elle s'est manifestée en un autre chef-d'œuvre, le Palais du Génie civil au Champ-de-Mars. Robustesse, souplesse, avec on ne sait quoi de frémissant dans le jeu de ces articulations qui lui font une anatomie animale : telles sont les qualités de l'architecture issue des hauts fourneaux. Elle triomphe aux enjambées colossales. L'écart de ses arcs géants offre aux édifices ambitieux de couvrir de vastes espaces le support d'une membrure allongée et infléchie autant qu'il le faut, sans péril pour sa solidité. Ainsi, notre époque de démocratie et de cosmopolitisme, de syndicats, d'expositions universelles et de congrès internationaux, peut édifier les grands halls qui sont ses cathédrales. Heureuse de satisfaire enfin son goût en même temps que ses besoins, sa vie sociale a des organes adaptés et aussi une expression esthétique dans ces agencements de réseaux métalliques, œuvres de l'ingénieur et de l'architecte associés, c'est-à-dire de la science et de l'art unis.

Et ce sont les progrès de la science qui ont rendu possible cette union. Qu'elle y tienne la place dominante, on le trouve, et il nous semble. Mais ce n'est pas pour contredire l'idée de cette étude.

MICHEL SALOMON.

AMES DE VAINCUS

(Suite)

A ce moment, une grosse voix traversant les salons vint faire diversion à leur entretien.

— Et la revanche, qu'est-ce que vous en faites? Oui, dites-moi un peu ce qu'elle devient avec votre système? clamait la voix.

Pour satisfaire leur curiosité, ils s'avancèrent et aperçurent dans le petit salon à côté Mme Toury, Mlle de la Senonche et Mlle Leverdier assises, les deux premières sur un canapé, la troisième sur un pouf, tandis que, debout, le dos appuyé contre la cheminée, Robert Brunel, calme et froid, regardait Marius Baudou qui, sortant de sa bouche un énorme cigare, l'interpellait avec vivacité. André de Nozal, placé près de Mlle Leverdier, venait de se lever, agité, un peu fébrile même; il s'apprêtait à prendre part à la discussion qui ne pouvait manquer de reprendre.

— Qu'est-ce que je disais? murmura Valmont. Ils vont recommencer leur exercice de figaros mondains. Gare dessous. Moi, je me mets à l'abri. Qui m'aime me suive!

Et il alla se tapir dans un coin éloigné.

— On vous suit d'abord, on vous aimera peut-être ensuite, dit Rolande.

— Je ne fais pas cette distinction, mademoiselle, et je vous suis, déclara galamment Stéphane Ballart.

Hortense Valmont n'était pas de leur avis.

— Je veux les écouter. Il faut bien passer le temps.

Elle alla s'asseoir dans un fauteuil placé près de la baie qui séparait les deux pièces. Elle était libre ainsi de ne rien dire, ce qui lui agréait fort, et elle prendrait de la discussion ce qui lui en plairait.

Provoqué par l'apostrophe de Baudou, Brunel ne se déroba point. Il répondit :

— La revanche! Comme si quelques enfants de plus ou de moins pouvaient avoir une influence pour une telle question! Puis, vraiment, à voir ce qui se passe en ce moment, c'est bien de la revanche qu'il s'agit! On en parle encore, mais on n'y pense plus.

Ces mots mirent le feu aux poudres. A partir de ce moment la discussion devint âpre, serrée. L'un n'avait-il pas à défendre son parti, l'autre ses idées?

— Que savez-vous des projets du gouvernement? dit Baudou.

— Je n'en sais rien, répliqua Brunel, et là-dessus je suis aussi bien renseigné que tous les Français, y compris le gouvernement. A qui ferez-vous croire qu'il ait des projets de revanche? Il ne parle que de la paix, de la paix qu'il faut maintenir à tout prix, et il prépare une nouvelle exposition universelle. Ce serait lui supposer une incohérence surnaturelle que de penser qu'il troublera lui-même cette foire gigantesque à laquelle il convie tous les peuples de la terre.

— Et s'il cache son jeu?

— Pauvre jeu et pauvres cachotteries. Au reste, ce n'est pas de son attitude pacifique que je blâme le gouvernement : elle lui est imposée par la situation; qu'il s'en rende compte ou non, son inaction est sage. Nous avons été battus en 1870; ce qui a suivi chez nous la défaite a été plus terrible encore, et nous a

mis, pour longtemps, peut-être pour toujours, dans un état d'infériorité irrémédiable.

Mlle de la Senonche, Baudou, Nozal protestèrent en même temps.

— Point du tout. C'est inexact...

— Vous calomniez la France et le gouvernement qu'elle s'est choisi!...

— Au contraire! 1870 nous a ouvert les yeux!...

— Permettez que je réponde, dit Brunel.

Ses adversaires ne lui en laissaient guère la facilité. Le bruit des paroles se croisant attira l'attention de la comtesse de Figuérol. Heureuse d'échapper aux redoutables discours du Flamand qui l'accaparait sans retenue, elle se rapprocha du théâtre de la lutte.

— Eh quoi! que se passe-t-il?

Sa présence calma les ardeurs excitées. En quelques mots, Mme Toury la mit au courant.

— La question est intéressante. Laissons M. Brunel développer ses raisons.

Profitant du silence ainsi obtenu, Brunel, posément, reprit :

— Dans le cours de notre existence en tant que nation, il nous est malheureusement arrivé plus d'une fois d'être vaincus : c'est le sort commun des batailles que tour à tour la victoire favorise tantôt l'un, tantôt l'autre des adversaires ; mais jamais nous n'avons accepté notre défaite : nous l'avons subie, frémissants, et plutôt que de nous incliner devant la force brutale, nous avons attribué... Et quand je dis « nous » j'ai tort. Rendons à nos ancêtres ce qui leur est dû. — Nos pères, dis-je, ont préféré attribuer en ce cas leur défaite à la trahison, à la puissance du nombre, à l'injustice de la fortune, au besoin à la colère de Dieu! Ils conservaient la foi dans les destinées du pays. Certes, quel siècle fut plus fécond en revers, en défaites humiliantes, que le dix-huitième siècle pendant

le règne de Louis XV? Mais si l'empire du monde matériel échappa alors à la France, l'empire du monde moral lui resta tout entier : elle continua à triompher par les idées. C'est le livre et non plus le canon qui est devenu son arme, et ses représentants gagnent encore des batailles sur un autre terrain. Après 1815, même phénomène. Si vous pouviez interroger les Marie-Louise de 1814, les vieux grenadiers de Waterloo, et tout le peuple français dont ils étaient l'incarnation et l'image, soyez certains qu'ils vous répondraient : « Battus, oui, déchus, non. » Aussi, après l'épopée guerrière vient l'explosion littéraire, scientifique, artistique. Le génie français éclate et domine le monde...

— Qu'est-ce que cela prouve, sinon que la France a un ressort étonnant, et sait réparer ses brèches? interrompit Nozal d'un ton passablement dédaigneux. Vous vous réfutez vous-même.

— L'argument me paraît topique, ajouta Baudou avec suffisance.

Brunel laissa échapper un geste de lassitude. Etait-ce vraiment la peine de continuer à discuter avec des gens qui le comprenaient si mal? Un encouragement sur lequel il était loin de compter lui vint alors, qui lui rendit toute son ardeur.

— Laissez M. Brunel achever son raisonnement, dit Mlle Leverdier. Il n'en a encore exposé que la moitié; je suis curieuse d'entendre la suite.

Heureux de cette approbation, Brunel remercia par une inclinaison de tête, tandis que Nozal se redressait avec vivacité et s'approchait de Suzanne.

— Je croyais être en communion d'idées avec vous, murmura-t-il en se penchant vers la jeune fille. Vous m'avez dit que vous aimiez les patriotes...

— Ecoutez, se borna-t-elle à répondre, désireuse d'éviter toute discussion en ce moment.

Nozal se le tint pour dit, mais sa mauvaise humeur

s'en accrut, et il se promit de saisir toutes les occasions propices pour la manifester hautement contre celui qu'il accusait en dedans de lui-même d'être la cause de sa mésaventure.

Mlle Leverdier avait repris son attitude attentive; le coude appuyé sur le genou, elle soutenait de la main son menton, et son clair et beau regard se dirigeait avec une admirable expression d'intelligence vers Brunel. Celui-ci se sentit animé d'un feu nouveau. Bien qu'en parlant, il s'adressât tour à tour à chacune des personnes présentes, en réalité il ne parlait plus que pour une seule.

— Après 1870, le changement est complet. Nous avons bien un traître et des incapables à jeter en pâture à la férocité de la foule, mais cet exercice ne suffit pas aux grands chefs qui dirigent alors les destinées de la patrie. Au lieu de se borner à dire — ce qui est vrai — que nos armées ont été écrasées sous le nombre, et que nos généraux étonnés n'ont pas su tirer parti des éléments excellents mis dans leurs mains, non pas peut-être pour vaincre, mais pour balancer plus longtemps la victoire, nos grands chefs s'humilient devant le vainqueur et humilient la nation avec eux. Ils font publiquement sur notre poitrine un *meâ culpâ* universel. C'est bien fait si nous avons été battus; nous le méritions trop. Dociles à ces voix, nous redevenons, sans nous en douter, la nation chrétienne, en ce sens seulement que nous confessons nos fautes et implorons notre pénitence; et vite, hantés par la supériorité de nos vainqueurs, nous ne pensons plus qu'à imiter l'Allemagne, la féconde, la puissante Allemagne. Avec un zèle inouï, nous cherchons à nous débarrasser de quelques-uns de nos défauts, — que nous avons gardés, — et de toutes nos qualités, — que nous avons perdues. Qui nous a battus? Le maître d'école allemand, répète-t-on à satiété. La réponse fait for-

tune et se répand comme un fléau. Aussitôt de nous mettre à copier l'Allemagne, et à élever le maître d'école, le fameux maître d'école sur un piédestal. Le voilà trouvé, le vengeur futur!...

— Seriez-vous donc partisan de l'ignorance? demanda Marius Baudou.

— En aucune façon, monsieur, et, si la chose dépendait de moi, je ne la tolérerais pas même chez les députés. Mais je ne confonds pas la science avec le professeur; je me bornerai à vous faire observer que, tandis que de l'autre côté du Rhin on ne parle aux enfants que de la vieille Allemagne, qu'on éveille leurs imaginations par le récit de ses antiques légendes, de ce côté-ci on s'abstient de parler de la vieille France, et on enseigne que notre nation est sortie depuis peu des ténèbres. Il y a sur ce sujet fécond un tas de petits manuels ridicules très en usage, qui font la naissance de la France contemporaine de l'institution de la guillotine.

Nozal intervint vivement :

— Oui, je le sais, il est de mode aujourd'hui chez certaine école littéraire de regretter l'ancien régime et d'attribuer tous nos maux à la Révolution! Vous êtes un dilettante. Vous ne l'auriez peut-être pas été si vous aviez vécu dans ces temps que vous admirez... de loin.

— Mon Dieu, mon cher Nozal, dans ces temps on voyageait par le coche de terre ou le coche d'eau, on ignorait la vapeur et le télégraphe, les habitations manquaient de confortable, et cependant il y avait des gens qui se trouvaient fort heureux et qui ne croyaient être privés d'aucune des commodités de la vie. Est-il bien malaisé de se figurer que ces mêmes gens ne souffraient pas trop de l'état politique qui vous fait horreur, à vous qui avez reçu une autre éducation, une autre instruction? Est-ce une raison pour nier ce que

ces gens ont fait de bon et de grand ? Et ne serait-il pas beaucoup plus intelligent et surtout beaucoup plus juste de montrer l'esprit de sacrifice, de dévouement et d'héroïsme qui a animé les générations disparues de notre race, plutôt que d'aller nous chercher des modèles hors frontières ? Regrette-t-on l'ancien régime parce que l'on s'efforce de le juger avec impartialité ?

— Votre impartialité, monsieur, s'applique-t-elle aussi à la Révolution ? demanda Baudou.

— Il faut le croire, car ce serait une impartialité de nature singulière que celle qui s'appliquerait à telle époque et non à telle autre.

— Je serais curieux de savoir ce que vous pensez de la Révolution.

— J'espère vous satisfaire en deux mots : j'en admire les résultats, j'en désapprouve les moyens.

— Il est certain que la Révolution a eu des procédés plutôt vifs, dit Nozal, et sur ce point je ne crois pas que personne la loue.

— Distinction subtile, déclara Baudou. Est-ce qu'on reproche à un général victorieux les soldats qu'il a fait tuer ? Vous êtes encore de ces esprits timorés qui reculent devant les grands moyens ! Tout se tient et s'enchaîne dans la Révolution ; il faut tout accepter ou tout rejeter.

— Avec une pareille théorie, monsieur, reprit Brunel, je sais d'avance ce que vous pensez de l'ancien régime. De lui, vous rejetez tout, de même que vous acceptez tout de la Révolution. C'est une opinion très simple, en effet...

— Ce n'est pas, en tout cas, une opinion de dilettante et je m'en flatte.

— N'est pas dilettante qui veut...

Comme il arrive souvent en pareille occurrence, la discussion déviait; elle courait un autre risque, celui de dégénérer en querelles particulières.

La comtesse de Figuérol flaira le danger.

— Vous vous égarez, mes amis. M. Brunel nous avait promis une démonstration et le voilà, au lieu de marcher au but, occupé à tirailler de droite et de gauche.

— Vous avez grandement raison, madame, dit Brunel. Je reviens à la question. Aussi bien est-elle plus importante que les petites broutilles dont nous nous sommes embarrassés un instant.

Il hésita toutefois quelques secondes avant de reprendre la parole.

— Il me semble, fit-il en souriant, que je suis bien encombrant ce soir. Ce n'est pourtant point mon habitude. J'ai peur d'abuser de la bienveillance qu'on paraît me témoigner...

— Un vilain mot, Brunel, dit Mme Toury, de sa voix nette et franche. Retirez le « paraît » qui est méchant sans être vrai : double défaut.

Tout le monde s'unit à cette protestation, et Brunel constata que Mlle Leverdier n'était point une des moins empressées à s'y joindre. Ce lui fut un précieux encouragement.

— Une nouvelle preuve de cet esprit servile d'imitation que je vous signalais tout à l'heure se montra dans la réorganisation de nos forces militaires. Nous avions une armée que la guerre elle-même avait prouvée excellente, mais trop peu nombreuse : que fallait-il faire? Lui garder ses qualités et lui ajouter le nombre; toutefois on ne pouvait, si l'on augmentait son effectif de toute la partie masculine de vingt à quarante-cinq ans, obliger chaque citoyen à passer sept années sous les drapeaux : c'était compromettre la vie ordinaire de la nation et lui imposer des charges écrasantes. De bons esprits proposèrent de garder notre ancienne organisation, seulement en mettant à exécution cette fois la loi qui établissait une armée de seconde ligne,

de qualité inférieure, mais de quantité supérieure à la première armée. Une comparaison connue servait de démonstration à cette vérité qu'on aurait par là le plus merveilleux instrument de guerre. L'armée, disait-on, doit ressembler à une lance. La lance n'est pas tout en fer, elle serait trop pesante; ni tout en bois, elle serait trop faible; elle a une pointe en fer qui permet la violence du premier choc ; le trou une fois fait, le bois suffit pour suivre et seconder le fer. C'était là une organisation propre aux qualités de notre race; oui, mais les Allemands, plus lourds, plus tenaces que nous, étaient autrement organisés. On copia leur système, — et aujourd'hui nous possédons une cohue militaire plutôt qu'une armée.

— Et l'égalité, qu'en faites-vous? dit Baudou. Est-ce que tous les citoyens, égaux devant la loi, ne doivent pas le même temps de service à leur pays?

— Une armée, monsieur, ne me semble pas un objet destiné à mettre en pratique les qualités du système égalitaire. A ce compte-là, l'armée-type, suivant votre doctrine, serait celle où chaque individu serait tour à tour soldat, capitaine et général. Passons ; le procès est jugé... Je poursuis ma démonstration. Bien ou mal, notre armée est organisée, et toute notre mobilisation est établie en vue d'une guerre sur les Alpes et dans les Vosges. Ceci fait, nous nous tournons d'un autre côté. Il y a d'autres peuples à imiter, les Anglo-Saxons, notamment. Admirables, les Anglo-Saxons! Ils se répandent sur la terre comme un ulcère qui ronge tout. Il faut que nous rongions aussi quelque chose, et, cette résolution prise, nous envoyons des braves gens, des hommes de cœur exposer un peu partout leur santé et leur vie dans des pays très lointains où il y a des fièvres à conquérir. Seulement, là, nous risquons de nous trouver en face de nos modèles du second système, les Anglo-Saxons : nous n'oublions qu'une

chose, c'est de nous mettre en état de faire échec à leur mauvais vouloir certain. Notre politique devient double. Nous sommes armés jusqu'aux dents contre l'Allemagne avec qui nous cherchons à vivre en paix, et complètement désarmés vis-à-vis de l'Angleterre devenue notre rivale en cent points du globe.

— Il nous faut bien des colonies cependant! s'écria Baudou toujours sur la brèche, car il se croyait personnellement attaqué, se souvenant qu'il avait eu à diverses reprises la responsabilité de gouverner la France.

— Peut-être nous faudrait-il aussi des colons.

— On commence à en trouver, monsieur. Un de mes fils, qui a pris la carrière coloniale, me le disait tout récemment encore.

— Mes compliments, monsieur. Et peut-on vous demander où se trouve en ce moment monsieur votre fils ?

— Mais à Paris. Il est chef de bureau au ministère des colonies.

On ne put s'empêcher d'accueillir par un sourire la naïveté de l'aveu.

— Vous pratiquez, monsieur, reprit Brunel, la vraie méthode française de colonisation. Les Anglo-Saxons seront encore longtemps nos maîtres sur ce point. Nous ne leur avons encore pris que leur système d'éducation à l'américaine pour les jeunes filles. Car, nous n'imitons pas seulement à l'est et au nord, nous imitons à l'ouest, nous imitons aussi au sud. Depuis quelque temps n'a-t-on pas introduit chez nous les plaisirs espagnols, les combats de taureaux, contre lesquels je ne saurais assez protester! C'est un spectacle barbare qui engendre la lâcheté souvent, la cruauté toujours. Mais tout ceci n'est rien à côté de ce qui me reste à dire. C'est dans le domaine intellectuel, le domaine vraiment supérieur celui-là, que notre

humilité est plus grande et plus lamentable encore!

Brunel s'arrêta une seconde. Une ardeur étrange brillait dans ses yeux. Il parlait avec un tel accent de conviction que, petit à petit, chacun se sentait pénétré de la gravité du débat engagé. Ce n'était plus un jeu d'esprit, un déballage de paradoxes, un amusement pour mondains et snobs. On l'écoutait avec attention; il poursuivit :

— Allez dans nos théâtres de musique, dans nos concerts; qu'entendez-vous? De la musique étrangère, principalement de la musique allemande : tout semble aujourd'hui voué à Wagner.

— Wagner est un génie, s'écria Mlle de la Senonche. Est-ce qu'il y a des frontières pour ces hommes-là?

— Le patriotisme n'a rien à voir dans les questions d'art, ajouta Nozal, venant à la rescousse.

Le Flamand, à qui la cause des étrangers n'était pas indifférente, approuva :

— Le génie est de tous les pays.

Négligeant ses autres contradicteurs, Brunel adressa sa réponse à Mlle de la Senonche.

— Loin de moi la pensée de nier le génie de Wagner, non plus que celui de l'école allemande, mademoiselle. Qu'on m'entende bien : ce sont des maîtres et je le proclame volontiers, seulement leur génie est un génie allemand ; il a les mérites propres à la race, il en a aussi les défauts, et le malheur est que nous finissons par ne plus voir ceux-ci à force de nous intoxiquer de ses productions. Son influence se fait terriblement sentir sur notre jeune école, et je n'ai plus d'espoir que dans l'ennui formidable qui se dégage des œuvres de ses imitateurs pour nous guérir et réveiller le goût français.

— Vous êtes sévère pour notre école contemporaine, dit Mlle de la Senonche d'un ton piqué. Croyez-

vous donc que si nos musiciens ne s'inspiraient pas des grandes leçons données par Wagner, car tous ne l'imitent pas, quoi que vous en pensiez, croyez-vous que leurs œuvres seraient supérieures à celles qu'ils composent ?

— Je n'en sais rien, mademoiselle ; ce que je veux dire, c'est que nos musiciens, pour lutter avec leurs terribles rivaux d'outre-Rhin, cherchent à leur emprunter leurs armes, j'entends par là leurs procédés, au lieu de se servir des qualités propres à notre race française, qualités qui sont la clarté, la gaieté, l'esprit. Je ne veux donc pas dire que, livrés à leur seule inspiration, nos musiciens, au lieu de devenir des esclaves du dieu Wagner, seraient tous devenus des hommes de génie ; non, mais du moins ils seraient restés des hommes de talent, nous intéressant, nous amusant avec une musique pimpante et légère, faite de charme et de grâce, au lieu de se perdre dans le vague et le nébuleux, dans les pitoyables contrefaçons d'outre-Rhin, et de nous assommer avec toute la défroque du Walhalla, du Rheingold ou de l'Anneau des Niebelungen !

— Vous préférez les ariettes, les notes piquées, et tout le fatras italien ?

— Non ; je n'approuve pas plus que vous la virtuosité, ni toutes ces cascades vocales que le mauvais goût de la première moitié du siècle a imposées aux compositeurs désireux d'être applaudis à tout prix. Mais je veux restituer à nos maîtres français ce qu'on leur refuse à tort. Il semble, à entendre nos pontifes d'aujourd'hui, que Wagner le premier a découvert que la musique devait être en rapport avec les paroles ; eh bien, un musicien français a exprimé cela longtemps avant lui. C'est Rameau, quand il déclarait modestement qu'il s'efforçait d'imiter le grand Lulli non en copiste servile, mais en prenant comme lui la simple et belle nature pour modèle.

— Vous admirez dans Rameau ce que vous blâmez dans Wagner, reprit Mlle de la Senonche.

— Je rends à chacun ce qui lui appartient, et, si vous permettez que j'aille jusqu'au bout de mon opinion, j'ajouterai qu'autant je comprends la théorie de Rameau dans ses applications, autant je suis rebelle aux modèles qu'a laissés Wagner de sa théorie.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Que Rameau me peigne l'amour et la douleur dans *Hippolyte et Aricie*, je puis me rendre compte si son chant éveille en moi des sensations d'amour et de douleur; nous sommes dans l'humanité, lui et moi. Mais que Wagner s'efforce de me traduire les sentiments qu'éprouve un Dieu obligé de condamner sa fille parce qu'elle a obéi au vœu de sa pensée en infraction à l'ordre donné par sa parole, comme dans *la Valkyrie*, que voulez-vous que j'en pense? Wotan est en dehors de l'humanité, la musique doit en sortir pareillement, et moi j'y reste. Il nous faudra une rude bonne volonté pour nous entendre.

— Et votre bonne volonté est sans doute employée ailleurs ; décidément, je vois que vous n'aimez guère les musiciens. Je pourrais cependant vous citer des noms que la faveur publique accueille autrement que vous.

— Je ne discute pas des individualités, mademoiselle, je discute une tendance; et, si je vous ai paru sévère dans mes appréciations, à propos des musiciens, je le suis tout autant s'il s'agit des artistes et des écrivains. Je voudrais que ceci fût mon excuse auprès de vous. La tendance, ici, est la même. A la suite de Wagner, l'invasion du Nord s'est continuée. Entendez nos critiques, et ceux qui veulent paraître connaisseurs en l'espèce : quels sont les génies qu'on loue à cette heure? Tous les cerveaux brumeux des pays froids, Tolstoï, Ibsen, Hauptmann et d'autres aux

noms plus barbares encore, si bien que je renonce à les prononcer. Gens de talent, je ne le nie pas, mais, je le répète, de talent russe, suédois, norvégien, allemand... La voilà, la seconde invasion plus terrible que la première, car, pour celle-ci, on a mis la main à la poche et l'on a libéré le territoire; pour celle-là, on l'accueille, on la paye, et elle s'établit en maîtresse en France. N'est-ce pas humiliant pour nous?...

Nozal se leva vivement. Les lèvres frémissantes, il parla.

— C'est trop fort. Je trouve étrange vraiment le reproche que vous nous adressez. Permettez-moi de vous rappeler qu'aux époques que vous-même avez citées comme des époques où la France, vaincue par les armes, conservait toute son influence morale sur le monde, les hommes qui n'étaient point des sots, je crois, ont introduit dans la littérature de notre pays, au dix-huitième siècle, Shakespeare, au commencement de ce siècle, Gœthe, Byron...

— Oui, répliqua Brunel, des génies, ceux-là, qu'on admirait, qu'on saluait, qu'on ne copiait pas. On ne s'humiliait pas devant eux : on les priait de venir en France comme dans leur vraie patrie. On les conquérait, on n'était pas conquis. On s'efforçait de prendre dans leurs œuvres d'une humanité supérieure ce qui pouvait s'assimiler au génie français ; on n'essayait pas de leur assimiler le génie français. Nous empruntions, mais nous étions riches par nous-mêmes. Il suffit pour s'en convaincre de citer des noms, qui sonnent à nos oreilles comme des noms de victoire. Au dix-huitième siècle, Voltaire; au commencement de ce siècle, Lamartine, Victor Hugo, Musset... Et cela suffit pour défendre l'esprit français, je suppose? C'est qu'alors nous n'avions pas encore, ce qui est aujourd'hui notre faiblesse pour ne pas dire notre honte, des âmes de vaincus!

La conviction puissante qui animait Brunel, quand il prononça ces paroles, le transfigurait pour ainsi dire. Il était beau, alors, avec ses cheveux drus coupés en brosse, sa barbe touffue taillée en pointe, qui encadrait son visage énergique, et sa voix sortait avec des notes graves et pénétrantes.

Ces mots «âmes de vaincus» résonnèrent différemment aux oreilles des assistants. Mme Toury et Mlle Leverdier approuvèrent sans réserve, avec vigueur ; Mlle de la Senonche, vexée de ce qu'elle regardait comme une injure personnelle, protestait; quant à Marius Baudou, il était furieux et traduisait son opinion par de violentes dénégations. Nozal, plus maître de lui extérieurement, éprouvait un dépit profond, moins cependant parce qu'il se sentait visé par l'accusation si nette et si terrible portée par Brunel contre toute sa génération, que parce que son adversaire avait obtenu un incontestable succès devant Suzanne Leverdier.

La comtesse de Figuérol était toute surprise de la part qu'avait prise Brunel à la discussion, contrairement à ses habitudes ; cela dérangeait son programme, car, bien que non écrit, chacune des réceptions de la vieille dame avait son programme fixé à l'avance, et, ce soir-là, Brunel ne figurait que comme comparse. Elle ressentit quelque contrariété de voir Baudou, le grand favori, rejeté à l'arrière-plan, et Nozal, le second favori, réduit à briller d'un éclat fort amorti. Elle craignit que ces messieurs, peu accoutumés à ces interversions de rôles, n'en reportassent la faute sur la maîtresse de maison et ne lui en tinssent rigueur; elle s'efforça de réparer l'erreur du hasard. Indifférente aux opinions exprimées devant elle, uniquement préoccupée des personnalités, elle prit parti contre le trouble-fête.

— Je vois, dit-elle de sa petite voix flûtée qui domina le bruit et suspendit le cours des ripostes et des invectives, je vois que la parole a été donnée au paradoxe.

En toute autre occasion, Robert Brunel eût sans doute été le premier à blaguer les idées émises par lui, soit par dédain de ces idées, soit plutôt par dédain de l'auditoire; mais la flamme patriotique l'animait, flamme qu'encourageaient de bien précieuses approbations. Il ne déserta pas la lutte.

— Paradoxe, si vous voulez, répondit-il, à la condition d'admettre que le paradoxe est la vérité de l'avenir, celle que tous ne voient pas aujourd'hui.

— Alors, dit Nozal, nous sommes des aveugles? Vous seul avez de la clairvoyance?

— Je ne suis pas le seul à voir clair, — ni même le seul à le dire. Mais c'est le rôle des Cassandres de n'être pas écoutés.

Mme de Figuérol crut trouver un joint pour couper court à la discussion, qui allait trop loin à son gré.

— Vous ne vous plaindrez pas, mon cher monsieur Brunel, de n'avoir pas été écouté. Ces messieurs ont été admirables, vous laissant la parole tant que vous l'avez voulu...

— Si donc j'en ai abusé, c'est à leur longanimité que vous devez vous en prendre, mesdames, riposta Brunel. Je remercie de l'avis indirect qui m'est si spirituellement donné, et je me tais.

— Vous prêtez à mes paroles un sens qu'elles n'ont pas, reprit Mme de Figuérol. Je n'ai nullement eu l'intention de vous imposer le silence.

— Suzanne et moi aurions protesté de toute notre force, s'écria Mme Toury.

— Certainement, ajouta Suzanne.

— Il est bon, d'ailleurs, que ces choses soient dites, dit Marius Baudou, d'un ton d'ironie pesante qui ca-

drait avec sa massive personne. Je ne me doutais guère que nous avions des âmes de vaincus; ni vous non plus, Nozal, n'est-ce pas?

Nozal saisit le prétexte pour railler :

— Ça va me faire du tort dans le monde. Je n'oserai plus avouer que j'admire Ibsen, Tolstoï, et les autres aux noms barbares...

— Je serais désolé, répliqua Brunel, de vous empêcher de les imiter.

— J'en sais qui imitent de moins bons modèles...

L'ancien ministre ne lâchait point sa proie :

— Comment n'avez-vous pas l'idée de proclamer de haut ces vérités que vous venez de découvrir? A votre place, monsieur Brunel, je n'aurais de repos qu'après les avoir dites à la France.

— D'où voulez-vous que je les proclame? demanda Brunel.

— La tribune est libre.

— Ah! oui, m'adresser aux députés! Ils me traiteraient de réactionnaire et de clérical.

— Je ne jurerais pas qu'ils auraient tort.

— Qu'est-ce que je disais? Mais je leur fais encore trop d'honneur; ils ne m'écouteraient même pas et étoufferaient ma voix sous les bruits de pupitres et les cris d'animaux.

— Ils ont des âmes de vaincus! ricana Nozal.

— Ils ont en plus des cerveaux d'imbéciles. D'ailleurs la chose n'est pas pour étonner : « La tendance du gouvernement représentatif incline à la médiocrité. »

— Vous êtes rempli d'aphorismes : c'est le jour du déballage.

— Celui-là n'est pas de moi, mon cher Nozal, mais bien de Stuart Mill, un homme de quelque valeur intellectuelle. Moi, je ne me serais probablement pas exprimé si poliment.

— Vous êtes dur pour vos contemporains! Heureusement, il y a des exceptions; la France possède encore des esprits victorieux... un tout au moins, celui qui vient de parler si bien.

— Votre petite épigramme ne m'atteint pas, car je ne prétends nullement valoir mieux que les hommes de mon temps; la seule différence qu'il y ait entre eux et moi, c'est qu'ils ne se doutent pas de leur infériorité, tandis que moi, j'ai conscience de la mienne. Il y a cent ans, la situation de la France était à peu près semblable à celle d'aujourd'hui; toutefois, les âmes étant autres, chacun appelait de ses vœux le chef qui manquait pour incarner les bonnes volontés latentes, mettre en valeur les énergies ignorées; le chef alors se trouva.

— Merci de vos souvenirs, de vos hommes providentiels! clama Baudou d'une voix tonnante. Vous souhaitez donc revoir l'invasion maudite?

— Autant que vous, plus que vous peut-être, répliqua Brunel, s'efforçant de cacher sous un calme voulu l'émotion qui l'agitait, je souhaite que nous ne connaissions plus les douleurs de l'invasion! Mais êtes-vous donc assurés de ne plus les connaître parce que vous n'avez plus de ces hommes providentiels qui vous font peur? Dans ce cas, qu'attendez-vous pour entrer en campagne? La défaite de 1870 est-elle effacée? N'avez-vous pas eu tout le temps qu'il vous fallait pour préparer la revanche? Allons, agissez! Qu'on vous voie enfin à l'œuvre!

— On choisit son moment.

— Et, en attendant, on s'efface, on se fait humble! On ne subit pas d'invasion, non, mais on subit la diminution de son patrimoine d'honneur. Parbleu! Vous n'avez plus à redouter d'invasion : vous la rendez inutile!

Cinglées par cette apostrophe véhémente, les passions déchaînées éclatent. Le vernis de politesse et de

courtoisie que donne l'usage du monde craque de toutes part, et laisse la place aux sentiments naturels; on se lève on discute; tous crient à la fois. La parole de Brunel a réveillé les cœurs et arraché les esprits à leur inquiétude somnolente. Valmont et sa femme, Rolande de Sassenage, Stéphane Ballart eux-mêmes se sont rapprochés, et se mêlent aux conversations, sans bien savoir ce dont il s'agit, car ils n'ont entendu que la fin de la discussion; mais la confusion est telle qu'ils n'en sont guère gênés et ne gênent pas davantage leurs interlocuteurs. Marius Baudou, indigné, se promène de salon en salon, tirant de fortes bouffées de son cigare, et lâchant des imprécations contre les contempteurs du régime qui l'a fait cinq fois ministre; il est suivi par Mlle de la Senonche. Celle-ci ne perd pas la carte, et renchérit sur ses propos; elle tient à être bien vue d'un homme qui peut lui donner un bon coup d'épaule pour faire recevoir son opéra dans un théâtre subventionné. Mme de Figuérol est navrée au fond du cœur, mais elle cherche à cacher sa déconvenue et surtout à calmer ses hôtes. Le Flamand ne la quitte pas, et, avec une insistance comique, un empressement maladroit, l'accable de compliments :

— Quelle soirée! Comme on reconnaît la belle France, la noble nation! Ces combats d'esprits supérieurs sont admirables!...

Sec, pincé, Nozal cause avec Mme Toury et Mlle Leverdier; il exhale son mécontentement, sa surprise de les voir, elles, si intelligentes, approuver des théories rétrogrades, s'associer à des déclamations spécieuses et vides, prendre parti contre la vérité pour les rancunes d'un raté...

— Que voulez-vous, mon cher ami? répond Mme Toury; les femmes ne savent pas raisonner, apparemment; elles obéissent à des impulsions. Il ne faut donc pas nous en vouloir de nos opinions.

— C'est extraordinaire! c'est fou! répéte-t-il avec véhémence.

— Ne nous accablez pas! dit en souriant Mme Toury.

— Plaignez-nous plutôt, ajoute Mlle Leverdier.

— Vous me faites beaucoup de peine...

Suzanne ne répond que par un geste vague, qui peut s'interpréter aussi bien comme exprimant un regret ou simplement de l'indifférence; puis, lentement, se tourne à demi, hésite une seconde, s'éloigne et passe dans un salon à côté, où Brunel s'est réfugié loin des cris, et où tranquillement il allume une cigarette.

Nozal n'a rien perdu du mouvement.

— Vous voyez, dit-il à Mme Toury : elle va rejoindre Brunel.

— Je le vois, mon ami.

— N'est-ce pas inconvenant? Là, sous mes yeux?

— Là, sous vos yeux, il ne peut rien se passer d'inconvenant. Réfléchissez donc un peu.

— C'est que je l'aime!

— Vous avez raison de l'aimer, mais votre amour aurait tort de se montrer tyrannique. Suzanne est une fille intelligente qui pense par elle-même. Réjouissez-vous de la voir se passionner ainsi pour des questions d'un haut intérêt, et dites-vous qu'il vaut mieux se tromper en de pareilles matières que d'y rester indifférent.

— Cependant elle n'a pas pu ne pas remarquer que Brunel était singulièrement agressif? qu'à plusieurs reprises il m'a visé très nettement?

— Elle a pu remarquer aussi que vous ne vous priviez pas d'allusions très personnelles à votre contradicteur. Il en est ainsi dans toute discussion un peu vive, et je vous avoue que l'ardeur des combattants me fait trouver plus de charme au combat, surtout lorsque je sais que, tant morts que blessés, les adversaires se porteront très bien à la fin des hostilités.

— Si j'étais sûr d'être aimé!...

— Vous n'êtes pas sûr de ne l'être pas; c'est déjà un grand point.

— Vous vous moquez de moi; vous n'êtes guère gentille... Je suis jaloux; ne me poussez pas à quelque esclandre.

— Quel esclandre, grand Dieu?

— Je ne *les* vois pas, mais je sens qu'elle lui parle, qu'il lui répond...

— Mon pauvre Nozal, vous êtes fou. Voudriez-vous donc qu'il ne lui répondît pas?

— Je voudrais l'en empêcher, oui.

— Voyons, calmez-vous. Et, si vous êtes encore assez raisonnable pour suivre un bon conseil, gardez-vous de donner aux gens l'idée de faire ce qui vous déplaît, en manifestant si crûment votre déplaisir.

— Vous avez raison, je suis un peu nerveux...

— Venez avec moi dans ce petit coin; nous bavarderons de ce qui vous tient au cœur, jusqu'à ce que vous soyez tout à fait calmé; je ne vous lâche plus...

Nozal la suivit à regret; il sentait qu'il eût été ridicule de se comporter en mari jaloux, alors qu'il n'était même pas un fiancé accepté. Il s'efforça d'oublier son courroux, en parlant d'*elle* avec la bonne Mme Toury, indulgente aux amoureux...

Pendant ce temps, Mlle Leverdier et Brunel étaient en présence.

La jeune fille fixa sur son ancien ennemi le clair regard de ses beaux yeux noirs.

— Recevez tous mes compliments, dit-elle. J'avais des préventions contre vous, je ne le cache pas; vous venez de les dissiper pour toujours. Voulez-vous que nous soyons amis?

Avec un geste empreint d'autant de franchise que de grâce, elle lui tendit la main.

Il la saisit vivement et la pressa dans sa main qui tremblait légèrement.

— Je le veux d'autant plus que depuis quelque temps déjà j'éprouve pour vous une profonde et respectueuse sympathie, répondit-il.

— Comme c'est curieux que nous ayons commencé tous deux par l'antipathie!

— Ce mauvais début a du moins sauvé notre amitié de la banalité.

— Avouez qu'il y a un peu de votre faute si, tout d'abord, on vous juge assez mal? Vous prenez plaisir à vous faire méchant, plus méchant que vous n'êtes.

— Je vois que votre amitié ne pèche pas par l'indulgence; je ne crois pas être méchant si peu que ce soit.

— Ces messieurs, qui essayaient tout à l'heure de vous tenir tête, ne seraient probablement point de cet avis.

— Ai-je été méchant vis-à-vis d'eux? On m'attaquait, je me défendais. J'ai peut-être été trop loin?

Il ajouta, sur un ton subitement devenu froid :

— J'aurais dû ménager une personne à qui vous vous intéressez.

— Je ne sais à qui vous faites allusion. Je m'intéressais surtout à la discussion. Je n'avais jamais réfléchi à toutes ces choses que vous nous avez dites, et cependant, à mesure que vous parliez, je sentais confusément ma pensée se mettre à l'unisson de la vôtre. Il n'y a que votre conclusion que je trouve dure, cruelle pour la France comme pour nous. Etes-vous bien certain d'avoir raison en étant aussi pessimiste?

— Hélas! mademoiselle, j'ai même peur de ne l'être pas assez.

— Oh! nous ne sommes pourtant pas encore tombés si bas!

— Il suffit que nous soyons au bord de l'abîme, si notre aveuglement doit nous y faire rouler. Je com-

prends toutefois que vous ne partagiez pas mes convictions sur ce point, mes craintes, si vous préférez ce mot-là. Vous êtes jeune, mademoiselle, et vous n'avez pas vu ce que j'ai vu. Supposez que l'on vous montre deux hommes placés à la même hauteur sur le flanc d'une montagne; vous pourrez penser que leur situation est pareille, mais, si vous aviez regardé depuis plus longtemps, vous vous seriez aperçue que l'un monte et que l'autre descend; il vous serait facile de prévoir que, chacun suivant l'impulsion reçue, l'un finira par se trouver au sommet, l'autre en bas. Or, moi, j'ai assisté au début de la dégringolade; ce qui vous semble le point final n'est pour moi qu'un point d'arrêt momentané.

— Vous seriez décourageant si votre exemple même ne prouvait qu'il n'y a pas en France que des âmes de vaincus.

— Vous me faites la part trop belle, mademoiselle, et j'ai scrupule à accepter les éloges que me prodigue votre enthousiasme. Théoriquement, peut-être, je ne suis pas une âme de vaincu; pratiquement, qu'ai-je fait, que fais-je pour mon pays? Impuissant à agir...

— La parole équivaut parfois à l'action; vous dénoncez le mal que vous avez découvert. Criez les remèdes qu'il faut employer pour le détruire.

— Les remèdes sont nombreux; ce qui manque, c'est le médecin.

— Le malade averti finira bien par l'appeler.

— Et si le malade ne veut pas guérir parce que le remède lui paraît amer? Et si le malade ne se croit pas malade? Vous parlez avec l'ardeur de la jeunesse, et la foi dans la force des idées généreuses est encore vivante chez vous; lorsque, comme moi, vous aurez vu l'inutilité des efforts pour remonter un courant, vous comprendrez mieux pourquoi on se lasse de ces efforts inutiles. C'est ce qui peut vous expliquer pourquoi vous

ne m'aviez pas encore vu sous cet aspect un peu ridicule de Cassandre...

— En quoi ridicule? je ne trouve pas. Ah! ne redevenez pas sceptique!

— Soit, fit-il en souriant; j'obéirai aux volontés de ma nouvelle amie. Vous me permettrez toutefois de vous faire observer que je n'ai convaincu personne ce soir; que ceux que j'ai ennuyés de mes longues, trop longues dissertations, n'ont rien perdu de leurs convictions ou de leur indifférence. Alors, à quoi bon?

— Comptez-vous donc pour rien de m'avoir convertie? s'écria Suzanne avec feu. Ou jugez-vous indigne de vous une conversion comme la mienne?

— Ah! Dieu m'en garde! Seulement, ce qui diminue un peu mon mérite, c'est que d'ordinaire les convertis sont ceux qui partagent vos idées sans le savoir.

— Encore fallait-il m'éclairer sur ce point. Vraiment, vous me pousseriez à croire que l'amitié dont je vous ai fait l'aveu vous est indifférente.

— Je n'ai aucune peur, mademoiselle, de vous voir cette idée-là; les femmes savent si bien entendre, même ce que l'on ne dit pas! Entre braves gens, on se comprend vite, et les cœurs s'accrochent dès que les mains, loyalement, se serrent.

— Voilà qui est dit, fit-elle gaiement. A partir d'aujourd'hui je suis votre amie et votre élève; je n'aurai pas une âme de vaincue.

— Je vous souhaite d'en éviter l'épreuve, répondit-il gravement. Puissiez-vous être heureuse comme vous le méritez!

Mais ce vœu de bonheur ne fut ni formulé ni reçu dans la joie; les traits de Brunel s'étaient plissés, pendant qu'une expression mélancolique se peignait sur le visage de Mlle Leverdier. Ils restèrent encore l'un près de l'autre, mais silencieux, un peu gênés, un peu troublés...

Des accords vigoureux plaqués sur le piano ne tardèrent pas à faire une diversion opportune à ce silence qui commençait à devenir embarrassant. En même temps, débouchaient dans la pièce retirée où ils se trouvaient Rolande de Sassenage et Valmont.

— Décidément, déclarait le peintre, la partie n'est pas égale entre les hommes politiques, les gens de lettres, les musiciens et nous; dans le monde, nous sommes inoffensifs.

— Dans le monde, vous dites bien, répliqua Rolande; car, dans vos ateliers, vous vous rattrapez en une fois.

— Vous voudriez faire croire que vous y venez pour voir nos tableaux!...

Le piano grondait et envoyait des torrents d'harmonie.

— Mlle de la Senonche est déchaînée; tout son opéra va y passer. Et ma femme qui ne vient pas! Elle ne comprend jamais les signes que je lui fais, continuait Valmont.

— Ça l'amuse peut-être de rester.

— Elle est assez bête pour ça. Si nous la laissions à ses plaisirs? Je vous emmène, dites, voulez-vous?

— Que dirait M. Brunel, le tombeur des mœurs américaines?

Ainsi interpellé, Brunel se rapprocha d'eux, tandis que Mlle Leverdier s'éloignait lentement et comme à regret.

— Je ne dirais rien, répondit Brunel à Mlle de Sassenage, ne voulant pas abuser de mes avantages. Je redeviens donc inoffensif comme un peintre en liberté; je me contenterais d'envier à Valmont le plaisir de vous reconduire.

— Plaisir qui vous paraîtrait une corvée.

— Qui vous inspire cette gracieuse idée à propos de mes sentiments?

— Ce n'est pas à moi que vous avez envie de faire la cour. J'ai bien vu votre manège, ce soir. Oh! je ne me vante pas de ma perspicacité; vous ne vous cachiez guère.

— Voilà un langage que je ne comprends pas.

— C'est donc que vous n'avez pas été élevé à l'américaine?

Elle se mit à rire de l'embarras où elle jetait Brunel avec son franc-parler.

— Elle est terrible, fit Valmont, qui s'était assis dans un fauteuil bas et profond, et, les jambes croisées, semblait prendre un énorme plaisir, tout en lâchant les bouffées de fumée qu'il tirait d'un gros cigare, à contempler Mlle de Sassenage. Ah!... restez comme vous êtes. De profil, vous avez un galbe étonnant... La taille ne perd rien de ses avantages, et, soit dit sans vous offenser, elle n'en a pas trop... La ligne du dos a d'aimables sinuosités...

— Ah çà! mon ami, avez-vous bientôt fini de me détailler ainsi? Vous me prenez pour un de vos modèles. Et vous vous disiez inoffensif!

— On ne peut donc plus vous admirer?

— En silence, tant que vous voudrez, sinon je répète tout à Hortense.

— Ça l'intéressera puissamment, dit Valmont goguenard.

Brunel pestait contre l'intervention du peintre dans une conversation qui commençait à piquer son attention. Il se demandait si vraiment il avait commis quelque imprudence sans s'en apercevoir, et s'il avait témoigné à sa nouvelle amie autre chose qu'une sincère et cordiale sympathie. Cette question prenait à ses yeux une grande importance. Toutefois, il hésita un instant sur ce qu'il devait faire. Incontestablement, le plus sage pour lui était de ne pas insister et surtout de ne pas revenir sur le sujet abordé par Mlle de Sas-

senage; de la sorte, il lui prouverait qu'il le jugeait trop insignifiant et la détournerait ainsi de s'en occuper longtemps. D'autre part, il brûlait du désir de savoir toute sa pensée; mais comment ramener la conversation sur Mlle Leverdier?...

Rolande, brusquement, l'affranchit de son indécision.

— Vous rêvez toujours à la lune, beau ténébreux? lui demanda-t-elle.

— Au lieu de m'interroger, vous feriez mieux de me donner le mot de l'énigme.

— Il n'y a pas de mot...puisqu'il n'y a pas d'énigme. Allons, un peu de franchise avec vous-même, mon cher Brunel; vous êtes en train de devenir amoureux.

— Ah! Ah! la bonne plaisanterie! dit Brunel avec un rire forcé. Je vous garantis que je ne suis pas amoureux.

— Ta ta ta... tout mauvais cas est niable. — Et quand vous seriez amoureux, n'en avez-vous pas le droit? Et quand on vous aimerait!...

— Je vous arrête, mademoiselle Rolande. Je ne veux pas être ridicule; je ne suis plus d'un âge...

Elle partit d'un franc éclat de rire qui lui coupa la parole.

— Comme s'il y avait un âge pour ces choses-là! s'écria-t-elle. Vraiment, vous m'amusez. Oh! je vous ai deviné, allez; il y a en vous un cœur encore tout chaud, prêt à s'enflammer, un peu lent peut-être... le manque d'habitude... mais enfin, plein d'ardeur encore... Ce n'est pas étonnant, on prétend que vous ne l'avez pas usé.

— Je vous laisse dire, fit-il en souriant. Je m'instruis.

— Eh bien, je vais continuer pour compléter votre instruction. Vous êtes très capable encore d'inspirer l'amour. Parfaitement; je le sais mieux que vous, peut-être. Ainsi, cet été, au Tréport, oui, j'ai eu un béguin

pour vous... Vous ne vous en êtes pas aperçu, et j'ai vite compris que vous ne vous en apercevriez jamais; aussi je me suis raisonnée et ça m'a passé. Ce n'est même que parce que c'est passé, bien passé, que je vous en parle. Vous comprenez, on a beau avoir été élevée à l'américaine... Et encore, si j'avais vu que vous y répondiez, j'aurais probablement parlé la première, parce que vous êtes pauvre et que je suis riche...

— Voilà un aveu, mademoiselle, auquel j'étais tellement loin de m'attendre que je me trouve fort embarrassé pour vous répondre comme il conviendrait.

— Vous n'avez pas besoin de me répondre, puisque je vous dis que c'est une vieille histoire.

— Ce n'est point à cause de ce... béguin, comme vous dites, que vous avez refusé Nozal?

— Non, il n'est venu qu'après. Mais vous le savez bien : je vous ai conté la chose presque dès votre arrivée au Tréport... Ah! je vous aurais évité un joli ennui si j'avais épousé Nozal! Je devine vos regrets.

— Non, mademoiselle, je n'ai aucun regret; je ne peux ni ne dois en avoir. Et je vous prierai même, ajouta-t-il d'un ton sérieux et grave, de ne plus plaisanter sur un pareil sujet. Mlle Leverdier et moi, nous étions en guerre depuis quelque temps; nous avons fait la paix ce soir, et nous voilà bons amis; il n'y a pas autre chose entre nous, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Bien, très bien, répondit-elle; je ne mets pas en doute votre parole d'honneur. Ça n'empêche pas que tout à l'heure Nozal était furieux, et qu'il éprouverait une grande joie, je pense, s'il entendait notre conversation.

— Je me soucie peu de causer de la peine ou de la joie à Nozal.

— On vous croit, noble vieillard...

Valmont se leva :

— Ai-je été assez discret? Je n'ai pas écouté un seul mot de vos bavardages. J'avais mieux à faire; je continuais à «détailler»... mais en silence! Malheureusement Mlle de la Senonche m'a gâté mon plaisir; elle sévit sans miséricorde.

— C'est justice, fit Brunel; elle punit ceux qui se croient obligés de l'admirer.

— Elle a du talent, cependant, dit Rolande.

— Parbleu! celui qui court les rues, répondit Brunel. Avec de la persévérance, on finit par l'attraper.

— En tout cas, la pauvre femme a sacrifié sa vie à la musique; elle travaille énormément, et il n'est que juste de lui tenir compte de ses efforts, poursuivit Rolande.

— Croyez bien, mademoiselle, répliqua Brunel, que je ne méconnais ni ses efforts, ni son ardeur au travail, ni la noblesse d'une vie entière consacrée à la poursuite d'un idéal; c'est précisément parce qu'elle a de très belles et de très réelles qualités que je lui en veux de les employer comme elle le fait. Elle, et tous ceux et toutes celles qui, comme elle, se sont laissé séduire par le monstre allemand, en sont arrivés par la force des choses à donner à leurs pensées un vêtement d'emprunt, vêtement approprié aux idées d'outre-Rhin et nullement à celle d'en deçà. Il en est résulté que notre école musicale moderne, sauf de trop rares exceptions, a transformé ce qui était un art en une science; l'inspiration a été remplacée par l'algèbre, et, ainsi qu'il devait arriver, ceci a fini par tuer cela. L'automate de Vaucanson a détrôné le rossignol.

— Et voilà pourquoi notre fille n'est jamais muette. Ce que vous dites me paraît très juste et je comprends parfaitement les raisons que vous donnez de votre opinion. Pourtant j'ai de la peine à être de votre avis. Vous qui expliquez tout, pouvez-vous m'expliquer ce phénomène?

Brunel, avec un sourire, répondit :

— C'est que vous n'avez plus de béguin pour moi. Les femmes, en général, écoutent plus le raisonneur que les raisons... Ah! on applaudit; le morceau est fini. Applaudissons aussi. Bravo! fit-il en rentrant dans le salon.

Valmont était resté un peu en arrière; il tira Mlle de Sassenage par la manche :

— Il est bien bavard, ce soir, Brunel, lui dit-il; je ne le connaissais pas sous cet aspect-là.

Puis, avec un ton de mépris, il ajouta :

— C'est un utopiste.

— Un utopiste? fit-elle, étonnée. Qu'entendez-vous par utopiste?

— Un homme qui dit des choses... des blagues, quoi!

— Vous avez des aperçus... bien à vous.

— On a beau manier le pinceau, on n'est pas une bête...

Tandis qu'on s'empressait autour de Mlle de la Senonche, tandis qu'on l'accablait de compliments, que Vaeschristy se signalait par un enthousiasme débordant et poussait la flatterie jusqu'à insister auprès de la comtesse de Figuérol pour qu'elle demandât à l'artiste l'exécution de quelque autre de ses œuvres, Nozal, dans un coin du salon, causait avec Mlle Leverdier. Brunel ne les perdait pas du regard; à en juger par l'attitude hautaine de la jeune fille et l'animation d'André, il soupçonna que la plus vive cordialité ne régnait pas entre les deux interlocuteurs. Il ne se trompait guère.

Nozal, pendant le dîner et dans la discussion qui avait suivi, avait éprouvé un déplaisir croissant des marques d'attention de plus en plus bienveillantes données par Mlle Leverdier à Brunel; mais ce qui l'avait plongé dans une irritation profonde, ç'avait été de voir

la jeune fille aller délibérément à son adversaire et s'entretenir avec lui pendant un temps assez long. Il n'avait rien entendu de ce qu'ils s'étaient dit; qu'importait? Il n'était pas malaisé de le deviner... Sans Mme Toury, il se serait jeté au travers de cet entretien qu'il regardait comme blessant pour lui. Il avait rongé son frein avec la rage contenue d'un jaloux, avec le tourment aigu d'un vaniteux ulcéré. Et cependant, il conservait encore assez de sang-froid pour reconnaître qu'un esclandre aurait tout perdu, et qu'il ne voulait rien perdre. Car, il était amoureux! Plus que jamais il se sentait dominé par le désir de posséder cette belle, cette charmante jeune fille. Cette pensée lui inspira de la prudence; il la savait fière, il la devinait entière dans sa volonté; un mot ou dur ou maladroit risquait de rompre à jamais les frêles liens par lesquels il se flattait encore de la tenir. Quand donc il put l'aborder, et lui parler seul à seule, il employa tout l'empire qu'il avait sur lui-même pour ne prononcer que des paroles adoucies.

— J'ai cru m'apercevoir que, ce soir, je n'avais guère l'heur de vous plaire, mademoiselle, lui dit-il. Et pourtant vous ne m'accuserez pas de manquer de bonne volonté sur ce point.

— Je ne vous fais aucun reproche, répondit-elle froidement.

— Je n'en mérite pas! reprit-il vivement. Si quelqu'un a changé d'opinion, ce n'est point moi! Vous vous posiez jadis en patriote, et, aujourd'hui, alors que je défendais ce que je croyais être nos idées communes, vous passez à l'ennemi et vous paraissez approuver tout ce qu'a dit Brunel! Et, certes, il en a dit contre la France, contre ses compatriotes! A l'entendre, nous aurions tous — lui excepté — des âmes de vaincus et des cerveaux d'imbéciles. On ne se fait pas plus gracieusement la belle part, et il faut une certaine au-

dace, avouez-le, pour jeter ainsi l'anathème à son pays et à son époque.

— Il ne m'a pas semblé, à moi, que M. Brunel se soit fait une si belle part; il a exposé sur l'état actuel de son pays et sur les tendances de son époque des idées que je n'avais pas eues par moi-même et qui m'ont frappée violemment, car elles m'ont paru justes. Je n'ai, toutefois, pas plus que M. Brunel, l'outrecuidance de me croire infaillible, et je reconnais que je puis avoir tort avec lui. Que vous faut-il de plus?

— J'aimerais mieux que ce fût avec moi que vous crussiez avoir tort ou avoir raison.

— Si la chose dépendait de ma volonté, je me serais déclarée de votre opinion. Je n'attache pas, d'ailleurs, tant d'importance à ce que je puis penser sur un sujet de ce genre, pour qu'une divergence entre vous et moi à cette occasion soit une si grande affaire!

— Alors vous ne lui avez rien dit?...

Il hésita un instant, attendant sans doute qu'elle l'incitât à parler. Indifférente à son embarras, elle se tut. Il reprit, en dissimulant sa gêne sous un sourire :

— Voyons, soyez bonne; répétez-moi ce que vous lui avez dit.

— La demande me paraît plutôt indiscrète, monsieur de Nozal, repartit-elle.

— Oh! je n'ai pas l'intention de vous offenser! Vous savez combien je vous aime! Le véritable amour est parfois exigeant... soyez indulgente.

Elle haussa légèrement les épaules :

— Je lui ai dit que je l'avais jugé autrefois assez mal et qu'évidemment je ne le connaissais pas alors; j'ai ajouté que j'avais éprouvé un grand plaisir à l'entendre ce soir, et, que, s'il le voulait, nous serions dorénavant bons amis.

— Vous aurez en lui mieux qu'un ami; un vieil ami, dit-il en appuyant sur l'épithète.

— Vieil ami, si le mot vous plaît. Que fait ici son âge ?

— Si j'étais sûr que vous m'aimiez ! soupira-t-il, revenant malgré lui à sa constante préoccupation.

Elle comprit sa pensée, et, loyalement, répondit :

— Rassurez-vous ; je n'aime point M. Brunel.

Le ton calme et froid, nuancé de quelque dédain, avec lequel elle laissa tomber ces paroles, signifiait-il que l'idée qu'elle pût aimer Brunel lui semblait invraisemblable, ou bien qu'elle jugeait quelque peu ridicule cette insistance au sujet d'une rivalité qui n'existait point dans sa pensée ? Nozal ne songea qu'à la première interprétation ; il en ressentit un vif soulagement, ses craintes se dissipèrent et un peu de joie rentra dans son cœur.

L'heure était avancée ; minuit venait de sonner. Déjà, Valmont était parti avec sa femme et Rolande. Stéphane Ballart se multipliait ; on eût dit qu'il y avait autant de Stéphanes que de manteaux de femmes. Le mondain était si heureux de se rendre utile, et il excellait dans ces menus services d'obligeante galanterie. Il s'offrit à reconduire Mlle de la Senonche, qui accepta avec plaisir. Mme Toury s'était chargée de ramener Suzanne chez elle ; Nozal les regardait d'un air timide, d'un air qui implorait.

— Demandez-lui de nous accompagner, glissa Mme Toury à l'oreille de la jeune fille.

Celle-ci, se tournant vers lui, dit :

— Voulez-vous nous servir ce soir de cavalier ?

— Oh ! merci, merci... je n'osais vous le proposer...

Pendant ce temps, Vaeschristy baisait et rebaisait la main de la comtesse de Figuérol.

— Ah ! quelle soirée ! On n'a pas idée d'une soirée pareille dans toutes les Flandres ! Mais aussi quelle maîtresse de maison ! Vous avez le génie de l'assemblage de la beauté et du talent !...

Jusqu'à la porte, il exhala son admiration, sa reconnaissance, au grand contentement de la comtesse, toujours si heureuse d'éblouir un étranger. On parlerait d'elle « dans toutes les Flandres ».

Marius Baudou restait le dernier avec Brunel; il allumait un cigare, « le cigare du départ, qui combat l'humidité de la nuit. »

Le bonhomme crut devoir dire quelques mots à Brunel :

— Je ne vous savais pas monarchiste.

— Moi? Je ne suis pas monarchiste, répondit Brunel.

— Ah bah!

— Je suis d'une opinion, dont les représentants diminuent de jour en jour, et dont je serai bientôt, je crois, l'unique et dernier spécimen; je suis républicain libéral... Bonsoir, monsieur.

Paul GAULOT.

(A suivre.)

UNE OPINION DE BJÖRNSON

SUR LA FRANCE

— Quelle est votre impression, cher maître, sur la France actuelle? demanda mon ami au grand dramaturge norvégien.

Cétait dans un des salons de l'appartement, sis presque au coin de l'avenue du Bois, où Björnstjerne Björnson, présentement l'hôte de Paris, est descendu chez son gendre, le docteur Langen. Directeur du *Simplicissimus,* la feuille satirique munichoise, ce dernier, sous le coup d'une condamnation pour lèse-majesté, — on ne badine pas sur ce chef, en Allemagne, — a dû établir chez nous ses pénates depuis quelque temps déjà.

Le maître, tout en donnant audience, posait pour son buste. Belle tête d'Olympien à mettre en marbre. Le port magnifique et droit comme un chêne puissant, en depit de ses soixante-dix ans; le profil d'aigle entre les courts favoris blancs; l'œil bleu dominateur et perçant d'un dieu ou d'un poète, malgré ses lunettes d'or. Et, sur le visage, le rayon séducteur aussi d'un dieu en belle humeur, qui vient de respirer l'encens.

La première des deux représentations de gala d'*Au-dessus des Forces humaines* organisées par Lugné-Poé au Nouveau-Théâtre a lieu le soir, et un jeune poète

fervent lui a lu tout à l'heure l'ode en son honneur qui y sera récitée.

— J'aime beaucoup les Français, dit le maître à mon ami (qui est... si vous voulez, mettons : Esquimau). Je les trouve charmants. J'aurais d'ailleurs mauvaise grâce à ne pas le dire, car ils ont été exquis avec moi. Je préférerais ne pas exprimer mon opinion sur eux, car je craindrais que mes paroles ne reçoivent une interprétation inexacte... — Ah! Paris, ceci, je puis vous le dire, c'est en vérité la ville incomparable. On y respire une atmosphère unique, sans pareille dans le monde entier, qui fait merveilleusement fructifier la pensée, donne au cerveau le stimulant le plus précieux. — Quant aux Français eux-mêmes, j'avoue que je suis impuissant à les comprendre. Ils ne nous comprennent pas. Et nous ne les comprenons pas. Ils sont une race à part et nous manquons des conditions et des données nécessaires pour les comprendre. Nous autres, Scandinaves ou cosmopolites, nous ne devons pas les juger; car nous les jugerions injustement. — Vous parlez de l'influence du théâtre scandinave sur la jeune production dramatique française? Mais elle est nulle, nulle, nulle! — Et sa voix montait un crescendo vigoureux. — Curel? Brieux? dites-vous, influencés du théâtre scandinave! Jamais de la vie! Ils n'en savent rien, n'en comprennent rien et n'en comprendront jamais rien! ni le public français non plus.

Il prit haleine, puis prononça :

— Voyez-vous, dans notre vieux continent, il y a deux races : l'Europe, les Etats-Unis d'Europe, *Cosmopolis*, si vous voulez, d'une part; et, de l'autre, isolée du reste comme par un mur de Chine : la France. J'ai appelé les Français, voici longtemps et sur une première inpression, les Chinois de l'Europe. Maintenant que je les connais mieux, je me confirme dans cette opinion. Voyagez en Europe; causez avec un Norvé-

gien, un Anglais, un Allemand, un Autrichien, un Italien, — car ceci n'a rien à faire avec la race latine, et l'Italien, ces derniers temps, s'est étonnamment cosmopolitisé; — vous vous trouvez en possession de tout un cycle d'idées pareilles, vous vous entendez à demi-mot, vous avez ensemble mille points de contact. Rencontrez un Français, au contraire : le mur de Chine! — Je ne prétends pas dire ici que leur forme de culture ne soit tout aussi légitime que la nôtre, ni qu'ils aient tort de s'y tenir. Mais les Français sont comme coulés en bronze dans ce type de culture : et tout glisse dessus sans même mouiller. Pourquoi vouloir leur en imposer une autre? La leur est très supérieure, exquise en beaucoup de points. Mais elle nous reste im-pé-né-trable... Voilà la vérité.

Ces appréciations d'un grand écrivain étranger génial certainement, quoique souvent trop prompt, et qui peut être pris comme le porte-parole d'une bonne partie au moins de l'opinion européenne, nous ont paru intéressantes à rapporter. Nous ne retiendrons pas, dans la position que prit Björnson au cours d'une certaine Affaire, l'incompréhension totale de la conscience française qu'il marqua alors et dont les considérations ci-dessus semblent, au reste, impliquer un vague aveu. Mais était-ce donc une opération mentale si ardue, pour le cœur d'un de ces devins que sont les grands poètes, que de comprendre, par simple sympathie humaine, le geste d'un peuple qui défend ses dieux? c'est-à-dire, en l'espèce, l'armée qui est l'émanation de lui-même, la consolation d'une vieille humiliation et d'une douleur inguérissable, et, pour tout exprimer d'un mot, dans cette Europe de la force, son droit d'exister?

Ces paroles du dramaturge norvégien : « L'Europe d'un côté, la France de l'autre, » sont graves aussi, parce qu'elles traduisent un courant d'opinion euro-

péenne dangereuse pour nous, qui tendrait, si nous ne la combattions vigoureusement, à resserrer autour de nous, contre nous, une Europe au moins indifférente, là où elle ne serait pas hostile, et à nous enfermer réellement dans ce mur de Chine qu'on prétendrait exister. Il est indéniable que la coalition des intérêts tend à se grouper contre nous. Et ce, par une loi naturelle, fatale comme une force physique, et qu'il ne convient pas de maudire, mais de surveiller, qui fait de plus en plus de l'Empire allemand le point où les peuples européens cherchent leur centre de gravité.

Ce jugement porté sur la France serait-il mérité? Aurions-nous cessé d'être les héritiers les plus incontestés de cette civilisation latine, s'exprimant toute en ces mots : *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto :* « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger »? Nous ne le croyons pas.

Nous ne croyons pas non plus que la pensée scandinave sera entrée en vain dans l'atmosphère de la France. Verrions-nous même en elle autre chose que ce que ses grands hommes y crurent mettre, il n'y aurait pas lieu pour eux de nous taxer en ceci d'incompréhension. Le grand poète, comme le miroir d'un lac, reflète l'infini : celui qui s'y penche y distingue des étoiles que le lac ne connaît pas : elles n'en brillent pas moins pourtant. Au grand Ibsen, nous devrons, entre autres choses, un sens plus aigu et plus poignant de ce que M. Paul Desjardins a appelé « l'inachevé de la destinée humaine » et, — toujours selon une belle expression du même écrivain, — celui « des dessous divins du monde ». Les beautés dont fourmille l'œuvre de M. Björnson sont moins inoculables. On en reçoit toutefois un souffle d'énergie fécondante.

Au-dessus des Forces humaines, le drame en deux parties qui fait de notre hôte actuel un des triomphateurs d'hier, nous montre l'effort titanique de l'homme

pour ravir à l'infini, par l'intensité de la foi, le pouvoir guérisseur; puis le même effort dirigé contre le mal social, pour instaurer ici-bas le règne de la Justice.

Et ces deux efforts sublimes sont, l'auteur nous le dit lui-même : *Au-dessus des Forces humaines.*

C'est là l'aveu tragique que la pensée protestante et rationaliste, par la bouche d'un de ses plus magnifiques interprètes, vient clamer à la face de notre vieille France : l'aveu de la misère infinie de l'homme et de son impuissance.

M. Björnson se trompe. Il n'y a pas une Europe d'un côté, une France de l'autre. L'écho de l'humaine souffrance et celui du génie vibrent, avec des nuances différentes peut-être, mais avec une intensité pareille, en tout homme né de la femme.

Et peut-être, dans cette faillite de l'idée protestante qui se fond de plus en plus en rationalisme négateur et que tâche en vain à galvaniser l'empirique remède des sectes folles (voir le pasteur Sang dans le drame de Björnson), la vieille âme latine et catholique de la France, si elle sait se garder, aura-t-elle quelque chose à rendre au monde.

Bernard DOUAY.

LA

RÉDEMPTION DE MAMGU PALI[1]

C'était une maison étroite et basse, construite de pierres du pays à peine dégrossies. Elle se dressait sur la roche nue et sombre en face de la baie de Cardigan, en une région balayée par les fureurs du vent du large, et dont le nom gallois, Llys-y-Gwynt-du, exprime éloquemment la situation en l'appelant le séjour du vent noir. Quelques pauvres arpents de pâturage et de terres arables, conquis sur la lande qui s'étend à plusieurs

(1) L'auteur de cette nouvelle est une jeune Galloise qui dissimule son nom d'Alis M. T. Williams sous le pseudonyme de « Y dau Wynne (les deux Wynne) », commun à elle et à une sœur, et couvrant une collaboration qui a produit un roman très apprécié en Galles, et intitulé : *One of the Royal Celts*, œuvre de patriotisme celtique qui a donné à ses auteurs un rang enviable dans la très nombreuse phalange des littérateurs kymri.

Miss A. M. T. Williams a, en outre, publié seule des articles, tels que *l'Œuvre des Celtes* et *Choses celtiques;* plus des nouvelles, parmi lesquelles nous citerons *David* et *Une Jeune Galloise,* dont l'apparition a confirmé les espérances que faisait concevoir le roman. L'ensemble de ces productions, et leur profond patriotisme de race, ont désigné miss Williams à l'attention du comité du Congrès panceltique, qui l'a admise au nombre de ses membres afin de lui rendre un hommage éclatant.

La Rédemption de Mamgu Pali, récemment parue dans la revue galloise *Young Wales,* est un épisode saisissant de la vie de la côte en Galles, et nous a semblé de nature à intéresser la curiosité éveillée chez nous par le mouvement panceltique.

milles dans l'intérieur, attenaient à Llys. Ils entretenaient un peu de gros bétail, des chèvres, des moutons de montagne, et formaient toute la fortune de la ferme. Ils ne lui offraient en vérité qu'une bien maigre subsistance.

Par un dur et patient labeur, les premiers possesseurs de ce sol l'avaient arraché à la lande, et s'y étaient attachés d'un vaillant amour, à travers les années de sécheresse, de famine et de misère. Il leur était devenu presque aussi sacré que leur espoir dans la vie bienheureuse. Maintenant ils dormaient en des demeures encore plus étroites, dans le vieux cimetière des landes, attendant la propriétaire actuelle, qui semblait se hâter, elle aussi, d'aller rejoindre sa famille dans la dernière maison où s'abrite notre pauvre humanité. Cette femme était très vieille et très faible. Elle avait vu mourir sa famille, ses amis, plusieurs générations. A la porte de l'Eternité, son esprit n'avait encore pourtant subi aucune atteinte. Son cœur s'attachait à la seule chose dont elle eût à se séparer, et dont lui venait sa seule peine ; il s'y attachait avec la même force qu'au temps de sa vigoureuse jeunesse, où la perspective de devenir maîtresse de Llys lui semblait le comble de la félicité humaine.

Pali, fille de Gwgan, qu'on appelait Pali de Llys, était étendue sous ses draps, dans le vieux lit de chêne qui garnissait la pièce à la remplir. Un pauvre spécimen d'humanité ! Sa chétive face jaune ne s'animait que par une paire d'yeux noirs qui n'avaient pas encore éteint tous leurs feux. Ses mains décharnées étaient posées sur la couverture, une étoffe dont le temps avait affiné en beauté le violent éclat primitif. Elle était aussi ancienne que Pali, que la maison elle-même avec son massif mur extérieur de six pieds. La seule chose jeune qui se trouvât à Llys était la petite *maid*. Elle se tenait près du lit de son aïeule, et tricotait tranquillement.

C'était un brin de fille avec des yeux noirs, d'un noir riche et profond comme celui du velours; une chevelure noire nattée sous un petit bonnet blanc; et une peau que les caresses du soleil, du vent et de la pluie avaient rendue éclatante comme la pêche.

— Ma fille!

— Tu désires quelque chose, grand'mère? demanda Gwenni dans son gallois natal, qui sortit plein et sonore de ses lèvres roses, et en se penchant vers la malade.

— Qui donc bavarde ici? La ferme ne doit pas se remplir de commérages tant que je serai en vie.

— Mais, mamgu, ce n'est que la vieille Sina. Elle marmonne pour elle-même dans un demi-sommeil auprès du feu. Twm est sorti pour se rendre à la chapelle, où il y a un meeting de prières, comme tu le sais; et pas une âme ne doit venir à Llys, cette nuit.

— Ni le ministre, ni non plus le vieux docteur? interrogea Pali anxieusement.

— Non, mamgu. Ce matin le docteur Prydderch nous a rendu visite; et M. Prys a dit de lui envoyer un mot par Twm en cas de besoin, en assurant qu'il accourrait de Plas à la minute.

— Je n'ai besoin ni du vieux docteur, ni de Prys, ni de Plas. Je te répète que je n'en veux pas autour de moi à attendre que mon dernier souffle s'en aille, et à trouver que le Très-Haut tarde beaucoup à me rappeler. Non. Mais j'ai quelque chose à te demander, mon enfant. Où sont mes clefs?

Ses mains cherchèrent faiblement sous ses draps.

— Elles sont sous votre tête, mamgu.

Gwenni offrit timidement son aide, parce que la malade gardait jalousement ces clefs et ne les quittait qu'en de rares occasions.

— Je ne sais pas ce qu'ont mes doigts... Atteinds-moi les clefs, fille.

La jeune fille les prit et attendit les ordres de sa grand'mère.

— Va au coffre dans la cuisine et prends-y mon jupon de noces de flanelle bleu foncé, rayée d'une bande écarlate, ma chemise de nuit, mon fichu et mon bonnet de dentelle. Prends mon manteau rouge et le chapeau de castor que ma mère portait le jour de son mariage.

Pali donna ces ordres d'un air et d'un ton solennels.

— Penche-toi davantage, que je te parle à l'oreille. Ma mère me visitera cette nuit; et je veux être prête à la recevoir. Il s'est écoulé de tristes années depuis notre séparation. Beaucoup de choses en ce monde ont changé; mais mon costume de noces est resté le même. Ma mère me reconnaîtra sûrement en m'en voyant revêtue et sera bien aise de me trouver dans la dernière robe qu'elle ait façonnée pour moi de ses mains. Tous les voisins disaient autrefois qu'on n'avait pas encore vu une aussi belle robe à l'église de Glangwy. Mais ma mère, vois-tu, était une femme de talent!

Gwenni, toute saisie, voulut répondre :

— Mamgu, ta mère repose loin d'ici, à Rhos-y-cerry; et sa pierre est brisée et couverte de mousse...

— Je ne te comprends pas, ma fille, dit rudement Pali. Ma mère ne m'a pas oubliée, comme tu peux le penser. En toute vérité, je l'ai vue les deux dernières nuits, quand la lune était à son déclin. Elle franchissait la porte de la cour sur la vieille jument blanche, comme je le lui ai vu faire maintes fois à son retour du marché, quand j'étais petite fille. Certainement c'est un avertissement, et je ne suis pas femme à le négliger. Les gens de Llys ont toujours eu le privilège de discerner les intersignes. Cette nuit, pour la troisième fois et la dernière, ma mère accourra tout droit à la fenêtre et emportera mon âme loin de ce pauvre corps de misère. Le Tout-Puissant est vraiment bon de ne pas m'effrayer par l'envoi du grand ange blanc de la Mort.

— Oh! mamgu, mamgu! cria Gwenni, pâlissant de frayeur, c'est du rêve que tu me racontes là. Dans ton demi-sommeil des nuits passées, tu ne pouvais pas discerner le songe de la réalité.

Pali lui jeta un regard de froide indignation.

— Fais ton devoir, petite, et ne parle jamais de ce que ton faible jugement ne peut apprécier. Rappelle-toi que mon regard te surveille. Si tu cherches à me tromper près du coffre, je le verrai bien.

Gwenni entra dans la grande cuisine et alluma une chandelle au feu de tourbe. Elle ouvrit le grand coffre de chêne et en appuya le couvercle au mur. Il contenait une quantité de fins draps de lin tissés à la main, des couvertures de laine, des courtes-pointes en assemblage de morceaux, tout ce qu'une soigneuse maîtresse de maison peut désirer. On ne les en tirait qu'une fois, en été, pour les exposer au grand air et à la chaleur du soleil ; et l'on ne s'en servait que dans les grandes circonstances, un mariage ou une mort.

La recherche de la jeune fille fut bientôt terminée. Elle emporta le costume de noces de Pali soigneusement plié et encore pourvu de ses brindilles de lavande. Avant que l'impatience de sa grand'mère se fût déchaînée, elle était près du lit avec son fardeau.

— Maintenant, tu vas m'aider à me parer!

Avec un joyeux rire d'enfant, la vieille femme caressa lentement de la main les plis de sa robe de noces. Sa pensée se reporta à travers les années au jour de son mariage et à toutes ses joies :

— Hâte-toi, petite, ajouta-t-elle impatiemment.

C'était une besogne difficile; mais, à force de patience et d'adresse, Gwenni la mena à bonne fin. Quand la toilette fut finie de ce pauvre corps faible et tremblant, il se dressa dans ces ajustements qui charment les yeux des fiancés. Quand son fichu fut épinglé, son bonnet de dentelle, riche à faire envie à une grande

dame, lacé sous son menton, et le chapeau de castor placé sous sa main, Pali se déclara satisfaite. Elle était assise sur ses draps, heureuse, mais épuisée par l'effort qu'elle avait dû faire. Gwenni fut autorisée à lui verser une goutte de vin des Squires. Après quoi, elle murmura :

— Il se fait tard. As-tu allumé le feu de signal, mon enfant ?

— Pourquoi, mamgu ? la nuit est tranquille et douce. Nous sommes en juin, tu sais ; et la mer est calme comme un enfant endormi. Tu peux à peine entendre son murmure sur la côte. Et il ne saurait y avoir de danger, puisque personne de chez nous n'est en mer ce soir.

— N'importe. Il faut allumer le fanal. Quelque chose me dit de t'envoyer t'en occuper. La mer est trop puissante et trop variable, pour que nous puissions connaître d'avance ce qu'elle peut faire. Ne te fie jamais aux cruelles eaux noires, petit cœur. Elle a toujours faim de la vie des hommes, la mer.

Pour plaire à l'aïeule et la tranquilliser, Gwenni décrocha de la poutre la grosse lanterne d'écurie, l'alluma, et l'emporta à travers la cour jusqu'à un petit grenier de la falaise. Depuis que Pali s'était mise au lit, elle avait souvent accompli cette besogne dans la mauvaise saison, mais pas encore une fois au cours d'une aussi belle nuit d'été. Elle grimpa l'escalier de pierre, trébucha sur le sol raboteux, et finit par accrocher la lanterne à un clou planté dans le mur de la fenêtre. De là elle dominait l'étendue de la baie. A cette heure ses eaux à peine ridées n'avaient pour le sable que des caresses paresseuses. Dans l'obscurité qui enveloppait le paysage, tout était paix, calme et repos. Gwenni se demanda ce que penseraient à leur rendez-vous de nuit en mer les pêcheurs qui apercevraient la lumière du fanal.

— Mamgu est assurément une personne prudente, diraient-ils; elle a voulu que sa lanterne fût allumée toutes les nuits de l'année. Mais quel bateau pêcheur ou quel navire peut être en danger d'être poussé sur l'écueil du Noyé par ce calme plat ?

Elle conversait ainsi avec elle-même en rentrant à la maison. En son absence, son aide, la vieille Sina, avait expédié son souper composé de gâteaux d'avoine et de lait. La jeune fille prit également un bol de lait et rentra dans la chambre de Pali. La vieille femme s'était assoupie, la tête sur la poitrine, un souffle léger entre les lèvres. Elle ne s'éveilla pas à la voix de la jeune fille, qui, lasse, s'assit au pied du lit, dans l'attente d'être appelée en cas de besoin.

Sina venait de rentrer. Elle observait sa vieille maîtresse, en éclairant sa face.

— Je n'aime pas son aspect, murmura-t-elle. Trop souvent je l'ai rencontré sur la face des mourants. Mais pourquoi donc a-t-elle mis son costume de fête ?

— Elle le voulait, affirma Gwenni, se souciant médiocrement de discuter avec elle les caprices de sa grand'mère. Croyez-vous, Sina, qu'elle passera cette nuit ? Pauvre, pauvre mamgu !

— Elle est bien vieille, pauvre femme. Elle traîne ses quatre-vingt-dix ans depuis le dernier jour de Saint-Dewi ; et le médecin a dit que nous ne pouvons rien pour elle : elle s'éteint de vieillesse.

— Peut-être bien, soupira Gwenni.

Puis elle ajouta gentiment :

— Tu es lasse, Sina. Retourne à ton repos; je te réveillerai si mamgu se trouve plus mal.

La vieille aide traîna sa paillasse hors de la cuisine et vint l'étendre aux pieds de Gwenni, et puis se coucha. Enveloppée d'un châle, la jeune fille reprit sa veillée. Elle connut qu'il ne devait pas être plus de neuf heures en entendant le vieux Twm, le serviteur de

la ferme, traverser la cour, au sortir du meeting de prières, pour se rendre à son grenier au-dessus de l'étable.

— Ma fille! appela tout à coup Pali, je suis bien faible; donne-moi une goutte de vin des Squires.

Le puissant cordial la revivifia. D'abord elle murmura quelques paroles incohérentes, puis elle se ressaisit, et dit en fixant les yeux sur Gwenni :

— Je ne suis pas effrayée par la pensée de la rivière sombre que je dois passer. Moi, Pali, fille de Gwgan, une des élues, je suis prédestinée depuis le commencement du monde pour la gloire éternelle. Eh! ma conversion fit du bruit. J'allais avoir soixante-dix ans à la Saint-Michel. Je me souviens très bien. Cela se passait au *revival* de Rhos-y-cerrig. Le grand prédicateur affirma n'avoir jamais vu vocation plus éclatante... Cher cœur! le diable m'assaillait terriblement; la lutte fut pénible, mais, grâce à Dieu, j'étais sauvée du péché.

Sa voix, qui venait de trembler, reprit plus fortement :

— Non, non! ce n'est pas la crainte de perdre ma part de gloire qui me trouble le cœur. Ma place au ciel est sauve, ver de terre que je suis!

Elle s'arrêta, agitant la tête d'avant en arrière. Gwenni s'approcha, prit une de ses mains dans les siennes, comme pour lui faire sentir qu'elle n'était pas abandonnée pendant ses dernières heures de vie. Mamgu, réchauffée, recommença :

— Que demandait donc le ministre hier au soir? Si je m'en vais en pleine paix avec mes voisins? Je ne saisis pas sa pensée. S'il s'agit de laisser Hywel Bryn mener paître ses moutons dans les pâturages de Llys sans lui faire donner la chasse par nos chiens, non, je ne m'en irai pas en esprit de paix; car je ne permettrai jamais cet abus, vivante ou mourante. Prends bien

garde, petite, d'accorder la moindre confiance à Hywel Bryn. C'est un perfide; et tu feras bien de te tenir loin de ses méchantes ruses. Misère! qu'est-ce qui arrivera à Llys quand je n'y serai plus? Rien de bon, si tu prends un mari de ton choix, petite, pour gouverner cette maison; car tu n'es encore qu'un pauvre bout de chose sans esprit. Penses-y, Gwenni, n'écoute jamais Hywel Bryn, s'il cherche à te courtiser. Je me retournerais dans ma tombe à l'impression qu'il peut vivre à même toutes les bonnes choses de Llys : le gaillard a toujours l'œil sur nous.

— Calme-toi, calme-toi, mamgu chérie; je n'ai pas envie d'écouter Hywel, je te le jure.

— Si je te savais femme à oublier ta parole en écoutant les compliments d'un soupirant!... Si tu épouses Hywel, ma malédiction sera sur toi tous les jours de ta vie. Ma malédiction!... répéta-t-elle d'une voix plus haute et plus forte, comme si le mot venait de frapper une corde oubliée de sa mémoire... Misère! qu'ai-je donc dit? Ha! je n'en ai pas fini avec elle, puisque me voici tourmentant ce qu'il reste de ma famille, alors que je suis là, étendue, dans l'attente de « mon rappel ».

Et voici qu'en cette pauvre chambre basse une âme cruellement éprouvée et toujours silencieuse laissa échapper les secrets chagrins de sa jeunesse; comme si elle craignait d'emporter le secret de sa vie dans le silence et le secret de la tombe.

— « C'est donc un tort grave que vous fîtes à votre voisin, me demanda le ministre, et vous ne l'avez pas réparé?... » Un tort! gémit Pali, n'est-ce pas plutôt lui le coupable? Une femme peut-elle éprouver plus cruel préjudice que moi en me voyant enlever mon homme par une perfide maid? Toute la paroisse savait Ieuan Maelgwn et Pali de Llys engagés l'un à l'autre. Je le vois encore, Ieuan, mon Ieuan, droit comme un jeune

bouleau sur la lande, avec des yeux bleus pleins de rire. On n'avait jamais vu chez un homme des yeux aussi bleus que ceux de Ieuan. Il chantait comme un merle, et sa voix vous faisait sauter le cœur dans la poitrine. Souvent, pendant que je tricotais assise sur la falaise, la chanson de Ieuan m'apprenait qu'il venait de la grève après le retour des bateaux. Ieuan était un jeune pêcheur, et on disait que Pali de Llys aurait pu prétendre à quelqu'un de plus relevé. Oh! bien-aimé! Quel heureux temps! Ieuan était la vie de la ferme. Nous parlions du jour de nos noces ; et les voisins vantaient Ieuan à ma mère. Pali était une femme heureuse : Ieuan était un garçon aimable, franc et sûr, et pas buveur. Alas! le malheur frappait alors à notre porte... Oh! cette Cati Bevan, avec sa face poupande et ses manières d'enfant dont je me suis tant moquée!... Elle était la nièce de la vieille Nansi de Troed-yr-rhyw, chez qui logeait mon fiancé. Elle rentrait à Troed-yr-rhyw, venant de la ville où sa santé s'était affaiblie à faire des robes. J'étais sûre de Ieuan et de mon influence sur lui ; et il se passa longtemps avant que je ne voulusse comprendre ce que disaient tous les voisins, que Cati Bevan détournait Ieuan de moi. Mais bientôt je fus affolée de tout ce qui se disait, et plus encore du soupçon de la trahison de mon fiancé. Je lui rappelai son serment. Il ne le renia pas, mais me déclara qu'il reprenait sa parole. Oh! le feu qui me brûla alors la poitrine! Je le chassai avec des paroles violentes et amères, et l'envoyai épouser sa Cati à face de poupard, en l'invitant à ne plus revenir vers moi... Trois semaines après il était libre et épousait Cati Bevan dans la vieille église de Glangwy... Je me souviens encore de ma première rencontre avec sa femme. C'était sur le vieux pont près du village. Elle changea de couleur en m'apercevant et eut la velléité de me passer en courant. Mais j'avais le

diable au corps. Je la saisis par le bras et la tins devant moi, toute tremblante et la tête basse. Je la serrai, et me mis à la maudire lentement et violemment. Je la maudis dans sa terre et sa maison, son lit et sa table, dans la lumière de ses yeux, et dans ses enfants à venir : « Que ta vie soit misérable, que tes enfants crient la faim, et que la douleur noire s'asseoie à ton foyer et soit ton hôte dans tous les jours de ta vie !... » Et je priai le ciel d'enregistrer ma malédiction. Cati leva les mains en poussant un cri : « Grâce ! Grâce ! » et elle tomba d'un bloc sur le pont. Je la poussai du pied en m'en allant.

« A la vérité, j'avais le cœur lourd comme du plomb. Je me mis à travailler avec rage pour chasser cet affreux souvenir. On disait alors que j'étais la plus vaillante travailleuse de la paroisse... Les années passaient tristes, me donnant cette impression que c'était une morte que je menais à travers la vie. Et voici que tout d'un coup on se mit à me regarder d'une manière étrange et à chuchoter autour de moi. Il n'était question que de la malédiction que j'avais jetée sur Cati Bevan et son accomplissement. Cati n'avait eu que du malheur depuis. Cinq enfants lui étaient nés ; et elle n'en avait pas gardé un pour sa consolation. Elle-même, un pauvre bout de chose malade, n'était jamais en état de soigner sa maison. Ieuan n'avait que de la malechance à la pêche. Tout allait pour eux de mal en pis. Pauvre Ieuan, il ne chantait plus. C'était maintenant un homme triste et sombre, vieilli avant l'âge. Et pour comble, un jour que la mer était tranquille comme un bébé dans les bras de sa mère, et que Cati pêchait son souper sur la côte, le corps de Ieuan fut roulé à ses pieds par la vague. Ieuan ! mon Ieuan ! Alas ! ma malédiction s'était accomplie ; mais elle était retombée sur cette tête dont chaque cheveu m'était cher... Le soir, à l'heure de la veillée, ma mère et moi prîmes nos

vêtements de deuil, et nous rendîmes à la hutte de Cati sur la côte. Il ne fallait pas qu'on pût dire que Pali de Llys se renfermait chez elle pour pleurer le mari de Cati.

« Autour de la maison, tout était noir de monde. Cati se tenait dans la cuisine, blottie près du feu, son dernier bébé pleurant dans ses bras. Elle ne prêtait aucune attention aux gens qui venaient lui présenter leurs respects, en quoi elle manquait à la politesse. Mais la pauvre femme n'avait jamais montré de jugement. Nous nous arrêtâmes près du cercueil placé au milieu de la chambre afin de voir Ieuan une dernière fois. Quel spectacle ! Il était là, raidi et glacé, la chevelure mêlée de fils blancs, et la face creusée de lignes profondes. Je pensais qu'il aurait ce regard-là, mais ne me doutais pas qu'on oublierait de fermer ses pauvres yeux bleus. Il plongeait dans les miens un regard brillant, et sa voix, cette voix que je connaissais mieux que la mienne, me semblait murmurer :

« — Oh ! ma petite Pali, ta main s'est appesantie sur moi.

« Cati m'aperçut à ce moment et se mit à crier :

« — Renvoyez-la ! renvoyez-la ! elle a le mauvais œil.

« Mais jamais aucune main ne m'a touchée. Je sortis lentement ; et, tout le long du chemin, je vis devant moi les yeux bleus froids de Ieuan.

« Jour et nuit, je fus poursuivie de l'idée qu'en mourant Ieuan se disait qu'il était victime de ma malédiction ; et j'en étais peinée dans le cœur de mon cœur. J'aurais été heureuse de mourir à sa place. Le seul réconfort de ma vie provenait de l'inspiration de prêter aide à son petit enfant, de façon qu'au jour du Jugement, quand je me trouverais face à face avec Ieuan, il se souvînt de ce que j'aurais fait pour son fils et m'accueillît en me pardonnant.

« Mais, après l'enterrement, Cati vendit tout ce qu'elle possédait, et un beau jour elle partit de grand matin à travers la lande, en emportant son enfant. De peur que ma malédiction ne la suivît, elle ne prévint personne de son départ. Depuis lors on n'entendit parler de Cati dans le pays.

« Nuit et jour j'ai prié le Tout-Puissant de me permettre de réparer le mal que j'ai fait, et de faire pour l'enfant ce que le père n'avait pu faire pour lui. On disait assez que Pali de Llys était une femme de bien, mais jamais le Seigneur n'a répondu à ma prière. Bien que je sois une de ses élues, et que ma place soit réservée au ciel, je ne mourrai pas en paix avec la pensée de me trouver les mains vides devant Ieuan au Jugement. »

Gwenni posa sa joue fraîche sur la face de sa grand'-mère et murmura :

— Mamgu, il est possible que Ieuan sache combien tu déplores ta malédiction et ton courroux. Il a dû, en homme de cœur, les pardonner depuis longtemps. Est-ce en souvenir de lui, ajouta-t-elle câlinement, que tu fais allumer la grosse lanterne dans les nuits sombres ?

— Oui; je ne voulais pas que d'autres noyés vinssent charger ma conscience ; et c'était en quelque sorte une demande perpétuelle de pardon à Ieuan. Souvent je me suis levée de mon lit bien chaud, et j'ai traversé la cour sous les hurlements du vent et la pluie glaciale pour aller accrocher mon fanal à la fenêtre du grenier. Mais je n'ai pas encore arraché une existence à la voracité de la mer. C'était la volonté du Ciel... Souviens-toi, fillette, de ne jamais manquer à ce devoir les nuits de tempête. Et que Dieu soit plus favorable à la jeune fille dont les lèvres pures n'ont jamais laissé tomber de malédiction !

Peu à peu la voix de Pali s'était affaiblie jusqu'à n'être qu'un murmure. Puis elle s'arrêta, et s'assoupit

enfin du léger sommeil de son âge. Lasse et triste, préoccupée aussi du pressentiment de quelque événement, Gwenni s'endormit à son tour, et le temps s'écoula. Combien de temps? Gwenni ne s'en rendit pas compte quand elle fut réveillée par un bruit sourd, comme celui de la chute d'un corps sur la porte de la maison. Elle se leva et courut à la cuisine, puis alla ouvrir. Et voici qu'il lui sembla se trouver en présence de la suite de l'histoire de mamgu Pali. La lumière qu'elle tenait à la main éclaira la face ruisselante d'un homme en costume de matelot, étendu sur le seuil. Elle se recula, transie de frayeur, croyant se trouver devant le spectre de Ieuan Maelgwn. Sina se trouvait déjà près d'elle. A elles deux, elle soulevèrent le corps, et parvinrent à le placer sur un banc. Avec du brandy, elles humectèrent les lèvres de l'homme, qui ne tarda pas à donner des signes certains de retour à la vie.

— Ceci est vraiment curieux, dit Sina : ce garçon-là n'est pas un pêcheur de chez nous.

Il était jeune et mince; sa face était hâlée, et sa courte chevelure bouclée n'avait pas été raidie par l'eau de mer. Ses yeux s'ouvrirent bientôt et rencontrèrent le regard compatissant de Gwenni. Ces yeux-là étaient bleus et rappelèrent à la jeune fille la description de ceux de Ieuan, si bleus qu'aucun homme n'en eut jamais de pareils.

— Je ne suis donc pas mort! murmura le marin encore étourdi.

Ses forces revenant, il s'assit sur le banc et se mit à regarder les deux femmes.

— Je suis bien peinée de te voir en si triste état, dit Gwenni rougissant et se détournant.

Il prit sa main et la porta rapidement à ses lèvres :

— Dieu te récompense, jeune fille, d'avoir secouru un pauvre marin, dit-il chaleureusement ; et toi aussi, bonne mère, ajouta-t-il à l'adresse de Sina.

Les deux femmes se hâtèrent d'emprunter des vêtements secs à Twm pour le changer, et de lui préparer un repas sommaire qu'il dévora. Ainsi réconforté, il put raconter son aventure. Il habitait de l'autre côté de la baie et avait déjà fait plusieurs voyages. Pour le dernier, il s'était engagé au capitaine du charbonnier *Pétulant Megan*, allant de Swansea à Cronstadt. Trop tard il apprit qu'il s'était donné un maître dur et cruel, de qui il eut tout de suite à se plaindre gravement. Malmené, mal nourri, surmené et brutalement battu, « afin d'assouplir son esprit d'indépendance, » il avait été, au retour, réduit à la dernière extrémité, déserter le navire.

Un soir donc, quand il reconnut la terre natale galloise, pendant que le capitaine s'enivrait dans sa cabine, il sauta tranquillement par-dessus bord, et nagea vers la côte.

— Je savais que la terre n'était pas à plus de deux milles. Je ne suis pas un mauvais nageur ; et la mer était unie comme une glace. Mais la nuit était sombre, sans une étoile au ciel. Sûrement je serais mort malgré tout, si je n'avais vu votre bienheureuse lumière me montrer la route de la terre. Elle m'a empêché de me jeter sur les écueils de la côte et de me laisser entraîner par les courants. Je nageais donc toujours dans sa direction, jusqu'à ce qu'enfin je sentis le sable ferme sous mes pieds, et que j'arrivai à terre, sain et sauf. Seulement la fatigue de la natation et d'un long jeûne me laissait faible comme un enfant. Je finis cependant par découvrir un sentier sur la falaise, le sentier qui m'a amené à votre porte. Je ne sais rien de plus, sinon que je suis revenu à moi dans cette bienheureuse chambre, entre deux figures pleines de pitié.

— Je vais prévenir mamgu, dit vivement Gwenni. Elle va être bien heureuse d'avoir arraché quelqu'un à la mer. Viens, que je te présente à elle.

Elle saisit la main du jeune homme et l'entraîna

dans la chambre. Pali ouvrit les yeux à l'appel de sa petite-fille; mais quand son regard tomba sur le marin, vivement éclairé par la lumière que tenait la jeune fille, elle se dressa, leva les mains au ciel et poussa un cri :

— Ieuan! Ieuan!

— C'est mon nom, répondit le nouveau venu surpris; Ieuan ab Rhys ab Ieuan Maelgwn. Mais je ne pense pas vous avoir encore jamais rencontrée.

— Je le savais bien! clama mamgu Pali avec une expression de ferveur. Ieuan m'envoie son pardon par son fils, car personne autre ne peut avoir de pareils yeux, ni cette voix.

— Mamgu, expliqua Gwenni, pense à un voisin qu'elle connut dans sa jeunesse. Il s'appelait Ieuan Maelgwn.

— C'est bien cela! j'ai entendu dire à mon grand-père qu'il était né dans la paroisse de Rhos-y-cerrig. Y sommes-nous donc?

— Oui, oui, affirma la jeune fille en regardant Ieuan avec un intérêt de plus en plus vif.

Pali murmurait : « Le pardon de Ieuan!... le fils de Ieuan!... » avec une physionomie heureuse et reposée.

Gwenni, qui l'avait toujours vue sévère et silencieuse, s'émerveillait de cette transfiguration. La grand'mère regardait tour à tour ces deux jeunes figures, et son regard finit par s'éclairer sous une pensée nouvelle.

— Ieuan ab Ieuan Maelgwn, dit-elle, ne pouvant se figurer que ce garçon-là ne fût pas le propre fils de son Ieuan, alors que le nombre d'années écoulées depuis la veillée funèbre eût dû lui rappeler que ce ne pouvait être là l'enfant qu'elle avait vu sur les bras de Cati Bevan; Ieuan ab Ieuan Maelgwn, es-tu fiancé?

— Non, non! répondit le jeune homme en jetant à Gwenni un regard de surprise ; mon cœur et ma main sont libres.

— Penses-tu à retourner sur mer?

— Certes non! je vais m'établir sur terre ; et j'irai travailler chez les fermiers pour la moisson.

— Du tout!

Le regard pénétrant de Pali s'arrêtait à contempler la face mâle et franche du marin.

— J'ai mieux à t'offrir. Deviens le maître de Llys en épousant ma petite-fille. J'ai bonne opinion de toi en souvenir de ton père, et je m'en irai contente de t'avoir remis la garde de Llys. Je vais laisser cette ferme à Gwenni, ma plus proche parente ; mais cela me contrarie de penser que ce bout de fille aurait seule la charge de cette maison. Et puis, soupira-t-elle, je serai enchantée, au jour du Jugement, de dire à Ieuan que son fils est heureux et riche à la tête de la ferme de Llys, que ton père aimait beaucoup.

Pali regarda impérieusement la jeune fille, qu'elle considérait comme son bien propre, soumise à toutes ses volontés.

— Il faut être deux à consentir, reprit Ieuan ; mais si la petite maid n'y voit pas d'inconvénient, je serai grandement favorisé en l'épousant : je n'en ai jamais vu de plus jolie dans tous mes voyages. Voici la main d'un honnête marin, morwyn (1); en voulez-vous?

Gwenni prit la main que lui tendait le jeune homme; et la face de Pali exprima le ravissement. Les fiancés se tinrent près d'elle, les mains enlacées, tout saisis maintenant de la solennité de l'heure. L'aïeule s'était assoupie. Elle ne se réveilla qu'au coup de minuit ; et ce fut pour pousser un appel suprême :

— Ma mère!

Gwenni crut entendre à ce moment les sabots d'un cheval dans la cour ; et en voyant son aïeule retomber morte, elle comprit qu'elle avait reçu la troisième et dernière visite de sa mère.

(1) Jeune fille.

Y DAU WYNNE.

(*Traduit par* J. Le Fustec.)

POÉSIES

PENSÉES D'ENFANT

A Mademoiselle Rosa Benedite.

L'ENFANT

Dans nos livres anciens, mère, que faut-il croire?
Est-ce qu'une légende est une vérité?

LA MÈRE

Une légende est un poème de l'histoire
Qui promène l'esprit dans un monde enchanté.

L'ENFANT

Durant les nuits d'hiver je pense au grand déluge,
Lorsqu'en pleine fureur de la mer et du ciel,
Le vieux Noé voguait dans l'arche, seul refuge
Contre l'orage noir au flot torrentiel.

Il fallait donc, d'après une sainte légende,
Pour tant de passagers, pour les couples d'oiseaux,
Les fauves du désert, que l'arche fût bien grande...
Pouvaient-ils demeurer tranquilles sur les eaux?

LA MÈRE

Peut-être un simple coup de baguette magique
Devait agir sur eux miraculeusement
Et les frapper soudain d'un sommeil léthargique,
Ainsi qu'au temps jadis la Belle au bois dormant.

L'ENFANT

Ma mère, devons-nous craindre un nouveau déluge,
Quand des milliers de gens sans honneur et sans foi,
Paraissant oublier notre souverain juge,
Ont vécu sans savoir ni comment ni pourquoi?

LA MÈRE

Mais nous serions alors, depuis bien des années,
Tous deux, mon cher enfant, au nombre des élus,
Dans ce bleu paradis des âmes fortunées
Où la mère et le fils ne se quitteront plus.



LA RENTRÉE

Quand s'achève l'hiver dans nos bois, les ramiers,
Précurseurs du printemps, arrivent les premiers.

Ils devancent d'un mois la frileuse hirondelle,
Qui sous nos toits bénis revient à grands coups d'aile,

De l'Orient, de Chypre ou de Jérusalem,
Revoir son ancien nid du Havre ou de Harlem.

Par-dessus les grands monts, les forêts, les eaux bleues,
Dans la moitié d'un jour elle a fait six cents lieues.

D'une aile moins rapide, un oiseau migrateur,
La suit... le rossignol, humble et divin chanteur.

L'humble et divin chanteur de la sainte nature
Par le chemin des airs hardiment s'aventure.

Revenant de si loin, hélas! le rossignol
Pour voyager n'est pas un oiseau de haut vol;

Mais il arrive enfin à petites journées
Dans les vieilles forêts longtemps abandonnées,

Toutes vertes dans leur plein luxe de printemps,
Heureuses d'accueillir les nouveaux habitants,

Le ramier dans un frêne à la fourche des branches,
Le rossignol en bas dans les floraisons blanches;

Et les oiseaux d'accord fêtent le grand retour,
Enivrés de parfums, de musique et d'amour.

André LEMOYNE.

CHRONIQUE MUSICALE

Les deux « manières » de Verdi.

Théatre de l'Opéra. — *Astarté*, opéra en quatre actes, poème de M. Louis de Gramont, musique de M. Xavier Leroux.

Avec Verdi, disparaît le dernier grand représentant d'un genre dont on peut dire qu'il avait réussi, sur le tard, à le rendre respectable. L'opéra, cette machinerie si souvent odieuse, de musique grossière et de paroles ineptes, l'opéra, dont le milieu du dix-neuvième siècle vit l'apothéose, et que l'effort d'un génie miraculeux finit par faire apparaître dans toute sa monstruosité, fut l'unique champ d'action du maître italien. Mais quand, sous la poussée victorieuse de l'art wagnérien, la piteuse dramaturgie musicale de Donizetti et de Meyerbeer s'effondra dans le néant, Verdi eut du moins le haut mérite de la clairvoyance : il reconnut, avec une sûreté de coup d'œil qui fait à sa mémoire le plus grand honneur, ce que la chute avait d'irrémédiable; au contraire de certains de ses collègues français qui s'obstinèrent à la tâche, et tentèrent de continuer ou de faire revivre ce qu'on appelait la *tradition* de l'opéra, et qui n'était que le formulaire d'effets connus et de recettes usées, Verdi regarda courageusement du côté de l'avenir. Désormais, il se voua à une tâche nouvelle : celle de faire ressortir l'action dramatique, dans ses œuvres, sans se départir, toutefois, du principe essentiel de sa conception théâtrale.

Verdi fut sans doute frappé, comme beaucoup d'artistes et de critiques de son temps, de l'analogie que les idées de Wagner présentaient, en apparence, avec celles de Gluck; il n'eut, sans doute, ni le goût ni le loisir de les approfondir jusqu'au point de se convaincre du peu de ressemblance effective de la doctrine de ces deux puissants réformateurs. Ce qui retint son attention et lui donna à réfléchir, fut probablement leur souci commun des convenances extérieures de l'expression musicale, convenances dont l'opéra faisait souvent si bon marché. Verdi ne pouvait se poser en adepte déclaré de l'art wagnérien, d'autant qu'il n'en connut certainement pas les vrais principes, sans quoi il eût saisi du premier coup d'œil la différence entre le musicien dramatique dont Gluck est le type idéal et le dramaturge musical à la façon de Wagner.

Mais pourquoi Verdi aurait-il mieux compris Wagner que tel de ses enthousiastes et aveugles admirateurs? Ce fut déjà très beau à lui de prendre en considération les doctrines d'un homme qui ne passait pas alors pour prophète dans le monde théâtral. Les efforts de Wagner pour faire prédominer un art plus noble que celui dont l'opéra offrait une si chaotique image, eurent leur retentissement dans la conscience d'un des compositeurs d'opéras les plus notables, de celui qui pouvait le plus facilement conserver les formes et les habitudes musicales grâce auxquelles il avait acquis une popularité universelle. Voilà le fait intéressant. Ce sera la gloire de Verdi, dans le futur, d'avoir voulu, vers la fin de sa vie, devenir, de faiseur d'opéras, musicien dramatique. En disant que l'auteur de *Falstaff* regarda courageusement du côté de l'avenir, j'ai peut-être trop dit : il serait plus juste d'avancer que l'avenir, confronté au passé, lui fit connaître toute la fausseté de l'art que pratiquait le théâtre de son temps et le détermina à chercher à relier, selon ses forces, ce passé magnifique

à l'opéra moderne. Verdi n'abandonna jamais le terrain de l'opéra; il serait trop facile de le démontrer. Mais après avoir été l'imitateur de Rossini et de Meyerbeer, il se fit le disciple de Gluck et de Mozart, cherchant, à leur exemple, à donner à ses œuvres l'unité musicale, la convenance dramatique, la cohésion du style et la vérité du caractère. Ce n'est pas pour quelques modernismes harmoniques dont il put trouver le modèle ailleurs que chez Wagner qu'on peut le taxer de wagnérisme. Verdi reste toujours italien. C'est précisément parce que son effort vers l'art noble s'accomplit à l'inverse de celui de Wagner qu'il demeure pour nous une personnalité peu ordinaire. Quant à la valeur intrinsèque de ses ouvrages, il est peut-être inutile d'en débattre. D'aucuns préfèrent *Rigoletto* à *Aïda* et *le Trouvère* à *Othello* pour la franchise de l'inspiration et le naturel des idées. Ils n'ont peut-être pas tort au point de vue de la musique de Verdi. D'autres placent plus haut les œuvres où il s'efforce d'atteindre à l'art classique. Ils ont certainement raison au point de vue de la musique tout court. Il faut bien avouer, en effet, que les premiers ouvrages de Verdi, pour entraînantes qu'en paraissent certaines mélodies, sont, dans l'ensemble, d'une musicalité passablement grossière. Que son génie se soit attiédi en s'épurant, c'est fort possible. L'âge y était peut-être pour quelque chose; en tout cas, un point reste acquis : c'est que si les premières œuvres du maître disparu font davantage honneur à son tempérament, les dernières sont toutes à la gloire de son caractère.

Il est très souhaitable que l'exemple d'une telle vie ne soit pas perdu pour la jeune école italienne. Ceux de ses membres qui sont déjà parvenus à une certaine notoriété ne semblent pas l'avoir très bien compris. Ils cherchent le succès par des moyens différents de l'âge précédent, mais le veulent avec la même ardeur et par

tous les compromis possibles. Pour l'instant ils sont tout au vérisme qu'ils confondent avec la vie. Il n'est pas un de nos vaudevilles à succès, pas un des produits de notre littérature de boulevard que les musiciens de la péninsule ne convertissent prestement en opéra. Je vois annoncer dans les feuilles spéciales des *Zaza*, des *Tosca*, des *Père Lebonnard* (!), etc... Mauvaise route pour l'art.

Je me réjouis sincèrement du succès véritable que semble tenir l'Opéra avec *Astarté*, quoique le succès d'une œuvre nouvelle dans ce trop vaste théâtre semble une chose paradoxale. D'abord parce que M. Xavier Leroux, qui l'obtient, est un artiste plein de sincère ardeur. Ensuite parce que son œuvre dénote un vouloir peu commun, un effort énorme, et qu'elle contient une foule de généreuses promesses. Enfin parce qu'on ne peut que se féliciter de voir le public parisien faire bon accueil à la jeunesse musicale en la personne de l'un de ses représentants les mieux doués. Cela est d'un heureux augure pour l'avenir, et si M. Leroux est parvenu à rompre la glace entre le public de l'Opéra et la musique nouvelle, tous ses confrères lui en devront de la reconnaissance.

L'œuvre considérable que vient de monter M. Gailhard, avec une magnificence qui suffirait à justifier l'admiration, est d'un art tout sensuel et décoratif. Il ne faut chercher ici ni une action d'ordre supérieur, ni même un développement psychologique sérieux. Bien que le poème de M. L. de Gramont mette en scène le personnage d'Hercule, c'est-à-dire le héros d'un des mythes grecs les plus pathétiques et les plus profonds, il ne semble pas que l'auteur ait songé à tirer parti d'autre chose que des situations où la légende favorisait, selon lui, la musique et l'art de la mise en scène, et où les moyens complexes du théâtre lyrique moderne

pouvaient s'unir en vue d'assurer à l'œuvre son maximum d'effet. Ce maximum est presque toujours atteint, il faut bien le reconnaître. Mais depuis Richard Wagner, puisqu'on ne peut parler de musique dramatique sans revenir à ce génie incomparable, nous savons que l'effet théâtral n'est rien en lui-même et qu'il ne vaut que par sa concordance avec l'action intérieure que la musique est chargée d'exprimer. Cette action intérieure, *Astarté* en est presque totalement dépourvue. La seule qui eût pu nous être rendue perceptible par la symphonie eût dû se passer dans l'âme d'Hercule; or l'Hercule que nous montre M. de Gramont n'a que des sens. Par suite, tout, dans sa pièce, se passe en coups de théâtre, c'est-à-dire selon le procédé le plus saisissable pour le public et en même temps le plus fatigant qui soit.

Le poème lyrique de M. de Gramont produit d'ailleurs l'impression d'une fantaisie sur les aventures d'Hercule plutôt que d'une adaptation scrupuleuse de sa légende. En ceci je n'aurais garde de blâmer le librettiste. Les anciens ont pris, avec leurs mythes, les plus grandes libertés, et un opéra n'est pas tenu à plus de réserve, à cet égard, que Sophocle ou Euripide ne se sont crus obligés d'en garder. Il peut, il est vrai, paraître un peu risqué de faire mourir à Sardes, dans le palais d'Omphale, le héros qui se fit construire un bûcher sur l'Œta, et il serait aisé de contester la vraisemblance de l'occasion en laquelle M. de Gramont fait revêtir à Hercule la tunique de Nessus, présent de Déjanire : mais ce sont là des licences sans portée sur lesquelles on passerait volontiers condamnation si elles servaient à manifester quelque conception dramatique grandiose ou à accentuer le sens profond de la fable antique, au détriment de la lettre. Or, voici simplement ce qui en est.

M. de Gramont suppose qu'Hercule, régnant à

Argos, entreprend de détruire le culte d'Astarté, c'est-à-dire de la Vénus orientale, dont l'auteur place à Sardes le principal sanctuaire. Omphale, reine de Lydie, est en quelque sorte la grande prêtresse de ce culte impur aux rites duquel préside aussi le grand prêtre Phur, on ne sait trop pourquoi, ce prêtre possédant une magnifique voix de basse et l'Astarté en question étant essentiellement féministe. Le thème, comme on voit, est assez risqué, même pour un drame lyrique. Hercule, suivi de ses guerriers, et très farouche, s'embarque donc pour cette Cythère infâme, couvert de la peau du lion de Nemée et brandissant la massue exterminatrice comme s'il allait combattre une fois encore l'hydre épouvantable.

En vain la reine Déjanire a tenté de retenir le héros. Elle se laisse aller à de sombres pressentiments justifiés, au reste, par un songe que lui rapporte la princesse Iole : celle-ci, endormie dans le sanctuaire de Vesta, par une sorte de volonté mystérieuse, a laissé s'éteindre le feu sacré et songé qu'Hercule serait vaincu par Astarté. Il faudrait, dit-elle, un talisman pour lui assurer la victoire. Déjanire, aussitôt, pense au présent du Centaure. Elle se souvient des paroles de Nessus mourant et fait apporter la tunique, baignée de sang, où dort l'ardeur secrète du feu. Le charme, pense-t-elle, donnera à Hercule la victoire et le ramènera. Iole, déguisée en jeune garçon, se chargera de porter le terrible vêtement à Sardes.

Hercule cependant, parvenu avec ses compagnons en Lydie, trouve la ville d'Omphale ouverte. La cité voluptueuse se livre à lui sans défense, façon adroite de combattre un ennemi si redoutable. Le grand prêtre Phur, seul être vivant qu'il aperçoive, quoiqu'il entende de toutes parts, dans les rues désertes aux escaliers géants, monter des chants mystérieux, traite Hercule en conquérant. « Tu cherches Omphale, dit-il; la victime

s'offre d'elle-même à toi. » En effet, sous le porche d'un palais, Omphale voilée apparaît. Hercule s'élance, un poignard à la main, prêt à frapper. Mais l'Irrésistible qui a écouté ses furieuses apostrophes en silence se dévoile lentement. Elle apparaît, éblouissante de beauté. Le vainqueur est vaincu. Il ne reste plus à Hercule qu'à se courber sous le joug d'Astarté et qu'à prendre, en échange de l'amour d'Omphale, la quenouille, signe de servitude. Une furieuse orgie asiatique célèbre la victoire de la déesse et la soumission triomphante de la reine.

L'acte qui suit amène le dénouement. Le grand prêtre Phur, inquiet sans doute de la durée du caprice d'Omphale et craignant pour le culte d'Astarté qu'elle ne se prenne à aimer pour de bon, jette le soupçon dans l'âme d'Hercule. Il lui représente que, bien d'autres l'ayant précédé dans les faveurs de la reine, il est fatal que d'autres l'y suivent, et qu'il ne doit s'attendre à rien de durable s'il n'obtient d'Omphale qu'elle lui accorde sa main, la seule chose qu'elle n'ait plus à lui refuser. Hercule se sent mordu au cœur par la jalousie. Il exige hautement d'Omphale l'assurance de sa fidélité. Et comme la reine, interdite, se tait, sa fureur s'accroît de ce silence; il sort en proférant des paroles menaçantes : « Ou l'hymen ou la mort ! »

La situation serait sans issue pour Omphale si le mauvais destin d'Hercule ne venait en aide à la reine. Ce mauvais destin apparaît ici sous les traits de la princesse Iole qui, parvenue à Sardes vêtue en jeune garçon, apporte la tunique qui doit faire Hercule victorieux. A peine le héros s'est-il revêtu — on ne sait trop à quel propos — de l'étoffe empoisonnée, que le palais retentit de ses clameurs. Il apparaît bientôt, comme entouré de flammes, hurlant sa souffrance et maudissant la traîtrise d'Omphale qui semble pourtant bien innocente de ses tortures. Ce point du drame

demeure entouré d'obscurité. Mais les flammes qu'Hercule arrache de sa chair dévorent le palais même. Omphale qui, à la vue d'Iole, a senti naître dans son cœur une passion nouvelle, et conforme au rite infâme d'Astarté, s'enfuit avec Phur et la messagère, bien vite gagnée, semble-t-il, au culte de la Vénus lydienne. L'amour coupable qu'elle avait ressenti pour le dompteur de monstres est aussitôt oublié, purifié par la flamme expiatrice. Omphale se rend, avec Iole et Phur, au milieu d'un concours immense de peuple féminin, dans l'île de Lesbos, où se dresse l'image géante de l'impure idole, dont elle paraît l'incarnation vivante. Et là, parmi les chants d'extase et de triomphe, elle rend un nouvel et solennel hommage à la Volupté stérile.

Il est à peine besoin d'insister sur le côté malsain de cette conception. Elle est, non seulement contraire à l'esprit de la fable antique d'Hercule, dont la Passion n'est qu'une apothéose du principe mâle de l'univers, une personnification de l'ardeur solaire, qui purifie tout et se dévore elle-même; elle apparaît encore comme une sorte de blasphème du génie grec, toujours en lutte contre les déités ténébreuses, maladives, impures, de l'Asie, dont le culte menaçait sa lumière; de ce génie qui, forcé souvent de s'assimiler les idoles étrangères, se les appropria toujours en les spiritualisant, comme le montre le développement de l'Orphisme, et du culte de Dionysos. M. de Gramont, lui, a pris le contre-pied de la spiritualité grecque. Il semble vraiment qu'il ait voulu opposer triomphalement le nihilisme voluptueux des rites barbares à l'énergie créatrice, à l'activité bienfaisante du panthéisme hellénique. En faisant mourir Hercule dans le palais d'Omphale, il a en quelque sorte symbolisé la victoire de l'Asie sur la Grèce, de cette Asie « monstrueuse et fauve »

.... qui regarde
Toute la terre avec une face hagarde.

L'auteur a-t-il vraiment cherché à donner à son œuvre un sens aussi opposé à la vérité du mythe qu'à la vérité de l'histoire? Les quelques incohérences qu'on peut relever dans son poème feraient plutôt supposer qu'il a surtout eu en vue de piquer la curiosité du public en lui offrant un spectacle de hardiesse voluptueuse, inquiétant en son pittoresque. Le résultat répondant à ce calcul, si brillant soit-il, apparaît quand même regrettable. Sans être un esthéticien moraliste, à la façon du grand Tolstoï, on peut pourtant déplorer ces sortes de manifestations de « mauvais art ». C'est une besogne mauvaise, en effet, de faire appel aux penchants du public vers l'animalité (et quelle!) au moyen des excitants compliqués du théâtre et de la musique. Il n'appartient pas au poète de dénaturer la Fable pour nous montrer la victoire du Vice sur la Force. M. de Gramont, sans s'en douter peut-être, ne met pas son héros en posture moins caricaturale que celle où apparaissent les dieux et les rois d'*Orphée aux Enfers* ou de *la Belle Hélène*. Encore n'a-t-il pas l'excuse de la plaisanterie; son cas est plus grave, de devoir être pris au sérieux.

Puisque le drame de M. de Gramont a éveillé en moi le souvenir de Meilhac et Halévy, je dois me hâter de dire que la musique de M. Xavier Leroux, qui l'accompagne, ne motive sous aucun rapport une comparaison avec celle d'Offenbach. Le compositeur d'*Astarté*, vibrant, sincère, de tempérament paroxyste, n'a certainement pas vu, ou n'a pas voulu voir, les faiblesses de son sujet : il ne lui a convenu d'en apercevoir que la splendeur décorative, les heureuses oppositions, les vers sonores; et il a saisi au vol les belles occasions qu'il lui donnait de chanter à plein cœur, et de toutes ses forces juvéniles, la volupté, l'héroïsme, la puissance ténébreuse et formidale du Destin. Il a, de la sorte, écrit une partition remarquable de vigueur et de sentiment scénique,

dont le plus grand défaut, à mon sens, est l'excès : excès de proportions, excès de sonorité, excès d'écriture vocale. J'ai dit, en commençant, qu'un succès dans la salle de l'Opéra me semblait paradoxal, en raison des trop vastes proportions de l'édifice, qui ralentissent et refroidissent toute communication entre la scène et le public. Il convient, maintenant, d'ajouter que ce vice d'architecture paraît largement atténué par ce qui y correspond dans la musique de M. Leroux. Celui-ci a-t-il compris que ce que La Fontaine dénonçait, en tout, comme un défaut, pourrait devenir une qualité, dans le local dû à feu Garnier? A-t-il simplement obéi aux impulsions de son tempérament? Toujours est-il que, du premier coup, il s'est mis au diapason voulu, accordant son orchestre aux exigences de l'acoustique de l'Opéra, qui veulent que, là où on devrait écrire des hautbois et des bassons, on mette des trompettes et des trombones, et que pour produire l'effet de trompettes et de trombones on fasse donner toute une musique militaire.

J'ai parlé du tempérament paroxyste de M. Xavier Leroux. Il n'est pas sans faire songer à celui de Chabrier, de ce bon Chabrier qui se jetait tête baissée sur un poème, comme un taureau sur une étoffe écarlate, sans en rien voir que la couleur. Ainsi que l'auteur de *Gwendoline* qui se complaisait à déchaîner à tout propos, et quelquefois même hors de propos, les plus formidables tempêtes sonores, l'auteur d'*Astarté* montre un réel amour des tons aveuglants et des orchestres orageux. Comme lui il sait allier à une violence, qui confine parfois à la brutalité, la surprise des caresses mélodiques et du raffinement harmonique le plus savoureux. Mieux que lui, semble-t-il, il sait et sent ce que doit être la musique dramatique, et son inspiration paraît même avoir des qualités scéniques supérieures à celles de Chabrier. Au point de vue théâtral,

en effet, il y a plus et mieux que du lyrisme exaspéré dans la partition d'*Astarté*. On y trouve un sentiment du mouvement scénique irréprochable, une entente de la déclamation parfaite, et un souci des oppositions que la couleur, à la longue monotone, du poème, n'empêche pas de se manifester. Je n'ai qu'un reproche à joindre à celui que j'adressais, tout à l'heure, à M. Leroux. Il porte sur la prosodie. J'ai été surpris des libertés que le compositeur prenait avec l'accent tonique, liberté dont le premier effet est de rendre, parfois, le débit de l'acteur à peu près inintelligible. Je me fais un devoir de signaler cette faiblesse à l'auteur, estimant qu'on doit la vérité à des artistes de sa trempe. Je n'ai prétendu, d'ailleurs, le juger que sur l'ensemble de son œuvre et, pour ainsi dire, à distance. S'il me fallait, en effet, énumérer toutes les pages de valeur, ou, simplement, les pages bien venues de cette volumineuse partition, cette nomenclature m'entraînerait à des considérations hors du cadre de cet article.

J'ai dit le luxe avec lequel M. Gailhard a monté l'ouvrage nouveau. Quand j'aurai ajouté que Mme Héglon a trouvé dans le rôle d'Omphale matière à l'une de ses créations les plus complètes et les plus séduisantes; que MM. Alvarez et Delmas font à ses côtés fort belle figure; que Mlle Grandjean s'est révélée sous un jour tout nouveau dans le personnage de Déjanire; que Mlle Hatto est charmante à voir et agréable à entendre en princesse travestie, j'aurai tout dit. Il ne me restera pour conclure qu'à féliciter M. Taffanel pour la sûreté de la stratégie avec laquelle il a mené toute la troupe à la victoire.

PAUL DUKAS.

LES LIVRES ET LES MOEURS

LE FANTÔME (1)

I

Un tableau de Guido Reni, récemment légué au musée de Pise, représente l'amour sacré triomphant de l'amour profane. Celui-ci est le petit enfant nu de la mythologie; ses mains sont liées, et son corps grassouillet et délicat se tord de désespoir. Agenouillé près de lui, un bel adolescent, dont la blancheur semble sortir de la toile, brûle le carquois des flèches qui font tant de blessures dans le monde.

J'imagine que le peintre a fait à l'amour sacré la part trop belle. Comme il eût été plus véridique s'il nous avait montré, tandis que le jeune homme surveille à genoux ce feu qui doit priver les hommes de tant de joies et de tant de douleurs ensemble, l'enfant ayant desserré ses liens et fuyant avec un sourire vers les rosiers dont les épines seront ses flèches nouvelles! Car il est vain de ravir au petit dieu son carquois. Il est la cruelle parure du monde qui ne pourrait se passer de lui. Ceux même qui ne l'ont connu que par la malice de ses coups et n'ont point vu sa beauté ne regrettent point cette rencontre qui les a fait vivre plus vite et plus fort. Il ignore le mal et la joie qu'il répand;

(1) *Le Fantôme*, par Paul Bourget. (Plon, édit.)

il est innocent autant que barbare. Son frère mélancolique, — ce bel adolescent à qui le peintre a donné un visage sévère et doux, — le suit avec tristesse afin d'arrêter ses ravages. Il apprend aux hommes touchés de la fièvre égoïste du désir qu'il est dans la tendresse humaine une goutte d'essence sacrée, une part d'émotion divine, venue de la félicité qui naît du sacrifice de soi-même à l'être aimé. Il apporte à ceux qui ont connu l'amour un élargissement du cœur, une indulgence et une humilité de la raison, un charme mystérieux que les autres ne possèdent point. Il ne brûle pas les flèches qui n'ont point servi encore; il intervient seulement après qu'elles ont atteint leur but qui est toujours un cœur humain. Plus la blessure est large, plus son intervention est efficace; ceux-là qui ont perdu tout le sang de leur âme amoureuse sont les mieux préparés à recevoir ses leçons bienfaisantes.

Ce tableau de *l'Amour sacré triomphant de l'Amour profane* a repassé devant mes yeux comme je lisais le nouveau roman de M. Paul Bourget, *le Fantôme*. C'est une aventure d'amour singulièrement profane que nous raconte ce livre; mais, à la hardiesse du sujet, l'auteur a mêlé cette autorité morale qui lui vient de la connaissance des hommes et du sentiment de la responsabilité de l'écrivain. L'amour sacré triomphe : il sait rallumer ce feu divin qui brûle dans notre cœur et que nous croyons pouvoir utiliser pour nos passions humaines, qui sont bientôt réduites en cendres, si nous ne lui restituons pas son rôle purificateur. Là il intervient dans une de ces détresses d'âmes qui naissent du mal de la chair lorsque l'esprit est venu l'aggraver, — dans une de ces dégradations morales que la seule recherche de l'émotion voluptueuse peut produire lorsqu'elle est exercée par un de ces dilettantes qui ont rejeté tous les préjugés, et que leur finesse intellectuelle prédispose à de dangereuses complications de sensualité, destinées à procurer des sensations neuves et violentes, — ces sensations qui font couler plus vite vers la mer, vers la mort, le fleuve de notre vie.

Ces derniers ouvrages de M. Paul Bourget, *Drames*

de famille, Un Homme d'affaires, le Fantôme, dénotent chez le romancier une force nouvelle, — ou plutôt ce calme serein de la force consciente d'elle-même. Ils ne respirent plus l'inquiétude morale qui, dans les premiers romans et jusqu'à *Mensonges*, s'attardait à la peinture du vice avant d'en montrer le principe malfaisant et destructeur. Ce n'est point à dire que l'auteur ait renoncé aux hardiesses de l'analyse; je ne crois pas qu'il ait jamais choisi, pour le traiter avec sa profondeur accoutumée, sujet plus hardi que celui du *Fantôme.* Mais il a toujours prétendu que le romancier de mœurs, que le romancier d'analyse a le droit d'étudier toutes les maladies morales de son temps, comme le médecin a celui de connaître les maladies physiques les plus répugnantes. Seulement, ces maladies morales, il les doit présenter aux lecteurs dans leur vérité, et cette vérité suffit à en montrer l'horreur. Elle suffit d'autant plus aux yeux de M. Paul Bourget, que l'observation loyale et sérieuse de la vie vient toujours, selon lui, prouver rigoureusement l'excellence de la morale chrétienne; aucun fait n'échapperait à cette règle. Il va même plus loin encore; car, en définitive, la religion peut toujours prétendre trouver sa revanche dans la vie future des défaites que la vie terrestre paraît leur infliger au moyen du triomphe des méchants et de l'écrasement des justes. Il reprend à son compte la théorie qui est déjà formulée dans quelques Pères de l'Eglise, et qui n'attend point les temps à venir pour l'exercice de la justice de Dieu : le mal porterait en lui-même son germe de décadence et de mort, comme le bien son principe de paix intérieure et de puissance heureuse. En y joignant l'idée de la réversibilité des mérites et des peines, — cette idée, qui au premier abord nous apparaît injuste, de l'expiation par l'innocent de la faute du coupable, par le fils de la faute du père, — il parvient à nous montrer, par des exemples tirés de la réalité, les dangers et la punition à brève échéance de ces maux volontaires que les hommes déchaînent si légèrement dans le monde.

Ce sont là, aujourd'hui, les principes arrêtés du mora-

liste qu'est M. Paul Bourget romancier. On se souvient de *l'Echéance* où l'expiation est volontaire. Dans *Un Homme d'affaires*, dans *le Fantôme*, nous voyons les mères punies dans leurs filles de leurs amours adultères et de leurs mensonges; mais, dans *le Fantôme*, il y a autre chose encore de plus amer, et qui est le châtiment d'un de ces voluptueux qui n'ont cherché dans la vie qu'un raffinement d'émotion. Aucune hésitation, aucun flottement ne se retrouve dans ces ouvrages qui vont droit au but avec une vigueur dans le récit dont on peut louer sans réserve l'écrivain.

Et ce dont il faut le louer encore, à cause du mérite rare qui en revient à chacune de ses pages, c'est la science de la vie et de l'art qui est chez lui dans tout son épanouissement. Son talent s'est élargi et mûri. Sans effort, on sent la supériorité de cette prose intelligente et nuancée qui respire une si complète étude de l'homme et un goût si prononcé de l'art et de la philosophie mêlés, ces deux ornements précieux de notre vie dont ils augmentent le cours par la contemplation de la beauté et la méditation des idées générales. Les paysages dont il nous livre les couleurs et les lignes, ses yeux s'y sont caressés, et comme ils sont divers et élégants! C'est un coin délicieux du lac de Côme, c'est une petite vallée de l'Engadine, ce sont les jardins Boboli à Florence : ils sont aussi véridiques que telles descriptions de Paris, — ce petit appartement de l'avenue de Saxe destiné aux rendez-vous amoureux, de cet hôtel du collectionneur d'Andiguier au faubourg Saint-Germain, retrait provincial égaré dans la grande ville, « d'une poésie d'intimité d'autant plus prenante que la rumeur de la ville fait comme un accompagnement lointain de menace à cette tranquillité. » De même, lorsqu'il nous parle de telle pièce de musée italien du quatorzième ou du quinzième siècle, de tel visage peint par Léonard de Vinci qui se trouve à l'Académie de Florence, de telle tapisserie imitée de Filippino Lippi, c'est qu'il les a lui-même admirés et compris; il ne nous en transcrit pas la ressemblance d'après un banal compte rendu, il la fixe par quelques

traits précis de connaisseur. On sent couler dans ses veines les eaux abondantes d'une large vie livrée à l'étude de l'art dans ses multiples manifestations, de la nature dans son heureuse variété, livrée surtout à l'étude de l'homme dont la nature n'est que le cadre, et l'art qu'un des moyens d'expression. Sa richesse intellectuelle est merveilleuse; le récit est assez ferme pour qu'elle ne l'arrête point, mais comme elle l'embellit, comme elle en fait une source de réflexions, une excitation à méditer par toutes les pensées qui y sont jetées avec un luxe de prodigue! A tout instant, nous pouvons recueillir de ces paroles qui fixent quelque sentiment secret de notre cœur, qui dévoilent les moteurs mystérieux de nos actions. Par elles, M. Paul Bourget s'apparente à ces analystes qui sont la gloire de notre race, aux La Rochefoucauld et aux La Bruyère, comme aux Stendhal et aux Sainte-Beuve, connaisseurs d'âmes sinon directeurs de consciences, plus attirés par les maladies que par la médication, il est vrai, mais si experts à pénétrer jusqu'au tréfonds de notre être. Lisez cette page où il traite de l'amour platonique, premier rêve du cœur à son éveil et dernier rêve du cœur à son couchant, et qui se termine par ce mot douloureux : « Et que possédons-nous jamais d'un être, sinon les émotions qu'il nous donne? » — ou celle-ci encore sur la prière : « ... Où va la prière? Quand des profondeurs de notre être intime jaillit un appel comme celui-là vers la cause inconnue qui a créé cet être, qui soutient son existence, qui recevra sa mort, nous ne pouvons pas comprendre que cet appel ne soit pas entendu, que la cause de toute pensée n'ait pas de pensée, la cause de tout amour pas d'amour... » — ou celle-là sur les différences des cœurs et des désirs qui sont cause de tant de drames intimes dans la vie : « Il est des cœurs de spasme et d'exaltation, comme il est des cœurs d'attachement et d'habitude. A ceux-ci le foyer, la maison, la famille. A eux la durée, à eux ces prolongements de la vie sentimentale à travers les décadences de la vieillesse, qui, pour eux, sont des occasions de sérénité et de dévouement. Mais les autres,

ceux dont le rêve fut de ramasser toute leur puissance d'émotion dans une minute d'extase suprême, dussent-ils s'y anéantir, ces cœurs excessifs et passionnés, quand ils ont atteint une fois cette extrémité d'ardeur qu'ils ne dépasseront pas, leur aventure à eux est finie, bien finie... » En tenant compte de ce que cette réflexion a de spécial au récit du *Fantôme*, comme elle est exacte néanmoins dans sa classification des âmes! et comme ces âmes désordonnées, trop avides de désir pour ne pas faire de l'émotion le but de leur vie, — âmes de René, d'Adolphe, d'Amaury, etc., — sont ainsi montrées dans leur force qui est aussi leur tare!

Je voudrais citer encore la belle page (p. 288) qui est consacrée à la louange de l'amour dont la beauté est non point de recevoir, mais de donner, et de donner tout, dont la noblesse est faite d'oubli de soi-même et de sacrifice. Mais il est temps d'analyser et de discuter le sujet même du *Fantôme*.

II

Je me rends bien compte qu'analyser un tel sujet sans y mettre les nuances et la sûreté délicate du romancier, c'est risquer d'effaroucher le lecteur sans réussir à lui faire comprendre la beauté morale de l'œuvre. Avant d'entrer en matière, il faut présenter le principal personnage. Ce sera la meilleure façon d'expliquer la hardiesse de ce drame émouvant. Etienne Malclerc est de la race « de ces âmes avides de sentir, inassouvies d'émotion, de ces esprits impatients et audacieux qui vont à leur bonheur par-dessus et à travers les lois ». Il appartient à une génération dont aucune foi n'a fait frémir le cœur : il est sans famille; son pays ne lui donne pas d'orgueil, il ne l'a connu qu'humilié et sans gloire; et par delà la terre il ne conçoit pas d'espérance. Où donc sa sensibilité ardente, son intelligence précise et forte chercheront-elles le but de sa vie? Il sent sa jeunesse qui gonfle sa poitrine. Le monde, dont il est le centre, lui paraît offert comme une fête à ses

sens. Il a ce charme dangereux de ceux qui ont dépassé les idées acquises, les opinions reçues, qui en font voir l'envers, et par là se créent une sorte d'originalité séduisante; mais il ne s'est servi de son esprit critique que pour détruire : seule, sa jeunesse l'empêche encore de douter d'une raison qui ne sait qu'accumuler les ruines. Comment donnerait-il à ses jours une autre ambition que son égoïste plaisir? Riche et libre, il demande à l'amour de lui donner ces émotions fortes qui font sentir la vie, de remplacer pour lui toutes les croyances absentes, d'être pour lui la source de toutes les joies, de toutes les voluptés. Il est un frère cadet d'Armand de Querne; il n'a pas l'amertume de celui-là et cela tient sans doute à sa différence d'âge. Il lui ressemble par son mépris de tout ce qui n'est pas l'amour, par son goût de la sensation, par son impossibilité de renoncer à une émotion, fût-elle malsaine. « Vos lettres me font du mal, écrivait Chateaubriand à l'une de ses maîtresses, mais *elles me font vivre.* » Quand on s'est accoutumé à vivre dans la fièvre, à demander à l'existence cette agitation incessante qui accélère la marche du temps tout en lui donnant tout son prix, on ne peut plus accepter la vie paisible, la vie humble et modeste qui est la vie ordinaire : il faut alors au cœur des sursauts qui le font tressaillir, des émotions *qui font vivre.* Ainsi Benjamin Constant vieilli allait demander à la coquetterie de Mme Récamier un aliment à son besoin de sentir. Ainsi les voluptueux s'en vont cherchant sans cesse l'extase, de plus en plus difficile, qui les fera encore frissonner de joie, et ils comptent pour rien ce qui n'est pas cette minute précieuse. La fin égoïste qu'ils ont assignée à leurs jours leur donne un compagnon terrible qui est la menace permanente de l'ennui. Pour écarter cet ennui, pour goûter encore dans sa force la plénitude de la sensation, ils faussent et compliquent de plus en plus en eux le sens de la vie.

Tel est le caractère d'Etienne Malclerc à trente-quatre ans. Or, il a eu dans son passé une piquante aventure. Il a aimé, à vingt-cinq ou vingt-six ans, une

femme, Antoinette Duvernay, qu'un mariage malheureux et une âme violente et romanesque prédisposaient à la passion. Pendant treize mois, ils ont connu tout le bonheur magnifique et trouble que peut donner l'amour. Quand ce bonheur était dans son épanouissement, elle est morte d'un accident. Depuis, il n'a plus retrouvé ces merveilleux transports que suscitait en lui la tendresse d'Antoinette. Son souvenir habite en lui, plus puissant encore que toutes les autres joies, — souvenir bien égoïste où l'on peut découvrir plutôt le regret des félicités évanouies, que la pitié de la pauvre morte. Il donnerait tout au monde pour retrouver les extases perdues. Et quand l'occasion va se présenter précisément de les retrouver, il ira jusqu'au crime pour se procurer ainsi « une sensation d'Antoinette ».

Sa maîtresse avait voulu que leur vie passionnelle fût entièrement séparée de sa vie mondaine. Ainsi il n'a pas connu ses relations à elle, ni sa petite fille. Sept années ont passé, et il rencontre à Hyères cette enfant d'Antoinette, devenue une jeune fille de vingt ans, dont la ressemblance avec sa mère est si frappante qu'il en est bouleversé. Il ne peut se détacher d'Eveline qui lui restitue la chaleur de son cœur refroidi, et, quand il veut partir, celle-ci est déjà séduite par le charme qu'il a mis, sans même s'en douter, à la conquérir, et lui sent bien que sa vie continuera loin d'elle triste et désemparée. Un honnête homme, un homme d'honneur, s'en irait sans hésiter lorsqu'il aurait entrevu le chemin où il s'engage. Mais quand on a pris la sensation pour unique règle de vie, et qu'on a contracté l'habitude de tout discuter, et la morale, et l'honneur, et de dédaigner ouvertement l'opinion, les choses n'apparaissent plus dans leur simplicité; on découvre toujours à ses actes une excuse, aux préceptes des autres, lorsqu'ils nous gênent, une apparence de préjugé. Etienne Malclerc a des hésitations, il est vrai; il part pour Nice. Mais il revient, et il revient persuadé qu'on peut être l'heureux mari d'une jeune fille dont on a aimé la mère. Tout homme de bon sens l'assurerait de l'ignominie de sa conduite. Lui, qui est intelligent, ar-

rive à ne plus la distinguer. Il ne croit pas outrager la morte, puisqu'il l'aime encore dans la vivante. Seulement il ne songe pas qu'il outrage la vivante dans tout ce qu'elle a de plus sacré. Il est la victime d'une aberration mentale, et pourtant il n'est ni un instinctif ni un spontané. Peut-être M. Paul Bourget aurait-il dû nous le montrer plus odieux encore pour nous faire admettre cette chose monstrueuse. Car nous nous révoltons malgré nous contre ce mariage qui sent l'inceste. En somme, il suffisait, pour la suite du livre, de la différence qu'Etienne Malclerc va découvrir entre la fille et la mère, entre la chaste enfant qui lui confie sa vie et l'amante passionnée qui lui confiait jadis sa joie, entre l'amour dans le mariage et l'amour hors du mariage. Le romancier pouvait, sans craindre pour la vérité de son dénouement, prêter à son héros une âme plus lâche encore dans l'abandon du devoir le plus élémentaire, ou plus effrontée dans la recherche de l'émotion. Nous avons besoin de mépriser Etienne Malclerc. Nous le voudrions plus méprisable dans sa confession. Qu'on saisisse bien son caractère sans croyances, sans espérances, uniquement livré à la poursuite de la plus grande volupté, et l'on comprendra néanmoins la possibilité de son acte abominable.

Etienne Malclerc est devenu le mari d'Eveline. Celle-ci a une de ces « âmes d'ordre, de soumission, d'harmonie, qui ne conçoivent même pas l'émotion hors du devoir, qui ne voudraient pas d'un bonheur acheté au prix d'une faute, qui ne pourraient pas en vouloir, car ce bonheur pour elle ne serait plus du bonheur ». Elle est la sœur d'Henriette Scilly, l'héroïne de *Terre promise*. C'est Henriette devenue femme. Dans ces créations de grâce et de pureté, de charme discret et pudique, M. Paul Bourget déploie un talent exquis. Il avait commencé par être le peintre des belles pécheresses, d'Hélène de Sauve, de Mme Moraines; il a montré qu'il comprenait tout aussi bien ce que peuvent contenir de tendre et d'innocent un cœur de jeune fille sage, un cœur d'honnête femme. Lisez cet extrait du journal d'Etienne Malclerc, et vous y

trouverez la différence essentielle qui sépare, ou du moins qui peut séparer l'amour dans le mariage de l'amour hors du mariage. Bien des hommes, et qui, heureusement, n'ont point eu dans leur vie les mêmes complications et les mêmes tares, retrouveront dans ces lignes ce qu'ils ont ressenti : « Avant de vivre avec Eveline, dans ce contact de chaque minute, je ne soupçonnais pas qu'il pût exister des âmes comme la sienne, où tout est droiture, transparence, honnêteté, et en même temps sensibilité. Il y avait pour moi deux mondes, celui de la vie morale et celui de la vie passionnelle, et je les considérais, dans leur essence, comme inconciliables. Il fallait choisir, et j'avais choisi. Je n'avais jamais conçu que toute la pureté de l'un pût être associée à toute l'ardeur de l'autre, que l'on pût tant sentir et demeurer si simple de cœur, garder tant de vertu dans une telle flamme... »

Ce tendre amour va être l'origine de son châtiment, — châtiment d'autant plus terrible qu'il ne frappera pas que lui seul, mais fera une autre victime encore, cette pure et blanche Eveline, si confiante dans sa mère et dans son mari. Il avait espéré confondre dans un même culte le passé et le présent, étreindre sa passion d'autrefois dans sa nouvelle passion. Combien il est déçu, et comme il sent la mort de ce passé, la mort et la corruption qui vont empoisonner tout son bonheur! La morte est bien morte pour lui, et voici qu'il est impuissant à cacher à la vivante l'affreuse plaie de son cœur. Son secret les sépare, les détache irrémédiablement l'un de l'autre. Avant son mariage, le prêtre à qui il avait demandé son billet de confession l'avait averti de ne point aller à l'autel avec des regrets, pas même avec des souvenirs, et qu'il fallait, pour recevoir dignement ce sacrement nouveau, abolir le passé dans son âme; or, il n'a cherché dans le mariage que la consécration d'un souvenir. Il a abusé de la confiance d'une enfant. Son crime retombe sur tous les deux. Je laisse aux lecteurs le soin d'apprendre comme il souffre de son égarement, comment Eveline apprend ce secret dont elle peut mourir, et comment l'apparition d'un

petit être qui est leur chair à tous deux laisse entrevoir pour eux la possibilité d'une union où il a introduit tant d'abominables complications.

L'analyse pénétrante et peut-être trop complaisante du caractère d'Etienne Malclerc ne nous saurait étonner sous la plume de celui qui a écrit *Un Crime d'amour*, et créé ces types d'hommes de notre temps, mélancoliques dilettantes de la chair ou de l'esprit, Armand de Querne, Casal, Julien Dorsenne. Je découvre plus de nouveauté, et un charme si délicat, dans la figure d'Eveline, et dans l'analyse de ses sentiments de jeune épouse. Elle est la lumière de ce sombre récit. Elle est la pure Iphigénie dont le sacrifice doit apaiser le courroux d'un Dieu justement irrité par un tel mépris de ses lois. Mais sa souffrance même sera le rachat du crime : elle *méritera* pour sa mère, cette Antoinette passionnée dont le cœur brûlait trop vite, pour son époux, le plus coupable, qui n'a pas eu le respect de son innocence et qui a cherché dans l'amour de cette enfant une sensation plus forte, une émotion capable de ressusciter son passé perdu. C'est elle qui, par l'offrande de sa douleur, apportera la paix à son foyer si injustement troublé, qui sera la blanche colombe au rameau d'olivier.

HENRY BORDEAUX.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 1995

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 15 Le n° : 10 centimes 9 Mars 1901



177. — M. BJ. BJÖRNSON

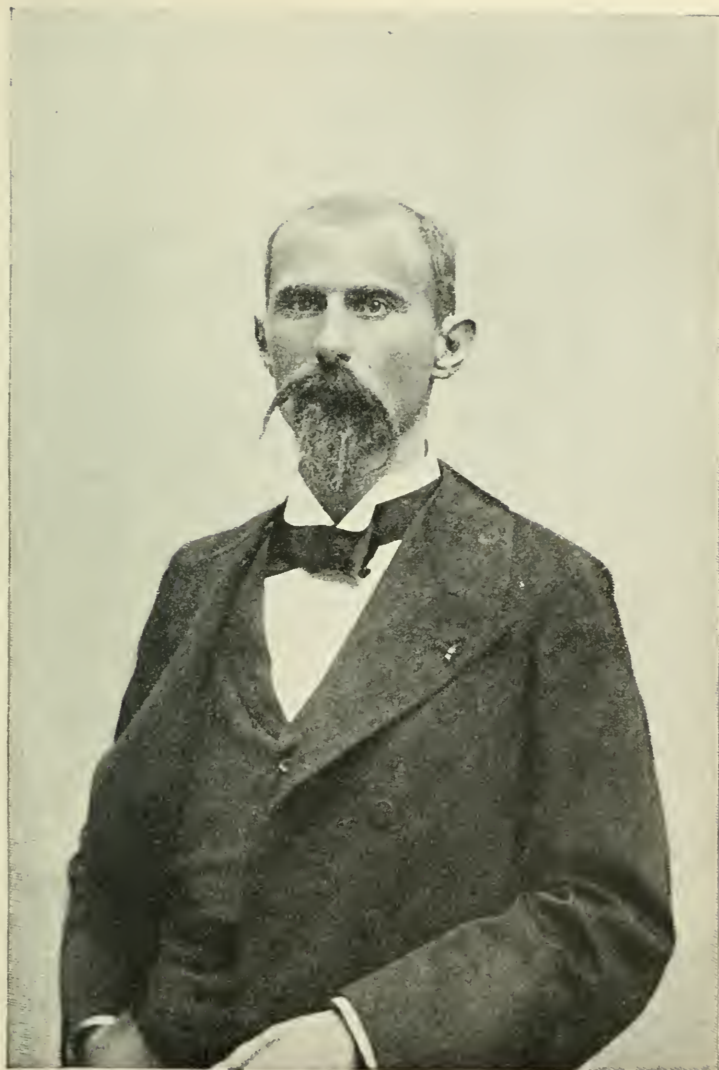
Littérateur norvégien

Cliché de Otte. Gravure de Mulot, Krièger et Cie.



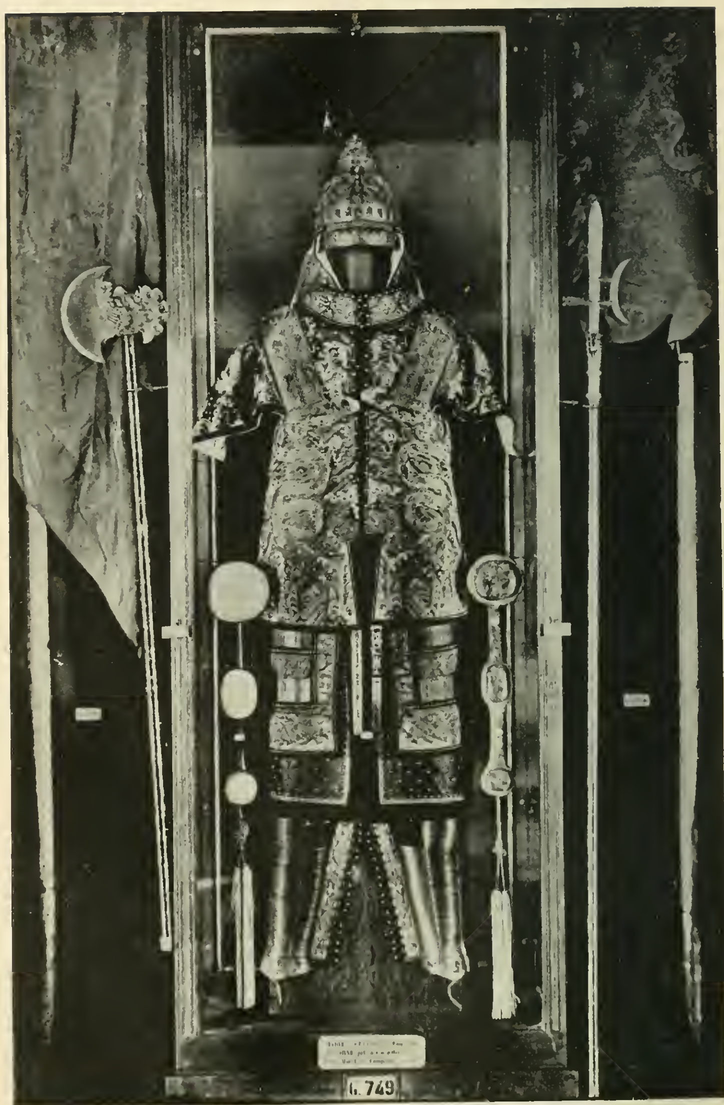
178. — UN CONVOI DE RAVITAILLEMENT DANS LE SUD ORANAIS

Cl. de M. de Briey. Gr. de Bourdon et Keilhaüer.



179. — M. ÉMILE GENTIL
Administrateur colonial

Cl. de Sartony. Gr. de Rousset.



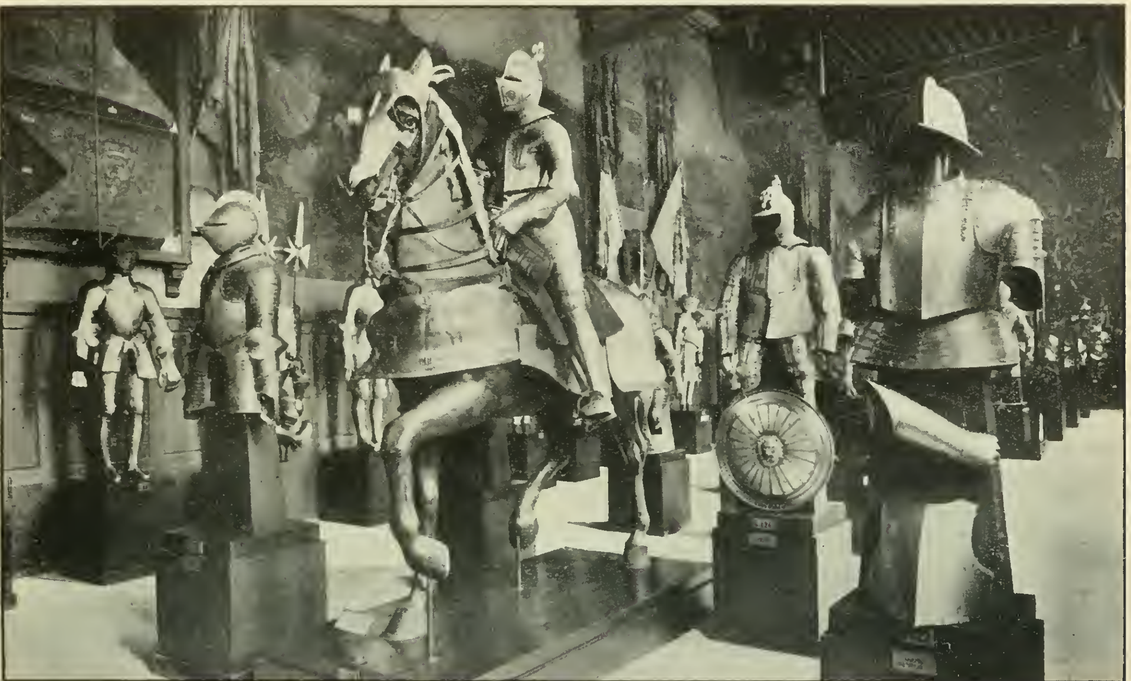
180. — COSTUME DE GUERRE DE L'EMPEREUR DE CHINE
pris au Palais d'Été en 1860

Obtenu avec jumelle Mackenstein. Gr. de Reymond.



181 — LE GÉNÉRAL DE MONARD

Cl. de Pierre Petit. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



182. — ARMURE DE LOUIS XIII

Cl. de Bogaert

Gr. de Bourdon et Keilhaüer.



183. — LE GÉNÉRAL BONNAL

Cl. de Pierre Petit. Gr. de Rousset.



184. — ENTRÉE DES R



ÇAIS A PAO-TING-FOU



185. — LE CHATEAU DE SULLY



186. — LE CHATEAU DE SULLY
(Entrée du grand escalier)

Cl. de Moreau frères. Gr. de Reymond.



187. — MARCHANDES DE MOURON ET DE RADIS
Gr. de G. de Résener.

NOS GRAVURES

---

177. — **M. Björnstjerne Björnson**, littérateur norvégien, est, en ce moment, l'hôte de Paris. En son honneur, une entreprise particulière a représenté, en deux soirées, son drame en deux parties : *Au-dessus des Forces humaines*.

M. Björnstjerne Björnson est né en 1832. Son nom signifie *front d'ours, fils d'ours*. Il est le fils d'un pasteur et fit ses études à l'Université de Christiania où il eut pour condisciples M. Ibsen et M. Jonas Lie. Après un séjour à Copenhague, il rentra en Norvège et, dans un journal de Christiania, mena une très vive campagne nationaliste, attaquant violemment le directeur du théâtre qui était Danois et réclamant avec instance des pièces norvégiennes et des acteurs norvégiens. Il fonda même, avec M. Ibsen, une société pour la protection de l'art norvégien. Ses premières œuvres sont des scènes de la vie norvégienne, des romans champêtres, des idylles. Ce ne fut qu'en 1860 qu'il aborda la forme dramatique. Un grand changement se fit en son esprit vers 1872. Darwin et Stuart Mill eurent sur lui une action profonde, ainsi que Max Muller et Taine.

En 1875, il donna *Une Faillite*, drame qui fut représenté il y a quelques années au Théâtre Libre de Paris. *La Revue hebdomadaire* a publié de M. Björnson *Synneuve Solbakken*. (Lire sur M. Björnson l'article de Bernard Douay dans *la Revue hebdomadaire* du 2 mars 1901, « Une Opinion de M. Björnson sur la France, » et le chapitre qui lui est consacré dans l'excellent livre *la Littérature scandinave*, par L. Bernardini. (Plon, 1894.)

178. — **Un convoi de ravitaillement dans le Sud Oranais.**

179. — **M. Emile Gentil**, commissaire du gouvernement au Chari, est nommé administrateur en chef des colonies. Il vient de rentrer en France après une campagne très dure. La défaite définitive de notre vieil ennemi Rabah lui valut, au mois d'août dernier, la rosette d'officier de la Légion d'honneur, à trente-quatre ans, la grande médaille d'or de la Société de géo-

graphie, et d'être placé à la tête des territoires du bassin du Chari, constitués en une circonscription dite territoire militaire des pays et protectorats du Tchad.

M. Emile Gentil est d'origine lorraine. Il est né à Briey le 4 avril 1866 et a débuté dans la marine. Enseigne en octobre 1888, lieutenant de vaisseau en janvier 1892, ses débuts d'explorateur colonial datent de l'époque où il était, dans ce dernier grade, chargé de la direction du petit arsenal de Libreville, au Gabon. Depuis longtemps, il rêvait de reprendre l'œuvre que Crampel avait laissée inachevée et d'explorer toutes les régions du Haut-Congo jusqu'au Tchad. Il mit son projet à exécution en 1896, et parvint à remonter le Chari jusqu'à son embouchure dans le grand lac saharien, avec le petit vapeur *Léon-Blot*. Il rentra deux années plus tard en France, quitta la marine pour le cadre des administrateurs coloniaux, où il entra le 15 avril 1898 comme administrateur de seconde classe, et repartit pour l'Afrique avec le titre de commissaire du gouvernement au Chari. C'est alors qu'il accomplit cette belle mission, dont il revient aujourd'hui brisé par la fatigue, anémié par les privations, terrassé par la maladie.

180. — **Musée d'artillerie. — Costume de guerre de l'empereur de Chine pris au Palais d'Eté en 1860.** — Habit de guerre de l'empereur de Chine. Cet habit se compose de trois tuniques, mises les unes par-dessus les autres. La seconde est armée de lames d'acier doré, disposées comme dans certaines brigantines du quinzième siècle; les épaulières formées chacune de deux lames d'acier, enrichies de figures de dragons, en filigrane d'or, augmentent la défense de la poitrine. Le casque, conique, couvert d'ornements en or mêlés de pierres fines, porte à son sommet une grosse perle et une aigrette en bande de martre noire; il est garni d'un couvre-nuque et d'oreillères en soie, piquées et brodées, d'une grande richesse. Les jambières, artistement construites en lames transversales d'acier doré, comme la seconde tunique, sont ornées, à leur partie inférieure, de figures en filigrane d'or du dragon impérial. La couleur jaune, qui forme le fond du vêtement, n'est portée en Chine que par la famille de l'empereur. — Pris à Yuen-Uing-Yuen (Pékin), au palais d'Été (campagne de 1860).

Don de Napoléon III.

181. — **Le général de Monard,** commandant en chef le 20e corps d'armée, après ses trois années de commandement

réglementaires, vient d'être remplacé par le général H. Langlois. Quelle que soit la haute valeur de l'ancien commandant de l'Ecole supérieure de guerre, le départ du général de Monard a été unanimement regretté des populations de l'Est dont il était très aimé et parmi lesquelles il a fait la plus grande partie de sa carrière, dans le 6e corps, et ensuite dans le 20e, quand le 6e corps fut scindé en deux corps d'armée. Le conseil municipal de Nancy s'est officiellement associé à ces regrets dont presque toute la presse lorraine s'est faite l'écho. D'un article de M. Albert de Pouvourville paru dans une revue illustrée de Nancy, *la Terre lorraine*, nous détachons les lignes suivantes :

« Travailleur infatigable, manœuvrier remarquable, pourvu de toutes les qualités qui font un soldat et qui font aimer un chef de ses soldats, conducteur d'hommes tout à fait spécial, causeur charmant, patriote ardent mais plein de tact, attaché à ses officiers et à ses régiments qui lui constituaient sa famille, le général de Monard était pour nous, de la façon la plus heureuse et la plus complète, l'image vivante et tangible de la Patrie.

« Tous les problèmes de la mobilisation, les moindres défilés de nos montagnes, tous les aspects de nos plaines, étaient familiers, depuis vingt années d'études et d'expérience, à ce cerveau puissant. Et, avec lui, nous nous sentions sûrs, et nous nous savions bien gardés, et nous nous reposions en ce chef, maître de sa tâche, et bravement conscient de ses responsabilités.

« Il disparaît aujourd'hui, à l'une des périodes les plus graves de notre histoire moderne, tandis que, de l'autre côté de la frontière, les généraux allemands, au comble de leur science et de leur expérience, demeurent, au milieu des pays qu'ils ont parcourus et des troupes qu'ils ont créées, dans la plus redoutable stabilité.

182. — **Musée d'artillerie. — Armure de Louis XIII.** — Armure du roi Louis XIII. En fer noirci, semé de clous en forme de fleurs de lis, et dorés. Cuirasse à double plastron. Longs cuissards articulés, se démontant à mi-longueur. Bourguinote à long couvre-nuque, et nasal terminé par une fleur de lis. Demi-armure ne comportant pas de grèves, mais de grandes bottes. — Provient du Musée des souverains.

183. — **Le général Bonnal**, commandant la 6e brigade d'infanterie, membre des comités techniques d'état-major et d'infanterie, est désigné pour le commandement de l'Ecole supérieure de guerre, en remplacement du général H. Langlois. Nul

n'avait plus de titres, d'autorité et de talent pour remplir avec éclat cette mission difficile, pour créer de solides traditions militaires, pour diriger l'élite des officiers français dans les plus hautes études techniques et stratégiques. Il a, comme lieutenant-colonel et colonel, professé brillamment dans cette même école où ses cours ont laissé une empreinte ineffaçable. Son œuvre est à peu près inédite pour le grand public. Il a publié, l'an dernier, un livre sur *Frœschwiller*, qui l'a placé sur la même ligne que le général Pierron. (*Frœschwiller*, récit commenté des événements militaires qui ont eu pour théâtre le Palatinat bavarois, la basse Alsace et les Vosges moyennes, du 15 juillet au 12 août 1870.) Il a écrit aussi deux belles études sur *Wissembourg* et *Sadowa*, où il a fixé définitivement la vérité historique pour ces mémorables journées. Il faut y ajouter un livre sur *l'Infanterie*, méthodes de commandement, d'éducation et d'instruction.

Né à Toulouse le 27 mars 1844, le général Bonnal va avoir cinquante-sept ans. C'est un soldat d'infanterie vigoureux et actif, qui a toujours préconisé l'énergie dans l'instruction et l'offensive dans les opérations. Il est sorti de Saint-Cyr en 1865. La campagne de 1870, à laquelle il a pris part à l'armée de Mac-Mahon, a commencé à lui donner à réfléchir sur les problèmes techniques qui s'imposaient aux officiers. Il fut décoré à Frœschwiller. Après la guerre, on le trouve, comme capitaine et chef de bataillon, commandant l'école de gymnastique de Joinville-le-Pont, puis détaché en Indo-Chine pour y organiser l'armée annamite ; comme lieutenant-colonel et colonel, adjoint à la direction des études et professeur d'histoire militaire, de stratégie et de tactique générale à l'école supérieure de guerre. Officier de la Légion d'honneur et comptant six campagnes, il a été promu général de brigade le 28 mars 1899 et était placé depuis cette époque à la tête de la brigade d'infanterie de Beauvais.

184. — **En Chine. — Entrée des Français à Pao-Ting-Fou.**

185, 186. — **Le chateau de Sully**, à Villebon, en Eure-et-Loir.

187. — **Les petits métiers parisiens. — Marchandes de mouron et de radis.**

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. PARIS TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 2030.

UNE REINE

ROMAN CONTEMPORAIN

(Suite)

TROISIÈME PARTIE

I

LA LETTRE

L'été passa; l'automne rongeur montra son visage dans les nuées; puis, l'hiver descendit des montagnes. La cour avait quitté le palais du Printemps pour le vieux palais des Brumes. Maurice demeura près des souveraines : il commandait une compagnie de cuirassiers bleus. Ce service lui était agréable, car il l'attachait à la garde de la reine. D'ailleurs, les officiers de ce régiment s'éternisaient rarement dans le militaire. C'était un des stages obligés pour tout gentilhomme de la cour : peu entraient dans le conseil ou la diplomatie, qui n'eussent tenu l'épée.

Mais le jeune homme ne songeait à aucune carrière; il était prêt à les accepter toutes ou à les refuser, selon qu'elles le tiendraient près ou loin d'Hélène-Marie. Et il accomplissait ses fonctions dans une sorte de som-

nambulisme. Elles n'en souffraient point, si simples, presque enfantines, et si monotones qu'il suffisait de les avoir une fois apprises pour les pouvoir répéter sans réflexion. Sa vie n'offrait qu'un seul intérêt, invariable, autour duquel flottaient les événements. Il était mélancolique, mais non malheureux : il lui suffisait d'approcher de la reine. Et il la rencontrait, comme par le passé, presque chaque jour, aux lectures chez la princesse douairière. Il avait fini par la connaître profondément.

Encore qu'elle fût taciturne d'habitude, elle avait ses jours de causerie, le plus souvent à propos des lectures entendues. Il songeait, pendant des heures, à chacun de ses gestes et de ses paroles. Sa mémoire était, pour elle seule, extraordinaire : il n'oubliait pas un mot. Il devina qu'elle était plus malheureuse qu'un captif et pleine du rêve de connaître, ne fût-ce qu'une saison, l'existence « imprévue » des autres hommes. Alors la compassion entra dans son cœur — une compassion ardente, tumultueuse, qui le tenait souvent éveillé jusqu'à l'aube, et qui ressemblait à la compassion des fidèles naïfs du moyen âge pour leur Dieu crucifié.

Un jour qu'il avait cru voir des traces de larmes sur la face d'Hélène-Marie, il passa une nuit si terrible qu'il ne put rester dans son lit. Il courut par les longues galeries du palais; il se glaça jusqu'à l'aube, dans la cour gigantesque, à contempler les fenêtres de la reine. Sa rêverie était sauvage et folle, alimentée par sa pitié dévorante, et par les frissons de sa tête exposée à la bise. Dans cet état de surexcitation, il rentra chez lui; il écrivit un billet, non d'amour, mais de dévouement enflammé, qu'il glissa parmi des livres que la reine devait prendre chez la princesse rouge.

Il s'endormit alors, d'un sommeil pesant, puis, de toute la matinée, il ne songea plus à son billet. Quand il vint prendre ses livres pour se rendre chez la prin-

cesse, il se rappela le regard dont Hélène-Marie lui avait ordonné un éternel silence. Mais, tout de suite, la vision lui revint, avec une netteté accablante, du visage endolori de sa souveraine. L'exaltation le reprit; il ne retira pas le billet.

Deux heures plus tard, il finissait de lire la mort du père Goriot. Cette tragédie laissait les trois femmes émues, et Nimburg, qui assistait à la séance, plutôt indifférent. On était à la veille d'un anniversaire fameux que le Weissberg célèbre avec pompe : l'anniversaire de la mort de Conrad le Fort, tué en pleine victoire, par une balle autrichienne. Un glas sonnait à la cathédrale. Et, au soir tombant, chacun se tut, tandis que les serviteurs apportaient des lampes.

— Ce livre, dit enfin la princesse, est le véritable roman de l'âme immortelle. Le père Goriot a compris que l'on a « transporté » sa vie dès qu'on a des enfants.

— Mauvais transport, fit Löwen, et triste immortalité. Son dévouement a corrompu ses filles : que peut encore faire de bon une femme qui accepte de tels sacrifices ?

Ces mots firent renaître une discussion qui était fréquente entre la princesse, la reine et le chancelier de Nimburg.

— Ce n'étaient pas des sacrifices, dit Maurice à mi-voix. Goriot a connu le seul bonheur entier. Et je crois, malgré tout, que ses filles en durent être meilleures.

— Balzac seul le sait, interrompit le chancelier; pour moi, je suis sûr que le père Goriot — comme d'ailleurs tous les sacrifiés volontaires — sont les agents les plus actifs de la misère humaine. J'accorde qu'il ne faut pas être méchant : c'est se donner un souci inutile et se créer des ennemis. Mais la manie de se mêler au sort des autres est une insupportable vanité, le plus souvent, et une tyrannie. Un jour viendra où les dé-

vouements apparaîtront aussi dignes des Petites-Maisons que la manie des grandeurs. Nous ignorons tout des destins. Notre intervention est, presque invariablement, une folie — surtout sous forme d'*aide*. Que chacun apprenne à s'aider soi-même : Dieu, c'est-à-dire la Vie, aidera tout le monde. Nous y gagnerons une humanité agile, pénétrante, vigoureuse, où la charité deviendra vaine par suppression spontanée de la misère.

— Et ceux qui ne pourront pas s'aider? fit doucement la reine.

— Ils mourront, et ce sera bien. Assez d'autres naîtront à la place. L'homme n'est pas une denrée rare.

— Les enfants ne peuvent pas s'aider, reprit la reine. Beaucoup d'âmes exquises, ou même fortes, sont frappées d'impuissance temporaire. L'humanité sera mutilée si on la prive de ces âmes. Aussi faut-il aider à tout hasard. Il est sûr qu'on se trompera le plus souvent — mais la nature fait cent mille graines pour réussir un arbre... Toute invention, toute beauté, toute grandeur est le prix de mille efforts — de mille dévouements en apparence inutiles.

— Non pas en apparence! répliqua le baron. Et d'abord, je ne compare pas l'humanité à la nature *inférieure*. Ce ne serait pas la peine que cette essence délicate existât, si c'était pour imiter des manifestations plus brutales. L'homme apprend à se tromper moins souvent que la nature; — c'est tout ce que signifie le mot science ou savoir. Le fait que tant de dévouements avortent, condamne le dévouement. Le même travail d'invention, de beauté, de grandeur sera fait par l'égoïsme avec moins de force perdue. Le dévouement, c'est le navigateur dirigé par la Polaire. Le moindre nuage efface l'étoile — parce qu'elle est au fond du ciel — mais le souci de soi, c'est la bonne boussole, toute proche, toujours prête, qui peut

sans doute tromper encore, mais combien moins!

— L'étoile est éternelle, s'écria la princesse... tandis que l'aimant...

— Les choses éternelles sont les moins efficaces, répondit le baron. L'Humanité serait une pauvre collection de mammifères si elle n'avait pas inventé tant de petites choses éphémères qui ont vaincu l'âpre nécessité.

— Le dévouement, fit Maurice, est la boussole aussi bien que l'étoile. Il ne dirige pas nécessairement une action lointaine. J'ignore tout des destinées, soit — mais, en m'y dévouant, prétendrai-je les orienter? Je me donne, est-ce à dire que j'ordonne? S'unir passionnément à une destinée que l'on aime, quelle science y trouverait à redire?... Quelle sagesse me condamnera si mon bonheur est la condition d'une abnégation — si je trouve fade la nature hors un ou quelques êtres, si toute joie est dans ceux-ci et que l'effort de la vie ne me plaise que pour eux et par eux? Qu'importe enfin que je prévoie ou non pour mon compte, si je ne suis plus qu'une herbe stérile en dehors d'une autre personne?

— C'est, repartit Nimburg, un langage qui réclame des douches. Dans une société bien faite, on enfermerait les gens de cette sorte pour soigner leur cervelle. Ils ne sauraient faire que des sottises, et assottir le prochain.

— Non, fit Löwen, c'est les autres qu'on enfermera comme des créatures décidément trop primitives. Et vous ne seriez pas des moins ardents, monsieur le conseiller, à les mettre à l'écart, vous qui n'avez vécu que pour le prochain!

— J'ai vécu pour le prochain, moi! s'écria le baron d'un air indigné.

— Eh oui! Vous êtes bien de tous les hommes le plus incapable de vivre pour soi-même! Jamais on ne

vous vit commettre une action, ni faire un geste qui ne fût pour le prochain.

— Oui, s'écria le baron en riant. Je me soucie du prochain comme des mouches... pour le tenir à distance !

Le carillon sonna l'heure, sur un air de valse. Ensuite, le vent se fit entendre sur les tilleuls. Il s'abaissait des montagnes — il était plein de feuilles mortes et de gémissements. Il passait sous les colonnades du palais d'Hiver, comme la voix des torrents, des forêts mourantes et des fauves. La reine l'écouta rouler sur la place Royale et sur le Parc Jaune, au delà des lanternes palpitantes. Puis, se levant, elle dit à Maurice :

— Vous n'avez pas oublié mes livres ?

Il eut un tremblement par tout le corps, mais si rapide que personne, sauf Hélène-Marie, ne s'en aperçut. Elle tourna vers les livres un visage grave où passait de l'hésitation. Puis, se décidant, elle prit le paquet et partit lentement avec Löwen.

Lui, plein d'épouvante, songeait à l'indignation de sa reine quand elle verrait la lettre, et pourtant ne trouvait aucune trace de repentir en son cœur. Il se sentait irresponsable. L'amour le conduisait comme la force de l'élément conduit la petite écume sur la vague. Rien ne devait l'arrêter — sinon un commandement d'Hélène-Marie.

— Ces cloches sont lamentables ! fit Nimburg après une pause.

Deux visiteurs, favoris de la princesse, étaient entrés dans l'intervalle : le conseiller d'Œser et le baron de Salzhorn.

— Elles sont douces, répliqua Salzhorn. J'aime la mort. Sa beauté me fascine, sa brutalité justicière m'est délicieuse. Nous aurions pu être éternels. Il en serait résulté une épouvantable anarchie. Mais la mort charmante coupe et remet au creuset ! Son nom me remplit

de volupté — tout ce qui la symbolise m'apaise et m'enchante.

— Pourquoi vivez-vous? dit la princesse.

— Parce que je dois mourir. Je regarde, avec une joie profonde, vieillir ma tempe. J'admire cette destruction incessante — ces mille formes qui s'usent dans ma personne — ces rides, dont chacune m'est un garant de la loi divine. Et la certitude de l'heure dernière est ainsi le ferme soutien de mon bonheur.

— La mort est sale, fit Nimburg. Elle ne prouve que l'indigence des énergies; elle n'est juste que par abomination; elle pue au moral comme au physique. C'est avec raison que les nations l'ont maudite et les pessimistes virent juste qui, à cause d'elle, et d'elle seule, trouvèrent la vie mauvaise.

— Elle aurait seulement dû nous être cachée, fit Œser. Cela n'était pas difficile. Un subtil chimiste se chargerait de résoudre le problème. Pourquoi une force irrésistible n'emporterait-elle pas le moribond à l'écart, le rendant invisible et le volatilisant? On ne saurait pas, voilà tout. Un mystère planerait sur ces disparitions et qui ne serait jamais pénétré... Ou, encore, nous serions enlevés de la terre et projetés dans l'espace où nous nous dissoudrions... Il n'y faut pas tant de malice...

— C'est remplacer un drame admirable, dit Salzhorn, par une farce ridicule. Il fut d'abord nécessaire, ensuite magnifique que l'être tremblât pour sa vie. Rien n'eût abouti sans cela.

— Mais vous prétendez ne pas trembler, fit la princesse.

— En toute collectivité, répliqua modestement Salzhorn, il est une élite digne d'échapper à la vision du vulgaire. Mes pareils seront à jamais rares et ne troubleront pas la loi universelle...

— Ah! que je n'en suis pas de cette élite! cria la

princesse. J'ai de la mort une terreur affreuse... son nom glace mes os.

Elle se tourna vers Maurice :

— Est-ce que vraiment il n'est pas épouvantable d'être d'abord charmants comme ce jeune homme. — puis flétris comme nous — puis séniles — puis rien que cette ignoble pourriture?... Dites que c'est laid, capitaine.

— Je ne sais, dit Maurice d'une voix rêveuse. Je trouve la mort laide ou belle, selon la couleur de mon destin. Je ne puis vraiment pas dire ce qu'elle me paraît en elle-même. Je vois des heures où elle m'a terrifié, d'autres où elle m'emplissait d'enthousiasme.

Le carillon recommença son air de valse. Maurice prit congé, traversa la grande cour et marcha dans la vieille ville, sinistre avec son deuil, sa bise, ses gaz jaunes, ses boutiques obscures.

Et il se disait continuellement, à travers mille autres pensées :

— A-t-elle lu?

Arrêté aux confins des faubourgs, devant une allée, près du fleuve, il voyait, alternativement, le mépris et l'indulgence éclairer le visage de sa reine. Dans le soir nébuleux et la cruelle poussière froide, ce court arrêt fut de l'éternité. Son âme cria de détresse. Il entendit la voix d'Hélène-Marie. Il y avait eu une minute où cette voix avait été un peu lasse, brisée, plaintive. Il en avait ressenti un trouble extraordinaire. Et il sentait ne jamais devoir l'oublier. Dans la forêt de son amour, c'était comme la petite source timide qui donne la force aux grands chênes.

— Est-il possible, se dit-il, que j'aie fait cette chose... est-il possible que j'aie osé lui écrire?...

Son angoisse devint si forte qu'il se mit à courir. Il traversa un pont, il monta sur une colline. Des arbres nus s'y frappaient de leurs bras noirs. Il était comme

dans une petite île de plein ciel, un pays lointain, fabuleux, où il touchait aux nuages. Il songea :

— Qu'importe! Il *peut* y avoir pour elle un bonheur, un orgueil, à se savoir aimée ainsi — et alors, il fallait écrire. Et s'il en est autrement, je suis seul sacrifié. Ainsi, tout est bien.

Il répéta :

— Tout est bien.

Et redescendit vers la ville.

II

LA REINE RÊVE

Les cloches noires s'appelaient sous les grandes nuées. Toute la ville était retentissante au deuil des bronzes, depuis la cathédrale jusqu'à la petite église de Saint-Marc, jusqu'aux chapelles argentines de Sainte-Gertrude et de Saint-Jacques-de-l'Arbalète.

Hélène-Marie écoutait la rumeur avec une palpitation. Elle aimait les cloches passionnément, surtout ces voix terribles qui racontent le néant. Elle était pénétrée de leur frémissement comme d'une voix des temps futurs, quand la terre froide roulera sans êtres autour du soleil, quand le minéral seul grondera sur la surface dure. Et elle regardait au loin, sur la place Royale, quelques petites formes sombres qui étaient des hommes. Jamais ils ne lui avaient paru plus minuscules et plus misérables. Ils passaient devant les ormes immenses du Parc Jaune, comme des scarabées ridicules ou comme des oiseaux aux ailes chauves. Et pourtant, elle les enviait :

— Ils ont une destinée!

Puis :

— Combien nous avons de patience pour recom-

mencer notre rongement! Chaque chose du monde est pour moi sur ce même rythme — depuis tant d'années et, sans doute, pour toujours! Et je ne me lasserai peut-être pas, jusqu'à la tombe, de me heurter à la cage, tel un insecte à la vitre!

Cependant, les cloches sonnaient plus haut. A la cathédrale le glas partait comme une foudre lente et se répandait au loin sur les campagnes. C'était la cloche de Rupert le Forgeron, vieille de six cents ans, et si bien soignée qu'elle gardait entière cette voix terrible dont elle avait clamé le trépas des rois de l'âge héroïque.

La reine l'écoutait dans une sorte de délire triste. Le glas l'enveloppait d'une onde de mort. Et elle se mit à songer à ce comte Maurice de Nimburg qui vivait en marge de sa vie. Lui seul la rappelait parmi les hommes; il était devenu le souffle qui animait sa rêverie — l'éclair de sa vaste nuit — le spectacle où elle s'abîmait ainsi que le prisonnier au paysage peint devant son soupirail. Elle ne croyait pas l'aimer; elle l'imaginait à une distance infinie, comme une étoile sur la cime des montagnes. Mais elle ne détachait pas les yeux de cette étoile. Dans le glas de la vieille cloche, elle se disait à mi-voix, car la pensée muette semblait impossible sous cette vibration excessive :

— Et n'est-ce point enfin une sorte de destin, — le reflet de l'humble aventure des hommes?... Cette volonté sur ma personne semble plus forte que tant d'obstacles et de distances. Et ce n'est pas la première fois, pourtant, qu'un regard s'élève vers moi... d'autres...

Elle sentait, avec énergie, que ces *autres* n'y avaient pas mis toute leur âme. La force de Nimburg était dans la perfection du sacrifice. Hélène-Marie savait que toute chose, — la vie, la mort, l'ambition, — n'avaient point sur lui d'influence — *que seule elle*

était, que seule elle dirigeait cette âme, et que d'une parole elle la rejetterait aux confins de l'univers :

— Le bonheur même pourrait-il détourner mon esprit d'un tel spectacle? Quelle femme y resterait indifférente?

Le cœur lui battit. La délicieuse incertitude, la crainte, la faiblesse humaine passant sur elle, la firent un moment semblable aux petits fantômes noirs qui s'agitaient devant le Parc Jaune. Elle eut le vertige des assiégés à l'assaut. Si faible que soit l'assiégeant, sa hardiesse répand l'épouvante. A l'abri des fossés et des forts, celui qui attend est toujours la bête au piège. Et c'est la faiblesse secrète de toutes les dominations qui ne peuvent plus attaquer — l'angoisse de toutes les aristocraties : leurs mouvemets sont circonscrits, tandis que ceux d'en bas ou d'au dehors rôdent libres, imprévus, obscurs, également redoutables dans leur inertie ou leurs actes.

La cloche du Forgeron s'arrêta, et toutes les autres. Il y eut un vaste répit de silence, qui fit se lever, dans un croassement belliqueux, les corbeaux du palais. La reine alors, avec une douceur lente, tira une petite lettre de sa poitrine. Elle la relut dix fois, vingt fois. Ses yeux, peu à peu, s'emplirent de larmes...

Elle sonna ses femmes, elle entra dans son cabinet de toilette. C'était une salle ronde, aux murailles de marbre vert, où la lumière venait, très douce, par des glaces cannelés. La reine y passait ses heures les moins tristes à soigner son corps et à lire. Elle lisait au bain, pendant qu'on lui peignait, interminablement, sa grande chevelure. Elle s'arrêtait pour répéter des phrases mélodieuses ou pour contempler les attitudes de son corps. Elle aimait mélancoliquement son image. Elle ne se voyait pas femme, mais vierge. Le pauvre Egbert en porcelaine, au sang frigide, à la lente cer-

velle figée, à la parole dormante, ne lui avait jamais paru un mari.

Et elle plaignait sa beauté. Elle la voyait vivre avec le frémissement qu'on a devant une chose délicate, fragile et condamnée. Souvent, elle était comme une reine morte depuis des siècles, une reine de légende qui se mouvait dans la glace ou dont les cheveux féeriques criaient doucement au contact de l'ivoire, de l'écaille des peignes, de la caresse rude des brosses. Alors, elle respirait ses parfums discrets, lentement répandus, et pareils aux odeurs enchantées que découvrit la science des magiciennes...

Ce matin, elle s'attarda longtemps à sa toilette. Elle ne lisait pas. Elle laissait sa pensée se perdre et se reprendre, sans un effort. Et, dans les méandres de cette songerie, elle se revit soudain apparaître, mystérieuse, dans les petits lacs clairs des glaces. Elle soupira, elle songea à son adolescence, aux fraîches promenades sous les tilleuls de Weimar. Et elle se fit refaire la coiffure qu'elle avait, un soir de mai, quand elle lisait *Ondine* au bord d'un étang pâle. Combien son cœur avait tressailli quand la jeune épousée apparaît au matin, tout humble, et s'écrie :

— « Oh ! maintenant, je sens dans le fond de mon cœur toute la bonté, toute l'infinie bonté que vous avez eue pour moi. »

Elle regarda le grand nid de cheveux qui lui enveloppait la figure et s'étonna de l'éclair de ses yeux. Une flamme sombre y étincelait qui lui parut presque sauvage. Elle trouva qu'elle ressemblait à sa grand'-tante, Thérèse-Louise, dont le souvenir était honni et le nom en abomination pour la famille pure des Wieneringen, âme de révolte violente qui s'était enfuie avec un général de Bonaparte.

Elle se dit avec effroi :

— Pourrais-je un jour comme elle...

Mais aucun écho ne répondit. Elle vit sa déchéance impossible, à moins qu'elle ne coïncidât avec l'heure de sa mort. Elle comprit qu'elle n'errerait jamais sur les routes humaines, que sa Royauté était *sur elle* ainsi qu'une muraille infranchissable :

— Suis-je donc toujours aussi esclave?

Elle sentit que non. Elle vivait hors du temps, hors de l'espace, presque comme un emblème ou un symbole — mais elle vivait. Elle était dans une autre âme, et avec une autre âme. Celui qu'elle savait tout empli d'elle pouvait n'être jamais une réalité agissante, mais il était la seule réalité.

La cloche de Rupert reprit son bourdon noir, et toutes les églises gémirent sur Rothstadt. La reine avait fini sa toilette; elle était tout en noir, simple et magnifique. Elle trouva Löwen et la comtesse de Teck, vêtues de crêpes et de laines de deuil, qui l'attendaient. Toutes trois, selon une coutume respectée, devaient se rendre à la cathédrale, et distribuer cent pièces d'or à cent pauvres choisis par l'archevêque.

Depuis une heure, la foule commençait à se rassembler sur la place Royale. Cette foule n'était point bruyante : les gens du Weissberg ne s'agitent qu'après boire ou dans les assemblées délibérantes. Quand le détachement de cuirassiers bleus sortit du Portail des Licornes, il ne s'éleva d'abord qu'un murmure. Ces cuirassiers sont épiques. Il n'y en a pas de plus beaux dans les horse-guards anglais où abondent les torses magnifiques. Ce sont d'admirables cavaliers, d'étincelants centaures au casque d'argent, à la figure claire, aux yeux turquins ou glauques. Le peuple les adore. Leurs trois régiments ont des souvenirs de guerre

depuis 1500, lorsqu'ils enfoncèrent successivement la cavalerie magyare et l'infanterie impériale. Et il en mourut mille pour Bonaparte, aux journées sanglantes de la Moskowa.

La cavalerie déboucha lentement sur la place, avec un bruit de fer, d'argent, de pavés, et l'écho du grand portail. La multitude remarqua combien le capitaine était pâle et comme il était différent de ses hommes, avec ses yeux noirs, son teint mat, la grâce de son buste... Il semblait d'une autre humanité, plus souple, plus ancienne, plus ardente, et, par là même, il fit impression dans ce matin de deuil. Mais le carrosse d'argent apparaissait sous la voûte assombrie; la foule poussa un grand murmure, puis trois acclamations violentes. L'officier devint plus blême. La voiture passa au milieu du silence, suivie et précédée des cavaliers lumineux.

— Le petit Nimburg est triste ! fit Löwen en regardant évoluer l'officier.

La reine ne parut pas entendre. Elle avait vu pâlir le comte. Il lui était doux d'être conduite par lui dans ce jour mélancolique. Et immobile, avec un visage et des yeux lointains, elle apercevait chacun des mouvements du jeune homme.

— Je ne croyais pas, reprit la duchesse, qui suivait à haute voix ses idées, qu'il serait un bon militaire. Il est trop distrait. Mais Teck assure qu'il a toutes les qualités du métier...

On approchait de la cathédrale; le glas semblait tout proche; il dominait sans peine le bruit des chevaux et des cavaliers. Et la reine dit, comme se parlant à elle-même :

— Il n'y a pas une cloche plus vivante que cette cloche du Forgeron. Elle se plaint, elle menace et console. C'est un être.

— Oui, répliqua Löwen. Mais cet être devrait tout

de même parler moins haut — puisque aussi bien il répète tout le temps la même chose.

— C'est qu'il répète la chose qu'il nous importe le plus de connaître! dit la comtesse de Teck qui était piétiste.

— Bon! s'il nous l'apprenait, reprit Löwen.

— Il nous la rappelle!

— Il a tort! Ce n'est pas déjà si amusant.

La comtesse de Teck garda le silence. Elle avait une âme droite et l'assurance de conquérir, dans une autre vie, une place honorable. Elle se faisait de Dieu une idée nette et ferme, qui n'était pas éloignée de l'image de son propre père, le comte Oettinger, homme juste qui avait deux petites rigoles de tabac à priser sur sa longue lèvre rase.

La cathédrale. La reine descendit lentement au bas des marches de granit rouge. Et, pour mieux la voir, la foule demeurait immobile, tel un peuple de pierre. Comme naguère le glas, maintenant le silence semblait gravir les rues grises. La ronde même des corbeaux environnait sans cris la tour vétuste. Quelque solennité religieuse, le vieux culte royal d'une terre traditionnelle, s'élevait vers la gracieuse silhouette aux pas rythmiques, au blanc visage. Hélène-Marie était comme planante sur l'adoration populaire; elle en subissait l'ivresse calme; sa marche en était ralentie comme d'une atmosphère. Et, pour la première fois de son existence, elle y prenait plaisir.

Soudain, elle vit les yeux de Maurice, violents et doux, impétueux et sombres. Ce fut comme le regard de toute une race, le symbole du lien qui avait, profond, obscur et puissant, jadis uni les rois et les royaumes.

Elle ne se détourna pas. Elle accepta l'adoration humiliée : elle y puisait, à pleine humanité, une force pure, altière et sans espérance.

III

L'EXIL

Cette journée fut grave pour Hélène-Marie. Comme ces fleurs longtemps hésitantes qui s'ouvrent en un moment, elle se sentit éclore à l'amour. Une joie infinie, mais entrecoupée de souffrance, un étonnement de prodige, des révoltes aussi, des colères qui rendaient ensuite plus douces les songeries tendres, la tinrent jusqu'au soir. Elle regrettait à la fois son regard à cet homme et trouvait, à s'en souvenir, cette extase d'humilité qui est la source vive de l'amour féminin.

Après le crépuscule, elle relisait la petite lettre de Maurice, lorsqu'on lui annonça la visite du roi. Elle fut prise d'un trouble qui l'indigna contre elle-même. Elle ne voulut pas, à cause de ce trouble, cacher le billet; elle le jeta sur une table.

Le roi s'assit devant elle, la considéra de ses tristes yeux de porcelaine craquelée, et garda le silence. Il n'était jamais disert et, dans les moments pénibles, les mots arrivaient avec lenteur à sa mémoire. Il avait aussi un peu de bégaiement. Et il redoutait, par surcroît, cette Hélène-Marie pour qui il ressentait une admiration falote, transie, brumeuse, et une amitié craintive. Mais il avait une manière de volonté, une maigre et glaciale volonté qui s'exerçait rarement, qui s'amassait pour les circonstances qu'il croyait graves comme l'eau d'une fontaine intermittente au fond d'une vasque.

Quand il eut longtemps hésité — et ses tempes étaient tout humides — il finit par dire :

— Madame, je suis le seul... dans ce royaume... à

pouvoir vous dire ce que j'ai à vous dire... le seul dont cela ne doit pas vous offenser...

Il tira son mouchoir pour assourdir une petite toux qui grelottait dans sa poitrine valétudinaire. Il vit le visage d'Hélène-Marie pâlir et l'inquiétude se répandre sur ses yeux profonds. La singulière coïncidence des paroles d'Egbert et de l'événement caché dont elle s'émouvait la remplirent d'une angoisse irraisonnée. Sa beauté, sombre et terrible, écrasa le pauvre homme dégénéré qui lui parlait. Il en eut le sentiment. Il reprit avec effort :

— Votre oncle est au Weissberg... Il est venu nous demander un grade dans l'armée ou une fonction dans la diplomatie...

Ce n'était que cela ! Elle tresaillit d'allégresse, puis une rougeur de honte couvrit rapidement son visage. Egbert se détourna, pour ne pas se laisser attendrir, car le pauvre homme venait exprimer une résolution.

— Madame, murmura-t-il... nous ne lui refuserons pas notre aide. Mais, après sa conduite scandaleuse avec le grand-duc et le général Pavlov, il n'est point possible qu'il remplisse une fonction quelconque au Weissberg... Tout notre peuple nous blâmerait...

Le roi garda un moment le silence, surpris de voir le calme revenu sur le visage d'Hélène-Marie. Par hasard, ses yeux froids se fixèrent sur le billet de Maurice, sans d'ailleurs y porter la moindre attention, et la crainte agita de nouveau la reine d'une façon humiliante, insupportable.

Egbert reprit :

— Je vous demande pardon de vous avoir dit ces choses : mais je ne pouvais faire autrement. Si vous trouvez à redire à ma résolution...

Il laissa retomber sa tête en arrière. Il était exténué, et son visage semblait recouvert d'une peau de poisson.

— Non, dit-elle, je n'y trouve rien à redire. La situation de mon oncle m'est pénible, mais je ne crois pas que vous puissiez braver l'opinion d'un peuple qui est demeuré si fidèle à votre maison...

Il eut un sourire, presque de joie, devant l'issue facile d'une discussion à laquelle il s'était préparé tout l'après-midi.

— Je vous remercie, fit-il d'une voix creuse... Votre approbation me rend ce devoir moins pénible...

Il se retira. Elle demeura agitée. La crainte, la honte, lui étaient des sentiments presque inconnus : elle venait de les éprouver avec force, et, quoiqu'elle n'eût enfin trompé personne, elle s'irrita contre elle-même et se repentit.

Quelques jours plus tard, la reine et Löwen étaient parties seules, en landau, dans la banlieue de Rothstadt. C'était un matin glacial, avec un petit soleil rougeâtre sur les collines, de blanches routes silencieuses, des paysages où semblait pousser une herbe d'argent. Hélène-Marie ne parlait point et Löwen l'observait avec inquiétude. La légère duchesse avait enfin deviné le secret de Nimburg et, presque simultanément, celui de la reine. Sa petite âme ironique en fut scandalisée, mais peu de temps. Il ne lui serait jamais venu à l'idée qu'Hélène-Marie aimerait un homme — et un homme qui n'était pas de sang royal. Mais, devant le fait, elle ne résista guère, et, se souvenant des mélancolies de la reine, elle trouva vite que cela pouvait être bien. Elle ne soupçonna rien qui ne fût très pur : elle se savait elle-même au-dessus de toute surprise et plaçait plus haut encore que la sienne la vertu d'Hélène-Marie. Et elle avait aussi une opinion excellente de Maurice.

La reine, en se tournant, rencontra les yeux de Löwen. Elle sourit avec tristesse :

— Vous m'épiez, Gitel ?

— Je l'ignore, Majesté, fit Löwen en rougissant. Je suis quelquefois très attentive sans le savoir. — J'ai plus d'instinct que de raison... Je ne permettrais pas à ma raison de vous épier... Il n'y a personne, sûrement, qui vous aime avec plus de respect et plus d'obéissance véritable que moi... et je crois bien que tout ce que vous pouvez penser, sentir ou faire, est en sûreté dans mon cœur!...

Ces mots attendrirent la reine. Elle vit, dans une évocation rapide, toutes les phases de son amitié pour Gitel, et ne se souvint ni d'une défaillance ni d'une étourderie chez cette compagne légère. Et elle demanda à voix basse :

— Est-ce que vous m'avez devinée?

Löwen fit une affirmation lente, en tournant vers Hélène-Marie un regard tendre et dévoué. La reine soupira :

— C'est mieux ainsi. Il m'aurait été impossible de vous en parler. Et j'ai besoin que vous me veniez en aide... Je voudrais, Gitel, être seule avec moi-même pendant quelques semaines... Je dois me consulter sans inutile pitié pour moi ni pour personne... je dois avoir la force de me révolter contre moi-même et contre toute influence...

— Vous serez seule! répondit Löwen.

Elles ne se parlèrent plus. Hélène-Marie ne regrettait pas ses paroles, mais un grand froid lui glaçait la poitrine. Elle avait fui le jardin des Hespérides. Le monde était redevenu atroce; toutes ces fleurs de l'âme, qui s'étaient épanouies pour un jour, se refermaient sous un grand souffle homicide.

C'était au thé de Löwen. Les saintes et les reines servaient les petites tasses fumantes et les gâteaux. Et Salzhorn pérorait sur la race germanique :

— Elle triomphe, disait-il, mais en vérité elle est

à l'apogée de sa hideur. Il y a dans toute race deux moments exquis — les naissances, et c'est l'Iliade, l'Odyssée — ou les Niebelungen, l'art gothique — et l'âge du déclin, et c'est l'Italie de naguère, la France d'aujourd'hui. Mais les temps de force sont ignobles. Aussi, à part quelques individus, notre civilisation est tout ce qu'on peut rêver de plus immonde. Nous n'avons aucune, mais entendez bien, *aucune* grâce d'ensemble. Notre art est stupide, notre littérature est une sorte de pudding varié de foie gras — notre éducation est tantôt la pâte sèche militaire, tantôt la nouille bourgeoise... Et nous sommes si bêtes que nous ne savons pas même comprendre ce qu'il y a de délicieusement supérieur et délicat dans la vie française... nous sommes si lourds que nous nous faisons un argument de notre force et de notre malice grossière d'industriels ou de savants...

Salzhorn se tut pour engloutir des gâteaux et se tanner le gosier avec du thé bouillant, tandis que le chancelier Nimburg répliquait :

— L'art est donc un signe d'enfance ou de vieillesse... Il faut le tenir pour suspect. M. Spencer lui donne pour origine le jeu. Je le crois volontiers. Je dirai qu'il n'a pas cessé d'être un jeu. Par là, il convient aux âmes puériles ou à celles qui perdent la force. Les âmes viriles travaillent.

— Rome travaillait donc et la Germanie travaille, fit Salzhorn entre deux babas... Mais tout le vieux trésor humain nous vient de la Grèce et tout le futur trésor humain se retrouvera dans l'héritage d'Italie et de France !

— Il se retrouvera dans l'Extrême-Orient, intervint Gæser... L'Italie, la France, et le reste, ont tout au plus fait un peu de progrès sur l'antiquité. Elles ont développé quelques séries, comme on dit en mathématiques. Elles n'ont point innové. Les éléments d'un art neuf

sont là-bas. Nous ne faisons que les entrevoir. Demain seulement, nous les comprendrons...

— Il nous reste à comprendre les nègres, fit Nimburg en riant.

— Et les chiens! interrompit Œser. Celui qui comprendrait bien les chiens rénoverait toute la civilisation humaine.

— Il a l'air de se moquer, dit Salzhorn, mais, dans le fond, il le croit... et c'est même sa seule religion...

Les saintes et les reines disparaissaient une à une. Salzhorn partit avec Œser, puis le chancelier Nimburg, ennuyé, laissa son neveu seul avec Löwen qui avait dit :

— J'ai à gronder le petit comte.

Quand elle fut seule avec Maurice, elle murmura très doucement :

— Vous avez reçu l'invitation de chasse de monsieur d'Œser? Irez-vous?

Il fit un geste incertain. Elle reprit gravement :

— Il faut y aller... il est nécessaire que vous quittiez quelque temps Rothstadt.

Il tressaillit et la regarda fixement. Elle répéta :

— Il le faut, petit comte.

Il comprit alors que c'était un ordre et, avec un grand frisson :

— Je partirai...

Il n'avait plus la force de rester auprès de Löwen. Il la salua en silence. Elle le regarda disparaître; elle était pleine de compassion, avec un singulier mélange de rancune et de satisfaction obscures.

IV

L'OURS

— La halte! fit le duc.

C'était un plateau, une île de l'air, où les arbres commençaient à rabougrir. De durs mélèzes violets, arbres de la tempête dont le sang est ralenti, le torse trapu, y vivaient en tribu sauvage. Le hêtre y était vaincu, rejeté sur les torrents; le sapin n'y pouvait vieillir, brisé aux rencontres furieuses des vents. Et l'on apercevait tout le monde ruineux de la montagne, dévoré depuis cent siècles par l'eau et par les vents.

Löwen clappa d'un air d'enthousiasme :

— Voilà un beau pays à qui nous avons su garder la forme qu'il eut aux temps d'Hengist... Ici habite encore le grand ours et les loups remplissent ces forêts. Je ne gravis jamais la montagne sans me sentir environné de mes ancêtres...

Maurice essaya de voir le palais des Brumes, pardessus les précipices, les crénelures, les aiguilles de basalte et la chevelure argentée des forêts. Il poussa un soupir, mais il ne se sentit pas triste. Quelque espérance étrange palpitait dans son cœur.

— Allons manger! dit le duc, en attendant Œser et ses chiens. Voici le gîte d'Hugues le Géant...

Il montrait une grosse cabane parmi des mélèzes.

— Elle est, reprit-il, sur le modèle de l'an mil, — sauf les doubles fenêtres et la cheminée. A cette place Hugues tenait ses assises. La plaine et la montagne lui rendaient hommage. C'était une âme joyeuse. Quand il eut fait l'effort nécessaire pour vaincre, il cessa de tuer. Il sut répandre la terreur sans excès; il sut être pacifique dès qu'il ne rencontra plus de résistance. Et

s'il n'hésita jamais à faire couler le sang pour le bon motif — qui était d'être le plus fort — il en fut économe. Je crois que, même de nos jours, cette politique est la meilleure. La clémence énerve les peuples et les perd aussi sûrement que la cruauté.

Löwen avait ouvert la porte et les volets. La cabane était pourvue de bois et de copeaux, tenus dans une caisse. Le feu s'éleva en un instant. Le duc prenait plaisir à le faire lui-même.

— Et comment n'aurait-on pas adoré jadis cet élément qui sort d'une bûche pour combattre l'hiver? faisait-il, tandis que sa main gantée de fourrure poussait l'édifice rouge.

Ses yeux resplendissaient. Une ardeur primitive remplissait ce grand corps. Il était plein des goûts du pirate, du chasseur, du coureur des bois, grisé par l'action, par le contact de la matière.

Il mit sur la table épaisse les provisions et s'écria :

— La joie véritable!... Ceux-là seront toujours les rois de la terre qui fatigueront leur machine et la nourriront avec ardeur.

Il mangeait comme un géant — du coq de bruyère, du pâté, de la galantine, avec de belles rasades de Rauenthaler. Mais, au dessert, une incertitude passa dans son regard, une vapeur de mélancolie :

— C'est une méchanceté incroyable de la nature, murmura-t-il, de n'être pas plus indulgente à l'ivresse. Je ne peux être tout à fait heureux sans, à la fin des repas, le petit vertige du champagne ou d'une liqueur forte. Et j'ai reçu en héritage un gros orteil qui suffit à m'empoisonner cette joie — chose plus abominable que toutes les autres raisons qu'on donne de la vanité du monde. Hélas! ni Salomon, ni le laboureur sur ses guérets, ne furent construits pour résister au plaisir qui gît dans l'âme des alcools.

Il avait tiré une fiole de son sac. Il la regardait étin-

celer devant la flamme; la convoitise emportait la crainte et la mélancolie :

— Sois-moi indulgent, dieu Thor à la coupe insatiable...

Il rit. L'enfant sauvage qui dormait en lui céda à la volupté du moment. Il versa la liqueur violente dans les gobelets; il but avec transport, comme s'il aspirait un long baiser sur une bouche de femme.

— Ah! soupira-t-il, que c'est bon! Quelle magie crée, entre ce feu liquide et nos fibres, une telle allégresse?

Maurice se complut au visage illuminé du géant. Il lui fit raison et ne détesta point l'âme de la vieille eau-de-vie de Bohême :

— Il est certain que c'est une trahison, dit-il. Cette liqueur vive ne devrait pas être malfaisante. Mais elle ne fait que répéter la loi sévère du monde : la joie sera mesurée.

— Ah! tout de même, la loi aurait pu faire meilleure mesure! cria Löwen avec un regard flamboyant vers la fiole... Et ce n'est pas non plus mon gros orteil qui devrait porter le poids de mes iniquités et de celles de mes ancêtres...

Il hésita, avec un air de fureur, puis il se servit un gobelet du geste dont il aurait chargé dans une bataille. On entendit des aboiements :

— Œser approche. Celui-là est véritablement un homme heureux. Il a mis sa gloire dans les chiens et ses chiens sont les plus beaux qu'il connaisse... Jamais une douce voix de femme n'a valu pour lui l'aboiement de ses meutes. Et je crois bien qu'il aimerait mieux réussir son chien-lion que de gagner les batailles de Frédéric ou de Bonaparte...

Une trompe mugit à travers les mélèzes. On vit apparaître une quinzaine de chiens magnifiques, avec deux piqueurs et le baron d'Œser. C'étaient, pour la plupart, des bêtes longues, couleur de feu et de lait, aux yeux

jaunes, aux membres vites et forts. Un métis de Danois et de Saint-Bernard, au pelage noir et argent, s'élevait parmi la meute comme un éléphant parmi des chevaux. Une grosse tête aux crocs de tigre, un poil d'ours, la taille des grands fauves, il respirait la force. Œser l'emmena dans la cabane et, le montrant avec orgueil à Maurice :

— Voyez ces attaches et ces mâchoires accourcies. Ajax peut faire des bonds de cinq mètres, mordre comme un lion, et son courage est sans limites. Avec lui et ses deux frères, je traverserais sans armes la jungle hindoue ou les forêts de l'Atlas.

Il prit un gobelet que lui tendait Löwen et l'avala d'un trait. Puis il reprit avec une nuance de mélancolie :

— C'est aujourd'hui qu'Ajax doit combattre l'ours. Cette épreuve me remplit d'inquiétude... Qu'y faire? Elle est indispensable.

Il parlait du ton d'un Horace. Ses yeux bleu foncé scintillèrent dans son visage rouge, comme des saphirs sur un homard. Il avait un air barbare et bonasse, des gestes d'enfant, un rire de soudard, une bouche naïve, un front têtu et crevassé. Son corps était sec, serré dans une étoffe feutrée, couleur de cendre.

Il mangea une tranche de pâté et de galantine, à la hâte, vida une bouteille, et ne cessa de raconter des anecdotes sur ses meutes.

— Il ne faut pas douter, conclut-il, que le chien n'ait eu, dans les temps primitifs, une sorte de civilisation. Cet animal, il est vrai, a peu d'industrie. Il n'est pas bon constructeur, mais il est admirable pour les expéditions guerrières. Le loup n'est qu'un type dégénéré des chiens antiques qui durent lever de véritables légions contre leurs ennemis. Vous voyez, dans la meute que j'ai amenée, le chien rouge Pisistrate. C'est un capitaine. Il invente chaque jour une ruse nouvelle

et sait la faire connaître à ses camarades... D'ailleurs, le chien est religieux, il est mystique, il montre les traces d'un culte éteint, reporté pour la plus grande partie sur l'homme. Mon Ouralien Djem distingue les astres et sait qu'il y a un au-delà. Il a des rites. La lune nouvelle l'inquiète autrement que par les nerfs et, comme il ignore le dieu de ses pères, il m'honore avec des offrandes...

Löwen se mit à rire :

— Des agneaux sans tache et des colombes blanches ?

— Non, fit tranquillement Œser, des objets brillants qu'il ramasse dans la cour ou les communs... Vous ne douteriez pas de son intention si vous voyiez l'air dont il les dépose à mes pieds. Ce chien hurle à la mort et aux cloches, comme tant d'autres, mais il ne hurle qu'aux cloches des funérailles...

Il s'interrompit d'un air de rêve, puis il dit encore :

— Il ne perdrait pas son temps, le philosophe qui viendrait chercher dans mes meutes les éléments d'une étude sur la métaphysique des animaux... Mais songeons à l'ours qui a ravagé encore les terres de mon fermier Winter. Son sort est décidé.

— Vous parlez de cet ours comme d'un coupable ? fit Maurice en souriant.

— Il l'est. Nos forêts ont des retraites où nous favorisons les plantes utiles aux fauves. Les ours y ont leur viandis comme les cerfs et les daims. Nos chasses n'enlèvent que le superflu des bêtes. Les autres peuvent subsister afin que ce pays reste un paradis des chasseurs. Mais tout fauve qui n'a point l'intelligence de vivre de la forêt est condamné.

— Ainsi soit-il ! fit le duc. Allons mettre Ajax aux prises avec le criminel... Notre aire est-elle tracée ?

— Nous connaissons le gîte. Il n'y a qu'à descendre le Grünwald.

Œser donna le signal du départ. Les chiens de feu et de lait prirent les devants avec les piqueurs. Ajax suivit son maître. Longtemps, ils descendirent une sente étroite qui tantôt se reliait au roc, tantôt courait sur le précipice. Les sapins, les hêtres revinrent, puis des chênes et des bouleaux. Un petit soleil pâle apparut plusieurs fois au fond d'un puits de vapeur — mais il s'évanouissait en un instant, dans une gloire rosâtre. Ils furent en pleine forêt. Des hêtres très beaux, des chênes très vieux tenaient alternativement la terre, et des bouleaux à la chevelure frêle s'élevaient dans les percées. Le silence était froid et rude, interrompu par le sanglot des cors ou la voix ardente des chiens.

Dans un carrefour, un homme vint parler à Œser, pour lui faire savoir que l'ours n'avait point bougé.

— Nous sommes à dix minutes du fort, dit le chambellan à ses compagnons. Nous laisserons ici la meute, sauf Ajax.

Ils passèrent dans des futaies hautes et sombres; puis le bois s'ouvrit; il apparut des pierres erratiques parmi des chênes.

— Nous y sommes!... chuchota Œser... Voici la forteresse!

Il montrait, à deux cents pas, un roc moussu, environné de broussailles. Un paysan, qui veillait dans la futaie, vint aux chasseurs et dit :

— Il n'a pas bougé depuis ce matin. Il dort.

— Et presque sûrement, il dormirait plusieurs semaines, interrompit Œser, maintenant qu'il a mis un champ au pillage...

Il caressa la tête énorme d'Ajax et l'exhorta d'une voix douce :

— Sois victorieux, Ajax! Tu seras illustre parmi les chiens et parmi les hommes...

Il prit son cor et sonna la bataille. Au signal, des

voix d'hommes mugirent, des silhouettes se détachèrent parmi les arbres. Plusieurs portaient des torches qu'ils allumèrent. Et tous, avec les trois chasseurs et Ajax, marchèrent vers la retraite de l'ours.

Tout à coup Œser commanda le silence et l'immobilité.

— Le voilà réveillé, dit-il à ses compagnons. Il s'agit maintenant de le faire sortir et cela dépend un peu de sa bravoure personnelle. Oberwinder va l'agacer.

Un paysan se détacha des autres. Il était long, maigre, extrêmement agile. Il bondit rapidement jusqu'à l'abord du roc et se mit à jeter des pierres. Rien ne répondit d'abord. Oberwinder redoubla. Alors, une rumeur sourde, puis un grondement rauque. Œser s'élança rapidement avec Ajax.

Il y eut un moment d'incertitude; déjà un paysan s'avançait avec une torche pour forcer l'animal par le feu, lorsqu'une forme épaisse jaillit de la broussaille. Oberwinder n'eut que le temps de fuir :

— Hardi, Ajax! s'écria Œser.

On vit l'ours et le chien en présence. L'ours trapu, pesant, à l'aise dans sa fourrure, de grande taille; le chien farouche, presque aussi massif que l'adversaire, plus vif et moins souple. Tous deux grondaient. C'était une scène primitive, une scène des forêts libres, que les hommes contemplaient avec une âme sauvage, pleins de la volupté des combats fauves où leurs ancêtres avaient excellé pendant mille siècles.

L'ours fit l'attaque. Ajax recula lentement.

— Il ne tiendra pas! fit le duc.

— Il saura mourir ou vaincre! répliqua Œser avec véhémence.

Une rumeur féroce. Ajax avait bondi. On vit tournoyer ces corps gigantesques, et ces gueules terribles s'enfoncer dans les poils. Le sang coula. L'ours, se

dressant à demi sur ses pattes de derrière, tenta sa grande manœuvre : déjà son étreinte formidable se fermait. Mais Ajax se déroba. Ils se retrouvèrent face à face, avec leurs gueules sanglantes, leurs crocs terribles, tous deux pleins de courage mais connaissant la force de l'antagoniste. De larges plaques rouges s'apercevaient sur leurs pelages :

— Bravo, Ajax! cria Löwen que la lutte secouait de plaisir... Je t'ai calomnié.

Œser souriait d'une façon orgueilleuse et Maurice ne pouvait se retenir de goûter ce spectacle.

La bataille reprit. Le chien la mena quelque temps, lancé de biais sur l'ennemi, cherchant furieusement la chair à travers le poil feutré et la graisse. Mais un puissant coup de patte le fit chanceler. Il tomba sous l'épaule musculeuse, il rugit sous une effroyable morsure. D'un élan terrible il se dégagea; et pour la troisième fois les grosses têtes menaçantes soufflèrent l'une vers l'autre.

Le flanc du chien donnait du sang en abondance. Œser laissa voir de l'inquiétude. Mais déjà les bêtes guerrières recommençaient le combat. Ajax attaquait par bonds que l'ours parait à coups de patte, d'une manière grotesque mais sagace. Le chien, furieux, voulut finir de vive force avec la parade. Alors, les pattes puissantes se refermèrent d'une étreinte de mort.

— *Finis canis!* murmura le duc...

D'un coup de croc sec, le chien cassa une des pattes monstrueuses. L'ours lâcha prise, mais sa mâchoire se ferma sur la nuque du chien, tandis qu'Ajax mordait près de l'épaule. Ils restèrent deux minutes accrochés l'un à l'autre, avec des hurlements sourds, puis, frénétiques, au hasard, ils cherchèrent à atteindre plus profond. Leur sang ruissela, leurs gueules emportaient des lambeaux, et leurs forces commençaient à décroître.

— Ils y périront tous deux, fit Maurice, avec un accent de regret... Ajax a fait ses preuves... On pourrait peut-être les séparer.

Œser saisit la proposition avec empressement. Il était très content de son chien; il désirait le voir vivre.

— Moi, je demande la grâce de l'ours, s'écria Löwen... il a combattu selon les meilleures traditions de sa race. Vingt thalers à qui l'entravera...

Œser avait rappelé Ajax. Le chien s'était dégagé sans que son adversaire, boiteux et paralysé, tentât de le poursuivre... Adossé contre un chêne, l'ours, rougi par dix blessures, observait l'approche des hommes. Il semblait redoutable encore, avec sa bouche pourpre, aux dents énormes, mais, visiblement, il faiblissait. Il chancela; enfin son grondement devint chétif, ses yeux s'éteignirent. Oberwinder lui lança un nœud coulant. L'ours réussit à le parer deux fois, mais, à la troisième, il se trouva captif. On le lia au chêne, on entrava ses jambes.

Löwen s'approcha et regarda longuement ce grand corps fauve :

— Ne meurs pas, vieux Braun. Je te ferai faire une belle fosse au fond de mon parc de Langenwald... Et tu goûteras encore les faînes, les fruits du sorbier ou de l'épine vinette...

Cependant, Œser avait mis un grand baiser sur la tête d'Ajax. L'énorme bête, presque évanouie, ne détachait pas ses regards du maître :

— Voilà de la religion, dit le chambellan... Jamais martyr a-t-il levé un plus beau regard vers le ciel?... Ajax, une génération innombrable sortira de toi, et ta gloire sera inscrite sur le Livre...

A travers le badinage, une émotion réelle animait le visage rouge d'Œser, et l'on sentait combien passionnément il préférait ce chien aux hommes.

V

DEVANT LE BROUILLARD

Un brouillard très blanc montait sur le Parc et s'emparait des arbres. Et c'était l'image d'un monde bas, silencieux, étroit, où les êtres ne s'apercevaient plus à distance, où l'horizon n'existait plus.

Hélène-Marie contemplait cette chose mélancolique. Pâle et lasse, avec de la mort plein le cœur, elle songeait à celui qu'elle avait éloigné, elle se trouvait cruelle pour lui et pour elle-même.

Après un long temps de silence, elle se tourna vers Löwen qui feuilletait un album :

— Je ne déteste pas la brume, Gitel. Je me figure vivre dans les nuages.

— Je la hais, fit Löwen en frissonnant... elle m'épouvante... elle est pleine de cruauté sournoise. Et je crois respirer de la mort lorsqu'elle entre par la fenêtre ou me rencontre dans une promenade...

La reine ne répondit point. Elle vit un à un les gros arbres du parc se fondre et disparaître. La blême vapeur effaça ensuite les passants sur la place Royale. Et il ne demeura qu'un grand voile, une vie uniforme et taciturne, comme si toute chose avait fini de palpiter et de luire.

— J'ai soif de la mort! balbutia Hélène-Marie.

Löwen poussa un soupir de colère et de détresse :

— Ah! Majesté, ne soyez pas votre bourreau. Votre vertu est au-dessus de toutes les tentations. Elle ne peut pas plus succomber que les lys ne peuvent être des roses! Il faut avoir pitié de vous-même : ce sera avoir pitié de tous ceux qui vous approchent.

Une ardeur délicate sur le pur visage d'Hélène-

Marie, le passage d'un frisson sur les lèvres, comme la brise sur une fleur rouge :

— Ce ne serait pas un bonne pitié, Gitel... Celles de mon sang doivent mourir sans l'ombre même du péché.

Löwen sourit avec tristesse :

— Eh! il n'y aurait pas d'ombre, Majesté... J'ai maintenant compris cet homme. Il sera non seulement ce que vous voudrez, mais ce que vous souhaiterez... Si voilé que soit votre vœu, il saura le comprendre, il saura en être heureux. Et cela pendant toute une vie. Je l'aurais aimé sans croire faire tort à moi-même, ni à mon mari, ni à aucune créature.

Un feu de désir passa sur les yeux d'eau verte de Löwen. Elle parla avec une audace fiévreuse :

— Oui, je l'aimerais sans remords. Car ce n'est plus là l'amour, Majesté, avec son mensonge et sa trahison. C'en est le poème — comme l'amour lui-même est la transfiguration de la bête. Et c'est pour n'avoir pas rencontré une telle aventure que j'ai aimé à faire souffrir les hommes...

— Eh! fit la reine, c'est pourtant l'amour... un homme et une femme. Et c'est l'amour qui est le péché.

— Non pas! cria Löwen véhémente. Cet amour-ci ne menace personne... Il n'est pas plus dangereux qu'une amitié... il est seulement plus subtil, plus doux, plus délicieux... et vous n'en devez compte qu'à vous-même!

La brume se pressait si fort contre les fenêtres qu'il semblait que ce fût une muraille blanche. Hélène-Marie tomba dans une rêverie plus profonde. Les paroles de Löwen se répercutaient en elle et répétaient son propre rêve. Comme des personnages nouveaux sur le mail d'une vieille ville, elles réveillaient des choses endormies. Avait-elle eu un autre idéal — depuis le jour où elle avait été prise par la royauté? N'était-ce pas la

seule aventure — suffisante en vérité pour peupler l'univers? Certes, elle ne l'avait jamais espérée. Elle partageait la défiance des moralistes chagrins contre l'homme. Et le vieil amour platonique paraissait à son intelligence, autant qu'aux conteurs réalistes, une chose ridicule — et plus ridicule par ceux qui en avaient écrit — une chose naïve aussi et digne d'occuper une génération naïve. Mais son cœur sentait autrement. Elle concevait, au tréfonds, la possibilité de tendresses véridiques, ardentes et pures. N'est-il pas trop grossier, dans une civilisation si ancienne et si fine, que tout le drame de tendresse soit entre l'amour-passion, l'amitié et les affections de famille? L'exquise dualité des sexes ne peut-elle créer des liens aussi vifs et plus nobles?... Elle se dit : « Dois-je à ce point me défier de moi-même? N'est-ce pas un peu lâche? Si je succombais, enfin, n'aurais-je pas la ressource de mourir, comme un soldat qui a failli? Et si *lui* ne justifiait pas ma confiance, c'est qu'il ne l'aura pas méritée. — Ce serait tout simple de la lui reprendre. »

Löwen interrompit ces paroles intérieures :

— Je ferais revenir ce jeune homme, Majesté.

La reine dit à voix basse :

— C'est toi qui l'as fait partir.

Elles se jetèrent un regard de complicité très douce.

J.-H. ROSNY.

(A suivre.)

LA COMÉDIE DE SOCIÉTÉ

I

On croit en général que la comédie d'amateurs est un produit spontané, une découverte du dix-huitième siècle : elle remonte beaucoup plus haut. On oublie trop ces divertissements royaux, inaugurés en France par Catherine de Médicis, développés sous Henri IV, Louis XIII, parvenus à leur complet épanouissement avec Louis XIV ; ces ballets mêlés de comédies, composés par Benserade, Lulli, Molière, pour la plus grande gloire du roi et des princes qui prenaient plaisir à y figurer avec leurs courtisans. Voilà, j'imagine, l'origine du théâtre de société, car les mœurs sociales, pas plus que la nature, ne procèdent par bonds. Venant de si haut, l'exemple ne devait pas manquer d'imitateurs. Aussi bien un salon n'est-il pas une cour en miniature, avec son roi ou sa reine, les favoris, quelques amis dévoués, la masse des indifférents ; avec les petites intrigues d'ambition ou d'amour, et ce mélange d'historiettes, de sentiments nobles ou mesquins, de conversations élevées parfois, plus souvent oiseuses, qui partout forment la trame de la vie humaine ? Pourquoi les salons n'auraient-ils pas marché sur les traces de la cour,

que l'on considérait comme la source de tout bien, le modèle des grâces et du goût? Comment ces princes du sang et grands seigneurs n'auraient-ils pas été tentés de réaliser dans leurs palais et châteaux ce qui se faisait devant eux, avec eux, à Versailles?

Passe-temps délicieux, remède contre l'ennui et le désœuvrement, instrument de domination féminine; rapprochements piquants entre les situations scéniques et réelles, moyen assuré de faire briller les talents authentiques, de recueillir une ample moisson de compliments, toutes les vanités de la vanité, tous les mobiles du cœur humain trouvent leur compte dans cet agrément. Sans aller jusqu'à répéter que les Français sont les comédiens ordinaires du bon Dieu et les tragédiens de la fatalité, ne peut-on soutenir que la vie mondaine semble une perpétuelle comédie, puisque les sociétés reposent sur un certain nombre de conventions ou d'habitudes, devenues naturelles, légitimes si l'on veut, par une espèce de prescription plusieurs fois séculaire, mais qui sont en divorce perpétuel avec la vérité toute nue? Nous voilà donc comédiens, comédiens sans le savoir, forcés de transposer sans cesse nos sentiments, de nous incarner pour ainsi dire en des personnages de fiction; la plupart y parviennent lentement; quelques-uns naissent acteurs, habitent sans effort les dehors de leur âme, jouent leur vie privée, leur vie publique et mondaine : on croirait qu'ils sont toujours en scène; ils attendent ou méditent une réplique théâtrale, posent pour la galerie, et, dans la solitude même, enflent la voix, déclament, s'adressent à un parterre invisible.

De la comédie mondaine à la comédie d'amateurs, il n'y a qu'un pas. Comment les femmes auraient-elles résisté à la tentation de faire des excursions hors d'elles-mêmes, et, reines, amoureuses, ingénues, paysannes, de vivre quelques instants d'une vie fac-

tice, en s'enivrant de la sensation si pénétrante de l'admiration collective ? Le véritable esprit, cette perle sociale, n'est ni incompatible avec le talent scénique, ni nécessaire à le former. Quelle revanche, pour un personnage ordinaire dans la vie privée, de se révéler passionné, incisif, éloquent sur les planches, tandis qu'un prince de Ligne y paraîtra gauche, insuffisant ! Et, en vérité, nombre de gens du monde jouent fort bien, si bien qu'au dix-huitième siècle les théâtres particuliers font une véritable concurrence aux vrais théâtres, qui finirent par s'en émouvoir. A défaut des avantages que retire d'un long exercice l'acteur de profession, ils ont le maintien, le ton, la noblesse des manières qu'apportent l'usage de la bonne compagnie et l'éducation ; toujours ils ont vécu dans un pays que les autres ont tardivement abordé, ou n'aperçoivent que de bas en haut.

Et puis, quelle merveilleuse ressource pour une maîtresse de maison ! La conversation languit parfois pendant les longues soirées d'automne, et, même entre beaux esprits, entre intimes, il est malaisé de planer toujours dans la région des pures idées, de ne pas verser dans la critique et son pseudonyme, la médisance. Amuser l'innombrable tribu des ennuyeux, les muets, les timides, les importants, les parents indispensables, ceux qui, *troublant la solitude, n'apportent point la compagnie,* et qu'il faut cependant *avoir ;* varier les plaisirs de ses hôtes, frapper de temps en temps un grand coup qui éveille la curiosité, satisfaire en un mot tout le monde... et ses causeurs, n'est-ce pas le rêve de toute directrice de salon ? Et la comédie d'amateurs lui offre une mine inépuisable : des répétitions pendant des semaines, mille brigues pour obtenir une invitation ou un rôle, les élus affairés répétant à tous les échos d'alentour leurs tirades, et consultant mystérieusement les gens du métier, le choix d'une toilette traité comme une affaire d'État. N'est-ce pas de quoi justifier l'éclo-

sion d'un tel goût, son succès, sa durée si persistante ? Sans compter qu'on pouvait éluder ainsi les prohibitions canoniques, donner des représentations théâtrales.

Les collèges des jésuites, les couvents de l'aristocratie, peut-être même les Mystères qu'on représentait au moyen âge dans les églises, avaient commencé cette éducation. On donne chez les jésuites des pièces allégoriques telles que *la Défaite du solécisme,* où l'on voit l'*Infinitif* exterminer le *Que retranché* et danser une gavotte autour de son ennemi expirant ; ils abordent aussi les sujets profanes, et leurs élèves représentent les œuvres de Plaute, Térence, Sénèque. Détail piquant, le public est admis librement et paye sa place comme au théâtre. Loret rapporte qu'on donna quinze sols, en août 1658, pour voir jouer au collège Saint-Ignace une tragédie et les quatre ballets qui l'accompagnaient.

On y dansa quatre ballets
Moitié graves, moitié follets,
Chacun ayant plusieurs entrées,
Dont plusieurs furent admirées.
Et vrai comme rimeur je suis,
La Vérité sortant du puits,
Par ses pas et ses pirouettes,
Ravit et prudes et coquettes.

En 1660, les écoliers des jésuites de Bordeaux jouèrent devant le roi et la cour une comédie sur le sujet de la Paix, « avec toute la pompe et les agréments possibles, cette pièce étant mêlée de plusieurs entrées de ballets fort divertissantes. » Et, pendant la querelle des jansénistes et des jésuites, ceux-ci donnent des comédies théologiques où, par exemple, ils montrent Jansénius chargé de fers, traîné en triomphe par la *Grâce suffisante.* Enfin le goût des ballets était devenu si vif dans la Compagnie, qu'un de ses membres, le P. Ménétrier, en écrivit l'histoire et la théorie; pour

prouver de façon péremptoire la parfaite innocuité du genre, il mentionne qu'il a toujours été protégé par les papes.

On sait les représentations de Saint-Cyr, où Mme de Caylus, qui avait appris les rôles d'*Esther* à force de les entendre répéter, jouait si bien, que d'aucuns la trouvèrent trop touchante, trop profane. Mme de Maintenon décida que les *petites filles* de Saint-Cyr ne représenteraient plus *Andromaque*, parce qu'elles y mettaient trop de sentiment; et, quand Racine eut fait *Athalie*, les faux dévots et les mauvais poètes se liguèrent pour empêcher qu'elle ne fût jouée, car, glapissaient-ils, il était honteux de montrer sur le théâtre des demoiselles rassemblées de toutes les parties du royaume pour recevoir une éducation chrétienne.

Le 4 août 1611, Malherbe écrit à Peiresc : « Hier, je revins de Saint-Germain voir jouer la comédie. Je ne vous dirai autre chose, sinon que les personnages y firent des miracles. Madame, qui était habillée en amazone, comme représentant Bradamante, étonna tout le monde par sa bonne grâce; Monsieur et Monsieur le Duc y firent plus que l'on ne pouvait espérer de leur âge; Monsieur, pour prologue, récita les six vers que vous trouverez en ce paquet; il avait une pique en la main qu'il mania en fils de maître... »

En 1619, en l'honneur du mariage du prince de Savoie avec sa sœur, Louis XIII dansa, au Louvre, le grand ballet de l'*Aventure de Tancrède en la forêt enchantée;* et, quelques jours après, il y eut le ballet de la reine *A la gloire de Psyché*. Vénus et l'Amour récitaient un prologue; Anne d'Autriche en Junon,

Telle que l'Aube naissante
Peint les fleurs en avril,

enchantait tous les yeux : Flore, Zéphyr, les Grâces, formaient un chœur. Thémis faisait des allusions hé-

roïques et galantes au mariage royal, célébré en 1615, consommé en janvier 1619.

France, à qui tous les dieux amis
Parlent aujourd'hui par Thémis,
Écoute mes divins oracles!
C'est un bruit commun dans les cieux
Que ton roy fera des miracles,
Et ta reine des demi-dieux!

Les demi-dieux se firent attendre dix-neuf ans!

Quant à Louis XIV, sa passion pour les ballets, la comédie, les carrousels, les mascarades, est extrême, devient aux mains de Mazarin un moyen de gouvernement. Il installe aux Tuileries un vaste théâtre, figure dans les ballets de Benserade, les divertissements de Molière, chante, débite des vers, danse, joue avec des comédiens, comble ceux-ci de faveurs (cela dura jusqu'en 1670). Dans le fameux ballet des *Noces de Thétis et de Pélée,* il représente tour à tour Apollon, Mars, une dryade, une furie, un courtisan, et, pendant un hiver, il donne trois représentations de ce ballet par semaine; on le représenta sur le théâtre du Petit-Bourbon, voisin de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, tout près du Louvre, où le roi logeait. Ce théâtre servit ainsi aux fêtes de la cour, et point n'est besoin d'ajouter que princes du sang, jeunes seigneurs et grandes dames tenaient à honneur de partager les plaisirs du jeune maître. Mlle de Sévigné, avec sa beauté capable *d'incendier le monde,* remportera de grands succès dans les ballets de la cour. En 1664, dans les *Amours déguisés,* elle figure au nombre des amours déguisés en nymphes maritimes, avec Mlle d'Elbeuf, Mme de Montespan et Mme de Vibraye. Benserade composa pour elle, à cette occasion, un compliment rimé :

Vous travestir ainsi, c'est bien être ingénu,
Amour! C'est comme si, pour n'être pas connu,

Avec une innocence extrême,
Vous vous déguisiez en vous-même.
Elle a vos traits, vos feux et votre air engageant,
Et, de même que vous, sourit en égorgeant.
Enfin qui fit l'une a fait l'autre,
Et, jusques à sa mère, elle est comme la vôtre.

Cette divine mère avait aussi reçu force madrigaux, et, un jour qu'elle jouait au colin-maillard, Montreuil soupirait pour elle ce charmant quatrain :

De toutes les façons vous avez droit de plaire :
Mais surtout, vous savez nous charmer en ce jour ;
Voyant vos yeux bandés, on vous prend pour l'Amour ;
Les voyant découverts, on vous prend pour sa mère.

Des acteurs, des actrices d'élite, Floridor, la Desœillets, Montfleury et sa fille, Baron, etc., règlent les divertissements de la cour, font répéter les personnages, jouent, chantent, dansent avec eux. Le 5 février 1702, la Palatine écrit cette lettre si curieuse au roi d'Espagne Philippe V :

« ... Comme Votre Majesté aime les comédies, je ne puis m'empêcher de lui dire que Mme la duchesse de Bourgogne en a joué une avec la comtesse d'Ayen, Mme de Melun, mon fils, le comte d'Ayen, deux hommes à M. de Noailles, Duché, Rousseau et Baron le père. Je vous assure, monsieur, qu'ils ont fait des merveilles. Cela se joue tout à fait en particulier chez Mme de Maintenon ; ainsi le roi m'a permis de la voir. J'ai été surprise de voir comme ils jouaient tous bien ; ce traître de Baron joue mieux que jamais. Je suis sûre que Votre Majesté serait étonnée de voir comme mon fils et le comte d'Ayen jouent bien, et que cette comédie (la tragédie d'*Absalon*, de Duché) vous aurait coûté des larmes. J'y ai pleuré comme une folle, et le roi n'était pas loin de quelques larmes aussi... Après la grande pièce, ils en ont joué une petite (sans doute *la*

Ceinture magique de Rousseau), où M. le duc de Berry était un amant, et le petit comte de Noailles un autre. Pour ces deux, ils jouaient à faire mourir de rire. Mon fils était un fou, un valet qui sort des galères; les maîtresses étaient Mme la duchesse de Bourgogne, qui joue mieux le sérieux que le comique, et la comtesse d'Estrée, qui joue fort bien. La petite pièce ne vaut pas grand'chose, mais on ne laisse pas que d'y rire... »

On joue donc la comédie de société en plein dix-septième siècle, à la cour, au palais Cardinal, à l'hôtel de Rambouillet, au Temple, chez les Gondi, les Duplessis-Guénégaud, chez quelques magistrats, etc. Non seulement le cardinal de Richelieu protège les comédiens, mais plus que personne il contribue à mettre à la mode la comédie de société. Composer des tragédies en collaboration avec ses cinq auteurs favoris; les faire jouer en son palais, dans une salle magnifique qui coûta plus de deux cent mille écus; y convier le roi, la cour, les prélats qui s'y empressent et qui ont un banc réservé connu sous le nom de *banc des évêques;* donner sur cette scène des drames, des ballets, où princes, princesses et grands seigneurs briguent les rôles, rien de plus naturel à ses yeux. Son amuseur, Bois-Robert, aime tellement les spectacles qu'on appelle ce théâtre la paroisse de l'abbé de Bois-Robert; il est lui-même si bon acteur qu'on le surnomme l'abbé Mondory, le Trivelin de longue robe, l'aumônier de l'Hôtel de Bourgogne, et que, le cardinal ayant ordonné à son favori et au célèbre Mondory de pousser une passion, on trouva qu'il avait mieux fait que le comédien. Il compose lui-même dix-huit pièces pour l'Hôtel de Bourgogne ou le théâtre de son maître : un jour, par exemple, pour divertir Richelieu et contenter sa jalousie contre *le Cid*, il le fit jouer en parodie par des marmitons et des laquais. Entre autres choses, lorsque don Diègue dit à son fils :

Rodrigue, as-tu du cœur ?

Rodrigue répondait :

Je n'ai que du carreau.

Ou bien encore, car il était aussi parfait conteur et grand dupeur d'oreilles, il jouait, mimait devant Richelieu l'aventure du comte de Villa-Mediana, la farce des trois Racans, dont il tira sa comédie des *Trois Orontes,* la conversation d'Arlequin avec Henri IV.

Arlequin, allant saluer le roi, prend si bien son temps que, Sa Majesté s'étant levée de son siège, il s'en empare, et, comme si le roi eût été Arlequin : « Eh bien ! Arlequin, vous êtes venu ici avec votre troupe pour me divertir; je vous promets de vous protéger et de vous donner des pensions. » Le roi ne l'osa dédire de rien, mais il finit par l'arrêter : « Holà ! il y a assez longtemps que vous faites mon personnage; laissez-le-moi faire à cette heure. »

Le comte de Villa-Mediana avait écrit une pièce, *la Gloire de Niquée,* tirée de *l'Amadis de Gaule;* il s'était passionnément épris de la reine, femme de Philippe IV, et, pour la tenir un instant embrassée, pour lui confesser son amour en la sauvant, il imagina, tandis qu'on représentait sa comédie devant la reine et la cour, de mettre le feu à son propre palais; ce qui fit dire à la Fontaine :

J'en ai pour preuve cet amant
Qui brûle sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement :
Le conte m'en a plu toujours infiniment;
Il est bien d'une âme espagnole,
Et plus grande encore que folle.

Pendant l'hiver de 1640-1641, Richelieu donna au Palais Cardinal, devant le roi, la reine et toute la cour, sa grande tragédie de *Mirame;* il y avait là des allu-

sions à Buckingham, et d'autres applications fort pénibles pour Anne d'Autriche; mais elle dut subir en silence cette injure, comme une rançon de sa conduite envers le cardinal. L'évêque de Chartres, Léonor d'Estampes de Valençay, un parfait intrigant doublé d'un fripon, avait paru à cette fête, rangeant les sièges, donnant des places aux dames; puis il s'était présenté sur le théâtre à la tête de vingt-quatre pages qui portaient la collation, lui-même étant vêtu de velours, en habit court, répondant aux reproches de ses amis qu'il faisait toutes sortes de métiers pour vivre. Bois-Robert le surnommait le maréchal de camp comique.

Quelque temps après, on dansa au Palais Cardinal le *Ballet de la prospérité des armes de France*. L'abbé de Marolles, le Dangeau de la chose, rapporte qu'il y avait des places pour les évêques, les abbés, même pour les confesseurs et aumôniers du cardinal. Ceux-ci se trouvèrent à deux loges de celle de Jean de Werth et d'Eckenfort qu'on avait fait venir tout exprès de Vincennes, où ils étaient prisonniers, dans le même temps que le célèbre abbé de Saint-Cyran qui les avait édifiés et peut-être consolés. Le cardinal comptait éblouir Jean de Werth, général allemand fameux par ses succès d'avant-garde, par sa pointe si audacieuse sur Corbie. Interrogé sur le spectacle, Jean de Werth répondit qu'il trouvait cela très beau, mais que ce qu'il estimait le plus étonnant dans le royaume très chrétien, c'était de voir les évêques à la comédie et les saints en prison. Le mot courut comme une traînée de poudre et ne corrigea personne.

En 1639, le cardinal avait eu la fantaisie de faire jouer par des enfants *l'Amour tyrannique*, de Scudéry. La duchesse d'Aiguillon, sa nièce, se chargea des fillettes, et, comme elle avait entendu parler des talents précoces de Jacqueline Pascal, la sœur de notre Pascal, elle fit demander à sa sœur aînée Gilberte de la laisser

jouer sur le théâtre du cardinal. M. Pascal père était alors en pleine disgrâce pour avoir assisté à une réunion où l'on avait proféré des paroles factieuses contre Richelieu, et, bien qu'il en fût très innocent pour son compte, qu'il eût même cherché à apaiser le tumulte, il avait dû se cacher pour éviter la Bastille. Aux premières ouvertures, Gilberte fit cette réponse toute cornélienne : « M. le Cardinal ne nous a pas fait assez de plaisir pour que nous prenions soin de lui en faire. » On lui représenta que cela pourrait servir pour le retour de son père, et elle donna son consentement. Jacqueline prit des leçons de Mondory, et remplit son personnage avec tant d'agrément qu'elle émerveilla toute l'assistance, en particulier Richelieu, qui donnait le signal des applaudissements.

Dès que la comédie fut jouée, elle descendit du théâtre avec le dessein de parler à Mme d'Aiguillon; mais comme le cardinal se levait pour se retirer, elle s'en alla à lui toute seule. Alors il se rassit, la mit sur ses genoux (elle était fort petite, bien qu'elle eût treize ans sonnés), et, en la caressant, il vit qu'elle pleurait et lui en demanda la cause. A ce moment, elle lui récita un placet en vers, car elle eut le don poétique et elle improvisait sur-le-champ des épigrammes, des compliments rimés pour les dames de la cour, ce qui ne l'empêchait pas d'être sans cesse après ses poupées. Là-dessus le cardinal promit qu'il en parlerait au roi; mais M. le chancelier ayant assuré qu'il pouvait accorder à Jacqueline cette grâce, et Mme d'Aiguillon s'étant jointe à lui par de grands éloges sur M. Pascal et sur Blaise Pascal : « Eh bien! mon enfant, dit-il, mandez à monsieur votre père qu'il peut revenir en toute assurance, et que je serai bien aise de le rendre à une aussi aimable famille. » Et il l'embrassa et la caressa infiniment. Alors cette petite, d'elle-même, et sans que cela eût été prévu, observa : « Monseigneur, j'ai encore une

grâce à demander à Votre Éminence. — Demande tout ce que tu voudras; tu es trop aimable, on ne peut rien te refuser. — Je supplie Votre Éminence de trouver bon que mon père ait l'honneur de lui faire la révérence quand il sera de retour, afin qu'il puisse la remercier lui-même de la grâce qu'elle nous fait aujourd'hui. — Non seulement je vous l'accorde, mais je le souhaite; mandez-lui qu'il vienne en toute assurance et qu'il vienne me voir, et m'amène toute sa famille. » Ensuite il la rendit à Mme d'Aiguillon et lui recommanda de bien régaler toutes les actrices de la comédie; ce qu'elle fit magnifiquement.

Lorsque M. le Dauphin va à Anet chez Vendôme, l'opéra, la comédie entrent dans le programme des fêtes. A sa première visite, en 1686, les chanteuses, danseuses, musiciens, symphonistes, occupent la quatrième, la cinquième et la sixième tables (il y en avait dix). Lulli et Campistron ont composé tout exprès *Acis et Galathée,* qui obtint le succès le plus flatteur. Une autre année, Monseigneur vient passer à Anet une semaine; mais le roi ne veut pas que le duc de Vendôme dérange sa fortune pour recevoir son fils. Le châtelain d'Anet sera donc l'invité de Monseigneur. Louis XIV envoie ses officiers; toute la dépense se fait en son nom, à ses frais, et, comme il a défendu qu'on mandât plus de trois comédiens, les beaux esprits de l'endroit déploieront le savoir-faire le plus ingénieux. Trois comédiens, soit, mais ce sont Villiers, Jean-Baptiste et Jacques Raisin. Cependant Palaprat n'a apporté que deux divertissements tout préparés, et ils ont plu si fort à Monseigneur qu'il en a demandé de semblables pour les derniers jours. Quel embarras! Improviser chaque jour une petite comédie! Voilà Palaprat astreint à la règle des vingt-quatre heures pour imaginer, composer, apprendre, représenter une pièce! Il y rêve la nuit, il écrit le matin, se concerte

avec les acteurs, et tandis que le Dauphin, grand veneur devant l'Éternel, court le loup, sa chasse favorite, on se réunit dans la chambre du marquis de la Fare. Conseil dramatique, conseil des plaisirs, présidé par l'abbé de Chaulieu, composé de M. le Duc, du prince de Conti, du Grand Prieur, du marquis de Dangeau, de Campistron, Palaprat, Villiers, Raisin. Chacun donnait son avis sur le scénario ébauché, fournissant des pensées, souvent même des traits de satire contre soi-même; afin de soulager la mémoire de sa troupe, l'imprésario glissait tout ce qui pouvait être lu avec à-propos, lettres, titres de livres, enseignes de boutiques, étiquettes de boîtes, boniments de charlatans. Bref, la comédie, achevée à quatre ou cinq heures, était jouée une heure après, précédée d'ordinaire par quelque musique; les gens du monde se mêlent aux acteurs, quand la pièce a de nombreux personnages. Les comédies étaient renforcées d'entrées de ballets, et, comme pour ceux-ci le roi sans doute n'avait pas imposé de veto ni de chiffre, on utilisait d'excellents danseurs, sans parler du fameux Philibert qui tira de la flûte allemande

Des sons plus doux que le chant des serins.

Quant à Raisin, il se prodiguait, se multipliait, jouait trente rôles, chantait, dansait, imitait à merveille tous les acteurs de la capitale. Pendant trois mois, à la cour, à la ville, on parle des plaisirs d'Anet : le dauphin y prend tant de goût que, de 1685 à 1695, il y va sept fois, suivi d'une si grosse cour que Louis XIV se trouve un peu seul à Versailles.

II

On avait débuté au couvent, on continuait jeune femme : le mariage servait de port d'armes et donnait

la clef des champs. Des purs chefs-d'œuvre de Racine, on passait aux pièces plus libres, pour verser quelquefois dans les parades et les parodies. Au dix-huitième siècle, chaque grande maison possède théâtre à la ville, théâtre à la campagne, et, presque toujours, un ou plusieurs auteurs attitrés, dont les compositions alternent avec le répertoire, y entrent même parfois, ministres des plaisirs littéraires, plus ou moins pensionnés, qui fabriquent à volonté prologues, épîtres dédicatoires, comédies, opéras, tragédies : chez la duchesse du Maine, Malézieu, Mme de Staal-Delaunay, Genest, Voltaire; auprès du comte de Clermont et du duc d'Orléans, Laujon, Collé; auprès de Monsieur, frère du roi, des Fontaines, Piis et Barré; Voltaire auprès de... Voltaire, etc. Maurice de Saxe enrégimente Favart pour diriger cette troupe qui l'accompagne aux armées, dont il fait un levier d'enthousiasme, un instrument de ses faiblesses. A douze ans, Mlle Necker écrit une comédie en deux actes, *les Inconvénients de la vie de Paris,* jouée chez ses parents, à Saint-Ouen, devant Marmontel, qui, naturellement, comme membre de l'innombrable tribu des Philintes et des dos voûtés, la porte aux nues.

Quelques-uns, comme les Brancas, recrutent leurs auteurs parmi les membres de leur société : Forcalquier, Pont-de-Veyle, le président Hénault, et leurs pièces, très spirituelles, médiocrement scéniques, peignent avec précision et finesse les habitudes, les mœurs d'un monde disparu. Très brillant, un peu subtil et caustique, doué d'une imagination riche et d'aptitudes littéraires fort rares, le comte de Forcalquier éclairait, disait-on, une chambre en y entrant. Il mourut jeune encore, à quarante-trois ans; il avait composé six comédies, un drame historique, des romans. Sa conversation n'était que traits, épigrammes et bons mots; il est, observait Mme du Deffand, la terreur des sots, et

un problème pour les gens d'esprit. D'Alembert, qui sans doute avait reçu de lui quelque blessure d'amour-propre, écrit ces lignes féroces à la nouvelle de sa mort (1673) : « Pour celui-là, il est mort, Dieu merci! et nous n'entendrons plus dire à tout le monde : *Comment se porte M. de Forcalquier?* comme s'il était question de Turenne ou de Newton.» Parmi les acteurs de cette noble troupe : la comtesse de Rochefort, qui joue les rôles d'ingénue; la duchesse de Mirepoix, les grandes coquettes; la marquise du Deffand, la duchesse de Luxembourg, le marquis d'Ussé, le duc de Nivernois, le duc de Duras, le marquis de Gontaut, le marquis de Clermont d'Amboise, le marquis d'Adhémar. Duclos remplit les rôles de valet : brusque, spirituel, cynique, droit et adroit, c'est lui dont Mme de Rochefort définit ainsi l'idéal : « Votre paradis, Duclos, du pain, du vin, du fromage, et la première venue! » lui auquel la même Mme de Rochefort adressait cette jolie semonce, un jour qu'il enfilait des histoires fort salées à l'hôtel Brancas, sous prétexte que les honnêtes femmes seules savent les écouter, et que, là où la vertu règne, la bienséance est inutile : « Prenez garde, Duclos, vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes! » lui qui définissait la pudeur : une belle vertu qu'on attache le matin sur soi avec des épingles. Je note dans une comédie de Forcalquier ce compliment un peu sophistiqué, qui nous prouve une fois de plus que la préciosité est de tous les temps : « Vous ne pouvez, madame, avoir qu'une affaire à votre toilette, mais elle est capitale : c'est de bien considérer pendant ce moment-là ce qui fait l'occupation et les délices de l'univers. Tout le reste de la journée vous ne pouvez voir votre visage dans votre miroir, et voilà le désavantage singulier que vous avez sur tous ceux qui vous rencontrent. »

Filles d'Opéra, courtisanes à la mode, se mettent de la partie : au théâtre de leur hôtel de la Chaussée-

d'Antin, les demoiselles Verrières ont sept loges en baldaquin, et puis des loges grillées où se glissent les femmes du monde qui veulent voir sans être vues. Plus tard, Beaumarchais rembarrait les bégueules mitigées qui, voulant cumuler les plaisirs du vice et les honneurs de la vertu, prétendent s'offrir le plaisir d'aller penser du bien de ses pièces en petites loges, à condition d'en dire du mal en société. Au reste, le fanatisme comique a singulièrement atténué les distances : des femmes de qualité assistent aux soupers de Mlle Quinault ; les duchesses se disputent une invitation de Lecouvreur, se font gloire de l'amitié de Clairon, et la noblesse en masse se rend au bal champêtre donné à Auteuil par Mlle Antier pour la convalescence du roi.

Colardeau, et après lui la Harpe, se multiplient pour les Verrières, à la fois auteurs, acteurs, amants de cœur : peu ou point de farces, de parades grossières ; des pièces faites tout exprès pour elles, ou bien empruntées à la comédie française et italienne; c'est là aussi que, pour la première fois, on représenta la *Julie* de Saurin, et *l'Espièglerie* de Billard du Monceau. En 1763, devant la société la plus brillante, on donne à Auteuil *la Courtisane amoureuse*, de Colardeau, et *les Surprises de l'amour*, de Marivaux. Le titre de la pièce de Colardeau était à lui seul une piquante surprise. Acteurs : Geneviève et Marie de Verrières, le baron de Van Swieten, Colardeau, d'Épinay, le président de Salaberry, Mlle Villette, Le Jeune, La Ruette. Le président de Salaberry, qui ressemblait d'une manière prodigieuse au Béarnais, eut un tel succès dans *la Partie de chasse de Henri IV*, qu'il fallut la reprendre quatre fois sur le théâtre des Verrières.

Colardeau, malgré ses succès dramatiques, eut plus à se louer de l'amour de Marie de Verrières que de la gloire. A peine élu de l'Académie française, et avant

sa réception, il meurt, âgé de quarante-quatre ans, et la littérature le poursuit jusque sur son lit de mort. Barthe, un égoïste *di primo cartello*, apprend qu'il est au plus mal, accourt, et, en guise de consolation, lui tient ce beau discours : « Je suis désespéré de vous voir si malade, et j'aurais pourtant une grâce à vous demander : c'est d'entendre la lecture de mon *Homme personnel*, que je viens d'achever. — Songez donc, mon ami, murmurait Colardeau, que je n'ai plus que quelques heures à vivre. — Hélas! oui, mais c'est justement pourquoi je serais bien aise de savoir ce que vous pensez de ma pièce. » Le mourant se résigne, écoute jusqu'au bout sans mot dire; mais, alors, il rassemble ses forces, et remarque doucement : « Il manque à votre caractère un trait bien précieux. — Lequel? dites vite! — Oui, c'est de forcer un ami qui se meurt à entendre encore la lecture d'une comédie en cinq actes. »

Rien de plus élégant, de mieux fréquenté que les théâtres de la Guimard, achalandés par Collé, dirigés par Carmontelle, le grand faiseur de proverbes, peintre moraliste *en détrempe*, si renommé alors, si oublié aujourd'hui : décorations d'un goût parfait, tentures de taffetas rose relevées d'un galon d'argent, magnifique jardin d'hiver; présidents de parlement, cordons bleus, princes du sang occupaient les meilleures places. Je ne sache pas qu'on y vît les prélats de cour, ni ces jolis abbés tonsurés, plus exacts aux levers des beautés de robe et d'épée qu'aux devoirs de leur ministère; mais ils ne se gênaient guère pour fréquenter l'Opéra, la Comédie, où leur présence amena maint esclandre avec le parterre. Quant aux spectacles particuliers chez des gens du monde, c'est péché véniel dont ils ne se privent nullement. Et tout Paris se gaussa de la mystification de Mgr de Jarente, évêque d'Orléans, chargé de la feuille des bénéfices. Le duc de Choiseul lui

recommande, chez la comtesse d'Amblimont, deux abbés; charmé par leur attitude réservée et leur modestie, l'évêque promet la faveur demandée et leur donne l'accolade. Quelques instants après, il voit sur la scène deux actrices qui, trait pour trait, ressemblent aux protégés du duc; les rires de l'assistance achèvent de l'éclairer, et, tout le premier, il s'associe à la gaieté générale. Toutefois, il dut se repentir de son imprudence, car l'aventure s'ébruita, et on en tira le *Ballet des deux abbés,* qui fit les délices des salons.

Fermiers généraux, partisans, traitants, les Plutus, comme on disait alors, les *Chrysophiles* ou les *Potirons,* comme on les appelle au seizième siècle, brillent au premier rang parmi les protagonistes de la comédie de société. On la joue avec succès chez Delahante, d'Épinay, Boullongne de Préminville, la Popelinière. Dans son château de Passy, ce dernier donne des comédies, presque toutes de lui, interprétées en perfection par sa femme, et très goûtées pour les excellents soupers qui suivent; car, malgré la collaboration probable de teinturiers littéraires ou valets de cervelle, c'est le cas de répéter le mot de Duclos : « Nous applaudissions tout haut, et nous ennuyions tout bas. » A la Chevrette, la Live, Mme d'Épinay, Dupin de Francueil, receveur général des finances, Dupleix de Bacquencourt, jouent la comédie avec passion. C'est là que Dufort de Cheverny fit ses débuts. Un jour que Bacquencourt remplissait le rôle d'Orosmane dans *Zaïre,* le souffleur, se confiant à la fidélité des mémoires, lorgnait les spectatrices. A ces mots : « Mais, Seigneur, si Louis...» Orosmane oublie la suite, répète deux fois : « Mais, Seigneur, si Louis... » Le souffleur cherche, s'égare dans le manuscrit; la compagnie s'étonne. La Live-Corasmin, sans quitter le ton tragique, lance : « Eh bien, Seigneur, six louis font cent quarante livres.» Éclats de rire, grands applaudissements,

tandis qu'Orosmane, furieux, fut plus de trois quarts d'heure avant de reprendre ses esprits et son discours.

Un autre jour, c'est *le Glorieux*. D'Épinay, jeune, mince, élancé, a dû s'appliquer un ventre de crin pour figurer un gros financier; mais le postillon qui l'a rapporté de Paris l'a laissé à la pluie; par amour de la vraisemblance, l'acteur passe sur cet inconvénient, et voilà que, sur la scène même, le ventre rend toute la pluie comme une éponge qu'on presse, et d'une manière si singulière, que les spectateurs pouvaient s'imaginer autre chose. Lysimon-d'Epinay eut un énorme succès d'hilarité. Caze, fermier général, surnommé le *Beau Danseur*, parut aussi sur le théâtre de la Chevrette; on arrangea *l'Oracle*, féerie de Saint-Foix, et il dansa une entrée dans le genre de Dupré; le ballet fut redemandé. On sait qu'un autre fermier général, Helvétius, excellait à tel point dans l'art de la danse, qu'il lui arriva de remplacer au pied levé Dupré à l'Opéra.

Dufort de Cheverny, introducteur des ambassadeurs, ne se contente pas de jouer, d'improviser des pièces de circonstance, des farces; il fait de cette passion un article d'exportation, installe des théâtres chez ses amis, chez M. de Préminville, par exemple. A Cheverny, on joue trois fois par semaine, proverbes, parades, sans oublier les comédiens de bois, les marionnettes, inaugurées en l'honneur de M. de Phélippeaux, archevêque de Bourges : et le dimanche il y a grand spectacle, opéra-comique, comédie. Cheverny a pour collaborateurs Sedaine, et le président de Salaberry, un merveilleux boute-en-train. « J'ai toujours aimé à m'occuper, remarque-t-il. Il y avait alors à Paris un spectacle qui jouissait de la vogue, c'étaient les *Fantoccini*... Nous en fîmes un spectacle très plaisant. Je me mis à faire des pièces d'après les canevas italiens qu'on me fournit, et j'eus en un an quatre-vingt-quinze

pièces toutes dialoguées... Des ballets ingénieux y furent introduits. Ce spectacle est pour un château une ressource charmante, puisqu'il suffit de bien lire pour exécuter les pièces...» Dufort de Cheverny a laissé un volume de quatre cent cinquante pages in-quarto, qui contient cinquante-neuf pièces et vingt-un ballets. Pour les *Fantoccini*, on jouait d'abord des pièces dans le genre italien, avec Arlequin, Scapin, Pantalon pour principaux acteurs; puis on risqua des tragédies bouffonnes, et même *la Tempête* de Shakespeare, *les Précieuses ridicules* (1).

Du grand monde, de Paris et Versailles, cette mode ne tarde pas à gagner la bourgeoisie, à émigrer en province : les seigneurs l'apportent dans leurs terres, autour d'eux c'est un délire d'émulation, et tous les hobereaux d'estropier à l'envi les chefs-d'œuvre des auteurs dramatiques et des musiciens. Après la *Sérénissime Banqueroute*, le premier soin de Mme de Guéménée, arrivant au château où le roi l'a exilée, est de commander les tapissiers et de leur faire installer un théâtre. Une châtelaine, voulant à tout prix monter une troupe suffisante, enrôle ses quatre femmes de

(1) *Mémoires de Dufort de Cheverny, de Favart, de Saint-Simon, de Bachaumont, d'Hénault, du duc de Luynes, de Mme de Staal-Delaunay.* — De Loménie : *la Comtesse de Rochefort et ses amis.* — Gaston Maugras : *les Comédiens hors la loi, les Demoiselles Verrières.* — Dutens : *Mémoires d'un voyageur qui se repose.* — *Les Divertissements de Sceaux,* 2 vol., 1725. — Lemontey : *Études sur la Régence.* — Victor Cousin : *Jacqueline Pascal.* — *Historiettes de Tallemant des Réaux.* — *Correspondance de Grimm.* — Armand Baschet : *les Comédiens italiens à la cour de France.* — Palaprat, tome Ier, p. 177. — *Correspondance de la Palatine.* — L. Perey : *Histoire d'une grande dame au dix-huitième siècle; Un Petit-Neveu de Mazarin : le duc de Nivernais;* — L. Perey et Gaston Maugras : *Vie intime de Voltaire.* — Desnoireterres : *Les Cours galantes*, 4 vol.; *Voltaire et la société au dix-huitième siècle,* 8 vol. — Philippe Godet : *Histoire littéraire de la Suisse française;* Delahante : *Une Famille de finance au dix-huitième siècle,* 2 vol.

chambre, et apprend à sa fille, âgée de onze ans, le rôle de Zaïre. Dans les garnisons, cette passion brouille les cervelles, à tel point que des officiers ne rougissent pas de s'associer aux actrices, de paraître sur la scène avec elles; et, pour couper court à cet abus, il fallut qu'un règlement du ministre de la guerre l'interdît de la manière la plus formelle. Les conseillers au Parlement jouent la comédie dans les villes où Maupeou les a fait exiler, on donne des représentations mondaines dans certains couvents. La palme du ridicule demeure à Charpentier, le fameux cordonnier pour dames qui, sur son théâtre particulier, joue tragédies et parades, et qu'un récit du temps peint dans la plaisante insolence de sa fatuité. Chargé d'une commission auprès de lui, le chevalier de la Luzerne trouve à sa porte deux domestiques en livrée, traverse des chambres superbement meublées, s'arrête dans un cabinet où il admire une commode du travail le plus riche, garnie de portraits des premières dames de la cour. Sur ces entrefaites, paraît Charpentier, en négligé de petit-maître, et, comme le chevalier le complimente : « Monsieur, vous voyez, répond-il du ton le plus dégagé, c'est la retraite d'un homme qui aime à jouir. Je vis en philosophe. Il est vrai que quelques-unes de ces dames ont des bontés pour moi : elles me donnent leurs portraits; vous voyez que je suis reconnaissant, et que je ne les ai pas mal placés. » M. de la Luzerne lui ayant montré le modèle de souliers qu'on lui a confié : « Ah! je sais ce que c'est : je connais ce joli pied; on ferait trente lieues pour le voir. Savez-vous bien, qu'après la petite Guéménée, votre amie a le plus joli pied du monde? Fort bien, je ferai son affaire. » Le chevalier allait se retirer, lorsque le grand homme l'arrêta : « Sans façon, si vous n'êtes point engagé, restez à manger ma soupe; j'ai ma femme qui est jolie, et j'attends quelques autres femmes de notre société qui sont fort

aimables; nous jouons *Œdipe* après dîner, et vous pourriez bien ne pas vous repentir d'être resté avec nous. » Il semble qu'un tel trait démontre assez bien une époque, un goût poussé jusqu'à la manie, et qui ne déparerait point *le Bourgeois gentilhomme* ou *Turcaret*. C'était alors une prétention fort répandue de *vivre en philosophe*, et cela consistait souvent à se mettre au-dessus de son état, des mœurs ou des lois ; entretenir de belles filles, donner des concerts, des spectacles, faire grande chère, lire Voltaire, Diderot, d'Holbach, cette hygiène facile paraissait suffire à beaucoup de personnages plus soucieux d'assurer la réputation de leur esprit que celle de leur caractère. Mais singer n'est pas imiter.

III

On ne saurait esquisser une histoire de la comédie de société sans dire quelques mots de la duchesse du Maine. Cette enragée de distraction, cette galérienne du bel esprit, cette égoïste à la quatrième puissance qui « ne pouvait se passer des gens dont elle ne se souciait point », a contribué à répandre ce divertissement, et c'est là sans doute son principal titre à l'indulgence de la postérité. Le rire n'est-il pas le principe de la gaieté, comme la gaieté est l'apanage de l'optimisme? Peut-être la révélation d'un nouveau plaisir égale-t-elle pour le monde la découverte d'une étoile, car la vie ne vaut la peine d'être vécue que par la combinaison du nécessaire, de l'agréable, de l'utile, et les maladies morales ne sont pas les moins redoutables. Aussi bien on nous célèbre, on nous condamne souvent pour des actions qui, même approfondies, produiraient un effet moindre ou contraire, auxquelles nous n'avons qu'une

part minime : l'importance des choses bien moins que l'à-propos en fait le mérite, et l'histoire se présente trop fréquemment comme une école d'incertitude, de modestie. En vulgarisant le goût de la comédie de société, cette petite-fille du grand Condé et ses courtisans ne songeaient qu'à s'amuser; le reste vint par surcroît.

L'oracle du château de Sceaux, l'homme universel et infatigable, c'est Nicolas de Malézieu, ancien maître de mathématiques du duc du Maine, ami de Bossuet et de Fénelon même au plus fort de leur querelle, membre de l'*Académie des choses* et de l'*Académie des paroles,* type de l'érudit aimable, à l'âme un peu faible, tournée vers le sourire des grands, enseignant à la duchesse latin, philosophie, astronomie; traduisant à livre ouvert et déclamant avec feu les tragédies de Sophocle et d'Euripide; grand organisateur de fêtes, improvisant à volonté comédies, ballets, chansons, intermèdes, virelais et autres bagatelles. A Sceaux, ses décisions jouissent d'un tel prestige, que les disputes les plus violentes prennent fin lorsque quelqu'un prononce ce mot : *Il l'a dit*. De 1699 à 1710, Malézieu reçut à peu près chaque année, dans son castel de Chastenay, le duc et la duchesse, avec quelques personnes de leur suite ; on y jouait des pièces du répertoire, des comédies de circonstance, et c'est là sans doute que la princesse conçut cette passion théâtrale qui l'anima jusqu'à la fin, et faisait dire à Voltaire que, quand elle serait malade, il conviendrait de lui administrer quelque pièce au lieu de l'extrême-onction.

Malézieu composa plusieurs pièces pour son théâtre : *Purgopolinice capitaine d'Éphèse*, *les Importuns de Chastenay*, *la Tarentole*, *le Prince de Cathay,* divertissement orné de musique et destiné à rappeler la fondation de l'ordre de la *Mouche à miel*. Le Prince obtenait l'honneur insigne d'être reçu chevalier, et pro-

nonçait le serment consacré : « Je jure, par les abeilles du mont Hymète, fidélité et obéissance à la directrice perpétuelle de l'ordre (la duchesse du Maine) ; de porter toute ma vie durant la médaille de la Mouche, et d'accomplir, tant que je vivrai, les statuts de l'ordre ; et, si je fausse mon serment, je consens que le miel se change pour moi en fiel, la cire en suif, les suifs en orties, et que les guêpes et les frelons me percent de leurs aiguillons. » C'est dans la *Tarentole* que la princesse monta pour la première fois sur la scène. Elle devait apprendre bien d'autres personnages : Molière et Quinault, Genest et Marivaux, Malézieu et Mme de Staal-Delaunay, tous étaient son domaine et sa proie, tous relevaient de sa mémoire, de sa présomption ; elle s'en tirait passablement pour une Altesse, mieux en tout cas que la reine Marie-Antoinette, qui jouait *royalement mal* et chantait si faux, d'après Garat.

C'est encore pour Mme du Maine que Malézieu composa sa scène de *Polichinelle et son Voisin,* représentée à Paris en 1705 par les marionnettes devant la cour de Sceaux. Les comédiens de bois faisaient fureur dès cette époque, et ce plaisir des petits était devenu le plaisir des grands ; ils jouaient à Versailles, à Marly devant le roi, dans la chambre de la duchesse de Bourgogne. On sait que nos aïeux ne reculaient pas devant le mot cru : ces gens si raffinés se complaisaient parfois en d'étranges distractions, et ce serait matière à beaux développements qu'une histoire de la pudeur où l'on raconterait les métamorphoses accomplies dans le code des bienséances. Qui donc expliquera ces variations, non seulement de pays à pays, mais de salon à salon, dans la même société, dans la même personne? ces élans de gaieté succédant à des sursauts d'indignation en présence du même mot? Qui rendra compte des ruades de l'être humain, de ces brutalités qui jaillissent parfois du gentilhomme le plus distingué, re-

vanche terrible de la bête, éternel point d'interrogation des penseurs? Est-il vrai qu'ici non plus il n'y ait point de règles fixes; que les individus comme les peuples n'aient de brillant que les surfaces; que l'extrême politesse soit aussi voisine de la grossièreté que la rouille l'est du fer? De voir, par exemple, Malézieu, membre de l'Académie française, un des esprits les plus délicats de son temps, s'amuser à écrire une farce scatologique, et son illustre auditoire l'écouter avec délices, ce serait de quoi étonner, si tous les siècles ne nous offraient le spectacle de telles antinomies. N'avons-nous pas aujourd'hui nos vaudevilles salés, des revues ultra-épicées au théâtre et dans certains salons, les cabarets de la Butte Sacrée?

Le jeu, les loteries poétiques paraissant à la longue un peu monotones, l'abbé de Vaubrun imagina un nouveau divertissement en l'honneur de la *Poupée du sang*. La déesse de la Nuit apparut à l'improviste, enveloppée de ses crêpes, remercia la princesse de la préférence qu'elle lui accordait sur le Jour; elle avait un suivant qui chanta un air de circonstance arrangé par Malézieu et Mouret. Cette bagatelle amusa infiniment Mme du Maine, qui décida d'y donner suite : tous les quinze jours, deux personnes organisaient une fête de ce genre; elles prenaient le titre de roi et de reine, commandaient, payaient la dépense, et déposaient leur souveraineté le lendemain même de la Grande Nuit. Il y en eut seize en tout, et elles furent interrompues par la maladie et la mort de Louis XIV. On avait commencé assez simplement; on finit par déployer un faste ruineux dans la mise en scène, les costumes et les décorations. D'ordinaire, le roi et la reine se contentent de combiner trois intermèdes héroïques ou pastoraux, séparés par des reprises de jeu. Ainsi, pendant la quatrième Nuit, le premier intermède est rempli par un jeu de quilles animées qui se plaignent qu'on

ne les admette point à ces divertissements; dans la deuxième, on voit une ambassade de Groënlandais qui, avec des compliments dignes de Gongora, offrent à Son Altesse sérénissime la souveraineté de leur pays; la fête se termine par un dialogue d'Hespérus et de l'Aurore. Chargé d'organiser la treizième Nuit, l'abbé de Vaubrun s'adresse à Destouches et Mouret, qui écrivent un opéra-ballet, *les Amours de Ragonde*, véritable farce de carnaval, agrémentée d'une musique gaie et spirituelle. Ragonde, vieille amoureuse, un peu sorcière et secondée par les lutins, parvient, malgré son âge et ses quatre dents, à épouser le berger Colin. Premier acte : la soirée au village; second acte : les lutins; troisième acte : la noce, suivie d'un formidable charivari. *Les Amours de Ragonde* passèrent au répertoire de l'Opéra en 1742, plus tard au théâtre de Mme de Pompadour.

Mme de Staal-Delaunay fit des vers pour quelques-unes des Nuits, les plans de plusieurs autres, et on la consulta pour toutes. Une physionomie bien originale, cette femme, née en France, « fabriquée en Angleterre et conçue dans l'amertume, » qui fut mieux qu'une *soubrette de cour*, presque un *la Bruyère femelle;* élevée pour le bonheur, et puis réduite par la malchance à entrer comme femme de chambre chez la duchesse du Maine, où, très lentement, à travers mille déboires et mille ingratitudes, elle conquiert le rang de dame d'honneur; très ferrée sur Descartes, sur la géométrie et l'anatomie (le savant du Vernet dit qu'elle était la fille de France qui connaissait le mieux le corps humain); véritable héroïne de la conspiration de Cellamare, dont elle garde le secret avec la plus courageuse fidélité, tandis que ses maîtres livrent piteusement leurs projets et leurs amis; subtile et romanesque, capable de faire de l'esprit sur ses propres souffrances, sachant inspirer et ressentir des amitiés profondes,

aimée de ceux qu'elle méconnaît, dédaignée, traitée comme de vieille gazette par ceux qu'elle adore,

> Car Dieu, qui fit la grâce avec des harmonies,
> Fit l'amour d'un baiser qui n'est pas mutuel ;

et, après mainte odyssée amoureuse, se réfugiant vers cinquante ans dans un mariage de raison, *pour vivre dans les limbes*.

Rien de plus attrayant que ses *Souvenirs*, de plus fin que ses jugements. Ressorts des machines, spectacles des coulisses, jeu des acteurs, son propre jeu à elle-même, elle analyse tout d'un style net, rapide, élégant, avec une ironie voilée que tempèrent le goût et je ne sais quelle indulgence faite de désabusement, de philosophie pratique et de dédain. Connaissait-elle le mot de Leibnitz : « Je ne méprise presque rien » ? Mêmes qualités éclatent dans deux comédies écrites en 1747 pour le théâtre de Sceaux, *l'Engouement*, *la Mode*, pleines d'amusantes critiques contre certains ridicules de la société. Il y manque ce qui manque presque toujours aux pièces d'amateurs, que ceux-ci s'appellent Catherine II, Guibert, Hénault, Pont de Veyle, du Deffand ou Forcalquier : l'action, le mouvement, l'art de l'intrigue et de la mise en scène. Mais on y savoure des dialogues spirituels, des traits de caractère empruntés à plusieurs personnages, accumulés sur un seul. Orphise, par exemple, excuse plaisamment ses engouements perpétuels : « Plus on a de goût pour les choses parfaites, plus on est exposé à les croire où elles ne sont pas. » Dans *la Mode*, satire vigoureuse des absurdités où entraînait le culte de cette inconstante divinité, j'admire cette comtesse qui aime son mari et prend des amants pour ne pas se chamarrer de ridicules, *parce que la vie est un tissu de bienséances qu'il faut remplir*. D'ailleurs, rien ne lui est plus suspect que la trop grande fidélité; aussi, après avoir re-

fusé à sa fille un parti de tous points excellent, se ravise-t-elle lorsqu'elle croit découvrir que le jeune homme a fait des folies pour une actrice. Et elle enseigne à sa fille qu'un mari est l'homme du monde avec qui on vit le moins.

En 1747, Voltaire faisait sa première apparition à Anet, autre château de la duchesse, en compagnie de Mme du Châtelet, et, quelque temps après, la princesse le cachait pendant deux mois pour le soustraire à la haine de gens de qualité dont il avait trop bruyamment démasqué les friponneries. C'est dans cette retraite qu'il composa, c'est la nuit qu'il lisait à la princesse quelques-uns de ses contes : *La Vision de Babouc*, *Memnon*, *Scarmentado*, *Micromégas*, *Zadig*. On réussit à apaiser ses ennemis, et les fêtes recommencèrent. Mme du Châtelet et Voltaire jouèrent avec succès dans l'opéra héroïque d'*Issé*, de Lamotte et Destouches, dans *la Prude* et *Zélindor*. Comme sa protectrice, il aima à la folie la comédie d'amateurs, et il eut partout son théâtre, à Paris rue Traversière, à Lausanne, Ferney et Tournay : cette passion lui attira de piquants démêlés avec le Grand Conseil de Genève et les pasteurs protestants. Il finit par triompher sur toute la ligne : les Suisses accouraient à ses fêtes théâtrales et cherchaient à l'imiter. Auteur, imprésario, acteur, il voulait que sa troupe eût le diable au corps, dirigeait les répétitions, et, dans son zèle extrême, revêtait dès le matin son costume tragique, puis, ainsi affublé, descendait au jardin où il donnait tranquillement des ordres à ses jardiniers stupéfaits. Il se croyait, et Lekain son élève le proclamait un merveilleux acteur, tandis que d'autres témoins, Gibbon en particulier, trouvaient sa déclamation modelée d'après la pompe et la cadence d'autrefois, respirant plutôt l'enthousiasme de la poésie qu'elle n'exprimait les sentiments de la nature. On pense qu'avec un tel homme les traits plaisants ne

manquaient point, non plus que les compliments en vers et en prose; et les soupers qu'il donnait à ses acteurs pour les remercier étaient aussi la plus charmante chose du monde. Une jeune personne qui le soufflait, ne parvenant pas à réchauffer sa mémoire, improvise un vers qui n'était point dans la pièce. « Dieu vous le rende, remercie Voltaire à haute voix; vous m'avez fait l'aumône! » Après le spectacle, il lui dit : « Je veux vous donner mes ouvrages. — Ah! fit-elle naïvement, ils sont si beaux! je ne voudrais pas vous en priver. » A la première représentation de *Zaïre*, le savant Haller, interrogé sur ce qu'il pensait de la pièce, observe finement : « C'est la première fois que je vois donner un rendez-vous d'amour pour se faire baptiser. — Il est heureux pour moi, s'écria Voltaire, que ce malin Suisse n'ait pas tenu ce propos au parterre de la Comédie française : ma *Zaïre* était f..... » Parfois aussi, dans son enthousiasme théâtral, il poussait son fauteuil sans y prendre garde, et se trouvait sur la scène, entre Zaïre et Orosmane, au moment du coup de poignard final, qu'il empêcha un jour de donner.

Il écrit à ses amis : « Mme Denis est entourée de tailleurs, de coiffeurs et d'acteurs... Elle joue Zaïre... Elle n'a pas les beaux yeux de Gaussin, mais elle joue infiniment mieux qu'elle... Je fais Lusignan; ce rôle me convient et l'on pleure... Nous avons un très bon Orosmane, un Nérestan excellent, un joli théâtre... On vient de trente lieues pour nous entendre. Ensuite on soupe chez moi; nous avons un excellent cuisinier; nous mangeons des gelinottes, des coqs de bruyère, des truites de vingt livres!...»

Et quelle joie de constater que douze ministres protestants ont entendu une de ses tragédies à Lausanne! (Cette ville se montrait d'humeur plus libérale que Genève.) Quand Lekain vient jouer chez lui ou à Cha-

telaine, il dit à tous venants : « Ce n'est pas moi qui ai fait mes tragédies, c'est lui ! »

En 1754, le duc de Villars, très féru lui aussi d'art dramatique, et se croyant passé maître, avait appris au libraire Cramer le rôle de Gengis-Khan pour jouer *l'Orphelin de la Chine :* il ne fit de son élève qu'un froid et plat déclamateur, et Voltaire de persifler, de tourmenter celui-ci, jusqu'à ce que, au prix de grands efforts, il eût modifié sensiblement sa manière. Voltaire répéta alors avec lui, s'aperçut du progrès, et cria à Mme Denis : « Ma nièce! Dieu soit loué! Cramer a dégorgé son duc! »

Il joue *Mérope* en 1761 sur son théâtre, avec grand succès, paraît-il, mais les Genevois ont brillé par l'abstention. N'importe, il se remet aussitôt à l'œuvre et compose en six jours une *Statira,* qu'il lit à ses habitués de Ferney, et que Mme de Constant porte aux nues. « Jamais Esdras n'a dicté si vite, mande-t-il à d'Argental... Lisez, jugez, mais planez. J'ai imaginé comme un éclair, j'ai écrit avec la rapidité de la foudre, je tomberai peut-être comme la grêle. » Il avait écrit à d'Alembert, en lui envoyant *Statira*, qu'il n'avait mis que six jours à la faire. La réponse fut très nette : « Il n'aurait pas dû se reposer le septième.— Aussi s'est-il repenti de son ouvrage, » repartit le poète, et il remit la pièce sur le chantier. — « Malheur à qui ne se corrige pas, soi et ses œuvres! écrivait-il; il faut se corriger, eût-on quatre-vingts ans. Je n'aime point les vieillards qui disent : « J'ai pris mon pli. » Eh ! vieux fou, prends-en un autre. Rabote tes vers, si tu en as fait, et ton humeur, si tu en as. »

Voltaire était en grande faveur auprès de la princesse *Salpetria ;* il aurait remplacé dans ses bonnes grâces le *Berger* Malézieu lui-même, sans une grave imprudence qui l'obligea de partir précipitamment. Mme du Maine, qui aimait qu'on lui offrît des fêtes

chez elle, avait permis à la marquise de Malauze de faire les frais de l'opéra d'*Issé;* mais, aux deux représentations qu'on en donna, il y eut une si prodigieuse affluence, qu'elle décida qu'on ne jouerait plus que des comédies. Même foule insupportable quand on donna *la Prude*. Elle résolut d'éclaircir le mystère, se fit montrer les billets d'invitation, et les trouva *indécents par rapport à elle*. Très indécents, en effet, car ils étaient ainsi conçus : « De nouveaux acteurs représenteront, vendredi 15 décembre, sur le théâtre de Sceaux, une comédie nouvelle en vers et en cinq actes. Entre qui veut, sans aucune cérémonie. Il faut y être à six heures précises, et donner ordre que son carrosse soit dans la cour à sept heures et demie ou huit heures. Passé six heures, la porte ne s'ouvre à personne. » D'Argenson affirme faussement que Voltaire avait poussé le sans-gêne jusqu'à envoyer cinq cents billets d'invitation, où il promettait comme principal attrait de la fête qu'on ne verrait pas la châtelaine. Il n'est pas exact non plus qu'on le mit à la porte; on se contenta de le congédier poliment. Mais Voltaire était trop courtisan, l'Altesse trop avide de plaisirs et curieuse d'illustres divertissements pour que la brouille fût éternelle; il mit en œuvre son esprit, sa grâce complimenteuse; elle accepta le rôle d'Égérie littéraire, lui donna la première idée de *Catilina* ou *Rome sauvée, corrigea* cette tragédie : tant et si bien que, dans l'automne de 1749, il s'installait triomphalement à Sceaux, et, le 21 juin 1750, y faisait jouer sa pièce. Cette fois l'Altesse avait pris ses précautions, et l'auteur avait dû promettre qu'il n'y aurait pas cinquante personnes au delà de ce qui venait journellement à Sceaux. Il remplit avec éclat le rôle de Cicéron, Lekain celui de Lentulus Sura. Une répétition générale avait eu lieu le 8 juin, rue Traversière, devant un public composé surtout de gens de lettres et d'amis : « Vous ne sauriez croire

quel succès *votre tragédie* a eu dans cette grave assemblée, écrit le poète... Ame de Cornélie, nous amènerons le Sénat romain aux pieds de Votre Altesse lundi.»

Heureuse femme qui trouvait à la fin un amuseur plus célèbre à lui seul que vingt autres! Les autres! Partis pour le grand voyage, oubliés prestement; peut-être même leur en avait-on voulu de leur indiscrétion. Une mort inopportune ne trouble-t-elle pas une fête, n'interrompt-elle pas une répétition? Qui ne sait que la dernière politesse envers ses amis consiste à se retirer à propos, sans fracas, dans la morte-saison des plaisirs? Et puis un défunt qui se respecte doit, au bout de huit jours, se contenter des lamentations de son épitaphe. Il fallait cependant tirer le rideau : le 23 janvier 1753, après soixante-dix-sept ans de cohabitation, l'âme de la duchesse (animula vagula, blandula) se sépara de sa petite enveloppe, et elle alla voir là-haut si Descartes, son philosophe, avait eu raison.

VICTOR DU BLED.

(A suivre.)

AMES DE VAINCUS

(Suite)

V

Il faut croire que Robert Brunel était sensible aux reproches que lui avait adressés Mme Toury, lors de leur rencontre au Tréport, car il se montrait fort assidu aux mardis de la jeune veuve. Celle-ci remarqua son empressement, mais, comme elle éprouvait du plaisir à voir cet ami ancien, elle se garda bien de le plaisanter sur une assiduité dont elle ne croyait pourtant pas devoir s'attribuer tout le mérite. Elle le recevait chaque fois en personne attendue, dont le devoir était précisément de venir chez elle ce soir-là, si bien que sa présence dans le petit hôtel de la rue Barbet-de-Jouy parut promptement fort naturelle à tous. Il retrouvait ainsi Mlle Leverdier presque chaque semaine.

La première fois qu'ils se revirent, après le dîner chez la comtesse de Figuérol, il y eut entre eux une certaine gêne, ainsi qu'il arrive lorsque, après avoir subi l'inconscient entraînement d'une atmosphère surchauffée, on s'est un peu repris sous l'influence de la réflexion et du temps. On est étonné de s'être avancé si loin, et, par l'effet de la loi des contraires, on recule parfois au delà du nécessaire. Puis, bien que le mariage de

Mlle Leverdier et de Nozal ne fût pas officiellement annoncé et que le retard autorisât des doutes sur sa conclusion finale, il n'en était pas moins admis, dans le petit monde où tous les deux vivaient, que ce mariage se ferait dans un temps plus ou moins prochain, et cette pensée ne contribuait pas peu à refréner les ardeurs — purement amicales — de Brunel, de même que sa situation, délicate au point d'en paraître parfois un peu fausse, obligeait Suzanne à une grande retenue.

Cependant, si circonspects qu'ils fussent, ils ne pouvaient se dissimuler qu'une très réelle et très profonde sympathie les portait l'un vers l'autre. Il y avait beaucoup de points communs entre eux dans leur existence matérielle, il y en avait bien davantage dans leur vie morale. Ne possédant point le talent des habiles, ils méprisaient les petites habiletés par lesquelles on conquiert le succès; artistes dans l'âme, ils exerçaient plus leurs facultés de compréhension que celles de production; ils étaient supérieurs à ce qu'ils paraissaient être. Ces secrètes affinités les unissaient par des liens encore secrets. Puis, si intelligente qu'elle soit, une femme subit presque toujours la domination du cerveau masculin, pour peu que celui-ci soit de capacité supérieure ou même égale; Suzanne devait fatalement être amenée à reconnaître à Robert une puissance sur elle. Peu à peu, l'œuvre s'accomplissait sous le couvert de la simple amitié. Certes, il est entre un homme et une femme des liens plus doux; il n'en est pas de plus sûrs, de plus forts, de plus durables. L'amour ne va pas sans orages, l'amitié est à l'abri des tempêtes; mais ceux-là seuls peuvent goûter les charmes d'une telle liaison qui ont le cœur haut placé, et dont la raison maîtresse sait dominer les tumultueux désirs des charnelles convoitises.

Que Robert et Suzanne arrivassent un jour à cette pure amitié, cela ne faisait point de doute pour eux-

mêmes; leur bonne foi était entière. Aussi, bientôt rassurés par l'innocence de leurs sentiments, ils ne tardèrent pas à reprendre une attitude moins froide l'un vis-à-vis de l'autre, et, sans ostentation aussi bien que sans hypocrisie, ils passèrent souvent de longs moments à causer. De quoi? D'art, généralement; à propos d'un livre nouveau, d'une première au théâtre, d'un tableau récemment exposé, ils échangeaient leurs impressions, leurs idées; mais, toujours, ils restaient dans les généralités. Un excès d'inconsciente pudeur leur interdisait les confidences trop intimes; ils évitaient de parler d'eux-mêmes. Néanmoins Brunel remarquait bien que Mlle Leverdier semblait volontiers, dans ses appréciations sur les gens ou sur les choses, s'appuyer sur les principes qui lui étaient chers; il ne pouvait pas ne point s'apercevoir de l'influence qu'il avait prise sur son esprit. Il s'efforçait, lui, de n'y pas faire allusion. Parfois, il lui arrivait de répondre, comme jadis, sur le ton de la plaisanterie, avec un scepticisme caustique. Elle se fâchait presque.

— Non, je vous en prie, ne reprenez pas votre vieille défroque de dilettante; gardez-la pour ceux à qui il vous est indifférent de cacher votre pensée, lui dit-elle un jour.

— On croirait, à vous entendre, que je me suis révélé comme un génie, parce que j'ai bavardé pendant plusieurs heures de suite, et jeté à mes contemporains quelques vérités désagréables, que je n'ai pas même le mérite d'avoir trouvées tout seul.

— Ne vous ridiculisez pas, ni moi non plus. Je n'ai nullement la prétention d'avoir découvert un génie, mais un homme, et ce n'est pas déjà si fréquent.

— Plus heureuse que Diogène, alors?

— Oui, monsieur. Tenez-vous donc si peu à me plaire que vous ne puissiez me faire le sacrifice d'une plaisanterie?

— Vous savez bien que non.

Et, docilement, il redevenait sérieux, grave parfois...

André de Nozal fréquentait aussi fort assidument chez Mme Toury. Mlle Leverdier ne recherchait point les occasions de causer avec lui, mais elle ne les fuyait pas; elle se montrait aimable vis-à-vis de lui. Il était beaucoup plus calme; sa jalousie contre Brunel avait considérablement diminué. La comtesse de Figuérol, à qui si volontiers il confiait ses espérances, ne négligeait aucune occasion de le rassurer sur ses chances de succès.

— Vous avez en mains tous les atouts; vous êtes un habile joueur; comment ne gagneriez-vous pas la partie?

Il lui opposait alors diverses objections, avec le secret désir de les voir victorieusement combattues par sa vieille amie; elle n'y manquait point. Sur le chapitre des hésitations de Suzanne, elle avait des raisonnements sans réplique :

— Oui, j'entends bien, elle ne s'est pas tout de suite jetée dans vos bras lorsque vous lui avez déclaré votre amour; mais réfléchissez que rarement les jeunes filles montrent beaucoup d'empressement, même quand elles en éprouvent énormément. Elles sont tenues par nos mœurs, par leur éducation, à une réserve excessive; vous-même, j'en suis sûre, vous auriez mal jugé un acquiescement trop prompt.

— Je ne le conteste pas, répliquait-il; pourtant entre un excès de promptitude et un excès de retenue, il y a une moyenne. Et j'attends depuis longtemps!

— Depuis quatre mois! Vous appelez quatre mois un long temps? Songez que Mlle Leverdier a vingt-cinq ans; or, plus une jeune fille prend de l'âge, plus le mariage lui paraît une affaire grave. Lui reprochez-vous donc de ne pas s'aventurer à la légère, et n'a-t-elle pas raison de se refuser à risquer le bonheur de sa vie

en quelques instants? Elle désire apparemment vous étudier, connaître votre caractère, vos goûts. C'est une très honnête fille et je l'approuve pleinement d'agir en l'occurrence avec cette honnêteté, dont vous serez le premier à vous féliciter plus tard. Que diable! Sachez patienter. La possession d'un trésor tel que Suzanne vaut bien d'être achetée par quelques ennuis. Jacob n'a-t-il pas attendu sept ans avant d'épouser Rachel?

— Merci. J'aurai le temps de vieillir s'il me faut attendre encore six ans et huit mois. Je serai tout près de devenir un quadragénaire!

— Vous serez toujours moins vieux que Brunel.

Cette évocation ramenait le sourire sur ses lèvres.

— Vrai, j'ai cru un moment que le déchaînement de sa faconde avait produit une forte impression sur Mlle Leverdier.

— Enfant! Croyez-en une femme qui sait ce que c'est que l'amour; tous les beaux discours ne valent pas un aveu chuchoté à l'oreille. Tenez, je vais vous donner un bon conseil; n'ayez pas l'air de douter de vous, agissez en homme sûr d'être aimé; vous persuaderez aisément ce dont vous serez fortement persuadé.

— Je vous obéirai, madame.

Et, ce disant, il redressait les pointes de sa fine moustache blonde, et se promettait une prompte victoire.

Tout décidé qu'il fût à emporter d'assaut la place, il ne dédaignait pas les appuis qu'il pouvait rencontrer de-ci de-là. Les meilleurs et les plus braves n'ont-ils point parfois besoin d'auxiliaires? Mme de Figuérol lui prodiguait les conseils et les encouragements, mais elle n'avait aucune influence sur Mlle Leverdier; Mme Toury, au contraire, possédait l'entière confiance de la jeune fille. Il songea à lui demander ses bons offices.

Il s'arrangea pour rester le dernier à une des récep-

tions du mardi, et, lorsqu'il se trouva seul avec Mme Toury, il aborda immédiatement le sujet qui lui tenait si fort au cœur :

— J'ai voulu causer un peu avec vous, pensant que vous me pardonneriez d'abuser ainsi de votre temps et de votre bienveillance...

— Vous avez droit à toute ma bienveillance et à une partie de mon temps; vous le savez assez. Parlez, monsieur, je vous écoute.

— Que pensez-vous de Suzanne?... Je l'appelle ainsi parce que personne ne peut m'entendre que vous, et vous...

— Allez-vous encore vous embarquer dans quelque phrase à mon adresse? Vous avez la déplorable habitude de surcharger vos discours de compliments. Au fait... au fait...

— Votre franchise ne m'épargne pas; vous me traitez en ami, je le vois, dit-il d'un air un peu froissé.

Mais l'instant n'était pas propice pour faire montre d'une susceptibilité aiguë; il se radoucit promptement, et répéta d'une voix douce sa question : « Que pensez-vous de Suzanne? »

— Rien de plus, rien de moins aujourd'hui que précédemment, et je vous l'ai assez dit pour qu'il soit inutile que je recommence.

— Oui, c'est évident; seulement ce n'est pas tout à fait cela que je vous demande. Je voudrais savoir si les atermoiements, les retards qu'elle m'impose ne vous ont pas suggéré quelque idée?...

— L'idée qu'elle désire réfléchir, consulter son père, se consulter elle-même avant de s'engager définitivement.

— Pas autre chose?

— Y aurait-il quelque fait nouveau entre vous, que j'ignorerais?

— Non, aucun.

— Dans ce cas, mon ami, je n'ai rien de nouveau à vous dire; mon impression reste la même.

— A ma place, vous ne seriez point inquiète?

— Comment vous répondrais-je? Je ne suis pas à votre place. Vous êtes mieux que moi en situation d'être renseigné sur les dispositions de Suzanne à votre égard. Vous causez librement avec elle...

— Certes, je cause librement avec elle; elle cause peut-être moins librement avec moi.

Mme Toury répondit par un geste des épaules et des bras qui signifiait clairement : Je n'y puis rien.»

— Ne vous a-t-elle pas fait des confidences? reprit-il.

— Aucune du moins qui me permette de vous dire autre chose que ce que je vous ai dit déjà.

Il ne parut pas saisir la finesse diplomatique de cette réponse ambiguë.

— Dans ce cas, poursuivit-il, il me reste à vous prier de vouloir bien user de votre influence sur elle pour l'amener à ce qui est le plus cher de mes désirs. Vous m'avez fort amicalement promis votre aide, lorsque je vous ai parlé de mon projet, au Tréport; j'espère qu'elle ne me fera pas défaut aujourd'hui.

— Je ne vois pas très bien en quoi mon aide peut s'exercer pour vous aujourd'hui, répliqua-t-elle d'une voix où perçait une très légère irritation. Je me suis fait un plaisir d'être votre interprète auprès de Suzanne lorsque vous m'avez confié votre projet, pendant notre séjour au Tréport; j'y voyais beaucoup d'avantages pour elle comme pour vous, et j'ai eu soin de les lui mettre en évidence; mais de là à user de ce que vous appelez ma grande influence sur elle, il y a un abîme. Suzanne n'est ni ma sœur ni ma fille, pas même ma filleule, quoiqu'elle ait l'habitude de me donner le nom de marraine; dans ces conditions, je me crois d'autant moins le droit d'insister pour la décider à prendre tel ou tel parti, qu'en ces sortes d'affaires, en-

core moins que dans toutes les autres, les conseilleurs ne sont pas les payeurs.

Nozal écoutait, surpris; il était bien obligé de reconnaître la justesse des raisons qu'opposait à sa demande Mme Toury; néanmoins, il se trouvait quelque peu décontenancé d'une réponse à laquelle il ne s'attendait nullement, et il en éprouvait un dépit qu'il ne sut pas cacher.

— Au moins ne m'êtes-vous point hostile? demanda-t-il sèchement.

— Que parlez-vous d'hostilité, mon cher Nozal? Me suis-je donc si mal expliquée que vous ne m'ayez pas comprise? Vous savez quelle amitié j'ai pour vous et quelle affection j'ai pour Suzanne; avant tout, je désire son bonheur.

Elle enveloppa ces mots d'un sourire qui rasséréna Nozal. Le bonheur de Mlle Leverdier, quel autre que lui pouvait le faire? Il baisa la main de Mme Toury, et prit congé en disant :

— Vous êtes une bonne amie, merci.

Il rentra chez lui à pied. De la rue Barbet-de-Jouy à l'avenue d'Antin, la distance est longue, mais la nuit était belle, l'air vif, et la lune brillait dans un ciel très pur. Il était heureux de marcher, de dépenser ainsi un trop-plein de forces, et de calmer ses nerfs. Les deux mains dans les poches de sa pelisse, avec sa canne dressée en l'air et appuyée contre son bras, il arpentait le terrain à grands pas. Dans les quartiers presque déserts qu'il traversait, rien ne venait le distraire; il était tout à ses pensées.

Et ses pensées n'avaient rien de triste. La petite déconvenue, que lui avait fait éprouver la réserve, trop grande à son gré, de Mme Toury, avait été dissipée par les paroles finales, dans lesquelles il voyait surtout ce qu'il y voulait voir, et il n'en augurait rien de défavorable pour lui. En tout cas, il était homme à pouvoir

se passer d'auxiliaire, et il agitait dans son cerveau la manière dont il mettrait en pratique les excellents conseils de la comtesse de Figuérol, « qui savait si bien ce que c'est que l'amour. » Ce souvenir le mit en gaieté ; il avait peine à se représenter la brave femme inspirant de nombreuses passions, d'autant qu'elle avait toujours eu la réputation d'être une fort honnête femme ; mais ses propos témoignaient d'une véritable expérience en la matière, et peu importait comment lui était venue cette expérience. Il résolut de s'adresser directement à Leverdier. Fort de son consentement, — il ne doutait pas que le sculpteur accueillît avec bonheur une proposition matrimoniale aussi brillante, — il obtiendrait aisément une réponse de Suzanne, — une réponse favorable.

Il se trouva devant sa porte plus tôt qu'il n'avait cru ; les réflexions joyeuses, dont il s'était fait un cortège, avaient abrégé considérablement le trajet. Ses rêves continuèrent, pendant la nuit, à le bercer, éveillé ou endormi.

Le lendemain, il se dirigea vers le boulevard des Batignolles, où Leverdier occupait avec sa fille un petit appartement contigu à un grand atelier. Une vieille domestique vint lui ouvrir, et lui apprit que M. Leverdier était parti en voyage pour un assez long temps, car « il avait emporté une malle ». Ce départ dérangeait son plan ; néanmoins il avait hâte de mettre à exécution ses dernières résolutions. Il écrivit, au crayon, sur sa carte, un mot par lequel il informait Mlle Leverdier qu'il se trouverait jeudi soir chez Mme de Figuérol, et qu'il serait très heureux si elle voulait bien s'y rendre également.

Il eut la joie de la voir arriver, fidèle au rendez-vous, le jeudi, chez la comtesse. Toujours simplement vêtue, mais avec un goût parfait, combien elle lui parut belle ! Elle était un peu plus pâle que d'habitude, et il sem-

blait qu'il y eût dans toute sa personne un air d'abandon et de fatigue. Il ne la quittait pas des yeux; il fut heureux de la voir, au bout de quelques instants, après avoir payé son tribut à l'ennui mondain, se lever et passer dans un salon isolé; il la rejoignit aussitôt.

— Je suis venue ce soir pour répondre à votre appel, lui dit-elle. Je ne compte pas rester longtemps. Vous avez à me parler?

— Que je vous remercie d'abord de votre bonté! Oui, je voulais vous parler. Ne trouvez-vous pas que le temps passe et ne jugez-vous pas avoir mis suffisamment ma patience à l'épreuve?

— Vous vous trompez en me supposant une telle intention; il ne s'agit point de mettre votre patience à l'épreuve. D'ailleurs, n'êtes-vous pas toujours libre de faire cesser cette épreuve, pour dire comme vous, dès qu'il vous plaira?

— Vous savez trop que je ne prendrai jamais ce parti, et vous êtes cruelle de me parler ainsi que vous le faites...

Il n'avait pas prononcé ces paroles qu'il se traita d'imbécile et de lâche; il se rappelait les recommandations de la comtesse, et il était forcé de s'avouer qu'il ne les suivait guère; en présence de celle qu'il aimait, il faiblissait, s'humiliait. Et pourtant c'était l'occasion de montrer de l'énergie, de la volonté. Il se redressa, et reprit d'une voix assurée :

— Laissons cela et soyons pratiques. J'étais allé hier boulevard des Batignolles dans l'intention de voir monsieur votre père; j'avais le projet de lui exposer nettement mes désirs, et de lui demander votre main. Son absence ne m'a permis d'accomplir ce dessein. Pouvez-vous me dire s'il doit bientôt revenir?

— Pas avant cinq ou six semaines, répondit-elle simplement.

— C'est bien long.

— Il a été mandé en Périgord par un millionnaire qui fait restaurer un vieux château; il y a beaucoup de sculptures à remplacer...

— Ces détails sont superflus; je ne doute point de ce que vous me dites. Mais vous, mademoiselle, vous, ne pouvez-vous remplacer un père qui, j'en suis certain, ne reniera point les engagements pris par sa fille?

— Il est plus convenable que j'attende son retour pour vous donner une réponse définitive. Il n'y a pas moyen de correspondre avec mon père; il a horreur d'écrire une lettre, et tout ce que j'ai pu obtenir de lui avant son départ, c'est qu'il m'enverrait de loin en loin de ses nouvelles par le télégraphe.

— Je n'insiste pas. J'inscris votre promesse de me rendre heureux — car je ne veux point envisager une autre éventualité — d'ici à la fin de décembre.

Elle hésita, comme si elle allait parler, protester peut-être contre l'espoir trop clairement exprimé par Nozal, mais elle se tut. Il se tut également, estimant sa victoire suffisante. En somme, il avait parlé, en termes très clairs, et elle avait répondu d'une manière un peu incertaine d'abord, mais qu'il avait su habilement dégager de son ambiguïté. Qui ne dit mot consent...

Suzanne n'était pas dupe vis-à-vis d'elle-même du prétexte qu'elle avait mis en avant pour obtenir un nouveau délai avant de fixer ses irrésolutions. Elle savait mieux que personne combien son père, absorbé par l'art auquel il avait voué sa vie, était peu disposé à contrecarrer ses volontés. Vivant, pour ainsi dire, dans un nuage, il ne se rendait compte d'aucune des difficultés de l'existence pour lui-même et pour sa fille. Il ne se trouvait pas malheureux, consolé qu'il était de tout par les satisfactions qu'il puisait dans un travail pour lequel il semblait fait uniquement; il eût été fort étonné si on lui eût dit que sa fille n'était pas

heureuse. Il avait accueilli avec une joie tranquille l'annonce que le riche André de Nozal la demandait en mariage, et il était parti pour le Périgord avec la pensée que le mariage se ferait à son retour très probablement; mais qu'on lui apprît que le mariage n'aurait pas lieu, il ne s'en troublerait pas davantage; c'est qu'évidemment la chose n'aurait pas plu à Suzanne. Or, est-on malheureux de ne pas faire une chose qui ne plaît pas? Egal par le génie aux plus grands artistes, il avait cet égoïsme immense, inconscient, propre à la plupart d'entre eux, et qu'on est bien forcé d'excuser sur la faiblesse de la nature humaine, qu'une grande passion suffit à occuper tout entière.

Intelligence vive, Suzanne avait jugé son père; cœur généreux, elle ne l'en aimait pas moins. Elle comprenait que l'honneur d'être la fille d'un tel homme devait s'acheter, et elle payait cette dette par son affection. Mais elle sentait bien qu'elle n'avait à espérer de lui ni un appui ni des conseils; aussi ne lui avait-elle demandé ni l'un ni les autres. C'était d'elle-même qu'elle s'efforçait de les obtenir. Dans les premiers temps, la chose lui avait paru assez simple, et la pensée d'un mariage convenable de tous points lui agréait fort; à mesure cependant que les jours s'écoulaient, et que la réalité du lien qu'elle allait contracter se montrait plus nette à ses yeux, qui n'étaient plus ceux d'une Agnès ingénue et ignorante, le pour et le contre s'agitaient furieusement dans son esprit, et le pour n'avait pas toujours le dessus.

Dans ces moments, elle s'irritait contre la vie bête, compliquée, difficile; contre elle-même, incapable d'une volonté suivie. Puis, songeant au triste soupirant, dont elle risquait de causer le malheur, elle s'interrogeait en juge sévère, et, pour un peu, elle était prête à s'accuser de déloyauté. Ne lui avait-elle pas laissé des espérances? Et, de nouveau, elle se reprenait, et se justifiait

en se disant que ces espérances n'étaient pas irréalisables; car, enfin, ce soupirant était bien de sa personne, riche, posé, possédait même du talent, un talent, il est vrai, plus fabriqué que naturel; mais qui y regardait de si près? Avec un mari tel que lui, c'était, pour elle, sinon le bonheur, du moins la tranquillité...

Son esprit inquiet ressassait indéfiniment ces raisonnements contraires, tous deux justes, tous deux vrais, et son incertitude s'en accroissait.

Toutefois, la promesse faite à André, et dans les conditions où elle avait été faite, augmentait son trouble. Ne s'était-elle pas engagée par là plus qu'elle n'avait d'abord pensé? Dans ce cas, loyalement, elle devait tenir son engagement, et elle le tiendrait. En tout cas, elle se sentait trop « partie » pour être « juge » en la question. Une amie sûre, la meilleure des confidentes, pouvait seule l'éclairer et dissiper ses doutes. Dès le lendemain, après un déjeuner rapide, elle courut chez Mme Toury.

La jeune veuve occupait rue Barbet-de-Jouy, au fond d'une cour, un petit hôtel délicieusement aménagé, et dont la façade principale donne sur un parc immense, rempli d'arbres séculaires. Paris, la ville aux mille aspects, offre de ces surprises. Ce parc dépend du couvent du Sacré-Cœur, et, par une sage précaution du donateur, il ne peut être ni vendu ni transformé. Un mur assez bas, dissimulé sous des lierres, séparant seul de son grand voisin le petit jardinet de l'hôtel, la vue s'étend sur l'espace entier. L'été, on peut se croire en pleine campagne, les arbres cachant sous leurs frondaisons épaisses les bâtiments environnants; l'hiver, leurs spectres dépouillés rappellent le mélancolique sommeil, pareil à la mort, de la nature.

Comme toutes les âmes vaillantes, Mme Toury n'avait pas peur de la douleur, et, volontiers, entretenait la sienne, comme la chose la plus chère et la plus

sûre qui lui restât du mort qu'elle avait chéri et qu'elle avait perdu. Le visage collé contre les vitres, par ce jour sombre de novembre, avec un ciel bas, elle regardait le triste paysage, tandis que sa vue intérieure contemplait l'image toujours chère de l'éternel absent. La venue de Suzanne l'arracha à ses pensées. Rendue craintive par le malheur, elle trembla que cette visite à une heure insolite ne fût l'annonce d'un ennui ou d'un chagrin pour sa jeune amie. Elle ne dissimula pas son inquiétude.

— Vous, Suzanne! Que se passe-t-il? demanda-t-elle vivement.

Mlle Leverdier la rassura aussitôt. Elle venait simplement demander un conseil; elle exposa le cas qui l'embarrassait.

— Vos scrupules sont exagérés, ma chère enfant, répondit Mme Toury. On ne prend pas par surprise des engagements de cette importance.

Tout en parlant, elle regardait avec attention la jeune fille, et l'expression de soulagement qu'elle aperçut très visible sur son visage ne lui échappa point. Elle continua quelques instants, multipliant les raisonnements pour aboutir à la même conclusion, puis, lentement, elle ajouta :

— Cette préoccupation de votre part ne semble pas indiquer un grand enthousiasme pour ce mariage. Est-ce que, vraiment, la perspective d'épouser André de Nozal vous cause tant d'appréhension?

— A vous, marraine, je ne veux rien cacher. La première fois que M. de Nozal m'a fait part de ses intentions, j'ai éprouvé une immense surprise. J'étais si loin de penser que pareille idée pût jamais lui venir à l'esprit! D'ordinaire, on me fait plus ou moins la cour, mais tout se borne à de vagues compliments, et ça ne va pas plus loin, excepté chez ceux qui se réservent pour le temps où je serai mariée...

— Suzanne!

— Ah! je connais les hommes; ils se gênent si peu avec les filles pauvres, à qui leur âge et leur situation de famille laissent une grande liberté! Donc, j'ai été étonnée et charmée; je dirai même plus, j'ai été touchée de cet amour si courageusement exprimé. J'espérais que la reconnaissance m'amènerait à répondre à cet amour... Malheureusement il n'en est rien; je sens beaucoup d'estime, beaucoup de sympathie... Et encore non! Je veux être franche jusqu'au bout : M. de Nozal ne m'est pas sympathique. Il y a chez lui du guindé, de l'artificiel; il a de lui-même une haute idée. Si c'était de l'orgueil, ce serait une force; j'ai peur que ce ne soit que de la vanité. Je suis peut-être injuste, mais, depuis que j'ai entendu M. Brunel faire sa théorie sur les âmes de vaincus, j'en ai fait l'application à M. de Nozal; il doit avoir une âme de vaincu, malgré ses airs victorieux.

— Il manifeste cependant pour vous une grande passion, et je la crois absolument sincère, dit Mme Toury.

— Je ne le nie point, mais sur ce point je vais vous étonner encore sans doute. Je ne trouve pas qu'il m'aime comme je voudrais être aimée. Ce n'est qu'une impression de ma part; cependant, elle est assez forte pour que j'en tienne compte, n'est-ce pas? Oui, certainement, il m'aime beaucoup, il est sincère, mais il me produit cet effet d'avoir plus envie que je me donne tout à lui, que de se donner tout à moi... Ce sont là des nuances bien subtiles, j'en conviens...

— Je les comprends, mon enfant.

Ces mots furent prononcés très doucement; l'interruption semblait plutôt un encouragement à continuer.

— Et puis, au fond, qu'importe la façon dont je suis aimée? reprit Suzanne. On doit me trouver bien sotte de montrer tant d'exigences dans ma situation! Oui, je sais que beaucoup me blâment de faire tant de fa-

çons pour épouser vingt-cinq mille francs de rentes doublés par les bénéfices de la littérature! Et de fait, je suis sotte de m'embarrasser de tant de réflexions. Pourtant, j'avais toujours rêvé d'un mariage d'amour; ne désirant point à tout prix la fortune, je pensais rencontrer un jour un homme qui m'aimerait et que j'aimerais, tout simplement, avec qui je vivrais heureuse, le soutenant, l'aidant au besoin dans son travail... J'étais folle... et je le suis encore. Je n'ai plus l'âge où l'on fait des rêves, mais celui où l'on fait une fin... Et ma fin c'est d'épouser André de Nozal, et j'y viendrai, et l'on me félicitera, et l'on m'embrassera... et je serai malheureuse comme les pierres! Ah!...

Elle s'était animée en parlant; peu à peu l'émotion, la colère l'avaient gagnée; le soupir qu'elle poussa, en terminant sa pénible confession, ressemblait à un sanglot.

— Si vous en êtes là, ma chère Suzanne, il faudrait prendre un parti... Vous me faites de la peine...

— Pardonnez-moi, reprit Mlle Leverdier, recouvrant son sang-froid par un énergique effort de volonté. Je me laisse emporter parfois par mes nerfs, et je ne sais plus ce que je dis. Ne vous attristez pas à mon sujet; je ne suis pas aussi à plaindre que vous pensez. On a des moments où il semble qu'on perd pied, et puis ils passent...

Elle se leva, et, montrant, par la fenêtre, les arbres dénudés :

— Je suis comme ces arbres; j'ai ma mauvaise saison. Il me faut du soleil... J'étais née pour vivre dans le midi, sous un ciel toujours pur... Voilà que je deviens « romance ». Il est temps que je vous quitte, chère marraine.

— Rien ne vous presse; vous savez que mes journées sont bien souvent vides. Mon temps, comme mon affection, sont à vous.

— Je le sais, mais aujourd'hui j'ai une course à faire que je ne puis renvoyer. J'ai déjà trop tardé. Il faut que j'aille au Louvre. Mon père désire que je fasse une copie — réduite au quart — de *la Trinité* de Murillo. C'est, paraît-il, une commande du millionnaire dont il restaure les statues en Périgord. Ce nabab veut en doter l'église de son village. La fantaisie sera bien payée, et c'est une aubaine à ne pas laisser échapper, car les fonds sont bas...

Elle ajouta en souriant :

— Ils sont d'ailleurs toujours bas, et ce n'est pas mon pinceau qui est capable d'en relever beaucoup le niveau.

— Qui sait? J'ai vu de vous de jolies esquisses. Vous êtes trop modeste, et vous manquez de confiance.

— Je crois que ce sont les amateurs surtout qui manqueraient de confiance. Enfin, peu importe. Si mes tableaux ne trouvent pas preneurs, ma personne en trouve; c'est très flatteur. Ne vous alarmez pas, marraine; j'épouserai Nozal et je serai peut-être étonnée de mon bonheur. On a vu des choses plus extraordinaires. Oui, je l'épouserai, à moins que...

Elle s'arrêta une seconde; Mme Toury écoutait, n'osant parler.

— A moins que la Providence ne m'envoie un prince Charmant, capable de subjuguer un cœur de vieille fille. Au revoir, marraine. Oubliez toutes mes folies.

Restée seule, Mme Toury s'assit près d'une table où se trouvait le livre commencé. Elle ne le prit point. Les mains appuyées sur les bras du fauteuil, dans l'immobile attitude du recueillement, elle méditait...

Les paroles de Suzanne résonnaient douloureusement à ses oreilles; avec sa perspicacité de femme aimante, elle en comprenait le sens caché. Un combat terrible s'engageait dans son esprit. Devait-elle agir, parler pour ceux qui se taisaient, et révéler aux inté-

ressés ce qu'elle croyait avoir surpris du secret de leurs cœurs ? Devait-elle attendre que la lumière se fît d'elle-même en eux, et les éclairât sur leurs sentiments intimes ? La responsabilité, dans l'un et l'autre cas, était grande ; car elle n'allait à rien moins qu'à risquer le bonheur de ces deux êtres qu'elle chérissait également. Elle n'osait prendre une résolution ferme ; toutefois, elle ne désespérait pas, comptant qu'au moment opportun elle trouverait dans son affection l'inspiration qui lui manquait à cette heure...

VI

Suzanne Leverdier se hâtait de gagner le Louvre. Elle désirait revoir le tableau de Murillo avant de se mettre à la besogne. Elle n'avait pas de temps à perdre, car le jour, déjà fort sombre, baissait rapidement, et dans une heure il serait probablement impossible de rien voir dans les galeries du musée.

Elle suivit la rue de Varenne, la rue du Bac, évita la montée du pont Royal en coupant par la rue de Lille et la rue de Beaune, longea le quai Voltaire, traversa le pont des Saints-Pères, et se trouva sur la place du Carrousel. Elle pénétra dans le palais par le monumental escalier qui conduit à la salle La Caze. Pressée de se rendre dans le salon Carré, elle faisait peu attention aux rares visiteurs qui se trouvaient là ; néanmoins, dans sa marche rapide, elle crut apercevoir, contemplant le *Pied bot*, l'admirable tableau de Ribéra, son nouvel ami, Robert Brunel. Elle regarda alors avec plus de soin : elle ne se trompait pas. C'était bien lui. Il ne pouvait la voir.

Son premier mouvement fut d'aller lui dire un petit bonjour en passant et lui serrer la main comme à un bon camarade ; le second mouvement fut tout d'hési-

tation. La démarche lui semblait hardie. Pourquoi? Elle eût été fort embarrassée de le dire. Elle en avait la sensation confuse. Ce n'est pas qu'elle eût peur d'être vue. Il n'y avait dans la salle, en dehors de trois ou quatre étrangers, que quelques pauvres diables qui venaient chercher là un abri momentané contre le froid. Cette discussion avec elle-même augmenta son trouble, loin de le dissiper. C'était la première fois qu'elle se rencontrait avec Robert Brunel, sans témoins... Elle restait là, de plus en plus hésitante, n'osant ni s'éloigner ni profiter du hasard qui les mettait en présence.

Elle aurait voulu qu'il se retournât et qu'il la vît; de cette façon tout se passerait le plus simplement du monde. Mais il était absorbé dans sa contemplation. Elle ne pouvait rester indéfiniment dans cette salle; elle prit le parti de s'en remettre au sort du soin de les replacer en face l'un de l'autre. Si Robert Brunel traversait le salon Carré, tant mieux, sinon tant pis. En tout cas, elle s'épargnait l'ennui d'une initiative qui n'était pas sans l'effrayer quelque peu.

C'était là, assurément, attacher beaucoup d'importance à un fait fort insignifiant en lui-même; mais n'est-ce pas le propre de l'esprit de se créer des chimères lorsque, vague et incertain, il flotte sans volonté? Quoi qu'il en fût, satisfaite ou non de ses réflexions et de leur conclusion, elle reprit sa marche, et traversa les pièces qui séparent la salle La Caze du salon Carré.

Arrivée là, elle s'accouda sur la barre d'appui et se mit en devoir de contempler *la Trinité;* mais ses yeux seuls se fixaient sur le tableau, sa pensée était ailleurs. Elle se demandait si Brunel viendrait par là, s'il la verrait, s'il oserait l'aborder...

Le temps s'écoulait. Il ne venait pas. Elle commençait à regretter son excès de discrétion. Elle se jugeait sotte d'avoir tant raisonné et même déraisonné — elle

se l'avouait à cette heure — sur une démarche doublement autorisée par son âge à elle, par son âge à lui, et par le lieu même où, tous deux, ils se trouvaient. Artiste et fille d'artiste, élevée dans une grande liberté, comment s'était-elle laissé engluer à ce point par la morale bourgeoise? C'était à cause d'André de Nozal qu'elle s'était refusé l'innocent plaisir de causer quelques instants avec un camarade; un pareil scrupule n'était-il pas trop exagéré? N'était-elle déjà plus maîtresse de ses actes? Elle eut un mouvement de révolte contre cette tyrannie qu'elle-même s'était imposée; elle fut sur le point de retourner sur ses pas...

De temps en temps, elle jetait un coup d'œil furtif du côté de la galerie des Rubens, car elle supposait que c'était par là que Brunel arriverait, — s'il devait arriver... A la fin, — trois heures sonnant, — elle changea d'opinion sur elle-même et sur Brunel. Elle devenait stupide de tant s'occuper de lui, alors qu'il s'occupait si peu d'elle ; du moment qu'il n'avait pas eu l'idée de se retourner, de s'arracher à sa contemplation du *Pied bot* de Ribéra, c'est qu'il ne ressentait rien de ce fluide magnétique qui, d'ordinaire, avertit le cœur du voisinage d'un ami...

Tout à coup elle tressaillit. Elle éprouvait sur elle-même les effets merveilleux de ce fluide! Le visage toujours tourné vers *la Trinité* de Murillo, elle *voyait* Robert Brunel qui s'approchait; quand elle le sentit à deux pas d'elle, elle se retourna de l'air le plus indifférent qu'elle put prendre, et, la vision réelle succédant à la vision intérieure, elle laissa échapper un «ah!» de surprise parfaitement sincère.

— Quelle bonne fortune pour moi de vous rencontrer, mademoiselle! dit Brunel en saluant très respectueusement Mlle Leverdier. Une bonne fortune fort inattendue, car il est extrêmement rare d'apercevoir ici des personnes de connaissance.

— Ma présence s'explique pourtant mieux que la vôtre; je viens au Louvre par obligation professionnelle... Ça vous étonne, je le vois. Sachez donc que je barbouille parfois de la toile, et qu'en ce moment même j'étudie ce Murillo pour en faire une mauvaise copie destinée à une église de village.

— Je ne vous connaissais pas ce talent; d'où vient alors que vous n'en fassiez part à vos amis que lorsqu'ils vous surprennent en flagrant délit?

— Parce que mon talent n'est pas du talent, et qu'il me faudrait une forte dose de hardiesse pour oser mettre le nom que je porte au bas d'un tableau. Je ne puis me permettre que les copies qu'on ne signe pas.

— Dans mon ignorance, mademoiselle, il y aurait certainement de l'impertinence de ma part à vous contredire autant qu'à vous approuver. Permettez-moi de réserver mon opinion — l'opinion sincère d'un ami — pour le jour où vous voudrez bien me mettre en situation de voir et de juger.

— J'y consens. Venez un jour chez moi avec Mme Toury, et je vous montrerai mes essais. Je n'ai, je crois, en cette affaire, ni faux orgueil ni fausse modestie. Je serais bien surprise si vous ne partagiez pas mon avis sur mes aptitudes artistiques.

Tout en causant, ils s'étaient tous deux appuyés à la balustrade et se trouvaient côte à côte.

— Alors, vous peignez? dit Brunel comme un homme qui a quelque peine à se faire à une idée.

— Je peins.

— Alors, notre rencontre est encore plus extraordinaire! Jamais on ne voit un peintre au Louvre... un peintre vivant!

— Il est encore plus rare d'y voir un homme de lettres, avouez-le.

— J'avoue, bien que je fasse exception... à moins

que je ne sois ambitieux en me donnant le titre d'homme de lettres.

— Vous le méritez à tous égards, et la preuve c'est que vous venez de tomber, vous, dans la fausse modestie.

— Merci pour mes confrères, et tant pis pour moi. Ça m'apprendra à jouter avec une femme d'esprit.

— Je ne proteste pas. J'ai vu le piège.

— Il n'y en avait pas. Je dis ce que je pense.

— Vous êtes en fonds de compliments ; mais ma moisson est complète pour aujourd'hui. Contez-moi maintenant le motif de votre présence en ces parages solitaires.

— La solitude et quelques-unes des machines qui sont pendues aux murs. Je suis un des rares Parisiens qui aient conservé un culte pour ces chefs-d'œuvre. Lorsque je suis fatigué de ce que je vois ou de ce que j'entends ailleurs, je viens ici me retremper. Je me limite chaque fois à quelques tableaux. Aujourd'hui j'ai commencé par une station devant le *Pied bot* de Ribéra, ce type merveilleux de crétin inconscient.

— Oui, murmura Suzanne.

Elle n'avait pas laissé échapper le mot qu'elle se repentit de son imprudence; ses joues se colorèrent d'un rouge vif. Mais Brunel ne pouvait deviner le motif de cette rougeur subite, ni le sens de ce oui. Il l'interpréta comme une approbation de son appréciation du Ribéra.

— Vous partagez mon sentiment sur cette œuvre du maître, reprit-il. Moi, je l'admire pour ce qu'elle exprime, et je l'aime pour les pensées qu'elle me suggère. Je loue sans réserve une époque où l'on se contentait de mettre ces gens-là sur la toile, et où on ne leur donnait pas le droit de vote.

— C'est plus facile que de leur donner de l'intelligence.

— Et puis, il faut bien faire quelque chose pour justifier la théorie du progrès. Je vois que nous sommes du même avis sur bien des points. Quand je pense que nous avons commencé par être ennemis!...

— L'erreur originelle... Nous y avons échappé.

Ils se turent. Ce souvenir avait réveillé en eux des pensées auxquelles ils s'abandonnaient. La première, Mlle Leverdier rompit le silence.

— Quels tableaux avez-vous encore admirés?

— *Le Déluge* de Poussin. A ce propos, je m'en voudrais de ne pas vous rapporter le mot sublime que j'ai entendu proférer à côté de moi devant cette toile. Pendant que je la contemplais, un couple s'était approché. Le mari et la femme apparemment : types de petits bourgeois aisés. La femme regardait le tableau avec une attention profonde... Vous savez qu'il est très poussé au noir, et qu'il faut un moment avant que les objets se détachent pour l'œil et prennent du relief. La femme ne distinguait pas bien ce qu'elle regardait. Au bout de quelques instants, elle demanda à son mari « ce que ça représentait ». Et le mari de répondre avec un ton d'écrasante supériorité : « Tu le vois bien : ce sont des gens qui se lavent. »

— Je vous soupçonne de broder quelque peu.

— Je vous jure que non. On trouve de ces perles-là, on ne les fabrique pas.

— En ce cas, vous pouvez vous vanter d'être privilégié.

— Certes, puisque, après avoir admiré le grand Titien de la galerie des Rubens, — vous savez, celui qui représente une femme endormie à terre, avec un faune qui soulève un coin du voile qui la couvre, — j'ai trouvé ici...

— Comment m'avez-vous reconnue? Je tournais le dos.

— Je n'en sais rien. Il m'a suffi de porter les yeux

du côté où vous étiez et d'apercevoir une silhouette admirable avec des cheveux magnifiques, encore un Titien, vivant celui-là; je n'ai pas hésité, et je suis allé à vous. Il y a là quelque chose de surnaturel.

Suzanne, qui se rappelait la rencontre de la salle La Caze où rien de «surnaturel» n'avait averti Brunel, accueillit l'affirmation par un petit rire perlé.

— Vous vous moquez de moi, reprit-il; vous avez tort. Pourquoi m'enlever une illusion qui me plaît?

— Gardez-la, mon ami, gardez-la.

Il éprouva une délicieuse émotion. C'était la première fois qu'elle l'appelait «mon ami».

— Vous venez de prononcer un mot qui m'a causé une grande joie.

Elle l'interrogea du regard.

— Vous avez dit : «Mon ami.»

— Ne l'êtes-vous pas? répondit-elle simplement.

— Oui, et pour la vie.

Sa voix était grave : l'accent en était profond et sincère.

Elle lui tendit la main.

— L'heure de la fermeture approche; il faut nous quitter. Au revoir... Je vais travailler ici pendant une semaine ou deux... Je ne vous défends pas de venir me voir... Seulement vous ne resterez pas longtemps; vous m'empêcheriez de travailler... Et puis, ce ne serait pas convenable.

Le front de Brunel se rembrunit subitement. Ce mot réveillait en lui le souvenir du mariage projeté avec Nozal, souvenir qu'il oubliait par instants, et qu'il était heureux d'oublier.

— C'est vrai, murmura-t-il, répondant à sa pensée.

Elle la devina et, pour effacer l'impression pénible qu'elle avait causée sans le vouloir, elle répéta :

— Au revoir, mon ami...

Rapidement elle s'éloigna et disparut. Il restait à la

même place, son regard toujours fixé sur la porte par où elle venait de sortir.

— On ferme! On ferme! criaient les gardiens du musée.

Il rentra chez lui, alluma une lampe et se mit à sa table de travail. Il griffonna deux ou trois feuillets qu'il déchira. « Ça ne venait pas. »

— Je ne ferai rien de bon ce soir, se dit-il; il est inutile de m'entêter.

Il devait dîner chez sa maîtresse; il lui envoya un petit bleu pour la prévenir « qu'une affaire imprévue le privait de ce plaisir et qu'il se hâtait en conséquence de lui rendre sa liberté ». C'est-à-dire qu'il reprenait la sienne; il en usa pour dîner au cercle et finir la soirée à la Scala. Il rentra chez lui passablement abruti. Le remède avait opéré, selon ses prévisions.

Quelques jours après, — il avait eu la patience d'attendre quelques jours, — il retourna au Louvre vers onze heures du matin. Il pensait que Mlle Leverdier voudrait en effet profiter des heures où la lumière est à peu près bonne dans les mois d'hiver, et commencerait son travail dans la matinée. Il ne s'était pas trompé. Il aperçut la jeune fille assise sur un escabeau et maniant le pinceau avec une grâce parfaite. Il s'arrêta quelques instants à contempler cet agréable spectacle, et le regret lui vint, très sincère, de ne savoir pas peindre. Quel beau tableau il aurait fait avec ce beau modèle!...

Sans doute, le fluide, le fameux fluide magnétique qui avait produit un si étonnant effet lors de la première rencontre, n'opérait pas ce jour-là. Elle ne vit point approcher Brunel, mais elle entendit une voix connue qui murmurait près d'elle :

— Ne vous détournez pas, princesse de beauté. Laissez tomber un regard sur le plus humble de vos serviteurs.

— Voici un bonjour des plus fleuris, dit-elle avec un bon sourire. Et comment répond la dame à qui ce gracieux compliment est adressé, car j'imagine que c'est une citation ?

— Tirée des *Caprices de Marianne*, un chef-d'œuvre de Musset, d'ailleurs fort peu connu.

— Tout n'est qu'injustice ici-bas. — Que répond-elle ?

— Vous n'êtes pas « Marianne ».

— Je le regrette ; ça doit être amusant d'avoir des caprices.

— Le mot caprice n'a pas le sens que vous lui donnez.

— Il signifie ?...

— Ce serait trop long à vous expliquer.

— C'est ce que disent les hommes quand ça les ennuie de donner une explication. Eh bien, n'expliquez pas, mais racontez-moi la pièce.

— Vous reprendrez votre travail pendant ce temps-là, sans quoi je me ferais un scrupule de vous apporter de pareilles distractions.

— J'obéis. Obéissez.

— Marianne est une charmante personne mariée à un vieux bonhomme désagréable et ridicule, mais puissant et riche. Célio l'aime, mais n'ose avouer son amour ; il a recours à Octave, son ami, et le supplie d'être son interprète auprès de Marianne. Marianne lui répond qu'elle n'aime pas Célio et se prend à aimer Octave. Alors le mari, jaloux comme tous les maris désagréables et ridicules, mais puissants et riches, et maladroit comme un jaloux, fait tuer Célio. Marianne et Octave se rencontrent sur la tombe de Célio, et disent des choses fort touchantes.

— Octave aime Marianne ?

— Non. Il s'éloigne, ne voulant pas plus trahir son ami mort que vivant.

— La pièce doit être intéressante, mais le sujet est bien triste.

— Comme lorsqu'il s'agit d'amour.

— Je ne vous demande pas de m'expliquer ces paroles amères. Vous me répondriez que c'est trop long.

— Oui.

Ils restèrent silencieux quelques instants. Mlle Leverdier maniait fiévreusement le pinceau.

Elle reprit :

— J'ai vu que *le Journal Français* publiait un feuilleton de vous. Ça vous amuse d'écrire ces grands romans ?

— Ça m'assomme. — Est-ce que ça vous amuse de copier même des chefs-d'œuvre, quand, à vous voir manier le pinceau, le plus ignare des hommes se rend compte que vous avez un talent capable d'œuvres personnelles ? Je crois que notre situation a bien des points de ressemblance.

— Oui... Le sale argent, n'est-ce pas ?

— Le sale argent, comme vous dites. Il faut vivre. Et l'on se condamne au métier au lieu de se vouer à l'art.

— Ne pourrait-on pas faire la part de l'un et de l'autre ?

— Non. Le métier est déprimant. Quand on s'y est accoutumé, à moins d'une énergie surhumaine, on ne peut plus s'en dépêtrer. Il n'y a rien de surprenant à ce que l'esprit contracte de mauvaises habitudes comme le corps.

— J'ai donc raison d'être fière de mon père : il sacrifie tout à l'art.

Brunel tressaillit. Ombrageux, il vit dans cet éloge de Leverdier un blâme indirect. Une riposte lui vint aux lèvres qu'il n'eut pas la force de retenir.

— Même sa fille, murmura-t-il.

Il n'avait pas lâché le mot qu'il eût voulu le rat-

traper. Sans doute, blessée de cette audace, Mlle Leverdier allait répliquer par une de ces paroles qui brisent les meilleures amitiés...

— Je n'ai pas le droit de le lui reprocher, dit-elle d'un ton très doux, car il ne s'en doute pas. Apparemment, il y a, dans bien des existences, des luttes de devoirs, et, pour être juste dans le blâme ou dans la louange, il faudrait être exactement renseigné sur les dessous de ces existences-là. L'éloge qu'on donne aux fervents de l'art n'est point une critique pour les autres.

Il l'écoutait, rassuré, heureux... Avec sa finesse extrême, elle avait compris l'interprétation qu'il avait donnée à ses paroles ; avec son exquise bonté, elle dissipait la mauvaise impression qu'il en avait conçue.

— Croyez, mon ami, que ma pensée était bien éloignée de viser les malheureux... qui font des copies, poursuivit-elle en montrant du pinceau la toile placée devant elle. Et j'aurais mauvaise grâce à ne pas étendre aux autres l'indulgence que je m'accorde à moi-même.

— J'en ai doublement besoin, répondit-il, ému de sentiments si bons si simplement exprimés. Je vous prie d'oublier...

— Ne parlons plus de ces choses...

Elle se mit à bavarder gaiement, entremêlant d'observations sur son travail des réflexions sur cent sujets divers, et Brunel joyeusement lui donnait la réplique...

— Comme le temps passe ! s'écria-t-elle. Voici midi bientôt. Dois-je vous rappeler, monsieur, les égards dont vous êtes tenu vis-à-vis de votre estomac ?

— C'est une façon de me chasser. Si encore vous veniez avec moi !

— Ce serait joli, vraiment. Et l'on aurait de moi une belle opinion !

— Vous ne déjeunez donc pas ?

— C'est fait, mon ami. J'ai déjeuné à dix heures avant de venir.

— Vous avez réponse à tout. Je vois bien qu'il ne me reste qu'à m'en aller.

— Vous demeurez loin ?

— A deux pas. Quai Voltaire, presque en face du pont des Saints-Pères. Quand pourrai-je revenir ?

— La semaine prochaine.

— Pas avant ?

— Nous sommes à jeudi ! Partez, vous diriez des bêtises.

— C'est peut-être vrai... On vous verra demain chez Mme de Figuérol ?

— Non. Et vous ?

— Moi non plus.

— Votre curiosité était donc fort désintéressée ? Je ne m'en serais pas doutée. Partez, vous dis-je.

— Oui. A bientôt.

— A bientôt.

Il rentra chez lui.

Il habitait, quai Voltaire, un petit entresol fort gai, grâce à deux pièces qui se trouvaient sur le devant, et d'où il jouissait de la vue splendide qu'offre ce coin de Paris. D'ordinaire, il plaçait devant la fenêtre la table sur laquelle on lui servait son déjeuner, et il mangeait ainsi, en contemplant le quai, la Seine ou la colonnade du Louvre. Ce jour-là, il eut en plus la présence du soleil, — fort brillant pour un soleil d'hiver, — qui jetait sur la ville sa note joyeuse.

Tout en déjeunant de bon appétit, Brunel repassait dans son esprit les souvenirs de la matinée, et il en savourait à nouveau, par ce rappel intérieur, le vif agrément. Toutefois la réflexion ne tarda point à y mêler quelque amertume : évidemment, ces relations charmantes, trop tard commencées, ne seraient pas de longue durée. L'amitié entre homme et femme ne

peut exister qu'à la condition que l'un et l'autre se trouvent dans une situation libre, c'est-à-dire veufs, célibataires ou divorcés; dans le cas contraire, les bavardages mondains vont leur train, la jalousie du mari s'éveille, et la plus vulgaire délicatesse impose la complète rupture de relations devenues ainsi suspectes. Il pouvait être l'ami de Mlle Leverdier, mais non de Mme de Nozal.

Car elle serait Mme de Nozal, bientôt peut-être. Heureux Nozal, qui obtenait un trésor qu'il ne méritait guère! Néanmoins, quelle que fût son opinion sur le futur mari de Mlle Leverdier, Brunel était assez raisonnable pour comprendre que ce mariage tirait la jeune fille d'une position fausse et pénible. Il se rappelait nettement le ton avec lequel elle avait parlé du « sale argent », et il entrevoyait toutes les difficultés d'existence qu'en cause la privation; il n'avait qu'à invoquer sa propre expérience. Quel avantage, dans la vie, d'avoir la sécurité de ce côté-là! Ce n'est pas le bonheur, assurément, — grâce à Dieu, l'argent ne le donne pas, sans quoi les riches seraient trop heureux, — mais c'est ce qu'il y a de mieux pour suppléer au bonheur. Eh bien, elle aurait cette satisfaction; il devait s'en réjouir : n'était-il pas son ami?

S'en réjouissait-il autant qu'il le devait? La question pouvait rester douteuse. En tout cas, il s'efforçait de vaincre les regrets que lui inspirait le changement prochain de ses rapports amicaux avec Mlle Leverdier. Il s'encourageait à la philosophie : « Profitons du présent, et ne nous occupons pas de l'avenir, se disait-il en manière de consolation. Dans la situation où je suis, qu'ai-je de mieux à faire qu'à vivre au jour le jour en remerciant le Dieu inconnu qui m'envoie ces bonnes aubaines? »

Il revenait avec plaisir sur le passé, et il se revivait pour lui seul, en dedans, les menus incidents de ses

rencontres avec la jeune fille, depuis le Tréport. Il riait en songeant à « la belle ennemie » d'autrefois, et il s'applaudissait d'avoir su transformer les sentiments qu'il lui avait inspirés autant que ceux qu'il avait ressentis. Cela mettait dans sa vie un intérêt dont elle était fort dépourvue, depuis que son cœur s'était pour ainsi dire déshabitué de l'amour. Au fond, quand il s'interrogeait bien, sans hypocrisie, il n'était pas éloigné de trouver à l'attirance qui le poussait vers Mlle Leverdier un certain air d'amour, mais il ne s'en troublait point. Quand cela serait, qu'importait ? Personne n'en saurait rien, et le seul dommage, en admettant que d'un sentiment sans espoir il pût résulter un dommage, serait pour lui. Le prisonnier trouve dans son cachot un vrai plaisir à rêver de la liberté; de même, par instants, il rêvait qu'il s'évadait de son passé, qu'il recommençait la vie, qu'il la dirigeait suivant son désir présent. Et, comme il n'est rêve si fou qui n'apporte son tribut consolateur, il savourait cette revanche d'une existence manquée. La merveilleuse, la bienfaisante ignorance où l'homme reste de l'avenir lui permet de ces joies d'imagination. Malgré les garde-fous, dont Brunel avait jadis parlé à Mme Toury et dont il proclamait alors la tutelle salutaire, il marchait à grands pas dans le champ des suppositions, allant de l'avant, et se disant : « Si cela doit finir par la culbute, tant pis : la route est agréable. » Il se flattait, d'ailleurs, de pouvoir toujours s'arrêter lorsqu'il le voudrait : l'effort n'était point pour l'étonner; il n'avait jusqu'alors guère manqué de volonté...

PAUL GAULOT.

(A suivre.)

VIEILLES HISTOIRES

FRŒSCHWILLER

(Août 1870)

I

LE BAPTÊME DU FEU

Nous sommes quelques-uns qui l'avons reçu dans l'église d'un petit village d'Alsace, dont le nom appartient depuis lors et pour toujours à l'histoire. Comme la cérémonie fut belle, nous allons raconter comment on officia le 6 août 1870 dans l'église de Frœschwiller.

Le 1er août je débarquais à Strasbourg, où j'étais envoyé, avec mon ami Ringeissen, pour faire partie de l'ambulance du quartier général du 1er corps d'armée. Pauvre ambulance dont l'histoire, commencée un peu comme ces vaudevilles où les personnages courent les uns après les autres sans pouvoir se rencontrer, devait rapidement tourner court et finir par le drame le plus angoissant !

Le médecin en chef de cette ambulance, le Dr Navarre, avait fait toutes les campagnes de l'Empire et ramassé sur les champs de bataille le grade de principal et la réputation d'un « monsieur pas toujours commode ». Aussi nous eûmes soin de nous présenter à lui, le jour même de notre arrivée, et dans une tenue irréprochable : sanglés dans la tunique, le col-carcan nous

étranglait, et nos sous-pieds tendaient le pantalon à ne pouvoir s'asseoir.

Pendant qu'il jetait un coup d'œil sur nos lettres de service, j'eus tout loisir pour l'examiner. Il était petit, trapu et d'apparences vigoureuses. L'embonpoint l'avait déjà envahi, mais sans l'alourdir. Le cou était court, la figure rouge, le regard vif. Les cheveux, dru plantés, étaient presque blancs, ainsi que les moustaches et la barbiche, taillée de façon à donner à la physionomie cette vague ressemblance avec l'empereur, que recherchaient volontiers les vieux militaires. Il devait être violent et énergique.

Cette première entrevue s'était bien passée et nous allions nous retirer sans encombre, quand il eut la malheureuse idée de s'occuper de notre équipement :

— Vous avez bien une tente ?

— Non...

— Un lit de camp ?

— Non.

— Une sellerie ?

— Non.

— Une ordonnance ?

— Non.

— Des cantines à bagages ?

— Non.

Au fur et à mesure que notre ignorance absolue des nécessités de la vie militaire en campagne se dévoilait piteusement, la stupéfaction de notre chef faisait des progrès aussi visibles qu'inquiétants. Malgré ses efforts pour se contenir, la coloration de plus en plus prononcée de son visage, sa parole de plus en plus saccadée indiquaient que l'orage était proche. Il éclata par un juron énergique, ponctué d'un formidable coup de poing sur la table, et suivi de ces quelques mots : « Mais qu'est-ce que l'on vous apprend au Val-de-Grâce ? »

Et de fait, aides-majors de la veille, que savions-nous à côté de ce vétéran qui, comme il le disait complaisamment, en avait vu de toutes les couleurs!

Après cette explosion le calme revint, et M. Navarre nous informa que malgré la rigueur de M. Legouerst, notre médecin en chef, pour ce qui concernait la tenue, il prenait sur lui de nous autoriser à porter le gilet sous la tunique... dans l'ambulance.

Le lendemain nous vînmes lui annoncer que nous avions tout ce qui nous manquait la veille et, comme les troupes quittaient Strasbourg pour aller à la frontière, je demandai s'il y avait pour nous des ordres de mouvement. Cette question devait mettre le feu aux poudres.

— Des ordres! clama M. Navarre; mais est-ce que les intendants sont capables d'en donner?

La fin de ce récit montrera combien il disait vrai — du moins en ce qui nous concerne — en prononçant cette phrase dont je me rappelle mieux le sens que les mots. Je crois que les termes étaient plus énergiques et qu'il y avait au moins un adjectif qualificatif après le nom commun : intendant. Mais, en historien honnête, dans le doute, j'aime mieux m'abstenir.

Le 3 août, tout notre corps d'armée avait quitté Strasbourg, et nous n'avions toujours pas d'ordre de marche! Cette inaction nous pesait lourdement. Ce fut encore bien pis quand la journée du 4 s'écoula sans qu'on nous mît en route. Le sentiment de notre inutilité nous exaspérait d'autant plus qu'on savait la lutte déjà engagée et la division Douai écrasée à Wissembourg.

Le 5, au matin, toujours pas d'ordres. Cette fois M. Navarre, à bout de patience, se rend à l'intendance.

Les bureaux étaient vides. M. l'intendant, notre chef, était parti. Il nous avait oubliés.

A cette nouvelle, il y eut une explosion d'indignation

pas banale, et, dans ce concert, je fis consciencieusement ma partie. Ce « lâchage » m'avait révolté. Ce que c'est que d'être jeune !

Avec cet esprit de décision, dont il devait donner tant de preuves les jours suivants, M. Navarre résolut de se mettre immédiatement à la poursuite de notre intendant qui, au dire des garçons de bureau, devait être à Haguenau. Une heure après, bottés, éperonnés, nous chevauchions vers cette petite ville.

Des six médecins de l'ambulance, un seul manquait : l'aide-major de première classe Donmezan, détaché comme officier d'ordonnance auprès de M. Legouerst. A côté de M. Navarre se tenait le major de première classe Bintot, le plus merveilleux médecin militaire qu'il m'ait été donné de voir. Puis venait l'aide-major de première classe Roche, notre doyen, tout joyeux d'apprendre la naissance d'un bébé, qu'il ne devait jamais connaître, puisque, quelques mois plus tard, il succombait à l'armée de la Loire. Enfin, Ringeissen et moi, tous deux aides-majors de deuxième classe, complétions la cohorte médicale, que suivait pédestrement le peloton de nos ordonnances. Une voiture, achetée de nos deniers, portait nos vivres et nos bagages et fermait la marche.

Au départ, j'avais du noir dans l'âme. La défaite de Wissembourg, le désarroi qui régnait à Strasbourg, notre abandon, le désordre qui s'étalait de toutes parts, m'avaient rempli d'inquiétude et de tristes pressentiments. Mais peu à peu, sur cette route qui m'était familière, je fus saisi par le charme de cette belle campagne d'Alsace, qui me rappelait nos joyeuses excursions d'étudiants, et je me laissai suggestionner par cette phrase qui revenait sans cesse sur les lèvres de M. Navarre : « Quand nous serons à Berlin ! » Et alors, mes vingt-quatre ans aidant et le soleil aussi, je rêvais de victoires fantastiques, d'épopées triomphantes ! Cher

et beau rêve, que je ne devais plus jamais connaître, et dont je fus tiré par notre entrée à Haguenau.

Pendant que nous tâchions de retrouver la piste de notre chef, un monsieur en bourgeois s'approcha de notre groupe. C'était un adjoint de l'intendance. Il nous informa que notre intendant n'était plus à Haguenau mais à Frœschwiller et que nous devions rallier ce point. A cet effet il nous délivra un bon de chemin de fer.

Quel trajet! Montés en wagon dans l'après-midi, on nous débarqua à Reischoffen à dix heures du soir! C'était beaucoup de temps pour bien peu de kilomètres.

Il faisait nuit noire. Tout le monde était couché. Où aller?

Les chevaux n'avaient rien mangé depuis le matin. Etant le plus jeune de l'ambulance, je fus chargé d'aller toucher le fourrage. Ce ne fut ni tôt fini, ni facile, étant donné l'heure avancée, mon ignorance de l'alsacien et mon inexpérience des choses militaires. Aussi, cette nuit-là, je ne dormis guère, ce qui, joint à l'absence du déjeuner et du dîner, constituait un début plein de promesses... qui devaient se réaliser.

Le lendemain, 6 août, au lever du jour, nous reprenions la poursuite de l'intendant, et notre petite colonne se dirigea en bon ordre sur Frœschwiller.

Au bas de la côte qui monte vers le village, nous aperçûmes dans les champs, à gauche de la route, une ambulance toute campée : les chevaux et les mulets étaient à la corde; les voitures bien alignées; les tentes dressées. Les feux, qui brûlaient encore, indiquaient que le déjeuner avait eu lieu, et le personnel, tranquillement installé, regardait le spectacle qui se déroulait sous ses yeux.

— Quelle est cette ambulance? demandons-nous.

— C'est l'ambulance du quartier général du 1er corps d'armée, nous répond-on.

La nôtre!

Enfin!

Nous nous faisons connaître; nous fusionnons et, pour la première fois, l'ambulance se trouve au complet.

Quand je dis au complet, je commets une erreur, car son chef, l'intendant, manquait toujours.

Cependant le bruit de la mousqueterie et de l'artillerie indiquait que la bataille était engagée. M. Navarre fit remarquer qu'en restant ainsi éloignés de l'action, nous ne pouvions être d'aucune utilité, et proposa d'aller de l'avant. Le pharmacien, les comptables, les officiers du train répondirent qu'ils ne pouvaient quitter l'emplacement que leur avait désigné l'intendant.

M. Navarre monta alors à cheval avec Ringeissen et marcha au canon; peu après il revint apportant l'ordre de M. Legouerst d'amener le matériel sur le plateau de Frœschwiller. Le personnel non médical ne voulut pas exécuter cet ordre; mais l'un des officiers du train offrit de se mettre à la recherche de l'intendant, et de lui expliquer la situation. Cette proposition fut acceptée avec enthousiasme.

Après trois quarts d'heure environ il revint. Son cheval, trempé de sueur, témoignait de l'ardeur de ses recherches, malheureusement infructueuses. L'intendant était toujours introuvable!

M. Navarre, persistant dans sa résolution d'aller où nous appelaient les blessés, donna l'ordre aux médecins de monter à cheval et nous partîmes vers huit heures pour Frœschwiller, tandis que le pharmacien, les comptables et les infirmiers, le train avec le matériel et les moyens de transport, restaient à leur campement où, paraît-il, ils furent faits prisonniers le soir, attendant toujours des ordres!

Le chemin qui montait à Frœschwiller présentait un aspect lamentable. Dans les fossés gisaient tous les *impedimenta* dont les hommes s'étaient allégés. L'in-

fanterie avait semé ses schakos. La route était encombrée des véhicules les plus divers : les chariots, les caissons, les voitures de cantinière, les prolonges s'engrenaient les uns dans les autres. Dans ce fouillis inextricable s'agitaient les uniformes les plus variés : il y avait des ordonnances, des muletiers, des conducteurs de tous les régiments : cavaliers, fantassins, artilleurs, tringlots, paysans, cantiniers, charretiers, tout ce monde était pêle-mêle, se bousculant, criant, jurant, gueulant. Seuls, des officiers, et au prix de combien d'énergie! pouvaient arriver à passer à travers cette foule, qui se reformait derrière eux, et le sillage qu'ils traçaient était vite effacé par le remous de cette cohue.

Talonnés par le désir d'arriver sur le champ de bataille, nous dûmes, à diverses reprises, quitter la route et prendre à travers champs. Cependant, au fur et à mesure que l'on se rapprochait de Frœschwiller, l'influence du voisinage des chefs se faisait sentir et l'ordre renaissait.

Aux environs de neuf heures, nous étions sur le plateau et entrions dans le village propre et coquet, dont les petites maisons blanches ceintes de vergers et de jardins semblaient, de loin, de grosses marguerites éparpillées le long de la route. Une ambulance, installée dans les premières maisons à main gauche, était en pleine activité. Un bonjour de la main aux camarades aperçus à travers les fenêtres grandes ouvertes et, sans nous arrêter, nous continuons notre marche que, du seuil des portes, les habitants suivent d'un regard déjà anxieux. Après avoir laissé sur notre droite le château des Durckheim enfoncé dans la verdure, nous arrivons à l'église, bâtie sur le point culminant du plateau, et à partir de laquelle la route descend rapidement dans la vallée de la Sauer, et conduit à Wœrth. A ce moment s'offrit enfin à nos regards un intendant, mais, ô déception! ce n'était pas le nôtre.

Il appartenait à la 2e division, et son histoire rappelait par plus d'un point celle de notre intendant. Comme lui, il était sans son ambulance, tombée deux jours auparavant au pouvoir de l'ennemi à Wissembourg. Il avait pu cependant mettre la main sur un caisson de chirurgie et deux comptables; avec ceux-ci il s'employait à faire porter par les paysans de la paille et de l'eau dans l'église, comptant sans doute sur le hasard ou sur la Providence pour lui envoyer les chirurgiens qui lui faisaient défaut.

Son espérance ne devait pas être déçue.

Bien que l'église, en raison de son clocher élevé, merveilleux observatoire, qui dominait tout le champ de bataille, fût une cible toute désignée pour l'artillerie ennemie, nous n'avions pas le choix. Aussi ces deux tronçons d'ambulances, constitués l'un, par les médecins et leurs ordonnances, l'autre, par un sous-intendant, deux comptables et un caisson de chirurgie, fusionnèrent pour former l'ambulance de l'église de Frœschwiller.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Le fourgon fut en partie déchargé et, grâce aux objets de pansement qu'il contenait, on put commencer à soigner les blessés qui affluaient déjà.

Les braves gens! que je les ai admirés et que je les admire encore! Pas une plainte ne s'échappait de leurs lèvres. La joie d'une victoire, qu'ils croyaient certaine, leur faisait oublier leurs souffrances. Leur pensée intime se traduisait dans une phrase, toujours à peu près la même: « J'ai mon affaire, mais les Prussiens sont foutus. » Pauvres héros obscurs et ignorés qui, dans l'ardeur de leur patriotisme, faisaient si simplement à la France le sacrifice de leur existence!

Dès que les blessés arrivaient au seuil de l'église, on leur retirait leurs armes qui s'entassaient près du portail. Puis ces pauvres gens étaient couchés sur la paille

et on étanchait leur soif en attendant que vînt leur tour d'être pansés.

Peu à peu le bruit de la fusillade et du canon augmentait d'intensité; les obus commençaient à pleuvoir sur l'église. Aux approches de midi, les blessés qui arrivaient du champ de bataille étaient visiblement inquiets sur l'issue de la lutte; ils étaient silencieux, et dans leurs yeux on lisait toute l'amertume du sacrifice inutile. Mieux que tout autre signe, cet aspect de nos soldats indiquait que nous perdions du terrain et que l'ennemi approchait. Aussi nous faisions descendre vers Reischoffen tous les blessés en état de marcher.

Bientôt le doute sur le sort de la bataille ne fut plus possible, et sur la grande route, qui passe devant l'église, nous vîmes se dessiner le mouvement de retraite, tandis que les obus faisaient rage autour de nous. L'un d'eux brisa le tabernacle. D'autres faisaient voler les vitraux en éclat. Nos blessés étaient frappés à nouveau. Je vois encore, dans le milieu de la nef, sur un brancard, un pauvre soldat en train d'agoniser, dont la figure fut tailladée par des débris de verre, et je l'entends geindre de sa voix mi-éteinte : « Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! »

Ringeissen vint à passer près de moi, pendant que j'étais agenouillé près d'un blessé, et, se baissant, me dit tout bas, dans l'oreille : « Le toit de l'église est en feu. » — « Tu blagues, » lui dis-je. Mais en relevant la tête je vis à sa figure qu'il disait vrai. Il n'avait pas ce bon sourire, qui épanouissait sa figure quand, par hasard, il plaisantait; ses grands yeux noirs, plus que jamais, étaient mélancoliques; sur son visage se lisait ce calme résolu qu'il montrait dans toutes les graves circonstances et qui ne lui fit pas défaut lorsque, atteint d'une maladie fatale, il calculait, avec une précision mathématique, le temps qui lui restait à vivre.

Le toit de l'église est en feu et, faute d'infirmiers,

nous ne pouvons enlever nos blessés. Mais alors ces malheureux vont bientôt périr de la mort la plus affreuse. Nous aussi, car nous ne pouvons les abandonner. De même que les officiers d'un navire qui va sombrer ne s'en éloignent que lorsque passagers et équipage l'ont quitté, de même nous ne devons sortir de cette fournaise que les derniers!

Au fur et à mesure que ces tristes pensées se heurtaient dans mon cerveau, par un singulier phénomène, mon individu se dédoubla. Tandis que, soutenu et guidé sans doute par la conscience professionnelle, je continuais à faire œuvre chirurgicale, je songeais à ma famille que je ne reverrais plus, je lui envoyais un dernier adieu, et ma vie se déroulait tout entière devant moi; en quelques secondes je la revécus complètement.

Les événements se précipitaient. L'infanterie ne cédait plus le terrain pas à pas; c'est en courant que les hommes passaient devant l'église, dont le périmètre balayé par une pluie de fer n'était plus tenable. A un moment donné, nous vîmes nos soldats s'arrêter, faire demi-tour, décharger leurs armes, et partir à toutes jambes. Nous comprîmes que les Allemands arrivaient et que nous allions tomber entre leurs mains.

Je pansais le sous-lieutenant Mochenros, du 2ᵉ tirailleurs, que je devais retrouver deux ans après à Sebdou et plus tard au ministère de la guerre, quand j'entendis M. Navarre appeler Ringeissen. Je levai la tête et les vis tous deux se précipiter sur le seuil de l'église, d'où ils criaient de toutes leurs forces à l'ennemi qui approchait : « Lazareth! Lazareth! »

Ils se détachaient de la pénombre de l'église sur le ciel lumineux qui entourait leurs têtes de l'auréole de clarté resplendissante, dont les chrétiens ceignent le front de leurs martyrs, auxquels faisait songer le sang humain qui maculait les grands tabliers blancs des chirurgiens.

Brusquement la scène changea. De toutes parts surgirent des chasseurs bavarois; ils menaçaient et tenaient en joue ces deux Français, qui les dominaient de toute la hauteur du porche de l'église; les casques sombres, à la chenille vert foncé, formaient un cercle noir, que rompait par places l'éclat des canons de fusil, traçant en quelque sorte les maillons de cette lourde chaîne qui enserrait nos camarades demeurés superbes de sang-froid.

Tandis que M. Navarre, réduit par son ignorance de l'allemand à garder le silence, rongeait péniblement son frein, Ringeissen, impassible comme si sa vie n'eût pas été en jeu, semblait planer au-dessus de ces gens auxquels il disait de sa voix douce et calme qui nous étions, et les Bavarois restaient immobiles devant ces deux hommes désarmés, tant le vrai courage en impose toujours.

Survint alors un capitaine; mis au courant de la situation, il prit quelques hommes qui, baïonnette au canon, pénétrèrent avec lui dans l'église et en firent le tour.

La vue des Allemands causa parmi nos blessés une explosion de fureur qui, pour être muette, n'en était pas moins éloquente. Pas un mot ne fut prononcé, pas un cri ne fut poussé. Mais sur les visages se lisaient la rage de l'impuissance, la haine du vainqueur, le désespoir de la défaite. Tous les hommes, qui en avaient la force, se soulevaient et cherchaient l'arme que l'on avait eu soin de leur enlever; sans cela!... On eût dit des lions blessés à mort qui, avant de succomber, réunissent toutes leurs forces pour se jeter une dernière fois sur l'ennemi. Les turcos étaient effrayants : une sorte de rictus soulevait leurs lèvres et faisait voir leurs dents blanches, tandis que leurs yeux jetaient des lueurs terribles. Le dernier Bavarois sorti de l'église, nos blessés, brisés par cet effort suprême, retombèrent

sur leur couche de paille, et ce fut grande pitié de voir la douleur de ces vaillants qui souffraient moins de leurs blessures que de se sentir prisonniers !

Après s'être assuré que l'église ne contenait que des blessés, le capitaine, s'adressant en français à Ringeissen qui lui répondait en allemand, rejeta les dégâts faits à l'ambulance sur l'absence du drapeau de la convention de Genève ; il demanda pourquoi nous n'avions ni drapeau ni brassards ; enfin il insista pour que nous portions immédiatement ce brassard, sans quoi nous serions arrêtés à nos premiers pas hors de l'église.

Ce n'était pas le moment d'exposer que la responsabilité de cette inexécution de la convention de Genève n'incombait qu'à l'intendance. Ce n'était pas le moment des discours, mais celui des actes. Chacun de nous attacha autour de son bras gauche une bande sur laquelle il traça une croix rouge avec le doigt trempé dans le sang qui coulait sur le sol de l'église.

Cependant le feu gagnait toujours dans les combles, et devenait de plus en plus visible du dehors. Le capitaine bavarois, croyant que nous ignorions cet incendie, nous en informa, en nous engageant à enlever rapidement nos blessés. Ringeissen lui répondit que nous ne pouvions le faire, faute d'infirmiers. Alors le capitaine — dont je regrette d'ignorer le nom, car je ne connais rien de plus généreux que sa conduite — appela un de ses sous-officiers, monta avec lui un de nos brancards, sur lequel ils chargèrent un de nos blessés.

Cet exemple fut suivi par ses soldats et, grâce à eux, nos blessés furent rapidement transportés au château de Durckheim.

Il était temps, car, peu après l'enlèvement du dernier de nos hommes, le toit de l'église ne tarda pas à s'effondrer.

Que de choses devaient encore s'écrouler !

C'est ainsi que nous reçûmes le baptême du feu dans l'église de Frœschwiller, le 6 août de l'an de malheur 1870. N'était-ce pas, ainsi que je le disais en commençant, une belle cérémonie, peut-être un peu longue? Mais l'assistance était choisie et il y avait profusion de lumière et de musique.

II

AU CHATEAU DE DURCKHEIM

Quand le dernier de nos blessés eut été enlevé de l'église, il se produisit un acte de courage, pas banal, et dont l'auteur fut le médecin-major de première classe Bintot. C'est une figure qui mérite d'être esquissée.

Ancien médecin-major des zouaves au Mexique, il avait passé la majeure partie de sa vie en campagne, et arrivait d'Algérie; ce qui expliquait le burnous blanc dans lequel se perdait son corps long, disaient les troupiers dans une image dont nous devions connaître trop tôt toute la profondeur, comme un jour sans pain; un cou démesuré supportait une tête trop petite, que coiffait un vaste képi enfoncé jusqu'aux oreilles et horizontalement placé. Sous la visière on n'apercevait que deux choses : de larges favoris, grisonnants, coupés ras, et une paire de lunettes aux verres énormes derrière lesquels s'abritaient deux gros yeux de myope.

Cet aspect étrange aurait peut-être porté de prime abord au rire, si toute velléité de ce genre n'avait été radicalement enlevée par la sévérité de la figure et l'expression du regard qui, lorsqu'il se portait sur quelqu'un, s'y fixait avec une ténacité troublante, et ne le quittait plus qu'il ne l'eût percé à jour. Je ne devais

pas échapper à cet examen. Le résultat de cette perquisition dans mon « moi » ne me fut pas défavorable; non pas que M. Bintot m'adressât des paroles bienveillantes, — c'était un muet qui ne parlait que dans le service, — mais je lus son impression dans ses yeux qui étaient tout l'homme. C'est là que dans les circonstances difficiles, alors que le visage était impassible, la voix indifférente, celui qui savait regarder trouvait trace d'émotions vivement ressenties, mais complètement dominées. Son calme était, non de tempérament, mais de volonté.

Il m'apprit en route la façon correcte de rappeler à un supérieur que les inférieurs ont droit à des égards, et, à Frœschwiller, l'oubli de soi-même; voici en quelles circonstances :

M. Legouerst, le médecin en chef de notre armée, était venu nous rejoindre dans l'église de Frœschwiller, et y faisait une amputation dans laquelle M. Bintot et moi, placés coude contre coude, nous lui servions d'aides. A ce moment un obus traversa le toit, tomba sur le tabernacle et détermina un nuage de poussière pendant que les débris les plus divers volaient de toutes parts. J'entendis alors M. Bintot murmurer à mon oreille ces mots :

— Etes-vous touché?

— Non, répondis-je; et j'ajoutai : et vous? mais cela machinalement, inconsciemment, par habitude de politesse, car je ne pouvais supposer qu'un homme qui causait avec un pareil flegme pouvait être blessé.

— Moi, dit-il de sa voix toujours aussi calme, je crois que j'ai un éclat d'obus dans la fesse. Nous verrons cela tout à l'heure.

Et l'opération continua sans que les autres acteurs eussent soupçon de l'incident. Quand l'amputation fut terminée, — ce fut du reste la dernière de cette séance mouvementée, — M. Bintot voulut bien s'occuper de

lui-même. Un éclat d'obus avait traversé son pantalon, déchiré en partie le caleçon dans lequel il était encastré; la région était le siège d'une forte contusion!

A partir de ce moment, je conçus pour cet homme une admiration telle que je m'attachai à ses pas.

Lorsque le dernier blessé fut enlevé, il fit — et je l'accompagnai — le tour de l'église pour s'assurer qu'aucun de ces malheureux n'avait été oublié. Cette précaution prise, nous nous dirigions sur le château, quand tout à coup il s'écria :

— Et la boîte à amputations! L'avez-vous?

— Non.

— Alors, elle est restée dans l'église?

— Sans doute.

— Je vais la chercher.

A ces mots il revint sur ses pas, et tandis que j'insistais sur le danger de rentrer dans le bâtiment en feu et l'impossibilité d'en sortir sain et sauf, il me ferma la bouche par ces paroles : « Ce sont les seuls instruments que nous ayons. »

Et, sur cet argument sans réplique, il rentra dans la fournaise.

Je restai stupide. Les Bavarois, qui avaient assisté à cette scène, ne pouvaient en croire leurs yeux et demeuraient immobiles, tandis qu'autour d'eux se groupaient, de plus en plus nombreux, leurs camarades attirés par ce drame d'une simplicité grandiose.

Au bout de quelques minutes qui — suivant une expression toujours juste en pareille occurrence — me parurent des siècles, on vit apparaître M. Bintot, tenant à la main la fameuse boîte, et s'avançant de ce pas lent qui lui était propre. Quand il arriva au porche de l'église, une grande flamme monta vers le ciel, en même temps que le toit s'effondrait avec fracas. Je crus entendre un gigantesque applaudissement venu de haut, de très haut, auquel répondit un cri d'épouvante arra-

ché aux spectateurs. Lui, impassible, ne se retourna même pas. Dans un élan irréfléchi, je me permis de lui saisir la main. Répondant à mon étreinte : « Il fallait bien, dit-il en me montrant les Allemands, faire voir à ces gens-là qu'on n'a pas peur. »

Et, la foule s'écartant respectueusement devant lui, nous nous rendîmes au château de Durckheim. Quel spectacle nous attendait !

Lors de l'évacuation de l'église, pressé qu'on était par les progrès de l'incendie, on avait été au plus vite et les blessés avaient été déposés, quelques-uns dans les dépendances du château, la plupart dans le jardin. Les uniformes émaillaient le gazon verdoyant de grandes taches bleues ou rouges qui, vues de loin, à travers les portes grandes ouvertes, donnaient l'illusion de fleurs aux couleurs éclatantes. C'étaient en effet les fleurs du champ de bataille; pauvres fleurs que les femmes arrosent de leurs larmes, les hommes de leur sang, que la mort moissonne avec rage, et que l'on entasse dans les tumulus ignorés et dans les tristes mausolées !

Au fur et à mesure que nous approchions, le tableau se montrait dans sa cruelle réalité, et c'était grande pitié de voir nos malheureux blessés, couchés à même le sol, et n'ayant pour appuyer leur corps brisé que les murailles ou les troncs des grands arbres. Les turcos avaient le visage enfoui sous leur capuchon et conservaient une immobilité telle qu'on les eût pris pour des cadavres, n'eût été le bourdonnement, à peine distinct, de leur prière demandant à Allah d'ouvrir son paradis au croyant frappé en faisant parler la poudre. Et quand la voix se taisait, le tirailleur était mort.

On ne perdit pas de temps pour remédier à ce déplorable état de choses. Les plus grièvement atteints et les officiers furent montés au rez-de-chaussée du

château, dans les quelques pièces laissées à notre disposition par les Allemands, et où l'on fit une installation de fortune. Quant aux autres, on se mit en quête de paille, de foin, de tout ce qui était utilisable pour rendre moins précaire leur situation. Dans cette organisation, je fus émerveillé de l'ingéniosité que déployèrent nos infirmiers improvisés. C'étaient des militaires de toutes les armes, de tous les grades, que le hasard ou la conduite d'un camarade blessé avait amenés à notre ambulance dans les derniers moments de la lutte. Les renvoyer, c'eût été les condamner à la mort ou à la captivité. Le brassard à croix rouge les arracha à cette cruelle alternative. Nous n'eûmes pas à le regretter, car sans eux nos blessés auraient manqué des soins les plus urgents.

Heureusement l'eau ne manquait pas, grâce à un puits que les Allemands avaient bien voulu réserver pour les ambulances sur l'initiative du médecin-major Sarrazin.

Il était le chef d'une ambulance installée dans la mairie, à quelques mètres de l'église, sur la route qui descendait à Wœrth. Pendant le combat, la pompe fut cassée par un obus; par suite, l'eau vint à manquer, et à la fin de la bataille les blessés souffraient de la soif. Aussi, lorsque les Allemands eurent envahi Frœschwiller, Sarrazin demanda à un lieutenant prussien d'être mis à même de s'approvisionner d'eau au château de Durckheim. En arrivant, ils virent les abords du puits encombrés de soldats allemands, altérés, serrés les uns contre les autres, attendant impatiemment leur tour. L'officier, raconte Sarrazin dans ses *Récits de la dernière guerre franco-allemande*, tira son sabre et cria à haute voix : « Platz! Platz! » Tous les hommes s'écartèrent, et, arrivé à la margelle du puits, il s'écria, en montrant les récipients apportés par les infirmiers : « Personne de vous ne boira une goutte d'eau tant que

ces cuves ne seront pas pleines. » Personne ne murmura. Un soldat wurtembergeois ayant trempé dans la cuve un gobelet qu'il porta à ses lèvres, l'officier lui planta au cou la pointe de son sabre en lui criant : « *Du Schweinhund !* » (Toi, chien de cochon !), et le soldat, plus mort que vif, remit dans la cuve le contenu de son gobelet. « Ah ! ces damnés Wurtembergeois, dit l'officier prussien, nous n'en ferons jamais rien. »

Je fus moi-même témoin d'un fait analogue : un sous-officier allemand ayant voulu prendre de l'eau à notre puits malgré les observations de la sentinelle, qui en défendait l'approche, le soldat croisa immédiatement la baïonnette dont la pointe s'arrêta sur la gorge du sergent, qui dut battre en retraite.

Pendant ces efforts d'organisation matérielle, les chirurgiens ne perdaient pas de vue la lourde tâche qui leur restait à accomplir. Nous avions reçu des renforts sérieux : Cunier, le distingué chirurgien, attaché à l'état-major — sinon à la personne — du maréchal ; Grimaldi d'Esdra, que les soins donnés à ses chasseurs blessés avaient empêché de suivre la retraite de son bataillon ; Dufour, l'aide-major du 2e tirailleurs qui, plus tard, contagionné par ses malades, voulut, en vrai médecin militaire, mourir à côté d'eux et se fit porter à l'hôpital. Tout le monde se mit à la besogne. Des planches, des volets placés sur des bancs firent une table de pansement ; pour remplacer les attelles à fractures, on débita les sièges de l'église, et jusqu'à la nuit, jusqu'à ce que le sommeil eût saisi les blessés, les médecins travaillèrent sans relâche.

Dans l'enceinte du château, nous étions relativement isolés ; les brancardiers allemands nous apportaient bien à chaque instant de nouveaux blessés, mais nous n'avions plus directement sous les yeux — comme dans l'église — le spectacle navrant de la grande route où passaient les convois de prisonniers, et défi-

laient sans cesse, en rangs serrés, les masses ennemies.

J'eus cependant la douleur de voir un groupe d'officiers qu'on emmenait en captivité et qu'avait arrêtés devant l'entrée du château un général prussien, qui les dominait du haut de son cheval. J'ai conservé, malgré les années écoulées, le souvenir très net de deux figures : celle du général — sans doute en raison des paroles qu'il prononça — et celle d'un sous-lieutenant de chasseurs à pied, tant son attitude était noble et digne. C'était un vrai Detaille. Plutôt petit, mais bien pris, blond avec une barbe naissante, il portait crânement sur l'oreille le petit képi au bourdaloue chatoyant; son regard était fier, mais sans arrogance. On sentait que le petit chasseur était vaincu mais non abattu, et qu'il montrerait dans l'adversité toute l'énergie déployée pendant la lutte.

Le général, après avoir questionné en allemand le chef de l'escorte, se tourna vers les prisonniers et, les saluant, leur dit en français : « Messieurs, aujourd'hui la fortune vous a trahis. Mais, avec vous autres Français, on n'est jamais sûr du succès. Ce sera peut-être notre tour demain. » Puis il porta à nouveau la main à la visière de sa casquette, et la troupe se remit en marche.

En les voyant s'éloigner, il me sembla que quelque chose se déchirait en moi ; j'éprouvai une douleur indéfinissable, et je restai immobile, les suivant de l'œil tant qu'ils restèrent visibles à l'horizon.

A deux pas de là, Sarrazin, qui demandait pour ses blessés respect et protection à un officier supérieur, s'entendait appeler insolemment par ce Prussien : « Vous, monsieur le boucher ! »

Vers le soir, la faim tenaillait rudement mon estomac. Lorsque notre travail cessa, la bête, livrée à elle-même, réclama énergiquement contre l'abstinence qui lui était imposée depuis deux jours et qui lui semblait

d'autant plus cruelle qu'au château l'état-major allemand banquetait ferme, à en juger par les hourras, dont le bruit parvenait jusqu'à nous. Les camarades ne devaient pas être dans une situation meilleure que la mienne, tant ils faisaient grise mine. Ma détresse se lisait sans doute sur mon visage, car M. Bintot me demanda si j'avais mangé, et, sur ma réponse négative, il partagea avec moi la petite provision de biscuit qu'en vieux soldat prévoyant il portait avec lui.

Il y a des personnes délicates qui n'aiment pas le biscuit, qui le trouvent trop dur, trop salé, et qui en font fi. C'est qu'elles n'en ont jamais goûté avec l'assaisonnement qui lui convient : la faim, la vraie faim, celle qui fait sortir le loup du bois, celle du troupier qui se bat depuis deux jours le ventre vide ou à peu près. Or, ce mets me fut servi à point, et je ne crois pas que la manne de biblique mémoire ait pu être plus appréciée dans le désert, que ne le fut ce biscuit le 6 août 1870!

En quittant Strasbourg, mon oncle — qui avait fait campagne en Afrique et en Italie — m'avait donné un petit flacon de vieille eau-de-vie, en me recommandant de n'y recourir que dans les grandes circonstances. Le moment me sembla venu, et nous arrosâmes notre biscuit d'un peu de cognac.

Après ce repas exquis, il n'y avait plus qu'à faire comme les blessés : dormir. Mais où se coucher? Le château était plein d'officiers allemands; les dépendances, les communs, étaient bondés de blessés. Restaient le parc et le jardin où il y avait encore de la place. M. Bintot jeta son dévolu sur le perron, et je m'empressai de suivre son exemple. De là, si nous apercevions encore la lueur des incendies qui éclairaient la campagne comme en plein jour, du moins nous n'avions plus devant les yeux les grandes pièces de réception du château, occupées la veille par le maréchal et son état-major, aujourd'hui par le prince royal

et ses officiers, qui fêtaient joyeusement leur victoire, et dont les silhouettes se détachaient en taches noires sur ce fond lumineux.

Oh! cette première nuit passée à la belle étoile! Quel souvenir! Etendus sur les marches du perron, et tout à nos tristes pensées que ravivait à chaque instant l'écho des cris de joie des officiers allemands, nous ne pouvions, malgré la fatigue, trouver le sommeil. Il vint, cependant, sur le tard, quand, nos vainqueurs ayant regagné leurs chambres, cette belle nuit d'été reprit son charme et nous enveloppa de ce calme pénétrant qui engourdit la douleur physique et fait trêve aux souffrances morales.

III

LES PAYSANS D'ALSACE

Ce fut un rayon de soleil qui me réveilla. Je cherchai des yeux M. Bintot. Il n'était déjà plus là, et je devais voir par la suite que, malgré son âge, il était toujours le premier levé et le dernier couché.

Quand je le rejoignis, il avait déjà fait le dénombrement de nos blessés : 931; tous gravement atteints.

L'alimentation de ces pauvres gens s'imposait d'urgence; mais ce n'était pas chose facile. L'état-major ayant quitté le château, nous avions bien mis la main sur les cuisines, mais les provisions manquaient totalement et les Allemands d'une part, la châtelaine de l'autre, ne voulaient ou ne pouvaient rien nous donner. Sans m'en douter, je contribuai — indirectement, il est vrai — à la solution du problème. Voici comment :

La veille, quand M. Navarre avait accepté d'orga-

niser une ambulance dans l'église, nous avions laissé près d'elle nos chevaux sous la garde des moblots alsaciens qui nous servaient d'ordonnances. Pendant la bataille, les ordonnances disparurent et les chevaux aussi, sauf le mien qui fut tué. C'était un animal jeune et bien en chair, deux qualités fort prisées en boucherie et qui lui valurent l'honneur d'être le premier cheval que l'on ait mangé dans l'armée française!

Pendant que mon ex-coursier mijotait dans la marmite, et que non loin de là je faisais des pansements, mon attention fut attirée par des éclats de voix qui partaient de la cuisine. Voici ce qui se passait : Mme de Durckheim avait fait réclamer par ses gens contre l'envahissement de ses fourneaux, et, comme on refusait de les lui rendre, elle vint de sa personne et voulut les reprendre. A ce moment survint le Dr Cuignet. Il représenta à la maîtresse de céans qu'elle ne pouvait, humainement parlant, confisquer pour l'usage des deux maîtres qui étaient au château — elle et un garçon de quinze ans — une installation sans laquelle il était impossible d'alimenter nos 931 blessés! Comme elle ne voulait pas se rendre à ses raisons, il reprocha à cette mère d'un officier français sa dureté à l'égard des compagnons d'armes de son fils, et, adaptant à la circonstance la devise du maréchal : « J'y suis, j'y reste, » il invita très carrément la châtelaine et son enfant à aller... prendre leurs repas chez le pasteur.

Cette scène m'écœura au delà de toute expression. Elle me remit en mémoire ce que m'avait raconté, deux jours auparavant, à Reischoffen, le brave homme chez lequel j'avais été chercher le fourrage : « Prenez tout ce que vous voudrez, m'avait-il dit; j'aime mieux que ce soient les Français que les Allemands qui l'emportent.» Et comme je me récriais sur son pessimisme, il ajouta : « Nous serons battus, car nous sommes trahis. Il y a en Alsace, parmi les protestants, un parti allemand.

Les nobles épousent des Badoises, des Prussiennes, qui détestent la France ; pour redevenir Allemandes, elles sont capables de tout ; ce sont des espionnes ; elles trahissent à l'insu de leurs maris. »

Ces propos, que sur l'heure je pris pour potins de village ou échos des querelles religieuses, me revinrent à l'esprit avec une persistance fatigante ; ils m'obsédaient d'autant plus que j'entendais dire autour de moi que la châtelaine était d'origine prussienne, qu'elle comptait des parents dans l'état-major du prince Frederick, qu'elle et son fils avaient dîné hier avec eux. Qu'y avait-il de vrai ? qu'y avait-il de faux dans ces bruits ? Impossible de le savoir. Et pendant ce temps-là l'idée de trahison hantait mon cerveau ; je ne pouvais la chasser ; se greffant sur le souvenir de la défaite, elle m'accablait et faisait naître en moi pour la première fois la désespérance.

Et puis tout allait de mal en pis. Le sel faisait à peu près défaut, et quand le bouillon fut cuit, faute d'assaisonnement il n'était pas mangeable. Il écœurait. Les blessés ne purent l'avaler. Et alors c'était encore la faim ! toujours la faim avec ses cruelles souffrances, et peut-être sa mort horrible !

C'est dans ce triste état d'âme que je donnais mes soins aux blessés couchés dans le jardin, quand soudain j'aperçus un tableau délicieux.

Dans le grand cadre formé par les portes du château et les arbres du voisinage se détachait, en pleine lumière, une jeune fille tenant par la main deux bambins ; elle venait de s'arrêter, toute saisie par le spectacle des misères qui s'étalaient devant elle. Les petits bonshommes roulaient des yeux effarés et semblaient prêts à pleurer, tandis que leur grande sœur, toute rougissante au milieu de ces hommes qui ne la quittaient plus du regard, n'osait plus avancer.

Je m'approchai d'elle et, tout de suite, avant que je lui eusse adressé la parole, elle dit en montrant le pot que tenait l'aîné des bambins et où fumait le café au lait : « Monsieur, c'est notre déjeuner que mes petits frères et moi apportons pour vos blessés. »

A ces mots prononcés d'une voix si douce qu'elle allait droit au cœur, la figure farouche des vieux soldats, restés jusqu'alors impassibles devant la souffrance, s'attendrit et trahit l'émotion profonde qu'ils ressentaient. Combien fut grande leur reconnaissance lorsque cette charmante enfant, allant de l'un à l'autre, remplit les quarts, trouvant un mot aimable pour chacun et faisant boire ceux qui ne pouvaient le faire sans assistance! Sa présence dut évoquer chez plus d'un l'image des pauvres femmes qui pleuraient bien loin, là-bas, au pays, qu'on ne reverrait peut-être plus, mais dont le nom serait le dernier prononcé.

Quand Mlle Marie — c'est le nom que lui donnaient ses petits frères — eut versé la dernière goutte du précieux café au lait, elle s'excusa d'avoir apporté « si peu de chose », mais c'était tout ce qu'il y avait dans la maison de son père, un pauvre paysan! Comme « compensation », elle offrit de préparer les provisions que nous pouvions avoir. Jugeant la détresse des autres d'après la mienne, je croyais que cette proposition devait demeurer platonique quand, à ma grande surprise, zouaves et tirailleurs sortirent de leurs grandes poches des sachets de riz; les petits bonshommes, qui n'avaient plus peur, allaient les chercher et les jetaient en riant dans le tablier que leur tendait leur sœur. Quand la collecte fut complète, la petite troupe se mit en marche, les mioches gambadant autour de la jeune fille heureuse et fière du nouveau service qu'elle rendait aux blessés.

Pendant qu'elle s'éloignait, je songeais que la charité est fille du peuple, et, me rappelant la triste scène

du matin, je me disais que la paysanne de Frœschwiller avait le cœur plus haut placé que sa châtelaine!

Cette vision si gracieuse, si consolante, avait changé totalement le cours de mes idées et je me remis avec entrain à la besogne jusqu'au moment où la petite fée revint avec son escorte, chargée de plats de riz fort appétissants. Pendant qu'elle faisait la distribution, les mioches étaient retournés chercher les derniers plats, et volontiers je lui servis d'aide.

Quand elle eut fini, elle me demanda si elle pouvait panser les blessés avec moi et, depuis lors, elle devint ma collaboratrice de chaque jour : mon aide-major, comme disaient les camarades. Dans cette intimité du travail en commun, je sus vite son histoire, qui n'était pas longue. Pour venir en aide à ses parents, elle était partie en qualité de gouvernante pour Paris, qu'elle avait quitté à la déclaration de la guerre; mais surtout j'appris à connaître tout ce qu'il y avait de bon, d'honnête, de patriotique dans cette enfant d'Alsace, que tout le monde dans l'ambulance entoura du plus profond respect.

Dans la journée, on put se procurer du sel, et les blessés prirent enfin du bouillon, acceptable, quoique fait avec du cheval.

Une ambulance allemande, dont la confortable organisation soulignait notre misère et la rendait plus pénible, vint s'installer dans le parc du château. Elle partit dans la soirée, après nous avoir débarrassés des quelques blessés ennemis qui nous avaient été confiés. C'est le seul service qu'elle nous rendit.

Dans la nuit du 7 au 8, l'orage qui menaçait depuis quelque temps éclata et la pluie se mit à tomber par grosses averses. Nous dûmes, M. Bintot et moi, évacuer le perron dont nous avions repris possession, et nous abriter dans l'intérieur du château, où il y avait heu-

reusement de la place dans les escaliers et corridors. Mais les malheureux blessés couchés sur le sol du jardin, sans abris, qu'allaient-ils devenir? La nuit était si profonde que l'on ne distinguait rien et qu'il était impossible d'aller au secours de ces malheureux. Et du reste, où les aurait-on casés? Tous les bâtiments n'étaient-ils pas occupés? Ce souci me tint longtemps en éveil, et dès qu'il fit jour je me précipitai au dehors.

A ma grande surprise, le jardin était vide de blessés. En revanche, les hangars étaient encombrés; il y avait des hommes jusque sous les voitures et même dans les niches à chien! S'aidant les uns les autres, se traînant avec l'aide de nos infirmiers attirés par leurs plaintes, tous ces miséreux avaient résolu ce problème, insoluble à première vue, de pénétrer dans des locaux qui semblaient combles. Mais dans quel état se trouvaient ces pauvres gens! Sur leurs vêtements souillés par la boue, et trempés par la pluie, le sang caillé se délayait et se répandait en grosses gouttes rosées; les visages plombés trahissaient la fatigue éprouvée dans cette nuit atroce où tout ce qui restait d'énergie s'était dépensé en efforts surhumains. Et sous le ciel gris, pataugeant dans la boue, nous reprîmes, le cœur plus triste que jamais, la tâche interrompue la veille.

Cette journée du 8, on mangea. Mais comment? Je ne m'en souviens plus. En tout cas, les Prussiens continuaient à ne vouloir ou à ne pouvoir rien faire pour l'ambulance.

Le seul incident fut l'apparition des chevaliers de Saint-Jean. En apercevant le brassard à croix rouge sur fond blanc, nous crûmes que l'on viendrait enfin à notre secours. Ce fut une fausse joie. Ces nobles seigneurs, après avoir tout examiné du haut de leur grandeur et constaté qu'il n'y avait que des blessés français, se retirèrent très majestueusement mais sans plus

s'occuper de ces petites gens que si elles n'existaient pas.

Et la convention de Genève? Et la charité internationale? Alors, tout cela, des blagues pour amuser la galerie, tandis que ces pharisiens allaient nous laisser crever de faim et de misère!

Avec de telles pensées en tête, la nuit fut pénible; ce qui nous attendait au réveil devait l'être plus encore.

En pénétrant dans les locaux où nos blessés étaient entassés, on était désagréablement saisi par l'odeur qui s'en dégageait : la paille mouillée par la pluie, salie par les déjections, était en train de passer à l'état de fumier. Sur les blessures, trop longtemps demeurées exposées à l'air, les mouches avaient eu le temps de déposer leurs larves, et les petits vers blancs, sortant des pansements, grouillaient sur les vêtements; à ce spectacle dégoûtant, les plus braves pâlissaient. Les plaies prenaient mauvais aspect; la langue se salissait; les troubles digestifs apparaissaient; la fièvre s'allumait. C'était l'infection, enfantée par l'encombrement, la faim et la misère, qui commençait à étendre sur nos blessés ses griffes qui lâchent rarement la proie qu'elles enserrent.

Les chirurgiens, passant toute la journée à soigner des plaies suppurantes, étaient eux-mêmes empoisonnés par le pus qu'ils ne cessaient de respirer; les uns avaient la diarrhée caractéristique, les autres des abcès aux doigts.

Si l'on ne se hâtait de sortir les blessés de ce milieu infect, c'était à bref délai l'infection purulente, le typhus, etc., en un mot toute la gamme des fléaux qui s'abattent sur les armées en campagne et ont prélevé en Crimée un tribut inoubliable.

A tout cela, les Allemands continuaient à répondre par leur éternel *non possumus.*

Au moment où la situation paraissait le plus déses-

pérée, le salut arriva et certainement d'un côté auquel on ne songeait pas.

Dans cette journée du 9 août, des paysans des villages voisins apportèrent spontanément à l'ambulance du lait, du pain, des œufs, des fruits, du vin; que sais-je encore! et tout cela gratuitement. C'était consolant de voir la joie des blessés en recevant toutes ces choses, dont ils étaient privés depuis si longtemps, et qui leur paraissaient exquises.

La distribution finie, notre interprète habituel, le bon Ringeissen, expliqua à ses compatriotes que nos blessés étaient voués à la mort s'ils restaient plus longtemps à Frœschwiller et qu'il était indispensable de les disperser dans le voisinage. Ces braves gens promirent alors de revenir le lendemain et les jours suivants, si c'était nécessaire, avec des voitures pour enlever tous nos soldats jusqu'au dernier.

Cette nouvelle se répandit rapidement parmi nos hommes, dont la joie fut extrême, à l'idée de quitter cet enfer. Ce fut comme un rayon de soleil illuminant ce ciel de désespérance, et la journée, commencée si tristement, se termina dans l'espoir, si doux à ceux qui souffrent.

Les paysans alsaciens tinrent parole. Le 10, au matin, leurs grands chariots étaient alignés devant le château; ils contenaient non seulement des provisions, mais encore, suivant les recommandations de Ringeissen, des matelas, de la paille, des cordes, des planches, en un mot tout le matériel nécessaire pour adapter ces voitures au transport des blessés.

Ringeissen et moi fûmes chargés de l'aménagement des véhicules et de présider à leur chargement. Les blessés, roulés dans une couverture, étaient apportés sur un brancard le long des voitures. Les porteurs hissaient alors le brancard, et du chariot, dans lequel

nous étions grimpés, nous prenions les coins de la couverture, enlevions à la force du poignet le blessé et le déposions sur la couchette improvisée à son intention.

La voiture chargée, Ringeissen donnait ses dernières instructions au conducteur, auquel, dans mon ignorance de l'alsacien, je ne pouvais que serrer la main et parler du regard. C'était suffisant; on se comprenait.

Ce fut, dans cette ambulance de malheur, notre tâche physiquement la plus pénible, mais peut-être la plus consolante, tant était grande la joie des évacués. On eût dit que leur captivité prenait fin et qu'ils rentraient dans leur famille. Les blessés qui restaient, sachant que leur tour viendrait bientôt, prenaient patience. Du reste, peu après le départ du premier convoi, arrivaient MM. de Bourgoing et de Vogué, délégués de la société de secours aux blessés. Ils ne se contentèrent pas, comme les chevaliers de Saint-Jean, de regarder notre installation; ils promirent d'envoyer de Haguenau le jour même des voitures prendre nos hommes, et ce qui fut dit fut fait.

De leur côté, le lendemain 11, les paysans des environs de Frœschwiller vinrent encore chercher des soldats et apporter des provisions. Les habitants de Haguenau firent de même.

Le 12, l'évacuation était bien avancée quand Ringeissen et moi reçûmes l'ordre de nous rendre à Walbourg, encombré de cuirassiers tombés lors de la fameuse charge de Morsbronn. Avant de me mettre en route, j'allai rendre visite à un blessé qui m'intéressait au dernier point, car c'était l'un des nôtres, M. Millaut, major de première classe au 2e tirailleurs. Il avait été frappé par une balle sous mes yeux et dans les conditions suivantes :

Le 6 août, peu avant le mouvement de retraite de nos troupes, il était venu dans notre ambulance demander du linge à pansement pour remplacer sa provi-

sion complètement épuisée. Lorsqu'il voulut retourner auprès de ses tirailleurs, M. Navarre lui fit remarquer que sortir en ce moment de l'église, autour de laquelle il pleuvait des balles et des obus, c'était vouloir se faire tuer inutilement, et il l'engagea à rester avec nous auprès des blessés qui réclamaient des soins immédiats. A toutes ces objurgations, M. Millaut répondait que, médecin-major du 2e tirailleurs, sa place était avec son régiment, et qu'il voulait le rejoindre coûte que coûte. Malgré tout ce qu'on put lui dire, il nous quitta, mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il tomba à la renverse en poussant un grand cri.

Immédiatement quatre de nos infirmiers improvisés — c'étaient de braves petits lignards — se précipitèrent à son secours, en rasant le sol; ils le prirent, qui par les pieds, qui par les bras, et le rapportèrent dans l'église en moins de temps qu'il n'en faut pour dire la chose. Là, on constata qu'une balle l'avait frappé à l'abdomen.

Au château de Durckheim, on put le placer dans une chambre du premier étage et lui donner un lit. C'est là que je le vis pour la dernière fois. Sur les draps blancs se détachait sa figure terreuse, plaquée du masque de la douleur; les yeux cerclés de noir étaient excavés; le nez pincé paraissait effilé, tandis que les narines battaient d'un mouvement rapide. La péritonite, contre laquelle les remèdes étaient impuissants, terrassait cet homme de cœur, mais sans pouvoir lui arracher une plainte. Quand il parlait, c'était de sa femme et de ses enfants. Son stoïcisme émerveillait des hommes qui se connaissaient pourtant en courage.

Depuis notre entrée au château de Durckheim, le 6 août, je n'étais pas sorti de son enceinte, et je ne pouvais me douter du spectacle qui m'attendait en allant à Walbourg.

Le beau village de Frœschwiller, que j'avais vu si frais, si coquet, présentait un aspect lamentable. Des maisons, les unes étaient brûlées, d'autres écroulées; le reste était criblé de balles ou troué par les obus; les jardins piétinés, les carreaux brisés, les portes défoncées, et dominant le tout les ruines de l'église, donnaient une note lugubre.

Dans ce cadre de deuil passaient silencieusement les malheureux habitants ruinés, affamés, soumis aux plus dures corvées et constamment menacés d'être fusillés.

Tout autour du village, les haies étaient renversées, les arbres hachés par les balles et la mitraille; la terre piétinée semblait par places labourée par les obus. Dans les champs, les paysans enterraient les morts, et de toutes parts s'élevaient des tumulus. Les cadavres des chevaux, aux membres raidis et au ventre ballonné, gisaient encore sur le sol; les corbeaux les entouraient, s'enlevant lentement à notre approche en poussant de bruyants croassements. Les armes et les casques, apportés par ordre le long des chemins, s'y entassaient, traçant des haies de cuivre et de fer dans ce vaste cimetière, où Elsasshausen, réduit à un monceau de ruines noircies par la fumée, se détachait comme un lugubre mausolée.

Au fur et à mesure que nous descendions vers Walbourg, le paysage était encore plus dramatique, si possible, car nous retrouvions les traces des cuirassiers qui étaient passés comme une trombe dans les vignes, dans les houblonnières, renversant tout sur leur passage, et semant à profusion les casques déformés par les balles, les longs sabres maculés par le sang, les cadavres des grands chevaux, et les braves ensevelis dans leurs cuirasses étincelantes.

A Walbourg, il y avait des blessés dans toutes les maisons, y compris celle de M. Charpentier, qui nous donna l'hospitalité. Il était, je crois, baron de l'empire,

maire de son village et conseiller général. Son accueil fut des plus cordiaux, et l'on ne pouvait guère se douter qu'il deviendrait, paraît-il, fonctionnaire prussien et *persona grata.*

Partout les cuirassiers étaient traités comme les enfants de la maison, et il s'était déjà établi entre eux et les braves gens qui les avaient recueillis une intimité qui donnait l'illusion de la famille.

Les cuirassiers, dans cette charge légendaire qui porte si improprement le nom de Reischoffen, tombèrent pour la plupart sous les balles des Allemands embusqués dans les houblonnières et dans les maisons de Morsbronn; cependant un certain nombre d'entre eux purent sortir de ce village, et, recommençant à charger, ils balayèrent la plaine jusqu'à Walbourg. Ce sont ces vaillants que nous avions à soigner. Ils n'étaient tombés au pouvoir de l'ennemi que parce que leurs montures s'étaient abattues; peu étaient atteints de plaies par armes à feu, mais tous étaient couverts de contusions, dont nombre produites par les balles qui avaient faussé les cuirasses. Ce n'était plus heureusement le lamentable spectacle de nos blessés de Frœschwiller.

Deux jours après, Ringeissen et moi étions remplacés par des confrères civils et rallions Haguenau.

Là nous apprîmes deux nouvelles; une bonne : on allait nous rapatrier; une mauvaise : M. Millaut était mort, et voici ce qu'on nous raconta : Quand il reconnut que sa fin était venue, il demanda M. Bintot, et, détachant la croix de la Légion d'honneur qui s'étalait sur sa tunique, il la lui donna en lui disant de la remettre à son fils et de lui rappeler que son père était mort en faisant son devoir. Puis il serra la main de son ami, et peu après rendit le dernier soupir.

Médecin-major GRANJUX.

LE KORANDON [1]

Le jour de Notre Dame,
Au retour du Pardon,
J'ai vu le Korandon
Et sa petite femme.

Ils se tenaient les mains
Et dansaient sur la lande.
Ma surprise fut grande
En regardant ces nains.

Je crois, Dieu me pardonne,
Qu'ils avaient un peu bu.
Le Korandon barbu
Serrait sa Korandone,

Et, comme des cabris,
Tous deux sur l'herbe folle,
Faisaient la cabriole
Avec de petits cris.

(1) Les Korandons, Kornandons ou Korrigants sont les gnômes de la Bretagne.

Ils me virent ensemble
Et, sans se déranger :
— « Salut, bel étranger,
Le diable te ressemble.

Veux-tu boire avec nous?
On va se mettre à table.
Le cidre est délectable,
L'hydromel aussi doux. » —

Il passait sur les choses
Comme un souffle enchanté.
Une molle clarté
Baignaït les champs de roses.

Tout à fait engageant
Était le menu couple,
Et quelle échine souple,
Et quels cheveux d'argent !

Hélas ! le petit verre
Ne tenait pas beaucoup.
Mais j'ai bu plus d'un coup.
Heureux qui persévère !

Alors le Korandon
Tira sa barbe blanche,
Mit le poing sur sa hanche,
Se frappa le bedon,

Et, dans une embrassade,
Déjà très familier :
— « Ah ! c'est particulier,
Je t'aime, camarade,

Ta binette me plaît,
Encor qu'un peu pâlotte.
Elle est à point falote
Et sent le gobelet.

Mais pourquoi ces yeux mornes
Et cet air fatigué?
Tu n'es vraiment pas gai.
Porterais-tu des cornes?

Bah! bah! ce n'est qu'un sot
Qui prend si tôt la mouche.
Ne sois pas trop farouche.
Imite-moi plutôt.

Nous autres, petits hommes,
Qui vivons dans les bois,
Nous rendons, tu le vois,
Hommage au jus des pommes.

Moi, je suis vieux, très vieux,
Presque l'âge du monde.
J'ai vu la fée Habonde
Et j'ai connu ses yeux.

Morgane me fut chère
Dont le cœur n'est pas sûr.
Avec le noble Arthur
J'ai longtemps fait la guerre.

Et cassé maintenant,
Lourd, la tête chenue,
Tu vois, je continue
A rire à tout venant.

J'ai la bouche friande
Et le cœur toujours chaud.
Parfois, dans un sabot,
Je vais sur la mer grande.

Sous le rosier discret,
En gas qui s'émancipe,
J'aime à fumer ma pipe,
Quand la lune apparaît.

Vieille est ma ménagère,
Elle n'a qu'une dent.
Nous dormons cependant
Sous la même fougère.

Jette là ce chagrin
Qui jour et nuit t'oppresse.
Fais-nous une maîtresse
Qui te maintienne en train.

Aime, bois, ris et chante
Sans trop savoir pourquoi.
Mais évite, crois-moi,
La princesse méchante. » —

GABRIEL VICAIRE.

M. HENRY BORDEAUX

LE PAYS NATAL (1)
LES ÉCRIVAINS ET LES MŒURS (2)

, Ce serait presque faire injure au goût éclairé de nos lecteurs que de vouloir leur apprendre à apprécier le talent délicat et pénétrant de M. Henry Bordeaux. Ils ont eu la primeur, ici même, de son roman *le Pays Natal* et des études littéraires qu'il a réunies, dans un autre volume, *les Ecrivains et les Mœurs*. Ils connaissent donc tout le charme sérieux de son esprit. En sorte qu'on ne peut se proposer ici que d'exprimer des impressions éparses, qu'il a données de lui-même, et de préciser les traits saillants de sa physionomie.

I

Depuis quelques années, il se forme en France une génération de jeunes hommes instruits, intelligents, inquiets de nos maladies nationales, attentifs aux réalités, armés d'esprit critique contre le mirage des grands mots et des doctrines hasardeuses, résolus à voir clair à travers les nuées illusoires des utopies, et pénétrés de la gravité de la vie.

(1) Plon-Nourrit, éditeürs.
(2) Même librairie.

Justement défiants de l'enflure lyrique, des sonorités grandiloquentes et de la turbulence passionnée des romantiques, ils ont préféré l'école des philosophes, des historiens, des sociologues, des observateurs des faits, des patients analystes, qui ont soumis toutes les manifestations de la vie humaine aux expériences sagaces et désintéressées de l'esprit scientifique, et qui ont laissé les faits déterminer, pour ainsi dire, les lois auxquelles ils sont soumis.

Ces jeunes gens relèguent, volontiers, au second plan de leur admiration, Victor Hugo et Michelet, qui troublèrent la raison du siècle, en sa jeunesse et en son âge mûr. Ils ne sont plus fanatiques de l'imagination et des somptuosités verbales, souvent si vaines, si vides et si tourmentées. Ils se sont attachés, avant tout, à Taine, à Auguste Comte, à Renan, dans ce qu'il a de positif, à Balzac, à Stendhal, à Paul Bourget, à Maurice Barrès, déjà leur maître, quoique sa jeunesse le fasse leur contemporain. Les illusions du rêve et les séductions de la magnificence des images ne leur suffisent plus. Il leur faut des œuvres de pensée substantielle et enracinées dans la réalité. Ils se sont assimilé, de bonne heure, par de courageuses études, une connaissance étendue et approfondie des notions acquises sur toutes choses. Leurs œuvres témoignent d'un savoir très supérieur à celui des œuvres de leurs devanciers. Et, pour tout dire, cette jeune génération permet, aux esprits alarmés de l'avenir de la France, les plus rassurantes espérances.

On aurait lu, bien distraitement, les deux derniers ouvrages de M. Henry Bordeaux, si on n'avait pas su voir ces caractères généraux, qui distinguent sa génération, dans son roman et dans ses études littéraires. Sa manière d'écrire a bien la correction sobre que les jeunes écrivains de nos jours ont une tendance visible à affectionner. Sa phrase n'est pas ambitieuse.

Elle est nette; elle va d'un trait alerte et bref. Elle s'applique à donner à sa pensée un relief exact et à reproduire le contour précis des choses, dans ses images. Elle n'est pas aride et sèche, cependant; elle est d'un coloris frais et vif, mais nuancé, sans profusion, et d'une harmonie qui lui vient d'un heureux choix du terme propre, dans un vocabulaire abondant. C'est la belle phrase française, telle que l'ont forgée, à travers des excès de richesse et d'appauvrissement, quatre grands siècles de littérature.

Par ces qualités mêmes de la langue qu'il s'est faite, M. Henry Bordeaux nous apparaît pourvu déjà de la bonne culture intellectuelle, où rivalisent les jeunes écrivains de son temps. Et on peut bien dire, à son sujet, toutes réserves faites sur les dons innés du génie de chacun, qu'il n'y a nulle proportion entre les clartés de tout, dont se contentaient la plupart des écrivains de naguère, et les notions précises de toutes choses, préalablement acquises par la majorité de nos écrivains d'aujourd'hui.

En même temps qu'ils se sont assimilé plus soigneusement les bons sucs de notre passé, pour donner à leur langue plus de vigueur, en l'astreignant, sur nos meilleurs modèles, à plus de précision et de clarté, ces écrivains se sont imprégnés, comme à leur insu, des idées mêmes qui portent en elles une éternelle santé morale, et dont leurs maîtres modernes ont restauré la valeur durable, expérimentalement. Spontanément ou sur les lumières de leurs guides, ils ont été amenés à tenir plus de compte, dans leurs idées, comme dans la forme où ils les expriment, des plus fortes traditions françaises. De même qu'ils se tiennent en garde contre les exubérances désordonnées et vides du romantisme, de même ils tendent à exclure de leur horizon intellectuel les hérésies funestes du dix-huitième siècle, ce siècle qui déraisonna tant, par excès d'amour de la

raison. Et, de langage comme de principes, tout en se fortifiant des acquisitions modernes éprouvées par l'expérience, ces jeunes hommes se rattachent aux plus fortes racines de la conscience nationale.

Qu'on veuille bien relire *les Ecrivains et les Mœurs* de M. Henry Bordeaux. C'est un livre qu'on aura plaisir à relire, même après en avoir parcouru les feuillets épars. On y découvrira, presque à tous les chapitres, cette préoccupation, pour ainsi dire systématique, d'y mettre en lumière les idées saines, vérifiées par l'expérience, éternellement secourables aux défaillances individuelles et collectives, les idées morales qui sont le patrimoine de la conscience française.

Dans cet enseignement moral, que M. Henry Bordeaux excelle à extraire des œuvres contemporaines, on ne sent ni sécheresse de cœur, ni pédantisme. Les frémissements de sa sensibilité animent toujours, d'émotion et de bonne grâce, la bienfaisante austérité de ses doctrines. Et il n'y a pas qu'un moraliste exclusif dans sa critique. Il y a aussi un psychologue très clairvoyant, un analyste très pénétrant des manifestations de la vie. Son esprit alerte et sa vive imagination saisissent les traits les plus fuyants de la personnalité d'un auteur, à travers son œuvre, quand l'occasion d'un portrait s'offre à lui, comme ils s'échauffent d'enthousiasme pour les justes nuances de sentiments que ces œuvres mettent en conflit. Mais les consciences à la dérive étant en particulier péril, à l'heure présente il se soucie moins d'esthétique, dans les œuvres qu'il analyse, que de leur valeur morale et de leur contribution à notre réforme intellectuelle.

II

Ce sentiment de la responsabilité, en tout ce qu'écrit M. Henry Bordeaux, cette pratique soutenue du devoir

social, en sa critique, ne peuvent l'abandonner dans ses œuvres personnelles. Il est trop convaincu de l'action heureuse ou néfaste de la communication de sa pensée à ses semblables, trop attaché au bien public, et trop éclairé sur les opinions à répandre, selon l'expression de M. Jules Lemaître, et sur les opinions à rejeter, pour s'affranchir, dans le roman, de ce sentiment de la responsabilité et de cette pratique du devoir social. Il s'en montrerait, au contraire, préoccupé davantage. Non qu'il subordonne, à son parti pris de moraliste, l'expression de la vie et de la vérité que doit être toute œuvre d'art. Mais il y a, dans la vie, des êtres de bonté et de vertu, comme il y a des êtres malfaisants et asservis à leurs intérêts. Et l'écrivain fait œuvre de vie et de vérité, en excitant notre émotion, par la noblesse des sentiments qu'il éveille en nous, aussi bien que par la séduction des perversités où il peut se complaire.

Une poésie sincère et captivante envahit de sa suavité généreuse et de sa tristesse attendrie l'action du *Pays Natal;* elle s'y répand, comme une atmosphère fluide et pénétrante, sur les scènes successives du drame intérieur, qui est la reprise insidieuse et forte, par le charme vainqueur de la terre originelle, d'un de ces jeunes hommes, d'abord jetés à la dérive, dans notre vie sociale, et que M. Maurice Barrès a appelés des déracinés. Et l'action même de ce drame intime est tout un enseignement.

Dix ans de vie aisée, à Paris, ont fait de Lucien Halande, un homme inutile aux autres et à charge à lui-même. Pendant qu'il dispersait son énergie en des plaisirs qui aggravaient son ennui, au lieu de l'en délivrer, son camarade Jacques Alvard, demeuré au pays, s'y poussait au premier rang, par une exploitation cynique des niaiseries du suffrage universel, et y surprenait, pour le faire servir à son ambition, l'amour de la jeune fille dont Lucien Halande est revenu s'éprendre trop tard.

L'art discret et délicat de M. Henry Bordeaux dédaigne, volontairement, les effets violents. Il n'oppose pas les deux jeunes gens en rivalité agressive. Il laisse à la vie, aux événements, à la direction divergente de leurs énergies, le soin de faire dériver leur camaraderie à une franche hostilité. A mesure que Lucien Halande, sous la douce obsession des souvenirs de famille, sous l'influence amie du ciel, des végétations, des allégresses et du recueillement du coin de terre où les siens ont vécu, cède au charme pacifiant du pays natal, qui rénove peu à peu son énergie, Jacques Alvard pousse hardiment les chances heureuses de sa fortune. Les satisfactions de son égoïsme sont l'unique loi qu'il reconnaisse. Il dupe les électeurs. Il dupe sa femme qu'il n'a jamais aimée et qui mourra de cette méconnaissance de son amour. Il martyrise même sa maîtresse. Par son action néfaste au Parlement, il active la diminution matérielle et morale de notre pays. C'est un de ces politiciens criminels qui ruinent paisiblement la France, par l'exercice du pouvoir qu'ils ont usurpé.

Cependant, Lucien Halande a été reconquis peu à peu par la terre natale. Il collabore personnellement à la culture de son bien. Il éclaire l'intelligence des paysans. Il leur fait comprendre que leurs intérêts dépendent étroitement d'une gestion probe et désintéressée des affaires publiques. Sans l'avoir cherché, il est devenu le chef naturel de son pays. Il s'est replacé dans la situation traditionnelle de ses ancêtres. Et, guéri par la bonne terre natale de son ennui, de sa lassitude de vivre, il pourra unir sa destinée à celle de Jeanne Mérans, la petite sœur touchante et belle de l'autre jeune fille que Jacques Alvard lui avait enlevée et qui s'était vouée, d'elle-même, à son triste sort.

La poésie de la terre natale, l'attrait tout-puissant de ses paysages familiers, cette fécondité d'émotions, qui semble monter d'elle à notre sensibilité, comme par des

racines invisibles, et l'alimente d'une inépuisable sève de contentement paisible, ont opéré en Lucien Halande cette heureuse transformation. La terre natale, par les voix invisibles qui s'exhalent du frisson des eaux et des feuillages dans la vaste étendue, lui a appris que le bonheur est dans le devoir, dans la vie de famille, dans le dévouement à ses semblables, dans le développement de l'œuvre des ancêtres et dans la transmission du fruit de nos labeurs aux enfants qui naissent de nous. Une femme qu'on aime, des enfants en qui notre amour se survit, un coin de terre fertilisée par nos soins, nos semblables les plus voisins que nous faisons participer à nos connaissances et à nos sympathies, une patrie que nous fortifions, par là même, et que nous maintenons dans sa grandeur et dans sa durée, c'est ce qui doit suffire à la plupart des destinées humaines. C'est cette grande loi de la vie commune que M. Henry Bordeaux remet en vigueur dans *le Pays Natal*.

Son art harmonieux, son goût de la beauté le préservent de formuler en maximes dogmatiques l'austérité de ces conclusions. Ce sont des idées que suggèrent l'action même du drame et les déterminations des personnages en conformité avec leur caractère.

On ne peut se défendre, tout en s'adonnant à la méditation de ces idées, qui s'imposent d'elles-mêmes, de s'attarder au charme des portraits que M. Henry Bordeaux nous donne de ses personnages. Il sait les rendre distincts, par la netteté du dessin de leurs traits, autant que par la notation précise de la nuance de leur âme. Et la prédilection qu'il a pour les âmes tendres, généreuses, enclines aux nobles sentiments, à la pitié, au dévouement, imprègne son œuvre d'une émotion soutenue et d'un charme bienfaisant. Il y a, entre les belles âmes simples, qu'il nous révèle, et les beautés de la terre, dont il nous fait goûter les aspects changeants,

des affinités qui nous les rendent également amies. Et le propre du talent de M. Henry Bordeaux est de répandre du charme sur tout ce qu'il écrit.

III

Le Pays natal est un de ces livres plaisants dont on ne reçoit que des impressions bienfaisantes. Il rafraîchit l'âme. Il console des ferments anarchiques répandus à profusion, par tant d'autres livres dissolvants. Il vient ajouter la jeune force de ses idées saines à la réprobation vigoureuse des politiciens, où nous invite M. de Vogüé, dans *les Morts qui parlent*, et à la rénovation de la vie française, par la restauration de la vie provinciale, que M. Maurice Barrès recommande avec tant d'énergie dans *les Déracinés* et dans *l'Appel au soldat*.

Ainsi, M. Henry Bordeaux, tout en se tenant hors de nos mêlées politiques, n'est ni indifférent à nos malaises, ni aveugle sur leurs causes. Il croit à l'efficacité de la diffusion des idées, et il sait choisir entre celles qui ont une vertu bienfaisante et celles qui sont d'essence nuisible. Dans ce domaine des idées, où il a circonscrit son labeur et ses efforts, il est un adepte de ce civisme agissant, qui doit être la vertu première de tout honnête Français d'aujourd'hui. Il s'inspire de l'utilité dont ses œuvres peuvent être à ses concitoyens, dans la pratique de son art, avant de se soucier de la renommée et des gains qui peuvent lui en revenir. Et par ce civisme urgent, comme par la bonne grâce de tout ce qu'il écrit, M. Henry Bordeaux est bien de cette jeune génération intelligente et réfléchie qui s'emploie, passionnément, à la restauration de la conscience française.

Félicien PASCAL.

CHRONIQUE

A la Chambre. — L'impôt progressif et les successions. — La proposition Klotz. — La déchéance de M. Déroulède. — L'affaire Déroulède-Buffet. — L'Europe parlementaire. — L'Angleterre et les Boers. — En Chine.

Le budget de 1901 est enfin voté. La Chambre a repris ses délibérations sur le projet relatif aux associations, qu'elle interrompt de temps en temps pour faire place aux interpellations. Des grèves éclatent ou se prolongent sur divers points du territoire, grèves de mineurs à Saint-Eloy et à Montceau, grèves des ouvriers des ports à Marseille, grèves un peu partout. Ainsi va le monde et passe le temps. Pendant l'absence, pour cause de maladie, de M. le président du conseil, la Chambre a adopté, malgré l'opposition de M. le ministre des finances, une importante modification au régime des successions, et, après l'avoir adoptée, elle a sans pitié, par un vote presque unanime, chargé M. Caillaux de soutenir devant le Sénat la proposition Klotz; c'est le nom de son auteur. On serait surpris que M. le ministre portât dans cette défense une très grande ardeur. On a beaucoup écrit sur cette proposition Klotz; les uns l'ont tournée en ridicule, d'autres en ont fait un épouvantail. Pour ma part, je la trouve assez raisonnable et point du tout effrayante. On sait qu'un

projet sur lequel le Sénat et la Chambre ont fini par se mettre d'accord introduit le principe de la progression dans l'impôt sur les successions et voici comment il l'applique. Il établit d'abord sept catégories d'héritiers; nous nous en tiendrons, pour faire court, à la première, les héritiers en ligne directe. Pour eux, l'impôt sera de 1 pour 100 jusqu'à 2,000 francs, de 1,25 jusqu'à 10,000, de 1,50 jusqu'à 50,000, de 1,75 jusqu'à 100,000, de 2 francs jusqu'à 250,000, de 2,50 jusqu'à 500,000. Et puis c'est tout : là le principe de la progression, épuisé, s'arrête; il n'atteint, en ligne directe, que les héritages inférieurs à 500,000 francs. Pour tout ce qui dépasse le demi-million, on s'en tire au même prix. Tout de même, le principe de la progression étant admis et ayant passé dans une loi fiscale, on peut se montrer surpris qu'il n'ait de courage que contre les petites et moyennes fortunes et qu'il laisse hors de prise les grosses fortunes. C'est cette surprise qu'a voulu marquer la Chambre lorsqu'elle a suivi, malgré M. Caillaux, M. Klotz. Et là-dessus l'on a dit qu'elle avait frappé les successions d'un impôt de 72 pour 100 et que c'était la fin de tout, et l'on s'est fort récrié contre la droite qui avait donné à une pareille proposition l'appoint de son vote. Plût à Dieu qu'elle n'eût jamais commis d'autre faute! Reprenons notre calcul, toujours en ligne directe. Au-dessus du premier million, l'impôt s'élève à 2,70 pour 100; après le deuxième million, il monte à 2,75; après le troisième à 2,80; après le cinquième à 3,10; après le dixième à 3,75; après le vingtième à 7,50; après le cinquantième à 8,75; après le centième à 10 francs. Et franchement, trouvez-vous si énorme que l'héritier de 101 millions paye au fisc 10 millions et 100,000 francs? Il n'a plus que 90 millions 900,000 francs, le pauvre homme! Alors, direz-vous, d'où provient ce 72 pour 100 dont on a fait tant de bruit? Il existe, mais pour les fortunes supérieures à 100 millions lorsqu'elles passent

à des héritiers de la septième catégorie, c'est-à-dire à des parents au delà du sixième degré ou à des personnes non parentes.

*
* *

Condamné par le Sénat, constitué en Haute Cour, pour des faits et des intentions dont le jury de la Seine l'avait absous, M. Déroulède vient d'être, par ses collègues de la Chambre, déclaré déchu de son mandat de député. Cette déchéance suit de quelques semaines le premier anniversaire de sa condamnation et de quelques jours le deuxième anniversaire de la tentative de Reuilly. Cet anniversaire, le proscrit lui-même l'a célébré avec un éclat imprévu. L'exil est quelquefois mauvais conseiller. Républicain plébiscitaire, M. Déroulède s'est défendu d'avoir lié partie avec les royalistes; bien plus, il les accuse maintenant d'avoir fait échouer sa tentative en la dénonçant au gouvernement dès qu'il fut certain pour eux qu'il ne les laisserait pas en tirer parti au profit du duc d'Orléans. Qui fut ce dénonciateur? Qui joua ce jeu entre les royalistes, le gouvernement et M. Déroulède? C'est ce qu'il ne dit pas. Mais, au nom du parti royaliste, M. André Buffet, proscrit comme M. Déroulède, et son coaccusé devant la Haute Cour, lui donne un démenti catégorique, et voici qu'un duel est probable entre ces deux Français. C'est un triste spectacle, dont il est juste que M. Déroulède porte la responsabilité.

*
* *

Et cependant, dans toute l'Europe, le régime parlementaire donne ses fruits, aussi beaux, les mêmes, dans la monarchique Italie et dans la monarchique Espagne que dans la République française. Crise ministérielle à Madrid, conciliabules de groupes, déclarations d'hommes politiques, manège de petits intérêts; même spectacle

en Italie, où Victor-Emmanuel fait son apprentissage de roi et appelle au pouvoir M. Zanardelli; la nouvelle Chambre autrichienne, comme celle qu'elle remplace du reste, retentit de clameurs furieuses; elle n'est que le champ clos de toutes les haines de l'empire; élections et changement de ministère en Bulgarie; remaniement ministériel en Serbie. On s'agite, on se retourne, on se trouve mal, et de plus en plus mal. En Angleterre, Edouard VII a ouvert en grand apparat la session du Parlement; mais ni le spectacle de la mort ni l'occasion de bonté et de justice que pouvait offrir un changement de règne n'ont changé les desseins du gouvernement; l'Angleterre reste implacable aux Boers. La situation d'ailleurs ne s'est pas modifiée dans le Sud-Afrique et il est encore impossible de prévoir la fin de la campagne; Dewet et Botha harcèlent sans relâche lord Kitchener et la résistance des républicains continue, suivant la parole de M. Krüger, à étonner le monde. Quant à la Chine, elle continue à le berner; M. le ministre des affaires étrangères met en garde l'opinion contre les fausses nouvelles; il faut bien pourtant alimenter la « rubrique » et sans les fausses nouvelles voici des mois qu'on aurait dû la supprimer. Pourtant toute la diplomatie de l'Europe et de l'Amérique, et des plénipotentiaires chinois, et la cour de Chine parlent, pourparlent et négocient; on n'entend rien de ce qu'ils disent, et c'est pour cette pantomime qu'on aurait dérangé le feld-maréchal de Waldersee!

CLAYEURES.

5 mars.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 2030

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

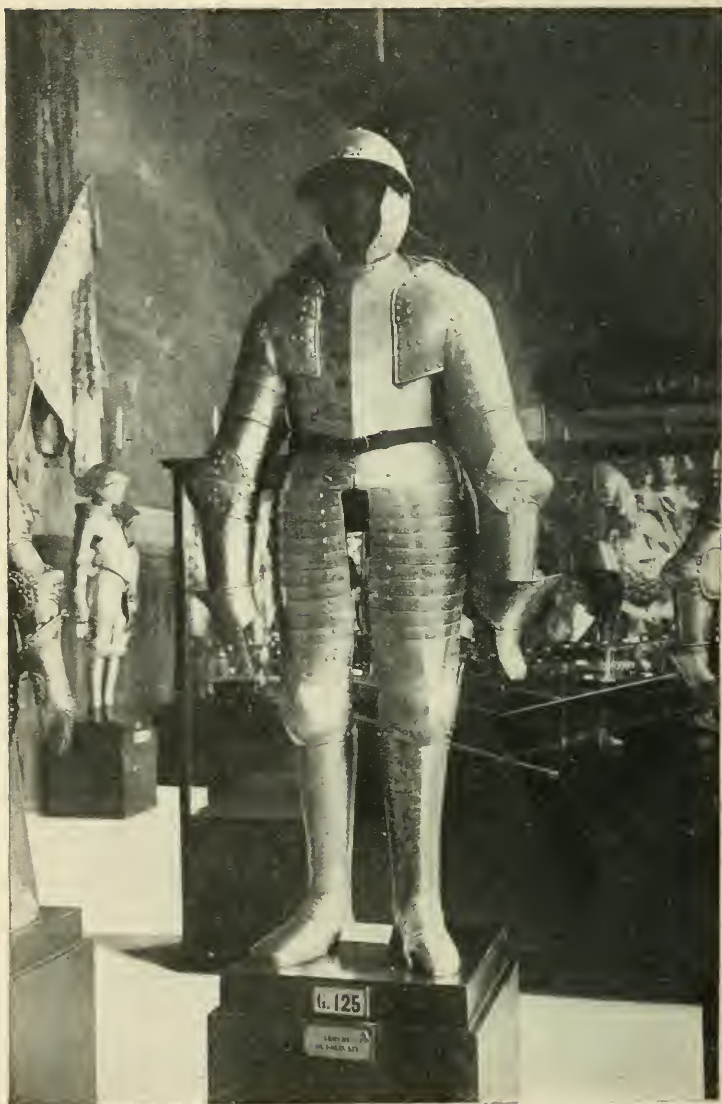
4e Année. N° 16 Le n° : 10 centimes 16 Mars 1901



188. — LE GÉNÉRAL H. LANGLOIS

Commandant du 20e corps d'armée

Cliché de Liébert. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



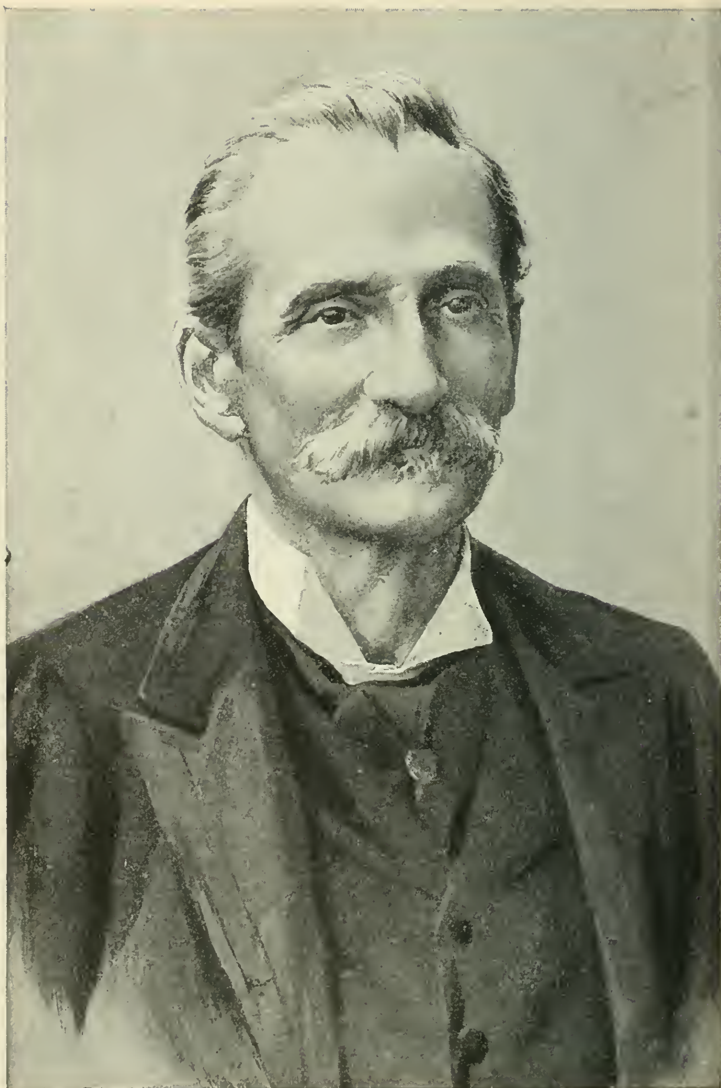
189. — ARMURE DE LOUIS XIV

Obtenu avec jumelle Mackenstein. Gr. de Rousset.



190. — LE GÉNÉRAL FABRE

Cl. de Pierre Petit. Gr. de Mulot, Krieger et Cie.



191. — M. ZANARDELLI
Président du conseil des ministres d'Italie



192. — UN THÉ CHEZ LE PRÉFET DE PAO-TING-FOU



193. — LE NOUVEL UNIFORME DE L'INFANTERIE ALLEMANDE

194. — LE PRINCE RADOLIN A L'ÉLYSÉE

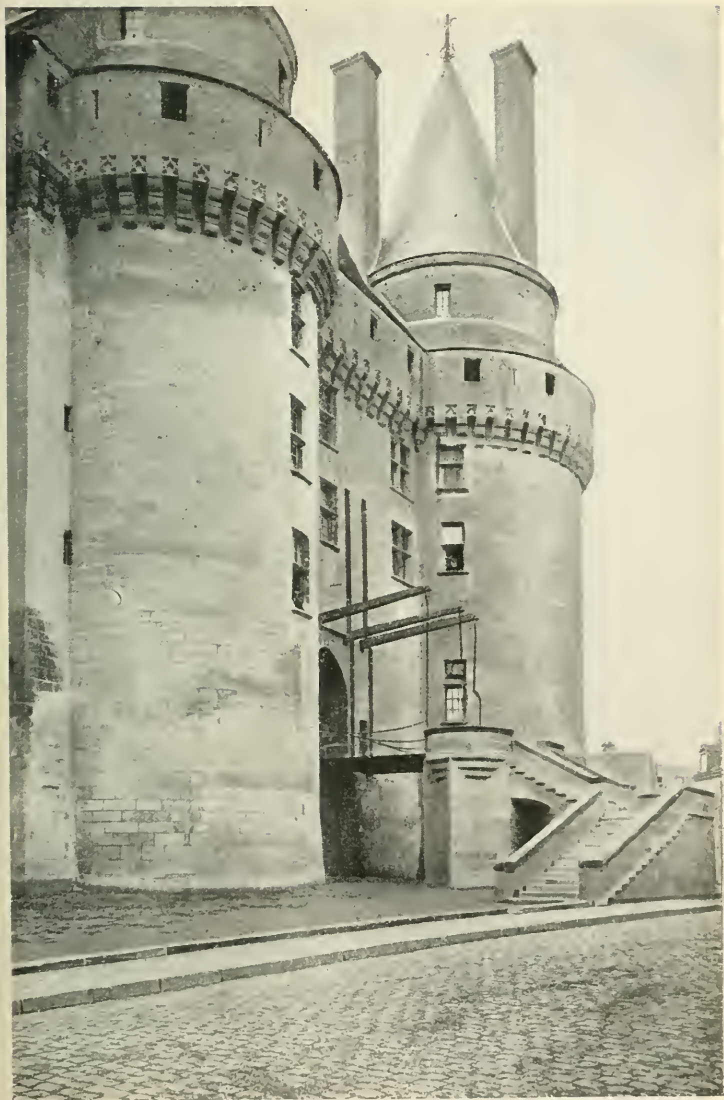
195. — S. E. LE PRINCE RADOLIN
Ambassadeur d'Allemagne en France

Cl. de Gribayédoff. Gr. de Bourdon et Keilhauer.



Cl. de Moreau, frères

196. — LE CHATEAU DE LANGEAIS
(Indre-et-Loire)



197. — LE CHATEAU DE LANGEAIS

Cl. de Moreau frères. Gr. de Ruckert.



198. — M. DUSSAUD, INVENTEUR DU MICROPHONOGRAPHE



199. — M[lle] PARENTANI
de l'Opéra-Comique

Cl. de Pierre Petit. Gr. de Mulot, Krièger et Cie.



200. — M. FUGÈRE
(de l'Opéra-Comique)
dans *la Fille de Tabarin*

Cl. de Nadar. Gr. de Bourdon et Keilhauër.

NOS GRAVURES

188. — **Le général H. Langlois.** — Le général de division Hippolyte Langlois, qui remplace le général de Monard dans le commandement du 20e corps d'armée à Nancy, est né à Besançon le 3 août 1839. C'est un artilleur sorti dans les premiers rangs de l'École polytechnique et de l'École d'application de Metz. Lieutenant le 1er octobre 1860, capitaine le 21 décembre 1866, chef d'escadron le 5 janvier 1878, lieutenant-colonel le 18 août 1885, colonel le 21 octobre 1888, général de brigade le 9 octobre 1894, général de division le 8 novembre 1898, commandeur de la Légion d'honneur le 30 décembre 1900, il compte quarante-sept années de service et deux campagnes. Il a commandé le 4e régiment de son arme à Besançon, l'artillerie du 13e corps à Clermont-Ferrand, la 17e brigade d'infanterie à Auxerre. Pendant la guerre, il était capitaine à l'armée du Rhin, avec laquelle il a assisté à toutes les grandes batailles livrées sous Metz, la grande forteresse lorraine. Il est le frère cadet du général Langlois qui commanda l'École de Fontainebleau, et le cousin du général Langlois qui commanda le 3e corps.

Le général Hippolyte Langlois, toujours en vue comme officier d'artillerie, est considéré dans les milieux militaires comme un de nos premiers hommes de guerre. Il s'est signalé par sa hardiesse de manœuvres avec des batteries lourdes, puis, échappant à sa spécialité par les essais que le général Dragomirof a tentés en Russie pour habituer l'infanterie à s'avancer sous le tir courbe des pièces, il a été le promoteur des tirs réels simultanés pour les troupes de toutes armes. Pendant trois ans, il a été à la tête de l'École supérieure de guerre, où il a remplacé, le 20 septembre 1898, le général Renouard, et où le général Bonnal vient de le remplacer. Il avait antérieurement professé le cours de tactique d'artillerie dans cette même école, du mois de septembre 1885 au mois de mai 1891. Il a développé les études de notre premier établissement d'instruction militaire avec une compétence remarquable et indiscutée.

189. — **Armure de Louis XIV**, offerte au roi, après la conquête des Flandres, par la République de Venise. On lit

gravé sur une lame de la braconnière : *Franciscus Garbagnaus Brixiæ fecit 1668*. L'armure a la forme disgracieuse qu'imposaient la taille courte et les grands hauts-de-chausse du temps; mais c'est une merveille d'exécution, comme forge, et gravure à la pointe. Le sujet principal, au milieu du plastron, est la prise de Lille. Autour, une douzaine de vues de places des Flandres. Des scènes de combats, de chasses... Tous les clous ont la tête en forme de fleurs de lis. — Provient du Musée des souverains.

190. — **Le général Fabre,** qui vient de mourir à Amélie-les-Bains, était depuis quatre ans dans le cadre de réserve. Mais, en toutes occasions, après avoir quitté l'activité, il s'appliquait à développer dans les cœurs français l'amour de la patrie et de l'armée; c'est ainsi qu'il avait pris une part active à la formation des sociétés régimentaires; plus récemment, il avait tenu à présider le comité constitué par le journal *la Liberté* pour glorifier la mémoire du colonel de Villebois-Mareuil, tombé au champ d'honneur en combattant pour la cause de l'indépendance des Républiques sud-africaines.

Né le 24 août 1832, le général Fabre était entré dans le corps de l'état-major dès sa sortie de Saint-Cyr. Capitaine en 1855, il fit campagne en Algérie où sa conduite lui valut la croix en 1858; il ne devait pas attendre longtemps la rosette : l'année suivante, grièvement blessé à Palestro, en portant les ordres du maréchal Canrobert, il était fait officier de la Légion d'honneur à vingt-sept ans. Promu chef d'escadron en 1864, il était lieutenant-colonel au début de la guerre de 1870 pendant laquelle il servait comme aide de camp du général commandant la première division d'infanterie de la garde. Sa vaillante conduite aux combats qui furent livrés autour de Metz devait lui assurer un avancement rapide.

Colonel en 1875, général de brigade quatre ans plus tard, divisionnaire en 1888, le général Fabre termina sa carrière active en qualité de commandant du 17e corps. Cinquante ans de services, sept campagnes, trois blessures et une citation à l'ordre du jour lui avaient valu la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur.

191. — **M. Zanardelli,** président du conseil des ministres d'Italie.

192. — **En Chine. — Un thé chez le préfet de Pao-Ting-Fou.**

193. — **Le nouvel uniforme de l'infanterie allemande.**

194, 195. — **Le prince Radolin**, ambassadeur d'Allemagne à Paris, vient de présenter ses lettres de créance à M. le président de la République. (Voir le portrait et la biographie du prince Radolin dans *l'Instantané* du 22 décembre 1900.)

Cette cérémonie de la remise des lettres de créance est toujours d'une banalité officielle. On peut dire qu'en exagérant cette banalité, la remise de ses lettres par le prince Radolin est vraiment sortie de l'ordinaire et atteint au chef d'œuvre du genre. Il est fâcheux, pour l'effet comique de cette manifestation diplomatique, que M. le président de la République se soit si exactement servi des termes de M. l'ambassadeur qu'il avait l'air de réciter le discours même de l'envoyé de l'empereur allemand. Le rire en est un peu gêné. Qu'on en juge.

Le prince Radolin s'est exprimé ainsi :

Monsieur le président,

Sa Majesté l'empereur allemand, mon Auguste Maître, a daigné me nommer son ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire auprès de la République française, et j'ai l'honneur de vous remettre, monsieur le président, la lettre qui m'accrédite en cette qualité.

Mon souverain, en me confiant cette haute mission, m'a chargé de maintenir et de resserrer les bonnes relations qui existent si heureusement entre les deux pays.

Veuillez croire, monsieur le président, que tous mes efforts seront dirigés vers ce but et que j'éprouverai toujours une vive satisfaction à m'acquitter d'une tâche si conforme à mes sentiments personnels, en me faisant l'interprète fidèle et sincère des bonnes intentions de mon auguste souverain.

Le président de la République a répondu :

Monsieur l'ambassadeur,

Je reçois avec plaisir de vos mains la lettre par laquelle Sa Majesté l'empereur allemand vous accrédite en qualité d'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire auprès de la République française.

Si vous êtes heureux de constater les bonnes relations qui existent entre nos deux pays et que votre mission, conforme à vos sentiments personnels, a pour objet de maintenir et de resserrer, je tiens, de mon

côté, à vous donner l'assurance que nos intentions répondent à celles de l'empereur dont vous serez le fidèle et sincère interprète.

Soyez, monsieur l'ambassadeur, le bienvenu parmi nous.

196, 197. — **Le château de Langeais** (Indre-et-Loire), sur la rive droite de la Loire, est un des types les plus purs et les mieux conservés de l'architecture militaire du moyen âge. Il se compose de deux parties distinctes : le *vieux donjon* dont les ruines occupent le sommet de la colline et qui a été construit en 990 par le célèbre Foulque Nera (Faucon noir), comte d'Anjou, et le *nouveau château* qui est situé un peu plus bas et dont on peut attribuer l'édification, vers 1460, à Jean Bourré, ministre de Louis XI. Ces deux châteaux étaient réunis par des murailles de défense qui complétaient le quadrilatère et en faisaient une forteresse de premier ordre.

Parmi les événements historiques importants qui s'y passèrent, il faut citer la rédaction des coutumes de Touraine par ordre de Charles VII, et surtout le mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, le 16 décembre 1491 ; ce mariage réunit le duché de Bretagne à la France.

Le château a compté parmi ses possesseurs : en 1199, Robert de Vitré ; en 1270, Pierre de Brosse, barbier et ministre de Philippe le Hardi, fils de saint Louis ; en 1466, François d'Orléans, fils du célèbre bâtard ; ensuite les familles du Bellay, d'Effiat barons de Cinq-Mars ; enfin le duc de Luynes, auquel il appartenait au moment de la Révolution. — Il a été respecté par celle-ci et est absolument intact à l'intérieur.

198. — **M. Dussaud,** inventeur du microphonographe pour les sourds et du cinématographe pour aveugles, où le sens du toucher remplace le sens de la vue.

199. — **Théâtre. — Mlle Parentani,** de l'Opéra-Comique.

200. — **Théâtre. — M. Fugère**, de l'Opéra-Comique, dans *la Fille de Tabarin*, comédie lyrique de MM. V. Sardou et Paul Ferrier, musique de M. Gabriel Pierné.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie. — 2043.

RÉMINISCENCE

Six heures; le jour tombait, un jour ensoleillé de fin de mars, dans le salon de Mme Yvernin où ne restaient plus que des intimes. Les sièges distancés, les petites tables à thé où se chiffonnaient les fines toiles ouvrées du service, témoignaient d'une réception nombreuse et animée, ainsi que la physionomie lassée de la maîtresse du logis et l'alanguissement des fleurs dans ces coupes, ces cornets aux formes bizarres, aux transparences feuillagées, glauques ou piquées d'aventurine qu'elle affectionnait.

On résumait les menus faits de la conversation qui égayeraient, attristeraient, scandaliseraient même pendant quelque temps une toute petite société dont les courants, les divisions s'agitaient ici, dans cette jolie pièce très diversifiée de couleur et de style, ornée de quelques meubles anciens, de quelques beaux tableaux, mais qui tenait son plus grand charme d'une large baie lumineuse sur l'avenue du Bois où commençaient à bourgeonner les marronniers et à chanter les merles, parmi ce roulement ininterrompu des voitures, la basse du grand orchestre parisien; l'heure sur la vitre aux nombreux petits carreaux se glissait indécise, presque crépusculaire, amenant des silences, une certaine lan-

gueur dans la causerie, quand le bouton électrique soudain pressé illumina, d'astres minuscules, le salon dont les rideaux furent instantanément fermés. Une montée se refit dans les voix, les attitudes, comme lorsque le jour point sur une volière, et la jolie Mme Thouvel s'écria :

— C'est dommage! Nous allions nous faire des confidences, mais voilà trop de lumière indiscrète.

Puis surgirent deux ou trois nouvelles entrées parmi lesquelles apparut le visage, un peu sévère sous ses cheveux gris, du commandant Lerisse. Il avait rencontré Mme Yvernin en voyage l'automne dernier et venait lui présenter ses hommages avec une certaine grâce martiale et pourtant très intimidée par la présence des femmes.

De courtes présentations : « Baronne...; ma chère...; Mathilde...; Mme Thouvel, le commandant Lerisse; » puis, Mme Yvernin refaisant son voyage de Hollande verbalement avec le nouveau venu, ce furent des apartés, des conversations de petits coins où la seule Marie Thouvel resta silencieuse et pourtant très intéressée. Elle regardait le commandant et soudain deux années de sa vie de jeune fille, deux belles années roses lui envahissaient la mémoire, comme une aurore, comme le pressentiment radieux de sa jeunesse.

Elle et lui — elle le trouvait bien changé vraiment et tremblait de lui produire le même effet — elle et lui s'étaient rencontrés autrefois, s'étaient plu; on avait même parlé de mariage : simple penchant de deux natures qui peut-être se seraient convenues. Elle était fille d'un général commandant de place, lui alors jeune lieutenant, aimable et fortuné; ils dansaient ensemble, toujours des mêmes dîners, des mêmes bals, et d'âges très assortis; menaient un flirt léger tout plaisant, trop vite fini pour la moindre déception, le moindre trouble sérieux. Un changement de garnison pour le père de

Marie, un congé du jeune lieutenant, et on le mariait chez lui, dans le Béarn; elle épousait, peu après, le fils d'un directeur de compagnie financière, et, sans s'oublier tout à fait l'un l'autre, ils ne se laissaient qu'un joli souvenir d'échanges sympathiques et ce petit regret, évoqué parfois les jours de chagrin, de désillusion tendre, pour ce qui aurait pu être et n'avait pas été.

Non, dehors, en course, jamais elle n'aurait pu reconnaître Frédéric Lerisse dans cet homme déjà grisonnant, aux traits durcis, dont le regard seul, un regard volontiers jailli de côté, rappelait le jeune lieutenant si gai, si bon valseur, qui lui demandait un jour en grâce le ruban bleu de son ombrelle, au cotillon. Et voici qu'embarrassée de la voir isolée, silencieuse, Mme Yvernin la nomme du nom de son mari, très ignoré du commandant, et veut l'associer à leur entretien, maintenant banal, sur les événements du jour, la politique. Le commandant non plus n'aurait su reconnaître dans la femme de trente-deux ans, encore belle, assise en face de lui, la jeune fille, une des premières esquisses sur l'album d'images idéales feuilleté par lui depuis vingt ans.

Mais comme, d'une voix qu'elle ne pouvait affermir encore, Mme Thouvel répondait en tremblant un peu : « Oh! moi, vous savez, la politique... » tout à coup, par la magie de cette voix claire, mais à l'octave vibrant et profond, la jolie Mlle Marie Valentin apparaissait au commandant vraiment peu touchée par la vie et très ressemblante à elle-même; puis, comme, tout émue sans bien démêler pourquoi, Mme Thouvel prenait congé de son amie, il se présentait avec un sourire de reconnaissance vite échangé, avec un redressement de taille et de visage comme par une coquetterie de sembler moins vieux à son ancienne conquête, et sollicitait d'être reçu chez elle.

Il arrivait la semaine suivante dans le bel hôtel de la riche Mme Thouvel, avenue Henri-Martin, et traversait un jardinet encore frileux et dénué où fleurissaient les premières tulipes et les iris pâles du printemps, et, venu de bonne heure, ne rencontrait encore personne.

Sans chapeau ni manteau, en une toilette d'intérieur molle et simple, la Marie de ses vingt ans lui sembla mieux reconnaissable encore : ce joli front dont la coiffure avait changé ne montrait pas de rides; ces yeux attendris de quelques larmes — la vie ouvre ces sources profondes — variaient mieux leurs expressions; la taille s'était ennoblie, non épaissie, et toute la personne affirmait cette tranquillité conquise sur beaucoup d'épreuves dont les femmes d'esprit, les habiles, parent leur jeunesse finissante.

La conversation s'engagea, rapide, intuitive, reconstituant en peu de mots des faits menus, mais inoubliables parce qu'ils s'étaient marqués chez les deux interlocuteurs en des mémoires encore neuves si favorables aux empreintes. Ce fut un duo où les motifs s'enchaînaient sans la pause d'une mesure. Alternant leurs souvenirs, leurs trouvailles dans cette lointaine excursion vers le passé, ils revirent ensemble la petite ville aux vieilles portes, le Cours entre les remparts et la rivière, les gros platanes écorcés et blanchâtres, et les allées et venues du dimanche où l'on se croisait tant de fois aux sons de la musique militaire jouant l'ouverture de la *Gazza ladra* ou les motifs de *Faust*, depuis l'heure encore rayonnante du soleil couchant jusqu'à ces crépuscules provinciaux, si longuement prolongés sans gaz.

Puis ce furent les promenades hors la ville où lui à cheval, elle à pied avec son Anglaise, avaient pris l'habitude de se rencontrer le matin, de se saluer, de s'entendre pour les réunions du soir; et le château, le vieux château sur la route de Vannes où les parties, les

pique-niques, rompaient la monotonie des garnisons.

D'étapes en étapes doucement remémorées, ils atteignirent le moment de la séparation inattendue; de cet écart de leurs vies tout près de se joindre :

— Mes parents avaient demandé mon changement : isolé à Orthez, n'y connaissant personne, je rencontrai la famille Devinque, de notre pays...

C'était donc là le nom de sa femme; mais il ne parle d'elle, seulement de ses deux fils, collégiens de quatorze et seize ans. Elle, n'ayant pas d'enfants, songeait tout à coup que ceux-ci auraient pu être les siens; un silence suivit où tint en une minute le rêve d'une vie de famille bien manquée pour Mme Thouvel, avec son mari tout occupé de banque et de chiffres, de rendez-vous d'affaires, et dont l'existence très séparée de la sienne la laissait toute seule et indépendante. A peine ensemble une apparition à l'Opéra, aux théâtres à la mode, aux soirées de leur monde... Deux enfants à soigner, à élever; deux amis plus tard, deux protecteurs!

Et, tandis qu'elle réfléchit, loin, très loin du présent, il raconte ses pérégrinations actuelles, tout heureux de cette camaraderie retrouvée avec la jeune fille d'autrefois, la charmante femme de maintenant : ses changements d'Alger à Strasbourg, de Lille à Marseille. Jamais il n'était retourné à X***, non, jamais; et, disant cela, il formulait comme une appréhension des souvenirs, de la déception qu'il y eût retrouvés.

Elle, toujours plus grave, le suivait en pensée et d'un intelligent regard; ainsi elle se serait installée tour à tour avec lui aux pays de frimas ou de soleil torride; comme du temps de son pauvre père, mort maintenant, elle aurait repris les voyages qui lui plaisaient jadis, ces joies d'habitations nouvelles dans l'enfance et la jeunesse dont on ne sait seulement où regardent vos fenêtres, tant la vie que l'on dépense emplit les chambres et le jardin, et jusqu'à l'horizon, d'une exu-

bérance particulière et n'ayant rien à voir avec le temps qu'il fait, ni l'heure qu'il est.

Elle, depuis si longtemps incrustée dans Paris comme une perle à sa coquille, aurait recommencé ses ambulations de fille ou femme d'officier supérieur; elle en ressentait de souvenir l'agitation nomade, trouvant très monotone, à côté, cette succession de concerts et théâtres, réceptions et visites où s'engrenaient ses jours depuis plus de quinze ans.

Après le départ du commandant Lerisse, ce fut un vrai bouleversement d'esprit; elle décommanda deux dîners de la semaine, s'excusa auprès d'une amie qui l'invitait le soir même dans sa loge, fit remettre en place sa toilette déjà répandue dans sa chambre en parures étalées, écrins ouverts, fleurs arrivées de chez la fleuriste, et dans une de ces crises morales où le présent n'existe pas, semble un passage, une transition entre le souvenir et le rêve, s'arrangea une soirée de solitude, fréquente dans sa vie de femme sans enfants, où son ancienne passionnette, pourtant sans regrets ni tristesses, devint presque un amour contrarié par la vie, mais que la vie favoriserait peut-être. Cette honnête femme irréprochable fut troublée jusqu'au fond de son âme intérieure et secrète, jusqu'au fond des pensées non avouées et que le scrupule et le repentir qualifieraient plus tard de coupables. Elle se rappelait très bien maintenant comment elle avait aimé Frédéric Lerisse, comment son premier sentiment amoureux avec ses enthousiasmes, ses désirs de sacrifices, lui avait été inspiré, pour le jeune homme jusque-là indifférent, par la lecture d'un roman héroïque médiocre, mais où se trouvait dans une forêt murmurante d'oiseaux et de feuillages la promenade de deux amoureux, jeunes, beaux, exaltés.

Alors lui était venue l'idée, à cette enfant, qu'une

semblable promenade serait délicieuse avec tel de ses amis, Frédéric Lerisse, par exemple. Elle en faisait tout à coup son idéal, occupait de lui sa jeune imagination, lui donnait sa prière du réveil et son rêve de la nuit, écrivait son nom, ses initiales croisées aux siennes entre des feuilles de papier à lettres exprès parfumées, mais tout cela secret et d'autant plus savoureux, sans un mot à l'élu, même un sourire de préférence.

Cette crise de révélation amoureuse durait toute la lecture du roman, pendant laquelle le héros imaginé du livre prenait les traits du jeune lieutenant Lerisse, jusqu'à ce que la dernière page achevée fît rentrer dans la vie ses traits et sa personne très dignes d'un mari futur.

Ah! la jeunesse absorbe tout, transforme tout, terrain neuf, creuset miraculeux, eaux trop profondes même pour les chercheurs de perles. Et tant d'énigmes restent en elle inexpliquées, que le temps seulement plus tard déroule et déchiffre, après que le sphynx s'est entouré de dépouilles d'âmes et d'ossements blanchis!

Le commandant étant veuf, — Marie Thouvel l'avait appris, — nul prétexte pour la jeune femme de se présenter chez lui; elle devait attendre patiemment qu'il se souvînt d'elle et vînt à son jour de visite, à moins de le revoir chez Mme Yvernin, de retrouver l'occasion d'une de ces causeries si troublantes par leur innocence même. Deux fois, trois fois, elle tenta cette rencontre qui lui eût fait battre le cœur comme autrefois sur le Cours de la petite ville, ou sur la route du Château après Vannes. Elle ne revit jamais le commandant Lerisse. A une question jetée sur ce ton indifférent qui, dans le monde, gèle à la surface de bouillonnants regrets ou de lacs amoureux endiamantés de lune, elle s'entendit répondre :

— Lerisse, mais il est parti... Mission, Asie centrale.

Elle comprit que ce bref éclair de sensations dans sa vie plate et morne se refermait pour toujours, faisant l'ombre opaque autour d'elle, et ne put savoir de personne ce qui s'était passé dans l'esprit de son ancien ami. Il est probable que cette fidélité du souvenir pour un amour manqué ne peut exister que chez la femme où les pensées mûrissent en différentes phases d'existence comme en des saisons successives. Chez l'homme, au contraire, tant d'images alternent et se superposent, souvent l'une effaçant l'autre, que celles au dernier plan, au plus lointain, doivent prendre l'aspect fluide de ces premières nuées qui annoncent le jour, dorées, légères et disparues bientôt dans le grand éclat du soleil levant.

Madame ALPHONSE DAUDET.

SIMPLE RÉCIT

Et comme son ami la trouvait plus triste encore qu'à l'ordinaire, plus navrée dans les splendeurs de son joli boudoir mauve, alanguie dans sa chaise longue, sur la tête la coiffure poudrée de son rôle de ce soir qui affinait ses traits délicats de tout l'esprit d'une créature de luxe au dix-huitième siècle, elle lui débita sur ce ton monotone qu'elle prenait parfois au théâtre pour déblayer, résumer, esquiver les passages de transition :

« Je suis née dans un grand faubourg en pente — j'en vois encore les cascades jaillissantes sur les pavés les jours d'orage — qui montait jusqu'au boulevard extérieur où restaient les anciennes barrières de Paris, et plus haut jusqu'aux pentes gazonnées, aux espaces déserts des fortifications; cela, c'était pour moi un lieu de mystère et de crime, tant on racontait de batailles, d'assassinats commis hors de la ligne de réverbères des vieux boulevards. J'ai grandi dans le faubourg où l'on travaillait à chaque porte, à chaque fenêtre, où il y avait des établis jusqu'à des cinquièmes étages, où les femmes étaient battues les samedis de paye, où les enfants piaillaient à toutes heures, de faim, de froid, de misère, d'absence des parents partis à l'atelier, au cabaret, quelquefois partis pour tout de bon, et sans jamais revenir.

Les femmes dans ce grand faubourg aux fatigantes remontées portaient des enfants, des paquets de linge au lavoir et d'informes ballots vers des Monts-de-Piété miséreux! Ah! toute petite, je gravis la rue en pente, accrochée à cette jupe de ma mère qui était mon guide, mon refuge, où je me retenais des deux mains à chaque mouvement qu'elle faisait; cette jupe, je la tiens et je m'y enfouis chez des fournisseurs à crédit; j'ai dans les oreilles leurs réclamations insultantes et la plaintive voix de ma mère répondant *samedi prochain*, toujours *samedi prochain;* je la tiens, cette jupe, à la porte de l'église où nous regardons entrer et sortir les beaux mariages, les grands enterrements, où je quête un sou malgré la tape qui me punit chaque fois. Et il me semble que toute mon enfance elle est la même, cette pauvre jupe de maman, couleur de poussière et de boue, car elle s'amincit sous mes doigts, des trous s'y forment à côté des reprises; c'est une loque dont la charpie me reste aux mains.

Enfin, plus tard, je marchai seule et la rue, cette rue bruyante et large, fut mon domaine. Je suivais la retraite vers le soir, aux sorties d'école, aux heures de gaminerie; je règle mon pas sur ceux des soldats, avec tous les enfants de mon âge, aux mesures du clairon qui sonne aigrement et gaiement. C'étaient, ces sorties des casernes, comme les processions de l'église, qui sont un peu plus qu'une promenade, un peu moins qu'une prière. Il nous en venait au cœur comme une petite fièvre d'un civisme inconscient, de même que je ressentais une sorte de ferveur pieuse aux processions de la Fête-Dieu, aux petites chapelles de coin de rue; même un soir, pour la petite chapelle, maman m'a donné une vieille serviette, un bénitier sans eau bénite, une pauvre croix de sa communion, avec deux brins de lilas tombés d'une charrette; voici la petite chapelle installée; et tout de même, c'était blanc, c'était fleuri,

c'était joli, et moi-même je ne devais pas être trop laide, puisque volontiers on me mettait une aumône dans la main.

Mais j'entends un grand bruit de voix dans le faubourg où je cours, je joue et je chante, qui est plus mon chez-moi que le pauvre logis délabré, oh! si triste avec son mur en soupente qui cache tout un coin du ciel, son carreau taché de graisse, quoiqu'on n'y mange guère, et ses pauvres meubles branlants. J'entends donc des voix, des portes qui se ferment, des fenêtres qui claquent. On met notre unique paillasse aux barreaux de la persienne, car on attend les balles; ce sont des jours de bataille et d'émeute; j'ai vu dresser des barricades, j'ai enjambé les pavés aux cris des hommes furieux. J'ai vu tomber des blessés tournoyant sur eux-mêmes comme les taureaux frappés à la tête. J'ai vu porter des morts sur des brancards, et l'obus sifflait au-dessus d'eux en oiseau de tempête.

Puis, par des nuits entières, par des petits matins blancs aux vitres sans rideaux, j'ai entendu chanter et vociférer des masques, rouler des fiacres au grand trot sur la pente. Quel événement pour les enfants du faubourg, cette descente de la Courtille! Il y eut peut-être un peu de cela dans ma vocation théâtrale, des masques, Chicards, Pierrettes, Arlequins, rencontrés à l'heure où j'allais chercher le lait sous la porte cochère à cette vieille de la campagne qui me vendait aussi du mouron pour mon moineau, un pauvre petit tombé du nid au milieu de la cour et que j'avais remonté dans mon tablier de classe.

Car j'allais en classe chez les sœurs, mais avant, j'ai vu le mariage de mes parents; oui, avec quatre enfants que nous étions, moi la dernière, ils allaient un jour à la mairie — maman eut enfin une jupe neuve — et ils se marièrent. Ah! le triste jour : les ricanements des employés, les plaisanteries des témoins, la mine hon-

teuse de mon grand frère déjà apprenti menuisier ! Donc j'allais à l'école des sœurs; deux ans de relâche dans ma vie de misère, deux ans où je me suis sentie près de Dieu, protégée, guidée, à l'abri de ces grandes coiffes, où j'appris à lire et à coudre, oh! pas grand'chose avec, et puis à dire des prières que je n'ai jamais oubliées même pendant les années et les années où elles ne me venaient plus aux lèvres, parce que prier, c'est encore un privilège des heureux et qu'il y a des périodes de douleur muette ou révoltée pendant lesquelles les prières ne semblent plus avoir de sens ni de signification. Alors le ciel paraît inaccessible et vide.

J'ai fait ma première communion habillée par la charité et bien humble de cœur comme je l'étais de vêtements, au dernier rang des indigentes; ah! comme, allant vers l'autel, je me penchais en avant pour cacher mes vieilles bottines noires au lieu de ces jolis souliers blancs qui faisaient mon envie!

C'est au couvent aussi que j'ai eu mon avant-goût du théâtre, à cette distribution des prix où je récitai si bien mes vers d'*Athalie :* les banquettes rouges, les rideaux rouges rattachés avec des glands d'or; ma belle robe blanche, cadeau d'une voisine dont la fille était morte; et puis cette petite couronne de roses à raides feuillages, et toutes ces têtes devant moi qui ne m'intimidaient pas du tout, dont je ne voyais en masse que les yeux braqués, des centaines d'yeux, comme si le public c'était un de ces insectes difformes couverts d'yeux! Et les applaudissements, les compliments, l'ébahissement des petites compagnes qui ricanaient.

La sortie ressemblait bien aussi à une sortie de théâtre; mon pauvre papa m'attendait à la porte vêtu de son vieux bourgeron, tout fier quand même de mon succès, et je rentrais avec lui en costume de fête dans la maison si vide de meubles, si dénuée, où ma mère ago-

nisait. Ah! ce qui me remonte au cœur certains jours de rancune à la vie et de malédictions aux hommes! J'ai vu conduire ma mère à l'hôpital dans un brancard qui marchait de travers parce que ceux qui le portaient étaient ivres. Elle avait peiné jusqu'au dernier souffle, cousant six douzaines de torchons par jour pour six sous, — ouvrage des grands magasins, — puis se trouvant mal rien qu'à l'odeur de la mauvaise cuisine qu'elle nous faisait. Elle est morte sans une plainte, tuée par la misère du faubourg, par l'ivrognerie de l'homme, comme la voisine d'en face succombant à sa huitième couche, comme celle du palier, aux mauvais coups des soirs de paye; c'était sa destinée, elle le savait bien, de mourir jeune, sans que nous fussions auprès d'elle. Un frère au régiment, l'autre on ne savait où, ma sœur qui s'était mise en ménage, déjà mère, déjà battue.

Moi, j'allais en apprentissage. Ah! l'ignoble escalier de cette cartonnière, le taudis où nous travaillions à douze, l'odeur de la colle et la nausée des propos. Si j'en ai pu rire alors, j'en pleure aujourd'hui de souvenir. J'avais bien mon idée; dans les journaux des échoppes, je ramassais des fragments, des pièces de vers; comme autrefois, chez les sœurs, je déclamais des chansons, des cantiques; et je crois bien que ça m'a sauvée d'un tas de vilaines choses, le perpétuel montage de tête qui me faisait traiter de folle par mes camarades de l'atelier; ça et puis le lyrisme qu'il y a dans l'émeute, et la misère et les colères de la faim, et les batailles de la rue. Mon ami, vous n'avez jamais eu froid, froid dès le matin dans la chambre glacée qui ne vit jamais le feu, froid dehors où le vent gèle le dos à travers l'étoffe insuffisante, froid le soir dans un lit qui est un châssis de bois garni de chiffons.

Vous n'avez jamais redouté la mort des pauvres, dans l'abondance d'une grande ville, l'estomac creux devant la boutique du rôtisseur odorante et ardente et

devant le fourneau du marchand de marrons qui les tourne et retourne de ses gros doigts échaudés en montrant leur entaille qui rit comme une bouche enfantine; oui, souvent pas un sou, même pour les *frites* dans leur cornet de papier jaune! Vous n'avez jamais redouté cette mort à bout de privations et d'injustices de vie, et qui fait hausser les épaules des médecins devant les lits où agonisent des poitrinaires de vingt ans. Ils n'y peuvent rien, et ce haussement d'épaules signifie que ces malades-là étaient condamnés depuis leur naissance, que c'était fatal, que l'existence les sacrifie comme on arrache des pousses dans un plant trop serré.

Si vous aviez ressenti toutes ces angoisses, mon ami, vous comprendriez bien ce qui me reste à vous dire, et vous arrêteriez au passage mes confidences comme inutiles et trop navrantes. Et puis, à quoi bon vous faire de la peine? J'ai pensé tout haut depuis une heure parce qu'il pleut dehors, que cela tinte aux vitres les souvenirs tristes et que, si je lève un rideau, voyez, la rue n'est que boue liquide sous les pieds des chevaux et l'illumination du gaz.»

Madame ALPHONSE DAUDET.

LA

COMÉDIE DE SOCIÉTÉ

(Suite)

IV

A ce moment même, le théâtre de Mme de Pompadour, inauguré en 1747 avec tant d'éclat, touchait au terme de sa carrière.

La place de favorite une fois conquise, il fallait la garder, la défendre contre les entreprises de la jalousie, contre un ennemi plus dangereux que tous les autres : il fallait lutter contre l'inconstance de Louis XV, surtout contre l'ennui, le morne ennui qui le dévorait; recommencer en quelque sorte tous les jours sa conquête; amuser cet homme qui, selon l'abbé Galiani, faisait le plus vilain métier, celui de roi, le plus à contre-cœur possible. Elle songea à mettre en œuvre le talent qui lui avait valu de légitimes succès sur les théâtres d'Étiolles et de Chantemerle, afin d'offrir à son amant le ragoût de cette métamorphose continuelle qui la montrerait, elle, la meilleure comédienne de société de son temps, sous les aspects les plus variés. Réaliser l'idéal de l'unité dans la diversité, et, transposant le rêve de Néron, donner seule l'illusion de toutes les formes de la beauté, faire en sorte que celui qui vous aime croie aimer en vous toutes les femmes, n'est-ce pas le triomphe le plus rare, le secret des grandes do-

minatrices des cœurs? Tour à tour paysanne, reine et déesse, elle prendrait tous les noms : Colette, Célimène, Pomone, Galatée, emprunterait à chaque héroïne de beauté ses vertus, créerait ainsi des modèles charmants qui la pareraient de leur prestige. Et, toutes ces réalités aimables, toutes ces fictions poétiques, groupées comme en un bouquet, feraient d'elle cette perfection que les hommes recherchent éperdument, presque toujours en vain : la femme, la femme complète, l'idole; celle qu'on adore avec son âme, avec son corps, dans le passé, dans le présent, dans l'éternité; pour laquelle on soupire, au printemps, à l'été, à l'hiver de la vie; aussi rare que le génie et le bonheur.

Aussitôt qu'elle eut obtenu le consentement du roi, Mme de Pompadour ne perdit pas un instant : elle organisa son théâtre d'une manière savante, supérieure à tout ce qu'on avait vu jusqu'alors; elle en fit une machine de gouvernement en exploitant les innombrables ressorts de la vanité humaine. Troupe de comédie et troupe d'opéra, chefs d'emploi et doubles, débuts sévères, congés et rentrées, orchestre de premier ordre, tailleurs et habilleuses renommés, magasins de costumes, décors et accessoires, rien n'y manque; le roi paye et la dépense annuelle dépassera 230,000 livres. Une galerie du palais, attenant au cabinet des médailles, se transforme en salle de spectacle, qui prend le nom de théâtre des Petits-Cabinets. Le roi s'est réservé le privilège de désigner les spectateurs, et il a bel et bien refusé au maréchal de Noailles, au duc de Gesvres et au prince de Conti des cartes pour la première représentation. En mettant à si haut prix cette faveur, il lui attribuait tout d'abord une valeur idéale, en faisait une force nouvelle au service de la favorite; aussi l'octroi d'un bout de rôle, d'un billet, devient-il une grosse affaire pour les courtisans, donne-t-il lieu à des marchés assez plaisants. Mme du Hausset avait pris

le parti d'aller trouver le comte d'Argenson, ministre de la guerre, pour lui recommander un de ses parents; elle se retirait, après une réception assez froide, lorsque le marquis de Voyer, fils du ministre, la suit dans l'antichambre, et lui tient ce discours : « Vous désirez un commandement? Il y en a un de vacant pour un de mes protégés, mais si vous voulez faire un échange de grâces, je vous le céderai. Je voudrais être *exempt de police*, et vous êtes à portée de me procurer cette place. » Mme du Hausset ayant demandé l'explication de la plaisanterie : « Voici ce que c'est, reprit-il : on va jouer *Tartufe* dans les Cabinets; il y a un rôle d'exempt qui consiste en très peu de vers. Obtenez de Mme la marquise de me faire donner ce rôle, et le commandement est à vous.» Mme du Hausset réussit, elle eut son commandement, et M. de Voyer remercia Mme de Pompadour comme si elle l'eût fait duc.

C'est avec *Tartufe* qu'on inaugura le théâtre des Petits-Cabinets. Le 17 janvier 1747, Mmes de Pompadour, de Sassenage, de Brancas et de Pons; MM. de Nivernois, d'Ayen, de la Vallière, de Croissy jouent cette comédie devant un public composé de quatorze personnes en tout : le roi, Mmes d'Estrades, de Roure, le maréchal de Saxe, MM. de Tournehem, de Vaudières, de Champcenetz et quelques autres. On donna ensuite *le Préjugé à la mode,* de la Chaussée; *l'Esprit de contradiction,* de Dufresny; *les Trois Cousines,* de Dancourt. Cette première saison se termina par la reprise du *Préjugé à la mode* et l'*Erigone* de Mondouville. Mme de Pompadour, le duc de Nivernois montraient un réel talent; M. de Courtenvaux était un excellent danseur. Le roi subissait plus que jamais le charme, et il disait à la favorite : « Vous êtes la plus charmante femme qu'il y ait en France (1). »

(1) Edmond et Jules de Goncourt : *Madame de Pompadour.* — Adolphe Jullien : *Histoire du théâtre de Mme de Pompadour; la*

L'année suivante, après avoir débuté par une comédie de Dufresny, *le Mariage fait et rompu,* suivie d'une pastorale de Moncrif, Rebel et Francœur, la troupe joua *l'Enfant prodigue,* de Voltaire, que Mme de Pompadour avait fait agréer, bien qu'il fût assez mal en cour. Le poète s'empressa de la remercier par des vers, dont sa vanité ne lui permit point de garder le secret, et il s'ensuivit un ordre d'exil.

Ainsi donc vous réunissez
Tous les arts, tous les dons de plaire;
Pompadour, vous embellissez
La Cour, le Parnasse et Cythère.
Charme de tous les yeux, trésor d'un seul mortel,
Que votre amour soit éternel!
Que tous vos jours soient marqués par des fêtes!
Que de nouveaux succès marquent ceux de Louis!
Vivez tous deux sans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes!

En 1750, dans *Acis et Galatée,* de Lulli, Pompadour-Galatée était ainsi costumée : grande jupe de taffetas blanc, peinte en roseau, coquillages et jets d'eau, avec broderie et frisé d'argent, bordée d'un réseau argent chenillé vert; corset de taffetas rose tendre; grande draperie, drapée de gaze d'eau; bracelets et ornements du corps de la même gaze d'eau garnis de roseau argent chenillé vert; la mante de gaze vert et argent à pe-

Comédie à la cour de Louis XVI. — Émile Campardon : *Mme de Pompadour et la cour de Louis XV.* — *Recueil des comédies et ballets des Petits Appartements.* — Lucien Perey : *Le duc de Nivernois,* 2 vol. — *Mémoires de Mme du Hausset.* — Jules Cousin : *Le Comte de Clermont, sa cour et ses amis.* — *Œuvres de Laujon,* 4 vol. — *Journal, Mémoires et Correspondance inédite de Collé,* 4 vol. *Parades inédites de Collé.* — *Théâtre des Boulevards.* — *Mémoires de Mme de Genlis, de Mme d'Oberkirch, de Mme Campan.* — *Souvenirs du duc de Lévis.* — *Correspondance de Grimm, de Mme du Deffand.* — Desjardins : *Le Petit Trianon,* Versailles, 1888. — Pierre de Nolhac : *la Reine Marie-Antoinette,* Boussod et Valadon.

tites raies, bordée de bouffettes d'une autre gaze d'eau; la mante et la draperie doublées en plein de taffetas blanc; tout le vêtement orné de glands et de barrières de perles.

Le théâtre de la marquise dura six années consécutives : une tragédie, dix-huit comédies, trente et un opéras, dix ballets, soixante ouvrages, dont plusieurs furent joués cinq et six fois, témoignaient de l'activité de la fondatrice. Après l'avoir créé de toutes pièces, elle l'avait soutenu de son ardente volonté, abordant tous les genres, interprétant les œuvres de Molière, Quinault, Destouches, Gresset, Voltaire, Saint-Foix, la Chaussée, Dancourt, Dufresny, Lulli, Campra, Mondouville, Rameau, etc... Elle avait étendu de tous côtés son influence, affermi sa conquête, et, devenue de fait premier ministre, elle jouait, contre l'honneur et la grandeur de la France, le rôle de maire du palais d'une monarchie tombée en quenouille. Mais, hélas! qui donc, parmi les hommes politiques du dix-huitième siècle, a été le maître de l'heure, qui a commandé aux événements?

La comédie de société n'est pour Marie-Antoinette ni une passion véritable, ni un instrument de règne, mais une simple passionnette, celle qui, après la musique, persista le plus. Quant à son théâtre, il a en quelque sorte une double physionomie : bien avant qu'elle monte elle-même sur les planches (car je ne compte pas une tentative secrète, du vivant de Louis XV, de concert avec ses belles-sœurs et beaux-frères), la Comédie française et la Comédie italienne sont fréquemment appelées à la cour. En un seul trimestre, la seconde joue treize fois, la première vingt-cinq fois; ce qui, à raison de 650 livres par séance, représente 24,050 livres. Tout d'abord, Louis XVI manifestait beaucoup de répugnance contre les spec-

tacles, mais, en flattant son faible pour les parades et les parodies, on parvint à l'amadouer. Marie-Antoinette qui, depuis longtemps, caressait le rêve de devenir elle-même actrice, finit donc par arracher le consentement du roi. Marie-Thérèse dut se repentir d'avoir donné à sa fille deux comédiens comme maîtres de déclamation, surtout quand elle apprit sa première tentative théâtrale; « car, d'ordinaire, ces représentations se terminent par quelque intrigue d'amour ou quelque esclandre. » Sa mort, survenue quelque temps après (29 novembre 1780), émancipait Marie-Antoinette, en la débarrassant de la tutelle occulte de Mercy-Argenteau, en lui enlevant l'appui moral de la correspondance maternelle.

Commencé en juin 1779, le théâtre de Trianon s'achevait en juillet 1779, et, sans parler des meubles, tentures, frais de menuiserie, coûtait la somme de 141,200 livres, 4 sous, 8 deniers. La troupe royale avait débuté par *la Gageure imprévue,* de Sedaine, le *Roi et le Fermier,* de Sedaine et Monsigny. Acteurs : la reine, Madame Elisabeth, la comtesse Diane de Polignac, le duc et la duchesse de Guiche, le comte d'Artois, le bailli de Crussol, M. d'Adhémar, dont la voix assez belle jadis, devenue très chevrotante, excitait la gaieté; Vaudreuil, Esterhazy, Dillon, Bésenval. Les spectateurs devaient s'étonner un peu en entendant la reine de France, travestie en soubrette, débuter par ces mots : « Nous nous plaignons, nous autres domestiques... » Il est vrai que les spectateurs n'étaient pas nombreux, surtout au début; on avait résolu de ne recevoir aucun jeune homme dans la troupe ; de n'admettre comme spectateurs que le roi, Monsieur, les princesses royales; et vainement les dames du palais, les grandes charges elles-mêmes réclamèrent contre l'exclusion. Toutefois, pour animer un peu les acteurs, on fit occuper les premières loges par les lectrices, les

femmes de la reine, leurs sœurs et leurs filles, des *espèces*, aux *airs de néant*, comme on disait alors, d'où partirent sans doute les commérages des gazetiers et des pamphlétaires; en tout, une quarantaine de personnes. Plus tard, la *Troupe des Seigneurs* se lassant de jouer devant les banquettes vides, on étendit les invitations : d'où nouvelles jalousies et récriminations. Les dénigrants comparaient la troupe de Marie-Antoinette à celles du duc d'Orléans, de la Guimard, et le parallèle n'avait rien de flatteur; car, bien que Caillot, Dazincourt et Richer eussent contribué à la former, elle ne dépassa jamais, Vaudreuil excepté, le niveau d'une honnête médiocrité.

Six autres pièces : *On ne s'avise jamais de tout*, *les Fausses Infidélités, l'Anglais à Bordeaux, le Sorcier, Rose et Colas, le Devin de village,* remplissent le reste de cette saison théâtrale. Le roi, tout à fait converti, s'occupait infiniment du jeu de la reine; celle-ci croyait avoir une vocation décidée pour les emplois de bergère et de paysanne. Une grossesse, le temps des relevailles après la naissance du Dauphin, avaient interrompu les spectacles privés qui recommencèrent au printemps de 1782. *Le Sage Etourdi*, de Boissy, *la Matinée et la Veillée villageoise* ou *le Sabot perdu,* de Piis et Barré, forment la représentation du 13 avril.

La dernière tentative dramatique de la reine eut lieu le 19 avril 1785; dans *le Barbier de Séville*, elle était Rosine; le comte d'Artois, Figaro; Vaudreuil, Almaviva; le duc de Guiche, Bartholo; M. de Crussol, Basile. Jouer une telle pièce un an après *le Mariage de Figaro,* quatre jours après l'arrestation du cardinal de Rohan, au milieu de l'émotion causée par l'affaire du Collier; admettre à cette fête Beaumarchais, emprisonné jadis par Marie-Thérèse comme auteur d'un libelle contre la reine de France, enfermé naguère encore à Saint-Lazare; lui accorder une telle marque de

sympathie malgré les répugnances du roi; charger le comte d'Artois de lancer les répliques célèbres qui ont comme une odeur de révolution, et traduisent avec âpreté l'immortelle colère des petits contre les grands, c'était paraître provoquer l'opinion publique, fournir des aliments à la calomnie. A propos de cette fâcheuse témérité, on a rapporté la réflexion de la Guimard assistant avec quelques-unes de ses pareilles à une représentation des *Courtisanes* : « Je ne croyais pas qu'il fût si agréable de se voir pendre en effigie. » Mais combien rares ceux qui savent profiter d'une leçon directe, combien plus rares ceux qui utilement reconnaissent leurs travers dans un traité de morale, une comédie, un sermon, œuvres abstraites où l'amour-propre réédite sans cesse la parabole de la paille et de la poutre!

Et, toutefois, il fallait mentionner cette passionnette de Marie-Antoinette : tout d'elle, dans la grandeur tragique de la révolution, et d'un martyre qui devient une apothéose aux yeux de l'historien, prend des proportions extraordinaires; ses étourderies ont paru des crimes aux yeux des adversaires, tandis qu'elles s'estompent et s'effacent complètement dans l'âme des fidèles : pour ceux-ci elle est la Reine, comme Louis XIV est le Roi, comme Napoléon Ier est l'Empereur.

V

Dame Parade joue un rôle important dans les spectacles de société d'autrefois : c'est une manière de théâtre libre, de café-concert à domicile; ce sont les farces de la foire, de Tabarin et de Bruscambille, de l'ancien théâtre italien, transportées dans les salons, pour se reposer de la comédie sérieuse et du beau langage, pour donner pâture au Gaulois qui est en nous.

Expressions grivoises et paysannes, parodies, allusions ridicules, style poissard, fausses liaisons, jeux de mots, calembours stercoraires, gaillardises truculentes, composent son domaine : égayer et faire rire, trouver des spectateurs assez peu rigoristes pour ne point raisonner leur plaisir, persuader à ceux-ci que la décence est presque toujours le masque du vice, et qu'il faut rendre hommage à la belle nature, voilà son programme. Parfois elle touche à la comédie, comme dans *Zigzag*, *la Fille capitaine, Don Japhet d'Arménie, la Vérité dans le vin, la Tête à perruque;* et l'on ne saurait nier que la plupart des grands comiques, Aristophane, Plaute, Molière, Shakespeare lui-même, aient écrit des scènes de pure parade : on pourrait donc lui assigner de nobles origines, peut-être même plaider son innocuité relative, *pour ce que rire est le propre de l'homme,* et que ses effets sont moins dangereux que ces genres raffinés dont la délicatesse énerve l'âme, en la rendant plus prompte à la tentation. Le rire ne va qu'à l'oreille, tandis que le sentiment va droit au cœur.

La parade se glissait déjà sur le théâtre de la duchesse du Maine; mais c'est en 1730 qu'elle prend ses ébats, et commence à envahir les spectacles particuliers. A cette époque, MM. de Maurepas, de Caylus, d'Argenson, le chevalier d'Orléans, grand prieur de France, allaient souvent, sous la conduite de Sallé, aux préaux des foires Saint-Germain et Saint-Laurent. Vêtus de simples redingotes, la figure cachée par de larges chapeaux, ils s'amusaient fort aux facéties gratuites des danseurs de corde; les scènes croustilleuses, la gaieté de ces baladins, les cuirs (1) dont ils émail-

(1) Voici un exemple de cuirs, tiré du prologue de la tragédie de *Didon :*

> Za qui de commencer? Ce n'est point za Didon;
> Pas t'a vous, pas t'a moi, pas t'a lui, za qui donc?

laient leurs dialogues faisaient rire « à gueule ouverte et à ventre déboutonné » ces beaux seigneurs ; tant et si bien, que Sallé eut l'idée d'imiter ces bouffonneries, pour servir de divertissement après « *des soupers d'honnêtes femmes qui aimaient ça* ». Il composa *le Père respecté, Cassandre aux Indes, Blanc et Noir,* et bien d'autres farces qui, presque toutes, coururent le monde sous le pavillon de ses nobles amis ; car, si l'on en croit cette mauvaise langue de Collé, ces messieurs inventaient leurs parades sous *sa dictée,* mais comme il ne reprenait jamais son esprit quand il l'avait donné, tout allait au mieux ; ainsi pour *le Remède à la mode,* dont il avait fait présent au duc de la Vallière, qui finit par se persuader très sincèrement qu'il en était l'auteur. De même, *le Complaisant, le Fat puni, le Somnambule,* ces jolies comédies n'auraient pas d'autre source : Pont de Veyle et sa tante, Mme de Tencin, fournirent tout au plus le style qui, dans le dramatique, est l'habillement et non la création, non l'ordonnance du tableau ; mais le plan, la combinaison des scènes, l'invention des sujets et des caractères appartiendraient encore à Sallé. Pareil trait de mœurs littéraires n'a rien de surprenant dans un temps où tel philosophe fabrique des sermons pour certains abbés au prix de cinquante écus, où Piron ose répondre à cet évêque qui demande s'il a lu son dernier mandement : « Et vous, monseigneur? » Plus tard, sous les assemblées révolutionnaires, combien de discours manufacturés par celui-ci, prononcés par celui-là ! Et, même de nos jours, si chacun voulait reprendre son bien, que de revendications de paternité ne verrait-on pas se produire ! Lorsque Mme Caro eut publié, sans le signer, *le Péché de Madeleine*, ce pur chef-d'œuvre, plusieurs femmes du monde se l'attribuèrent ; l'une d'elles, afin d'en imposer à son entourage, se donna la peine de copier le roman en l'émaillant de force ratures. Et, pendant sept

ans, M. Caro se donna le malin plaisir d'entendre dans les salons ces vanités de contrebande, ces compliments sollicités par d'autres pour l'œuvre de sa femme. Ce serait aussi une curieuse histoire à raconter, celle des véritables héros, des inspirateurs réels de mille écrits, de mots célèbres : si l'on savait le fond des choses, combien de geais, réputés paons, perdraient aussitôt leur plumage! Que de généraux, foudres de guerre aux yeux de la foule, incapables d'initiative sans leur chef d'état-major! Que de ministres doivent un renom d'habileté à leur femme, le succès d'une négociation difficile à un premier commis!

Le secrétaire de Maurepas trouva des imitateurs, des émules, Moncrif, Collé, Favart, Laujon; par eux, la parade a son art, ses règles, ses grâces; une gaieté inépuisable, un fond agréablement ordurier; mais les ordures ne doivent jamais paraître plaquées ou rapportées. Le monde réclame ces farces, ils les écrivent, et l'offre ne dépassera jamais la demande : tantôt on alterne comédie et parade, tantôt on commence ou l'on termine un spectacle de comédie par quelque parade. Demoiselles de l'Opéra, grands seigneurs, princes du sang lui ouvrent la porte à deux battants. Gaussin, princesse tragique à la Comédie française, vient *s'encanailler* chez le comte de Clermont, où elle joue les rôles de *Cassandre* et de *Gille Nicais* dans les parades; le duc de Chartres, autre prince du sang, les adore, est lui-même un excellent Gille, et, dans *la Mère rivale,* dans *Isabelle précepteur,* il rend admirablement le personnage de Mme Cassandre. Louis XVI prend un tel plaisir aux parades de Collé, représentées chez son frère, au château de Brunoy, qu'ayant appris que l'auteur avait encore en portefeuille un volume entier de ces folies non imprimées, il dit devant M. Désentelles, intendant des Menus, qu'il désirait absolument le voir. Emporté par son zèle, ce trop parfait courtisan

va le lendemain chez Collé, et, en son absence, se croit autorisé à forcer les serrures de l'appartement du secrétaire; mais l'auteur a emporté son manuscrit à la campagne; il faut donc lui écrire, confesser l'indiscrétion, et Collé de se venger doucement par cette réponse : « Monsieur, je suis bien vieux pour croire que vous avez reçu de Sa Majesté l'ordre de forcer toutes mes serrures pour trouver un recueil de vieilles parades : je n'en obéis pas avec moins de soumission. Il y a bien, dans la préface d'une de ces pièces, quelques mauvaises plaisanteries sur MM. les gentilshommes de la chambre; comme je suis persuadé que ces messieurs ne prendront pas la peine de les lire, je n'hésite pas à vous envoyer l'ouvrage tel qu'il est. »

Que ces farces se présentent sous l'aspect le plus rabelaisien, on ne s'en étonne guère; ainsi le veut le genre : dans l'une d'elles, on voyait trois lits sur la scène pour six personnes, et, comme elle échouait misérablement, quelqu'un opina : « Il faudrait bassiner tous ces lits-là. » Lekain, dans une fête donnée en l'honneur de Mesdames Adelaïde et Victoire, jouait un rôle de Zirzabelle, femme grosse, travaillée des douleurs de l'accouchement : dès qu'il parut, un rire homérique souleva la salle, gagnant les acteurs et lui-même, au point qu'il ne put prononcer deux mots et qu'il fallut, séance tenante, remplacer la parade par un proverbe. Le dialogue est à l'unisson des situations, et, à défaut d'une analyse de ces gravelures, voici quelques titres passablement significatifs, et qui promettent tout ce que tiennent les pièces elles-mêmes : *la Confiance des C...., Léandre hongre, le Marchand de m...., l'Amant poussif, Isabelle grosse par vertu, Léandre étalon.* Point d'euphémismes, point de ces tournures délicates qui, pour la nudité des choses, sont comme les feuilles de vigne devant certaines statues, et tendent en quelque sorte un rideau entre la décence et la réalité : on

va droit au fait, les mots les plus gras circulent dans cette orgie scénique, et, remontant vers l'antique brutalité, évadée de la prison où règnent les conventions théâtrales et les convenances, grossière et lascive, semblable à ces dieux mythologiques qui bannissaient toute pudeur de leur culte, la farce se rue, victorieuse, dans la société la plus policée qui fut jamais, et, avec son cortège de trivialités, s'impose par la loi des contrastes et des appétits blasés.

VI

Parmi les théâtres princiers où la parade eut ses coudées franches, et marcha de pair avec les autres spectacles, figurent ceux du duc d'Orléans et du comte de Clermont, arrière-petit-fils du grand Condé.

Abbé de Saint-Germain-des-Prés (moitié plume et moitié rabat), soldat par la grâce d'un pape et la volonté du roi, académicien, grand maître de la franc-maçonnerie, se laissant dominer, ruiner par des filles d'Opéra, gaspillant ainsi trois cent mille livres de bénéfices ecclésiastiques, et finissant dans la dévotion après un mariage secret, Clermont réunit en sa personne une quintessence d'abus et une synthèse de vices sociaux. Battu à Crefeld, boudant l'ombre de la gloire, il se retire sous la tente en 1747, s'enterre à Berny où, narguant la règle de Saint-Benoît, il va, pendant dix ans, mener la vie la plus joyeuse et la moins édifiante. Musique, comédie figurent au premier rang des plaisirs de Berny : un orchestre organisé de la même façon que celui de la chambre du roi; des artistes attitrés, sous la direction de Michel Blavet, flûtiste célèbre et compositeur; une troupe formée par Duchemin, Rosely et Gaussin, que Collé, dans une note écrite pour lui

seul, déclare supérieure à celle de la Comédie italienne. Les auteurs étaient plus empressés d'y faire jouer leurs pièces que sur les théâtres de la capitale, parce qu'ils savaient qu'ils n'auraient besoin d'autre protection pour les faire recevoir que de leur seul mérite, et qu'ils y trouveraient des spectateurs sans partialité, des juges sans prévention.

Quant aux bouffonneries, une lettre de Collé, le Corneille de la parade, à Mlle Leduc, la quasi-altesse de Berny, donne une idée très claire du jargon qu'on y employait souvent : « ... Quoique j' sois philosophe comme z'un chien, ça n' m'a pas empêché d'avoir des attaques d'amour-propre sur ma pièce; mais si zelle a évu du succès, je l'dois t'encore plus t'aux acteurs que za la pièce, rapport za ce qu' ceux qui l'ont jouée sont des comédiens pareils aux Roscius des Grecs; et zils sont bien différents des comédiens français d'astheure, qui sont tous des Rosces modernes. Je n' parle point là des comédiennes qui, zau contraire, sont succulentes au Théâtre français, puis que les anciens n'se sont jamais servis d'femmes en plein théâtre, mais tant seulement d'hommes; c' qu'est cause, zà mon avis, q' saint Augustin a condamné les espectaques rapport za c' t'infamie. »

Pour faire face à la fureur d'amusement qui enivre le beau monde, la verve des inventeurs se distingue de mille manières : on imagine des *parties de campagne* où les femmes s'amusent à prendre l'habit et jouer le rôle de maîtresses de café, avec des domestiques vêtus de vestes et bonnets blancs qu'on appelle garçons; le tout émaillé de musique, pantomimes et proverbes. En 1754, Collé donne à Berny *la Foire du Parnasse :* il a, dans la jardin, établi une véritable foire; au fond, en face de la grande rue, un mont Parnasse, au sommet un Pégase, au bas une boutique avec un transparent sur lequel on lisait : « Magasin de chansons. Le sieur

Lejoyeux tient la manufacture des mirlitons, des flonflons, des lanturelus et de tous les vaudevilles anciens et nouveaux, faits et à faire.» Plus bas, à l'entrée d'un des préaux, un opérateur distribue ses drogues sous forme de paquets contenant des plaisanteries innocentes; vis-à-vis de l'opérateur, un docteur dans une chaire sur laquelle étaient posées les *balances merveilleuses du mérite*. On y pesait les ouvrages des auteurs anciens ou modernes, et le poids servait à déterminer leur mérite. Collé avait glissé du plomb dans la couverture d'un petit Virgile qui, de la sorte, valait plus à lui seul que le Tasse, *Télémaque, la Henriade* et *le Paradis perdu*.

On trouvait ensuite huit boutiques pareilles à celles des petites foires parisiennes, où les plus jolies femmes de chambre et des laquais appelaient le client en imitant les boniments des marchands; chacune portait un écriteau déterminé, décoré d'attributs et d'inscriptions. Ainsi, le café du Parnasse, eau glacée du Sacré Vallon, comédies à la glace, tragédies froides et toutes sortes d'autres rafraîchissements; — plus loin, le magasin d'hyperboles et de mensonges, — le magasin de fadeurs, — le magasin d'ordures, etc. Collé avait composé force chansons, vaudevilles plus ou moins grivois, bouquets, contes, stances que les initiés de la compagnie débitaient alternativement devant chaque boutique. La fête se termina par une parade affichée en ces termes au bas de la loge des danseurs de corde: « La grande troupe des danseurs, sauteurs et voltigeurs du Bas-Parnasse, qui a ennuyé les Neuf Sœurs et fait bâiller Apollon lui-même avec un succès si prodigieux, ouvrira son théâtre par la première représentation d'*Isabelle précepteur*. » Inutile d'ajouter que les préceptes d'Isabelle n'avaient pas grands rapports avec la morale.

Le duc d'Orléans, après avoir eu pendant neuf ans,

pour favorite déclarée, Mlle Marquise, ci-devant danseuse à l'Opéra, était tombé sous le charme de la marquise de Montesson. Mais cette émule de Mme de Maintenon visait plus haut qu'un titre de maîtresse. Femme de gouvernement, plus intelligente que spirituelle, plus intéressante que sympathique, sa vie entière peut passer pour un chef-d'œuvre de raison calculée et de prudence. On ne lui connut pas d'*amant couchant,* observe crûment Collé qui ne l'aimait guère. Ayant donc inspiré un *amour effréné* au duc d'Orléans, elle sut, par un mélange habile de coquetterie et de dignité, le renvoyant toujours mécontent, jamais désespéré, l'amener insensiblement à lui offrir sa main. Après bien des démarches, Louis XV donna un demi-consentement, exigeant que le mariage « restât secret autant que faire se pourrait ». Ainsi tout le monde le connaissait en fait, personne n'avait le droit de le connaître, et le marquis Caraccioli résuma l'opinion des gens du monde en disant que le duc d'Orléans, ne pouvant faire Mme de Montesson duchesse d'Orléans, s'était fait M. de Montesson.

Mme de Genlis, qui appuyait et détestait en même temps sa *tantâtre,* raconte de façon fort piquante les préliminaires du mariage : « ... Ma tante voyait que M. le duc d'Orléans était dans l'admiration de ses talents de comédienne, mais il ne pouvait avoir la même opinion de son esprit ; il s'agissait d'en acquérir une tout à coup qui effaçât celle de Mmes de Boufflers, de Beauvau et de Gramont. Mais comment faire ? Ma tante était d'une ignorance extrême... elle savait fort mal l'orthographe, et elle écrivait très mal une lettre. Cependant elle eut la pensée de devenir auteur : ne pouvant rien inventer, elle imagina de faire une comédie du roman de *Marianne* de Marivaux ; les conversations si multipliées de cet ouvrage lui donnaient une quantité de scènes toutes faites ; d'ailleurs, le

sujet lui plaisait : c'était *l'amour triomphant des préjugés de la naissance et rapprochant toutes les distances.* Mais ma tante ne se dissimula pas qu'en donnant cet ouvrage sous son nom, elle aurait à combattre des prétentions que nul intérêt ne fait abandonner... elle se tira de cette difficulté avec l'adresse la plus spirituelle qu'elle ait eue de sa vie. Elle fit la pièce en prose et en cinq actes; c'était un ouvrage au-dessous du médiocre, mais un drame qui n'avait rien de ridicule, et dans lequel se trouvaient quelques jolies phrases, et quelques entretiens agréables littéralement copiés du roman de Marivaux. Elle ne fit part de cette entreprise qu'à M. le duc d'Orléans, elle me la cacha ainsi qu'à tout le monde. Quand la pièce fut achevée, elle la lut tête à tête au prince qui, quoiqu'il n'en fût pas bien sûr, dit qu'il la trouvait charmante. « Eh « bien, reprit ma tante, je vous la donne; je jouirai « mieux de votre succès que du mien. D'ailleurs, je ne « veux point qu'on sache que je suis auteur. Lisez cette « pièce comme si elle était de vous, et, si on est con- « tent, gardez-vous de me trahir; que l'on croie à jamais « que vous en êtes l'auteur, et nous la jouerons pour « dernier spectacle... » M. le duc d'Orléans fut touché jusqu'aux larmes de cette *générosité;* il ne voulait pas en profiter, elle insista fortement, il y consentit... Il déclara donc qu'il avait fait une comédie, ce qui ne causa pas un médiocre étonnement que Mme de Montesson eut l'air de partager... On se demandait en secret comment M. le duc d'Orléans avait pu faire une comédie, et l'on pensa généralement que Collé en avait fait le plan et corrigé le langage... Le grand jour de la lecture arriva; je fus admise, non sans quelque peine; ma tante ne se souciait pas que j'y fusse... Le succès fut complet; jamais lecture de Molière n'en eut un pareil; on était en extase, on prodiguait à chaque scène les éloges les plus outrés, on n'entendait que des excla

mations. M. le duc d'Orléans en était si ému, qu'il eut continuellement les larmes aux yeux... Quand la lecture fut finie, tout le monde se leva pour l'entourer; plusieurs femmes hors d'elles-mêmes lui demandèrent la permission de l'embrasser, toutes parlaient à la fois, on ne s'entendait plus; on ne distinguait que ces mots répétés mille fois en refrain : *ravissant, sublime, parfait*. Ma tante, pâlissant, rougissant, pleurant, ne s'exprimait que par son trouble et des larmes. Tout à coup, M. le duc d'Orléans demande un moment de silence; on se tait; alors, d'une voix émue, mais très forte, il dit ces paroles : « Malgré ma promesse, je ne « puis usurper une telle gloire!... Ce bel ouvrage n'est « point de moi; l'auteur est Mme de Montesson. » — A ces mots, ma tante s'écria d'une voix languissante : « Ah! Monseigneur! » Elle n'en put dire davantage; la *modestie* la suffoquait : elle tomba presque évanouie dans un fauteuil. Toute la compagnie resta pétrifiée. Il est impossible de donner une idée de l'effet de ce coup de théâtre, et du changement subit de presque toutes les physionomies; le dépit de plusieurs femmes fut très visible, mais le mal était sans remède; on ne pouvait rétracter toutes ces louanges données avec tant d'exagération, et, pour ne pas avouer la flatterie la plus outrée, il fallait soutenir que la comédie de *Marianne* était un chef-d'œuvre. Ce triomphe acheva d'enthousiasmer M. le duc d'Orléans pour ma tante, à laquelle il crut de ce moment un esprit prodigieux. J'étais loin de penser que ma tante, qui avait trente ans, ferait sept ou huit ans après des tragédies; il est vrai qu'elle ne les aurait pas faites, toutes mauvaises qu'elles fussent, sans le secours de M. Lefèvre. »

C'est par son talent scénique qu'elle commença d'enguirlander le prince, et ce même talent contribua peut-être à assurer la durée de son règne. Ses contemporains vantent la grâce et la finesse de son jeu; Collé le

trouve plein d'art et la compare à Clairon; peut-être n'a-t-elle pas le sentiment, mais elle le joue à miracle. Et puis ses prôneurs, Monsigny et Sedaine, ont pour consigne de ne lui donner que des louanges aux répétitions où se trouve le prince, et de ne formuler les critiques qu'en particulier. Seule, Mme de Genlis apporte une note discordante : à l'entendre, dans la comédie comme en tout le reste, elle manquait de naturel, mais elle montrait beaucoup d'habitude, et l'espèce de talent routinier d'une comédienne de province parvenue par son âge aux premiers emplois. A l'Isle-Adam, chez le prince de Conti, elle tenait le rôle de Baucis dans *Philémon et Baucis :* après les deux premiers actes, elle passa dans sa chambre pour se costumer en jeune bergère. Elle avait, paraît-il, une épaule plus grosse que l'autre, et son corset de bergère accusait pleinement l'imperfection. Mme de Genlis risqua une observation, et la femme de chambre ayant soutenu que l'habit allait à merveille, elle prit un miroir et le plaça derrière sa tante de façon qu'elle pût se rendre compte. A sa grande surprise, Mme de Montesson adopta l'avis de la *camériste* et *joua ainsi, ce qui fut trouvé fort étrange.* Après la représentation, Mme de Boufflers gronda la nièce de n'avoir point averti Baucis, et celle-ci de se justifier en rapportant la scène du miroir qu'elle raconte tout au long dans ses Mémoires. Aux femmes seules et à certains diplomates, il appartient de donner à leurs perfidies le ragoût de la vraisemblance, et, en tirant parti de tout, même de la vérité, de forger avec celle-ci un stylet empoisonné contre l'objet de leurs rancunes ou de leur jalousie.

Tant que Mme de Montesson se bornait à expulser du théâtre d'Orléans la parade et la comédie grivoise, de jouer avec des amis ou de faire jouer par les comédiens de profession *le Barbier de Séville, Aline, reine de Golconde, la Servante maîtresse,* les opéras de

Grétry, etc., on ne pouvait qu'applaudir. Elle ne s'en tint pas là, et, piquée à son tour de la tarentule littéraire, elle composa successivement seize pièces, vers et prose, tragédies et comédies, que le néant de l'intrigue, la platitude du style et du dialogue n'empêchaient pas d'obtenir le succès le plus vif. Le dénouement, dit un panégyriste, arrivait au bout des cinq actes, comme les morts de vieillesse, parce qu'il faut bien que tout finisse ; alors on éprouvait pour la première fois un mouvement de joie, en songeant au bon souper qui suivait cette représentation. C'est du théâtre larmoyant et sentimental; beaucoup de berquinades, un cours de morale en action, jamais rien de choquant, rarement un trait heureux, pas un mot piquant : on serait tenté de croire que l'auteur n'a point de beaux esprits à ses gages, point de rebouteurs littéraires : elle en a, mais elle les choisit bien mal. Elle prend ses sujets un peu partout ; *l'Heureux Echange*, par exemple, est tiré du *Spectateur; la Comtesse de Bar*, des *Anecdotes secrètes de la cour de Bourgogne ; Robert Sciats* vise à consacrer une belle action de Montesquieu.

Il fallut donc que la vanité littéraire imprimât un ridicule à cette femme si bien défendue contre la moquerie; elle osa même risquer au Théâtre-Français *la Comtesse de Chazelles,* comédie en cinq actes et en vers, inspirée des *Liaisons dangereuses* et de *Clarisse Harlowe.* Elle voulait garder l'anonyme, mais, plusieurs jours avant la représentation, le public la désignait en même temps que d'autres personnes, Montesquiou, Ségur, la comtesse de Balbi, Monsieur, frère du roi. *La Comtesse de Chazelles* tomba à plat, malgré les promesses de Molé qui avait conseillé cette équipée, et Mme de Montesson n'hésita plus à se déclarer ; même elle publia ses œuvres en huit volumes à un petit nombre d'exemplaires. Elle ne prétendait pas défendre son esprit ; elle demandait seulement qu'on

rendît justice au but moral qu'elle poursuivait, et bravement en appelait du parterre au lecteur. Ce dernier, hélas! ratifia la sentence, et, à l'exception d'une petite pièce en un acte, *l'Aventurier comme il n'y en a pas,* son théâtre parut aussi ennuyeux que décent.

VII

Le théâtre du duc de Penthièvre a pour auteur principal, imprésario, acteur, metteur en scène, le chevalier de Florian, Florianet Pulcinella, comme on l'appelle, qui aurait mis volontiers dans sa conversation ce petit loup qui manquait dans ses livres, si son excellent protecteur et amphitryon n'eût imposé une sourdine à son esprit railleur. Le succès de ses premiers essais ne fit pas illusion à tout le monde. « Quand je lis *Numa*, disait Marie-Antoinette, il me semble que je mange de la soupe au lait. » Rivarol, de son côté, avait déjà pénétré le factice des romans de Florian, la monotonie de sa manière. Rencontrant le chevalier avec un manuscrit qui sortait à demi de sa poche : « Ah! monsieur, sourit-il, si l'on ne vous connaissait pas, comme on vous volerait! » C'est Florian lui-même qui, dans la préface de son charmant *Théâtre*, prend soin de définir son Arlequin, tel qu'il l'a compris, avec les différences qui le séparent de ceux de Delisle et Marivaux : un Arlequin toujours ingénu et tendre, simple sans être bête, croyant ce qu'on lui dit, faisant ce qu'on veut, se mettant de moitié dans les pièges qu'on lui tend. Cet Arlequin n'a point de raison, il n'a que de la sensibilité; il se fâche, s'apaise, s'afflige, se console dans le même instant. Lisez *les Deux Billets, le Bon Ménage, le Bon Père, les Jumeaux, la Bonne Mère, le Bon Fils;* vous y rencontrerez maint trait de

vraie comédie, comme ce cri d'Arlequin : « Et pourquoi me le dire? *Je n'en étais pas sûr!* » lorsque sa femme lui avoue qu'elle a vu Lélio, contre lequel il a conçu de la jalousie; — comme ce mot du même Arlequin à sa fille : « Je te donne tout ce que je possède; la plus sûre manière pour que je ne manque de rien, c'est que tu aies tout. » Il avait composé *le Bon Père* pour la fête du duc de Penthièvre, mais, le secret ayant été découvert, le prince, par scrupule de dévotion, s'opposait à la représentation. Florian s'avança sous le masque d'Arlequin, et parodiant le mot de Molière : « Nous espérions, dit-il, vous donner aujourd'hui la comédie du *Bon Père,* mais M. le duc de Penthièvre ne veut pas qu'on la joue. » Le prince sourit et céda. Les Arlequins de Florian sont d'excellent théâtre de société, et Mme Dieulafoy, en reprenant récemment *les Deux Billets,* précédés d'une spirituelle conférence de M. Gustave Larroumet, a eu une très ingénieuse idée dont le succès inspirera sans doute à d'autres la pensée de marcher sur ses traces.

Au château de Brienne, la salle peut contenir deux à trois cents spectateurs; forme, jeu des décorations à l'instar de ceux de Paris, parterre mis à volonté au niveau de la scène, fêtes théâtrales précédées de chasses merveilleuses, parc et jardins transformés en un grand Tivoli, avec les représentations gratuites du fameux Ralph, le Franconi de l'époque; joueurs de parades, saltimbanques, chanteurs, opérateurs, danseurs de corde pour la foule. Un feu d'artifice annonce l'ouverture de la fête nocturne, et le spectacle commence. Le parterre est abandonné aux premiers occupants, les loges pour les invités; la loge du clergé toujours pleine. Après la comédie, la scène se transforme en salle de bal, puis vient le souper. M. de Brienne et sa troupe jouent du Molière ou quelque pièce moderne, telle que *le Barbier de Séville.* Et

tandis que les maîtres dansent au rez-de-chaussée, les femmes de chambre ont leur bal en dessous, dans la grande salle de l'office; maître d'hôtel, chefs de cuisine, officiers, sommeliers, valets de chambre, fournisseurs du château, petits bourgeois, fermiers des environs y sont conviés, à l'exclusion des gens de livrée, d'écurie, et des veneurs; seul le garde général, en sa qualité de chef de service, est, avec sa famille, excepté de cet ostracisme d'antichambre. Ainsi, chez certains grands seigneurs anglais, les premiers *employés* donnent des fêtes d'où l'on élimine soigneusement les marmitons et autres manants de la domesticité : ou bien ceux-ci font le service des grands dignitaires. Brienne a son poète, son Carmontelle et son Florian, le jeune de Norvins, investi du privilège exclusif du proverbe, jeu et composition, chanson et romance, dont le salon est le théâtre. « Je bâtissais, dit-il, mes proverbes à ma fantaisie, et parfois, quand la veine était bonne, j'y faisais entrer comme acteurs les spectateurs, sans qu'ils s'en doutassent. Je m'étais assuré de deux excellents compères, MM. de Brienne et de Vandœuvre, à qui je ne faisais que communiquer le canevas, et nous brodions à volonté sur ce métier, en présence de trois autres métiers plus mécaniques, sur lesquels les trois Parques du château, Mmes de Brienne, Cuningham et de Dampierre, et souvent l'évêque de Comminges, ou le vieux chevalier de Coucy, descendant d'Enguerrand, brodaient des habits de velours, des fauteuils, et aussi des chasubles. »

Elzéar de Sabran, qui avait appris dès le berceau à réciter des vers, joue de bonne heure la comédie : il figure, en 1782, dans une représentation du *Barbier de Séville*, à Belœil, avec la jeune princesse Massalska; elle est Rosine, il est Figaro. Sa réputation précoce vient aux oreilles de Marie-Antoinette, qui orga-

nise chez la duchesse de Polignac une tragédie, une comédie, où Elzéar tient les premiers emplois, ayant pour partenaires sa sœur, Armand de Polignac, le jeune comte Strogonoff, Mlle d'Andlau et Mlle de Montault-Navailles, la future duchesse de Gontaut. Le reine pleura pendant *Iphigénie en Aulide;* le roi voulut servir lui-même les jeunes acteurs au souper qui suivit. Comme il demandait à Elzéar-Oreste s'il n'avait pas eu bien peur en entrant en scène : « Et pourquoi peur, sire? répondit-il fièrement. — Je donnerais un doigt de ma main pour que mon fils en eût dit autant, » observa la duchesse de Polignac.

La comtesse de Sabran écrivait un peu plus tard : « La reine a trouvé Elzéar sur son passage, et elle l'a embrassé sur ses deux petites joues couleur de rose. — Ce matin elle m'a dit : « Savez-vous que j'ai em- « brassé un monsieur hier? — Madame, je le sais, car il « s'en vante. » Elle s'est mise à rire, et elle m'a dit qu'elle l'avait trouvé grandi et embelli étonnamment; qu'elle l'avait montré la veille à l'archiduchesse, sa sœur, à la Comédie où je l'avais mené voir *Didon,* comme le plus grand acteur qu'il y eût dans le monde, sans faire exception de Mlle de Saint-Huberty. »

Un talent si précoce ne pouvait que s'accroître avec les années. Il semble qu'Elzéar contribue beaucoup à développer le goût de Mme de Staël pour le théâtre; en tout cas, il joue beaucoup avec elle, chez elle. Proverbes de Carmontelle, tragédies de Voltaire, œuvres d'amis, l'*Attila* du poète Verner, le *Wallenstein* de B. Constant, *l'Amant alchimiste* et *le Grand Monde* d'Elzéar, des petites pièces de Corinne, qui figurent dans ses œuvres sous le nom d'*Essais dramatiques*, la troupe de Coppet aborde tout. Pauvre Elzéar! Il éprouva pour Mme de Staël une admiration passionnée qui dura bien des années; puis il lui imputa son internement au donjon de Vincennes, et il écrivit dans un

accès d'injuste rancune : « Cette femme qui ne s'est souvenue de moi que pour me faire du mal. »

Mme de Staël, élève de Clairon, joue-t-elle bien la comédie? Les uns disent oui, les autres non. Friderike Brun se montre fort enthousiaste; Guillaume Schlegel la célèbre sur un ton moins dithyrambique, lui accordant toutefois des dons scéniques supérieurs, la persuasion, la souplesse et la présence d'esprit; une mémoire infaillible, une pratique extraordinaire dans le débit du vers, joints à l'habitude du monde. Mlle Galiffe la trouve meilleure dans les rôles comiques que dans les rôles tragiques, où elle ne savait pas assez faire litière de sa personnalité.

Madame Necker de Saussure déclare que sa cousine n'avait pas précisément un talent d'artiste, mais que son jeu était spirituel et pathétique au dernier point; elle faisait verser beaucoup de larmes, et la vérité de son expression remuait le fond du cœur. Sa troupe entière était électrisée par elle, un assemblage un peu hétérogène se mettait en harmonie sous son influence. « Comme elle déclamait d'inspiration, son jeu variait beaucoup d'une représentation à l'autre : s'éloignant à chaque instant des routines théâtrales, elle trouvait moyen d'être originale avec ce que tout le monde sait par cœur. Son émotion en jouant la tragédie était très forte. Dans *Zaïre*, elle ne saisissait jamais la croix sans la briser, mais cette émotion semblait lui donne de l'élan et non du trouble; elle avait l'esprit parfaitement présent aux divers incidents de la scène, et ne perdait point la direction d'elle-même ni des autres. Mais rien n'était plus piquant que de lui voir jouer la comédie : toute sa verve, toute sa gaieté éclataient dans son jeu; les rôles de soubrettes l'amusaient surtout. Cependant, il est des rôles qu'elle n'a jamais bien saisis : ainsi, la folie, l'incohérence des pensées n'a pu être comprise d'elle; sa tête était fon-

cièrement trop bien organisée pour la concevoir. »

Dans un séjour à la campagne, chez sa cousine Necker de Saussure, elle jouait un proverbe de Carmontelle, *le Bavard,* où une grande dame coquette et vaporeuse promet de protéger un vieux militaire à condition qu'il expliquera son affaire en quatre mots. Le *Bavard* a été averti d'avance, et cependant il se laisse entraîner par sa loquacité ordinaire, si bien qu'il excède la dame qui ne veut plus entendre parler de lui. Mme de Staël ne put se résoudre à cette dureté théâtrale, et, changeant le dénouement, sortant de son rôle, elle dit au solliciteur de se montrer plus réservé une autre fois, et qu'au reste elle se chargeait de son affaire, tant était intense chez elle le besoin de vérité dans l'expression du sentiment. Un jour, avec une verve éloquente, elle mit en scène les idéologues, comme elle disait, et les idéophobes dont le chef était Napoléon : et elle eut dix minutes superbes.

Mme de Staël, qui appelait la Suisse une magnifique horreur, regrettait le ruisseau de la rue du Bac, — qui, en dehors de Paris, voyait dans une chaise de poste le séjour le plus tolérable pour elle, et aurait fait cinq cents lieues pour causer deux heures avec un homme d'esprit, Mme de Staël poussa une pointe jusqu'à Vienne, pour revoir le prince de Ligne, qui avait l'air de faire les honneurs de cette capitale à toute l'Europe civilisée. « Prince, dit-elle en présentant Auguste de Staël, je viens chez vous mettre mon fils à l'école du génie. — Il y était déjà depuis sa naissance, » repartit gracieusement celui-ci. Ce compliment fit merveille et, de son côté, le maréchal ne tarda pas à être conquis par le génie brillant de cette femme, dont il disait que la tribune des salons semblait aussi nécessaire à son existence morale que les images le sont à sa pensée. Quand il lui rendit sa visite, elle s'excusa de l'exiguïté de l'appartement où elle le recevait. « Com-

ment donc, Madame? interrompit le prince, mais, avec vous, on est toujours sur le Parnasse.» Il partageait la passion de Corinne pour la comédie de société, mais il jouait fort mal. On ne lui laissait que les rôles effacés : le notaire du dénouement, le laquais qui apporte une lettre; encore s'embrouillait-il, et arrivait-il en scène trop tôt ou trop tard. En revanche, il n'en voulait plus sortir, et disait tout bas aux autres acteurs : « Mais, mon Dieu, est-ce que je vous gêne? » A l'arrivée de Mme de Staël, on monta plusieurs pièces, entre autres *Agar dans le désert,* qui était de sa façon, et *les Femmes savantes,* où elle remplit le rôle de Philaminte; le comte de Cobenzel joua Chrysale; sa sœur, Mme de Rombeck, Martine; François Potocki et le jeune comte Ouvarof, Vadius et Trissotin. Mme de Staël faisait aussi *Agar,* et le prince ne put retenir cette épigramme : « C'est la justification d'Abraham. »

Il y aurait une jolie étude à écrire sur les divers types de maîtresses de maison qui font jouer la comédie. Mme de Bawr, dans ses *Souvenirs,* en signale une, Mme Broutin, qui exerçait sur ses amis une sorte de despotisme; ainsi, dès qu'elle avait organisé un concert ou des proverbes, elle vous pardonnait difficilement d'être enrhumé ou de refuser un rôle. Il faut observer qu'à cette époque, il était fort rare que, pour faire passer agréablement le temps à ceux qu'elle invitait, une maîtresse de maison eût recours à des artistes qu'il aurait fallu payer; en sorte que, plus elle désirait que l'on s'amusât chez elle, et plus elle devenait exigeante avec les personnes de son intimité. « Dans ces occasions, Mme Broutin se montrait véritablement tyrannique, et même ne conservait pas tout le tact et la mesure qui distinguaient habituellement ses manières. Un jour, par exemple, on répétait dans son salon un proverbe qui devait être joué le surlendemain, et dont le

sujet était : *Dasnières aux enfers*. Cinq ou six jeunes gens, qui venaient souvent chez elle, avaient pris des rôles de petits diables; ils devaient porter des vêtements noirs parsemés de flammes rouges, et ornés par derrière d'une longue queue. M. D. de L..., devenu depuis membre de l'Institut, témoigna la plus grande répugnance à s'affubler de ce dernier attribut de l'enfer, ajoutant qu'il rendrait plutôt le rôle. Le débat qui s'ensuivit ayant interrompu longtemps la répétition, plusieurs des acteurs vinrent dire ce qui se passait à Mme Broutin, qu'une légère indisposition retenait dans sa chambre. Tremblant pour le succès de sa soirée, Mme Broutin, qu'un regard observateur instruisait de tous les petits secrets de son cercle, se tourna vers une jeune femme, à laquelle M. D. de L... faisait une cour discrète, mais assidue : « Je vous prie, madame, lui dit-elle, ordonnez à M. D. de L... de mettre cette queue, et que ce tracas finisse.» On peut imaginer l'embarras de la jeune femme.

Un autre écueil de la comédie de société, ce serait de prendre pour argent comptant les bravos mondains, bulles de savon qui se transforment en ballons dans la pensée de l'artiste, de l'auteur. Que de déceptions ces griseries d'amour-propre n'entraînent-elles pas! Oui, certes, il faudrait commencer par rabattre les trois quarts de ces éloges de convention, et croire qu'au fond de l'âme l'auditeur rabat encore les deux tiers du dernier quart. Oui, le monde, la civilisation même ont pour bases la réserve, la politesse, je ne dis pas l'hypocrisie. Ni l'un ni l'autre ne subsisteraient, si chacun se croyait tenu d'imiter l'homme aux rubans verts, et c'est Philinte qui a raison dans la querelle du sonnet. En entrant dans un salon, vous dépouillez forcément la surface de vos idées pour prendre le jargon de ceux qui vous y précèdent : sous peine de passer pour un

malotru ou un fieffé original, vous devez vous plier à mille usages ridicules en apparence, respecter les préjugés de vos hôtes, admirer des prétentions un peu vaines. La franchise radicale devient brutalité ; la raideur du langage est comme cette liberté absolue tant vantée par les philosophes du dix-huitième siècle, qu'on ne trouve pas plus dans les huttes des tribus primitives que dans la maison du bourgeois moderne ou le palais des rois. Sans doute ces petits mensonges sociaux ont déterminé de cruelles mortifications, mais a-t-on établi la liste des joies innocentes qu'ils ménagent à des milliers d'honnêtes gens qui ne demandent pas davantage ? Et, si des esprits avisés comme Mme de Montesson ont eu le vertige en respirant la fumée d'encens qui montait vers eux, si le seul fait de vivre avec ses semblables entraîne une diminution d'indépendance, en enchaînant et la parole et l'acte, ne convient-il pas de considérer avec une philosophie indulgente les rites mondains et ces piperies de gloriole, contre lesquels l'ironie solitaire peut s'exercer à loisir, mais qui, en somme, ont fait plus d'heureux que de malheureux ?

Ces réflexions s'appliquent au passé, et bientôt peut-être n'aura-t-on plus besoin de conseiller aux auteurs mondains de marier la défiance à la modestie. Par genre, par égoïsme, par prétendue mode, les publics mondains applaudissent de moins en moins, semblent des banquises, croient avoir le droit de parler dans un salon où l'on joue la comédie comme s'ils étaient à l'Opéra. J'ai vu représenter du Musset, dire ses plus beaux vers devant des gens qui semblaient n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour leurs papotages particuliers ou la toilette de la voisine. Passe pour les dames, et encore ! Leur réserve fait partie, paraît-il, d'un mystérieux code de fausse pudeur, de cette théorie qui reconnaît les êtres distingués au minimum de gestes, de rires. Fontenelle n'a jamais ri, il souriait parfois. Et puis les

femmes ont pris l'habitude d'écouter l'orateur, l'acteur, comme elles écoutent le sermon du prédicateur. Mais les hommes n'ont pas d'excuse. Comment faut-il rappeler qu'un silence glacial est une sorte d'impertinence envers la maîtresse de maison, une preuve de snobisme, un manque de tact toujours, un défaut de goût, de sensibilité délicate, lorsqu'on se trouve en présence d'une œuvre de talent, qu'il en va de l'enthousiasme comme de l'amitié : on est jugé par les sentiments qu'on ressent, qu'on inspire, qu'on manifeste; qu'enfin ce n'est rien d'applaudir en dedans ; qu'il convient d'applaudir avec les mains, avec les yeux, avec les lèvres; qu'on ne saurait mieux payer sa dette à son hôte?

Victor du BLED.

(A suivre.)

UNE REINE

ROMAN CONTEMPORAIN

(Suite)

VI

LE LAC DE FREYA

C'est la nuit, deux heures avant l'aube. Une lune farouche semble faucher les étoiles, et la bise, sur les ramures neigeuses, passe avec une voix froide et dure comme le firmament bleu. Maurice écoute, contemple cette nuit menaçante. Il songe qu'un temps viendra où les vents ne seront plus jamais tièdes, où l'eau sera solide comme un métal, où le grand Océan dormira dans sa tombe immense sans plus jamais palpiter, où un givre éternel saupoudrera la terre-sépulcre.

— Cela devrait, songe Maurice, remplir le cœur de patience et de résignation.

Et son cœur bat d'impatience et d'angoisse.

— Eh non ! La petite machine est faite pour souffrir et se plaindre, ou pour s'exalter de joie et d'espérance. C'est là sa raison d'être. Elle cesserait sans doute à l'instant de vivre si elle pouvait devenir tout à fait patiente et résignée.

Il ne voit plus le paysage pâle et la hache argentée de la lune. Hélène-Marie barre l'espace, précise comme une hallucination. Il aperçoit en une minute toutes les attitudes, les gestes, les sourires, les regards qu'il a vus depuis le jour d'orage, devant la Galerie des Lions. Et comme la rêverie est un art, il se fait en Maurice, de toutes ces choses éparses, une sorte de comédie charmante, un drame aussi, où les souvenirs se mêlent et se synthétisent. Il n'y a qu'un être sur la scène, mais aussi bien est-ce toute l'Humanité et sa grande œuvre, l'Amour — le divin effort qui de l'instinct primitif a fait la Beauté.

Alors, avec un sanglot, il pense qu'Elle aurait pu ne pas être reine. C'est la minute affreuse, une agonie d'âme, puis un grand silence sinistre. Il reste longtemps immobile, la poitrine morte, la tête frémissante. Mais il n'y a en lui que de la souffrance—aucun de ces mouvements de haine, de doute et de jalousie qui accompagnent les meilleures amours; il sent mieux la force du sacrifice et trouve une joie étrange à cette impression.

Un coup de trompe retentit dans la cour. Maurice se détacha de la vitre, alla mettre un manteau et descendit rejoindre Löwen et Œser. Les deux hommes l'attendaient dans une salle à manger à boiseries rustiques, vaste, grossière et confortable. Aux murailles, des mufles, des trophées, des figures taillées dans le chêne, un ours et un sanglier empaillés dans des niches.

Le thé et le café fumaient sur la table parmi des corbeilles de pains noirs et blancs, des plats de viandes froides, d'œufs, de jambon.

— Et après tout, s'écria Œser, nous n'avons guère perfectionné la joie de vivre. Nos ancêtres mangeaient, au départ pour la chasse, les mêmes pains et les mêmes viandes. Nous n'avons ajouté que ces boissons chaudes,

que d'ailleurs nous avons empruntées à d'autres ancêtres : les Chinois et les Arabes.

Il mangeait avec ardeur. Son plaisir était sans mélange, car il ne redoutait point, comme le duc, la revanche d'un gros orteil. Il ignorait presque la maladie et la croyait bien un peu feinte chez les autres hommes.

— Votre affirmation est incontestable, dit Maurice en souriant. Nous avons peu perfectionné la viande rôtie et fumée. Mais un regard sur des recettes de cuisine du moyen âge et sur un livre de cuisine française fait bien voir que nul art, sauf la musique, n'a plus délicatement progressé. Les plats du moyen âge, dès qu'ils prennent un peu de subtilité, sont à donner le mal de mer, et l'Allemagne, pour avoir gardé beaucoup de ces plats, montre à la fois son caractère conservateur et son mauvais goût...

— Son bon estomac aussi ! s'écria Œser en riant.

— Peut-être ! Mais alors, monsieur le chambellan, nos ancêtres méritent surtout l'éloge de nous avoir transmis un viscère accommodant...

— Je veux bien ! dit Œser avec philosophie. Je trouve un plaisir extrême à mes trois repas, mais j'avoue ne point discerner en quoi les cuisines délicates diffèrent des autres. Peut-être bien que je suis un barbare, en ce qui touche la gueule. Il me suffit d'être un heureux barbare et d'élever des chiens admirables...

— Cet homme n'a pas de gros orteil ! s'écria le duc avec jovialité, car il avait passé une nuit excellente.

— Si nous parlions des loups ? interrompit Œser. Ces bêtes scélérates ont encore pénétré dans Schönruhe, cette nuit même. Je viens d'en recevoir avis. Elles ont emporté des moutons, de la volaille et même un chien. Il faut que nous en tuions le nombre nécessaire. Si d'ailleurs le massacre peut se faire près du village, les survivants n'y paraîtront plus, ni même

tous ceux du district. Car nos loups savent se raconter les catastrophes... J'ai fait donner mes ordres. Le bois de la Corne est cerné par cinquante hommes et des chiens, depuis minuit. Les ravisseurs n'ont pas dû franchir la ligne d'investissement... Ils seront diantrement fins si mes meutes n'en dénichent une demi-douzaine. Leurs peaux payeront le dégât.

— Je parierais bien, dit Löwen, qu'il n'y a pas de plus rusés compères que les loups du Weissberg. Ils sont dignes de vos chiens, Œser.

— C'est bien ce qui me réjouit, repartit l'autre. Cette race mérite de vivre, quand ce ne serait que pour perfectionner les chiens.

— Toute race mérite de vivre, fit gravement le duc. C'est ce que ne comprend pas l'âme du laboureur. Il exterminerait l'univers pour quelques poules. L'industrie et la culture sont de bonnes choses, mais la chasse est d'ordre divin. Le chasseur, j'entends celui qui l'est par passion, est le grand conservateur du monde. Comptez que, dans les vieux pays, le paysan aurait détruit jusqu'à la dernière bête sauvage sans la résistance du chasseur.

— Il n'y a rien de plus vrai, dit Œser. Et c'est la raison pour laquelle il faut en diligence abattre aujourd'hui le superflu des loups. Car notre ennemi le laboureur se lasserait et se mettrait à tuer lui-même les bêtes.

Ils se levèrent de table. Au signal d'Œser la voix mélancolique des cors retentit dans le parc. Les meutes et les piqueurs parurent au clair de lune, devant l'ombre argentée des grands arbres. Ce spectacle sauvage et fier occupa quelque temps le regard des trois convives. Les chiens furetaient, aboyaient à la lune, ou se plaisaient en bonds nerveux. Il y en avait six gris-souris, allongés, les flancs maigres, qui sautaient comme des panthères.

— Leur course vaut celle des lévriers, dit Œser, et ce sont pourtant des bêtes de nez. Elles n'ont pas plus leurs pareilles en Europe qu'Ajax et ses deux frères... Populus peut franchir sept mètres en longueur et quatre mètres de haut... Populus !

Un des chiens gris d'argent accourut. Œser lui montra, du canon de son fusil, une barre fixée à trois mètres du sol :

— Saute, Populus !

Populus se rasa. Ses pattes se détendirent comme des ressorts. La bête souple fila par-dessus la barre comme un projectile.

— Voilà ! fit Œser avec orgueil... Je répète qu'il n'y a pas de désert épouvantable, pas de forêt, de savane, de jungle où un homme ne puisse s'aventurer avec Populus et ses compagnons, Ajax et ses frères. Si l'on veut encore y joindre deux ou trois de mes chiens de jugement et de flair, plus un cheval rapide — j'oserais parier de traverser l'Afrique et d'échapper à tous les pièges des hommes.

Il parlait avec emphase. Une joie profonde dilatait sa poitrine.

— A propos, reprit-il, Ajax guérira. Et l'ours va tout à fait bien. Vous pourrez le faire prendre quand vous voudrez, Löwen.

— J'en ferai un chien de chasse ! répliqua Löwen, en riant.

Maurice aima la compagnie de ces deux hommes. Il concevait par eux une race demeurée naïve, plus forte que les vieilles races ergoteuses et artificielles, et dont on ne pouvait cependant nier la réelle intelligence. C'était la différence qui se remarque entre des écoliers subtils, las et tristes, et ces autres écoliers qui se passionnent à des jeux simples sans être moins aptes aux sciences. Le décor aussi lui plaisait. L'aube n'arrivait pas encore. La lune parcourait les cimes du parc.

On l'apercevait flottante, déjà moins argentine, et le départ de petits nuages sur sa face, la vacillation des végétaux la faisaient nombreuse et féerique. Les rayons partaient en gerbes soudaines, sortaient du bois en flèches claires ou semblaient rentrer tous ensemble dans le firmament.

La mort était partout — ramures désertes, silence, bise froide et dure, pâleur immense de la neige. On sentait confusément dans l'hiver quelque chose d'encore nouveau sur la planète, une terreur que la vie primitive ignora, et qui, peut-être, l'aurait empêchée de naître. Pour s'être adaptés, bêtes et hommes n'en conservent pas moins le souvenir instinctif d'un temps où les saisons n'étaient que longs printemps, longs étés — éternellement féconds. Alors, pas de léthargie, pas de provisions, pas de refuges contre la froidure. La table de la terre, féroce ou douce, était mise à chaque minute de l'année...

— Marchons! dit Œser... Nous emmènerons Diomède, frère d'Ajax... S'il se présente quelque lutte un peu vive à soutenir, il s'exercera.

Diomède parut. Cette bête magnifique avait la taille d'Ajax, un poil flamboyant, de beaux yeux calmes, puissants et sagaces. Œser lui passa la main sur le crâne. L'énorme Diomède se dressa. Il parut un lion, ses pattes massives posées sur les épaules du chambellan. Une langue rose sortit de ses crocs d'ivoire et caressa l'oreille du maître.

— Diomède est moral, fit le baron. Il exècre l'injustice. Il fait régner la loi partout où il passe. Il ne souffre pas de paria dans mes meutes. Et tel est l'ascendant d'une grande âme que tous lui obéissent, préférablement à Ajax qui est bon, mais partial, et au trop habile Pisistrate. Djem, mon Ouralien mystique, lui rend un culte de dulie...

— Le culte direct étant pour vous! fit le duc avec

un gros rire. Vous êtes la joie, Œser. Vos chiens vous donnent tout, depuis le poème épique jusqu'à la légende des saints...

— C'est que tout est en eux. L'âme de l'homme n'a rien d'essentiel qui ne se trouve dans l'âme canine, et il ne se fera une bonne science de nos milieux sociaux qu'étayée sur la science du chien... En route!

L'aube. Elle filtrait sévère et douloureuse sur de grands pâturages blêmes. Le fantôme de la terre surgit toujours plus vaste, ses monts, ses forêts frissonnantes, ses longues emblaves, ses rivières et ses lacs glacés. Une plainte blanche s'éleva dans le vent du matin. Les étoiles faiblirent, puis disparurent. Il ne demeura que la ronde royale, les grands astres bleus de l'hiver. A leur tour, ils se dispersèrent dans l'aurore rouge. On vit monter, sur un ciel métallique, un feu triste et terrible, le trou sanglant du soleil.

— Et nous aurions pu ne pas avoir d'yeux! murmura Maurice. Cette vue, qui nous relie aux astres, il fallait si peu de chose pour qu'elle n'existât point!

— La vie aurait pris une autre route, fit le duc.

— Il est vrai, reprit Maurice. Sûrement il existe d'autres manières que la nôtre de connaître l'existence des étoiles.

— Nous approchons de Schönruhe, interrompit Œser... Et c'est de messieurs les loups qu'il va nous falloir prendre connaissance...

Le jour était venu — un jour de fin du monde. Le trou rouge se perdait dans une trame de nuages. De pauvres petits oiseaux criaient dans les ramures. Un grand vol de corbeaux descendit sur la forêt de Schönruhe. Et les piqueurs sonnèrent une longue fanfare de trompes.

— La fanfare d'Hugues le Géant! dit le duc. C'est à cette clameur qu'il s'élançait de son repaire et ravissait les biens et la vie des ennemis. Il épargnait les

femmes; il les donnait en partage à ses guerriers, pour travailler ou reproduire. Si bien que ce pays connut, durant un demi-siècle, une sorte de mormonisme.

— C'était, s'écria Œser, un sale temps... Vous aimez trop ce Hugues, qui ne fut, après tout, qu'une brute violente et rusée. Il a détruit les plus énergiques mâles du Weissberg. Je ne puis que le haïr.

— En quoi vous êtes injuste, Œser. Il s'appliquait à prendre au piège les plus robustes et à les asservir. Il leur donnait des femmes vigoureuses. C'est aux habiles qu'il faisait la guerre d'extermination.

— Mais ces habiles étaient les plus énergiques. C'est en eux que Hugues rencontra les grandes résistances. Les autres n'étaient que des paquets de muscles, gent placide et sans volonté. Je prétends que, sans votre Hugues, ni l'Autriche ni la Prusse n'eussent dominé l'Allemagne. La force supérieure était au Weissberg.

La fanfare sanglota éperdument sur la lisière du bois. Les roitelets fuyaient de branche en branche et les pies se perchaient anxieuses ou filaient d'un grand vol sautillant. Alors des hommes parurent devant les chasseurs, les gardes aux habits verts, à cols et passements rouges. Ils firent leur rapport. On apprit que les loups étaient cernés à la corne occidentale du Schönruhe, mais qu'une partie avaient pu fuir et se perdre vers les montagnes.

— De bons tireurs, dit un vieux garde, pourront sûrement abattre dix loups sur la douzaine qui est cernée... Comme monsieur le baron le sait, il y a une issue entre les deux marais — et une autre dans les Rochers du Diable, qui sont de magnifiques affûts. Il sera facile d'y jeter les maudites bêtes...

Œser secoua sa tête rouge :

— Cela dépend des vieux, dit-il... Un vieux loup ne passera jamais par les Rochers du Diable, s'il n'est

cerné à outrance. Même devant les marais, il hésitera...

Le garde jeta un regard méditatif sur les meutes :

— Monsieur le baron a bien là trois douzaines de chiens. Nous sommes trente hommes dans les bois, avec des chiens de chasse — et des chiens de bergers qui connaissent bien la bête et qui savent l'arrêter sinon la poursuivre. C'est le bout du monde si un ou deux loups arrivent à prendre le large... Tout ce que les plus malins pourront faire, ce sera de gagner la Passe-aux-Daims ou le Fond-de-la-Mort. Mais nous avons barré ces passages, et si monsieur le baron veut mettre en travers de chacun une couple de bons fusils, la partie est gagnée...

Le baron réfléchit un moment et se rallia aux idées du vieil homme.

— C'est convenu, dit-il... Löwen, nous nous partagerons les Rochers du Diable et le passage des Marais... Etes-vous bon tireur, monsieur de Nimburg? Voulez-vous la Passe-aux-Daims?...

— Je passe pour bon tireur, répondit le jeune homme.

— Eh bien! mon garde Hügli vous conduira... Vous verrez un coin historique. La pierre d'Odin et le lac de Freya... Hügli vous racontera les légendes... La glace des marais est bien défendue, Hofmann?

— Oui, monsieur le baron...

La troupe, hommes et chiens, entra dans la forêt et défila pendant un quart d'heure. Elle bifurqua au premier carrefour. Maurice se trouva seul avec Hügli et son chien. Le garde avait la stature des géants, avec de ridicules épaules pointues, une poitrine de poulet. Presque pas de buste, des jambes en échasses, deux mains frêles au bout de ses grands bras. Il craquait en marchant et dansait comme une sauterelle. Sa petite

tête d'albinos, aux grands yeux rouges, tremblotait sur un long cou de dinde, et il sortait de ses lèvres une voix basse, mystérieuse, qui semblait venir de très loin. Il marchait vite et parlait peu. Maurice avait peine à le suivre.

— Vous devez être un bon coureur, remarqua le jeune homme.

La voix caverneuse répondit :

— Je puis suivre le galop d'un cheval de chasse, seigneur comte.

Ils marchèrent en silence, puis Hügli, qui avait médité dans l'intervalle, remarqua :

— Dieu a pris soin de mes jambes. Je crains qu'il n'ait oublié le reste. Il a dû me confondre avec un cerf!

Il parlait d'un ton morne, qui frappa Maurice.

— Vous n'êtes pas content de votre sort, maître Hügli?

— J'attends pour le savoir, seigneur comte. Dans le présent, j'ai dû renoncer à l'amour et à l'amitié. Les femmes ne m'aiment pas, les hommes m'affligent. Je vis avec les arbres et les bêtes, et je ne trouve pas non plus cette compagnie agréable. Les arbres ne savent que croître, faire les mêmes feuilles et les mêmes fleurs; les bêtes ne sont pas bonnes. Même l'amitié de mon chien ne m'est pas une consolation. Il m'aime bien, mais il n'a, au fond, que le goût de nuire. Tout ça, je le sais, seigneur comte, est la faute de ma petite tête, de mes yeux rouges et de mes bras ridicules. J'ai idée que le monde me paraîtrait très bon si j'étais un peu mieux construit. Je suis comme cet homme pourri qui accusait de mauvaise odeur tout ce qui l'entourait... Voici que nous arrivons à la Passe-aux-Daims.

Maurice vit devant lui un massif épais, d'arbres et d'arbustes, entre deux rangs de roches.

— C'est par ce couvert qu'une ou deux bêtes pourraient fuir, dit le garde. Une fois le massif passé, il y a

trois ou quatre lignes de taillis et de mauvaises plantes qui permettent de se dérober le long du lac. Les loups le savent bien, du moins les vieux. Il y en a un qui passe pour avoir chaque fois réussi le tour depuis dix ans. C'est à savoir... On passe par ici, seigneur comte...

Un sentier se montra dans la broussaille. Maurice et le garde s'y glissèrent et prirent cinq minutes pour arriver devant le lac de Freya. Ce lac était sauvage, avec des eaux d'émeraude que le froid n'avait pu congeler :

— Il y a une source ardente qui le tient chaud, reprit Hügli. Par les hivers les plus froids, depuis le temps des aïeux, il n'y a jamais eu de glace ici...

Une vapeur montait à l'ouest, parmi des saules, des peupliers et des frênes. Et à mesure, un charme s'élevait du site, la douceur enchantée des choses auxquelles l'homme a laissé leur force libre et leur forme. On apercevait des ormes et des chênes, qui avaient commencé de croître au temps de la chevalerie; deux grands cygnes voguaient comme de petites nefs d'argent.

— Voulez-vous voir la pierre d'Odin, seigneur comte?... La chasse n'est pas encore en train — aucun loup ne franchira les lignes avant une demi-heure...

Hügli conduisit le jeune homme dans un bosquet de hêtres. Un bloc immense s'y tenait en équilibre, sur une base grêle. Le gel, l'eau, les lichens, les bestioles avaient de toutes parts creusé la pierre vénérable. On y discernait encore des dessins vagues et des bas-reliefs effrités.

— Et la légende? demanda Maurice.

— Elle n'est pas fameuse! dit le garde en haussant ses épaules pointues. On prétend naturellement que c'est Freya qui entretient la chaleur du lac, à part qu'après avoir été une déesse, elle est maintenant un démon. Pour la pierre, c'est Odin qui l'a lancée sur Thor. Le casque de Thor a brisé le bas de la pierre.

Il y en a qui racontent ça avec de grands mots, ce qui ne fait que rendre la chose plus ridicule... à mon avis, seigneur comte. La vérité, m'a dit un monsieur archéologue, c'est qu'on versait du sang d'homme sur cette pierre, avant les guerres ou après les victoires — ce qui prouve bien qu'il y a eu un temps où tous les hommes étaient des Lapons et des Tartares. Il faut croire que le monde devient meilleur... Si j'étais seulement un peu mieux construit, seigneur comte, ce serait, je crois, mon opinion. Mais pour quelqu'un qui est bâti comme une sauterelle, le monde ne peut pas s'améliorer... Je vous demande pardon, car vous devez être content de Dieu, ajouta Hügli avec un rire farouche; c'est un plaisir de regarder les choses avec les jeunes yeux que vous avez là!

Cette conversation intéressait mélancoliquement Maurice. Le pauvre diable lui semblait singulier dans sa philosophie subjective. Il lui demanda :

— Mais ne croyez-vous pas, maître Hügli, qu'on peut s'oublier dans les autres? Celui qui se donne à quelqu'un double sa vie.

— Oui, monsieur, répliqua âprement le garde... Mais à la condition que ce dévouement vaille quelque chose. Le mien me rabaisserait et rabaisserait ceux à qui je voudrais l'offrir... Mais voici que la chasse est commencée, continua-t-il en tendant l'oreille; il faut se mettre à l'affût... Mon chien surveillera la passe; il n'aboiera pas, mais il se rabattra sur moi dès qu'il y aura présence de loup...

Hügli recommanda à Maurice une anfractuosité de roc qui commandait deux taillis divergents et choisit, pour son compte, un vieux chêne fendu. Au loin, les cors se taisaient. Il régnait un vaste silence. Maurice, dans sa grotte, avait d'abord senti frémir en lui cette âme chasseresse, qui persiste dans tous les hommes. Puis l'ennui de donner la mort sans péril, sans utilité —

puisque aussi bien tant d'autres prendraient plaisir à le faire à sa place — avait prévalu. Il avait remis sa carabine en bandoulière, il rêvait son rêve unique.

Après quelque temps, le bois s'emplit de rumeurs — abois, clameurs humaines, galops, détonations.

Un frémissement dans le massif. Le chien d'Hügli revenait. Alors il apparut un vieux loup gris, aux yeux de feu vert et jaune, tout palpitant de crainte et de courage. Cette bête s'arrêta un moment, effarée par les émanations prochaines du chien. Mais sentant d'autre part la meute et les hommes, elle prit un grand parti, elle s'élança droit sur un taillis où elle disparut. Un coup de feu retentit, puis un hurlement lugubre; et le fauve convulsif revint s'abattre sur la mousse. Hügli sortit vivement de son chêne, bientôt suivi par Maurice. Le loup, sans force, le regardait avec l'intelligente terreur et la rage émouvante que la mort brutale éveille aux yeux des bêtes.

— Il a pourtant dû trouver la vie bonne! dit le garde avec une nuance de jalousie... J'en ai rarement vu d'aussi beau... et il a bien quinze ans. C'est quinze ans de victoires! Ceux de son espèce devaient le respecter comme nous respectons un roi — car ces vieux loups solides ont des stratagèmes. Dieu sait les tours que celui-ci a dû jouer aux hommes!...

Cependant le loup continuait d'agoniser, et le chien, en arrêt, mêlait son aboi de colère meurtrière aux cris de haine vaincue du mourant. Maurice et le garde considéraient ce grand drame du meurtre, répété chaque jour des millions de fois depuis des milliers de siècles.

— C'est une sale affaire pour *lui*, murmura Hügli... et c'en serait une excellente pour moi... Il en a bien encore pour un petit quart d'heure...

Un instinct féroce brillait dans les yeux rouges, la revanche de l'homme disgracié contre la bête de choix.

Maurice, ému, s'apprêtait à finir ce supplice, mais Hügli le prévint :

— Bah! fit-il, c'est pourtant un pauvre bougre maintenant. Je vais lui donner le repos.

Il visa, il foudroya le misérable. Et il ne resta plus de haine que celle du chien aux poils hérissés, qui ne désarmait pas même devant la mort.

La forêt s'emplit d'un tumulte plus farouche. Les détonations se précipitèrent, les hurlements des loups et des chiens blessés. Puis la guerre s'apaisa, on n'entendit que la voix lugubre et triomphale des cors.

— La chasse est finie, dit Hügli, et nous ne sommes pas encore à la moitié du jour. Je vais vous reconduire, seigneur comte. Mon chien gardera la carcasse.

Ils marchèrent longtemps, guidés par les cors, à travers les bois d'albâtre, d'encre et de poussière d'émeraude : ils retrouvèrent Œser et Löwen au milieu des chevaux, de la meute et des cadavres.

— La partie a été chaude! s'écria le duc. Nous avons abattu neuf bêtes... seuls un vieux loup et un louvard ont pu se dérober.

— Quant au vieux, dit Hügli, nous l'avons pincé... Il ne goûtera plus au gigot...

Œser avait un air triste.

— Pisistrate est blessé, dit-il... Mérion et Don Quichotte sont morts... Le pauvre Don Quichotte a été admirable!

Une larme parut sur les cils roux; et avec un grand soupir :

— C'était écrit. Don Quichotte mettait une ardeur inconsidérée dans son attaque. Tout de même, il a péri trop jeune. Ce noble sang méritait une descendance.

Les carcasses furent laissées aux soins des paysans et des gardes, tandis que la meute filait à bonne allure devant les chasseurs.

Il n'était point midi encore quand on rentra au châ-

teau d'Œser. Maurice était excédé. Sa résignation des premiers jours l'abandonnait brusquement. Une intolérable angoisse le poussait à fuir ce lieu d'exil. Il rentra dans sa chambre, il se laissa tomber sur un fauteuil, se demandant quel prétexte il pourrait donner à la duchesse de son retour. Puis, à l'idée qu'il était ici par la volonté de la reine, il perdit courage. Son imagination lui refusa toute espérance : il se vit éloigné à jamais d'Hélène-Marie, un sanglot sec et dur lui déchira la poitrine :

— Je ne la verrai plus!... Et ce n'est pas même injuste!... De quel droit lui ai-je révélé cet amour sacrilège...

La douleur s'accroissait avec les paroles. Il sentit germer en lui un vœu d'anéantissement, et, oublieux des autres qui l'attendaient en bas, il demeurait immobile, enseveli dans sa détresse.

Un coup à la porte. Un domestique parut avec une lettre. Maurice l'ouvrit avec indifférence, puis il pâlit en reconnaissant l'écriture de Löwen, et il dut s'appuyer à la muraille pour la lire, tandis que de grandes larmes de joie et de reconnaissance coulaient au long de ses joues.

VII

LE RÊVE

Le rêve se renoua très doucement entre la reine et Maurice. Löwen, avec une vigilance cachée et subtile, sut varier l'occasion à l'infini — décor et personnages. Hélène-Marie rencontrait le jeune homme presque chaque jour, chez la princesse douairière, à la promenade, ou dans des parties que la princesse organisait avec un art tyrannique et charmant.

Ce fut d'abord un bonheur sans paroles. Hélène-Marie s'abandonnait avec une ardeur taciturne à la joie simple de vivre. Maurice s'exaltait dans une atmosphère magnifique, où il sentait, sinon l'amour, du moins une divine tendresse descendue sur lui. Environnés d'êtres et d'étiquette, ils s'apercevaient dans une brume de féerie.

C'est alors que la désillusion eût pu naître, non chez lui, car il était enchanté pour toute sa vie, mais chez elle, qui ne s'était émue que par contagion. Mais ce jeune homme répondit à ce qu'elle devait chérir. Ses défauts mêmes étaient ceux que préférait Hélène-Marie. Elle fut la première fatiguée de la contrainte; et Löwen ne lui laissa pas le temps d'exprimer un désir. Un jour, tandis qu'elles se promenaient sur une presqu'île appartenant à la duchesse, et où elles allaient quelquefois ensemble, la reine vit Maurice à la corne d'un bois de frênes. C'était un coin solitaire que cachaient, de toutes parts, des ombrages ou des élévations du terrain. On n'y pénétrait point. Les domestiques et les équipages attendaient dehors, assez loin, sur la route. Le comte était arrivé par le lac, puis par la fresnaie. Sa présence y devait sembler naturelle, au cas où quelque garde l'eût rencontré, car le duc avait mis le lac à sa disposition pour la chasse; et le jeune homme y avait tiré quelques coups de fusil. Personne ne passait sur la presqu'île : au pis-aller, on eût imaginé un de ces caprices de la duchesse, que même les subordonnés jugeaient depuis longtemps avec indulgence.

Maurice était venu sur une invitation de Löwen, aveuglément, comme il faisait depuis un mois. Il ne s'attendait pas à voir la reine. Il devint très pâle; ses mains tremblèrent; ce fut presque une défaillance. Elle-même était fort émue. Tout ce qui avait été auparavant parut une fiction; elle tressaillit de se sentir faible et pareille aux autres femmes; elle fut saisie

d'une épouvante délicieuse. Longtemps, ils ne purent rien se dire, sans que leur silence eût rien de pénible, animé par la parole de Löwen, par la plainte argentée d'une fontaine et le soupir de joie des jeunes feuilles.

Ils se virent seuls, enfin. Löwen avait fui jusqu'aux roseaux, dont elle prenait un croquis. Alors, le silence parut très vaste. Il s'échappait des yeux d'Hélène-Marie une vie surabondante et courageuse, très douce, pleine aussi d'une sorte de fatalité.

Elle dit :

— J'ai voulu être seule avec vous; j'ai espéré que ce serait sans mal pour nous et pour les autres. Une parole qui ne doit pas être dite m'interdirait ces entrevues.

Il était encore trop tremblant pour répondre, mais ses yeux affirmèrent son obéissance. Alors elle sourit plus gaiement, elle montra Löwen qui continuait à dessiner les roseaux :

— Elle sera toujours présente. Ainsi je n'aurai trahi aucune promesse. Mais quoique je ne doive mon âme à personne, c'est pourtant un déguisement. J'en serai un jour punie — je le sais et j'accepte cette punition.

— Je ne l'accepte pas pour vous, Majesté! fit-il avec angoisse.

— Il faut l'accepter... Je ne la redoute pas; je l'aime, pourvu qu'elle retombe sur moi seule. C'est la vie : vous ne pouvez comprendre avec quelle passion je l'appelais, et que ses souffrances me sont aussi désirables que ses joies...

Un grand vol de corbeaux s'élança sous les nuages. Hélène-Marie suivit des yeux ces grands oiseaux noirs que tous les peuples ont jugé néfastes.

— J'ai longtemps cru aux présages, dit-elle. Je les regrette. Ils furent, pour mon âme libre, une consolation de mon sort fatal.. De savoir que les choses prescrivaient mes actes, je trouvais moins de poids aux

souffrances... Je suis bien restée fataliste, ajouta-t-elle avec un rire mélancolique, mais de ce noir fatalisme sans signes qui est de la mort.

Il se délecta de cette voix profonde et légère. Hélène-Marie fut la fable et toute la fable — l'image de tout ce qui a travaillé la plante, la bête, l'élément, pour faire l'homme et la femme. Le rêve s'épanouit près d'elle en beauté éclatante et vaste. Elle était la fin des choses, et aussi la jeunesse, la fraîcheur éternelle — tout le terrible et toute la douceur. Parfois, il frémissait comme du rugissement d'un lion, puis l'éclat de toutes les fleurs du monde s'amassait autour d'elle.

— Mais, repartit-il, n'y a-t-il vraiment pas de présages ? Je n'oserais entièrement nier la science des augures ni l'intuition de la sybille. Nous ne tirons plus rien de ces choses, parce que nous les avons abandonnées à des tireuses de cartes. Et toutefois notre science, qui a repris l'hypnotisme aux vieux peuples, peut bien leur reprendre la connaissance des présages, en séparant l'herbe folle du grain pur.

— Vous voulez donc que ces corbeaux nous portent malheur ?

— Ou bonheur. Ils sont néfastes selon des circonstances, et sans doute favorables selon d'autres !

De grands nuages pâles accoururent de l'ouest. Ils noircissaient en se superposant. Une grâce plus sourde, et douloureuse, tombait sur les petites herbes et les frênes. Chaque élan de la brise était un océan de parfums et de nostalgie. La reine s'avança lentement jusqu'au bord du lac. Des cygnes voguaient, parmi des canards, comme une escadre blanche environnée de yoles.

— Ils sont beaux, dit la reine — une majestueuse et douce image du bonheur — et faits pour les deux éléments dont l'un grise et l'autre calme... mais leurs yeux sont stupides. Ils ne méritent pas leurs magnifiques légendes...

— Ils ont pourtant le rythme, fit Maurice. Et qui peut mesurer la valeur du rythme, quand il s'incarne dans une créature ? C'est au point que l'humanité a de tout temps accordé le génie, non à l'inventeur, mais à qui donne de l'harmonie aux découvertes. Les créateurs n'ont guère de rythme : il y a de la dissonance dans tout ce qui ne fait que naître.

— C'est dire que tout commencement est laid.

— L'enfant nous l'enseigne : il est affreux au jour de sa naissance.

Ainsi parlaient-ils, au hasard des mots, le cœur plein d'une seule chose. Mais cela leur suffisait. Le timbre de leur voix retentissait en eux avec des échos infinis : ils y discernaient la sensibilité tendre qui les réunissait au bord de ce lac.

— Hélas ! dit-elle, les choses sont laides aussi qui sont au déclin ! C'est pourquoi le monde ne s'expliquera point. Tout serait lumière si nous ne cessions de croître. Qui ne supporterait la douleur sachant qu'il ne s'arrêtera jamais de prendre de l'harmonie et de l'intelligence ?

— Supporterait-on la mort ?

— Eh non ! La mort, que j'ai si souvent appelée, *parce qu'elle doit venir*, est l'horreur du monde ! Les sages ont dit que, chaque univers ne pouvant tenir plus d'un nombre d'êtres, la mort était fatale. Mais je le nie. Chaque créature aurait pu prendre toutes les formes et chaque atome y participer... Ainsi toutes les destinées possibles auraient été remplies — sans le trou hideux du néant.

Elle s'arrêta. Le soir s'avançait sur les eaux. Les nues se remplirent de feux et dessinèrent ces pays magiques qu'un enfant soutiendrait sur sa frêle épaule. Tous les petits amants de la lumière chantèrent vers la fournaise du soleil. Les mouettes et les hirondelles s'assemblèrent en hordes noires et blanches.

— C'est un soir de mon enfance, dit-elle, — un de ces souvenirs frais que l'âme garde comme ces oiseaux demeurés des temps fabuleux dans les glaces du nord!

Le paysage parut plus profond et la tristesse extraordinaire. En se décolorant, les nuages commencèrent à dessiner les gouffres de la nuit. Les passereaux se turent sur le nid et cessèrent de lutter pour la branche. Une angoisse charmante se leva avec les étoiles incertaines.

— Combien cette tristesse serait adorable si je pouvais sortir de ma cage! fit-elle. Elle serait pleine d'effroi mais d'un tel espoir, d'une telle aspiration de vivre et de renaître!

Il n'osait répondre. Elle murmura :

— Votre silence me contredit.

— C'est, dit-il avec élan, que *tout* est pour moi dans ce soir... J'ai vécu mille ans...

Elle détourna le visage avec trouble et appela Löwen. Et pendant que la duchesse approchait, elle tendit la main au jeune homme.

— L'heure est finie...

Il regarda s'éloigner sa reine. La rive était royale où elle s'était tenue; le soir plus beau; les eaux plus enivrantes. Et il songea de nouveau qu'il suffit de deux yeux pour traduire l'immensité et l'atome — l'étoile et le ver luisant — qu'un seul être enseigne et transfigure le monde.

VIII

LE BAISER

Ils se rencontrèrent souvent, dans cette presqu'île enchantée, devant le beau lac de légende. A se nourrir des mêmes contemplations, à respirer la même atmos-

phère brillante, la distance qui les séparait diminua. Maurice, avec une vénération égale, et un don aussi complet de sa personne, vit moins la reine et davantage la femme. Mais elle surtout, qu'aucune présence humaine n'avait grisée, elle subit avec une naïveté brûlante le vertige d'être amoureuse. Le prestige de minutes divines s'attacha à Maurice. Elle s'en défia d'autant moins qu'il se montrait plus soumis et plus véritablement heureux de sa seule présence.

Puis, elle ignorait étrangement le caractère masculin. Son père était âpre, roide, et de façons despotiques ; elle n'avait point eu de frère; et rien ne pouvait vivifier Egbert IV, pauvre créature automatique, débile et, à tout prendre, un peu répugnante. Nul autre n'avait existé. Une brume enveloppait, éloignait les hommes : c'étaient des personnages de théâtre ou de peinture. Maurice lui fut comme une révélation de l'attrait et de la vivacité de l'autre sexe. Et comme elle n'avait pas non plus connu ce trouble qui suit les entrevues amoureuses, elle s'y abandonna sans lutte : le charme qu'elle emportait devenait ainsi plus dangereux dans sa solitude de reine qu'il ne l'eût été pour toute autre femme.

Ils se tenaient, un après-midi, vers la pointe d'un promontoire, à l'ombre de ces beaux saules de Babylone qui projettent une si tendre lueur verte et dont les mouvements ont la souplesse des robes de femme. Le lac reflétait un ciel trouble; une image orageuse et plaintive sortait des eaux — mais l'orage ne devait point éclater. On apercevait, au loin, Löwen naviguant à la voile, dans une petite barque verte comme une émeraude.

Eux parlaient des rois et de l'aristocratie. Ils étaient pleins de leur sujet. Maurice, presque autant que sa reine, avait connu l'exil du rang, souffert de l'impal-

pable mais féroce barrière qui le séparait des hommes.

— Que de fois j'ai senti le poids des ancêtres ! dit-il. Toute lignée victorieuse finit ou par la défaite ou par l'isolement. Et cette justice singulière s'exerce toujours, ou presque, quand la descendance, devenue douce, pourrait réparer le mal... L'Anglais et l'Allemand, qui tuent le Latin sous nos yeux, ne seront punis que dans leur postérité la plus humaine !

— Les pères ont mangé des fruits verts, murmura-t-elle — et les dents des enfants en seront agacées ! C'est un crime d'avoir de tels ancêtres — c'est un crime de *position*...

— Oui, fit-il tristement, le crime d'être à la place où la terre va trembler... On n'est pas plus puni de marcher volontairement auprès du gouffre que d'y avoir été amené. La responsabilité passive est aussi forte que la responsabilité active — chaque vermisseau enseigne cela !

— Eh ! s'écria-t-elle soudain, on se soumettrait encore si l'on était usé... comme cette charmante princesse Alice, ou ce pauvre roi Albert... Mais se sentir frémissant de la vigueur qui ordonne de croître et de persister, si impérieuse que n'y obéir point semble le pire des crimes... et être tout de même condamné. Est-ce que toute chose ne meurt pas en créant quelque chose — une pensée, un rayon de soleil, un homme, une race ?...

Ces mots roulaient en eux avec des répercussions infinies. Ils se turent. Le vent fraîchissait sur le lac et se parfumait dans la prairie. Ils s'en remplissaient la poitrine avec extase, et ils ne devaient jamais respirer au bord de ce lac sans que cette minute leur revînt comme une hallucination. La vie les grisa comme une liqueur trop forte et, la main d'Hélène-Marie ayant rencontré celle de Maurice, leurs visages s'embrasèrent d'un feu complice. Elle eut peur, elle voulut quitter le

promontoire. Ils marchèrent au long d'un chemin où les peupliers se rejoignaient en ogive. La lumière d'argent verte était surnaturelle, une lumière de méditations, de songes subtils, qui tremblait comme les robes du temps de la féerie. Une petite forme noire, ailée, tomba sur la route, avec un léger cri, et Maurice la ramassa. C'était un jeune merle. Sa poitrine sombre haletait, ses yeux luisaient d'une peur confuse qui s'affaiblissait de seconde en seconde; parfois, ses ailes essayaient encore de s'ouvrir; toute la petite bête restait charmante dans une pathétique agonie.

— Il est perdu! dit doucement Maurice.

Elle contemplait l'oiseau avec une compassion infinie.

—Quand j'étais petite, murmura-t-elle, je croyais que les bêtes libres ne mouraient jamais de mort naturelle. On les tuait. Et c'était ainsi plus horrible, immortelles, d'être assujetties à la mort d'accident!

L'oiseau fit un effort vif et léger, une flamme frêle passa sur ses yeux plaintifs, puis il abaissa la tête et mourut... Et le silence sembla plus complet. On ne sentait plus que cette palpitation de la vie qui vient expirer à la lourde oreille humaine comme la vapeur de lumière de cet arrière-ciel où l'œil pressent des étoiles sans les pouvoir distinguer.

— Ah! dit enfin la reine, je l'envie pourtant d'être mort jeune...

Puis, avec un sourire :

— Eh non! cependant... Je ne vieillirai pas!... J'ai sur mon visage l'accident...

Mais lui se sentit défaillir de tristesse à ces paroles. Il ne pouvait concevoir le monde où elle n'existerait plus. Et il tourna vers elle un regard de reproche. Elle se grisa de cette souffrance. Tout s'évanouit sauf la présence de l'homme qu'elle aimait. Son sang jeune et fort battit de tendresse et d'une telle vie qu'elle fut

tout entière à la beauté de cette minute. Elle avança d'instinct une main frémissante. Leurs doigts se rencontrèrent pour la deuxième fois. Et tout à coup, la douce folie, le grand oubli, la rencontre violente et délicieuse de leurs lèvres...

Elle s'en arracha vite. Elle remonta le chemin, elle courut vers Löwen, sans oser encore regarder son complice. Elle était pleine de remords et d'une espèce de joie sauvage. Et quand elle revit la barque de Löwen, elle poussa un cri, elle fit signe à Maurice de partir...

Un tourbillon passa; les vieilles feuilles s'élevèrent jusqu'aux feuilles vertes, dans les saules; — celles qui buvaient jadis la lumière se heurtèrent, rousses et sèches, à celles qui avaient pris leur place :

— Je suis encore une jeune feuille! pensa la reine avec ivresse.

Mais d'autre part son cœur était plein d'épouvante. Et elle songea qu'il ne fallait plus revoir cet homme.

J.-H. ROSNY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LES MUSÉES DE PROVINCE

Le 14 fructidor an VII (1er septembre 1800), le ministre de l'intérieur Chaptal rendait compte au premier Consul de l'état des collections artistiques de la France, à la suite du grand bouleversement révolutionnaire : le Louvre et Versailles possédaient 1,390 tableaux d'écoles étrangères, 1,270 de l'école française, 1,500 statues et objets précieux, 20,000 dessins, 30,000 estampes, 4,000 planches gravées; de plus, dans les magasins de ces deux palais, 1,700 tableaux avaient été relégués, faute de place et dans l'attente de restaurations indispensables, mais dont les nécessités budgétaires reculaient indéfiniment l'échéance.

Ces tableaux provenaient en partie de l'ancienne collection de la Couronne (1), des églises de Paris et des galeries des émigrés; on y trouvait également les sujets de réception des artistes à l'Académie; le reste avait été prélevé en Italie à la suite des succès de nos armes. Ces indications de provenance sont assez éloquentes et montrent suffisamment la valeur et l'intérêt de ces œuvres.

L'Etat ne pouvait matériellement exposer et entre-

(1) Voir à ce sujet notre *Inventaire général des tableaux du Roi*. (Paris, Leroux, 1899. Collection des inventaires publiée par le ministère de l'instruction publique.)

tenir une telle collection, et cependant il fallait faire profiter le pays d'aussi exceptionnelles richesses. Chaptal eut alors une idée excellente : pour dégager le budget des frais divers que la mise en état des 1,700 tableaux remisés eût exigés, il proposa à Bonaparte de les répartir entre quinze villes françaises pour y constituer des musées provinciaux, sous cette condition que les municipalités les exposeraient dans une galerie convenable et acquitteraient les frais de restauration et de transport.

« Sans doute — lit-on dans ce rapport — Paris doit se réserver les chefs-d'œuvre dans tous les genres; Paris doit posséder dans sa collection les œuvres qui tiennent le plus essentiellement à l'histoire de l'art; mais l'habitant des départements a droit aussi à une part sacrée dans le partage du fruit de nos conquêtes et dans l'héritage des œuvres des artistes français.

« Cette considération, qui naît d'un sentiment de justice, doit encore se fortifier de l'idée qu'elle est conforme aux intérêts de l'art. Le tableau précieux, qui n'arrête plus les regards, reconquerra ses droits à l'admiration, lorsqu'il sera isolé et rendu, pour ainsi dire, à lui-même; quelques-uns même, reportés dans le pays qui les vit naître, y prendront un nouvel intérêt par les traditions et le récit des circonstances qui s'attachent toujours aux productions de quelque mérite...

« Cependant les monuments de la peinture ne peuvent pas être disséminés au hasard sur les divers points de la France. Pour que ces collections soient profitables à l'art, il faut ne les former que là où des connaissances déjà acquises pourront leur donner de la valeur, et où une population nombreuse et les dispositions naturelles feront présager des succès dans la formation des élèves. C'est d'après cela que je propose de choisir, pour former quinze grands dépôts de tableaux, Lyon, Bordeaux, Strasbourg, Bruxelles, Mar-

seille, Rouen, Nantes, Dijon, Toulouse, Genève, Caen. Lille, Mayence, Rennes, Nancy. »

On ne pouvait définir avec plus de perspicacité le caractère et les limites de cette décentralisation : si, par la suite, on s'en fût fidèlement tenu à l'esprit de ce programme, le Louvre ne serait pas seulement la galerie la plus célèbre de l'Europe, mais encore la mieux ordonnée; la province serait incomparablement organisée au point de vue artistique, et notre école française, mise en valeur, verrait enfin cesser le dédain immérité, qui l'a trop longtemps frappée.

Bonaparte réalisa ces projets de Chaptal; et, en 1811, après la campagne de Prusse, 212 tableaux étaient à nouveau répartis entre six villes de l'Empire : Lyon, Dijon, Grenoble, Bruxelles, Caen et Toulouse. Les musées de province étaient ainsi constitués et quelques-unes d'entre eux se trouvaient, du premier coup, mis au rang des plus beaux.

Mais on se départit bien vite d'une aussi sage ligne de conduite : si l'on en excepte quelques envois estimables faits, en 1862, à la suite de l'acquisition très louable de l'intéressante collection Campana, et, en 1872, du déclassement des réserves du Louvre, on peut dire que l'Etat a fait des musées provinciaux le lieu d'écoulement ordinaire de ses achats officiels, qui sont, paraît-il, destinés à favoriser le développement des arts. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas oublier les quelque deux mille tableaux de maîtres envoyés sous le premier Empire aux musées de province, et qui, réunis aux autres œuvres que les villes possédaient personnellement et à celles que des dons ou des legs ont fait entrer dans ces galeries, constituent le fonds le plus ignoré et le plus fertile en surprises heureuses.

I

Aujourd'hui, faute d'une législation précise, le régime de ces musées de province est encore indéterminé. On leur a bien concédé la personnalité civile et octroyé la faculté de capitaliser, mais on n'a oublié qu'une chose : préciser l'état exact de leur personne et de leurs richesses.

Croirait-on qu'il n'est pas, à l'heure actuelle, de loi qui règle nettement les droits et les devoirs respectifs de l'Etat et des musées de province, et qu'on en est encore à se demander, à défaut d'un texte formel, si les tableaux ainsi concédés par l'Etat le furent à titre de dons ou de dépôts?

La querelle est pendante entre l'Etat et les municipalités, et chacune des parties appuie ses prétentions d'excellentes raisons.

L'Etat dit : Je ne puis donner. Ces tableaux, dont vous me disputez la propriété, furent acquis en vertu d'une loi et ils ne peuvent être aliénés qu'en vertu d'une autre loi; c'est un simple arrêté qui les a mis à votre disposition, donc ils furent déposés et non donnés. J'aurais le droit de les reprendre demain, si vous les conserviez mal, si j'en avais besoin pour mes musées nationaux, ou même... si le nez de votre député me déplaisait.

Et les municipalités répliquent : Pourquoi donc, si vous aviez vraiment l'intention de déposer ces tableaux à mon musée, me les annonciez-vous comme « dons de l'Etat » et m'invitiez-vous à porter cette indication sur les cartels mêmes et sur les catalogues? Est-ce de la sorte que s'effectue un dépôt (1)? D'ailleurs, vous les

(1) Il y a même mieux que cela : en 1811, deux Van der Meulen furent envoyés par l'État au musée de Lyon; en 1837, cette

avais-je demandés, ces tableaux? Ils ont été pour moi une source de dépenses : j'ai dû construire un musée et ensuite l'agrandir; rétribuer un conservateur, des gardiens, un concierge; publier un catalogue; solder les frais de restauration, d'emballage, de transport; et tous les faux frais accessoires que j'oublie! Et aujourd'hui que je commence seulement à recueillir le fruit de ces sacrifices, que les facilités de transport invitent les touristes à visiter mon musée et ma ville, vous prétendez pouvoir du jour au lendemain m'enlever les meilleures pièces de ma collection. Mais alors j'ai été indignement flouée!

Il est incontestable que ces deux raisonnements se justifient, et un gouvernement avisé essayerait de concilier les droits de l'Etat avec les intérêts des municipalités.

Ainsi il n'est pas douteux que l'Etat n'a pu donner, au sens strict du mot, ces tableaux aux musées de province, puisqu'une telle aliénation entraînerait le droit pour les municipalités d'en disposer à leur guise, de les vendre, de les dénaturer, de les détruire. Ces objets d'art sont un patrimoine national, dont l'Etat n'est que le gardien; il n'a ni le droit ni le pouvoir de les donner.

Mais qu'il puisse subitement les retirer par caprice ou même par intérêt pour les collections parisiennes, c'est autre chose. En imposant aux villes, pour l'entretien et la conservation de ces tableaux, des sacrifices pécuniaires, dont elles commencent seulement à retirer quelque profit, l'Etat en promettait implicitement l'usage indéfini à celles qui se montreraient dignes de cette faveur.

Cette fausse situation n'a que trop duré, et il est

ville les *donna* à Louis-Philippe, qui les accepta à titre de présent; ils sont actuellement portés comme tels au catalogue du Louvre.

indispensable qu'elle cesse, dans l'intérêt des tableaux contestés de la sorte.

Actuellement, la Direction des Beaux-Arts et les municipalités provinciales vivent dans un état de crainte réciproque ; elles se font peur respectivement. La Direction des Beaux-Arts, qui désire avant tout ne pas avoir d'affaires, redoute qu'on sache qu'elle sait que des municipalités entretiennent mal ou pas du tout les tableaux de l'Etat et qu'on ne la mette dans la triste obligation de faire semblant de vouloir se montrer énergique; les municipalités, de leur côté, tremblent qu'on ne leur retire leurs tableaux et font autant qu'elles peuvent le silence sur leur musée. Et il est peut-être arrivé à un citoyen de bonne volonté, soucieux d'obtenir des améliorations pour un musée de province, de se voir supplié de ne point parler, à la fois par les Beaux-Arts, qui craignaient une histoire, et par la municipalité, qui redoutait les Beaux-Arts.

Aussi les municipalités, dont les préoccupations artistiques sont généralement assez minces, se refusent-elles parfois à faire les moindres frais en faveur d'œuvres dont la possession est aussi incertaine. A Alger, par exemple, on a, dans l'attente toujours reculée d'un musée, remisé tous les tableaux envoyés par l'Etat dans un débarras, derrière une pyramide de bancs et de chaises; de temps en temps, une dégringolade crève quelque toile d'Horace Vernet ou de Guillaumet! Et, dans les autres, l'on ne voit que trop souvent des morceaux de valeur quitter les galeries, devenues trop étroites, pour une destination bien connue : les peintures s'empilent dans les greniers, et, sans exagérer, on peut dire qu'une partie du trésor artistique de la France, brûlée l'été, gelée l'hiver, n'est, l'année durant, connue et visitée que par les rats et les souris.

*
* *

Connaîtra-t-on jamais l'état exact de ces greniers des musées de province et le nombre d'œuvres estimables qui s'y sont ruinées?

J'ai toujours rêvé qu'il se trouvât près de chaque musée un curieux pour rédiger ce catalogue à côté; on ne soupçonne pas l'utilité de telles enquêtes au point de vue de l'art français. Personnellement je me suis amusé à en faire l'expérience et je suis arrivé à établir que le musée de Caen, que j'avais inventorié de la sorte, cachait dans ses greniers plus de tableaux qu'il n'en exposait dans ses galeries. Celui qui voudrait étudier, à ce point de vue, quelque autre collection provinciale, aurait chance de faire semblables découvertes et de connaître quelques étonnements rares et variés.

Voici donc, à l'usage des honnêtes gens qui tenteraient une telle entreprise, quelques avis expérimentés, qui auront au moins l'avantage de diriger leurs recherches vers les vraies sources d'information; c'est, en quelque sorte, le manuel du rédacteur d'un catalogue des greniers d'un musée de province.

On sait qu'il existe, près de chaque musée, un local, officiellement nommé *réserve* ou *magasin*, et communément appelé *grenier*, en raison de sa situation ordinaire : son office ne devrait être que de servir de salle d'attente aux tableaux, qui ne peuvent, faute de place ou pour tout autre motif, être immédiatement exposés dans les galeries. Mais cette conception du rôle du magasin n'entre pas facilement dans la cervelle des conservateurs des musées provinciaux et le grenier pour eux est une sorte de débarras où ils séquestrent trop souvent toute peinture qui choque leur esthétique. Séparés de leurs cadres, parfois même détachés de leurs châssis, roulés, quand leurs dimensions sont

grandes, sur des fûts où s'écaille la peinture, ces pauvres tableaux sont là dans les plus détestables conditions atmosphériques et livrés aux atteintes directes de la chaleur, de la gelée et des rongeurs : c'est une destruction lente, mais certaine, et, après quelques années de ce régime pénitentiaire, une toile ne peut plus servir... qu'à l'emballage.

Les conservateurs de musées, comme bien on pense, refusent aussi énergiquement l'entrée de cet *in-pace* qu'une jolie femme l'accès de son cabinet de toilette; ils en dissimulent l'emplacement avec un soin jaloux, au besoin ils en nieraient l'existence. Il faut donc renoncer à l'espoir de connaître directement la composition de ce mystérieux local : le catalogue des greniers d'un musée de province ne saurait être descriptif, il doit être raisonné.

Que le premier soin de notre enquêteur soit donc d'acheter le plus récent catalogue du musée sur lequel il veut opérer, et qu'il vérifie si tous les tableaux portés au livret sont réellemente exposés : il serait étonnant qu'il ne marquât déjà un certain nombre de manquants. Qu'il tâche ensuite de se procurer les éditions successives de ce catalogue et qu'il les collationne soigneusement : la liste des absents s'allongera alors dans de notables proportions.

Ces préliminaires accomplis, il lui faudra s'assurer de la fidélité de rédaction de ces différents catalogues et rechercher si tous les tableaux, qui doivent se trouver au musée, y sont effectivement mentionnés. Comme ces musées sont constitués par trois fonds principaux : envois de l'Etat, donations particulières, acquisitions municipales, il convient de remonter directement aux sources.

Si elle le voulait, la Direction des Beaux-Arts simplifierait singulièrement les choses en donnant aux intéressés la liste des envois de l'Etat : mais cette admi-

nistration est assez peu communicative, et il vaut mieux chercher d'un autre côté. Au Louvre, on a plus de chances de réussir et l'on peut avoir assez facilement la liste des divers tableaux, tirés des réserves de ce musée et expédiés en France... et aux colonies.

Mais enfin, sans aller à Paris, on peut se documenter sur place dans les diverses archives de la ville où l'on agit.

Tout envoi de tableaux fait par l'Etat est annoncé par une lettre au maire : compulsez aux archives municipales la correspondance de la mairie, vous aurez les indications des divers envois et leur composition. Généralement, le maire accuse réception de cet envoi et en remercie le ministre : les copies de lettres municipales peuvent donc être utilement consultées. Les frais d'emballage et de transport sont à la charge des municipalités; par l'examen des budgets communaux aux chapitres afférents, on pourra reconstituer la liste souhaitée. Enfin, si ces différents moyens manquaient ou que les archives municipales, comme il n'arrive que trop souvent, fussent impraticables, on peut recourir aux archives départementales : comme, en effet, en procédant à ces envois, le ministère avise le préfet en même temps que le maire, on a chance de trouver là les renseignements nécessaires.

Avec les envois de l'État, les donations particulières et les acquisitions municipales forment les musées provinciaux. Pour reconnaître celles-ci, il suffit de se référer aux comptes des dépenses de la ville ; pour celles-là, comme la municipalité remercie d'ordinaire les donateurs, il n'y a qu'à consulter la correspondance et les délibérations du conseil.

Voilà le travail que devrait faire un inspecteur des Beaux-Arts avant d'examiner un musée : car ce sont ces messieurs, qui pourraient le mieux et le plus vite dresser ces sortes d'inventaires, et qui disposent des

seuls moyens pour sauver de la destruction des œuvres, souvent curieuses. Qu'on ne nous dise pas que ces tableaux, ainsi séquestrés, sont mauvais : est-il rien de plus variable que le goût du public, et, au début du dix-neuvième siècle, l'*Embarquement pour Cythère*, jeté dans un coin des greniers du Louvre, ne servait-il point de cible aux boulettes de mie de pain des élèves de l'atelier de David ? D'ailleurs, une peinture médiocre peut avoir de la valeur au point de vue historique et archéologique : allez donc voir s'il n'y a que des chefs-d'œuvre à Versailles !

Certes, les greniers sont une des plaies des musées de province (1), et il faut leur faire la guerre : il conviendrait de faire entrer — au besoin de force — cette idée dans la tête des conservateurs que tous les tableaux de leur collection doivent être exposés, leur mérite ne doit que déterminer leur placement. Quant au magasin, il ne peut être, selon les cas, qu'une antichambre ou un hôpital, et c'est une aberration que de prétendre faire de ce séjour provisoire une demeure définitive.

*
* *

Même quand ils sont exposés, les tableaux souvent n'en sont pas pour cela mieux partagés et leur conservation est parfois assez problématique.

L'exemple du musée de Lille est légendaire : à l'heure actuelle, la situation est améliorée et des craintes terribles en partie conjurées ; mais il n'en est pas moins vrai que, pendant des années, l'humidité a fait son œuvre et que bien des pièces admirables de ce musée ont pris là des germes de dégradation et de ruine. Ce

(1) Sous le premier Empire, l'État envoya 102 tableaux au musée de Lyon ; en 1815, les alliés n'en reprirent que huit ; cependant le catalogue de 1887 n'en mentionne que cinquante, et l'on devine où sont les autres.

n'est pas là un cas exceptionnel; la valeur seule des œuvres ainsi en péril a attiré l'attention et l'étendue possible du dommage en a fait soupçonner l'existence; mais dans combien d'autres villes ne pourrait-on pas signaler des exemples pareils?

Le défaut d'entretien des peintures en amène forcément, un jour ou l'autre, la restauration; c'est alors la fin, Scylla après Charybde. On ne saurait vraiment se faire une idée de la brutalité et de la hardiesse de certaines restaurations : on coupe, on taille dans la toile, on la repasse au fer chaud, on repeint le tableau avec un entrain diabolique, on le vernit de façon à en faire un miroir. Le restaurateur est en général le conservateur lui-même, c'est-à-dire un bon vieux peintre obscur et prétentieux, qui traitera Rubens ou Véronèse de pair à compagnon ; jugeant indigne de lui de s'en tenir à la stricte restauration indispensable, il repeindra le tableau, rectifiant les endroits qu'il ne comprend pas, corrigeant ceux qui lui déplaisent. Parfois même la restauration de ces peintures sera une politesse qu'il fera à ses amis, et on en verra de livrées au zèle particulièrement néfaste de ces amateurs de petite ville, pour qui la peinture est une occupation et un passe-temps au même titre que la pêche à la ligne ou le jardinage : je laisse à penser l'état dans lequel ces pauvres tableaux sortiront de ces mains redoutables! Ainsi, dans un musée de Normandie, une excellente toile flamande subit un traitement très caractéristique. Le sujet représentait « Vénus et Adonis ». La déesse était une de ces grasses commères, aux formes plantureuses; un peintre fut choqué du développement de la gorge de Vénus, qui contrariait sans doute toutes ses idées en la matière; il prit ses pinceaux, et, ramenant une pudique draperie sur la poitrine divine, cacha ce sein, qu'il ne pouvait voir!

Très souvent encore les municipalités, prenant

exemple sur le Louvre, avoisinent leurs musées d'établissements susceptibles de les faire flamber comme une allumette. La Direction des Beaux-Arts pourrait dire le nom de cette municipalité, qui avait jugé à propos de louer le rez-de-chaussée de son musée à un chiffonnier pour s'y loger et y déposer sa marchandise; la ruine d'œuvres de choix dépendait d'une imprudence de cet individu. Des pourparlers épiques s'échangèrent entre l'administration de la rue de Valois et cette ville aux fins de faire déguerpir le chiffonnier, et pour que la victoire restât au bon sens, il ne fallut rien moins que la menace du retrait *manu militari* des cent et quelques tableaux que l'Etat avait envoyés. Le musée de Caen, l'un des plus curieux de province, est situé au-dessus de salles d'école et d'un bureau de police, et sillonné dans tout son développement par un réseau de conduites de gaz : on marche positivement sur des tuyaux pour accéder à certaines salles.

Parfois aussi, quand cet honneur ne revient pas aux bibliothèques, les galeries des musées servent de salles pour les banquets, les bals, les réunions publiques. Ainsi, quand le président Félix Faure visita Grenoble, le banquet officiel eut lieu dans la bibliothèque, séparée du musée par un simple vélum : on y installa les fourneaux, les tables de décharge, les apprêts du service, tout l'attirail de cuisine, et ce fut dans le musée même que mangèrent les escouades d'agents de la sûreté chargés d'escorter le président de la République! Cet arrangement fut trouvé, en général, fort ingénieux.

II

Le meilleur moyen de mettre un terme à ce déplorable état de choses serait qu'une bonne loi fixât, une fois pour toutes, clairement et expressément, les droits,

et les devoirs, respectifs de l'Etat et des municipalités sur les objets d'art envoyés par l'Etat.

La disposition suivante répondrait, ce me semble, au but cherché : *Confirmer aux envois de l'Etat le caractère de dépôt ; — mais limiter aux suivantes les causes de retrait : défaut d'entretien, refus persistant de les exposer, insécurité des musées.*

Ce texte, tout en donnant à l'Etat la haute main sur les musées provinciaux, rassurerait en même temps les municipalités et leur indiquerait à quelles conditions elles pourraient jouir en paix des tableaux commis à leur garde ; il les tranquilliserait sur la perpétuité du dépôt fait à leur musée, mais aussi les contraindrait à se montrer dignes de cette faveur.

Le rôle de l'Etat serait alors de stimuler un peu l'initiative provinciale assez lente à se manifester, d'éveiller dans les grands centres une émulation artistique, d'inciter les villes à mettre en valeur les richesses d'art dont elles sont détentrices, de provoquer une organisation logique et rationnelle des musées et de récompenser par des envois choisis les cités, qui montreraient le plus de zèle et d'empressement.

La Direction des Beaux-Arts, qui raisonnablement ne devrait avoir pour fonction que la surveillance et l'organisation des richesses d'art de la France, cette administration, dis-je, pourrait ainsi magnifiquement justifier son existence et attester son utilité : l'organisation des musées de province serait une véritable révélation et ferait enfin connaître les inépuisables réserves artistiques de notre pays ; et, du même coup, nos musées nationaux trouveraient un dégagement de premier ordre, qui rendrait possible un classement méthodique et raisonné des œuvres de notre école française.



Depuis longtemps, en effet, le Louvre semble avoir vécu sur un préjugé, dont on commence un peu à revenir, et on dirait que, depuis un siècle, les théories de Denon, au lendemain du bouleversement révolutionnaire et des conquêtes impériales, y aient eu force de loi.

Alors des montagnes de tableaux s'empilaient dans les salles du muséum ; on n'eut qu'une idée : en caser le plus possible pour éblouir le public et donner ainsi une incomparable impression de grandeur. A cet effet, on prit d'abord les morceaux les plus réputés, puis les mieux conservés, en subordonnant toutefois ces choix aux goûts de l'époque et aux idées courantes ; le reste fut réparti en province. C'est dire que le hasard et les préférences personnelles présidèrent seuls à ce classement initial, à l'exclusion de toute méthode et de toute logique.

Pour l'école française notamment, on réserva au Louvre les principales toiles de l'ancienne collection de la Couronne, en se référant aux seules indications de l'Inventaire Bailly, qui date de 1710 : toutes les peintures du dix-huitième siècle, alors parfaitement dédaignées, furent donc systématiquement mises à l'écart. Pour le surplus, on y adjoignit les morceaux de réception à l'Académie, curieux sans doute au point de vue historique, mais souvent contestables au regard de l'art pur, car la destination de ces tableaux et la monotonie des sujets interprétés paralysaient toute inspiration ; en tous cas, œuvres spéciales de jeunesse, et le plus souvent insusceptibles de donner une idée exacte du talent et de la manière d'un artiste.

C'est ainsi que fut primitivement constituée au Louvre la représentation de notre école française : le dix-septième siècle en fit, à peu près seul, les frais. Sans

doute, depuis, des modifications sont intervenues, des additions ont été faites, certaines époques furent renforcées; ailleurs on pratiqua des coupes sombres; mais toujours ce fut un peu par caprice, sans plan arrêté ni idée directrice.

Je ne suis pas seul, je crois, à penser que le Louvre, au point de vue spécial de notre école française, devrait viser à offrir des renseignements suffisants sur le plus grand nombre possible d'artistes : il serait ainsi à souhaiter que chaque peintre de quelque mérite y fût représenté par l'une de ses meilleures œuvres et par un échantillon valable du genre auquel il est principalement adonné. On aurait ainsi l'assurance de trouver dans notre grand musée national des indications essentielles sur tel et tel artiste français, et, groupées, ces vues de détail permettraient de juger l'ensemble du mouvement artistique d'une époque.

Il va sans dire que, loin d'être inflexible, une telle règle comporterait de très larges tempéraments; l'égalité, vertu ou vice démocratique, n'est point du tout de mise dans le domaine de l'art, et il ne viendra jamais à l'idée de personne qu'un Beaufort ou un Menageot soient traités sur le même pied que Poussin ou Watteau. Mais encore ici ne faudrait-il pas trop céder à l'illusion du nombre : l'œuvre de certains de nos grands maîtres français n'est-elle pas un peu trop abondamment représentée au Louvre? Est-il vraiment besoin d'exposer une trentaine de tableaux d'un même artiste — quand on n'a pas affaire à une suite — pour le faire bien connaître? En honorant aussi largement un peintre, on s'expose à en négliger vingt autres; c'est ce qui est arrivé et c'est ce qui arrivera fatalement si l'on persiste dans cette décevante illusion. Le Louvre n'est point une galerie d'amateur, mais l'exposé des manifestations diverses de l'art national et des plus notables richesses qui le composent : il faut surtout se

garder d'y collectionner, et c'est en vue d'un enseignement que les œuvres y doivent être classées.

On devrait trouver dans notre Louvre des témoignages suffisants des différentes époques de l'art français, et des échantillons, en nombre proportionné à leur mérite et à leur importance, de l'œuvre du plus grand nombre possible d'artistes, encore qu'ils valent mieux qu'une curiosité locale. Nous sommes, ce me semble, loin de compte ; ainsi, pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle, le genre historique et civique sévit en France : la peinture avait été officiellement aiguillée dans cette voie, et nos peintres fabriquèrent des kilomètres de toiles peu récréatives sur des sujets invraisemblables. Quelques érudits savent cela, mais le public, qui juge d'après le Louvre, voit cette époque à travers l'œuvre de Greuze et de Fragonard, qui ne furent que deux heureuses exceptions.

Pour nous résumer, disons donc qu'au Louvre devraient être centralisées les meilleures œuvres de nos artistes français, et des indications générales sur l'histoire de notre art national.

*
* *

Les musées de province, quand leur situation sera définitivement régularisée, aideraient singulièrement à cette réorganisation et deviendraient facilement pour le Louvre des auxiliaires précieux, aujourd'hui surtout que les facilités de transport et le goût des voyages permettent l'accès des provinces les plus éloignées.

Pour cela, il faudrait inventorier les collections provinciales, puis réglementer logiquement les envois de l'Etat et autoriser les échanges entre musées.

Il est véritablement humiliant d'avoir à constater qu'avec un budget de près de quatre milliards, l'Etat ne peut pas poursuivre la publication de l'*Inventaire*

des richesses d'art de la France. Le marquis de Chennevières, dont le nom respecté aura une si belle place dans l'histoire de notre art contemporain, avait bien compris la nécessité d'une telle enquête et ce ne sera pas son moindre honneur d'en avoir décidé l'entreprise. Il est indéniable que tant qu'on ne saura pas ce que contiennent les musées de province, toute organisation sera matériellement impossible; et comment le saurait-on quand on voit des grandes villes, comme Limoges, n'avoir même pas de catalogue de leurs collections de tableaux, et quand on est obligé, pour connaître l'état du musée de Toulouse, de se référer au catalogue de 1842!

Il serait bon, au surplus, de réduire autant que possible le nombre des musées, appelés à suppléer le Louvre ; le mieux serait de s'en tenir aux situations acquises et de compléter les collections importantes plutôt que d'en créer de nouvelles. Il ne faut pas confondre, en effet, décentraliser et disperser, et, pour être effective, la décentralisation doit être le résultat d'une série de petites centralisations : dans l'espèce, avec quinze ou vingt musées bien organisés, le but cherché serait atteint.

Dès lors, une commission, sérieusement recrutée et réellement compétente, répartirait entre ces collections les tableaux destinés à la province, et, seule, aurait le droit de statuer : de la sorte, les infortunés conservateurs du Louvre n'auraient plus à se défendre contre les importunités et les assauts de ces députés effrontés, qui, lorsqu'ils n'ont pu obtenir un bureau de tabac, veulent au moins faire attribuer la *Joconde* au musée de leur arrondissement.

Jusqu'ici les œuvres de nos peintres français ont été distribuées aux musées de province de la façon la plus incohérente, et comme au petit bonheur. Sous le premier Empire, c'est-à-dire à l'époque des envois les plus

importants, les lots des diverses villes semblent avoir été tirés à la courte paille, car on ne relève dans leur composition aucune indication d'une méthode, d'une idée quelconque. De fait, le plus souvent, on fit venir à Paris les conservateurs des futures collections départementales, on les plaça devant les monceaux de peintures qui encombraient les réserves du muséum, et on leur dit de faire leur choix ; naturellement ils n'eurent d'autre souci que de prendre ce qu'il y avait de meilleur.

On croirait aujourd'hui encore que ce *modus vivendi* est toujours en vigueur; les envois de l'Etat sont répartis suivant le gré et le caprice des fonctionnaires, chargés de ce service. On donne des tableaux à des chefs-lieux de canton, voire à de simples communes ; il y a même de ces envois extravagants, qui équivalent à des destructions détournées. J'ai pris ainsi note de tableaux du Louvre, qui furent placés dans des cabines de navires de l'Etat, d'autres envoyés aux colonies : c'est ainsi que deux des œuvres les plus importantes de Bachelier, un bon peintre du dix-huitième siècle, furent en 1872 expédiées au musée de la Réunion!

Il ne serait pourtant pas impossible de grouper logiquement et avec méthode dans nos musées de province les œuvres de nos artistes nationaux et de réaliser ainsi la meilleure et la plus intéressante des décentralisations.

Le Louvre ayant prélevé dans l'œuvre de chaque peintre les pièces les plus importantes, le surplus, composé d'œuvres très honorables et même de morceaux de choix, irait en province. Dès lors, qui empêcherait de désigner telle ou telle ville, pour y centraliser l'œuvre de tel ou tel artiste, né dans le pays ou que quelque circonstance de sa vie y rattacherait? Par exemple, l'œuvre de Géricault et de Jouvenet, deux

Rouennais, serait à Rouen; celle des Parrocel et des Vernet à Avignon; pour connaître Mignard, il faudrait aller à Troyes, à Montpellier pour Sébastien Bourdon, à Aix pour les Van Loo, à Nancy pour le Lorrain, etc.

De tels groupements n'auraient pas le seul avantage d'être logiques, ils redonneraient un peu d'importance aux diverses villes de France et peut-être y réveilleraient le vieil esprit local et l'initiative artistique, endormis depuis plus d'un siècle. Ils faciliteraient enfin la connaissance de notre école française de peinture, en limitant des recherches, qui, dans l'état actuel des collections provinciales, sont parfaitement impraticables. Pour se renseigner sur un artiste, il n'y aurait ainsi qu'à aller au Louvre ou dans la ville désignée pour conserver son œuvre, tandis qu'à l'heure actuelle, il faut faire le tour de la France, courir dans les cités les plus lointaines avec la perspective de se casser le nez à la porte de quelque grenier inaccessible.

D'autre part, il conviendrait de bien réglementer, une fois pour toutes, la question des échanges entre musées, que la multiplicité des formalités administratives rend aujourd'hui presque impossible et qui semble pourtant si simple. Un exemple le prouvera. Les peintres Fontenay et Tournières sont nés à Caen, Michel Serre est né à Marseille ; or, le musée de Marseille, où l'œuvre presque entière de Michel Serre est réunie, possède le portrait de Fontenay et une toile importante de Tournières ; le musée de Caen, de son côté, détient le morceau de réception à l'Académie de Michel Serre. Un échange s'impose, mais dans l'état actuel de la législation il est à peu près irréalisable ; de telle sorte que le Caennais, curieux de connaître les traits de son compatriote Fontenay, sera obligé d'aller à Marseille, et, en route, il pourra croiser le Marseillais, pèlerinant vers Caen pour se documenter complètement sur son « pays », Michel Serre. Un tel état de choses fait assurément

les affaires des compagnies de chemin de fer, mais il tend à rendre les études d'art une distraction de millionnaire.

*
* *

Réorganisés sur ces bases et d'après ces principes, les musées de province auraient une incontestable utilité et ils prendraient du coup une importance insoupçonnée; au contraire, tant que leur régime n'aura pas été légalement établi, les envois de l'Etat risqueront d'être des moyens détournés de destruction de toiles embarrassantes.

Il y aurait là vraiment une belle initiative à prendre et digne de tenter le zèle d'un honnête homme : ce serait rendre à la France un service inappréciable que de mettre ainsi en ordre et en valeur ses richesses d'art et de faire connaître l'œuvre de ses vieux artistes. On peut être assuré qu'au fur et à mesure que se ferait cette connaissance, la surprise se doublerait d'une légère confusion à la pensée que tant de beaux talents furent si longtemps ignorés, tant de trésors inconsidérément cachés.

FERNAND ENGERAND.

AMES DE VAINCUS

(Suite)

Brunel retourna au Louvre le mardi, et constata sans plaisir que le travail de Mlle Leverdier avançait rapidement. Il entrevoyait déjà le terme de l'intimité délicieuse que lui procuraient ces bonnes causeries sans témoins gênants. Néanmoins, décidé « à profiter du présent », il chassa bien vite cette pensée et se mit à bavarder gaiement.

— J'aime à vous voir ainsi joyeux, lui dit Suzanne; vous m'apportez de la sorte un peu de joie, car je crois que c'est contagieux.

— Quel dommage que ce ne soit pas une contagion durable! Je vous parais joyeux parce que le plaisir de vous voir me fait oublier les ennuis; mais, au fond, je suis beaucoup moins atteint que vous ne pensez par la contagion.

— Ah! n'allez pas broyer du noir parce que je vous fais compliment de tout voir en bleu. Le moment serait mal choisi. — Que dites-vous de ma tête de la Vierge?

— Je dis que Murillo lui-même en serait content. Ce n'est pas lui qui vous appliquerait le proverbe : *traduttore, traditore.*

— Je crois bien, il ne devait pas savoir l'italien. Il était Espagnol, et sans doute fort poli.

— Poli, peut-être; en tout cas, il ne passait pas pour galant.

— Il avait bien raison.

— Comme vous y allez! Les femmes, d'ordinaire, ne professent point une telle admiration pour les hommes qui ne les aiment pas.

— Elles se placent à un point de vue trop personnel et tout à fait mesquin. Je ne connais pas très bien, je l'avoue, la vie de Murillo, mais je sais vaguement qu'il travailla avec constance à réaliser son idéal; car il avait un idéal, et cet idéal était haut. C'était un croyant sincère. Moi, j'admire passionnément ces hommes-là, et je les envie un peu. Etes-vous un croyant?

— J'aurais peur de mentir aussi bien en disant non qu'en disant oui. Longtemps j'ai cherché à établir ma conviction dans un sens ou dans un autre, mais les arguments pour me paraissaient aussi forts que les arguments contre, si bien que je ne savais à quel parti m'arrêter. J'ai donc laissé de côté la question de l'Absolu, et je ne me suis plus occupé que du contingent, me disant qu'en faisant de mon mieux dans ce monde j'avais bien des chances pour n'être pas trop sévèrement jugé dans l'autre, dans le cas où notre existence individuelle se prolongerait au delà de la mort, d'une manière que, d'ailleurs, je me déclare incapable de comprendre.

— A votre avis, donc, il est plus malaisé de nous supposer une existence future que de nous expliquer l'existence présente?

— Non, certes; les deux me paraissent aussi inexplicables l'une que l'autre; seulement, pour l'une ce n'est qu'une hypothèse, pour l'autre c'est un fait. Un fait même sans explication plausible : ça existe et ça ne peut se nier; tandis qu'une hypothèse… que voulez-vous bâtir là-dessus?

— De grands et puissants cerveaux ont pourtant bâti là-dessus, comme vous dites.

— Ce n'est pas la croyance, c'est le cerveau alors qui est fort et accomplit de belles œuvres. Et la preuve, la voici : Prenez deux croyants également convaincus, également sincères ; l'un est un vaste esprit, l'autre une intelligence étroite et bornée ; la foi de l'un et de l'autre n'arrivera point à mettre de niveau leurs cerveaux, tandis que le cerveau de chacun d'eux donnera à leur foi ses qualités ou ses défauts. Sans cela, il suffirait d'être bon catholique pour faire une *Trinité* comme celle de Murillo.

— Vous reconnaissez cependant que la foi est une force ?

— Toute conviction est une force.

— Il faut donc les garder précieusement, nos pauvres convictions, si attaquées aujourd'hui, si raillées. Faites votre examen de conscience, affreux sceptique, et demandez-vous si vous n'avez pas votre part de responsabilité dans cette dégringolade universelle de l'esprit français.

— J'ai du moins à mon actif une conversion, la vôtre, si je dois vous en croire.

— Vous devez m'en croire ; mais vous m'avez éclairée plutôt que convertie. Au fond, nous avions la même pensée.

— C'est ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, si vous vous en souvenez.

— Oui, parfaitement, je m'en souviens...

Depuis plusieurs instants déjà, absorbée par la conversation, Suzanne, le pinceau à la main, avait suspendu son travail. Elle se retourna vivement vers Brunel.

— Eh bien, lui dit-elle, à quoi servez-vous ? Vous n'êtes pas seulement bon à m'avertir de mes distractions ; je ne fais rien et vous ne me rappelez pas au devoir ?

— Votre travail sera toujours trop tôt fini... Et

trop tôt passées ces heures de libre causerie, de bonne et franche amitié.

— Seriez-vous égoïste ?

— Beaucoup, pour ne pas me faire remarquer.

— Allons, l'heure de la retraite a sonné. Partez.

— Vous me chassez ?

— Oui.

— Mais nous nous reverrons ?

— C'est probable.

— Je veux dire avant longtemps ?

— Ce soir, si vous voulez, chez Mme Toury.

— Convenu.

Ils se serrèrent la main. Brunel s'éloigna à regret, tandis que Suzanne se remettait au travail et s'efforçait de rattraper le temps perdu.

En se rendant rue Barbet-de-Jouy, vers les dix heures, Robert Brunel se promettait une vraie joie des quelques instants qu'il allait passer près de son amie, d'autant que le demi-mystère qui entourait maintenant leurs relations en augmentait considérablement le charme et le piquant.

Il dut en rabattre; André de Nozal se trouvait là. Fier de la promesse qu'il avait obtenue et dont il se parait comme d'un consentement, il n'était pas homme à garder une attitude effacée. Il entendait jouir de son succès autant pour lui que contre les autres ; aussi affectait-il un grand contentement; il parlait, plaisantait, riait, étourdissait par son verbiage, faisait de l'esprit, cherchant à faire de l'effet.

Resplendissante de beauté, Suzanne avait un air libre et gai qu'on lui voyait rarement. Elle était aimable pour Nozal, daignait sourire parfois à ses « mots » plus ou moins heureux. Néanmoins, elle n'oubliait point Brunel. Voyant qu'il parlait peu, recherchait les petits coins et passait le temps à fumer d'innombrables cigarettes, elle alla à lui.

— Ça ne vaut pas nos bonnes causeries du Louvre, lui dit-elle. Je suis sûre que vous les regrettez.

Il ne répondit pas, si ce n'est par un geste expressif qui traduisit sa pensée.

— Moi aussi, ajouta-t-elle vivement.

Elle tourna sur elle-même, et revint vers Nozal. On eût dit qu'elle avait peur de lui déplaire, d'éveiller sa jalousie...

Mme Toury ne la perdait pas de vue. Elle lui trouvait quelque chose de bizarre ou plutôt d'inaccoutumé dans l'attitude, dans la parole, et elle s'étonnait de lui voir une animation qui concordait si peu avec ses dernières confidences; il n'est pas jusqu'à son amabilité, pourtant fort naturelle en soi, vis-à-vis de Nozal, qui ne lui parût assez extraordinaire.

Elle se réservait de l'interroger dès qu'une occasion favorable se présenterait, mais, beaucoup de curiosité et un peu d'inquiétude la poussant, elle se décida à la faire naître, ce qui est toujours facile pour une maîtresse de maison.

Elle prit la jeune fille à l'écart.

— Je vois avec plaisir, ma chère Suzanne, que, malgré l'hiver triste et le soleil absent, vous avez chassé la noire mélancolie dont vous sembliez atteinte l'autre jour.

— Il ne faudrait peut-être pas creuser bien profondément pour la retrouver, marraine; mais, ce soir, je veux l'oublier. Il me plaît d'avoir un air heureux.

— Pourvu que la réalité ne soit pas trop en désaccord avec l'apparence!... Croirai-je que la présence de Nozal?...

— Ah! pour ça, non.

— Je ne comprends plus.

— Ni moi, chère marraine. Je suis comme ça, je ne sais pas pourquoi... Ou plutôt si, je le sais. L'honneur en revient au travail : l'oisiveté est la mère de tous les

ennuis. Depuis que je copie ce tableau, — *la Trinité* de Murillo, vous savez? — je pense moins à certaines choses, et je m'en trouve très bien. C'est un peu la manière de l'autruche, mais elle a du bon, et je suis de l'avis de Molière :

Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

Et vous?

— Moi, j'ai toujours admiré l'autruche...

Mme Toury continuait à regarder Suzanne, cherchant à scruter la pensée qui se cachait derrière ce masque de joie fausse. Soit qu'elle crût devoir la vérité ou tout au moins une partie de la vérité à la femme si bonne qui lui posait cette interrogation muette, soit qu'elle fût poussée par une force secrète à parler de ce qui lui tenait au cœur, Mlle Leverdier, après quelques secondes d'hésitation, laissa échapper ces mots :

— M. Brunel ne vous a pas dit comment il jugeait ma peinture?

— Brunel? Où donc a-t-il pu la voir?

— Au Louvre.

— Ah! Il va au Louvre?

— Je vois à votre surprise qu'il a été très discret, trop discret, car vis-à-vis de vous le mystère est inutile. Oui, figurez-vous qu'en vous quittant, l'autre jour, je suis allée au Louvre comme je vous l'avais dit. J'étais occupée à étudier consciencieusement ma *Trinité*, lorsque j'ai été abordée par M. Brunel. Il est, paraît-il, de cette espèce excessivement rare de Parisiens qui n'ont pas besoin d'avoir des parents de province à cornaquer pour fréquenter les musées.

Une fois lancée dans la voie des confidences, Suzanne ne s'arrêta plus. L'air attentif et bienveillant, très bienveillant même, de Mme Toury l'encourageait. Elle raconta les visites de Brunel pendant les séances

de copie, et elle termina par l'éloge de son nouvel ami.

— Vous aviez joliment raison, marraine, de m'en dire le bien que vous m'en avez dit, et j'ai été joliment sotte de ne pas vous croire tout de suite ; mais voilà, il n'est pas banal, et il met même une vraie coquetterie à se cacher sous des dehors sceptiques, caustiques et même antipathiques. Je le soupçonne aussi de se ménager par là une impression beaucoup plus favorable, une fois qu'on a percé son masque destiné à effrayer les ennuyeux et les imbéciles. N'est-ce pas votre avis, marraine ?

— Certes, il gagne à être connu. Vous voilà donc enfin une paire d'amis. J'en suis très contente. Mais prenez garde. S'il a tant de plaisir à vous voir, il y a des chances pour qu'il devienne amoureux de vous.

Elle prit un air d'incrédulité, et répondit d'un ton où perçait quelque amertume :

— Est-ce que M. Brunel est capable d'être amoureux, même ou surtout de moi, comme vous voudrez ?

Mme Toury n'insista pas sur ce sujet. Elle se borna à donner à la jeune fille quelques conseils :

— Soyez prudente et n'encouragez pas trop l'assiduité de Brunel. Tout, à Paris, se sait à la longue, et je crois que cela pourrait déplaire...

— Du moment qu'une chose me plaît, peu m'importe qu'elle déplaise ou non.

— Vous avez raison. J'ai eu tort, par mes avis de vieille femme, de chiffonner votre sérénité. — Je vais dire quelques mots aimables à Mlle de la Senonche. Je n'ai pas la ressource, comme Mme de Figuérol, de lui demander qu'elle nous exhibe son talent.

— Vous avez eu soin de supprimer le piano. Quelle prévoyance !

— Il est prudent de mettre hors de portée les instruments dangereux.

— Un ennui est si vite arrivé...

Vers minuit, alors qu'on commençait à se retirer, apparut Mlle de Sassenage, accompagnée de Valmont. La diaphane blonde fit une entrée à sensation.

— Je meurs de faim; y a-t-il encore quelque chose à manger?

Tout en avalant force sandwichs, pâtés au foie gras et autres choses substantielles, elle raconta sa soirée à Suzanne et à Nozal, qui l'avaient accompagnée au buffet.

— Je viens de l'Opéra-Comique, avec Valmont. Tous deux seuls. Presque une partie fine. Hortense était fatiguée. Elle n'a pas voulu venir. Valmont a été adorable. Il faisait des façons pour me conduire au théâtre ; il invoquait l'incorrection de la chose. Il avait peur de me compromettre! Il est vieux jeu en diable, quand il s'y met. Moi, je tenais absolument à aller là-bas, et surtout à arriver de bonne heure, parce qu'on m'avait dit que je verrais une personne...

Elle baissa la voix, regarda autour d'elle, et, s'étant ainsi assurée que, sauf Suzanne et Nozal, personne ne pourrait l'entendre, elle continua :

— Je l'ai vue. Elle est très bien, mais là, très bien. Une belle femme avec des cheveux d'un roux!... Je ne serais pas étonnée qu'elle se servît de la même teinture que ma mère...

— De qui voulez-vous parler? demanda Nozal, intrigué.

— De la maîtresse de Brunel. Je ne vous l'avais pas dit?

Suzanne fit un haut-le-corps.

— Qu'est-ce qu'elle joue? demanda-t-elle.

— De petits rôles. Ce soir, elle paraissait dans le lever de rideau, *les Noces de Jeannette.*

— Elle a du talent?

— Je n'ai pas fait attention. Valmont, qui est rosse

quand il veut, disait qu'elle ne manquerait pas de talent si la faiblesse de sa voix lui permettait d'en montrer. Une méchanceté à double détente, comme vous voyez.

— Ce n'est probablement pas par son seul mérite artistique qu'elle aura séduit Brunel, insinua Nozal.

— Je l'ai bien pensé, allez. J'ai voulu faire causer Valmont là-dessus, mais il a été d'une discrétion absolue.

— Entre hommes, on se doit le secret... le secret professionnel.

— Et puis peut-être ne savait-il rien du tout. Brunel est assez cachottier... Ça m'amuserait de le plaisanter là-dessus; il ne me sait pas si bien informée. Si nous l'intriguions? Voulez-vous, Suzanne?...

— Non, merci. Ne comptez pas sur moi, répondit Suzanne sèchement, en s'éloignant.

Rolande parut étonnée.

— Est-ce que je suis inconvenante, ou Suzanne devient-elle bégueule?

— Ni l'un ni l'autre, répliqua Nozal. Seulement, ce que vous lui contez là de la maîtresse de Brunel n'est d'aucun intérêt pour elle.

Et il ajouta d'un air délicieusement fat :

— J'ai quelques raisons de supposer qu'elle a, en ce moment, d'autres préoccupations.

— Alors, ça tient toujours?

— Plus que jamais. Au retour de son père, elle doit me donner la réponse définitive que j'attends avec impatience... et confiance

— J'en suis ravie... Au moins, vous, vous êtes vite consolé.

— Il m'est bien difficile d'aimer qui ne m'aime pas. Telle est ma nature.

— C'est ce qu'on peut appeler une heureuse nature... d'indifférent.

— Indifférent, moi? Je proteste...

— Ne vous défendez pas. Il y a tant d'hommes qui le sont! Ceux qui ne le sont pas sont destinés à être dupes éternellement. Vous êtes de l'espèce des malins.

Il sourit agréablement. Jamais, d'ailleurs, on ne lui avait vu refuser un compliment. Néanmoins il trouvait que Rolande l'accaparait un peu trop. Il eût voulu rejoindre Suzanne. Valmont vint à son secours, sans le savoir.

— Allons, Rolande, assez mangé; filons. Mon rôle d'oncle commence à me peser.

— Et cependant, mon ami, dit Mme Toury, intervenant, il sera bon que vous le conserviez jusqu'au domicile de cette jeune personne, sans quoi je me refuserais à vous la confier.

— Soyez sans crainte, fit Rolande. Il serait fort embarrassé d'en avoir un autre avec moi.

— Et vous, mademoiselle, reprit Mme Toury, sur un ton moitié plaisant, moitié sérieux, tâchez de conserver des sentiments de nièce.

— Je les réservais pour le retour.

— Vous avez parfois des reparties effrayantes.

— Il faut me pardonner. J'ai été si mal élevée!

— A moins que vous n'ayez mal profité d'une excellente éducation.

— Voilà qui est gentil pour mes parents. Je le leur répéterai au réveil. Ils reconnaîtront là votre bonté coutumière.

Valmont, qui avait mis son paletot, commençait à s'impatienter.

— Est-ce pour aujourd'hui ce départ? disait-il de sa grosse voix. Tout le monde est parti. Nous restons les derniers.

Mlle de Sassenage lui cria :

— On y va, canaille!

Puis, se tournant vers Mme Toury :

— Vous n'avez rien à dire, cette fois : c'est un mot historique.

— Ce n'est pas une raison pour que Valmont le connaisse.

— Je le lui expliquerai dans la voiture. Cela nous fera un sujet de conversation, et la chose est d'autant plus précieuse que c'est un endroit dans lequel il en manque généralement Adieu, madame.

Mme Toury, du haut de l'escalier, l'entendit, disant à Valmont, tout en mettant son manteau :

— La vieille duchesse de Noailles, — à moins que ce ne soit la marquise... non, c'est bien la duchesse... — avait été condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire. Le bourreau lui reprochait sa lenteur à monter sur la charrette; elle lui répondit...

Mme Toury n'écoutait plus. Tout à ses pensées, elle montait lentement à sa chambre. Malgré l'heure avancée, elle ne se coucha pas immédiatement. Elle repassa longuement dans sa tête ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait entendu pendant la soirée...

Le lendemain matin, Robert Brunel fut tout étonné de recevoir, à son réveil, un petit bleu dans lequel Mme Toury le prévenait de sa visite vers deux heures, sauf avis contraire. Elle ajoutait simplement qu'elle désirait causer un peu avec lui. De quoi? se demanda-t-il. Et son imagination aussitôt de se mettre en campagne. Les suppositions les plus variées se présentèrent à son esprit, excitant sa curiosité, loin de la satisfaire. A la fin, il s'efforça de se calmer, se trouvant fort sot de se mettre ainsi martel en tête pour une affaire très simple, probablement. Comme il s'observait volontiers, il remarqua que cette impatience fiévreuse dénotait chez lui un état nerveux à surveiller.

— Restons calme. Il faut être calme, se répéta-t-il à plusieurs reprises.

Malgré ses fermes résolutions, il fut content de voir

approcher deux heures. Mme Toury fut exacte au rendez-vous.

— C'est gentil chez vous, dit-elle. J'y viens pour la première fois. Laissez-moi un peu contempler cette vue admirable.

— Elle est plus belle au printemps.

— Nous n'avons pas le printemps. Bornons nos vœux à ce que nous pouvons atteindre.

Ils causèrent quelques instants de choses indifférentes; Brunel répondait en homme distrait; il avait peine à dissimuler l'impatience qu'il éprouvait de connaître le motif qui amenait chez lui Mme Toury. A la fin, elle s'assit dans un fauteuil, lui fit signe de se placer en face d'elle, et, fixant sur lui son clair regard, elle dit :

— Je n'ai pas besoin de prendre des précautions avec vous, mon cher ami; vous connaissez assez la vieille affection que je vous porte.

D'un geste il acquiesça.

Elle reprit :

— Voyez-vous ce qui se passe en ce moment dans votre cœur, — et dans celui de Suzanne Leverdier?

La question le surprit par sa forme hardie, par sa précision redoutable. Mais, s'il ressentit quelque trouble, il en devint maître rapidement, et c'est avec un sourire aux lèvres qu'il répondit :

— Je crois le voir, chère madame. Dans mon cœur, il ne se passe rien, par la bonne raison qu'il ne doit rien s'y passer. Je suis dans une situation qui m'interdit toute pensée matrimoniale; or, j'estime trop Mlle Leverdier pour ne pas unir dans mon esprit sa pensée et la pensée du mariage. Quant à ce qui se passe dans son cœur, je ne saurais le dire; ce dont je suis certain, c'est que s'il s'y passe quelque chose, je n'y suis pour rien. Je sais me tenir à ma place, et ce n'est pas moi qui jouerai jamais les Almaviva,

à un âge où il convient mieux de jouer les Bartolo.

— Vous me rassurez un peu... Cependant, j'ai peur que vous ne vous fassiez des illusions.

— Des illusions à rebours, alors? Je suis trop modeste? Vous voulez rire.

— Depuis quelque temps, une très visible sympathie a remplacé la petite guerre que vous vous faisiez, Suzanne et vous. Elle a du plaisir à se trouver avec vous, et vous avec elle... Laissez-moi continuer... Vous recherchez tous deux les occasions de vous voir, de causer ensemble. Elle m'a raconté votre rencontre au Louvre, la première, celle-là due au seul hasard; il n'y a rien à en dire; mais elle m'a fait confidence aussi des... — passez-moi le mot, — des rendez-vous qui l'ont suivie. Là, le hasard n'y est plus pour rien.

— Rendez-vous bien innocents, je vous le jure, où nous n'avons causé que d'art, de littérature, de choses impersonnelles, dans une solitude très relative, puisque le salon Carré n'est jamais vide. Pas un mot pouvant passer pour un mot d'amour n'a été prononcé par moi. Vous pouvez m'en croire, je ne mens pas.

— J'en suis bien persuadée, mais le mot n'est pas nécessaire toujours...

— Si j'ai été imprudent, ce qui est fort possible, ce qui est même certain, puisque vous le jugez ainsi, j'ai eu tort, je le reconnais. Oui, j'aurais dû me souvenir qu'une jeune fille, surtout dans la situation où se trouve Mlle Leverdier, peut être compromise par une assiduité, fût-elle la plus innocente du monde. Je tiendrai compte de l'avis, chère madame. Dorénavant je mettrai une plus grande réserve dans mes rapports avec Mlle Leverdier; je m'abstiendrai de tout ce qui serait de nature à faire parler, à légitimer des bruits stupides, à favoriser de fausses interprétations... Etes-vous contente?

— Oui, oui... Et pourtant non!

Elle releva la tête, et, d'un ton décidé :

— Pourquoi ne l'épouseriez-vous pas? demanda-t-elle.

Depuis un instant, il prévoyait le choc, il s'y préparait; ce nouveau coup ne parut pas l'émouvoir.

— Comment cette idée vous est-elle venue? dit-il en souriant.

— Je vous aime tendrement tous les deux, répondit-elle simplement.

Cette réponse lui alla au cœur; néanmoins il fit bonne contenance, et, d'une voix ferme, répliqua :

— Eh bien, et Nozal? Que faites-vous de Nozal?

— Il n'y a avec lui aucun engagement définitif. Les délais, les remises qu'on lui impose sans cesse prouvent assez qu'on ne voit pas ce projet avec grand enthousiasme.

Il s'était levé; puis, assis de côté sur sa table de travail, il balançait sa jambe droite, tandis que de l'autre il s'appuyait sur le parquet. Il semblait très calme et très froid.

— On a tort, fit-il.

— Etes-vous à la place de Suzanne pour la juger?

— Je m'y mets. Jamais elle ne trouvera mieux... Et puis ce ne sont pas mes affaires. Qu'elle épouse ou non Nozal, en quoi cela me regarde-t-il? En quoi cela m'intéresse-t-il?

— Je suis convaincue qu'elle envisagerait plus gaiement un mariage avec vous qu'avec Nozal.

— C'est une conviction qui ne repose sur rien.

— Qui sait?

— Elle ne vous a pas fait de confidences?

— Non; mais les femmes devinent mieux que les hommes ce qui se passe dans le cœur des femmes. J'en reviens à mon idée. Pourquoi ne l'épouseriez-vous pas?

— C'est une folie.

— C'est une folie ? Est-ce là répondre ?

— Non, je vous en prie, ne me dites pas que Mlle Leverdier pourrait avoir pour moi mieux que de la sympathie, ou de l'amitié... Non, ne me dites pas ça ! Cela n'est pas, ne doit pas être, ne peut pas être.

— Il ne serait pas malaisé à moi de m'en assurer...

— La chose est inutile, absolument inutile, je vous le répète. Vous me peineriez fort en insistant.

Il s'efforça de détourner la conversation, ou tout au moins de la mettre sur un ton de plaisanterie :

— Je vous croyais mon amie, et vous venez ainsi, sans prévenir, sans crier gare, me pousser au mariage ; ce n'est pas bien. Vous avez trahi ma confiance.

Très sérieuse, elle répondit :

— Ne raillez pas, laissez votre vieille amie vous parler en amie. Vous n'êtes pas de ces hommes à cervelle étroite qui ont fait vœu de vivre et de mourir célibataires. Avez-vous réfléchi quelquefois à ce que sera votre existence dans quelques années ? Toujours seul, sans intérêt dans le monde, sauf votre personne, il n'y a rien là de bien séduisant...

— N'êtes-vous pas, comme moi, seule, sans intérêt dans le monde ? Et cependant vous ne pensez pas à vous remarier ?

— Le veuvage d'une femme, même quand elle n'a pas d'enfants, ne peut pas se comparer au célibat d'un homme ; sans qu'il soit besoin d'insister sur des choses que vous savez aussi bien que moi, il y a dans un cas une dignité d'existence qui est presque impossible dans l'autre. Puis, une femme ne peut pas avoir, comme un homme, deux existences, surtout si la première a été heureuse ; elle la prolonge par le souvenir... Mais, vous, vous homme libre, quel sort vous attend ?

— Oh ! je ne me berce pas d'illusions sur ce point. Je finirai entre les bras d'une vieille maîtresse ou d'une

vieille servante, à moins que ce ne soit dans les bras d'une personne réunissant ces deux qualités.

— Vous vous jugez vous-même. Et vous, homme de cœur, homme intelligent, que j'estime et que j'aime, vous entrevoyez sans horreur une pareille fin?

— Elle me sera peut-être épargnée. La mort supprimerait l'hypothèse.

— Il s'agit de votre vie, et non de votre mort. Vous n'en êtes pas là...

— Non, je suis trop vieux maintenant pour changer mon existence. Je me vois mal fondant une famille, à mon âge, et dans la situation de fortune que vous connaissez. Et puis, je vous le répète encore, c'est impossible... impossible! Et je le sais bien que c'est impossible! Et il faut que je me le mette bien dans la tête pour m'éviter plus tard des ennuis!

Il s'était animé, en parlant. Il marchait dans la pièce, d'un pas saccadé.

— Oui, impossible! répétait-il. Impossible!...

Il paraissait s'adresser plus à lui-même qu'à Mme Toury. Elle comprit qu'il y avait chez lui une résolution bien arrêtée, à moins que ce ne fût quelque obstacle insurmontable : des dettes? sa liaison avec la chanteuse? Tout ceci ne lui paraissait pas des raisons suffisantes... Néanmoins, elle n'osa insister devant l'attitude nette et la volonté formelle de Brunel.

— Soit, fit-elle, résignée. N'en parlons plus.

— Ça vaudra mieux.

— Dans ce cas, — permettez-moi ce conseil, — ne jugez-vous pas qu'il serait bien, de votre part, de vous abstenir de revoir Suzanne?

— N'en doutez pas. C'est mon intention. Je comprends aujourd'hui ma sottise. Je ne la verrai plus.

— N'exagérez pas. Je n'entendais parler que des visites au Louvre.

— Et ailleurs.

— Voilà l'exagération. Il faut que l'on vous voie chez moi, chez Mme de Figuérol, comme par le passé. D'abord, je ne veux pas perdre un ami; ensuite, vous devez éviter tout ce qui prêterait à des suppositions désobligeantes pour elle ou pour vous.

— Vous croyez que je dois continuer à aller dans des endroits où je suis certain de la rencontrer? En voilà un plaisir!

— Mon ami, vous m'avez affirmé tout à l'heure qu'il ne se passait rien dans votre cœur, — je tiens l'affirmation pour vraie. Que vous importe donc de voir ou de ne pas voir une personne que vous n'aimez pas d'amour?

— Vous avez raison. C'est juste; il n'y a rien de changé. Allons! On fera son métier d'homme du monde.

Elle lui tendit la main, qu'il serra d'une étreinte qu'elle crut sentir un peu fébrile. Elle partit, convaincue que, soit qu'il se trompât lui-même, soit qu'il obéît à quelque scrupule ignoré d'elle, il ne lui avait pas livré la vérité sur ses sentiments. Elle se répétait son mot : « Impossible; » mais elle ajoutait : « Pourquoi impossible? Les raisons qu'il m'a données, son âge, sa pauvreté, ne sont pas de ces raisons invincibles contre lesquelles il n'y a rien à dire, ni surtout rien à faire... à moins qu'il n'y ait un mystère dans sa vie? Mais quel mystère?... En tout cas, il est certain qu'il l'aime; quant à elle, la chose me semble non moins certaine... Pauvre fille!... Quand on le veut bien, tout finit par s'arranger, et, à défaut de leurs volontés, la mienne sera là... Oh! je n'abandonne pas mon projet! Qui vivra verra... »

VII

— Répondez-moi franchement. Cette jolie personne, — teint mat, cheveux d'un roux ardent, — avec qui vous étiez hier, lorsque je vous ai rencontré, c'est votre maîtresse ?

— Mon Dieu, mademoiselle...

— Pas de faux-fuyant. Répondez franchement, je vous le demande. Je ne suis plus une enfant, et cela m'amuse de savoir la vérité là-dessus.

— Oui, mademoiselle.

— Je m'en doutais, car vous aviez très correctement détourné la tête en passant près de moi. Vous l'aimez ?

— Epargnez-moi l'embarras de répondre ou de me dérober à la question.

— Je vous entends ! Qu'a donc cette femme pour vous plaire ?

— Excusez mon refus de traiter avec vous un pareil sujet.

Et, ce disant, Robert Brunel fit mine de s'éloigner. Mlle Leverdier le retint.

— Au moins, il est un autre sujet que nous pouvons traiter ensemble. Le moment est venu où je dois dire à M. de Nozal si oui ou non je consens à l'épouser. Que me conseillez-vous ?

Décidément, ce soir-là, Mlle Leverdier avait juré de le mettre sur la sellette. Aux questions embarrassantes succédaient des questions plus embarrassantes encore. Comme il se repentait d'avoir cédé à l'envie de la revoir, en venant « faire son métier d'homme du monde » chez la comtesse de Figuérol ! Dès son arrivée, il avait été accaparé par la jeune fille, qui lui avait demandé sur un ton un peu ironique quelles excuses il allait invoquer devant elle pour n'avoir plus reparu au

Louvre? Et comme il arguait de ses occupations, d'un travail imprévu et urgent, de sa crainte d'être indiscret, elle l'avait arrêté net, en lui déclarant qu'elle avait pitié de lui et qu'elle le dispensait de se battre les flancs pour trouver un plus grand nombre de mauvaises raisons. C'est alors que, quittant le ton ironique pour le ton amer, elle lui avait posé ces étranges questions sur une rencontre où il aurait bien voulu avoir passé inaperçu. Et voilà que, cet écueil évité, elle plaçait l'entretien sur un terrain plus terrible encore; il n'avait échappé à un péril que pour tomber dans un plus redoutable. Ah! certes, il ne se serait jamais attendu à pareille épreuve! Quelle rage avait-elle donc de l'embarrasser? Il ne savait comment se tirer d'affaire, il hésitait. Elle répéta sa question :

— Que me conseillez-vous?

— Eh! je n'ai pas à me mêler de ces choses! répliqua-t-il avec vivacité.

— Vous avez pourtant dit que vous étiez mon ami. Moi, je vous ai cru. C'est à ce titre que je vous demande un conseil. N'êtes-vous donc plus mon ami, ou ne l'avez-vous jamais été?

— Si, je l'ai été et je le suis, mais il est certains cas où l'amitié doit se récuser.

— Pourquoi?

— Parce que... parce que... Dame! on peut être ami et n'avoir pas de conseils à donner... La matière est trop délicate.

— Qu'importe?

— Et puis, qu'avez-vous besoin de mes conseils sur une chose qui ne regarde que vous?

— Il faut croire que j'en ai besoin puisque je les sollicite.

— Quelle valeur auront-ils?

— De ceci je suis juge, et non vous.

— Non, l'on n'a pas idée de mettre un honnête

homme dans une situation semblable! murmura-t-il.

Il paraissait non plus simplement embarrassé, mais troublé. On eût dit qu'un combat intérieur se livrait en lui, et que des paroles, qu'il refoulait, étaient là, prêtes à sortir... Elle le regardait, épiait sur son visage l'impression produite. Qu'attendait-elle? D'une voix adoucie, très adoucie, elle l'encouragea.

— Parlez en toute franchise, mon ami. N'ayez nulle peur que j'interprète mal ce que vous avez à me dire. Je vous promets, d'abord, que cela restera secret, absolument secret entre nous. Voyons, j'ai confiance en vous : ayez confiance en moi.

Ils étaient assis l'un à côté de l'autre. En prononçant ces derniers mots, elle se rapprocha de lui. Il sentait son haleine pure et douce lui passer comme une caresse sur la joue. Une griserie lui montait au cerveau. Il voyait trouble.

— Moi, que je vous dise!...

Brusquement, il se leva, et murmura quelques paroles : « Non... c'est impossible... ce serait fou... » Elle les entendit à peine. Inquiète, elle le suivait du regard.

— Qu'avez-vous? dit-elle.

Il revint prendre place à côté d'elle. Il semblait calmé.

— Encore une fois, mademoiselle, dispensez-moi de répondre.

— Soit. Le refus de répondre est une réponse. Vous me jugez mal; vous me blâmez à part vous de faire un riche mariage, et vous n'osez me le dire.

— Non; ce n'est point cela que signifie mon silence...

— Alors?...

Elle avait tendu la tête. Un sourire soulignait l'interrogation...

Il eut un geste résolu et dit d'une voix nette :

— Epousez Nozal. Voilà mon conseil.

— Ah !

Elle mit dans cette simple exclamation une profondeur de surprise et de désappointement qui n'échappèrent point à Brunel. Néanmoins il reprit durement :

— Oui, c'est ce que j'ai de mieux à vous conseiller. Et je ne doute pas qu'après avoir tant insisté pour obtenir de moi un avis sur ce point, vous n'y attachiez l'importance qu'il mérite.

— Je crois, fit-elle d'une voix légèrement tremblante, que vous êtes sincère. Cependant, je vous ai souvent entendu traiter M. de Nozal...

—J'ai pu plaisanter, critiquer certains côtés de son talent ou de son caractère. Il n'en est pas moins un galant homme, un honnête homme, un homme de talent même, si l'on veut... Vous n'avez pas autre chose à faire que de l'épouser, et sans tarder... Le plus tôt sera le mieux...

Son langage était saccadé, martelé. On eût dit un tuteur bourru imposant le choix d'un parti à sa pupille. Ce fut d'un air de hauteur que Suzanne lui répondit :

— Je vous remercie. Grâce à vous, mes indécisions sont finies. J'épouserai M. de Nozal.

Il s'inclina respectueusement sans mot dire, puis passa dans un autre salon. Il chercha Mme Toury; elle n'était pas là. Il eut quelque peine à se délivrer de Marius Baudou, qui désirait une revanche, — la sienne, — et qui avait préparé à cet effet un lot d'arguments foudroyants. Il esquiva aisément la comtesse de Figuérol occupée ce soir-là à promener un phénomène italien, un jeune romancier dont les œuvres amoureuses faisaient quelque bruit. Il éprouva une réelle satisfaction à se trouver seul, dans la rue...

André de Nozal était arrivé chez Mme de Figuérol quelques instants auparavant. Ses yeux d'amoureux jaloux avaient promptement découvert Suzanne Leverdier assise près de Robert Brunel. Le spectacle

n'avait point été pour lui causer de la joie, loin de là. Mais il s'était efforcé de n'en rien laisser paraître; dominant sa fureur intime, il avait affecté de s'éloigner du couple formé par ce qu'il aimait et haïssait le plus en ce moment, et il avait attendu que la place fût libre pour aborder Suzanne.

Grâce à sa volonté de se montrer calme, parfaitement calme, il ne trahit guère que par le ton bref de sa voix l'amertume qu'il ressentait.

— Enfin, je puis m'approcher de vous!

— Qui vous empêchait de le faire plus tôt, si vous en aviez le désir? répliqua Suzanne.

— Vous sembliez absorbée dans une conversation avec votre ami... votre vieil ami...

Elle ne parut pas sensible à l'intention malveillante de l'épithète.

— Vous auriez pu l'entendre, cette conversation! Et sans doute elle vous aurait causé autant de plaisir que de surprise! Nous parlions de vous.

— De moi? Vous parliez de moi avec Brunel? Et que disiez-vous?

— Nous disions que vous étiez un galant homme, un homme de talent, et qu'une jeune fille recherchée par vous devait s'estimer très heureuse.

— Alors, la conclusion a été?...

— Vous allez tout de suite à la conclusion. Soit! Elle a été que je devais répondre oui à votre demande et c'est ce que je fais.

Il témoigna sa joie. Quelle qu'eût été son espérance dans un dénouement heureux, il ne l'attendait point si vite.

— Ah! mademoiselle, c'est le bonheur que vous m'annoncez là!...

Il était trop troublé pour garder tout son sang-froid; il se rappela la condition imposée par Suzanne; machinalement, il lui dit :

— Monsieur votre père est donc de retour? Je l'ignorais. Il a fait bon voyage?

Elle le regarda étonnée. Elle trouvait la question fort sotte.

— Mon père n'est pas encore revenu. Auriez-vous préféré que j'attendisse son retour? En ce cas, mettons que je n'ai rien dit. Vous faites, en vérité, un singulier accueil à ma réponse.

— Excusez-moi, je ne sais ce que je dis... Il ne serait pas surprenant que mon bonheur me troublât un peu la tête...

Il se remettait pourtant de son trouble, et il réfléchissait que ce qui se passait ce soir-là était assez étrange. Il ne se rendait pas bien compte du déplaisir qu'il commençait à éprouver, ni du pourquoi il éprouvait ce déplaisir; cependant il ne pouvait se le cacher à lui-même. Comment Brunel, qu'il regardait comme son ennemi, sinon comme son rival, était-il arrivé à parler en sa faveur, et comment ses conseils avaient-ils eu si promptement l'efficacité de mettre fin à une indécision qui ne datait pas de la veille? Il cherchait à lire sur le visage de la jeune fille le reflet des pensées intimes; mais Mlle Leverdier, impassible, se dérobait à ces investigations.

Poussé par la vanité, un reste de jalousie, il lâcha sa préoccupation secrète :

— Sans doute, reprit-il en se dressant comme un jeune coq, le bonheur qui m'advient m'est trop précieux pour qu'il me soit assez indifférent de connaître la cause qui me le vaut, du moins plus promptement que je n'avais le droit de l'espérer; cependant, vous ne trouverez pas extraordinaire, je pense, si je suis très étonné, et même quelque peu froissé de la part qu'un homme, qui est votre ami sans être le mien, peut y avoir prise.

— Vous vous trompez peut-être en croyant que M. Brunel est mon ami sans être le vôtre...

L'attention extrême avec laquelle l'écoutait Nozal, l'éclat plus vif de son œil sondeur, l'avertirent qu'elle s'aventurait sur un terrain dangereux. Allait-elle donc avouer que Robert Brunel n'était pas son ami? Alors, dans ce cas, qu'eût pesé un conseil donné par lui? Elle s'arrêta. Aussi bien, elle avait fait ce soir-là une grande dépense de forces nerveuses et d'énergie morale; comprimant son cœur, comprimant sa volonté, elle tenait tête à la destinée contraire, mais elle était lasse de la lutte. Elle se sentait, en cet instant, une âme de vaincue; elle acceptait sa défaite. Toutefois, elle en voulait finir avec ces incidents qui se succédaient les uns aux autres et soumettaient sa sensibilité aux plus cruelles épreuves.

— Ecoutez-moi, monsieur de Nozal. Je comprends ce qui a excité votre susceptibilité. J'ai toujours eu des allures fort libres; il faut me les passer, car je suis trop vieille pour en changer. Mais je suis une honnête fille, et je vous déclare que vous pouvez vous fier à ma parole. Si je ne devais pas être pour vous la femme que je dois être, je vous le dirais franchement et je ne vous épouserais pas. Lorsque je mettrai ma main dans la vôtre, soyez assuré que ce sera une main loyale.

Certes, elle n'avait en parlant ni le ton ni l'apparence d'une fiancée joyeuse; il y avait au contraire quelque chose de contracté, de pénible dans toute son attitude ; mais André de Nozal, touché des dernières paroles si simples, si naturelles, prononcées par elle, n'était plus guère capable de discerner ces nuances; il les attribua à l'émotion, au trouble, qui devaient nécessairement accompagner une aussi grave résolution, et il se sentit pleinement rassuré. Il ne demandait, d'ailleurs, qu'à l'être. Il ne prêta donc pas d'importance à ce fait qu'en parlant de sa main loyale elle avait parlé au futur et n'avait pas mis sa main dans la sienne.

— Il est déjà tard, reprit Suzanne. Je vais rentrer.

— Me permettez-vous de vous accompagner? demanda-t-il d'un ton de respectueuse soumission.

— Non, pas ce soir. Je préfère rentrer seule. Je pense que vous ne m'en voudrez pas.

— Je comprends votre désir.

— Au revoir.

Elle lui tendit la main, une main molle, chaude de fièvre. C'était l'acte banal accompagnant le départ. Il eût voulu la presser sur ses lèvres, il n'osa ; le lieu n'était guère propice, bien que, dans le coin où ils étaient, peu de regards indiscrets ou curieux se portassent sur eux; il la serra fortement et murmura :

— Je suis bien heureux!...

Tandis que Mlle Leverdier s'éloignait sans éveiller l'attention, il faisait sa rentrée sur la scène, car ainsi pouvait-on appeler le grand salon dans lequel Mme de Figuérol donnait ses représentations hebdomadaires. L'Italien sévissait, au milieu d'un groupe de femmes qui semblaient boire ses paroles, tandis que par derrière, un cercle d'hommes, dissimulant sous des attitudes variées et convenues un peu d'envie contre le parleur et beaucoup d'ennui, formait comme un cordon sanitaire autour d'un centre pestiféré.

— Ah! s'écriait avec admiration la maîtresse du logis, il n'y a que ces démons d'Italiens pour parler de l'amour avec cette flamme, cette éloquence!

Et l'Italien, secouant sa noire crinière, roulant des yeux brillants de vanité satisfaite, prenait un petit air d'hypocrisie modeste et renvoyait, en joueur habile, la balle à sa complimenteuse :

— Comment n'aurait-on pas d'éloquence enflammée quand on parle d'amour à des Françaises! Il n'y a qu'elles pour comprendre l'amour!

Ce fut un murmure d'approbation dans le clan féminin; il faut croire que, si ces Françaises étaient fort capables de le bien comprendre, il s'en trouvait plus

d'une parmi elles qui le comprenaient depuis longtemps; toutes se signalaient d'ailleurs par l'ardeur de leur enthousiasme.

Mme de Figuérol profita du brouhaha causé par l'expression de tant de sentiments aussi violents que sincères pour foncer sur André de Nozal.

— Qu'avez-vous fait de Mlle Leverdier? J'ai fermé les yeux sur votre incorrection, mon cher ami, car j'en ai deviné le motif, mais vous savez que je proscris impitoyablement les apartés.

— Croyez bien que seule une raison d'importance non douteuse m'a donné l'audace d'enfreindre la règle si sage que vous avez établie parmi vos invités. J'ai la joie de vous annoncer que Mlle Leverdier s'est enfin rendue à mes vœux; elle consent à devenir Mme de Nozal.

— Je voudrais l'embrasser pour ce oui-là. Où est-elle?

— Elle m'a chargé de l'excuser auprès de vous : l'émotion, le trouble d'une décision de ce genre...

— Soit; elle est excusée, mais qu'elle ne recommence pas!

— Elle ne pourra recommencer que lorsqu'elle se remariera; permettez-moi d'espérer qu'elle n'en aura pas l'occasion, du moins moi vivant, riposta Nozal, en souriant.

— Allons! j'ai dit une bêtise; ne vous en prenez qu'à ma fatale distraction.

— Je vous connais trop, madame, pour ne l'avoir pas deviné.

— Mais vous restez, n'est-ce pas? Venez donc entendre mon Italien; il parle avec une éloquence, avec une poésie!... J'en suis profondément remuée... Il a presque du génie.

— Comme tous ses compatriotes... à l'étranger, dit Nozal, piqué d'un éloge qui lui passait sous le nez.

— Oui, en Italie, ils sont trop, répondit-elle sans y voir malice. Ils se nuisent un peu les uns aux autres.

Nozal ayant de nouveau souri de la naïveté de la bonne femme, celle-ci, cette fois, sourit aussi, croyant avoir émis « une pensée », et ne songea point à invoquer sa «fatale distraction», laquelle formait les trois quarts de son esprit, que quelques mauvaises langues allaient même jusqu'à prétendre incomplet...

En quittant l'hôtel de la rue François-I[er], à quelques minutes d'intervalle, Robert Brunel et Mlle Leverdier croyaient bien avoir pris, chacun en ce qui le concernait, une résolution sans appel; tous deux se flattaient d'avoir mis un terme définitif à une situation ambiguë, délicate même, et qui eût risqué, en se prolongeant, de les jeter dans d'inextricables embarras. C'est ainsi que la volonté, impuissante à rien dénouer, s'imagine trancher. En réalité, ils étaient à la merci du plus vulgaire incident, du hasard d'une rencontre. Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées qu'ils en recevaient la preuve.

Paul GAULOT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

NUANCES MORALES

Il en est de la science comme de l'argent : ce qu'on vient d'acquérir donne plus d'orgueil que ce qu'on possède depuis longtemps.

*

Le soleil d'été a des caresses d'amant ; le soleil d'hiver est doux comme l'amitié.

*

Nous sommes fiers de l'affection qu'on donne à nos amis, à la condition qu'ils ne la rendent pas.

*

Lire, rêver, dormir : ces trois grandes jouissances de la vie consistent à s'absenter de la vie.

*

Tout être malheureux se croit exceptionnel.

*

Ceux qui peuvent imposer leur volonté prennent rarement la peine de persuader.

*

Il est plus difficile de recommencer un rêve que de recommencer une œuvre.

*

Presque toutes les sottises se font gratuitement : c'est leur excuse.

*

Ah! si nous voulions faire, pour plaire à notre conscience, autant de frais que pour contenter notre amour-propre!

*

Aux époques décadentes, ce sont les vieux qui sont jeunes.

*

Tout le monde s'écoute parler; combien peu s'entendent !

*

Heureux ceux qui ont la passion de la pitié, car ils seront rassasiés!

*

La véritable amitié ne connaît pas de devoirs; elle n'a que des besoins.

*

Certaines approbations nous payent en un instant tout un arriéré de luttes, de misères et de souffrances.

*

La vieillesse ne devrait être que la sélection des idées et des sentiments.

*

Les rêveurs sont les heureux de la terre; ils possèdent tout sans être embarrassés de rien.

*

Rien n'est plus absorbant que d'avoir beaucoup d'enfants; rien, si ce n'est de n'en avoir qu'un.

*

Quand un bonheur nous arrive, il est rare qu'il ne nous surprenne pas; un malheur, au contraire, trouve toujours son nid tout fait.

*

Abuser des longs crêpes et des longs voiles de deuil, c'est pavoiser sa douleur.

*

Nous ne faisons jamais consciencieusement le siège de nos défauts, parce que nous gardons toujours des intelligences avec l'ennemi.

*

C'est demander trop que de ne rien demander.

*

Les dupes se recrutent plus chez les grands cœurs que chez les imbéciles.

*

Nous aimons notre douleur : c'est tout ce qui nous reste d'un bonheur perdu.

*

Ne crie pas tes douleurs, si tu ne veux pas que les autres s'en souviennent plus longtemps que toi.

*

Le bon côté de la douleur, c'est de nous obliger à lutter contre elle. Il nous reste de cette lutte une force qui ne nous abandonne plus.

*

Comme il faut être heureux pour s'affliger des petites misères de la vie!

*

Trop souvent, l'enfant est la parodie de l'homme, et l'homme la parodie de l'enfant.

*

Pour connaître un homme, il faudrait connaître ses rêves.

*

On rencontre des corps qui traînent péniblement des âmes, et des âmes attelées à des cadavres.

*

En fait de médisances et de calomnies, frapper fort c'est rendre les coups moins sensibles.

*

Les sots sont des gens qui veulent à tout prix dépenser l'esprit qu'ils n'ont pas.

Marie VALYÈRE.

CHRONIQUE DRAMATIQUE

NOUVEAU-THÉATRE. — Représentations de « l'Œuvre » : *Au-dessus des Forces humaines*, première partie, drame en deux actes ; deuxième partie, drame en quatre actes, par M. Björnson.

VARIÉTÉS. — *Les Médicis,* comédie en trois actes de M. Henri Lavedan.

RENAISSANCE. — *Le Liseron,* pièce en trois actes de M. Daniel Riche.

Romancier, poète, dramaturge, directeur de théâtre, journaliste, homme politique M. Björnstjerne Björnson fut un Norvégien intransigeant, orgueilleux et passionné; toute sa vie s'est passée à définir et à renforcer l'âme norvégienne; puissamment et profondément national, les questions religieuses, morales et sociales ne se présentent à lui que selon la culture et l'habitude norvégiennes. Il doit à ces fortes racines la sève vigoureuse qui anime son œuvre. Il ne s'est avisé que sur le tard d'une littérature européenne. Il n'y a pris rang, il ne l'a même conçue et admise, que lorsqu'une pensée étrangère la lui eut révélée et, du même coup lui ouvrant d'immenses et nouveaux horizons, modifia singulièrement son esprit. Darwin et Stuart Mill, les travaux de Max Muller et ceux de Taine, la philosophie et la science modernes firent irruption dans ce monde fermé qu'était le monde scandinave; pasteurs et fils de pasteurs, protestants, lecteurs de la Bible, raisonneurs et scrupuleux, jusqu'alors enfermés dans le cercle étroit de discussions de sectes, tous ils furent

frappés comme d'une commotion soudaine. Et celui qui fit entrer ainsi dans les pays scandinaves la pensée européenne fut M. G. Brandes, et c'est à lui, comme au génie de M. Ibsen, que la littérature norvégienne doit à son tour d'être entrée dans la littérature européenne au lieu de rester une simple curiosité. Au moment où ce grand travail se fit dans l'esprit de M. Björnson, la France subit les plus cruels revers, et, quand il put la connaître enfin, elle était vaincue. C'est tout ce qu'il en sait, c'est tout ce qu'il a vu d'elle, et c'est là-dessus qu'il la juge. On a lu ses propos ici même (1). Déchue du premier rang, il l'exclut encore de ce qu'il appelle les Etats-Unis d'Europe, Cosmopolis; il la met au ban de l'Europe et l'enferme dans une muraille pareille à la grande muraille de Chine. Il y a bien de l'orgueil et de la dureté dans cette injustice. Mais, M. Björnson en fait l'aveu, le génie français lui échappe; aucune sympathie, aucune façon de sentir commune entre la France et lui. Il n'importe; il serait plus grave que le contraire fût vrai; heureusement il ne l'est pas. M. Björnson dit des auteurs français et du théâtre scandinave : « Ils n'en savent rien, n'en comprennent rien et n'en comprendront jamais rien. » En quoi il se trompe : ils en ont compris, ils en ont retenu ce qui convenait à leur tempérament propre et à leur esprit français. On sait en quelle mesure et par quelles œuvres — qui ne sont point, il est vrai, spécialement celles de M. Björnson — l'art dramatique en France a été rénové (ou du moins marque quelques signes de rénovation). Et d'ailleurs lui-même manque-t-il d'admirateurs en France ou veut-il dire qu'ils soient tous inintelligents? S'exaspère-t-il du vaniteux enthousiasme des snobs jusqu'à refuser les hommages sincères, ou s'enivre-t-il au contraire d'un encens frelaté au point de n'admettre plus que la génuflexion? Hugo, Taine, Renan, nos grands

(1) Voir *la Revue* du 2 mars.

noms d'hier, n'ont-ils pas accès dans la littérature européenne? La France ne connaît-elle pas Tolstoï, Nietzsche, Ibsen, et des talents moindres en Italie, en Angleterre, en Suède, en Norvège, en Russie, en Pologne? Mais cette énumération ne me donne-t-elle pas tort, et le nom seul de M. Björnson ne la devrait-il pas remplacer puisqu'il a dit (1) voici quelques années : « Il y a deux hommes en Europe qui ont du génie : moi et Ibsen — en admettant qu'Ibsen en ait. »

*
* *

En admettant, pour parler comme lui, que M. Björnson ait du génie, c'est dans le premier drame *Au-dessus des Forces humaines* que, protestant et Norvégien, il le rend pourtant plus sensible à des Français. Ce drame fut déjà représenté à Paris, toujours par les soins de « l'Œuvre », d'abord en 1894, puis en 1897. C'est donc la troisième fois qu'il est produit devant les amateurs de théâtre et les curieux de littérature étrangère. Et voilà déjà qui ne laisse pas trop croire à la fameuse muraille de Chine. Je ne perdrai pas non plus l'occasion de noter qu'il se fonde sur des lectures que, au point de vue où nous veut réduire M. Björnson, il ne faut pas manquer de revendiquer à notre actif, puisqu'il indique comme références les travaux de Charcot et de M. Richer sur le système nerveux et sur la grande hystérie.

On ne doit pas l'oublier, puisque ainsi l'auteur nous prévient lui-même : les personnages que nous allons voir sont des sujets morbides. Le pasteur Sang, dans

(1) Voir le livre de L. Bernardini, *la Littérature scandinave.* (Plon, 1894.) L'auteur étudie dans le plus large esprit de sympathie et avec la sympathie la mieux renseignée la littérature suédoise (Strindberg, etc.), la littérature danoise (Brandes, Jacobsen, Herman Bang, etc.) et la littérature norvégienne (Ibsen, Björnson, Arne Garborg, etc.).

l'exaltation de sa foi, par la force de ses prières et l'ascendant de sa conviction, en un mot par la suggestion, fait des miracles : la veuve d'un pasteur, paralysée depuis quinze ans, marche maintenant, va tous les dimanches au temple; il a presque ressuscité Agathe Florvaghen. Il a guéri des malades même à distance. « Il leur annonce qu'il priera pour eux tel jour, à telle heure, et les engage à prier avec lui. Et à partir de l'heure indiquée, leur mal prend un autre aspect. » C'est Clara, la femme de Sang, qui raconte ces miracles à sa sœur Anna; elle est couchée depuis des années et des années, en proie à une maladie nerveuse, sujette à des crises cataleptiques; voici des semaines qu'elle a perdu le sommeil. Mais ce miracle qu'il fait pour d'autres, pourquoi ne le fait-il pas pour elle? Aimée de lui et tout amour pour lui, la foi de Clara est inégale à celle de Sang. Elle est, elle le dit, « d'une vieille race nerveuse de douteurs. » Et ni son amour pour lui ni celui qu'elle a pour ses enfants, Elie et Rachel, n'a aidé sa foi; tout au contraire, il l'aurait plutôt ruinée, puisqu'elle a vu, par l'ardeur mystique dont est brûlé Sang et par l'expansion qu'il lui donne, son foyer détruit, ses enfants surmenés et laissés à eux-mêmes entre cette mère malade et ce père exalté, toutes les conditions normales de la vie et de la famille abolies, leur fortune réduite, l'avenir incertain, la misère possible. Ces malades, qui se trouvent les uns par rapport aux autres dans une situation si singulière, ces malades dont tout d'eux-mêmes et de leurs proches doit exaspérer la maladie, placez-les encore dans la nature la plus propre à faire délirer leur rêverie; à cette atmosphère morale, donnez ce décor. Le couplet, car c'en est un, a été souvent cité ces jours-ci, mais c'est une citation qu'on ne peut éviter. « Il y a dans cette nature quelque chose d'étrange qui réveille ce que nous avons d'étrange en nous. Tout y est démesuré. Il fait nuit presque tout

l'hiver. Presque tout l'été il fait clair, et le soleil reste jour et nuit à l'horizon. L'as-tu déjà vu la nuit? Sais-tu qu'à travers le brouillard, il paraît trois fois, souvent quatre fois plus grand qu'ailleurs? Et comme il colore le ciel, les montagnes et la mer! C'est une variété de tons allant du rouge le plus intense au rose le plus tendre, le plus délicat. Et sur le ciel d'hiver, ces nuances de l'aurore boréale! plus discrètes, elles ont pourtant un dessin furieux et vibrant qui varie sans cesse à l'infini. Et que d'autres prodiges! Ces immenses nuées d'oiseaux, ces bancs de poissons, longs comme de Paris à Strasbourg! Ces rochers sortant de la mer! On n'en voit de pareils nulle part; tout l'Atlantique vient se briser contre eux. L'imagination populaire s'est façonnée d'après cela. Elle ne connaît ni bornes ni limites. Des pays entassés les uns sur les autres, des montagnes de glace polaire roulées par-dessus : voilà leurs mythes, leurs légendes... » Et Sang entre enfin; sa foi s'est élevée jusqu'au miracle suprême; aujourd'hui, c'est aujourd'hui qu'il priera pour la guérison de sa chère Clara. Le jour est fleuri de soleil et de fleurs; ce matin, au milieu des fleurs, il a chanté son hymne à Dieu et à la nature, pareil à un François d'Assise à qui peut-être un pressentiment de Darwin et de la lutte pour la vie ne serait pas tout à fait étranger. Oui, ce matin est l'heure choisie; la veille il a dit aux enfants de s'unir à lui, de joindre leurs prières aux siennes auprès du lit de leur mère; il a fixé l'heure, ils vont venir. Elle est passée, ils doivent être là. Non, ils dorment, excédés de fatigue intellectuelle et physique. Et lorsque, réveillés, ils descendent, c'est pour confesser la faiblesse de leur foi, son incertitude et leurs alarmes. Qu'importe? la foi de Sang lui suffit; l'illuminé priera tout seul et d'une telle ardeur qu'au premier coup de cloche qu'il sonne dans le temple pour annoncer son entrée en prière la malade s'endort, et le fra-

cas d'un éboulement qui dévie pour épargner le temple où Sang est en prière ne la tire pas de ce sommeil miraculeux.

Le miracle, un nouveau miracle, le plus probant, puisque, malgré tant d'autres, on pouvait toujours reprocher à Sang d'avoir reculé devant celui-là, le miracle est accompli, en partie du moins. Et les livres de science auxquels se réfère M. Björnson en donnent assez facilement la clef; mais ils ne pourraient tout de même expliquer comment l'éboulement a dévié. C'est là véritablement un miracle. Le bruit s'en est vite répandu, et des environs les fidèles sont accourus et prient et chantent des hymnes autour du temple où Sang continue à prier et à chanter, semblable à Moïse dans le nuage. Le flot populaire a porté en cet endroit hanté de divins prodiges les pasteurs du pays et leur chef; ils tiennent conférence sur le miracle dans la maison même de Sang. Cette conférence forme un tableau d'une puissance et d'un réalisme singuliers; les timidités, les mesquineries de ces âmes de pasteurs, leurs tics professionnels, l'espèce d'induration que leur ont donnée le métier de pasteur et son exercice quotidien, leur inquiétude et leur doute et en même temps leur espérance devant le miracle, le tremblement qu'ils éprouvent et qui révèle aussi bien que la mollesse de leur foi leur ardent désir de croire, ces figures si caractérisées, le pasteur Falk, le pasteur Jensen, et Krœyer et le paroxysme de sa proposition : Qu'est-ce qui reste du christianisme, si l'Eglise est dépouillée du miracle? et l'apparition du pasteur Bratt, ses larmes, ses cris vers le miracle, le témoignage, la preuve, — la guérison de Clara, — toute cette longue scène se développe suivant une progression qui atteint au plus haut degré du tragique. Par ces âmes vulgaires, l'angoisse humaine monte jusqu'à Dieu et va le toucher s'il existe. Et voici que dans la chambre voisine Clara s'éveille; elle se lève;

elle entre. Au dehors, des chants retentissent; les cloches sonnent. Sang sort du temple; il franchit le seuil de la maison; il s'avance vers sa femme; il la prend dans ses bras; elle murmure quelques mots d'amour et s'affaisse. Elle est morte et sur son corps inanimé Sang meurt à son tour; à peine une seconde s'est-il réveillé de son extase.

Dieu ne s'est pas montré; sa toute-puissance n'est pas intervenue pour mettre fin au malheur de sa créature; la foi, toute la foi, celle même qui dépasse la force humaine, a été impuissante à déterminer le miracle et à émouvoir Dieu. Et ce n'est pas tant la mort de Clara ni même l'horrible chute de Sang qui nous émeuvent; non, ce n'est pas tant la mort de ces pauvres malades que la déception de ces braves pasteurs, parmi lesquels nous nous étions rangés, qui attendaient Dieu et qui vont retomber au train ordinaire de la vie après cette délirante et vaine attente.

Est-il permis de croire que ce résumé rapide laisse paraître quelque chose des singulières beautés de l'original? Je m'y suis efforcé avec l'humble souci d'une profonde admiration pour ce drame si puissamment émouvant où les rapports de l'homme et de la Divinité sont évoqués d'une manière presque physique, où l'on est ravi d'angoisse et d'espoir jusqu'aux portes toujours closes du Mystère suprême, où l'éternelle illusion qui habite le cœur humain prend la sensibilité d'une malade pour l'apparence d'un miracle et croit un moment à la collaboration possible de l'homme et de Dieu : élans insensés, vertige sacré, chute affreuse...



Le second drame (1) *Au-dessus des Forces humaines* est la suite du premier pour Bratt, Elie et Rachel;

(1) Ce drame fut représenté pour la première fois à Paris en 1897.

mais il ne se continue pas sur le même plan. Le premier porte à la scène le problème divin; le deuxième expose le problème social. Conclut-il comme le premier et veut-il indiquer que la solution du problème est au-dessus des forces humaines? On en peut discuter.

Bratt, comme Elie, a abandonné Dieu; ils se sont tournés vers les hommes. Leur zèle s'exerce maintenant parmi les ouvriers qui, sous le dur joug de l'impérieux Holger, vivent au fond d'un ravin obscur qu'on appelle l'Enfer. Trop de souffrances, trop de brutalités, trop de fatigue, de misère matérielle et morale, ont à la fin lassé leur patience; ils se sont mis en grève. Bratt les soutient de ses conseils et leur distribue l'argent qu'il reçoit pour eux. Et, dans ces jours de calamité et de révolte, une femme, Marie, vient de se tuer avec ses deux petits enfants afin d'attirer sur les autres l'attention et la pitié des maîtres. « Quelqu'un doit mourir, dit-elle, sinon ils ne prendront pas garde à nous. » Mais son sacrifice est inutile et le soir même de l'enterrement il doit y avoir fête au château. Les délégués des ouvriers sont allés trouver Holger; il reste inflexible; les patrons vont d'ailleurs se réunir chez lui (c'est à cette occasion que se donne la fête) et se constituer en syndicat comme les ouvriers pour résister à leurs réclamations, limiter la production et s'assurer les marchés. La réunion a lieu, et cette assemblée des patrons semble former le pendant de l'assemblée des pasteurs dans le premier drame. Les diverses opinions se produisent; le parti de la conciliation n'est représenté que par une infime minorité et les propositions ambitieuses et autoritaires de Holger l'emportent. La fête peut commencer; mais plus de domestiques. Où sont les domestiques? Les portes sont fermées. Pourquoi? Une sourde angoisse s'empare de ces hommes tout à l'heure si hautains et si assurés de la vie, d'une belle et riche et large vie. Il reste pourtant un domestique. (C'est Elie

déguisé en domestique, comme il s'est déguisé en mineur, Elie qui alimentait la grève par des envois d'argent effectués de divers endroits et qui trompait ainsi Bratt sur les concours et la sympathie dont pouvait se flatter la grève, Elie que le désespoir et le suicide de la malheureuse Marie ont poussé au crime.) Le château est miné; un complice n'attend que son signal pour mettre le feu à la mine et les faire tous sauter. Holger l'étend de quatre coups de revolver, et l'angoisse s'augmente jusqu'à l'horreur pendant ces minutes affreuses qui précèdent l'inévitable catastrophe. L'un des hôtes d'Holger devient subitement fou et se jette par la fenêtre; un autre veut le suivre. Anker prie : « Ah! prions pour nos enfants! Comme ils souffriront! Ils verront des jours terribles! Prions pour qu'ils vivent dans une époque meilleure! Ah! prions pour cela! » Holger songe, et, devant la lâcheté de ses confrères : « En bas ou ici, canailles partout! » Et Ketil accentue : « Oui, il faudrait des hommes énergiques. » Holger : « Un seul suffirait et il viendra. » Anker prie : « Hâtez-vous maintenant de prier avec moi! Ah! priez avec moi, que Dieu aide les bons et fasse repentir les méchants. Dieu sauve la patrie... Dieu... » Et tout saute dans un fracas épouvantable. Que de désastres! Tous ces morts...; Bratt est devenu fou; Holger n'est pas mort, mais il est défiguré et paralysé du côté droit. Son énergie d'ailleurs reste intacte et le crime d'Elie est aussi inutile que le fut le sacrifice de Marie. Holger n'a pas cédé. Peut-être Rachel attendrira-t-elle ce cœur trop dur. Ici quelques nuances d'amour se mêlent au drame; c'est ainsi qu'un moment on devine les sentiments de Bratt et de Rachel et qu'ailleurs on soupçonne la tendresse d'Holger pour Rachel et l'amour qu'elle inspire au bâtard de Holger, à cet Halden qui s'est fait le complice d'Elie. Le drame se termine par une étrange rêverie entre Rachel et le neveu d'Holger, Credo (Je

Crois), et sa sœur, Spera (Espère), où l'on croit saisir que le remède au désespoir du peuple consisterait dans un retour vers la nature et la vie des champs et dans le développement des inventions scientifiques, et tous trois vont demander à Holger de pardonner aux ouvriers.

Tel est ce drame qui s'est heurté à toutes les contradictions du problème qu'il pose, qui, des misères sociales, de l'orgueil des riches et de leur dureté de cœur, des violences criminelles, s'évade vers on ne sait quelle chimère de paysannerie et de ballons dirigeables et qui somme toute se résoudra accidentellement par les instances de trois cœurs aimants et simples et l'attendrissement éventuel d'une âme hautaine. Romantique et déclamatoire et par endroits obscur et languissant, il atteste pourtant les fortes qualités de M. Björnson. On peut supposer que ce second drame est celui par où il estime s'être le plus dégagé de sa marque norvégienne pour entrer dans la littérature européenne et dans ce courant cosmopolite dont il est presque plaisant de l'entendre parler quand on connaît le particularisme norvégien. En tout cas, il y aurait plus perdu que gagné et ce ne serait pas un exemple à suivre.

*
* *

De M. Björnson à la nouvelle pièce des Variétés, *les Médicis*, la transition serait très facile; les snobs en payeraient les frais. Ils fournissent à l'auteur norvégien ses plus bruyants admirateurs comme ils ont servi de modèles à M. Henri Lavedan. Mais la nouvelle pièce des Variétés est déjà l'ancienne pièce. *Les Médicis* n'ont fait que passer. A la Renaissance, *le Liseron* obtient un aimable succès, et c'est une aimable pièce aimablement jouée.

R.-M. FERRY.

LES LIVRES ET LES MOEURS

SAINTE-BEUVE INCONNU (1)

M. de Spoelberch de Lovenjoul est, à sa manière, un Christophe Colomb de la littérature. Il a le génie et la manie de la découverte. A vrai dire, il n'a inventé ni Balzac, ni Théophile Gautier, ni même les amours de George Sang et d'Alfred de Musset que traversa l'excellent Pagello, inoubliable comique italien; mais l'Amérique existait aussi avant de figurer sur une carte. Néanmoins il projette sur ces gloires des rayons et aussi des ombres, avec une science et un goût de la réalité que seul égale M. Edmond Biré, le terrible investigateur de la vie de Victor Hugo. On dirait qu'il a vécu dans l'intimité de ces princes des lettres, et qu'il a recueilli tous les papiers que ceux-ci égaraient ou verrouillaient. Aucun lettré n'ignore son *Histoire des œuvres d'Honoré de Balzac*, ni son *Histoire* en deux volumes *des œuvres de Théophile Gautier;* et du temps où l'aventure de Venise prit les proportions

(1) *Sainte-Beuve inconnu,* par le vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL. (Plon, éditeur.)

d'une bataille entre *mussettistes* et *sandistes*, — le brave Pagello n'avait pas assez de défenseurs pour former un parti, — c'est encore à M. de Lovenjoul qu'il fallut demander la *véritable histoire d'elle et lui.* Cependant ses ouvrages ne donnent qu'une faible idée des trésors amassés par ce chercheur. Sa bibliothèque est merveilleuse, et il en fait les honneurs avec une grâce de gentilhomme et une verve abondante comme sa documentation. Quand il raconte comment il parvint à se procurer tel manuscrit précieux, telle correspondance captivante, on croirait assister à la joie des équipages de la *Sancta Maria* ou de la *Nina* à la vue du Nouveau Monde. Et l'on n'omet point de partager cette allégresse.

Aujourd'hui, M. de Lovenjoul entr'ouvre le bahut de ses inédits, pour nous donner du nouveau sur Sainte-Beuve. *Sainte-Beuve inconnu*, ainsi s'intitule le livre qu'il vient de publier. Et je ne sais si ce titre ne contient quelque équivoque, car notre bibliophile ne nous révèle pas un Sainte-Beuve inconnu; il se contente de nous révéler un manuscrit du grand critique, — un prospectus qu'il écrivit pour *lancer* en librairie les œuvres de Victor Hugo, — et quelques lettres à lui adressées par Mme Desbordes-Valmore. L'auteur des *Lundis* ne revêt point, du fait de ces pages, une physionomie particulière. Le manuscrit d'*Arthur* est comme une première ébauche, un lointain essai de *Volupté;* et pour le prospectus et les lettres, nous savions qu'il fut complaisant à ses amis quand il le pouvait faire sans compromettre sa réputation et son indépendance, à quoi il tenait fort, et aussi qu'il fit de bonnes actions non sans réticence, répugnance et critique de soi-même, car il craignait le dérangement et le ridicule. Le livre de M. de Lovenjoul est cependant animé du plus grand intérêt : nous prenons un plaisir extrême à la lecture de ces trois documents qui nous livrent davan-

tage, dans Sainte-Beuve, la triple personnalité de l'écrivain, de l'homme de lettres et de l'homme.

I

Sainte-Beuve avait ce trait de caractère commun aux professionnels de la littérature : il avait le fétichisme du manuscrit. Il ne détruisait rien, ayant toujours l'idée vague qu'il pourrait tirer parti de ce qui était sorti de sa plume. C'est ainsi qu'il garda le manuscrit d'*Arthur*, roman qu'il ébaucha à vingt-cinq ou vingt-six ans. *Arthur* devait être écrit en collaboration avec Ulric Guttinguer, l'un des plus singuliers romantiques, oublié aujourd'hui, qui publia, lui, son *Arthur*, tandis que Sainte-Beuve laissait le sien dans ses cartons. Ce Guttinguer unissait un spiritualisme effréné à de mauvaises mœurs. Il goûtait dans la passion le plaisir du mépris et le sentiment de la honte. Il aurait recherché les femmes avec un cilice autour du corps, sans s'étonner de voir porter à Vénus cette ceinture d'un nouveau modèle. Aussi manquait-il d'autorité quand il prêchait à de jeunes poètes informés de sa conduite agitée la religion et la morale. Mais il ne s'en apercevait point, et c'était de la meilleure foi du monde qu'il poursuivait parmi les aventures d'une chair condamnable un idéal supérieur.

Il avait rencontré Sainte-Beuve chez Victor Hugo, et, bien qu'il fût déjà mûr pour se lier avec un aussi jeune compagnon, les deux hommes devinrent amis. Guttinguer fit à Joseph Delorme ses confidences, et celui-ci le conseilla sans doute à la façon d'un frère aîné indulgent aux faiblesses de son cadet. Ces confidences étaient considérables, et toutes amoureuses. Ils y virent une copieuse matière de littérature, et chacun

en tira un roman. Celui de Guttinguer, ainsi que je l'ai dit, fut seul à voir le jour. Aujourd'hui M. de Lovenjoul nous donne celui de Sainte-Beuve qui est un simple brouillon inachevé.

Il y a dans ce brouillon bien des taches romantiques. *Les rides d'un front battu des orages des passions, l'enivrant délire d'une passion adultère,* ce sont là de ces marques de l'année 1830 ou des années voisines. Mais on y trouve déjà la trace du Sainte-Beuve psychologue qui écrira *Volupté,* livre peut-être ennuyeux, mais admirable dans l'analyse des passions, et ces innombrables ouvrages de critique qui témoignent d'une si profonde connaissance de l'homme. Il a adopté la forme personnelle ; et, déjà tourné vers la vie intérieure, il ne trouble par aucun détail physique la contemplation de l'âme tourmentée de son héros ; à peine sa principale amoureuse a-t-elle les honneurs de quelques épithètes, d'ailleurs sans précision.

Cet Arthur est un assez triste personnage, excessivement porté vers les femmes. Il ne nous offrirait qu'un intérêt secondaire, s'il n'était le type de ces agités qui vivent de leur agitation même. S'il recherche l'amour, c'est pour l'émotion de la conquête, pour les complications du cœur, bien plus que pour les extases qu'il peut apporter. Il dit quelque part qu'il lui est presque aussi agréable d'aller que d'arriver. Il se trompe d'un mot : il lui est plus agréable de suivre le chemin de la passion que de parvenir à son but. Son amour-propre, plus que sa tendresse, s'intéresse au dénouement, et pas même son amour-propre, mais ce besoin de sentir dont il est possédé. Oui, ce qu'il aime le plus dans l'amour, c'est l'état d'inquiétude et de mouvement intérieur où il fait vivre. Il se plaît même à ses maux, à ses pleurs, *au faible murmure de son repentir.* Pour s'émouvoir davantage, il mène de front diverses liaisons ; il s'imagine qu'en mélangeant les passions il augmentera ses sensa-

tions; il ignore que s'il les augmente en nombre, il les diminue en intensité. Il ne peut s'accoutumer au calme du cœur. Lorsqu'il est marié, son bonheur trop tranquille et trop sûr lui est bien vite à charge : « Il me semblait que je n'avais pas encore été assez aimé, que je n'avais pas encore ressenti d'agitations et d'orages pour me pouvoir accommoder sans regret de cette félicité paisible dont je jouissais. » Il voudrait s'avancer dans les passions aussi loin qu'il est possible d'aller. Il croirait y trouver une grande gloire. Il vit ainsi, en répandant la douleur au moyen de cette flamme intérieure qui peut brûler d'autres cœurs moins égoïstes, mais ne le dévore jamais lui-même.

C'est déjà une analyse approfondie de ces âmes passionnées qui tiennent pour inexistantes les heures non consacrées à la passion. Nous en avons d'autres analyses plus éblouissantes comme les *Mémoires d'outre-tombe*, ou plus poignantes comme le *Journal* de Benjamin Constant. Ces âmes ne sont point si rares; elles exercent un attrait dangereux parce que la passion, avant de dessécher le cœur par son abus, l'élargit, l'ouvre tout grand aux joies et aux douleurs qui révèlent la vie.

II

Voici, maintenant, dans le livre de M. de Lovenjoul, un épisode de vie littéraire assez amusant. Car il est toujours amusant de constater la variété humaine chez un homme de lettres.

Sainte-Beuve avait écrit dans ses *Lundis :* « J'ai, en bien des cas, prêté ma plume à mes amis, en me mettant à leur lieu et place, et en faisant ce qu'ils désiraient de moi. » M. Edmond Biré dans son *Victor Hugo*

avant 1830, et M. Georges Vicaire dans son *Manuel de l'Amateur de livres du XIX[e] siècle*, avaient déjà parlé du prospectus qu'aurait rédigé Sainte-Beuve pour la publication (vers 1830) des œuvres complètes de Victor Hugo, prospectus qui aurait été simplement signé de ces initiales E. T. M. de Lovenjoul a eu la bonne fortune de le retrouver. Ce n'est pas que cette réclame offre en elle-même beaucoup d'intérêt. On y découvre que Victor Hugo a créé l'ode en France, Ronsard et Malherbe étant expédiés en peu de mots; on y lit encore, ce qui est plus surprenant, que *Han d'Islande* est si remarquable par la profondeur d'analyse de certains caractères, et que dans *Bug-Jargal* le romancier a poussé plus avant encore l'analyse de l'âme humaine et de ses passions les plus étranges.

Un procès entre les éditeurs Gosselin et Renduel avait révélé (*Gazette des tribunaux*, 20 octobre 1831) les dessous de cette publication. On avait fait grief à Victor Hugo de préparer ainsi sa gloire et on citait une lettre de lui à Gosselin où il déclarait fort inutile de publier la fameuse réclame comme article de journal avant de la publier comme prospectus. Le poète répondit non sans raison que c'était l'éditeur lui-même qui avait sollicité de lui ce prospectus. Les éditeurs sont coutumiers de ces sortes de demandes. Aujourd'hui, les auteurs ne s'adressent même pas à des amis. Pour plus de sûreté, ils rédigent eux-mêmes le bulletin de victoire que l'on intercale dans chaque exemplaire avec un bénin *prière d'insérer*. Ces petits bulletins sont très précieux pour la psychologie de l'homme de lettres, car ils sont généralement conçus avec naïveté et écrits avec abondance et confiance. Ils nous avertissent d'un grand événement littéraire, de la magie d'un style neuf et étincelant, d'une façon nouvelle de traiter l'amour, d'une révélation définitive de la femme, ou encore d'une variété véritablement merveilleuse d'épi-

sodes propres à exciter l'intérêt. Ils font bien de nous avertir : c'est une bonne précaution. Leur souci est visible de piquer la curiosité : c'est un genre littéraire récent qui s'est développé avec une fertilité prodigieuse. Il est consolant de les lire, car on est stupéfait du grand nombre de poètes de génie, de romanciers originaux, de critiques perspicaces qui font la gloire sans cesse accrue de notre littérature. A peine quelques malins se font-ils remarquer par leur modestie dans ce concert de louanges forcenées : ceux-là disent simplement ce qu'ils ont voulu faire, et c'est déjà beaucoup, car ils ne l'ont pas toujours fait. Et l'on est content d'aller à eux. On s'attend à trouver dans leurs ouvrages quelque plaisir tranquille, au lieu des joies tapageuses que les autres nous promettent en criant. Et puis l'on n'a pas toujours envie de connaître définitivement la femme, ni de sentir l'amour d'une façon nouvelle. Il en est d'anciennes qui sont excellentes, et, pour la femme, quelque mystère lui convient.

Mais les beaux éloges de Sainte-Beuve ne paraissaient pas assez pratiques à Victor Hugo. Lui donner de l'encens était parfait : il n'y contredisait point et trouvait l'article admirable. Pour avoir du génie, faut-il être privé du sens positif ? L'illustre auteur des *Orientales* ne l'estimait point. Aussi prit-il sa bonne plume pour aiguillonner à nouveau le critique complaisant : « Maintenant, lui dit-il (lettre du 17 mai 1832), vous serait-il possible d'ajouter à votre admirable article une page, n'importe où, à la fin, par exemple, pour parler de l'édition en elle-même, des nouvelles préfaces, notamment de celle du *Dernier Jour d'un condamné*, qui a quelque étendue, sinon quelque importance, et pour dire que, lorsque la réimpression nouvelle de *Notre-Dame de Paris* paraîtra, le journal en reparlera, ainsi que des trois chapitres nouveaux, qui sont très longs, et où figure Louis XI ? Ceci est dans l'intérêt matériel de la

chose et du libraire... » Nos arrivistes les plus dégourdis ne soignent pas mieux les intérêts de *leur chose* et de leur libraire. On peut imaginer le sourire félin de Sainte-Beuve recevant cette épître qu'il ne déchira point. Il s'exécuta néanmoins, mais ne signa pas la petite annonce sollicitée. Il connaissait, comprenait et excusait la vanité, mais il protégeait sa situation de critique.

III

Le volume de M. de Lovenjoul se clôt par quelques lettres de Marceline Desbordes-Valmore adressées à Sainte-Beuve. On les devine lamentables. La pauvre femme était pareille à ces pleureuses qui accompagnaient autrefois les chars funèbres en poussant des cris déchirants. Quand un Lillois sentimental publia deux volumes de sa correspondance, ce fut une pluie d'élégies : un temps, nous nous crûmes submergés. La critique, émue de tant de larmes, ressemblait à ces barbets qui sortent de l'eau et se secouent bruyamment. On plaisanta et l'on fut injuste. Car la grande poétesse, sincère et sensible, des *Pleurs* ne connut pas de raisons de bénir la vie. Elle fut abandonnée d'Henri de Latouche qu'elle aimait ; puis elle lia sa destinée à ce cocasse Valmore qu'elle nous présente comme un type de fierté tendre, et qui fut simplement un *matuvus* sans talent, vaniteux, agité et maladroit. Elle souffrit de la misère, non pas de celle qui menace d'entrer, mais de celle qui a forcé la porte. Elle perdit une fille adorée. En vérité, quelles joies pouvait-elle écrire ou chanter ?

Mais elle avait le tempérament larmoyant. Ses malheurs, qu'il faut plaindre, l'autorisèrent à l'exercer abondamment. Dans la vie la plus favorable, il est permis de croire qu'elle se fût créé toutes sortes de tris-

tesses imaginaires. Un article la faisait pleurer toute une nuit, comme un malheur réel. Elle l'avoue ingénument. Elle était de naissance *la femme la plus triste de ce monde*, comme elle s'intitulait elle-même. C'était une femme sensible. « J'aime tant tout ce que j'aime ! » disait-elle. Elle aimait beaucoup, en effet, sans discernement, mais sans réserve. Son cœur ignora la rancune. Nous le verrons bien dans un instant. Elle fut généreuse de ce cœur qui servit surtout à consoler et réchauffer des infortunés comme elle.

Elle trouva moyen d'être le bon génie de Sainte-Beuve. Elle lui fit faire en cachette un tas de bonnes actions, — et des détresses à secourir, et des malheureux à placer, et des livres d'autres malheureux à faire couronner par l'Académie ! Le critique ne regimba jamais. Il devait sourire avec malice ou se gratter la tête avec ennui, selon l'humeur dont il était, quand il recevait une lettre de sa vieille amie. « Vous savez que la pitié me tue, » disait celle-ci. Mais elle avait la vie dure : elle avait tant traversé de chagrins !

Un jour, ce fut Sainte-Beuve qui lui demanda un service. Un service si délicat, qu'en vérité on le trouve bien indiscret de l'avoir demandé. Cela prouve que l'homme de lettres avait alors pris le pas sur l'homme tout court. L'homme de lettres cherchait ses informations aux meilleures sources ; il ne reculait devant aucun travail, devant aucune démarche pour donner à ses articles un tour merveilleusement documenté. Quand mourut Henri de Latouche qui, dans l'histoire littéraire, avait occupé une certaine place intéressante, avant de porter sur lui un jugement, Sainte-Beuve s'adressa à Mme Desbordes-Valmore qui l'avait tant connu. Nul mieux qu'elle ne le pouvait renseigner... Nous connaissions déjà la lettre de Sainte-Beuve (1). M. de Loven-

(1) Elle a été publiée par M. Arthur Pougin dans son livre *la Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore*. (Calmann-Lévy, 1898.)

joul nous donne la réponse de l'infortunée Marceline. Elle est ce que nous attendions : désolée, vague et surtout généreuse. Elle prie le critique de bien traiter ce défunt dont le meilleur éloge est qu'il est *loin d'avoir fait tout le mal qu'il pouvait faire.* Cette pauvre femme avait du moins le chœur haut placé : elle savait se souvenir et pardonner. En faveur de ces belles générosités, ne peut-on oublier ses sempiternelles lamentations ?

HENRY BORDEAUX.



PETITE REVUE DES LIVRES

I. — *Tableaux de l'année tragique 1870-1871,* publiés par la librairie Hachette. — Ce livre est dédié à tous ceux qui se souviennent et qui espèrent. Pasteur avait souhaité qu'on fît une anthologie de tout ce qui avait été écrit sur l'année terrible, et que cette anthologie fût répandue dans tous les foyers, dans les écoles, dans les casernes. Son vœu est aujourd'hui réalisé. Voici précisément le recueil qu'il rêvait, et qui est extrait des pages d'hommes d'État, écrivains, généraux, historiens, poètes, etc., de tous ceux qui ont eu à écrire sur la guerre de 1870. Des jugements d'Émile Ollivier, Benedetti, Thiers, d'Audiffret-Pasquier, Mac-Mahon, de Vogüé, Bismarck, Napoléon III, Guillaume Ier, etc., coudoient des poèmes de Victor Hugo, Leconte de Lisle, François Coppée, etc. C'est un livre français qu'il importe grandement de lire.

II. — *Hania,* par Sienkiewicz, traduit du polonais par Henri Chirol. (Calmann-Lévy, édit.) — Depuis quelque temps, on nous inonde des romans de Sienkiewicz. En voici pourtant un qui nous change de tous les *Barteks victorieux* et *Par le fer et par le feu* dont nous étions accablés. C'est un

récit d'amour et de jeunesse, qui se passe dans la campagne polonaise. On y découvre des scènes familiales dignes de celles de *Guerre et Paix* qui évoquent la famille Rostow, et une touchante analyse des débuts de l'amour, quand il s'ignore encore et ne sait pas se reconnaître à la félicité, à la dilatation intérieure qu'il suscite. Deux jeunes gens de dix-huit ans, Henri et Selim, aiment tous deux Hania ; mais ils n'en savent rien, elle pas davantage. Ils vivent dans cette ignorance, tout un été, dans le cercle de famille qui les unit, et ils sont parfaitement heureux, — heureux comme ils ne le seront jamais plus, quand l'amour enfin dévoilé les aura séparés et leur aura appris la souffrance. Vraiment, ce petit roman a des pages délicieuses, douces et sans prétention, avec cette profondeur dans l'analyse qui indique un maître.

II. — *Histoires bretonnes*, par la comtesse de Courville. (Oudin, édit.) — C'est un charmant recueil d'aventures, qui réjouira plus d'un cœur d'enfant.

H. B.

CHRONIQUE

Les grèves à la Chambre. — Montceau et Marseille. — Le discours de M. J. Thierry. — La modestie de M. Millerand. — Un avertissement de M. Aynard. — Grande et moyenne industrie. — Le plan de M. Waldeck-Rousseau. — La réforme de l'armée anglaise. — De 500 millions à 2,500 millions. — En marche vers le service obligatoire.

La Chambre a consacré la plus grande partie d'une très longue séance à discuter les interpellations relatives aux grèves de Montceau et de Marseille. On se doute bien qu'aucun résultat n'est sorti de cette discussion. Il en reste un ordre du jour approuvant le gouvernement par 297 voix contre 216. Il en reste aussi deux discours, l'un de M. J. Thierry, député de Marseille, l'autre de M. Aynard, député de Lyon. M. Thierry, parlant des incidents de Marseille, s'est élevé avec la plus grande énergie contre la mollesse de l'autorité administrative et la complaisance de l'autorité municipale à l'égard d'une grève déclarée par un syndicat dont le bureau comptait, au mépris de la loi, des étrangers, des Italiens, parmi ses membres. Il a rappelé la grève, déjà si dommageable au port de Marseille, qui avait éclaté au mois d'août et qui s'était terminée par

un accord librement débattu entre les patrons et les ouvriers, accord sanctionné par les autorités et par les délégués des deux parties. Le relèvement de salaires qu'il déterminait amena tout aussitôt une recrudescence de l'immigration italienne, et l'on pourrait croire que la nouvelle grève prit son origine dans la préférence accordée par certains patrons aux étrangers. Il n'en est rien; le contrat fut rompu, au contraire, parce que certains contremaîtres favorisaient les Français. Le maire collectiviste de Marseille prêta son appui à ces réclamations — mais qui s'en étonnerait, connaissant la part que prennent les Italiens aux élections marseillaises? — et le préfet accepta d'entrer en pourparlers avec le comité international. En pourparlers sur quoi, d'ailleurs, et quelles demandes transmettre aux patrons après l'expérience qu'ils venaient de faire? A quoi bon s'entendre et pourquoi conclure un nouvel accord que la fantaisie d'un des contractants pourrait encore dénoncer dans six mois, dans un mois, dans quinze jours? Quelle sécurité et quelle garantie pour l'avenir une nouvelle convention conférerait-elle au commerce marseillais? La situation est très grave. M. Thierry n'a que trop raison lorsqu'il dit : « C'est Gênes qui bénéficie de la concurrence trop facile qu'elle peut nous faire; en ce moment trois compagnies étrangères, qui donnent à Marseille six escales de navires par mois, retournent faire leurs débarquements à Londres; toutes les marchandises qui devraient arriver en droiture arrivent en retard, avariées, corrompues et frappées de transports supplémentaires et de surtaxes d'entrepôt. Le commerce français est en ce moment presque impraticable. Dans le Levant, la confiance disparaît. Aux mois de décembre et de novembre, nos consuls auraient pu vous signaler que, dans le Levant, on n'osait plus embarquer sur les bâtiments français et que les agents des compagnies françaises étaient obli-

gés de dire : — Mais non! la situation n'est pas celle que vous dites. Mais non! la France est un pays sérieux, dans lequel les pouvoirs publics ne laissent pas surgir du jour au lendemain des incidents si troublants pour l'harmonie économique universelle. Nous ne sommes pas en révolution; soyez certains que vous pouvez nous confier vos marchandises. — Maintenant que voulez-vous qu'on réponde à des étrangers qui nous ont fait crédit grâce à ces protestatons et ces objurgations? » M. Millerand, le ministre, si bien nommé, du commerce, s'est gardé de rien répondre; il s'est fait tout petit, tout petit; il s'est borné à dire qu'il avait assuré le service postal et que les primeurs d'Algérie, grâce à lui, pouvaient débarquer à Saint-Louis du Rhône. Quant au président du conseil, il a renouvelé le geste de Ponce-Pilate et n'a du reste pas dit un mot de Marseille. On notera dans la réponse de M. Aynard le passage où il signale la répercussion que peut avoir sur la moyenne et la petite industrie la politique économique du gouvernement. « Vous croyez toujours que la France est un pays de grande industrie; vous voyez toujours en face de vous de grands patrons à abattre, mais consultez les statistiques du ministère du commerce et vous verrez qu'ils ne sont pas 20 pour 100 dans l'industrie de ce pays. » Ce n'est pas qu'il y ait là un argument propre à frapper et à retenir le président du conseil; cette disparition, cette destruction de la moyenne et de la petite industrie, c'est tout au contraire le point secret de sa politique et le fond de sa doctrine économique. Tous ses efforts tendent à la constitution de grandes sociétés, de grands pouvoirs capitalistes, anonymes et en quelque sorte automatiques, qui traiteraient avec les masses ouvrières organisées en syndicats. Mais la moyenne industrie, le petit commerce, le petit propriétaire, on sait assez, d'après lui, que ce n'est pas intéressant. On le voit bien, à la façon dont on les

traite; toutes les lois dites ouvrières votées en ces derniers temps, et qui semblent faites pour atteindre le grand patron, gênent et écrasent surtout l'industriel moyen, et lorsqu'on entrave de toutes les manières son initiative, il sera bien facile ensuite de le taxer de routine et de timidité.

*
* *

Voilà l'Angleterre engagée dans la voie du service militaire obligatoire, ou du moins on l'avertit qu'elle n'a plus qu'une étape à faire avant d'y entrer. Son budget de l'armée passe de 500 millions à 2 milliards 500 millions. C'est le premier fruit de la guerre africaine. Ce nouveau budget propose la création de trois corps d'armée et d'une division de cavalerie de cent vingt mille hommes; la défense métropolitaine serait assurée par trois autres corps d'armée dans lesquels entreraient la milice et les volontaires. Ce plan est présenté comme le dernier effort possible en deçà du service obligatoire. Le peuple anglais n'est pas tellement enragé d'impérialisme qu'il le pousse jusques au delà de ce point : du moins est-ce l'opinion généralement admise. Mais on ne sait jamais où l'on s'arrête, et d'ailleurs la situation générale, avec toutes les chances de conflit qu'elle comporte en Europe et dans le monde entier, pourrait entraîner l'Angleterre à ce pénible sacrifice. Tout l'effort du gouvernement y tendra du reste : c'est le don de joyeux avènement du bon roi Edouard VII, seigneur du Transvaal.

CLAYEURES.

10 mars.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 2043




VELUT ARBOR ÆVO